



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

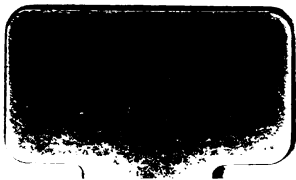
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

1 22 c 6



PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

TYPOGRAPHIE DE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

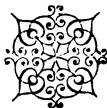
TERRE ET CIEL

PAR

JEAN REYNAUD

Transitoriis quære æterna.

QUATRIÈME ÉDITION.



PARIS

FURNE ET C^{IE}, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

M DCCC LXIV

L'éditeur se réserve le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



TERRE ET CIEL

A MA MÈRE

JE DÉDIE CETTE ÉDITION, MOINS IMPARFAITE QUE

LES PRÉCÉDENTES, D'UN LIVRE QU'ELLE A AIMÉ.

TERRE ET CIEL

INTRODUCTION

Les dispositions de la France conviennent-elles à un renouvellement des études théologiques? N'eût-on sous les yeux que le spectacle du retour offensif qu'opèrent en ce moment, par tant de voies, les idées du régime déchu, ce serait peut-être assez pour se sentir entraîné à répondre affirmativement. C'est en effet sur le terrain qu'il affectionne et avec les armes qui font sa force que l'esprit du moyen âge peut être combattu avec le plus de succès; et il importe que cet esprit soit réprimé, non-seulement dans l'intérêt de la philosophie et de la liberté, mais dans l'intérêt même de la religion qu'il tend à compromettre en amassant imprudemment contre elle les éléments d'une réaction qui serait plus funeste encore que l'éphémère triomphe dont il aurait joui.

Il est d'ailleurs sensible que les critiques dont le dix-huitième siècle s'est servi contre les tendances rétrogrades ont maintenant vieilli; et il est d'autant plus urgent d'en chercher de nouvelles que les dangers résultant de l'emploi des premières ne sont pas un

des moindres motifs qui portent un si grand nombre d'intelligences à revenir se ranger, en désespoir de cause, sous la triste bannière du passé. Les théories sensualistes, en devenant pratiques, ont découvert des conséquences si redoutables qu'il n'est plus permis de les soutenir; et, ne fût-ce qu'en vue de les combattre de plus haut, il serait à souhaiter que l'autorité de la théologie pût renaître. Cette puissance est, en effet, la seule qui soit capable de prendre une position aussi élevée que le demandent les circonstances, entre le matérialisme et la superstition, et d'assurer la continuation de nos progrès en nous préservant de dévier soit vers le paganisme, soit vers le moyen âge.

La restauration des études théologiques, si manifestement opportune au point de vue des convenances de notre temps, paraît encore plus imminente quand on suit dans l'histoire le courant des idées afin de reconnaître où il porte. Il se voit, dès le premier regard, que, depuis la révolution opérée par Descartes, les écoles philosophiques n'ont cessé de s'appliquer, pour ainsi dire exclusivement, à l'étude des facultés de l'âme. C'est sur ce chapitre initial de la psychologie qu'elles se sont toutes concentrées à l'envi, et l'on ne saurait nier que le résultat de tant d'efforts, secrètement enchaînés même dans leurs contradictions, n'ait été de répandre en définitive d'assez belles clartés sur les difficiles problèmes que ce chapitre contient. Sans doute, il s'en faut que l'on puisse considérer l'étude comme achevée, d'autant que, le sujet étant infini, on ne saurait même

refuser d'avouer qu'il est de nature à ne s'épuiser jamais ; mais il semble du moins que la curiosité de l'esprit soit à peu près arrivée à son terme de ce côté, et qu'elle ait désormais besoin de se raviver en se tournant vers des sujets plus neufs ou plus féconds. La légitimité d'une telle disposition est d'ailleurs évidente ; car, après tant de méditations consacrées à la théorie des forces de l'âme et de la formation des idées, soit dans le cercle de l'individu, soit dans la succession des siècles, il est d'une stricte logique d'en venir enfin à ce qui concerne l'histoire même de l'âme. En admettant que les précédentes recherches aient réussi à nous instruire sur ce que cette substance est en elle-même, il nous reste à déterminer, plus à fond qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, quel est le vrai caractère de la résidence qu'elle occupe en ce moment, quels sont les précédents de son existence actuelle, les motifs et le but des misères qu'elle y endure, les lois de son mouvement à travers les temps sans fin qui suivent la mort ; et ce n'est même qu'au moyen des progrès accomplis dans cette direction que l'on peut espérer de revenir plus tard, d'une manière profitable, aux premières études. En un mot, en consultant la philosophie elle-même, il semble manifeste que la théodicée, laissée jusqu'ici sur le second plan, tend à se placer maintenant au premier ; et dire la théodicée, c'est dire, sous un nom plus libre, la théologie elle-même.

Par une coïncidence remarquable, en même temps que la science de l'âme aspire à se soumettre les champs de l'univers, afin d'y poursuivre dans les

phases variées de l'immortalité l'objet qu'elle a en vue, la science de l'univers demande à se développer, de son côté, en attirant dans le domaine qu'elle cultive l'idée magique de la vie. Elle a commencé par étudier les corps célestes en eux-mêmes; elle a pesé leurs masses, calculé leurs dimensions et celles de leurs orbites, déterminé leurs vitesses, reconnu, autant qu'il était possible de le faire de si loin et avec des instruments si imparfaits, les lois de leur géographie. Mais le résultat de tant de brillantes découvertes ne pouvait être que d'entraîner l'esprit humain à se demander : Qu'est-ce donc en définitive que tous ces globes? Comment sont-ils peuplés? Quels sont les rapports qui les unissent avec le nôtre? N'y a-t-il entre les uns et les autres que les enchaînements de gravitation, de chaleur et de lumière dont les astronomes nous donnent la liste? Ou bien, indépendamment de ces enchaînements matériels, n'existe-t-il pas entre les êtres qui habitent les astres d'invisibles liaisons qui unissent plus étroitement encore en un seul système toutes les parties de l'immense ouvrage? Bref, l'astronomie, après s'être renfermée si longtemps dans les abstractions de la géométrie et de la mécanique, se trouve logiquement conduite à déboucher à son tour dans la théodicée; car, si les astres sont manifestement faits, comme celui où nous nous rencontrons aujourd'hui, pour servir de supports à des populations, il est indubitable que le gouvernement de Dieu sur les âmes doit former également partout le côté le plus important de leur histoire.

Cette coïncidence, qui porte les sciences morales et les sciences physiques à mettre fin à leur disjonction, pour ne pas dire à leur hostilité, et à s'allier désormais en vue d'un idéal commun, suggère en même temps des ressources nouvelles dont la psychologie serait coupable de ne point user. Au delà de ses précédentes recherches sur l'âme considérée en elle-même, elle se voit invitée en effet à l'étudier dans les conditions extérieures de son existence; car les secrètes raisons de ces conditions sont justement les bases de son histoire. A quel régime l'âme se trouve-t-elle soumise en vertu des lois qui régissent la terre? Quel est dès lors, au point de vue des destinées qui s'y accomplissent, le caractère de cet astre? Quelles sont les variations dont son économie générale est susceptible? De quelle manière les âmes y font-elles apparition? De quelles facilités y jouissent-elles pour la construction et l'entretien des organes dont elles se servent? Quelles sont les causes des inégalités qui se découvrent dans les circonstances préparées pour l'incarnation de chacune d'elles et sous l'influence desquelles chaque vie prend son cours? Quelles sont celles des événements qu'elles subissent en dehors de toute provocation actuelle de leur part, tels que les souffrances du bas âge ou les morts prématurées? Enfin, puisque l'immortalité s'accomplit dans le sein de l'univers et que le plan de l'univers nous est connu, quelles conclusions peut-on tirer, relativement aux déplacements et aux habitudes extra-terrestres de ces mystérieuses substances, de la connaissance des lieux qu'elles sont

appelées à pratiquer? Voilà, pour ne pas insister sur cette matière plus qu'il n'en est ici besoin, une série de questions qui ne reposent en aucune façon sur la condition absolue de l'âme et qu'on pourrait presque nommer astronomiques, mais qui, se rattachant cependant au principe de l'âme par les plus intimes dépendances, sont excellemment propres à éclairer son histoire.

Il faut même remarquer combien il était difficile que la philosophie pût s'étendre avec sûreté sur le terrain dont il s'agit avant que l'astronomie lui en eût préparé les moyens. Réduite aux seules données de la métaphysique, il n'est pas à croire qu'elle eût jamais réussi à s'élever à la conception de la véritable architecture de l'univers, ni par conséquent à celle des lois de la circulation des vivants dans cette demeure infinie. Construisant le système du monde d'après les convenances de l'âme prises dans leur abstraction élémentaire, elle se serait vraisemblablement toujours arrêtée à la manière la plus simple de donner satisfaction à ces convenances; et c'est ce qui s'est effectivement produit d'une manière bien sensible dans l'antiquité et dans le moyen âge, quand les philosophes et les théologiens s'imaginaient que l'univers devait se partager tout uniment en trois régions fondamentales, conformément aux trois états fondamentaux de l'âme, l'état d'épreuve, l'état de punition, l'état de récompense.

Ce n'est que par une sage combinaison de tous les efforts que l'on peut espérer d'empêcher les imaginations de s'égarer sur ces questions difficiles. De

même que, livrée à ses seules ressources, l'astronomie ne sait en quelque sorte nous peupler l'espace que de pierres en mouvement; de même, dans un isolement du même genre, la psychologie, ne spéculant que sur la spiritualité de l'âme, traite l'étendue avec la même indifférence que si l'univers était vide; et la théodicée, ne visant qu'à assurer d'une part la répression et de l'autre la récompense, arrive de son côté, comme ne l'apprend que trop l'exemple des scolastiques, à immobiliser l'univers dans la dualité fantastique du paradis et de l'enfer. Mais, instruite à la fois par la théodicée qui lui enseigne que toute faute appelle réparation comme tout mérite appelle récompense, par la psychologie qui lui montre que l'activité est une propriété de l'âme aussi essentielle et aussi indéfectible que l'immortalité, par l'astronomie qui lui fait voir l'étendue divisée en une suite innombrable de mondes habitables, et s'élevant, à l'aide de tous ces précédents réunis, au-dessus de la physique des astronomes, du spiritualisme des psychologues, de l'immuabilité finale des scolastiques, la théologie philosophique se trouve enfin en mesure de poser avec certitude son principe capital : La vie dans l'univers.

Vu de haut, le mouvement suivi depuis deux siècles par la philosophie ne paraît donc qu'une sorte de détour destiné à lui permettre de revenir se jeter avec plus de puissance et de liberté dans le plein courant de la théologie; et même, à proprement dire, l'histoire de la pensée moderne ne doit-elle se prendre que pour un détail de l'histoire générale de la reli-

gion, car on la voit se placer justement à l'endroit où cette histoire générale lui fait signe de venir. C'est ce qui se découvre d'une manière fort simple quand on dirige son attention sur la suite des questions qui ont été résolues tour à tour par les conciles. On s'aperçoit, en effet, que ces questions se déroulent de siècle en siècle suivant un ordre strictement conforme à la hiérarchie logique des idées, jusqu'au point où cette hiérarchie arrive à faire appel à ce qui concerne la constitution de l'univers; et à ce point, les conciles s'arrêtent, la théologie demeure en suspens, et, pour qu'elle aille plus loin, l'intervention de l'astronomie et de la psychologie devient évidemment nécessaire.

Il semble que d'aucun des points de vue sous lesquels l'histoire de l'Église peut être considérée, cette histoire n'apparaisse avec plus de grandeur et de simplicité que de celui-ci et ne fasse mieux découvrir les véritables caractères de la situation que nous occupons aujourd'hui. Le principe de la personnalité du créateur une fois établi par le judaïsme, avec une telle fermeté qu'aucune hérésie ne peut désormais l'entamer, reste au christianisme la tâche de le développer. En première ligne, c'est donc le dogme de la trinité qui se présente. Ce dogme forme le sujet des deux premiers conciles; celui de Nicée fixe, contre Arius, la divinité de la seconde personne, celui de Constantinople, contre Macédonius, la divinité de la troisième. A la suite de la trinité, viennent les difficultés inhérentes au mystère du médiateur, c'est-à-dire de la deuxième personne conçue dans ses

relations métaphysiques avec l'humanité; et ces difficultés, disposées aussi dans leur ordre logique, constituent de même l'objet des conciles subséquents: celui d'Éphèse décide, contre Nestorius, que le médiateur ne forme qu'une seule personne, le fils de l'homme s'unissant en lui au fils de Dieu par un mode essentiel; celui de Chalcédoine décide, contre Eutychès, que, dans le médiateur, les deux natures subsistent dans leur perfection; celui de Constantinople, continuant à préciser le dogme par la condamnation simultanée de Nestorius et d'Eutychès, arrête ceux qui, arguant de l'anathème prononcé sur ce dernier, cherchaient à réveiller la dualité nestorienne; et accessoirement, par la condamnation d'Origène, il maintient, à côté de l'humanité du médiateur, la dignité de la nature matérielle. Le troisième concile de Constantinople revient encore à ce sujet difficile, en insistant sur la condamnation d'Eutychès, comme le précédent sur celle de Nestorius, et pose, contre les monothélites, que les deux natures subsistent si parfaitement dans la personne du médiateur qu'il y règne les deux volontés. Enfin, le deuxième concile de Nicée consacre, contre les iconoclastes, le droit des représentations matérielles du crucifié; et le quatrième concile de Constantinople clôt cette première série par l'affirmation de la double origine de la troisième personne, en causant par là même le divorce de l'Église grecque avec l'Église latine.

Le premier chapitre de la théologie est épuisé; un nouveau chapitre lui succède, et pour ce nouveau chapitre s'ouvre une nouvelle période. Au lieu

des fondements de la foi, il s'agit maintenant des fondements de la société qui s'y rapporte, et l'on ignorerait que le siège des conciles s'est déplacé qu'on le devinerait en quelque sorte à leur changement de caractère. Le premier de ces conciles, réuni à Rome dans la basilique de Latran, pose la question des investitures : la hiérarchie cléricale se trouve menacée par les pouvoirs politiques, et le concile, en consacrant l'indépendance de l'Église, sauve l'institution spirituelle de l'Occident de l'asservissement dans lequel va se perdre celle de l'Orient. Le second concile de Latran légifère contre les dangers qui menacent à l'intérieur cette même hiérarchie, en sévissant contre la simonie; et, faisant les premiers pas dans une voie non moins essentielle, il fixe, contre Pierre de Bruys, les premiers linéaments de la doctrine des sacrements. Le troisième concile de Latran détermine les règles de la nomination des papes et des évêques. Le quatrième continue le second sur les questions de la discipline et de l'eucharistie. Organisation du gouvernement pontifical, maintien de son indépendance, lois des sacrements et de leur administration, tel est, comme on le voit dès ce début, le fonds le plus général des conciles latins. Provoqués non-seulement par les hérésies courantes, mais par les entreprises des princes et par les assauts de la puissance musulmane, ils se lient plus ou moins aux mouvements de l'ordre temporel et n'offrent pas ce cours paisible qui fait ressembler le système des conciles grecs à une conversation de philosophes.

Mais, au milieu de tant d'incidents qui se jettent à la traverse, leur fidélité à la tâche que la logique leur assigne n'est que plus digne de remarque. Sans parler des conciles de Lyon et de Vienne, occupés surtout des affaires d'Orient, l'œuvre de la théologie pratique reparait, dès le concile de Constance, dans toute sa netteté, sur la question du partage de l'autorité entre les papes et les conciles et sur celle de la liturgie. Bâle continue la question de l'autorité, et Florence, après avoir vaguement effleuré en vue de l'Église grecque la doctrine du Saint-Esprit, poursuit celle des sacrements. Le cinquième de Latran roule sur les relations avec les princes et sur la discipline, et, rappelé sur le terrain de la métaphysique par la renaissance de la philosophie, il pose, contre le panthéisme et le matérialisme, les deux vérités fondamentales de la personnalité et de l'immortalité de l'âme. Enfin, le concile de Trente termine la période, en même temps qu'il en résume exactement l'esprit et les travaux, par ses décrets sur la réforme du clergé, sur les écritures canoniques, sur le péché originel et la justification, sur les sept sacrements, sur le sacrifice de la messe, sur le purgatoire.

Par ce dernier décret, le concile touche à un nouveau chapitre, différent à la fois de la théologie abstraite de la première période et de la théologie appliquée de la seconde. A la suite du dogme du purgatoire s'ébranle en effet tout l'ensemble du système de l'univers. Mais, comme présentant ici une œuvre différente de celle où Rome a compétence,

le concile s'arrête après avoir simplement énoncé ce qui est indispensable pour le gouvernement des indulgences, et recommande à son clergé de ne point s'ingérer d'ouvrir à l'esprit humain ces portes mystérieuses.

Les observations qui précèdent prennent une forme encore plus arrêtée et plus frappante quand on les rapporte à la déclaration si connue sous le nom de Symbole des apôtres. En effet, cette profession de foi que l'on peut regarder comme le résumé, et, si l'on peut ainsi dire, comme le programme primitif du christianisme, se partage visiblement, ainsi que le veut la série logique des idées, en trois parties distinctes. La première implique les questions relatives à la trinité et à la personne du médiateur : *Credo in Deum patrem*, etc.; la seconde, les questions relatives à l'institution de l'Église et des sacrements : *Sanctam ecclesiam catholicam, sanctorum communionem, remissionem peccatorum*; la troisième, les questions relatives à l'immortalité, et par suite au système général de l'univers : *Carnis resurrectionem, vitam æternam. Amen*. Les deux premières sections de ce mystique programme ont été discutées et expliquées conformément aux sentiments et aux connaissances des générations que l'ordre logique, favorisé par les circonstances, y a successivement appliquées; la troisième demeure en suspens. Jamais aucun concile n'en a fait le sujet de ses délibérations et de ses décrets, et, placée comme une interrogation en face de l'avenir, elle lui désigne sa tâche. Comment l'âme reprend-elle la chair

au delà du tombeau? Quelles sont les lois suivies par les créatures dans le cours de leur immortalité? et quelle est la vérité qui conclut le mieux tout le mystère, sinon la circulation perpétuelle de la vie dans l'immensité de l'univers, sous l'impulsion du Dieu trinaire, en vue du type idéal du Médiateur et pour un progrès à l'infini?

Ainsi, le courant de la religion porte bien l'esprit humain vers les mêmes problèmes que celui de la philosophie, et il y a dans cette lente et méthodique succession quelque chose qui contraste si grandement avec le tumulte des siècles à travers lesquels elle se fait, qu'il est difficile d'y méconnaître une loi de Dieu. Donc il est à croire que ce mouvement tend effectivement à son accomplissement. Il semblerait sans raison que de tels précédents demeuraient privés du complément qu'ils appellent, et le principe du progrès serait à renier, si un revirement venait à se produire avant que ce déroulement solennel soit arrivé à sa conclusion. Tous ses termes sont, en effet, nécessaires l'un à l'autre, car ils s'illuminent mutuellement; et c'est par ces réverbérations réciproques, non moins que par les déductions nouvelles, que s'opère le développement séculaire de la théologie. L'esprit humain, dans son divin entraînement, ne peut parvenir à des termes qu'il ne possédait point encore, sans que les termes auxquels il adhérerait déjà, éclairés dès lors par le reflet de ceux-ci, ne se présentent à lui sous un jour tout différent de celui auquel il était habitué; et c'est ainsi que, tout en demeurant fidèle au fond de sa tradition, il

conserve cependant la plénitude de son initiative et de sa liberté, car non-seulement il perfectionne sa tradition en l'étendant continuellement, mais, par l'effet même de son avancement, il devient capable d'en interpréter les anciennes leçons avec une force de vérité de plus en plus pénétrante, maître du passé par ses éclaircissements, comme il l'est de l'avenir par ses conquêtes.

Après avoir reconnu par ces observations que les études théologiques sont vraisemblablement sur le point de commencer une marche décisive vers les questions relatives au système de l'univers, on est naturellement conduit à se demander quel est, entre tous les génies des nations, celui auquel il est le plus probable que soit principalement destinée la tâche nouvelle. L'histoire nous montre, en effet, que le développement de la théologie s'est non-seulement divisé dans la suite des temps en périodes distinctes, mais que, dans chacune de ces périodes, la présidence de l'esprit humain s'est toujours trouvée dévolue à une nationalité spéciale. L'unité de Dieu appartient au foyer de la Judée; la métaphysique de la trinité et du médiateur, à celui de la Grèce; l'organisation de la hiérarchie et du culte, à celui de Rome: à qui appartiendra le dogme de l'immortalité? Ce ne saurait être à cette puissance romaine qui, à son dernier concile, a si manifestement scellé son œuvre. Non-seulement une telle prorogation constituerait à l'égard de la loi de mutation qu'indique l'histoire, une anomalie que rien ne justifie, mais il est sensible que le génie latin ne jouit, dans

l'ordre de questions dont il s'agit aujourd'hui, d'aucune prédisposition spéciale. Ainsi que l'attestent tous ses actes dans l'antiquité et dans le moyen âge, s'il excelle aux choses de la terre et de la discipline, il est absolument inhabile à celles du ciel et de l'idéal. De plus, malgré toute l'agitation qu'il se donne, qui ne comprend, en voyant la société des intelligences se déployer en dehors de son empire, que son apparente activité n'est plus qu'une fièvre, et que sa décadence est dès à présent en train de s'effectuer? Pour la tâche nouvelle, il faut une âme nouvelle; et, à la suite de l'âme de la Judée, de l'âme de la Grèce, de l'âme de Rome, successivement épuisées, n'est-ce pas l'âme de la Gaule qui semble enfin providentiellement appelée?

Comme la Judée à l'adoration de l'être absolu, comme la Grèce à la métaphysique, comme Rome à l'administration, la Gaule est instinctivement portée au goût de l'immortalité. C'est ce goût qui constitue, dès les temps anciens, aux yeux des autres nations, son caractère distinctif. Elle ne craint pas la mort, car, grâce aux sublimes aspirations de son génie, elle voit l'individualité se continuer indéfectiblement dans l'univers, et nulle part le sentiment de la vie ne règne au cœur de l'homme avec une aussi prodigieuse énergie. Mais, de même que les questions relatives à l'ordonnance générale de l'univers ne se présentent dans la série logique que postérieurement à celles qui touchent à la nature de Dieu et à ses relations avec la nature de l'homme, de même faut-il que la Gaule, pour prendre sur la scène de l'histoire

la place qui lui convient, attende son temps. Aussi l'a-t-elle attendu, mais sans cesser de se préparer en secret à sa destinée en s'assimilant, par une merveilleuse capacité d'éducation, tout ce qui s'est successivement produit de salubre autour d'elle. Et même, à voir la prépondérance dont elle jouit depuis plus de deux siècles dans les affaires spirituelles les plus considérables, il n'est plus permis de douter que ce temps ne soit venu. Les rayonnements de son génie plus libre et plus ouvert remplacent, dès à présent, devant l'élite des esprits, ce vieux génie romain dont la tyrannie et le terre-à-terre ont fini par fatiguer les nations. Déjà, d'inspiration, sans parti pris, et pour ainsi dire sans conscience de lui-même, ce génie nouveau est à l'œuvre que demande l'avenir : sa philosophie a réveillé, au dix-septième siècle, le principe sacré de l'individualité et de la raison, et, au dix-huitième, elle est ouvertement entrée en guerre contre les systèmes surannés de cosmologie et d'histoire, dont, sur la foi de ses docteurs, s'était provisoirement payé le moyen âge. C'est là le mouvement qu'il s'agit actuellement de continuer, mais en pleine lumière. Il faut désormais que la France sente son droit, non-seulement dans son présent, mais jusque dans ses origines. C'est ainsi que, se faisant jour à travers les sophismes et guidée par l'ange de sa race, elle marchera sans faillir dans les voies sublimes de sa destinée. Par là se vérifiera cette antique prédiction de ses druides, qui, animés, comme les prophètes d'Israël, par l'évidente supériorité de leur religion sur les religions d'alentour, annonçaient, même sous le

glaive de Rome, que la Gaule était faite pour devenir à son tour la tête du monde. Comme le répète aujourd'hui encore, avec une indestructible espérance, le sang breton, Arthur n'est pas mort!

Telles sont, dans leur expression la plus simple, les considérations générales qui ont donné naissance à ce livre. Elles indiquent à la fois son esprit et sa mesure. Il se propose surtout d'entr'ouvrir devant la religion les horizons nouveaux vers lesquels l'histoire semble lui faire une loi de marcher; et dans ce but, il s'applique instamment à montrer, contre l'opinion commune, que le moyen âge a réellement laissé en suspens tous les articles essentiels du système de l'univers, et que par conséquent les disciples de l'Église ne possèdent, pour ainsi dire, pas moins d'indépendance à cet égard que les philosophes eux-mêmes. Naturellement entraîné vers les horizons qu'il a en vue de signaler, il s'y attache de préférence aux questions qui sont du domaine spécial de la période théologique qui commence, ne touchant qu'accidentellement à celles qui sont du ressort des périodes antérieures, et visant ainsi bien plutôt à gagner du terrain par les passages demeurés libres qu'à lutter sur les positions déjà officiellement occupées.

Le livre se divise en deux parties, l'une concernant la terre, l'autre le ciel. La première s'ouvre par une étude d'astronomie comparée destinée à fixer la condition de la terre en elle-même et par rapport aux autres mondes du même groupe. L'examen des forces qui la régissent met en évidence d'une part

la stabilité générale de son régime, d'où il résulte qu'une longue série de siècles s'offre à l'expansion de la race qui l'occupe, et d'autre part la singulière opposition qui existe entre ce régime et les convenances propres à cette race, d'où l'on conclut que l'astre en question est un lieu de souffrance dont les duretés ne se tempèrent que moyennant peine et labeur. La seconde étude déduit des phénomènes de la géologie et de l'histoire le principe du développement progressif de la vie, qui, dans son application spéciale au genre humain, se traduit par celui du perfectionnement continu des générations et de la diminution correspondante des tyrannies de la nature et de la société. La troisième étude a pour objet la recherche de la cause des maux constatés par les précédentes, et, amenée de la sorte à la question de l'origine des âmes qui viennent s'incarner en ce monde, elle commence à soulever les voiles du mystérieux abîme sur lequel les portes de la terre donnent d'un côté par la naissance, comme de l'autre par la mort, et sans les demi-lueurs duquel l'histoire de l'homme reste inexplicable.

Devenue maîtresse par ces premières études de la connaissance de l'un des quartiers de l'univers, c'est vers l'univers, considéré dans son ensemble, que s'élançait dès lors la spéculation. A l'aide des révélations de l'astronomie, vivifiées par le grand principe de l'infini, elle se porte d'abord à l'examen de ce magnifique appareil sidéral sur les proportions et l'ordonnance duquel le genre humain s'était si profondément trompé jusqu'à ces derniers temps; et, joi-

gnant à cette connaissance préliminaire le principe que la créature est l'image du créateur, elle s'élève à déterminer les lois que doivent suivre dans le cours de leur immortalité, soit durant la période d'épreuve, soit durant celle de béatitude, les êtres qui circulent au sein de cette immensité. On en vient ainsi à prendre position contre les décisions de la scolastique touchant les purs esprits, et l'on établit que les êtres supérieurs faisant au fond le même usage que nous, bien que dans des conditions plus sublimes, du temps, de l'espace et des éléments matériels, les divers attributs psychologiques dont le moyen âge s'était ingéré de les revêtir sont tout aussi mal fondés que leur prétendue incorporité. Par là question des anges gardiens s'engage naturellement celle du médiateur tenue en réserve jusque-là, et l'on fait voir que les caractères de nécessité, d'universalité, de crédibilité qui appartiennent à Dieu doivent appartenir aussi à ce type ineffable qui n'est, en définitive, qu'une des faces de Dieu et n'a besoin d'être conçu, comme lui, que dans les régions de l'esprit; et par-là, débarrassé des voiles dont la mythologie du moyen âge s'était plu à l'envelopper, il se découvre comme le principe général auquel se rapporte tout le mouvement des créatures dans leur essor universel vers Dieu ¹.

Le livre se termine par un coup d'œil sur les opinions de l'Église touchant l'enfer, et, déployant dans

1. Cette dernière phrase se rapporte à un chapitre sur le Médiateur, qui malheureusement n'est pas achevé.

toute sa portée le principe de la proportionnalité des délits et des peines, base naturelle du système pénal de l'univers, il conclut à la suppression du terme imaginaire de l'enfer; et dès lors, n'y ayant dans l'univers d'autres pénitentiaires que des purgatoires, et la terre en étant un, l'ancienne trilogie Terre, Ciel et Enfer se trouve logiquement réduite à la dualité druidique Terre et Ciel.

En vue de donner aux controverses plus d'animation et de clarté, il a semblé avantageux de partager la matière entre deux interlocuteurs; l'un représente les opinions accréditées par la théologie du moyen âge, et particulièrement celles de saint Thomas et de Bossuet, que l'on peut regarder comme les deux autorités qui font foi le plus communément; l'autre, armé, sous le nom de philosophe, des libertés et des ressources de l'esprit moderne, pose les problèmes et met en avant les solutions qui paraissent les plus conformes aux inspirations de la science et de l'humanité.

I

LA TERRE

LE PHILOSOPHE.

Avant de nous occuper des autres mondes, n'est-il pas à propos de nous appliquer à voir aussi exactement que possible quel est celui où nous sommes? Il me semble que la connaissance de la terre n'est guère moins essentielle pour la détermination du système général de l'univers que la connaissance même de l'homme. Si l'homme est l'ébauche de l'ange, la terre est au même degré l'ébauche du ciel. Que la sévérité de cette recherche préliminaire ne nous soit donc pas un motif de nous en dispenser. Il en résultera, si je ne me trompe, une impression de réalité qui ne sera pas sans influence sur les dispositions ultérieures de nos esprits.

Mais, pour bien juger de la terre, n'est-il pas nécessaire d'en sortir, à peu près comme on s'écarte d'un tableau dont on désire étudier l'ensemble? Éloignons-nous donc en pensée de notre planète autant qu'il le faut pour qu'elle prenne place à nos yeux sur le fond du firmament. Voyons-la, au milieu de la foule confuse des étoiles, comme un point lumineux que nous avons même de la peine à distinguer. Nous l'avons ainsi dans sa po-

sition naturelle ; et, si vous le voulez, nous pourrions supposer, pour nous mieux accorder avec ce point de vue, que nous écoutons à son sujet quelque astronome de l'un des mondes qui nous entourent. Voici, à ce qu'il est raisonnablement permis d'imaginer d'après les sciences modernes qui ont si profondément changé toutes les idées d'autrefois, comment cet astronome, en le plaçant sur Jupiter, exposerait à ses concitoyens notre histoire.

« La terre, dirait-il, est le troisième des quatre petits astres qui se voient dans les environs immédiats du soleil. Ces astres sont de la catégorie des astres obscurs et la lumière dont ils jouissent leur vient presque en totalité de l'astre central. Le spectacle qu'ils nous donnent est à peu près le même que doivent donner Vénus et Mercure à la terre elle-même. Ils nous apparaissent sous la forme de points brillants, qui, par l'effet de leurs révolutions annuelles, semblent animés d'un mouvement perpétuel de va-et-vient autour du soleil ; et, comme l'amplitude et la rapidité du mouvement varient pour chacun d'eux, la disposition qu'ils affectent les uns à l'égard des autres varie sans cesse. Tantôt ils se dispersent, tantôt ils se rapprochent, tantôt ils sont d'un même côté du soleil, et tantôt, au contraire, le soleil les sépare. De plus, passant alternativement en avant ou en arrière de cet astre, ils nous offrent des phases analogues à celles de nos propres satellites, tantôt pleins, tantôt plus ou moins échancrés, tantôt complètement obscurs. Toujours plus ou moins noyés dans les irradiations de l'astre central, se jouant autour de lui dans des combinaisons sans fin, à certaines époques précédant son lever, à d'autres suivant son coucher, tantôt étoiles du matin et tantôt étoiles du soir, ce petit groupe, tant par la promptitude que par

la diversité de ses évolutions, forme un des phénomènes les plus curieux de la voûte céleste.

« Le groupe est si bien déterminé que l'on est naturellement porté à l'étudier en bloc. Non-seulement, en effet, ces quatre planètes sont situées à part de toutes les autres, mais elles sont liées, indépendamment de leurs relations de voisinage, par l'analogie de tous leurs traits généraux. La zone dans laquelle elles sont comprises forme un élément parfaitement défini de notre système général. Des quatre zones concentriques entre lesquelles se divise l'ensemble de ce système, celle-ci est la seconde. La première, placée immédiatement autour du soleil, et d'une largeur égale à quarante diamètres de cet astre, ne contient que des astéroïdes; la seconde, consacrée à nos quatre petites planètes, est d'une largeur de cent vingt diamètres, c'est-à-dire exactement le triple de la précédente; la troisième ne contient, comme la première, que des astéroïdes, et sa largeur de trois cent soixante diamètres est encore le triple de celle de la zone à laquelle elle succède. Vient ensuite la zone majeure, la nôtre, composée également de quatre globes, mais qui, à la suite de ce groupe d'avant-coureurs, se présente comme le quartier véritablement essentiel du monde solaire. C'est ici que règnent, tant à l'égard des astres qu'à l'égard des distances qui les séparent, les proportions de haute valeur. La superficie de la zone est environ quatre cents fois plus grande que celle de la zone des petites planètes; peut-être même est-elle plus vaste encore, car nous ne sommes pas en mesure de déterminer avec certitude sa limite postérieure, et il ne serait pas impossible qu'au delà de la dernière planète que nous apercevons, il y en eût d'autres faisant également partie de notre groupe, mais que leur éloignement soustrairait à

nos regards. Peut-être aussi, en admettant même que notre groupe, conformément à ce que nous observons et par analogie avec le premier, ne soit effectivement composé que des quatre globes qui s'y distinguent, se rencontre-t-il, à sa suite, une série de zones alternatives d'astéroïdes et de planètes comme celles qui existent entre nous et le soleil et s'enfonçant dans les profondeurs de l'abîme jusqu'à des distances que nous ne pouvons définir.

« Pour achever de préciser la position de la terre dans le ciel, il ne reste qu'à la considérer dans l'intérieur du groupe dont elle dépend. Ce groupe est d'une ordonnance fort simple ; l'orbite de la terre en occupe le milieu, et celle de Vénus est à son tour au milieu de l'intervalle qui existe entre la Terre et Mercure. Cette ordonnance est tellement systématique qu'il est impossible de supposer qu'elle soit fortuite ; mais, de même que pour la symétrie des zones, nous ne pouvons que constater le fait, sans être en état de comprendre de quelle manière il se déduit des principes, trop élevés pour nous, de l'architecture céleste.

« La petitesse de ces astres singuliers n'est pas moins propre à les caractériser que leur position. En somme, à eux quatre, ils ne font guère que la sept cent millième partie du soleil. La terre, qui, par rang de taille, tient parmi eux la première place, n'est pas la quatorze centième partie de notre globe, et la moindre des planètes de notre zone est cent fois plus volumineuse que ce globe chétif ; aussi peut-on dire que pour se faire une juste idée de ces quatre planètes, il vaut mieux les mettre en parallèle avec les satellites qui sont attachés à notre service qu'avec les sphères majestueuses que nous habitons.

« Le temps leur est divisé dans des proportions aussi

restreintes que l'étendue. La terre compte un siècle quand nous ne comptons encore que huit ans, et ses années sont seulement de trois cent soixante-cinq jours, tandis que les nôtres en contiennent plus de dix mille et celles du globe qui vient après nous plus de vingt-cinq mille. On peut juger par là combien sa chronologie est peu chargée, la durée y étant partagée en siècles si courts et en années si rapidement écoulées. La différence dont il s'agit provient à la fois de ce que ce petit globe tourne sur lui-même beaucoup plus lentement et autour du soleil beaucoup plus vite que le nôtre. La lenteur de la rotation est une loi commune à tous les astres de ce groupe. Sur tous, quelles que soient d'ailleurs les diversités de leur calendrier, la durée du jour est la même, à quelques centièmes près. C'est un rapport considérable et qui doit causer une certaine uniformité dans leur économie ; car la vitesse de rotation régit partout, indépendamment de la mesure du jour et de la nuit, les phénomènes les plus importants qui ont lieu dans les atmosphères.

« Il faut ajouter à ces analogies que ces astres semblent composés tous quatre de la même matière. Sauf une légère anomalie que présente celui qui est le plus rapproché du soleil, ils ont en effet la même densité. Selon toute apparence, cette similitude doit se rapporter à une certaine communauté d'origine. Les matériaux qui ont été mis en jeu pour la formation des astres de notre zone sont évidemment d'une nature différente, car leur densité est tout autre. Celle de notre globe n'est que le quart de celle de la terre, et celle du globe qui nous suit n'en est que le dixième. Ainsi, la grandeur des dimensions de nos planètes est en quelque sorte compensée par la légèreté de leur substance ; et sur tous les points, jusque dans l'intimité de leur com-

position, la distinction des deux ordres planétaires se poursuit.

« Ce n'est cependant ni dans la densité de leur masse, ni dans la petitesse de leur volume, ni dans la longueur de leurs jours, ni dans la brièveté de leurs années que consiste le trait le plus singulier de l'histoire de ces quatre planètes; il consiste dans la quantité de chaleur, de lumière et probablement aussi d'électricité, qui leur est départie. Placées dans une zone si voisine du soleil, comment ne seraient-elles pas comme noyées dans les effluves de cet astre puissant? La valeur de ses irradiations à la surface de la terre est vingt-sept fois plus forte qu'à la surface de notre globe et quatre-vingt-dix fois plus qu'à celle du globe qui marche derrière nous. Indépendamment des hautes températures qui doivent sans doute s'y faire sentir, la lumière doit donc y régner avec un éclat éblouissant. Tandis que pour la dernière planète de notre groupe, le soleil n'a plus que l'apparence d'une étoile, vu de la terre et des autres mondes analogues, il étale dans le ciel un disque d'une étendue considérable.

« L'effet d'une telle masse de feu suspendue dans les hauteurs de l'atmosphère doit être pour ces astres un spectacle sublime; mais y a-t-il des organes qui le puissent soutenir? Comment imaginer des êtres capables de vivre sous un tel régime? Faut-il supposer que leur complexion, proportionnée à de telles splendeurs, est plus éthérée que la nôtre, ou, au contraire, que, pour être en état de résister à des actions si violentes, ils sont constitués moins délicatement que nous? Peut-être, s'il existe sur ces petites planètes des populations douées de raison, se font-elles à notre sujet les mêmes questions que nous nous adressons nous-mêmes sur

leur compte, et s'étonnent-elles qu'il soit possible de vivre si loin du soleil quand nous nous étonnons que l'on en puisse vivre si près. Mais ne suffit-il pas d'un peu de réflexion pour s'apercevoir que ces différences, si frappantes qu'elles soient, n'ont pas au fond plus de valeur que de simples différences géographiques, et que loin de faire obstacle à l'activité de la nature, elles ne font en réalité que donner plus de champ à la manifestation de ses inépuisables ressources? En voyant les lois de la vie se modifier sur une même planète de manière à s'y adapter aux conditions distinctes d'existence qui s'y observent d'un point à l'autre, et qui, souvent peut-être, ne sont guère moins dissemblables que celles qui doivent régner d'une planète à une autre, n'est-on pas conduit, par l'induction la plus légitime, à concevoir que ces mêmes lois doivent avoir assez d'élasticité pour se prêter sans embarras à toutes les variations que le système astronomique peut offrir? En contemplant toutes ces sphères rangées, suivant une ordonnance si régulière, autour du foyer central du mouvement et de la lumière, ne sent-on point, par une sorte d'élan instinctif, qu'elles ne peuvent manquer d'être unies toutes ensemble, non-seulement par les analogies générales de leur situation et de leur structure, mais par celles de leur emploi, et que si la vie siège sur l'une d'elles, elle siège nécessairement aussi sur toutes les autres? Et plus encore, le grand principe du peuplement général des astres ne s'impose-t-il pas à notre esprit comme la suite immédiate de cette vérité toute lumineuse, que Dieu tire toujours le plus grand parti de ses œuvres et que, par conséquent, il n'a point créé des mondes habitables pour s'abstenir ensuite de leur donner des habitants?

« A l'inverse des différences, ce sont les ressemblances

qui deviennent le sujet de l'étonnement, quand on met la terre en parallèle avec les astres de sa catégorie, surtout avec celui qui la précède et dont l'orbite n'est séparé du sien que par un si faible intervalle. L'analogie qui unit ces deux globes est tellement étroite qu'il ne se voit rien de comparable dans tout le reste de notre système, dont elle forme une des singularités. Tandis que les deux planètes qui occupent les deux extrémités du groupe sont sensiblement plus petites que la terre, Vénus est tout à fait de la même dimension. C'est une seconde terre. Sa densité étant pareille, la pesanteur y possède la même valeur, si bien que les corps, en passant de la surface de la terre à la sienne, n'éprouveraient aucun changement de poids. A la vérité, il doit y faire plus chaud, car le calcul nous montre que les rayons solaires y arrivent avec une intensité deux fois plus forte, et, en outre, il est possible que, par cette raison même, la masse de la planète se soit moins refroidie depuis les temps primitifs que celle de la terre. Mais, dans tous les cas, la différence ne doit guère dépasser les inégalités du même genre qui se rencontrent sur une même planète dans le passage des régions tropicales aux régions polaires ou tempérées; et comme d'ailleurs l'atmosphère de Vénus est beaucoup plus chargée de nuages que celle de la terre, ces nuages, en forçant une plus grande quantité de rayons à se réfléchir au dehors, tendent naturellement à diminuer la température; de telle sorte qu'à condition de prendre place dans des latitudes plus élevées ou sur la pente des montagnes, on doit trouver à volonté à la surface de Vénus des climats à peu près pareils à ceux de la planète d'à côté.

« De plus, les deux globes se mouvant toujours dans des orbites à peu près circulaires et avec une faible

inclinaison de l'axe de rotation, les deux ordres de saisons y sont toujours peu prononcés; et la variation de leurs rapports, qui produit dans notre calendrier et plus encore dans celui de Mercure, des combinaisons séculaires si complexes, n'y affecte le cours du temps que d'une manière peu sensible. Les années demeurent donc constamment, de part et d'autre, d'un caractère très-simple, se partagent pareillement en quatre saisons à peu près continues, et ne diffèrent guère que par leur brièveté deux fois plus grande sur Vénus que sur la terre. Cette uniformité du mouvement général n'empêche cependant pas que, sur les deux astres, la variation normale des températures ne soit sujette à toutes sortes de perturbations accidentelles causées par l'action des vents et des nuages. Nous voyons continuellement, sur l'un des disques comme sur l'autre, l'enveloppe aérienne, agitée par les mêmes phénomènes, devenir opaque ou diaphane, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, et déterminer par conséquent dans la suite des saisons des fluctuations si capricieuses qu'il n'a point semblé possible jusqu'ici de leur assigner aucune règle.

« C'est par les interstices qui se produisent de la sorte entre les couches nuageuses que nous parvenons à distinguer le corps même de ces astres et à prendre idée de leur géographie. Leur analogie n'est pas moins frappante à ce point de vue. Non-seulement il se découvre à la surface de tous deux des taches de nature distincte, mais ces taches, à peu près de même dimension, se trouvent à peu près aussi dans les mêmes positions. En prenant respectivement pour des continents et pour des mers celles qui nous offrent une certaine correspondance de configuration, il faudrait dire que, sur chacun des deux globes, il existe deux continents

principaux, l'un plus étroit, l'autre plus large, coupés dans leur milieu par l'équateur, s'élevant de part et d'autre jusqu'aux environs des zones polaires et séparés l'un de l'autre par deux mers, communiquant avec celles qui enveloppent les pôles. Ainsi, chacune de ces planètes nous présenterait en quelque sorte deux mondes isolés dont les relations dépendraient de la facilité avec laquelle on y traverse les mers, si bien qu'à ne considérer que l'essentiel, leur architecture serait identique. La différence porte principalement sur ce que, dans le plan de Vénus, la forme des territoires est sensiblement plus simple et plus uniforme que dans celui de la terre. A la surface de ce dernier globe, c'est seulement dans l'hémisphère austral que l'on voit les continents revêtir la forme triangulaire et tourner vers le pôle leurs extrémités amincies, tandis qu'à la surface de l'autre, cette disposition caractéristique règne symétriquement des deux côtés de l'équateur, et à tel point que les deux hémisphères y sont presque exactement l'image l'un de l'autre. D'où il suit que, bien que l'économie générale des deux géographies soit la même, il faut cependant reconnaître que l'une, reposant sur des traits plus diversifiés que l'autre, correspond peut-être à un ordre d'existence plus développé et déjà plus voisin de l'état définitif.

« Aussi, en ne tenant compte que de cette circonstance, pourrait-on dire que la géographie terrestre se rapproche de celle qui s'observe sur la dernière planète du groupe plus encore que de la précédente. Le disque de Mars est en effet partagé également en régions d'une ordonnance tourmentée, dont les unes s'allongent vers les pôles tandis que les autres, comme sur l'hémisphère boréal de la terre, s'étendent de préférence transversalement, et qui par leur disposition générale

représentent à peu près ce que deviendrait le disque terrestre si les mers arrivaient à y découper plus profondément les continents. Il y a même une autre circonstance très-curieuse qui manque à Vénus et par laquelle le régime de la terre paraît offrir une analogie de plus avec celui de Mars. Ce sont les taches brillantes que nous voyons se développer alternativement jusqu'à une certaine distance autour de chacun de ses pôles, quand la saison froide y établit son empire, pour se dissiper ensuite peu à peu à mesure que la chaleur y fait retour. Mais il est vraisemblable que ce phénomène d'une si grande apparence, et qui appartient aussi à Saturne, est tout uniment dû à certaines substances qui se précipitent de l'atmosphère pendant l'hiver et s'y résorbent pendant l'été; et il s'explique dès lors parfaitement qu'il soit étranger à Vénus, dont les hivers sont des printemps en comparaison de ceux de Mars et de la terre. Enfin, il faut ajouter, pour compléter la liste des différences, que les montagnes, les plateaux, en un mot tous les reliefs, sont sensiblement plus prononcés sur Vénus que sur la terre; par où sa géographie reprend en partie la complexité qui lui manque lorsqu'on ne tient compte que de ses littoraux.

« Au demeurant, les dissemblances ne portent que sur des points secondaires et n'ont pas plus de valeur que celles dont on est frappé quand on se transporte en imagination d'une contrée à l'autre sur un même astre; et tellement que s'il y avait communication entre les deux planètes, leurs habitants les pourraient prendre pour les deux moitiés d'un même monde. Même histoire, même figure, mêmes conditions d'existence, tous les traits essentiels paraissent les mêmes, et il semble qu'elles soient dans le ciel comme deux sœurs. Sans rien préjuger sur leur habitabilité, dans

l'éloignement qui nous met hors d'état de rien distinguer qui puisse nous éclairer formellement à ce sujet, nous pouvons donc du moins poser sur ce chapitre, en vertu de l'analogie, une conclusion incontestable : c'est que, semblables par leur conformation, ces deux mondes le sont nécessairement aussi par leur rôle dans l'univers. Si Vénus est sans population, la terre doit être sans population également; et réciproquement, si la terre est peuplée, Vénus l'est aussi.

« Étant si peu avancés dans la connaissance de la constitution actuelle de la terre, il n'est pas étonnant que nous le soyons encore moins dans celle de son histoire astronomique. Il nous est seulement permis de regarder comme vraisemblable que les quatre petites planètes se soient formées, à peu près à la même époque, dans un même tourbillon de matière cosmique, qui, moins diffuse que celle qui s'étendait sur nos vastes régions, se serait condensée par noyaux plus rapprochés les uns des autres et moins volumineux par conséquent. Pendant longtemps, par suite de l'effervescence et de la conflagration de leurs masses, les surfaces de ces astres ont été en proie aux phénomènes les plus énergiques et les plus variés. Ardentes, mouvantes, lumineuses, enveloppées par des atmosphères incomparablement plus distendues et plus troublées qu'aujourd'hui, elles sont successivement arrivées à un état moyen de refroidissement et de tranquillité. Pour ne parler que de la terre, le calcul nous montre que ses régions superficielles doivent avoir atteint dès à présent, quant à la température, leur condition d'équilibre, la quantité de chaleur qu'elles perdent annuellement par l'effet du refroidissement général de l'astre étant exactement compensée par celle qui leur est envoyée par le soleil; et ainsi, tandis que dans les temps

antérieurs, leur constitution climatérique allait continuellement en se modérant, aujourd'hui, elle demeure sensiblement constante à cet égard d'un siècle à l'autre. C'est un fait considérable et qui doit sans doute correspondre, dans les annales de cette planète, à une ère spéciale, car les conditions de la chaleur ne pouvant y éprouver désormais que de faibles variations, il est à croire que les races, quelles qu'elles soient, qui y sont établies, au lieu d'avoir à modifier leur organisation d'une génération à l'autre, comme dans le commencement, s'y conservent, jusqu'à nouvel ordre, sans changement.

« Peu importe, en effet, que le corps de la planète continue à poursuivre, comme dans le passé, le cours de son refroidissement, si le régime de la superficie n'a point à s'en ressentir. Ce sont les superficies, ou pour parler plus exactement, les atmosphères dont elles forment la base, qui constituent partout le réceptacle essentiel de la vie, et, par conséquent, tout est logiquement subordonné à l'histoire de ces précieux domaines en regard desquels les masses solides ne sont qu'un support et un condensateur. Or, pour la terre comme pour les autres planètes, la science nous enseigne que l'histoire de l'atmosphère repose fondamentalement sur quatre éléments généraux résultant des relations de cette enveloppe avec les quatre sortes de corps qui agissent sur elle, savoir : le foyer central de la planète, le foyer solaire, les étoiles, les masses errantes ; et sur tous ces points, sauf le dernier qu'il ne nous est possible d'atteindre que dans l'ordre des probabilités, il semble que nous soyons autorisés à poser en principe que tout a été organisé sur cette planète pour une stabilité prolongée. D'importants changements s'y accomplissent perpétuellement ; mais de ces

changements, les uns sont périodiques et destinés à revenir sur eux-mêmes avant d'avoir eu le temps de s'élever à des valeurs considérables, et les autres s'étendent à de telles durées qu'ils sont à peine sensibles d'un siècle à l'autre ; de sorte que bien qu'en réalité pas un instant ne soit semblable à aucun de ceux qui l'avaient précédé, aux yeux de populations inattentives, tous les instants doivent se ressembler astronomiquement et les choses du ciel paraître immuables.

« Dans l'économie de toute planète, l'influence du foyer central s'exerce sur la température et la composition de l'atmosphère et sur la configuration et l'habitabilité de la surface. Pour la terre, ainsi que nous l'avons dès l'abord signalé comme le fait dominant de sa condition actuelle, cette influence, en ce qui concerne la température, ne conduit plus à aucun changement ; de plus, l'effervescence du noyau solide ayant cessé de se témoigner au dehors, ou n'y apparaissant plus que par des phénomènes volcaniques presque imperceptibles, la superficie des continents a dû devenir partout ferme et habitable, en même temps que les émanations et les absorptions causées par les masses souterraines ne doivent plus agir sur la constitution de l'atmosphère d'une manière appréciable. Reste l'action du foyer central sur la configuration géographique. Ici rien ne permet plus de conclure à la fixité. Les altérations de la régularité primitive proviennent, comme on le sait, de ce que l'écorce de la planète, une fois refroidie, ne se contractant plus dans la même proportion que l'intérieur, est obligée de s'infléchir de diverses manières pour continuer à faire corps avec lui, et donne ainsi naissance à des protubérances plus ou moins saillantes au-dessus du niveau général des mers. Tant que l'intérieur du globe ne sera point parvenu à sa tempé-

rature définitive, le même genre de phénomènes se poursuivra donc, et il est conséquemment hors de doute que l'on ne saurait regarder les variations de cet ordre comme arrivées à leur terme. Mais il est essentiel d'observer qu'à mesure que l'enveloppe solide s'épaissit par l'effet croissant du refroidissement, sa flexibilité diminue, de sorte que les crises de déformation, qui étaient dans l'origine presque continuelles, finissent par ne plus pouvoir se produire que moyennant le développement de tensions de plus en plus puissantes et, par suite, après des durées d'une étendue proportionnée, en assurant au système superficiel, dans leurs intervalles, des périodes séculaires d'équilibre, troublées tout au plus çà et là par quelques spasmes secondaires. Telle paraît être la condition présente de la terre ; et d'après le peu de temps qui s'est écoulé depuis sa dernière révolution, il y a lieu de penser qu'il faudra de longs écoulements de siècles avant qu'une nouvelle expansion des forces centrales vienne y modifier, d'une manière notable, la configuration des continents et des mers, peut-être afin de l'adapter aux convenances de l'état futur des populations de cette résidence.

« La différence la plus sensible qu'il y ait entre l'action habituelle du foyer solaire et celle du foyer planétaire sur la température de l'atmosphère vient de ce que le premier foyer, au lieu de demeurer comme le second dans une position invariable à l'égard de cette région, se trouve dans une position relative qui change sans cesse et périodiquement. Non-seulement cette position change d'un jour à l'autre dans le courant de l'année, en occasionnant ainsi les vicissitudes des saisons et toutes les particularités qui s'ensuivent, mais chaque année le changement s'opère dans de nouvelles conditions, de sorte qu'il n'y a pas deux années de suite

dont les éléments astronomiques soient strictement les mêmes. A côté du calendrier annuel, il existe donc un vaste calendrier séculaire qu'il faut nécessairement consulter pour savoir jusqu'à quel point les lois de la vie sont constantes sur la terre d'un âge à l'autre.

« Le principe général de ces longues variations repose sur ce que les orbites parcourues par les planètes dans leur mouvement autour de l'astre central, au lieu d'être immuables, sont soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme. Ces orbites s'élargissent ou se rétrécissent alternativement, leur grand axe s'allonge ou diminue, et oscille en même temps de droite et de gauche autour du soleil, et le plan même dans lequel elles sont situées s'élève ou s'abaisse périodiquement, tout en pivotant sur lui-même ; à quoi il faut encore ajouter que l'axe de rotation de tous ces globes tournoie incessamment sur lui-même avec une sorte de tremblement à plusieurs temps plus ou moins composé. Non-seulement la plupart de ces changements emploient pour leur accomplissement des milliers de siècles ; mais comme ils ne sont pas synchroniques, pour trouver des époques où les conditions astronomiques soient identiques toutes à la fois, il faut multiplier ces durées les unes par les autres ; ce qui, pour les petites planètes aussi bien que pour les grandes, ouvre immédiatement carrière tout au moins à des millions de siècles. On est donc conduit de la sorte à conclure que les années de la terre, contrastant avec sa petitesse, se déroulent à travers l'immensité dans un cycle sans bornes. Ce point de vue confère une incontestable majesté à son histoire, et sans avoir besoin de faire descendre l'analyse au fond de ces abîmes, on peut se contenter d'en prendre une idée générale en considérant quelle doit être en parti-

culier l'influence de chacune des variations sur l'ordre des températures de la planète. C'est par là que l'on arrive, sans trop de difficultés, à compléter la conclusion en reconnaissant qu'au milieu de possibilités théoriques si complexes et si excessives, tout a été disposé à l'égard de la terre de manière que son calendrier séculaire présentât à la fois des périodes très-étendues et un caractère très-peu diversifié.

« La révolution qui pourrait y causer les plus grands changements thermométriques, celle qui porte l'orbite à s'élargir et à se rétrécir alternativement et, par suite, la planète à passer, aux époques de périhélie, plus ou moins près du soleil, embrasse une période de plus de cent mille années terrestres et demeure comprise dans de si étroites limites que les habitants doivent être à peine avertis que la chaleur décroît, par cette raison, depuis une haute antiquité et décroîtra encore pendant des siècles en variant en même temps dans sa répartition selon les diverses époques de l'année. La variation du plan de l'orbite influe dans le même sens, mais dans une mesure encore moindre ; et comme elle affecte non-seulement le système des températures, mais celui des inégalités de durée du jour et de la nuit, il s'ensuit que ces dernières inégalités tendent pareillement à s'atténuer, mais si faiblement aussi, que, dans l'espace d'un siècle, à peine peut-on compter sur ce point quelques secondes de différence. Enfin, le tournoiement de l'axe du globe s'empreint également d'une manière particulière sur l'établissement des saisons qui, à tour de rôle, dans chacun des deux hémisphères, deviennent graduellement, durant une période d'environ vingt-cinq mille ans, de plus en plus uniformes, ou, à l'inverse, de plus en plus dissemblables. C'est actuellement dans l'hémisphère boréal que règne la ten-

dance à l'uniformité, et il n'est pas impossible que cette tendance, en se combinant avec les précédentes qui inclinent dans le même sens, y produise, malgré son peu d'intensité, des effets appréciables. En résumé, de tous ces changements, il n'en est donc aucun ni qui suive un cours précipité, ni qui s'élève jamais à des valeurs considérables ; ils se règlent tous sur un mode de développement presque insensible, et il s'ensuit que les années de la terre, malgré leur complexité virtuelle, se distinguent par la constance de leurs caractères non-seulement de ce qui peut avoir lieu, en vertu des mêmes principes, dans les autres systèmes planétaires de l'univers, mais même de ce qui s'observe dans plusieurs des mondes qui composent le nôtre.

« Il faut remarquer, toutefois, que cette conclusion ne se rapporte qu'aux changements qui se produisent dans les positions prises successivement par la planète à l'égard du soleil, et que, si ce foyer vient lui-même à varier comme le foyer planétaire, une tout autre histoire se présente. Or, quelle assurance l'astronomie peut-elle nous donner que le foyer solaire soit invariable ? Y a-t-il dans sa splendeur ou dans l'étendue de ses dimensions des caractères assez décisifs pour nous autoriser à le regarder comme d'une substance essentiellement distincte de celle des corps qui lui font compagnie dans ce quartier de l'univers ? Au fond, ne serait-il point une planète en effervescence, comme les planètes ne sont elles-mêmes que des soleils éteints, et la différence de sa condition ne proviendrait-elle pas tout uniment d'un retard dans le développement de son histoire, suite naturelle d'une lenteur de refroidissement proportionnée à la grandeur de sa masse ? Peut-être des observations plus délicates nous feraient-elles reconnaître qu'il n'est pas plus immuable que les étoiles

ne sont fixes. Il est possible que ses taches, malgré leur peu de figure, soient en réalité un phénomène capital. Nous n'avons aucune garantie que ces obscurcissements singuliers, dont nous ne possédons même pas un compte exact, ne soient point soumis à une loi de croissance, et que se multipliant dès à présent, de siècle en siècle, à notre insu, ils ne nous soient un présage de l'avenir qui attend notre système à l'extrémité des temps, à moins que d'ici là notre soleil ne se retrempe et ne se revivifie.

« Le principe d'une telle révolution se rencontre en effet d'une manière très-simple dans les étoiles. Ces soleils ne diffèrent du nôtre que par leur distance qui les rapetisse à nos yeux; et c'est par une illusion due à ce que nous ne connaissons l'histoire de l'univers que par l'histoire d'aujourd'hui que nous nous croyons sous la loi d'un seul soleil, tandis qu'en réalité une multitude d'astres du même genre nous gouverne. Nos relations avec eux changent sans cesse, et ces changements sont capables d'engendrer pour notre système des suites incalculables. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est que nous sommes en marche à travers l'archipel infini du firmament, mais nous ignorons jusqu'ici quelle est au juste la route que nous y tenons et quelle est la nature des régions vers lesquelles toutes nos planètes, à la suite de leur soleil qui les guide, sont entraînées dans ce long et mystérieux voyage. Notre mouvement est le seul fait évident. En regardant le ciel avec attention, nous voyons les étoiles, comme autant de témoins placés sur le rivage, glisser paisiblement à notre droite et à notre gauche, tandis que leurs écartements, par l'effet de la perspective, augmentent en avant et diminuent en arrière. La valeur de ce déplacement si peu considérable en apparence est en réalité assez grande,

car on calcule que la vitesse du soleil est environ la moitié de celle dont nous sommes animés dans notre révolution autour de lui, autrement dit qu'il franchit tous les ans un espace égal au rayon total de notre système planétaire. Mais qu'est-ce qu'une telle vitesse en comparaison des dimensions de l'orbite à parcourir? Combien de millions de siècles nous faudra-t-il pour revenir, après en avoir fait le tour, au point que nous occupons aujourd'hui? Y reviendrons-nous même jamais? En effet, il n'est pas à supposer que l'orbite solaire soit, comme les orbites secondaires que décrivent les planètes, une courbe fermée. Il faut se la figurer comme une ligne sinueuse qui, sous l'influence des foyers multiples, mobiles eux-mêmes, auxquels elle est soumise, change continuellement de forme et de direction et court à l'infini. Ainsi, au lieu d'être attachés à jamais au quartier de l'univers dans lequel nous nous trouvons maintenant, nous ne cessons, sous l'influence de l'attraction composée qui nous régit, de nous transporter d'un point à l'autre de l'immense tourbillon sidéral dont nous faisons partie. Quels régimes divers et quelles inimaginables révolutions notre postérité, dans les derniers lointains des temps futurs, est-elle destinée à rencontrer dans ces régions inconnues au-devant desquelles nous courons à l'aveugle? c'est une connaissance dont les êtres supérieurs sont seuls en état de réunir les éléments, et dont notre science présente se borne à nous faire entrevoir l'existence et pressentir les prodigieux enchaînements.

« Mais, à côté de ce principe de variation qui, bien qu'agissant continuellement sur les lois de notre mouvement, ne peut influer d'une manière sensible sur notre économie que dans le haut avenir, il s'en découvre un autre dont il n'est pas aussi évident que les effets

soient relégués dans un pareil éloignement. C'est celui qui résulte de notre secret engagement avec les masses errantes qui circulent ténébreusement autour de nous. Tant s'en faut que les espaces à travers lesquels s'accomplit notre long voyage soient entièrement libres. Outre les huit planètes que nous mettons avec raison au premier rang, des milliers d'autres astres tourbillonnent avec une complexité infinie autour du même foyer. Les uns sont périodiques, et après des révolutions tantôt rapides, tantôt d'une étendue de plusieurs siècles, viennent, en se rapprochant du soleil, passer soit au milieu, soit au delà de nos orbites. Les autres, plus mystérieux, se détournent seulement un instant comme pour nous reconnaître, et poursuivent leur route vers les centres lointains qui les appellent. Depuis que l'on observe régulièrement ces astres, il ne s'en est guère vu qui ne fussent uniquement composés d'une matière diffuse, et quelle que fût l'étendue de leur volume, leur masse, en raison de cette ténuité, s'est toujours montrée proportionnellement fort légère. Mais la science n'est cependant pas autorisée à tirer de ce passé une loi tout à fait absolue pour l'avenir; et même, tout au contraire, puisque ces corps ne sont point semblables entre eux, et que par leur grandeur, comme par leur poids, ils suivent une certaine gradation, l'induction nous oblige nécessairement à conclure qu'il doit en exister de plus puissants que ceux qui se sont offerts à nous jusqu'ici; et comme ils passent aussi plus ou moins près les uns que les autres du soleil et des planètes, la même force de probabilité nous conduit aussi à penser qu'il n'est pas impossible que, dans une telle diversité, quelques-uns soient portés jusqu'à la collision.

« Or, qui ne voit que les effets ne fût-ce que du rap-

prochement momentanément d'une masse suffisante seraient immenses? Il n'est pour ainsi dire pas une révolution cosmogonique dont l'imagination puisse inventer les tableaux et dont l'astronomie ne soit en état de réaliser le programme au moyen d'une comète dont elle calculerait les éléments. Métamorphoser l'atmosphère d'une planète par une comète qui en ravit une partie ou qui la remplit de nouveaux éléments; augmenter son noyau par une comète qui s'y rallie; le briser et le disséminer en fragments dans l'espace par une comète qui s'y heurte; détacher même à jamais une planète de notre système par une comète agissant sur elle avec assez d'énergie pour l'attirer à sa suite, et avec toutes les vicissitudes d'un voyage à travers l'archipel céleste, la mener se perdre dans les feux d'une étoile lointaine; ou plus simplement, modifier d'une manière définitive la durée, la température et toutes les conditions de son année, en changeant la forme et les dimensions de son orbite par la déviation causée par un seul passage convenablement ordonné, ce sont là sans doute des jeux arbitraires de la pensée, mais il n'est pas impossible que dans l'infinie variété des mondes, il y en ait quelques-uns dont l'histoire soit établie sur des combinaisons de ce genre. Nous-mêmes, à la rigueur, nous ne sommes assurés contre de tels événements que par notre confiance en celui qui ne saurait avoir déployé pour la stabilité séculaire de notre système les admirables artifices que la mécanique céleste nous révèle, s'il était entré dans ses plans de le soumettre à ces effroyables éversions. Bien que les comètes aient droit à être considérées comme les astres les plus extraordinaires de l'univers, puisqu'elles se caractérisent aux yeux de la science comme des instruments à part, tenus strictement dans les secrets de Dieu, et à l'aide desquels, tout

en maintenant les lois constituées par lui dès l'origine pour le gouvernement général de la matière, il est toujours le maître de jeter en un clin d'œil dans les plus étonnantes révolutions chacun des mondes qu'il a créés; et qu'ainsi leurs apparitions, même inoffensives, soient bien faites pour réveiller les populations en leur rappelant par d'éclatants témoignages la puissance d'en haut, il nous est donc cependant permis d'espérer qu'elles ne sont pas destinées à prendre jamais à notre égard un caractère aussi funeste. L'ordre et l'uniformité que nous voyons régner parmi les corps planétaires nous sont une preuve qu'elles n'ont apporté aucune perturbation dans notre système depuis son origine, soit que les masses dangereuses aient toujours été à distance, soit qu'il n'y ait en effet dans la partie de l'espace où nous circulons que des masses de nature nébuleuse; et sans forcer la signification de ce précédent jusqu'à écarter toutes les chances qui peuvent planer dans le lointain, nous pouvons du moins, à ce qu'il semble, nous y appuyer, pour augmenter la probabilité d'une continuation satisfaisante de notre paix avec ces astres.

« Voilà en quelques mots, dans ses connexions avec notre histoire générale, l'histoire du monde particulier que nous avons en vue. Pour la compléter, il serait nécessaire d'y ajouter un aperçu de l'état des populations dont ce monde doit former la résidence. De quelle nature sont-elles? Le progrès de la vie a-t-il dépassé pour elles les degrés inférieurs de l'animalité? A-t-il atteint ses termes les plus élevés, ou se trouve-t-il encore dans l'intermédiaire? S'il y a des races raisonnables, quelle est leur forme, leur manière de s'incarner et de s'entretenir, la durée de leur vie? où vivent-elles? nagent-elles, suspendues par leur légèreté spéci-

fique, dans la liberté des zones aériennes, se meuvent-elles dans la profondeur des régions liquides, cheminent-elles à la surface des continents et des îles? ou bien, par le bénéfice, soit de leur organisation naturelle, soit de leur industrie, sont-elles maîtresses d'habiter à volonté dans tous ces lieux? quelle est leur harmonie? sont-elles arrivées à ne plus faire qu'une seule société, ou sont-elles encore divisées, conformément aux lois du sol, en fractions discordantes? se composent-elles d'une seule espèce, ou de plusieurs espèces inégalement développées? dans ce cas, avec quelle activité l'éducation des inférieurs est-elle conduite par les supérieurs, et en somme, quelle est la vivacité du foyer de perfectionnement qui a pour siège ce coin de l'univers?

« Sans aller même aussi loin au delà du domaine des sciences naturelles, quelles difficultés l'ordre physique y apporte-t-il à l'aisance des sociétés? si minime à nos yeux, cette planète ne paraît-elle pas immense aux êtres qui l'habitent? les conditions particulières de son régime leur sont-elles nuisibles ou favorables? se trouvent-ils tout à fait dans le bien-être, tout à fait dans la gêne ou entre les deux, et à quel point? Ce sont là des questions élémentaires, mais sur lesquelles, malgré leur apparence matérielle, nous ne sommes pas plus en état de répandre la moindre lueur que sur les précédentes, car elles ne dépendent pas uniquement de l'organisation astronomique, mais des rapports qui existent entre cette organisation et l'organisation inconnue des habitants de la planète; tellement que sans aucun changement dans l'ordre physique, les mêmes phénomènes qui contrarient peut-être aujourd'hui dans ce monde lointain la paix et la liberté de l'existence, pourraient s'y métamorphoser en circonstances parfaitement bien-

faisantes, par le seul effet d'un changement dans les conditions corporelles des êtres qui y vivent, ou même plus simplement encore d'un perfectionnement suffisant de leur capacité industrielle. Ainsi, faute d'une vue assez forte pour triompher des grandes distances, force nous est de demeurer en suspens devant ces problèmes dont la solution nous découvrirait sans doute dans l'univers tant de merveilleux. »

LE THÉOLOGIEEN.

Voilà en effet votre astronome arrivé au point le plus vif de son histoire. Peu m'importent au fond toutes ces curiosités astronomiques dont vous avez pris plaisir à me remettre l'ensemble sous les yeux. C'est surtout à l'homme que je m'attache, et je ne tiens à votre science que dans la mesure où je la vois en relation avec lui. Aussi, me suis-je complu à prendre avec vous pour le corps essentiel de notre planète cette masse légère et diaphane, domaine de la respiration et de la lumière, dans laquelle s'opèrent tant de mouvements variés; et oubliant un instant ce lourd et grossier boulet auquel nos pieds sont attachés et qui n'est pour vous que le lest de l'astre aérien, je me suis senti, je l'avoue, plus à l'aise, et, si j'ose le dire, moins séparé du ciel. Cependant je ne saisis pas moins, sous votre appareil scientifique, les tendances les plus dangereuses. J'ai bien compris qu'en insistant avec autant de suite sur les aperçus que les sciences modernes nous donnent de la nature de la terre, vous cherchiez à nous communiquer une impression toute différente de celle à laquelle était habitué le moyen âge et de nous faire concevoir notre monde, loin de toute idée de fixité, comme une sorte de tourbillon cosmique toujours en action; et

certes, vous ne pouviez mieux contredire la célèbre parole de l'Ecclésiaste *Nihil sub sole novum*, qu'en affectant de montrer que tout était, chaque jour, nouveau sous le soleil, même le globe de la terre, et que le soleil lui-même changeait; j'ai deviné aussi quelque chose des conséquences métaphysiques dont vous vous préparez apparemment un arsenal dans votre hypothèse de la pluralité des mondes que vous vous appliquez à nous rendre si probable au moyen des séductions de l'astronomie comparée; enfin, j'ai parfaitement reconnu qu'en nous étalant avec tant de complaisance ces énormes périodes dans le torrent desquelles les siècles sont entraînés comme des grains de sable et qui sont encore si loin de leur achèvement, vous aviez dessein de nous persuader que la terre a été donnée à ses habitants pour un long bail, et que rien ne s'élabore dans les entrailles de l'univers qui soit destiné à porter atteinte de sitôt au paisible développement de l'héritage que nous avons reçu de nos pères et que nous transmettrons demain à notre postérité. Mais je n'aperçois dans tout cela, entendez-le bien, que des présomptions. Il suffit d'un miracle pour renverser en un clin d'œil tout votre échafaudage; et vous-même, vous en convenez, s'il plaisait à Dieu, tout votre système planétaire ne serait d'ici à demain que ruine et poussière. Nous ne vivons que par la miséricorde du Créateur et ne pouvons compter sur l'avenir que moyennant l'espérance, peut-être trompeuse, que nous inspire la stabilité apparente des choses d'ici-bas. Réussiriez-vous à nous tranquilliser dans l'ordre de la nature, qu'il vous resterait à nous tranquilliser dans l'ordre absolument inscrutable des desseins éternels. Aussi, sans nier la grandeur des perspectives que la science nous ouvre dans la profondeur des temps futurs, ne saurais-je y

voir une négation suffisante de la parole qui nous découvre la fin de notre vieil univers survenant tout à coup, au milieu de nos occupations mondaines, comme une explosion. Il y a là un point terrible, sur lequel votre science, si hautaine qu'elle soit dans son ambition, ne me satisfera jamais, car à la prophétie qui est une certitude elle ne peut tout au plus répondre que par une probabilité. C'est par ces raisons qu'à mes yeux l'importance de toutes ces lois physiques que l'astronomie essaie de nous faire entrevoir, repose bien plutôt sur le rapport immédiat qu'elles présentent avec notre condition actuelle que sur celui que vous cherchez à leur attribuer avec l'histoire future de la terre. En quoi ces lois favorisent-elles l'existence de l'homme? En quoi l'incommodent-elles? Voilà ce qu'il vous reste à examiner pour compléter votre étude en raccourci de l'ordonnance matérielle de ce bas monde. Otez donc à présent, s'il vous plait, la parole à votre prétendu astronome pour prendre pied vous-même sur notre pauvre planète et en palper les misères. C'est ici qu'il ne vous sera pas difficile de reconnaître à quels signes elle se distingue du ciel.

LE PHILOSOPHE.

Après avoir considéré la terre au point de vue astronomique, étudions-la donc maintenant au point de vue de son économie. Peu nous importe la manière dont s'y perpétuent tous ces embryons, plantes et animaux, que nous y apercevons parmi nous; nous ne visons qu'à ce qui vit sur la terre, non dans les enveloppes maternelles de la nature, mais face à face avec elle : c'est le genre humain. Ici encore, n'ayant à rapporter que des faits, je me trouverai, je l'espère, en suffisant accord

avec vous; et, afin de vous le marquer dès le principe, je ne veux pour texte de mon commentaire que cette grande parole qui vous appartient, et qui symbolise admirablement, selon moi, ce qu'il y a de constant dans le fond des rapports continuellement variables que nous entretenons avec notre planète : « La terre te fera germer des ronces et des épines, et tu mangeras son herbe; tu te nourriras à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre de laquelle tu as été formé. »

En effet, il saute aux yeux que la terre n'a point été ordonnée par Dieu de manière à se trouver partout et toujours à la convenance de l'homme. Par un ordre singulier et auquel on ne peut trop faire attention, les choses y sont tellement ménagées, qu'il n'est pour ainsi dire aucun des effets qui s'y produisent dont l'homme ne soit exposé à recevoir du mal; à la domination duquel il ne soit par conséquent porté à résister; qui cependant, à certains égards, ne lui soit utile, et dont, par son industrie, il ne soit maître de tirer continuellement de plus en plus de profit. De sorte qu'il n'y a pas une chose sur terre qui soit si malfaisante, qu'elle ne soit bienfaisante en même temps par quelque endroit, ni si bienfaisante que, d'autre part, elle ne soit aussi le contraire. Les impressions les plus opposées, quant au plaisir ou à la peine que nous en devons ressentir, procèdent donc, suivant les circonstances, des mêmes sources; et pour vivre le moins gênés possible, nous n'avons d'autre moyen que de nous appliquer, autant que nous en sommes capables, à détourner ce qui nous fait mal, pour donner cours à ce dont notre organisation s'accommode. Mais ce résultat ne s'obtient jamais que par une lutte où notre force s'engage. Sur ce même sol qui produit de bonnes herbes, il en croît in-

différemment de mauvaises; et pour qu'il n'y en vienne que de bonnes, il faut toujours, selon la juste expression de l'hébreu, que la sueur coule sur le visage de l'homme.

Je veux supposer que le récit de la Genèse soit littéralement vrai; qu'un homme, non point un sauvage, moins encore une demi-brute, que l'un de nous enfin, puisque l'on a généralement coutume de se représenter Adam sous notre figure, arraché d'une demeure où il avait toujours vécu satisfait et tranquille, soit mis brusquement dans les forêts, nu, sans armes, sans outils, sans toit, privé de toute intervention comme de tout legs de ses semblables, à la merci de toutes les influences d'une nature que rien ne lui a jusqu'alors fait connaître dans ce qu'elle recèle de nuisible, dénué de ces instincts qui, chez les animaux, suppléent, dès leur apparition dans le monde, à l'expérience qui leur manque, seul, en un mot, sur la terre déserte, avec une femme à protéger; il va paraitre évident que ce séjour, pour ce malheureux solitaire, est un enfer, et l'on pourra douter qu'ainsi abandonné, il soit en état de s'y conserver et d'y établir sa race.

En effet, à peine y a-t-il mis le pied qu'il s'y voit entouré de pièges que son ignorance l'empêche d'apercevoir, affligé d'infirmités qu'elle l'empêche de guérir, frappé de coups qu'elle l'empêche de prévoir et de prévenir. Il n'y a pas une seule des conditions physiques qui y règnent, qui ne se tourne contre lui et ne lui devienne funeste. Est-ce la gravitation? elle l'accable: par elle, son corps lui est un fardeau dont rien ne le soulage; a-t-il marché tout le jour, couru quelque temps, gravi une montagne, le voilà haletant, fatigué, rendu, et qui plie sous le faix. C'est bien pis, si, habitué à vivre sur des pelouses toujours unies, et ne sa-

chant pas les lois de la chute, il se trouve amené sur les pentes de quelque ravin ou de quelque autre enfoncement : le pied lui glisse, il tombe, se relève meurtri, et, de faux pas en faux pas, sur cette terre inégale où il faut avoir appris à marcher, il va finir à quelque roche contre laquelle la pesanteur le jette et l'écrase, ou dans quelque eau profonde qu'il veut traverser, et dans laquelle elle l'enfonce et le noie. Non-seulement elle l'incommode par l'insupportable chaîne qu'elle lui scelle pour ainsi dire à chaque pied, elle lui fait encore une autre guerre, soit en s'attachant à tout objet qu'il veut prendre, jusqu'à lui en disputer quelques-uns avec une opiniâtreté qu'il ne peut vaincre, soit en précipitant sur lui des masses solides avec lesquelles elle le blesse ou le tue. Enfin, soit dans les mouvements qu'il se donne, soit dans les mouvements qu'il veut communiquer, soit dans ceux qu'il est exposé à recevoir, ce principe fondamental de l'ordre astronomique lui cause des contrariétés continuelles. La chaleur ne lui est pas plus favorable, car elle ne lui convient que lorsqu'elle est juste à sa mesure. Est-elle trop forte, il ne la peut supporter ; ne l'est-elle pas assez, le voilà dans le transissement, il frissonne, il gémit, il souffre affreusement jusqu'à mourir. Ah ! si chassé de cette demeure toujours tempérée, où il ne connaissait, dites-vous, ni le froid ni le chaud, il s'est vu tout à coup au milieu d'une campagne brûlée par les rayons de l'été, ou couverte par la neige et les frimas, que son sort est à plaindre ! que ce nouveau séjour qui s'annonce si durement doit lui sembler redoutable, et avec quels douloureux transports, quand il y fera la dure expérience de la vicissitude des saisons, il devra regarder en arrière vers les portes à jamais fermées du printemps éternel !

Compatissons à son supplice, car plus on y pense,

plus on y découvre de détails cruels. O terre ennemie, elle désole son corps et ne le nourrit même pas ! de l'eau, de l'air, des minéraux, pas le moindre aliment : pour se repaître, c'est aux débris des autres êtres qu'il est réduit à recourir. Ses organes, au lieu d'aspirer insensiblement leur nourriture dans le milieu qui les baigne, n'y trouvent seulement pas un atome substantiel ; et s'il ne veut souffrir de leur dépérissement, c'est avec des objets recherchés çà et là qu'il doit les soutenir. Mais, quel travail pour mettre la main sur ces œufs et sur ces fruits, pour déterrer ces racines, pour surprendre et mettre à mort ces animaux ! Il me semble voir les deux infortunés, agités par la faim, s'efforçant en vain de l'apaiser avec quelques baies sauvages péniblement glanées dans ces ronces et ces épines dont tout sol inculte se hérissé, avec quelques bêtes rampantes ramassées avec dégoût et mangées avec aversion, plus encore, peut-être, contraints par une dernière nécessité à brouter en pleurant l'herbe sauvage que l'arrêt de malédiction leur donne pour suprême pâture. Je les vois, sur la fin de leur première journée dans ce monde inhospitalier, épuisés de fatigue et de besoin, les pieds blessés, les jambes déchirées, tout le corps meurtri, tombés sans force et sans espérance sur la terre, et priant Dieu amèrement de les y faire tous deux rentrer. Et pour compléter cette esquisse du mal inhérent à notre globe, ne faudrait-il pas y ajouter l'horreur de la nuit, la disparition du soleil, seul bien conservé de l'ancienne demeure, le triste météore de la pluie qui surprend nos deux exilés et bientôt les inonde de ses torrents glacés, la lueur effroyable des éclairs, et le bruit du tonnerre, semblable à celui du ciel fracassé tombant en éclats sur leurs têtes ? Ne faudrait-il pas faire comparaitre aussi ces légions d'êtres mauvais qui,

dé tous côtés, dans les bois, dans l'air, dans les eaux, les attendent, les uns pour s'acharner sur eux par milliers et les couvrir de leurs cuisantes piqûres, les autres pour leur faire la chasse et leur remplir l'âme de terreur par des clameurs menaçantes, ceux-ci pour leur empoisonner de venin les plus riants gazons, ceux-là pour leur faire craindre le bord des eaux, tous conspirant avec une ardente férocité à augmenter une torture pour laquelle les forces générales de la nature ne suffisent que trop? Et tout cela n'est rien cependant, car je n'ai pas voulu combler la misère de ce couple malheureux en lui donnant des enfants.

Aussi, indépendamment de toute autre considération, doit-il sembler tout à fait improbable que Dieu ait installé la race humaine sur la terre d'une manière si précipitée et avec si peu de précaution. Apparemment que les hommes choisis par lui pour vivre les premiers au milieu de circonstances aussi contraires à la tranquillité de leur existence physique, et par conséquent de leur développement moral, privés, par leur position au sommet de la chaîne des générations, de toute ressource de société, de tradition, d'expérience, ne jouissaient ni de ces besoins de l'esprit, ni de cette délicatesse d'organisation qui ont caractérisé leurs descendants. Une dureté de corps analogue à celle des animaux leur rendait plus faciles à supporter des souffrances qu'ils n'avaient aucun moyen d'éviter, tandis que des forces instinctives, suppléant à l'insuffisance de leur raison, les guidaient dans leurs actions les plus importantes, et assuraient leurs pas à travers les embarras sans nombre de leur séjour. La vie humaine n'a donc pu prendre son essor que graduellement et à mesure qu'en apprenant à vivre ensemble, les hommes sont devenus capables, par leurs progrès dans l'asso-

ciation et dans l'industrie, de se soustraire aux conditions défavorables de la résidence qui leur est assignée. C'est alors seulement que, fondée sur leur travail, la quiétude de leur existence physique s'est établie, et que leurs qualités supérieures trouvant ouverture pour se développer, les préliminaires de la vie angélique ont commencé leur règne dans ce monde.

Dès ce moment, bien que les hommes n'aient pris possession de la terre que depuis si peu de temps, il est sensible que leurs rapports avec elle, tant en raison des modifications qu'ils lui ont fait subir que de l'art avec lequel ils savent s'y conduire, ont considérablement changé. Comparé à l'état primitif, l'état des peuples les plus avancés en diffère autant que s'il était d'un autre monde. Au lieu d'une existence troublée par des souffrances et des anxiétés continuelles, ces masses d'hommes commencent à se trouver en mesure de vivre en paix, même avec satisfaction, et par conséquent de se perfectionner en liberté. Non, sans doute, qu'il n'y ait malheureusement encore, par la faute de l'ordre social, même chez les peuples les plus favorisés, de cruelles et nombreuses exceptions. Mais en embrassant l'espèce humaine dans sa généralité, on y voit une conspiration universelle, permanente et déjà en pleine prospérité sur plusieurs points, pour se délivrer successivement de toutes les contrariétés de la nature. On est en marche vers une limite, limite extrême, il est vrai, et purement idéale, où cessant d'être gênés par les circonstances physiques dans lesquelles ils sont nés et prenant tout à fait le dessus, les hommes, moyennant leur travail, seraient en harmonie à tous égards avec leur planète et n'en éprouveraient que du bien. C'est un sujet dont les conséquences vont loin. Il est donc essentiel de l'examiner avec soin; et dans ce but,

vous me permettrez de reprendre sommairement une seconde fois, mais d'un autre point de vue, la suite des lois astronomiques qui régissent la terre, afin de nous assurer, à l'endroit de chacune, des moyens par lesquels l'homme s'affranchit des obstacles qu'elles lui opposent et de la condition à laquelle il parvient par cet affranchissement.

A commencer par la gravitation, il est certain qu'il n'y a point à dire que l'homme soit parvenu à se délivrer de son obéissance native à ses lois. Son corps est toujours attiré par la masse du globe avec la même force, sans que l'on puisse seulement entrevoir la possibilité de le soulager directement. Il lui faut une base solide, et il est hors d'état de se tenir ni dans l'air ni sur l'eau. Aussi votre tradition nous donne-t-elle l'idée de la plus grande modification de l'ordre naturel qui se puisse concevoir, lorsqu'elle nous représente le Christ marchant librement à la surface de la mer. C'est ce que ne fera vraisemblablement jamais la chair de l'homme. La pesanteur paraît être une affection invariable sur laquelle on ne saurait avoir aucune prise, pas plus pour en augmenter que pour en diminuer l'intensité; de sorte que l'atténuation de notre densité, jusqu'à devenir égale à celle de l'air, serait encore le moyen le plus simple que l'on pût imaginer pour que nous fussions jamais capables de flotter sans effort dans notre atmosphère. Mais il n'y aurait pas là une simple variation d'organisme; ce serait un changement de substance qui, bien que n'ayant par lui-même, en vue d'un autre monde, rien d'impossible, se trouve du moins, quant à la terre, en désaccord formel, tant avec la nature de tous les corps solides qui s'y rencontrent qu'avec le principe de l'analogie générale des races successives. Lors même qu'un tel changement ne de-

vrait entraîner aucun inconvénient, il ne nous serait donc pas même permis de l'espérer pour aucune des races qui pourront ici-bas faire apparition après nous.

Reste le développement du principe par lequel les êtres vivants reçoivent le don de résistance à cette force, comme à toutes les autres; c'est l'énergie musculaire. On a constaté en effet qu'elle augmente à mesure que le régime s'améliore, et que les peuples sauvages sont inférieurs sur ce point aux peuples civilisés. Elle varie principalement sous la loi de l'exercice du corps et de la nourriture; par où l'on aperçoit la grande profondeur qu'il y avait dans l'attention avec laquelle les anciens s'appliquaient à perfectionner l'organisation de leurs enfants par la gymnastique et par l'hygiène. Ils accroissaient ainsi la seule légèreté qu'il soit permis à l'homme d'acquérir. Mais à quelques progrès que ce mode de résistance à la gravitation puisse arriver par la continuité de l'éducation dans la suite des siècles, il ne paraît pas y avoir de fondement suffisant pour refuser d'entrevoir à ces progrès une limite prochaine, déterminée par les principes mêmes de l'organisation de l'homme, et qui ne pourrait être franchie qu'à condition que ces principes, par une transformation de race, fussent eux-mêmes changés. Ce serait donc également une chimère que de se figurer les hommes débarrassés, par le développement de leur force musculaire, de leur chaîne la plus gênante, et s'élevant naturellement comme les oiseaux dans les régions de l'air.

Mais, comme il n'y avait rien de considérable à gagner sur le fond même de la gravité, on s'est attaché à ses effets, et c'est où le génie de l'homme triomphe. La terre, dans toutes les directions jugées convenables, a été égalisée, façonnée, consolidée; elle s'est couverte d'un réseau de routes, de chemins, de sentiers, dont le

nombre et le bon établissement sont un des plus frappants indices de la prédominance de la civilisation sur la nature. Grâce à cette précaution, la fatigue n'a pas été seulement adoucie; il s'est trouvé qu'elle était toute détruite, puisque, sans renoncer à se mouvoir, on a pu dès lors se dispenser de marcher. En se créant des demeures mobiles, l'homme a inventé le moyen de se transporter en tous lieux, sans mettre, pour ainsi dire, le pied hors de chez lui. Sa locomotion, primitivement si difficile, est devenue plus parfaite que celle d'aucun animal. Rien ne l'arrête, ni les rivières, ni les montagnes, ni les marécages, ni la mer. S'il est pressé et son but lointain, il va nuit et jour et sans repos. Le voilà même qui prend, pour la vitesse ordinaire de ses voyages, celle dont les plus agiles quadrupèdes ne jouissent que dans des instants de crise, et qui commence à glisser à la surface de la terre avec une impétuosité sans égale, comme si l'ouragan portait son char. La vaste étendue de l'Océan lui est désormais si familière, qu'il l'habite en quelque sorte comme il habite la terre. Il y fait descendre et y entretient des villes flottantes qui se laissent conduire où il veut; et circulant à son aise, malgré les vents, il se joue derrière ses remparts du vain tumulte des eaux, et oblige la tempête elle-même à le servir et à prêter main-forte à sa manœuvre. Il n'y a pas jusqu'à l'atmosphère, où, en dépit de la pesanteur, il n'ait déjà réussi à s'élever; et il est à croire que, son audace se joignant à son désir, on le verra bientôt fréquenter les nuages. Ainsi, par son génie, il s'est ouvert toutes les voies; et, soit qu'il prenne son vol comme les plus hardis oiseaux dans les hauteurs de l'air, soit qu'il s'avance à la surface des eaux en répandant l'effroi parmi leurs silencieux habitants par l'appareil et la vélocité de sa marche, soit

qu'il roule en souverain sur ses domaines naturels, délivré de la chaîne qui l'alourdissait, il achève tous ces grands mouvements sans plus de fatigue que s'il était resté tranquillement assis dans sa maison.

Certes, sur tous ces points, la force astronomique est bien vaine; mais il est admirable que l'homme ne soit parvenu à la vaincre qu'en prenant appui sur elle. Ce sont les lois mêmes de la gravitation qui obligent ses aérostats à s'élever; ce sont elles qui donnent du lest à ses vaisseaux et les rendent capables de lutter contre les vents et de s'en faire obéir; ce sont elles qui l'assurent, même sur terre, où, sans elles, ses voitures, privées de stabilité, verseraient au moindre choc, s'emportant d'ailleurs, aussi bien que sa personne elle-même, à chaque souffle de l'air. En détruisant la pesanteur, il n'acquerrait donc la facilité de se déplacer qu'au détriment de celle de se conduire, puisque la condition de son indépendance à l'égard du plus capricieux de tous les règnes, celui des vents, est justement son obéissance à ce règne invariable. On sent encore mieux combien cette force, si incommode dans l'institution primitive de la nature, rend de bons services dans l'ordre social, lorsqu'on réfléchit à la difficulté qu'éprouveraient les hommes, si la pesanteur n'existait pas, pour faire subir à la surface de la terre des modifications permanentes. Quel système coûteux de construction ne leur faudrait-il pas inventer pour sceller au sol leurs édifices, qui, dans l'état actuel, y demeurent solidement assis par le seul effet de leur poids? Ces routes, ces ponts, ces lieux d'habitation, ces monuments dont chaque génération gratifie ses héritières, ces maçonneries de toute espèce qui disposent l'extérieur du globe à la convenance du genre humain, rien de tout cela ne serait sorti de terre, car

rien de tout cela n'aurait pu se maintenir. Le vent aurait fait continuellement trembler les villes jusque dans leurs fondements, et il aurait suffi d'une tempête pour les balayer à travers les champs comme des tourbillons de feuilles mortes.

Ainsi, pour peu que l'on considère les choses avec attention, on découvre que, tout en retardant l'homme, la pesanteur est cependant nécessaire à sa marche, et que, tout en aggravant les travaux de l'architecture, elle est une des conditions principales de leur réussite; si bien que par cette contradiction singulière qui existe dans les choses terrestres, elle nous est un auxiliaire comme un obstacle, et une cause de liberté en même temps qu'une cause d'esclavage. Mais, domptée successivement partout où elle est incommode, elle tend, en définitive, grâce aux progrès du génie industriel de l'homme, à se changer en un bien pur.

De l'étude de nos rapports avec la terre par la pesanteur, passons à la considération de nos rapports avec elle par la forme et l'étendue de sa superficie. Il est évident que si la donation de cette planète à la race des hommes n'est pas un vain mot, il faut que chaque homme la possède collectivement tout entière. Or, pendant des siècles, loin d'y jouir de la moindre possession à distance, nos prédécesseurs n'ont pas même eu l'idée de ce qui s'y rencontrait au delà des strictes limites de leur voisinage. Ce n'est que d'hier, par l'achèvement presque parfait de toutes les grandes découvertes, que nous sommes devenus capables de nous imaginer le globe terrestre dans son entier. Et toutefois, le commerce y est dès à présent si bien institué, que nous tirons indifféremment de toutes les zones ce qui s'y trouve à notre goût. On peut donc dire sans hyperbole que, par l'effet de cette extension de notre

domaine naturel, la terre est aujourd'hui à chacun de nous. Nous sommes en relation familière avec toutes les contrées qu'elle embrasse, et nous ne pouvons remonter à la source de nos satisfactions domestiques les plus simples sans voir la géographie universelle se déployer devant nous. Nous pêchons autour des deux pôles pour avoir de l'huile; c'est la Chine qui, après nous avoir communiqué l'industrie de la soie et de la porcelaine, nous donne chaque jour notre thé; nos épices et nos objets de consommation les plus usuels sont le tribut des deux mondes; nos troupeaux paissent aux antipodes; on chasse pour nous donner de l'ivoire, dans l'intérieur de l'Afrique, et jusque dans les déserts arctiques, pour nous donner des fourrures; enfin, il n'y a pas, pour ainsi dire, à la surface de la terre, un pays si pauvre et si éloigné qui ne fasse quelque échange avec nous; et nous avons sous notre main, dans chacune de nos villes, des magasins dans lesquels les provenances de toutes les parties du monde sont réunies. Adam ne possédait pas mieux tous les fruits de son étroit paradis que nous ne possédons aujourd'hui tous ceux des continents et des mers de notre vaste héritage.

Cette mise en commun de tous les biens ne serait pas encore une correction suffisante de la trop grande étendue de la terre, si nous n'étions en état, à la différence de nos ancêtres, de nous transporter aisément en tous lieux et d'entretenir des relations commodes tout autour du globe. C'est ce qui résulte de l'établissement du commerce international. Il y a un si vif mouvement de correspondance, soit dans l'intérieur des terres, soit de continent à continent, que les lettres et les voyageurs ne font que se croiser continuellement dans tous les sens. En même temps que les transports deviennent plus fréquents et de plus long cours, ils deviennent

aussi plus prompts et plus aisés; de sorte que l'étendue de la terre par rapport à l'homme étant déterminée, non par la proportion entre la grandeur du corps humain et la grandeur de la terre, mais par la facilité avec laquelle l'homme, mesurant le globe avec ses mains, peut en toucher alternativement les quartiers opposés, on se trouve conduit à ce résultat remarquable, que cette étendue, au lieu de demeurer constante, diminue progressivement de jour en jour. Et qui ne voit, en effet, en se mettant au vrai jour de la géographie, que la terre est incomparablement plus petite pour nous qu'elle ne l'était pour nos pères; que chaque année, par le perfectionnement de nos moyens de communication, elle subit une réduction nouvelle, et qu'elle est destinée à devenir encore bien plus petite pour nos descendants que pour nous? En ce qui concerne la transmission de la pensée, la distance n'existe même plus: par un miracle devant lequel nos devanciers seraient demeurés confondus, chacun sera bientôt maître de converser avec les antipodes, non moins facilement et non moins vite qu'avec le cercle de ses voisins. Aussi, tandis que les anciens pouvaient admirer la puissance infinie en se prosternant devant la grandeur de la terre, nous nous verrions exposés à prendre une bien médiocre idée de l'œuvre du Créateur, si nous ne devions juger de sa magnificence que par une demeure où nous commençons à nous sentir à l'étroit, où les plus longs voyages sont désormais des promenades frayées, enfin dont l'exiguité effraie déjà les statisticiens qui pensent à la postérité. Il est donc bien heureux que cet air de majesté que la terre a nécessairement perdu en se laissant mieux connaître, ait été remplacé avec tant d'avantage par les perspectives nouvelles que les astronomes nous ont ouvertes dans

le ciel; de sorte que tandis que la terre nous a paru de plus en plus bornée, le monde sidéral, par une tendance contraire, nous a de plus en plus étonnés par son immensité.

Pour trouver la signification essentielle de l'étendue de la terre relativement à l'homme, il faut donc voir ailleurs; et en effet, dès qu'on rapporte cette étendue à la totalité du genre humain, et non plus à l'individu seulement, sa vraie valeur se découvre. Que l'on fasse le calcul de ce qu'il faut à chaque homme de place au soleil, tant pour son jardin et sa maison que pour les animaux et les végétaux nécessaires à son entretien, on en déduira immédiatement quel est, au maximum, le nombre de vivants qui peuvent exister simultanément ici-bas. Tel est le sens réel de l'étendue superficielle de la planète sur laquelle nous sommes. Cette étendue est l'expression de la force numérique extrême, et, par suite, de l'un des éléments fondamentaux de la puissance possible de la société humaine; elle contient virtuellement la date du temps d'arrêt qui menace le cours des générations, et nous donne en conséquence le signe certain, bien qu'encore enveloppé, d'un changement à venir dans les conditions naturelles de la population terrestre, lorsque le genre humain sera parvenu au dernier terme que sa prospérité, sous le régime actuel, puisse atteindre.

Après la distance des lieux, les montagnes, les mers, les déserts sont ce qui nous gêne le plus dans la libre pratique de notre globe. Leur caractère commun le plus essentiel est de rompre la continuité des voisinages. Il résulte de leur interposition que les hommes qui habitent d'un côté sont induits à se lier entre eux plus étroitement qu'avec ceux qui habitent de l'autre; et par conséquent, il faut ranger ces traits géographi-

ques en première ligne parmi les moyens naturels dont la Providence s'est servie pour déterminer, dès l'origine, des groupes particuliers dans le chaos de l'humanité sauvage. Nous sommes, à la vérité, hors d'état d'évaluer avec précision leurs avantages, puisque nous ne connaissons ni le meilleur mode de société universelle que l'on puisse concevoir sur la terre, ni les meilleures divisions qu'on aurait à y instituer pour y parvenir. Mais cependant, comme il est dès à présent hors de doute que l'établissement des nationalités, à cause des influences réciproques qui en résultent, est un des principes les plus efficaces du perfectionnement de l'esprit humain, on ne peut refuser d'admettre qu'une disposition qui y a si puissamment contribué ne soit un bien. Il paraît même vraisemblable, lorsque l'on mesure attentivement les conditions du développement de l'ordre politique dans le passé, que le genre humain serait encore aujourd'hui dans sa confusion primitive, si le territoire sur lequel il a été répandu, au lieu de s'être trouvé naturellement coupé, avait constitué, avec la même étendue superficielle, une seule plaine. Ne voyons donc que ce qu'il y a de véritablement grand dans les barrières qui s'élèvent entre les diverses résidences de la race des hommes; et, en regard de cette grandeur, méprisons les inconvénients secondaires dont le commerce peut se plaindre. Ces traits fondamentaux de la géographie terrestre, régulateurs souverains du système des peuples, viennent de Dieu; Dieu les avait marqués dès le principe dans la poussière de laquelle devait naître la terre, et dont les tourbillons lui récitaient déjà l'histoire future des nations; et s'il lui a plu de mettre les hommes dans un édifice tout bâti et que toute leur puissance ne peut changer, c'est que cet édifice était bâti conformément à ses desseins

sur eux. Sans parler des barrages secondaires qui ont tant servi et qui servent encore si efficacement à la netteté des nations, mais qui, n'étant pas aussi indestructibles que les séparations de premier ordre, ne jouissent pas d'un caractère aussi absolu, il n'y a point à douter que ces dernières ne soient en permanence parmi les hommes jusqu'à la fin. Rien ne fera que les quatre quartiers de la cité humaine ne soient toujours isolés les uns des autres par les mers qui les divisent, ni qu'une telle discontinuité ne demeure toujours le principe d'une physionomie spéciale pour chacun d'eux. Seulement, puisqu'elle doit persister jusque dans l'état d'harmonie que nous présentons pour les temps futurs, ne sommes-nous pas autorisés à penser que cette quadrisection capitale n'a rien de condamnable en soi?

D'ailleurs, qui sait tout le profit dont la masse des mers sera peut-être un jour la source? Je ne puis croire que cette immense partie de notre domaine soit destinée à une stérilité perpétuelle, et à ne verser jamais d'autre richesse dans nos sociétés qu'un peu de sel et de poisson. Je me persuade que c'est la faiblesse de notre esprit, et non la parcimonie de la nature, qui fait la pauvreté de ce vaste territoire; et quand je considère le parti que le Créateur en a tiré pour l'économie de la planète, je ne puis m'empêcher de penser que le genre humain, devenu plus puissant, en tirera également parti, à l'exemple de Dieu, pour sa propre économie. Indépendamment de la force, aujourd'hui en pure perte, des vagues et des marées, de quels inappréciables trésors l'Océan, décomposé en ses éléments primitifs, ne pourrait-il pas nous combler? Quels secrets n'est-il pas susceptible de nous cacher encore? Je ne me suis jamais vu dans ces étranges déserts, lors-

que, la terre s'étant éclip­sée, on n'aperçoit plus autour de soi que la multitude des flots, sans me sentir profondément convaincu que je me trouvais là en présence de quelque grand inconnu. Pour avoir déterminé la ligne des rivages de l'Océan, l'hydrographie n'a certes pas encore soulevé tous les voiles qui l'enveloppent; et après avoir découvert comment nous pouvons visiter, malgré lui, tous les cantons de la terre, il nous reste à découvrir par quel art nous pourrons nous servir de lui. Il y a bien d'autres mines que les hommes, dans leur ignorance, ont longtemps frappées du pied, sans se douter que ces substances dédaignées seraient, pour leurs descendants mieux instruits, les sources fondamentales de l'opulence! Plus notre clairvoyance se développe, plus il nous est manifeste qu'il n'y a rien autour de nous qui n'y soit pour nous, et sur quoi nous ne soyons par conséquent destinés à étendre un jour notre empire. Outre les biens que nous recevons gratuitement de la mer, les nuages, la pluie, l'humidité de l'air, les rivières, outre ceux que nous réussissons déjà à nous y procurer, ne craignons donc point de faire avec confiance, dans cette mystérieuse réserve, une part pour les conquêtes de l'avenir. Quelles bornes, en effet, imposer aux progrès du genre humain dès que nous n'en imposons plus à la série des siècles qui doivent se dérouler devant lui? Quand je juge de ce qui se fera d'ici à huit ou dix mille ans ou même davantage, d'après ce qui se fait depuis une centaine d'années que l'industrie a décidément commencé son mouvement, je n'hésite point, je l'avoue, à lâcher à mon imagination toutes les brides; et pour l'Océan en particulier, je m'aventure sans peine jusqu'à rêver quelque invention par laquelle on arriverait à le mettre aux prises avec la chaleur centrale; et dès lors, du sein de ces

masses maintenant inertes, voyons, s'il vous plaît, jaillir à volonté les transformations les plus extraordinaires dans les conditions de l'existence de l'homme sur sa planète. Ne fût-ce même là qu'une fantaisie poétique, que cette fantaisie serve du moins à nous peindre la témérité qu'il y aurait à condamner, comme incommode et inutile, une ordonnance dont nous ne sommes nullement assurés jusqu'ici de connaître le fond.

Quant à ces autres déserts que forment les aspérités des montagnes et qui ont également pour effet de diviser les nations, non-seulement il est dès à présent facile de voir que l'industrie ne tardera pas à en avoir raison sur tous les points où l'importance des communications lui en fera une loi; mais il est incontestable que depuis que nous avons appris à goûter les harmonies de la nature, ces contrées, si longtemps méconnues, sont devenues pour nous les véritables jardins de notre globe. Combien il est doux à l'homme fatigué d'y reposer ses pensées et ses regards; et s'il faut s'y humilier aussi bien qu'en face de l'Océan, devant la grandeur des perspectives, combien leur majesté n'est-elle pas au fond plus attrayante et plus variée? Cimes sublimes, de quelles pures et bienfaisantes jouissances ne formez-vous pas le principe! Quelles marques vives et éloqu岸tes ne donnez-vous pas de la petitesse de ces idoles que le luxe met en honneur parmi les hommes, lorsque vous étalez devant eux l'immensité de vos points de vue et les masses sévères de vos éternelles pyramides, et que l'on aperçoit, du haut de vos sommets, les fumées des grandes villes s'élevant çà et là du milieu des provinces qui rampent à vos pieds! Quel architecte imiterait jamais votre magnificence, et où existerait-il des trésors qui la pussent payer? Tous les peuples se donnant rendez-vous au travail, ne bâti-

raient seulement pas une tour à la hauteur de la plus humble d'entre vous. Les nations antiques, vous mettant à part du reste du monde, vous considéreraient comme la seule demeure digne des dieux; et il semble en effet que vos pics, à demi perdus dans les nuages, soient autant de signaux qui sortent de la terre pour enseigner aux hommes le chemin des cieus. Il n'y avait que la nature qui fût capable de rompre la monotonie de notre globe par des édifices tels que vous; et sans nous demander aucun effort, elle nous a ouvert d'elle-même les portes de vos vallées, comme si elle avait plaisir à appeler les hommes dans ces temples qu'elle a bâtis, où elle a inspiré aux premiers hôtes de la terre l'idée de sacrifier à l'Éternel, et dans lesquels elle ne cesse de nous découvrir de plus en plus vivement ses merveilles de puissance et de beauté. Aussi, dans mon admiration, ne m'inquiète-je plus de voir ces crêtes magnifiques apporter des entraves au commerce des nations; et lors même qu'elles auraient dû rester à jamais infranchissables, je ne les rangerais pas moins parmi les biens les plus précieux dont le genre humain soit redevable à la munificence du Créateur.

Mais les conséquences de la figure générale de la terre vont bien plus loin : c'est à elles, conjointement avec les conséquences du rayonnement de la chaleur solaire et du mouvement de rotation, qu'il faut rapporter les différences des climats, les variations des saisons, les inégalités du jour et de la nuit. Rien n'est assurément plus aisé à concevoir qu'une planète sur laquelle la température, égale en tous lieux, serait aussi la même en tous temps, où il n'y aurait pas de nuit, enfin où le soleil, immobile au même point du ciel, ferait régner partout un éternel midi. Il suffirait que la rotation de cette planète lui eût donné la forme

d'un disque ou d'un anneau tel que celui de Saturne; que, placée dans une orbite circulaire, elle fût en outre assujettie à tourner constamment son axe vers le soleil; enfin, qu'un soleil secondaire, situé en arrière, l'escortât dans sa marche. Dieu n'aurait qu'à faire jouer quelques astres pour mettre bientôt, s'il le voulait, la terre en cet état; et il n'est pas improbable que, dans l'infinie variété des mondes, il n'y en ait de soumis à un tel régime. Mais la condition de ces mondes à régime fixe doit-elle être considérée comme supérieure à celle des mondes à régime variable? Pour ma part, je n'hésite point à tenir ces derniers pour préférables, dès que leurs habitants sont en mesure de se garantir sans peine des inconvénients de la nuit et des intempéries. A juger d'après nous-mêmes, il est certain que le changement des circonstances physiques au milieu desquelles s'écoule la vie est un charme. Ce serait peu de chose, sans doute, et plutôt même un désagrément qu'un avantage, si le changement ne portait que sur la sensation de la température. Mais d'une saison à l'autre, la terre tout entière se transforme; il semble qu'un monde nouveau naisse à chaque fois autour de nous, ou qu'entraînés dans un voyage sans fin, nous ne fassions que circuler d'une sphère à une autre. L'année est une palingénésie perpétuelle. Le peuple des végétaux, cette enveloppe vivante de notre globe, à laquelle nous sommes si intimement liés par toutes nos habitudes et tous nos sens, est, par son assujettissement à l'ordre des saisons, dans un état incessant de variation. Sous l'influence de cette variation, varient nos intérêts, nos occupations, nos plaisirs. Tantôt le temps des fleurs, tantôt celui des puissantes verdure, tantôt celui des fruits; l'hiver même a sa grandeur, lorsque la campagne sévèrement couverte de son linceul blanc, les

fleuves silencieux et immobiles, les arbres élevant au-dessus de la neige leurs fines ramures, chargées quelquefois des plus éblouissantes broderies, le ciel lui-même devenu plus austère jusque dans ses splendeurs, on dirait que la terre s'est momentanément dépeuplée, et que la nature est dans une heure de sommeil ou de recueillement. Nos sentiments se ravivent par cette succession; la décoration de notre planète nous charme davantage, et, enchaînés aux saisons par mille engagements, nous nous laissons aller à les accompagner sans résistance, saluant leur arrivée, acceptant leur fin, ne nous lassant pas de nous réjouir de leur nouveauté comme d'un bien.

A prendre en elle-même la loi de variation imposée à la terre, nous n'aurions donc pas à nous en plaindre, si les saisons ne s'écartaient en rien de ces types divins qu'aiment à représenter les peintres et les poètes; si le printemps était toujours riant, l'été toujours modéré, l'automne toujours riche et serein, l'hiver toujours pur; enfin si, avec tant de diversités, il n'y avait jamais que de beaux jours. Mais combien il s'en faut que le système qui règne autour de nous soit conforme à cette régularité idéale! elle représente une perfection dont on ne jouit nulle part sur la terre, et dont notre consolation est de rêver l'existence pour des mondes meilleurs. Notre régime peut se traduire par ce seul fait, que nous avons été obligés de quitter le plein air de la campagne pour nous réfugier dans des lieux plus agréables. La nature terrestre ne nous donne, en effet, qu'une mauvaise hospitalité; non-seulement elle ne nous étale guère de beautés qui ne soient quelque part gâtées par des laideurs; mais, sans attention pour nos besoins, après s'être capricieusement complu à nous caresser un instant, elle se pousse à des excès de cli-

mal que nous ne pouvons supporter sans douleur, et nous réduit à nous garder de ses injures, tout en utilisant ses bienfaits.

C'est à quoi nous parvenons, grâce à la puissance de notre industrie, dans l'intérieur des maisons bien établies. Nous nous y faisons un monde à part, soumis à nos lois, aussi indépendant du dehors que nos conventions le commandent, et dans lequel, bravant les intempéries, nous coulons à notre gré des jours paisibles. Si l'hiver sévit avec des rigueurs trop vives, nous contentant d'admirer à travers nos vitres les tableaux qu'il nous offre, nous faisons régner autour de nous la température du printemps. Nous nous égayons en reportant nos regards sur nos foyers, et si la tristesse et la monotonie de la nature nous fatiguent, nous la laissons de côté, et nous vengeons de ses disgrâces, soit par l'éclat et la variété de nos ameublements et de nos fêtes, soit même au moyen de ses plus belles fleurs que nous lui enlevons, et auxquelles il nous suffit de donner asile dans nos appartements pour les y voir s'épanouir. Si c'est de l'été que nous avons à nous plaindre, nous avons des ressources analogues pour nous protéger contre lui. Les arbres nous servent à composer de charmantes demeures, toujours aérées, toujours ombragées, toujours rafraîchies par les eaux que nous y faisons jaillir en bouquets sous les charmilles ou ruisseler de tous côtés parmi les pelouses; prenant la douceur de la verdure, la lumière elle-même s'y tempère, et pour leur embellissement, ouvrant largement la porte à toutes les magnificences de l'été, nous la fermons à tout ce qu'il y a d'incommode. Quand les ardeurs du soleil sont trop fortes, nous pouvons même les éviter plus sûrement encore dans le sein de nos maisons ordinaires, et nous y défendre contre la chaleur après nous y être défen-

du contre le froid. Rien ne serait plus facile que d'y avoir constamment à nos ordres la tiédeur légère du printemps, en prenant seulement la peine d'imiter l'exemple de la nature qui accumule pendant l'hiver dans ses glaciers pour les dépenses de l'été, et de goûter ainsi à notre aise le contraste du froid, après avoir joui, durant la saison rigoureuse, de celui de la chaleur. Enfin, nous pouvons hardiment nous dire maîtres chez nous des saisons. Nous y sommes également les maîtres du jour et de la nuit. Peu nous importe à quelle heure le soleil, donnant à la nature le signal de se réveiller ou de s'endormir, se lève ou se couche : nous avons su nous faire un jour et une nuit réglés, non sur l'ordre des astres, mais sur celui de nos affaires et de nos divertissements. Tandis qu'à l'entour de nos maisons, le monde est dans l'obscurité, leur intérieur est inondé de lumière; et par leur éclat, par leur symétrie, par leurs supports étincelants, les flammes qui la versent nous forment un ornement nocturne qui nous dédommage amplement par son faste de la disparition du soleil.

De plus, comme toutes nos affaires, hors de nos domiciles, ne nous appellent pas nécessairement dans la campagne; comme les voies publiques sont, aussi bien que nos appartements, un terrain limité dont la fréquentation est continuelle; comme il y a enfin une sorte d'intermédiaire entre nos possessions domestiques et celles où nous ne pouvons songer à dompter aussi absolument la nature, il nous reste, si je puis ainsi dire, la ressource de prolonger nos toits au delà de nos maisons. C'est le principe de l'architecture des villes, et il est à croire que l'avenir ne manquera pas de donner à ce principe tout le développement dont il paraît susceptible. Incapables de régler la température dans

la vaste étendue des champs, nous devrions être en état de la régler du moins dans ces enceintes communes, et d'y vivre partout avec la même indépendance que nous avons chez nous. Le vent, la pluie, le soleil, ne devraient y donner que de l'aveu de nos architectes; l'air, échauffé ou refroidi, selon les saisons, par son passage dans les régions souterraines, c'est-à-dire disputé à la chaleur variable du soleil par la chaleur moins inconstante de la planète, devrait circuler méthodiquement dans les rues, et en balayer tous les miasmes; enfin, nous devrions y entretenir avec les mêmes soins que nous jugeons nécessaires dans nos intérieurs, la douceur de la température, la salubrité, la netteté. L'imperfection de nos villes montre combien nous sommes encore pauvres et mal policés, et, bien que depuis quelques siècles les nations d'élite aient fait à cet égard de grands progrès, la postérité s'étonnera sans doute qu'aussi recherchés dans nos constructions domestiques, nous ayons pu nous contenter de constructions civiles si grossières.

Mais dès que nous mettons le pied hors des régions artificielles que nous avons l'industrie de créer autour de nous, dès que nous affrontons le ciel, notre empire s'en va, et nous retombons sous la tyrannie de la nature. Il nous reste à la vérité quelques ressources, soit contre la nuit, soit contre l'insubordination des saisons. Nous avons nos enveloppes, dont les unes, toutes légères, nous abritent seulement contre les rayons du soleil, dont les autres, plus épaisses, nous garantissent du froid; nous pouvons marcher accompagnés de flambeaux qui, dissipant autour de nous l'obscurité, suffisent pour éclairer nos pas; nous pouvons même ne sortir qu'en voiture, conservant ainsi dans nos déplacements les avantages essentiels de nos intérieurs, et obligeant en quelque

sorte nos maisons à aller elles-mêmes où il nous platt. Enfin, à la rigueur, en utilisant la faculté des voyages, nous pourrions trouver moyen de nous affranchir tout à fait de la vicissitude des saisons, en leur opposant la différence des climats. N'est-ce pas ce que font sous nos yeux les oiseaux, qui, au lieu de vivre toute l'année dans le même lieu, passent périodiquement d'un lieu à l'autre, choisissant les pays froids pour leur demeure d'été, et les pays chauds pour leur demeure d'hiver? Ainsi pourrions-nous faire à leur exemple, grâce à notre puissance de locomotion devenue égale à la leur; comme eux, habitant vraiment la terre comme on habite son logis, et circulant régulièrement, selon les lois de l'année, de nos appartements d'hiver à nos appartements d'été. Ainsi agissent en effet les nomades et ceux que leur condition n'attache à aucune place. Mais qui ne sait que ces voyageurs sont des exceptions? Les sociétés ont des liens qui les fixent à demeure sur le sol qu'elles occupent; et lors même qu'elles seraient matériellement en état d'exécuter de telles migrations, elles seraient obligées d'y renoncer et de se résigner aux inconvénients des saisons, car elles ne sont point comme les oiseaux, qui prennent sans peine leur volée, parce qu'ils sont sans patrie et portent avec eux tous leurs biens.

En définitive, toute notre industrie ne saurait donc empêcher que, si nous voulons jouir de toute l'étendue de territoire qui nous est attribuée, il ne faille nous résoudre à endurer, au gré de la nature, le froid et le chaud. C'est une des fatalités de notre séjour actuel, et il ne paraît pas que notre puissance soit jamais capable de s'agrandir assez pour la réprimer tout à fait. Malheur pour toujours à ces climats excessifs dans lesquels, à un hiver atroce, succède régulièrement tous

les ans un été accablant ! Qui pourrait imaginer, sinon en rêverie, leurs habitants, devenus les arbitres de l'atmosphère, détournant à volonté de leurs champs, tantôt les vents glacés, tantôt les vents brûlants, et renversant ainsi les lois astronomiques du globe pour lui en imposer d'autres ? La constitution fondamentale de la terre ne nous laisse d'autre parti que de choisir entre deux esclavages : l'esclavage des saisons ou l'esclavage du logis. C'est celui des saisons que, tout pesé, il faut prendre ; et, pour l'alléger, le plus sûr est encore de nous y habituer, en nous faisant, comme les habitants de la campagne, une force d'insensibilité supérieure à toute intempérie, et, ne pouvant changer l'organisation de la terre à cet égard, de nous changer nous-mêmes.

Du reste, je crois que l'on peut poser en principe que les excès de la température nuisent encore moins à notre existence en plein air que la pluie. Rien n'est plus insupportable pour nous que ce météore, qui change subitement toutes les conditions, non-seulement de l'atmosphère, mais du sol. Il faut l'avoir enduré durant de longues marches, en hiver, sur des terrains glissants, pour se faire une juste idée de son importance. Il n'y a pas de vêtements qui en garantissent commodément, comme il y en a qui garantissent du froid et du soleil ; et encore ces vêtements ne répondent-ils qu'à une partie des inconvénients dont il est cause. Il voile la lumière du ciel, il change la terre en une sorte de marécage, il noie toute la nature dans la tristesse, il va même jusqu'à nous attaquer par la mélancolie en même temps que par la gêne et le malaise ; enfin son caractère fâcheux se marque assez en ce qu'en tous pays, c'est la pluie qui signifie le juste opposé du beau temps. Ainsi, quoique la pluie

soit un bien pour l'atmosphère qu'elle humecte, pour le sol qu'elle empêche de se mettre en poussière, pour la circulation des eaux qu'elle alimente, pour la végétation qu'elle garantit de la sécheresse; quoique l'homme en profite indirectement de toutes ces manières, elle lui est cependant, dans son engagement immédiat avec lui, un véritable mal. Et cependant, elle a dû être un des principaux moyens qui l'aient contraint à laisser la vie sauvage pour embrasser la vie domestique, car c'est contre elle que se sont évidemment élevés les premiers toits.

Si la destinée de la terre était de former une demeure tout agréable, la pluie y tomberait sans doute suivant un ordre qu'il est facile de concevoir, et qui, sans nous priver d'aucun avantage, nous ôterait tous les ennuis que ce météore nous cause. Il suffirait que, se réglant sur la convenance des saisons, et toujours modérée dans son développement, la pluie fût liée de telle manière à la nuit qu'elle ne se produisît qu'aux heures où les habitants de la terre, retirés dans leurs maisons, jouissent du repos et ne s'inquiètent pas de ce qui se passe dehors. Mais tel n'est point l'ordre de ce monde-ci. La pluie y tombe le jour comme la nuit, trop abondante aux époques où elle n'est pas utile, et trop rare, au contraire, à celles où elle le serait; en un mot, tout au rebours des lois que nous lui dicterions si nous étions ses maîtres. Il y a des pays dans lesquels elle se soutient sans interruption durant des mois entiers, leur donnant une mauvaise saison mille fois plus incommode, malgré la tiédeur de l'air, qu'un pur hiver. Il y en a d'autres dans lesquels, loin d'avoir à se plaindre de sa régularité, c'est au contraire par son dérèglement que l'on est le plus contrarié. On n'y peut compter d'avance sur le temps, pas même pour le len-

demain, pas même, bien souvent, pour le seul intervalle de la journée. Le beau et le mauvais temps y sont à la merci du vent, et le vent y est si variable qu'il y est le symbole de l'inconstance. Enfin l'on y vit, touchant l'état prochain de l'atmosphère, dans une incertitude perpétuelle, et dans toutes les affaires du dehors on est obligé d'aller à l'aventure. Ce dérèglement s'ajoute à toutes les autres vexations dont la pluie est le principe, et les aggrave à tel point, que, si le calendrier pouvait nous prédire le temps comme il nous prédit les phénomènes célestes, nous finirions vraisemblablement par composer sans trop de difficulté avec la pluie, même dans les climats qui y sont le plus sujets; tandis que, dans l'ignorance où nous sommes, nous ne saurions éviter d'être dérangés à chaque instant par les surprises de ce fatal ennemi. Il nous est impossible de prendre jour pour une promenade, pour une partie de campagne, pour une réunion quelconque en plein air, sans nous exposer à des mécomptes. Quel obstacle n'en résulte-t-il pas pour l'institution des cérémonies et des réjouissances publiques? Il y a tant de mauvaises chances contre elles, même dans les plus agréables saisons, que l'on n'est jamais sûr que le temps ne viendra pas jeter le trouble dans leur joie, rompre la convocation et nécessiter des ajournements. La religion des anniversaires est soumise ainsi à toutes sortes de difficultés; le ciel ne consent à lui sourire que par occasions, et il n'y a moyen de célébrer Dieu en commun, à jour fixe, que si l'on est en mesure de s'abriter sous un ciel fabriqué de main d'homme.

A la vérité, il est juste de reconnaître que l'architecture, sans ces disgrâces de la nature de notre monde, n'aurait jamais atteint les proportions sublimes qu'elle

a prises, surtout dans les climats les plus exposés à la pluie. C'est presque toujours en vue des grands toits que les grands édifices se sont faits. A force de génie et de patience, les hommes ont su se créer, malgré les intempéries, la liberté de leurs rendez-vous politiques et religieux; et en s'assemblant ainsi à couvert, ils ont été conduits à se donner mutuellement une marque d'autant plus éloquente de leur communauté, qu'à la majesté des foules s'est trouvée jointe celle des voûtes érigées à leur intention. Mais cette magnificence n'est, au fond, qu'une protestation contre la terre; nos temples lui inscrivent au front sa condamnation: et c'est en effet un signe bien considérable de sa méchanceté, que les hommes, quand ils veulent se mettre convenablement en communion devant Dieu, soient obligés de se séparer de la demeure dans laquelle il lui a plu de les faire vivre, et de se loger momentanément dans une résidence meilleure.

Pour perfectionner à l'égard de la pluie les conditions de notre existence, le parti le plus héroïque serait, à coup sûr, de nous emparer de la direction de ce capricieux météore. Mais il n'y a qu'à considérer la grandeur des principes qui le règlent, l'Océan, la chaleur solaire, la figure et la rotation de la terre, pour entrevoir aussitôt toute l'ambition de l'entreprise. Les courants de l'atmosphère sont des forces astronomiques avec lesquelles il n'est pas vraisemblable que notre bras devienne jamais capable de lutter, et il semble qu'il n'y aurait guère moins de chimère à vouloir maîtriser les vents qu'à vouloir maîtriser le flux et le reflux de la mer ou les libérations de la lune. Toutefois, en réfléchissant à l'action capitale de la chaleur et de l'électricité sur ces courants, et à ce que, dans l'état présent, il n'y a que les rayonnements du soleil qui y aient de l'in-

fluence, on devra sentir qu'ils ne sont peut-être pas aussi absolument indépendants de nous que les phénomènes qui tiennent à la gravitation. Il suffirait, en effet, que l'homme devînt capable de faire jouer de quelque manière les rayonnements du noyau central de sa planète, pour susciter au soleil, au moins dans l'atmosphère, une puissance capable de le troubler dans sa domination absolue, et pour causer par conséquent une révolution dans l'ordre actuel des vents et des nuages. Mais ces mêmes réflexions doivent nous convaincre aussi que c'est seulement à la condition de manier à son gré une arme aussi prodigieuse que la chaleur enfermée dans les entrailles du globe, que l'homme pourra jamais se flatter de se faire maître dans ce domaine.

Le parti le plus sage serait donc, sans refuser à l'imagination aucune des glorieuses perspectives par lesquelles il y a lieu de chercher à se faire jour vers la terre future, de se résigner, dans l'expectative, à l'établissement actuel, en ne se proposant que d'en déterminer les lois. Mais cette détermination, qui, en nous donnant la prescience des variations de l'atmosphère, assurerait un si précieux développement à notre liberté; qui, en apportant à la géographie physique un élément capital qui lui manque, lui permettrait de comparer rigoureusement, par rapport au climat, tous les lieux, et de servir ainsi de flambeau à la géographie politique; qui changerait cette terre, où, météorologiquement, nous vivons au hasard et trop souvent à contre-sens, en une demeure dont nous aurions du moins la ressource de savoir la règle; cette détermination, qui mettrait d'un seul coup à néant tant d'incertitudes et de déceptions, paraît contrariée, de son côté, par des difficultés dignes par leur étendue d'être

mises en parallèle avec ses avantages. Ici, toutefois, les travaux desquels résultera ce progrès, si jamais, pour le bonheur de notre postérité, il s'effectue, peuvent dès à présent commencer. Leurs préliminaires devraient être d'étudier les mouvements de l'atmosphère avec autant de suite et de précision que l'astronomie en met à étudier ceux des astres. Malheureusement, en raison de la connexion qui existe entre toutes les parties du globe, l'universalité des observations, même sur l'Océan, est, aussi bien que leur continuation durant un intervalle de temps assez grand, une des conditions nécessaires du succès. A moins de ces longs efforts, la science n'a point à essayer de surprendre la nature dans le secret de ses phénomènes, et de l'empêcher de nous causer à l'avenir tous les contre-temps par lesquels elle nous afflige aujourd'hui. En attendant que l'esprit humain ait amélioré par une telle conquête l'existence terrestre, le meilleur remède, pour nous soustraire autant que possible aux troubles de cette espèce, est donc de poursuivre tout simplement le perfectionnement de nos maisons, de nos lieux publics, de nos voitures, de nos vêtements; et d'autant mieux, que si nous devons jamais parvenir à la prescience des intempéries, ce ne sera que pour être mieux avertis de nous prévaloir contre elles de tous les moyens de garantie que nous aurons inventés.

Telles sont, en résumé, les ronces et les épines que fait germer la terre; les ronces avec lesquelles elle elle embarrasse l'homme dans ses mouvements; les épines avec lesquelles elle le menace, le tourmente, et empêche son esprit de demeurer en repos. L'homme les arrache; mais il ne semble pas que son industrie puisse jamais se développer assez pour qu'il puisse tout arracher, surtout pour qu'il puisse rien extirper

si profondément que cela ne revive et ne veuille être arraché encore. Au fond, la nature terrestre demeure constante, ses variations séculaires, qu'il faut tant de raisonnements pour découvrir, étant, comme nous l'avons vu tout à l'heure, à peu près indifférentes à notre égard; et si nous pouvons espérer produire du changement dans les rapports de la terre avec l'homme, ce ne peut être que par le changement des qualités et de la science de l'homme.

C'est ce qui achève de se découvrir quand on examine quelles sont ces herbes de la terre dont notre malheureuse race, conformément à la parole que je commente, est condamnée à se nourrir. Il est impossible de ne pas se sentir tout de suite frappé de ce que parmi tant de milliers d'espèces d'animaux et de végétaux qui pullulent à profusion autour de l'homme, il n'y en ait qu'un nombre si limité qui lui serve, et qu'encore ces espèces d'élite soient, dans l'ordre naturel, si parcimonieusement répandues. Supposons que tout l'effet des travaux soutenus durant tant de siècles pour la culture du sol et la multiplication des animaux domestiques venant à disparaître, la surface de la terre retourne tout à coup à sa virginité primitive, quelle effroyable calamité pour les peuples que cette restauration du règne de la nature! Je crois qu'il ne faudrait pas huit jours pour que le genre humain, surpris de la sorte au milieu des forêts ressuscitées, diminuât au moins des trois quarts; et en imaginant même que la disette eût enfin achevé de mettre le nombre des vivants en équilibre avec la quantité de nourriture qui se produit spontanément sur la terre, quelles difficultés de tout genre pour ramasser à l'aventure, dans leur état de dispersion, ces rares et misérables objets de subsistance! Si le genre humain trouve de quoi

vivre dans la demeure qui lui est assignée, c'est donc par l'effet du régime particulier qu'il a su y instituer, et non point en vertu de bonnes dispositions de la nature. Ce qu'il reçoit de la libéralité de la nature est peu de chose en comparaison de ce qu'il la contraint à lui donner, et l'on peut dire que, féconde à contre-cœur, presque tous ses bienfaits sont forcés. Il a fallu que l'homme cherchât et déterminât lui-même les espèces qui convenaient le mieux à ses besoins; et si, au lieu de demeurer clair-semées et à demi perdues dans l'exubérance des espèces nuisibles et inutiles, comme dans l'ordre naturel, ces espèces ont pris le dessus, c'est lui seul qui en est cause. Il a même dû les modifier de manière à augmenter leur saveur et leur succulence; et en se chargeant lui-même du soin de leur propagation et de leur entretien, il leur a donné tant d'avantages sur les autres, qu'elles ont fini par remplir toute la campagne. Enfin, autour de lui, comme dans un paradis terrestre, il n'y a pour ainsi dire plus rien qui ne relève de lui. Là, des sillons à perte de vue, des prairies, des vignes, des vergers; là, des compagnies d'oiseaux, des ruches, des viviers; là, des troupeaux de toute sorte. Il semble, à voir les champs si bien fournis, que l'homme n'ait qu'à étendre la main pour avoir de quoi se nourrir; et même, s'il y a quelque objet de son goût hors de son voisinage, le commerce est aux aguets pour le lui présenter sitôt qu'il le demande.

Mais pour assurer la prédominance à ces bonnes espèces, il est absolument nécessaire que l'homme les prenne sous sa tutelle et combatte en leur faveur, autant que possible. C'est lui-même qui doit nettoyer le sol et le disposer à se prêter mollement aux racines; c'est lui qui doit opérer le dépôt de la semence, et

s'opposer aux végétaux ennemis qui voudraient opprimer par leur invasion ceux qu'il protège; c'est lui qui doit présider à l'irrigation et à la nourriture de ces derniers; qui doit même, s'ils sont délicats, les protéger par des abris convenables contre les vivacités du froid et du soleil. C'est pour eux, c'est pour les servir, c'est pour les récolter, c'est pour leur préparer des sillons, qu'il est obligé de passer une partie de sa vie en plein air, et de braver, hors de sa demeure, toutes les intempéries des saisons. Les animaux qu'il administre ne lui donnent pas moins de mal. Il y en a pour lesquels il est forcé d'avoir presque autant d'attention que pour lui-même; il faut qu'il les mène et les surveille; qu'il leur bâtisse des maisons; qu'il leur cultive et leur emmagasine les plantes dont ils ont besoin; enfin, que, les retirant du règne dur et sévère de la nature, il les fasse vivre dans sa propre hospitalité. Heureux quand la nature, suivant un cours tranquille et acceptant avec docilité les réformes qu'il lui impose, ne se révolte pas contre cette usurpation par de soudaines violences, comme pour marquer, en éclatant ainsi, que sa soumission n'est qu'apparente et que sa force est toujours la vraie souveraine!

Nous sommes en effet, devant elle, sans aucune garantie. Tantôt ce sont des pluies excessives contre lesquelles il n'y a point de ressource, tantôt des débordements de rivières, tantôt des sécheresses, tantôt la grêle, tantôt la gelée, tantôt les épidémies, tantôt même l'incendie; car l'ordre des éléments est si hasardeux sur la terre, qu'il n'y a presque aucune de nos créations qui n'y coure la chance de prendre feu, cette atmosphère, où nous puisons la vie, étant toujours prête à se tourner contre nous et à faire sa proie de ce que nous possédons. Adieu alors le fruit de tant d'in-

dustrie et de labeurs : les champs sont dévastés, les troupeaux sont enlevés, et l'homme, menacé des horreurs de la famine, erre avec désespoir dans ces campagnes sur lesquelles la nature vient de ressaisir momentanément son empire. Ainsi, pour obtenir ce que notre organisation nous rend indispensable, nous sommes obligés d'être constamment en éveil, et malgré notre sollicitude, nous n'avons pas même la certitude de réussir. Que de choses Dieu n'a-t-il pas gardées dans sa main ! L'ouragan, la foudre, les tremblements de terre sont à lui seul. Non-seulement donc tout ne nous est pas utile dans notre demeure présente, mais d'indomptables puissances y sont en action contre nos œuvres, contre nous-mêmes, et nous rappellent cruellement que si, à certains égards, il existe entre notre organisation et l'organisation de notre planète une harmonie calculée, la destinée particulière de cette résidence n'a cependant pas voulu que l'harmonie fût parfaite.

Aussi, combien s'en faut-il que tout ce qui vit sur la terre y vive à l'intention de l'homme ! Loin que, dans cette étrange réunion, il y ait une convergence régulière de toutes les espèces inférieures vers l'espèce culminante, ce n'est que par une lutte assidue contre l'institution naturelle que cette espèce est parvenue à en attirer à elle quelques autres. Pour quel motif des milliers de races diverses sont-ils rassemblés dans le même séjour ? Mystère profond des animaux, plus profond encore, si je ne me trompe, que celui de l'homme ! mais, quelle que soit, dans la pensée divine, la raison d'un rapprochement et d'une multiplicité que notre intelligence ne peut comprendre, cette raison est apparemment tout autre que le service du genre humain. Non-seulement les espèces utiles à notre entretien ne

sont qu'une fraction presque insensible de cette population immense, mais encore n'en tirons-nous ce qu'il nous faut qu'à la condition de modifier nous-mêmes leur essence. A mesure que notre clairvoyance se développe, nous entrevoyons, il est vrai, des ressources imprévues dans des espèces que nous avions jusqu'alors jugées indifférentes. Mais, de quelques végétaux que l'homme parvienne à enrichir encore ses champs et ses jardins; de quelques animaux, transformés par sa discipline, qu'il imagine d'accroître ses basses-cours, ses haras, ses troupeaux; en un mot, sans les détailler, quelques acquisitions qu'il lui reste à faire dans le monde sauvage, on ne peut douter qu'il n'y ait une limite à laquelle il doit s'arrêter, et qu'il ne lui soit par conséquent interdit de tenir jamais sous sa main et à son profit tout ce qui existe autour de lui sur la terre. Ne seraient-ce que ces armées de mollusques et de zoophytes qui habitent dans les incultures de l'Océan, une fraction considérable du peuple de la planète semble trop étrangère à l'homme pour ne pas conserver à perpétuité son indépendance native; et il est même presque évident que, pour achever de nous établir convenablement sur la terre, nous n'avons pas moins de races à éliminer qu'à soumettre.

Toutefois, à quelque opinion que l'on s'arrête sur ce point où l'on ne peut rien affirmer sans témérité, puisque notre ignorance est la seule chose que nous y connaissions avec certitude; et voulût-on même que la fin commune de toutes les espèces qui sont sur la terre, même de celles qui y ont précédemment été, soit en définitive l'utilité du genre humain, ce ne serait encore rien, car l'essentiel est ceci : que l'homme, quel que soit son développement intellectuel, sera toujours lié à certains êtres, principe fondamental de

sa nourriture et de son entretien, et qu'une partie considérable de sa vie devra toujours se passer dans les champs, en guerre contre la nature, afin d'assurer, malgré les influences contraires, à ces êtres nécessaires, la possession de la terre.

C'est là ce qui constitue le travail principal de l'homme. Si l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil tout ce qui se fait à la surface du globe, on apercevrait que les mouvements que se donnent chaque jour, de tant de façons, en tant de régions différentes, ses habitants de toute espèce ont presque uniquement pour but la recherche des objets de subsistance, et que les hommes, considérés dans leur ensemble, ne diffèrent guère des animaux sur ce point-là. C'est la difficulté de nourrir leurs corps qui leur emporte le plus de temps, et tant de soins de tout genre qu'on leur voit prendre s'y rattachent. Non-seulement ils sont contraints par la faim et par la stérilité naturelle de leur planète à consacrer à cette occupation la majeure partie de leur vie, mais cette occupation, si pitoyable en elle-même, n'a rien d'agréable pour eux. Les choses, loin d'être ordonnées de manière qu'elle soit une jouissance ou un divertissement, le sont de telle sorte qu'elle est une peine véritable, et qu'elle exige à elle seule plus de dépense de force musculaire que ne le font ensemble toutes les autres occupations que notre condition nous impose.

C'est elle qui fait couler sur le visage humain cette éternelle sueur dont il est question dans l'hébreu. Bon gré mal gré, sous peine de mort, il faut nous résoudre à la verser, car c'est de quoi nous vivons; et si nous regardions bien à ce que nous mangeons, nous verrions que c'est tout imprégné de sueur d'homme. Combien il s'en répand, en combien de lieux, sur

combien de fronts, dans combien d'opérations différentes, pour la création d'un seul morceau de pain, cela étonne quand on y pense en détail, et l'on y découvre bien vivement le triste état de l'homme sur la terre, qui ne peut se soustraire au tourment de la faim qu'en se tourmentant lui-même de tant de manières. Commençons par celui qui laboure le sol après l'avoir péniblement défriché; voyons celui qui a arraché du sein de la terre, pour le livrer à la forge, le fer de la charrue; celui qui marche dans les sillons pour les ensemercer, celui qui fait la moisson, celui qui fait le battage ou la mouture, celui qui pétrit avec tant d'efforts et de doléances, celui qui veille pour entretenir le feu et diriger la cuisson. Que de multitudes en haleine pour cette bouchée! En poussant l'analyse de toutes les sueurs qu'elle a causées, et dont elle représente en quelque sorte l'essence, nous y trouverions, je crois, tous les métiers. Que serait-ce donc si, au lieu de me borner à un pauvre morceau de pain, j'avais considéré ce qui nous est nécessaire pour un repas convenable! Je ne voudrais pas, même à la table la plus frugale, éveiller l'idée des fatigues, des épuisements, des dangers de tout genre endurés sur terre et sur mer, même dans les profondeurs souterraines, pour produire ce peu d'aisance et de bonne chère qui s'y rencontre, de peur d'y étouffer la joie, d'y faire paraître abominable la délicatesse la moins recherchée, et par le souvenir des souffrances physiques et morales dont on y savourait étourdiment les fruits, d'y faire tomber des larmes de compassion et de découragement parmi les coupes. Ainsi, la misère de notre condition est partout. Nous réunissons-nous pour nous égayer un instant en compagnie, cette misère est là, au milieu de nous, qui se cache, d'autant plus grande

qu'il y a plus de richesse dans le service; et si nous ne la voyons pas, c'est grâce à la légèreté de notre esprit, et parce que nos yeux ne veulent toucher qu'à la superficie des objets. Mais partout où le luxe nous sourit, ôtons le masque, et nous verrons dessous des visages qui pleurent.

En effet, ce n'est pas seulement pour nourrir son corps que l'homme est obligé de pâtir; il est obligé de pâtir de la même façon pour se préserver de tous les autres inconvénients du séjour de la terre. La nature n'y obéit nulle part à sa voix, et il n'en obtient rien qu'en lui faisant violence. Il est donc forcé, s'il veut lui imposer quelque changement, de s'y prendre de vive force, de soutenir une lutte, de se fatiguer, d'entrer de lui-même dans le mal-être. Ce n'est qu'avec cette peine volontaire qu'il se délivre des peines plus fortes auxquelles sa présence sur la terre l'expose, et s'il parvient à se procurer quelque aisance, c'est toujours avec son labeur qu'il la paie. Ainsi le travail est sa rançon, et il ne peut se racheter qu'à ce prix. S'il veut communiquer, malgré l'obstacle de la distance, avec les pays lointains, en évitant la perte de temps et la souffrance qu'une longue marche lui causerait, il faut qu'il se rachète en travaillant pour établir des routes, pour construire des voitures, pour nourrir et entretenir des chevaux; s'il veut traverser la mer, il faut qu'il se rachète en bâtissant des vaisseaux; s'il veut se préserver du froid, de la pluie, des incommodités de toute espèce qui font de l'atmosphère un lieu d'affliction, il faut encore qu'il se rachète en s'appliquant, soit à fabriquer des vêtements, soit à rassembler les matériaux avec lesquels la chaleur et la lumière se produisent, soit enfin, chose si coûteuse, à édifier des maisons. Combien son génie est donc au-

dessus de sa puissance, puisqu'il y a une telle opposition entre la facilité avec laquelle il conçoit la manière de corriger la nature et la difficulté avec laquelle il la corrige effectivement!

Aussi, pour apercevoir la grandeur du genre humain, vaut-il bien mieux jeter les yeux, comme je le faisais tout à l'heure, sur les résultats généraux de ses inventions que sur ses opérations manuelles. Celles-ci, par leur monotonie et leur puérité, par la médiocrité de leurs effets, par le déplaisir et la lassitude qui les accompagnent presque toujours, ne sont-elles pas dignes de pitié? On ne peut s'empêcher de prendre une bien pauvre idée de la vertu créatrice de l'homme, quand, au lieu de le contempler, la lutte achevée, jouissant en paix du fruit de son labeur et triomphant majestueusement de la nature partout où elle l'avait menacé, on le suit à la tâche, et qu'on le voit piochant, créusant, portant des fardeaux, tournant des manivelles, haletant, mal à l'aise, aspirant à l'heure où il se reposera, trempant la terre de ses sueurs pendant toute une journée pour y faire, en définitive, si peu de chose qu'il suffit de s'éloigner de quelques pas pour que cela ne paraisse déjà plus. Et c'est effectivement une suite et en même temps une marque bien manifeste de l'imperfection de son état présent, que cette difficulté qu'il éprouve à se rendre maître de la nature dans les moindres objets. Ce n'est qu'avec le temps, au moyen de toutes sortes de ruses et d'artifices, et après s'être mis en ligue avec ses semblables, qu'il vient à bout de ce qu'il veut. Il ne manœuvre pas autrement qu'une fourmi, et sa persévérance jointe à son adresse vaut mieux que ses muscles. Quelle misérable chose que son corps si l'on y cherche un instrument de création! Sa destinée est de transformer la surface du

globe pour l'accommoder à ses besoins, d'y découper les montagnes, d'y asseoir les rochers dans un autre ordre, d'y tailler aux rivières de nouveaux lits, et il n'est pas même organisé de manière à creuser avec ses ongles dans la poussière. Il n'est en état par lui-même ni de trancher, ni de frapper de grands coups, ni de manier et de déplacer les lourdes masses, et cependant il faut qu'il exécute tout cela. Il faut que, sur tous les points par où la nature le touche, il s'engage contre elle, et il est sans armes, presque sans force. Qui ne conviendrait que la loi à laquelle il se trouve livré ici-bas est une loi sévère? Et comment ne serait-il pas soumis sur la terre à une fatigue continuelle quand il a tant à y faire avec un bras si faible?

Cette dure obligation ne serait encore, j'ose le dire, qu'un demi-mal, si l'homme était assuré de se procurer, en y satisfaisant, toute l'aisance dont il est possible de jouir sur la terre. Nous arrivons en effet ici à une tout autre question. Il est constant, comme nous venons de le reconnaître, qu'il y a des moyens de remédier, au moins en partie, à chacun des inconvénients de la nature terrestre, et que les hommes, en combinant leurs efforts, sont en état d'assurer ces réformes; mais il reste à savoir si ce qu'un homme peut verser de sueur suffit pour payer tout ce dont un homme a besoin. Que l'on consulte l'expérience, et l'on verra combien l'industrie est encore loin de compte là-dessus. Voilà qui est considérable assurément : l'immense majorité des hommes est à la peine; sa corvée est de tous les jours, presque de tous les instants, rude, fatigante, souvent excessive; la sueur coule de toutes parts, continuellement, en abondance; et, avec tout cela, il n'y a qu'un petit nombre d'hommes qui obtienne les commodités de la vie, tan-

dis que les autres, privés du nécessaire, demeurent exposés à presque toutes les duretés de la nature. La majorité habite dans de tristes et déplaisantes maisons, mal meublées, mal aérées, mal éclairées, mal chauffées; la majorité est incapable de passer à son gré d'un lieu à l'autre, sinon à pied, à la pluie, au soleil, dans la poussière, sans hospitalité; elle est imparfaitement vêtue, aussi dénuée d'élégance dans son costume que dans son logis, à peine chaussée, mal-propre; elle est pauvrement nourrie, privée de vin, privée de viande, privée de tout agrément culinaire, souvent réduite à se ménager le pain, souvent même à avoir faim; bref, l'immense majorité travaille, et non-seulement elle n'arrive pas à la jouissance, mais son travail est si assidu et sa vie si épineuse, qu'elle manque absolument de la quiétude qui serait indispensable pour le plein développement de son existence intellectuelle et morale. Qu'est-ce donc au fond que cette misère? C'est le défaut de vertu créatrice. Le genre humain peut bien concevoir un autre ordre que celui auquel sa planète le convie, mais il n'a pas le nerf qu'il faudrait pour le réaliser. La nature lui est à la fois trop hostile et trop supérieure, et, pour donner un autre cours aux lois de la terre, il est ou trop faible ou trop inintelligent. En rassemblant toute sa puissance, il ne réussit à produire que la somme d'actions nécessaire pour faire régner autour d'une imperceptible minorité les conditions qui devraient être celles de tout le monde. Les bras lui manquent. En un mot, dans sa lutte, il n'y a pas assez de force de son côté.

Mais cette infériorité appartient-elle à ce qu'il y a de constant dans les conditions faites au genre humain, ou à ce qu'il y a de variable? Faut-il se résigner pour

toujours à l'indigence actuelle, ou peut-on se donner toute liberté d'embellir en imagination l'avenir? Le problème est capital, mais facile. Si le genre humain, dans sa lutte, n'avait pour lui que la force musculaire, comme cette force, liée à l'organisation même de l'espèce, n'augmente guère, il n'y aurait guère à espérer non plus que l'état de la lutte pût changer. Mais il est rare que l'homme engage directement sa force contre la force qu'il veut vaincre. Pour remonter les courants, il a des méthodes plus recherchées et plus impérieuses que de fatiguer ses bras sur les rames. Il a, en face de l'aveugle nature, une tactique et une diplomatie; et sa puissance n'est pas moins fondée sur son intelligence que sur ses muscles. Aussi cette puissance, loin d'être stationnaire, se développe-t-elle continuellement. Aidé par la connaissance des secrètes dispositions de son ennemi, l'homme parvient à tourner les unes contre les autres les forces adverses qu'il rencontre sur la terre, et à réduire la nature par le seul effet des circonstances qu'il lui prépare et dans lesquelles il la laisse. Il a pour lui non-seulement sa force personnelle, mais encore toutes les forces qu'il a su enrôler, comme font les habiles conquérants, aux dépens de son adversaire, et qui opèrent désormais à son profit. C'est de ce côté que l'augmentation paraît sans bornes. Plus les proportions de la nature sont au-dessus de celles de l'homme, plus les auxiliaires qu'il réussit à en détacher ont de vigueur. Il n'est rien qu'avec leur concours il ne puisse projeter, s'il lui suffit de porter les premiers coups pour que l'action qu'il a commandée, quelque colossale qu'elle soit, succède à ce signal. Et n'est-il pas en droit de songer, sans chimère, à une réforme universelle de l'existence terrestre, si cette réforme peut effectivement résulter, sans

plus de labeur musculaire, de plus d'expérience et de génie?

Puisque l'homme est capable, par les seules conséquences du perfectionnement de son esprit, de mettre de son côté autant de forces qu'il en peut souhaiter, il ne lui reste donc pour assurer son succès qu'à tourner son intelligence à deux choses : la première, de découvrir les moyens propres à neutraliser de mieux en mieux les influences pernicieuses de la nature, et à faire régner autour de lui l'élégance et le bien-être; la seconde, de découvrir des procédés pour réaliser ces inventions avec une quantité de bras de plus en plus petite, et pour étendre par conséquent leur bienfait à une multitude de plus en plus considérable. L'une, pour garder la comparaison avec la guerre, est la détermination des positions à enlever; l'autre, la détermination de la manière de se soustraire à l'ennemi et de mettre en action contre lui, le plus héroïquement, les forces dont il est possible de faire usage.

Voilà, en effet, qui importe non-seulement à l'intérêt matériel, mais à l'honneur du genre humain. Qu'il fût dans la condition primitive de l'homme de se contenter des voies les plus simples, c'est ce que la bassesse de son point de départ explique assez; mais aujourd'hui, avec l'idée superbe que nous avons de notre espèce, quoi de plus répugnant que de voir l'homme, s'employant comme un agent mécanique, se ravalant au niveau d'un animal, d'une chute d'eau, de toute force grossière, oubliant, en un mot, dans son labeur, son intelligence? Ce n'est pas tant la sueur qu'il verse qui me fait pitié, c'est le métier misérable dans lequel je l'aperçois. Est-ce bien à jamais la destinée d'un si grand nombre de nos semblables de n'être sur la terre que des fournisseurs de mouvement? ou plutôt, la fin de

l'industrie n'est-elle pas, comme je le marquais tout à l'heure, non-seulement de nous donner des moyens de remédier à tous les inconvénients de notre séjour actuel, non-seulement de faire en sorte que cette aisance devienne commune à tout le monde, mais encore, ce qui n'est pas moins considérable, d'élever tous les travailleurs à la dignité soit d'artistes, soit de directeurs intelligents des forces de la nature? J'aime à me représenter les hommes comme les officiers de cette grande milice que nous tirons de la terre, et qui nous sert à soumettre la terre à notre discipline. Qu'ils se fatiguent maintenant, qu'ils fassent effort, qu'ils se trempent de sueur, leur grandeur ne m'échappe plus. Je puis les plaindre, mais je vois en eux des maîtres, et je les admire. En voici un qui médite de grandes chose, il entre dans la terre, il en rompt d'un coup de poudre quelques morceaux, qu'il jette, en les y enflammant, dans une construction qu'il a disposée d'avance, et dans laquelle ce feu trouve de l'eau : la nature peut agir maintenant; qu'elle suive ses lois, ces mêmes lois thermologiques desquelles, dans sa liberté, elle nous fait naître l'incendie, la sécheresse, la pluie, les inondations de toute espèce, il n'y a plus ici à la craindre, car on a su la mettre dans des circonstances où tous les phénomènes qu'elle est en état de produire sont désormais à la convenance de l'homme. Elle est réduite à travailler sous ses ordres; et, pourvu qu'il lui prépare les matériaux et les instruments, et qu'il la mette aux prises avec eux, elle va lui fabriquer ses vêtements, lui forger le fer, lui scier le marbre, lui façonner toutes choses, lui creuser ses rivières, lui remorquer ses bateaux, le transporter lui et ses fardeaux partout où il lui plaira, et, pour peu qu'il le désire, lui labourer et lui ensemer la terre. Il suffit qu'il soit présent, afin de veil-

ler à l'imprévu, et de guider par la main, dans les champs et dans les ateliers, son aveugle et gigantesque esclave.

C'est un esclave en effet qui ne saurait travailler de lui-même et sans l'assistance de son maître; ou, pour prendre une expression plus littérale, il n'y a là qu'un simple développement de la force musculaire de l'homme. Ainsi fortifié, un seul bras accomplit ce qu'autrement mille bras n'auraient pu faire. Mais encore est-il de première nécessité que ce bras d'homme soit à l'œuvre, puisqu'il est le principe de tout. C'est cette présence de l'homme au travail qui constitue, dans l'ordre général de l'industrie, le seul point invariable. Du reste, tout est susceptible de changer, tout a changé, tout changera. On sait assez que les inventions propres à corriger la nature sont sans bornes, et nous avons entrevu tout à l'heure que, dès à présent même, il n'y a plus guère de maux dont il n'existe quelque moyen de se défendre; mais il n'y a pas de bornes non plus à la quantité de force que l'homme peut attacher à son service. La terre lui en offre plus que, selon toute apparence, il ne lui en faudra jamais. Outre les sources artificielles fondées sur les propriétés physiques et chimiques des éléments, de combien de sources naturelles et inépuisables ne sommes-nous pas les maîtres de prendre possession? Les vents, les fleuves, les cascades, les variations de la mer et de l'atmosphère, les foyers calorifiques souterrains, les effets jusqu'à présent négligés de l'électricité planétaire, toutes ces puissances au milieu desquelles nous vivons, dont les moindres manifestations sont des prodiges en comparaison de nous-mêmes, toutes ces puissances sont à nous, si nous le voulons, car notre génie les domine. Pour ne citer que la force qui donne les volcans, que

n'en ferions-nous pas si nous l'avions à nos ordres? Ce n'est pas le feu du ciel, c'est le feu bien plus merveilleux de la planète que Prométhée aurait dû nous donner; et si l'entreprise fut trop périlleuse pour lui, il se trouvera quelque jour un de ses enfants qui saura la conduire à bonne fin : *Audax Japeti genus!* Ne craignons donc pas de nourrir dans nos espérances une industrie ambitieuse, car il est certain que l'homme n'est pas fait pour recevoir toujours un aussi faible prix de son travail qu'aujourd'hui. S'il consent à verser sa sueur sur la terre, il faut du moins que cette sueur y devienne de plus en plus efficace. Sa destinée ne saurait être de demeurer éternellement l'inférieur de la nature, puisqu'il s'agrandit continuellement et que la nature ne change pas; puisqu'il y a en lui l'infini, et qu'il n'y a jamais rien que de fini dans cette nature telle qu'elle se témoigne à lui. Ainsi demeurons bien persuadés, car c'est là une des plus belles et des plus sûres prophéties des temps modernes, que l'anéantissement universel de la misère n'est qu'une simple question de temps et d'intelligence : qu'on laisse faire les sociétés humaines, elles sauront bien résoudre ce problème final.

C'est à quoi l'instinct de l'humanité les conduit. Même dans leurs plus mauvais jours, désolées par la discorde, par la famine, par les calamités de toute espèce, elles ont refusé de désespérer et de désertier la cause de l'industrie. En vain a-t-on voulu leur prêcher la malédiction de Dieu sur la terre comme absolue, elles n'ont pas cessé de s'ingénier à en adoucir la dureté. Elles ont résisté à l'idée que cette résidence fût nécessairement et à jamais un lieu de pauvreté. Elles ont condamné les ascètes, et laissé la superbe entreprise des ordres mendiants s'évanouir. Elles ont même

fait implicitement violence à la croyance dominante du moyen âge, et aspiré, à leur insu, par le travail, à la vraie fin du monde. O raison profonde des nations, d'où avez-vous donc déduit si fermement que les apôtres de l'indigence avaient tort, qu'il n'est pas nécessaire que le corps soit gêné pour que l'âme tende au ciel, et que la sérénité physique de la vie est au contraire une des conditions essentielles de la plénitude de l'essor spirituel du genre humain? Mais les moines sont morts; les jardins fleurissent sur leurs cimetières, et le bruit des machines qui, jour et nuit, vomissent la richesse sur la terre, remplit les antiques demeures où ils s'efforcèrent si longtemps de convier les hommes aux austérités funestes de ce monde. Chaque jour, de la même quantité de travail, naît une plus grande somme de biens. Comparez ce qui se produit aujourd'hui en Europe, et ce qui, il y a un siècle, avant que la technologie eût fait tant de progrès, s'y produisait avec la même somme de fatigue! Que de terrain gagné sur la nature dans un si court intervalle, et combien lui enlèverons-nous donc encore avant qu'il se soit écoulé seulement quelques centaines d'années! On peut, sans illusion, concevoir une époque où, les sociétés comprenant plus nettement le sens religieux de l'industrie, concertant mieux leurs efforts et en distribuant les fruits avec plus de méthode, il n'y aura plus dans leur sein un seul homme qui, moyennant son application au travail, ne soit convenablement entretenu, qui n'ait sa part non-seulement de confortable, mais d'élégance et de loisir, et qui, affranchi de tout ce que la terre a de fâcheux, ne soit enfin en position d'y bien vivre.

Le perfectionnement véritable, je ne dis pas celui des conditions qui entourent les hommes, celui des hommes eux-mêmes, loin d'être ralenti par une telle

politique, n'en sera que plus sûr. Il est faux que les privations et les douleurs corporelles soient un bon stimulant vers Dieu. Elles n'exaltent l'âme que dans des circonstances exceptionnelles et en la faisant passer, si je puis ainsi dire, par-dessus la création, ce qui est un égarement, et, au fond, une impiété. Ce n'est pas un régime à proposer. Le monde est ordonné de telle sorte que le culte de l'intelligence et de la charité y est surtout facile dans les âmes tranquilles, qu'aucune préoccupation ne détourne et qu'une existence paisible dispose à la bonté. Aussi, quand les amis du genre humain désirent que la pauvreté disparaisse de la terre, doivent-ils le faire moins encore en vue de la souffrance physique, que de l'abrutissement dont elle est souvent cause. C'est parce qu'elle est un obstacle au salut spirituel des hommes, qu'ils sont en droit de lui dire pleinement anathème. Non, théologiens sévères du moyen âge, la pauvreté n'est pas un bien; non, elle n'est pas une épreuve efficace; non, elle n'est pas une règle fondamentale de notre monde. L'universalité du bien-être y est d'une plus haute convenance. Elle y représente le chemin du ciel, devenu plus aisé et plus égal pour tous. Elle y est donc une des bases légitimes de l'institution morale et religieuse, comme elle y est une des grâces à espérer du Créateur. Peut-être a-t-il été utile que, dans le commencement, elle ait manqué. Mais ce n'est pas dans les vaines satisfactions du bien-être que le genre humain, une fois sorti de son enfance, peut être en danger de s'embarrasser jusqu'à se laisser distraire de la noble recherche des jouissances d'en haut. Il n'y a que les âmes puériles qui soient exposées à se perdre dans de tels amusements, parce que chez elles le goût de l'infini sommeille encore.

Du reste, quels que soient les succès que j'ose prophétiser au genre humain dans l'amélioration de sa résidence, vous conviendrez, je crois, que j'ai fait de suffisantes restrictions à la plénitude de cette prospérité, en posant en principe que le travail en sera toujours la condition essentielle. Le travail est la conséquence du défaut d'harmonie qui existe, par l'effet de l'ordonnance divine, entre l'organisation de l'homme et l'organisation de la terre, et, pour que ce défaut cessât, il faudrait que l'une ou l'autre de ces deux organisations vint à changer. Mais les inconvénients généraux de la terre, étant, comme je me suis appliqué à le mettre en évidence, une suite naturelle des lois astronomiques qui y règnent, ne peuvent changer qu'avec ces lois; et, comme, d'autre part, l'organisation de l'homme se rapporte à ces mêmes lois par une intime connexion, il s'ensuit qu'elles ne sauraient subir aucun changement que cette organisation ne dût varier en même temps. D'où il résulte que l'existence du travail est liée à jamais à l'existence du genre humain dans sa forme actuelle. Il ne faut donc pas rêver de s'y soustraire. Et, bien que l'on ne puisse rien conclure de là contre la planète prise en elle-même, puisque rien n'empêche d'y concevoir une race différente de la nôtre et disposée de manière à être indifférente aux phénomènes qui nous sont hostiles, ou même à y trouver du plaisir, on est du moins autorisé à établir que la terre, considérée dans ses relations avec le genre humain, n'arrivera jamais à la perfection. Le travail, par les progrès de l'association et de l'industrie, pourra y devenir moins continu, moins rude, moins déplaisant, mais il y aura toujours à s'y résigner. C'est une peine sans fin. La technologie, quoi qu'on fasse, appellera toujours quelque fatigue. Peut-on concevoir un seul art qui n'ait ses

ennuis, une seule opération mécanique qui n'ait ses efforts de vigueur ou de patience opposés de quelque manière à la béatitude du corps? Parviendrait-on à se délivrer de ce que le texte hébreu nomme la sueur, qu'on ne parviendrait cependant pas à se délivrer de ce que la philosophie nomme plus généralement le déplaisir. N'est-il pas impossible que l'homme ait jamais de l'attrait à prendre la mesure de sa faiblesse, et le travail mécanique n'est-il pas justement ce qui lui rend le plus sensible la distance qui existe entre sa vertu de création et sa vertu de volonté et de pensée? Au fond, nul métier, lors même qu'on l'aurait dépouillé de toute âpreté, ne saurait donc être véritablement agréable. Il me semble voir sur le visage même de l'homme, au plus noble endroit, dans ces sourcils qui n'ont d'autre fin que d'empêcher la sueur qui tombe du front de ruisseler dans les yeux, un signe de la condition invariable de sa race, et, si j'ose le dire, comme une marque de sa condamnation à perpétuité au travail forcé. Que la rigueur de cet arrêt fondamental perde, avec le temps, tout ce que l'on voudra de sa dureté primitive, le genre humain n'en sera pas moins toujours visiblement solidaire, et ses organes en rendront jusqu'à la fin des temps témoignage.

Mais, en laissant de côté pour le moment toute idée de pénalité, afin de ne pas nous engager encore dans la théologie, ne saurions-nous entrevoir dans la condition présente de l'homme une justification suffisante du régime étrange auquel il est soumis? N'y a-t-il pas de bonnes raisons pour qu'une partie si considérable de notre vie soit employée à des actes si absolument étrangers à notre salut éternel? Pour moi, je me persuade sans peine qu'étant ce que nous sommes, il nous serait funeste de n'être pas condamnés au travail comme

nous le sommes. Les hommes n'ont point en eux assez de force pour s'appliquer avec un effort incessant aux œuvres qui reposent uniquement sur l'amour de Dieu. Il leur faut à tous du relâche, et d'autant mieux que leur éducation spirituelle, qui ne peut s'effectuer que graduellement, réclame aussi des intermittences plus ou moins prolongées, durant lesquelles les leçons s'absorbent, pour ainsi dire, sans qu'ils en aient conscience et s'identifient avec la substance de l'être. C'est, en un mot, une nécessité de la nature humaine que de se divertir par instants de la pensée de l'infini. Donc il lui faut une autre occupation qui la puisse également fixer, et sans la détourner assez pour l'égarer : cette occupation, c'est le travail. Moins l'être est élevé, plus il a besoin de s'aider et de se préserver par le travail. Travailler et prier : travailler, si l'on ne prie pas ; prier, si l'on ne travaille pas. Voilà, en étendant le nom de prière à tout ce qui perfectionne les âmes, le système normal de la vie de la terre ; et même, en ce sens, le travail, comme acte de soumission et d'expiation volontaire, prend-il une vertu plus efficace encore qu'il n'y paraissait au commencement, et devient-il capable, par ce qu'y ajoute l'intention, de se sanctifier et de s'associer par conséquent à la prière. Qui travaille prie, a dit le prince de vos théologiens. Il ne faut donc pas nous plaindre que les lois qui régissent la terre fassent du travail une obligation générale. Il ne faut nous plaindre que de nous-mêmes, puisque, dans l'état d'imperfection où nous sommes, c'est une grâce de Dieu que nous soyons tirés, malgré nous, du désœuvrement, et assujettis, pour assurer notre aisance, à dépenser d'une manière sérieuse une partie de notre vie.

Aussi faut-il bien se garder d'imaginer que les parties de la terre où le climat, donnant les plus larges

dispenses du travail, est en apparence le plus favorable, soient effectivement les meilleures. De ce que le sol y est plus fécond, l'atmosphère plus tempérée, les besoins de l'organisation moins actifs, il ne résulte pas que les hommes y soient dans une position plus prospère. L'oisiveté qui leur y est permise, loin de profiter à leur développement, sert plutôt, comme l'expérience ne le montre que trop, à les faire dévier et à les perdre; de sorte que les contrées dans lesquelles le genre humain, dans son état actuel, est en définitive le mieux placé, sont celles où il n'est ni trop flatté ni trop incommodé par la nature. Il est bon que, dans nos sociétés, il y ait toujours quelque travail corporel à accomplir, les âmes supérieures étant les seules qui puissent sans péril s'abstenir d'y prendre part, parce qu'elles ont assez d'attachement à la pensée pour se garder elles-mêmes de l'engourdissement et des aberrations où mène trop facilement le loisir.

Mais, comme à ce point de vue la condition du travail se trouve liée à l'état de développement que présentent les âmes, il s'ensuit que, s'il y a quelque harmonie dans l'institution terrestre, le travail doit y être soumis à une variation correspondante à celle des âmes. L'ordre aurait également à souffrir, soit que le travail diminuât sans que les âmes s'élevassent, soit que les âmes s'élevassent sans que le travail diminuât. L'adoucissement graduel du travail, qui, ainsi que nous l'apercevions tout à l'heure, est une des conséquences de fait de la perfectibilité du genre humain, en résulte donc aussi en droit divin. Le genre humain se justifie à mesure qu'il s'éclaire, et, se justifiant et s'éclairant, il devient de plus en plus digne et de plus en plus capable et de s'appliquer à la jouissance de l'infini, et de se délivrer des occupations mécaniques.

Ainsi, tandis que la terre demeure constante, ses relations avec les populations qui viennent successivement y prendre place revêtent d'âge en âge un caractère de moins en moins tyrannique. Le genre humain n'est pas enchaîné sur son globe comme un Prométhée sur son rocher où les mêmes fers l'étreignent toujours, où le même vautour lui ronge éternellement les entrailles. La grâce du ciel ne lui est point refusée, et chaque jour les duretés de sa demeure cèdent aux efforts qu'il fait. Il a donc tendance à élever l'astre qui lui est assigné parmi les paradis. Mais parviendra-t-il jamais à l'égaliser à ces résidences bienheureuses? Déjà le principe de la perpétuité du travail nous a prouvé que non. Tant que l'homme sera obligé par une nécessité d'existence de corriger la nature, tant qu'elle lui résistera, tant qu'il sera empêché par cette lutte de se donner tout entier au Créateur et aux choses infinies de l'art et de la création, tant que la vie ne se passera pas dans une admiration et un ravissement continuel, l'homme, quelle que soit la sublimité de son rang dans les zones moyennes, ne sera pas à la hauteur des zones supérieures du monde.

Mais je veux même que l'homme soit dispensé sur la terre de toute occupation grossière, que le sol y fleurisse partout sous ses pas, que sa locomotion devienne douce et rapide comme celle de l'hirondelle qui nage dans l'air, que le ciel lui soit toujours serein, que l'atmosphère le nourrisse comme elle lui donne à respirer, et, s'il faut nécessairement qu'il s'entretienne aux dépens des êtres qui l'entourent, que les rameaux, en secouant dans les vents de succulents parfums, y suffisent, que sa puissance créatrice, uniquement consacrée aux beaux-arts, à tout ce qui unit les hommes entre eux pour les tourner ensemble vers Dieu, en un mot,

à toute œuvre ouvrant sur l'infini, suive magnifiquement sa volonté, que le travail lui soit en tout plus facile qu'au musicien qui, en promenant légèrement ses doigts sur le clavier, soulève à son gré dans l'espace des sphères immenses d'harmonie; bref que la société humaine soit comme un chœur d'anges : ce rêve n'est pas encore assez beau pour faire descendre la pure béatitude sur la terre. La mort y reste pour crier sans cesse à l'oreille de l'homme que sa condition est imparfaite et que ses espérances doivent tendre vers un état meilleur.

Sans doute il n'est pas impossible que le principe de la perfectibilité étende à certains égards ses bienfaits jusque sur le domaine de la mort. Les maladies peuvent devenir plus rares et moins douloureuses, les angoisses de la dernière heure moins amères. Rien n'empêche même que l'aveugle terreur que le trépas inspire au vulgaire, ne disparaisse entièrement devant la sérénité des croyances. Celui qui s'endort en Dieu, comme l'enfant dans les bras de sa mère, sûr de rouvrir le lendemain les yeux à la lumière, n'a rien à redouter, en effet, de ce rafraîchissement d'un instant. Et quant à ce corps qu'il nous faudra quitter, ne sais-je pas que la même force qui m'a servi à ramasser sur la terre la poussière dont il se compose, ne me manquera pas pour en ramasser encore ce qu'il m'en faudra, partout où ma destinée m'appellera? Je sens même que, la mort dût-elle me dépouiller absolument des souvenirs de ma personne, je pourrais aller, s'il le fallait, jusqu'à les lui résigner volontiers. Mais ce sont mes amis, ô mort, que je ne te livrerai jamais sans douleur. Tu me les prends, et je ne les vois plus : je n'en possède plus que ce qui est demeuré dans mon cœur, et, quand tu me prendras à mon tour, si tu éteins ma mémoire, ce peu

que j'en avais ne sera même plus qu'un néant. Quelles amitiés pouvons-nous donc former sur la terre, si tu ne nous permets de les nouer que pour un jour? Je ne crains donc pas de réclamer contre toi devant la souveraine bonté, puisque c'est toi qui nous trouble l'amour infini des créatures, le plus grand des biens dont Dieu, après l'amour de lui-même, ait mis en nous le sentiment et le désir, et qui te joues par des ironies si terribles de nos affections les plus saintes, lorsque, oubliant la misère de notre condition actuelle, nous avons l'imprudence de ne pas les arrêter dans leur essor. O mort, qui brises par le milieu les destinées les plus belles, et renverses les desseins les plus sagement combinés; qui fais régner partout autour de nous l'incertitude; qui empoisonnes, dès la naissance, tout ce que nous aimons et nous-mêmes, et ne nous laisses toucher dans l'éternelle création aucun bien avec lequel nous soyons sûrs de pouvoir contracter une alliance sans fin; ennemie de tout attachement véritable, toi qui feras verser des larmes sur la terre, lors même qu'on aura trouvé le secret de n'y plus verser de sueurs, ô mort! bien qu'au fond, comme le travail et comme la pauvreté, tu conviennes peut-être à notre imperfection présente, qui ne reconnaîtrait que tu es pour nous, telle que tu te témoignes, un incurable fléau? Faites donc, ô mon Dieu, que nous devenions dignes de la pleine jouissance de l'immortalité. Faites que l'effort de notre vie actuelle soit assez méritoire pour une telle récompense. Faites qu'en l'attendant, et pour y parvenir, l'amour de vous et de votre création soit dans nos cœurs, et que nous n'ayons aucune pensée, en dehors de vous, qui ne soit pour le perfectionnement de la société dans laquelle il vous a plu de nous faire vivre. Confirmez-nous dans l'idée que, par l'effet des œuvres

de chacun de nous, si médiocres qu'elles soient, la vie des hommes sera un jour plus facile, leur éducation meilleure, leur salut plus certain. Que nos successeurs sur cette terre soient plus heureux que nous, et que l'espérance d'être, malgré l'éloignement des âges, les bienfaiteurs secrets de nos semblables, nous soutienne au travail. Dévouons-nous au service de l'humanité future avec la même vertu qu'à celui de l'humanité présente, et fortifions-nous par la croyance que nous ne pouvons rien d'efficace pour notre perfectionnement personnel que par notre coopération au perfectionnement général de l'univers. Attachons-nous donc avec courage à la terre, et, s'il n'est pas dans la destinée de cet astre que les créatures, sous la forme humaine, y soient jamais bienheureuses, maintenons du moins dans son histoire une ouverture vers l'infini, en pensant que la forme humaine est peut-être aussi transitoire dans le cours des existences qui doivent se succéder sur la terre que dans celui des phases successives de notre existence éternelle.

LE THÉOLOGIEN.

Voilà, pour conclure votre commentaire, un retour bien téméraire aux inductions scientifiques ! Une race supérieure mise en possession de la terre, sous des conditions plus avantageuses, en remplacement de la race des hommes devenue à son tour une race perdue ! Ce serait une fin du monde qui, toute conforme qu'elle pût être aux précédents naturels dont la géologie paraît rendre témoignage, ne serait pas moins merveilleuse. Non content de donner au genre humain une vie d'une étendue démesurée, vous en viendriez à lui attribuer, par un système de transfigurations successives, une

sorte d'immortalité sur la terre. Heureusement, vous ne nous offrez vous-même cette perspective que pour une simple conjecture, car je n'imagine pas que vous vous flattiez de voir jamais interpréter en ce sens la fameuse parole : *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.*

II

LES AGES

LE PHILOSOPHE.

Contemplez ces montagnes qui, dans les splendeurs de la lumière, nous dessinent à l'horizon une si riche dentelure. Que de sujets variés d'admiration elles fournissent ! L'artiste, le poète, le savant, le penseur, y trouvent chacun leur part. Pour moi, rien ne me semble plus frappant que l'énormité du temps qu'a dû nécessairement demander la construction de ces colossales pyramides. Songez que, depuis leur base enfoncée dans les alluvions de la vallée jusqu'à leur cime perdue dans les nuages, la plupart d'entre elles se composent uniquement de cailloux, de sable, de coquilles brisées ; et calculez maintenant combien de centaines de siècles il a fallu pour triturer tant de roches dures, arrondir tant de galets, faire vivre et mourir tant de générations d'animaux, charrier et mettre en place tant de menus matériaux. L'imagination en est comme effrayée ; d'autant que rien ne nous empêche de suivre par la pensée nos mineurs dans les puits qu'ils ont creusés dans la plaine, et qui, après avoir traversé des entassements du même genre, aboutissent à ces couches profondes où dorment, sous leurs

magnifiques tumulus, les forêts gigantesques de l'ancien monde. Ce ne sont point des chimères; les faits sont sous nos yeux et nous parlent. Ces accumulations sont exactement la même chose que le monticule qui se dépose à l'orifice du sablier et représente par sa hauteur la mesure de l'heure. N'estimez-vous pas que la nature nous fait là une grande leçon? N'est-il pas impossible, sous le coup d'un tel sentiment de la durée, de persister davantage dans les idées étroites de nos pères relativement à l'étendue de l'histoire de la terre dans le passé comme dans l'avenir? L'échelle des temps est désormais absolument changée par la géologie, et, avec cette échelle, bien des croyances du moyen âge doivent changer également.

LE THÉOLOGIEN.

Vous me paraissez disposé à donner trop d'importance à la valeur du temps. La chronologie de Dieu n'est pas la même que la nôtre. Il mesure les choses en elles-mêmes sans les rapporter à un phénomène aussi étranger à leur essence que le mouvement d'une planète tournant autour de son soleil. C'est affaire à nous, qui sommes si intéressés à la durée, de la supputer partout minutieusement, et de compter les événements pour ce qu'ils durent au moins autant que pour ce qu'ils valent; mais celui devant qui la suite des temps comparait incessamment tout entière en chaque instant, y découvre les phénomènes dans leur ordre véritable, c'est-à-dire classés d'après leurs propres enchainements, et non pas découpés à notre mode sur l'échelle artificielle de nos calendriers. En un mot, l'histoire est gravée en lui selon les âges; et, s'il connaît les années, ce n'est que par l'usage que nous en faisons

dans notre infirmité. Tâchons donc de l'imiter, si nous sommes jaloux de pénétrer dans les profondeurs de l'univers, et, laissant aux géologues et aux astronomes leurs comptes d'arithmétique, n'ayons souci que de la chronologie réelle.

LE PHILOSOPHE.

Je me félicite de vous voir sortir, conformément à des exemples trop peu nombreux, de la voie battue par le commun des historiens ecclésiastiques, qui s'est adonné au contraire à dresser partout, d'après les textes de la Bible, des supputations chronologiques si détaillées; et j'espère que ce premier pas vous disposera peut-être à vous en permettre quelques autres. Au fond, je suis tout à fait de votre avis. Je crois, comme vous, que le premier soin de l'historien doit être de classer d'après leurs caractères intrinsèques les phénomènes qu'il a en vue d'étudier. Sa tâche lui est d'autant plus facile que le temps lui présente, si je puis ainsi dire, sa collection tout alignée, et qu'il ne lui reste plus qu'à y instituer les divisions convenables. Ces divisions, ce sont les âges. Les âges sont dans les classifications de l'histoire ce que sont les familles dans les classifications des sciences naturelles. Aussi ne ferais-je aucune difficulté de comparer l'empirique qui se borne à réunir les événements siècle par siècle, à l'ignorant qui, placé à la tête d'une galerie, s'aviserait d'en classer simplement les objets cent par cent, sans aucun égard à leurs rapports ou à leurs différences réelles, et prétendrait ensuite nous éclairer en nous offrant la description de toutes ces centuries.

Mais, tout en m'accordant de la sorte avec vous, je ne saurais prendre un tour aussi exclusif que vous le

demandez. Que la durée ne soit qu'un élément secondaire de l'histoire, ce n'est pas une raison de n'en faire nul état. Commençons par classer, mais ne renonçons pas à évaluer ensuite aussi exactement que possible l'étendue de chaque classe. Non-seulement notre perception de l'ensemble, en devenant plus précise, deviendra par là même plus claire, mais nous retirerons de ce savoir une satisfaction qui me semble parfaitement légitime. Nous avons beau y viser, nous ne nous élèverons jamais à ces compréhensions absolues qui sont le propre de Dieu. Notre nature est toujours devant nous, et, pour donner la vie à nos calculs, nous n'avons d'autre moyen que de leur donner comparaison avec nous-mêmes. Que saurions-nous en astronomie, si nous nous contentions de contempler, comme le Créateur, les rapports mutuels des astres, et si nous n'ajoutions à ces abstractions les arpentages qui nous permettent de traduire à la barre de nos personnes toutes ces grandeurs? Il nous est aussi naturel de prendre idée du temps en le référant à la mesure de notre vie que de l'espace en le référant à celle de notre taille. Ainsi, que, dans le récit du livre de la Genèse, l'âge dans lequel les continents se sont mis à sec, et qui comprend en réalité des milliers de siècles, soit, au point de vue de l'Éternel, comme un jour, et que l'écrivain sacré lui applique ce nom, cela n'empêche pas mon esprit, dans son appétence à des idées plus complètes, d'être invinciblement porté à chercher la proportion qui existe entre la durée de cet âge et la durée que je parcours chaque année de ma vie et dont j'ai si bien conscience; et non-seulement la conscience de cette proportion m'est nécessaire pour voir clair dans cette période, mais encore pour bien juger de sa relation avec la période suivante, durant laquelle les génés-

rations animales, en attendant l'homme, se sont paisiblement succédé sur les continents découverts.

D'ailleurs ne sentez-vous pas que cette mesure de la grandeur du temps dans le passé, en s'introduisant dans votre esprit, l'émeut et l'ébranle, en quelque sorte malgré vous, en ce qui concerne l'avenir? C'est par là surtout que j'estime cette connaissance. Lorsque nous voyons tant de milliers de siècles employés à préparer l'éclosion du genre humain, demeurons-nous maîtres de nous persuader que l'accomplissement de ce que le genre humain est destiné à opérer sur la terre sera l'œuvre de quelques centaines d'années? Notre sentiment est instinctivement entraîné bien au delà, et, les perspectives de notre monde s'ouvrant avec la même immensité sur les temps futurs que sur les temps passés, nos ambitions et nos espérances pour l'avenir réservé à la terre s'élancent impétueusement en avant.

Voilà pourquoi je vous ai, dès l'abord, provoqué sur le problème de la durée. Nous nous appliquerons donc à chercher ensemble, si vous le voulez bien, les hautes leçons qu'il nous est permis de déduire de l'ordre de succession établi par la Providence d'un âge à l'autre, mais nous ne repousserons pas les enseignements subsidiaires qui émanent si naturellement des grandeurs que la science nous laisse aujourd'hui entrevoir à l'horizon; et nous nous réjouirons, comme d'une conquête essentielle de l'esprit humain, de tout progrès obtenu dans le sens de la chronologie numérique.

LE THÉOLOGIEEN.

Sans voir dans de tels progrès autant d'avantages que vous, je ne voudrais cependant pas être condamné à dire que j'y trouve de l'inconvénient. Mais il y a de ce

côté des secrets trop bien cachés pour qu'il y ait jamais à éprouver beaucoup d'inquiétude au sujet des indiscretions de la science. Quand l'homme se montre si vacillant dans la chronologie de ses propres annales, que faut-il attendre de ses entreprises sur la chronologie des âges dont il ne lui a pas été donné d'être témoin? Je ne sache pas de meilleure instruction à cet égard que celle qui ressort des textes vénérables dont vous parliez tout à l'heure. L'histoire de la création y est partagée en sept périodes, dont l'écrivain sacré se contente de nous indiquer la suite, sans nous rien dire ni de leur durée absolue, ni même de leur durée relative. La mesure du temps lui est si indifférente, qu'il attribue uniformément à toutes ces périodes le nom de jour; d'où il est résulté que l'on s'est longtemps persuadé, et qu'un grand nombre de théologiens continuent encore à s'imaginer, prenant les choses à la lettre, que ces périodes n'ont eu que l'étendue ordinaire d'une de nos journées : sur quoi je ne pense pas qu'il y ait raison de contredire, encore qu'il me semble préférable de s'en tenir à une idée générale de durée. Que les temps du Créateur aient été précisément de vingt-quatre heures, qu'ils aient été moindres, qu'ils aient été plus grands, ce n'est point là que git l'intérêt de la question : cet intérêt consiste tout entier dans l'ordre qu'il a plu à la divine sagesse de donner à l'ensemble de ses opérations. Dans la première période, Dieu fait la lumière; dans la seconde, le firmament; dans la troisième, il élève les continents au-dessus des eaux et produit les végétaux; dans la quatrième, il fait paraître le soleil, la lune et les étoiles; dans la cinquième, les animaux aquatiques et les oiseaux; dans la sixième, les reptiles, les quadrupèdes et l'homme; dans la septième, il rentre dans cet éternel repos où il se contente

de régir les choses qu'il a faites, sans en créer désormais de nouvelles. Voilà une notion nette, parfaitement suffisante, et dans laquelle cependant, à moins de se lier inutilement, comme on a pu le faire quelquefois, au sens littéral, rien n'engage la mesure du temps.

LE PHILOSOPHE.

Bien que je n'aie aucun doute que, pour imprimer dans les imaginations une idée ferme, l'écrivain biblique n'ait entendu attacher au mot jour une signification plus formelle que vous n'inclinez à le faire aujourd'hui sous le coup des révélations de la science moderne, il vous est assurément d'autant plus permis de ne pas vous en tenir à la lettre que le texte lui-même trahit, comme malgré lui, des différences capitales dans la durée de ce qu'il nomme des jours. Supposez que la première journée soit de vingt-quatre heures, vous en détruisez toute la sublimité : « Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut; et il fut soir, il fut matin : un jour. » Vous représentez-vous le Créateur employant toute une journée à préparer cette magnifique explosion? Transportez-vous au contraire au sixième jour, durant lequel on voit apparaître tour à tour le bétail, les reptiles, les quadrupèdes sauvages, l'homme, formé d'abord organiquement, élevé ensuite à sa dignité spirituelle, puis conjoint à la femme par le mariage, enfin gratifié de la loi qui l'élève au-dessus des animaux et lui confère l'empire de la terre; au lieu d'être frappé, comme dans le jour consacré à la production de la lumière, par l'idée d'instantanéité, vous le serez par l'idée d'une succession plus ou moins prolongée. Et l'on pourrait même dire que c'est ce qui se voit encore plus manifestement à l'occasion de votre

septième jour, puisque ce septième jour n'a pas eu de fin, et n'en saurait avoir d'autre que celle du monde. Donc il s'agit de périodes inégales; et, si elles sont inégales, n'est-il pas évident, comme vous êtes disposé à le penser, que ce sont des périodes dont l'étendue reste indéterminée?

Mais, en ajournant même la question de durée, que d'un commun accord nous mettons en seconde ligne, pour ne nous attacher d'abord qu'à celle des âges considérés dans leurs caractères intrinsèques, il me semble que, pour nous élever à des idées claires, il serait nécessaire de poser avant tout quelques principes. Je n'en veux que de bien simples : c'est de ne point mêler ensemble des sujets de nature différente; et, les sujets de même nature une fois reconnus, de ne les diviser que d'après des caractères fondamentaux, c'est-à-dire tels que leur variation ait toujours pour conséquence la variation de tous les autres. Ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons espérer de disposer les choses, non-seulement dans l'ordre de leur succession, mais dans l'ordre de leur classification, ou, pour parler comme vous, d'après les lois de leur chronologie divine.

Ainsi, en regardant l'histoire générale de l'univers, j'y aperçois tout de suite trois sujets très-distincts qui en sont comme le tronc, la branche et le rameau; je veux dire le système sidéral, la terre, le genre humain. L'histoire particulière de la terre est un chapitre du livre du ciel, comme l'histoire du genre humain est elle-même un paragraphe de ce chapitre. En conséquence, je vous demande d'abord de me témoigner dans votre classification que les notions relatives à la création de l'éther, du soleil, des astres en général, appartiennent à un ordre plus élevé que les notions

relatives à la création des poissons ou des insectes. Et, en même temps, je vous demande aussi d'énoncer plus régulièrement que vous ne le faites la suite des phénomènes. Ne reconnaissez-vous pas que la création des astres, que vous intercalez entre la création des végétaux et la création des animaux, prend place aussi naturellement à la suite immédiate de la voûte du firmament attribuée au second jour, que la création des animaux immédiatement après celle des végétaux, sans compter l'interversion choquante qui résulte de l'apparition de ceux-ci antérieurement au soleil? Malgré mon admiration pour l'effet sublime de la méprise, je suis bien obligé d'en dire autant de la préséance donnée par l'écrivain sacré à la lumière, qui, au lieu de tout précéder, devrait, au contraire, tout couronner. Et, à ce sujet, vous ne me défendez sans doute pas de plaisanter en passant ces gens d'expédients qui ont imaginé d'appeler ici Descartes à l'appui de Moïse, prétendant que, si l'éther est le principe de la lumière, il est juste de placer sa création avant celle des astres et de toutes choses; ce à quoi je consens assurément, pourvu qu'ils veuillent bien entendre qu'à la suite de cette grande parole, « Et la lumière fut, » il s'est répandu dans le sein de l'univers tout autant de jour qu'il s'en voit en pleine nuit. Qui ne sait aujourd'hui que la lumière n'est pas un objet, mais une sensation? C'est l'effet produit sur notre âme par les ondulations de l'éther, causées par un corps pondérable et perçues par nos organes. Otez la vie, vous ôtez du même coup la lumière. Rectifions donc avant tout un désordre que rien ne justifie, et dont j'aimerais à voir vos théologiens faire justice, s'il était possible, par l'hypothèse de quelque transposition dans les manuscrits. Je respecte profondément le génie hébreu, mais, pour la

méthode et la simplicité du récit cosmogonique, vous me permettrez de préférer le génie mazdéen : « Des productions du monde pur, dit laconiquement le Boun-Dehesch, la première que fit Ormuzd fut le ciel; la seconde, l'eau; la troisième, la terre; la quatrième, les arbres; la cinquième, les animaux; la sixième, l'homme. »

C'est seulement après le partage primordial des phénomènes entre l'histoire générale de l'univers, l'histoire du globe terrestre et celle du genre humain, et leur disposition rationnelle dans chacune de ces histoires, que l'on peut en venir, sans danger de confusion, à la question des âges, autrement dit à la question des divisions chronologiques propres à chacun des trois ordres distincts que nous reconnaissons.

L'histoire générale de l'univers offre-t-elle des âges? Grande question, à laquelle l'imagination n'aurait sans doute aucune peine à répondre : elle se représenterait l'âge du chaos, durant lequel la matière cosmique ne serait encore que vapeurs et poussière; l'âge astronomique, durant lequel les molécules s'aggloméreraient pour former les masses solaires et planétaires; l'âge de la vie, durant lequel les êtres animés prendraient naissance et peupleraient l'immensité; enfin l'âge final, alors que cet univers, ayant achevé son rôle, chancellerait sur ses bases et s'abîmerait. Mais ces images ne seraient-elles pas des spéculations arbitraires? Est-il à croire que les évolutions de l'univers se fassent d'ensemble? Ne faut-il pas plutôt penser que, de la compensation entre les vicissitudes diverses de tous les mondes qui le composent, résulte une sorte de constance moyenne dans sa condition? Des astres nouveaux peuvent se produire, d'autres se modifier, se peupler, se dépeupler ou se dissoudre, et cependant

aucun changement n'atteindre des proportions suffisantes pour affecter à la fois toute la création. Il me semble voir toujours, dans la vaste capacité de l'étendue sidérale, un mouvement identique causé par les âmes, qui, sortant par myriades du néant, s'incarnent dans une poussière ramassée sur un astre ou sur un autre et s'unissent à leurs devancières pour s'élever de concert vers Dieu, chacune à sa mode et à son gré, avec des variations correspondantes dans ses conditions de résidence, d'organisation, d'association. Il me répugne de me représenter une seule période durant laquelle le Créateur se serait trouvé face à face avec la matière brute, sans aucune créature capable de le connaître, de l'adorer et de participer à ses œuvres et à sa béatitude. Si ce que les poètes nomment le chaos a jamais régné, ce n'a pu être que çà et là.

LE THÉOLOGIEN.

Sur ce dernier point, si capital, je suis d'autant plus disposé à ne pas trop m'écarter de votre avis dans ce qu'il a d'essentiel, que la définition du concile de La-tran semble destinée à rectifier les fausses impressions que l'on pourrait tirer du texte de Moïse, où l'on croirait voir, en effet, le Créateur placé d'abord tête à tête avec le chaos, dans les ténèbres, puis uniquement occupé pendant cinq jours de l'organisation de la matière et des animaux, et n'arrivant qu'au sixième jour à se donner enfin, dans l'homme, une réflexion de sa divine essence : *Simul, ab initio temporis*, dit le concile, *utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem*. Ainsi, dès l'origine de la création, comme par une sublime explosion, auraient immédiatement comparu devant Dieu, à côté du monde matériel encore informe,

d'immortelles sociétés d'êtres purs et intelligents; si bien que je ne crains nullement de dire avec vous que les cieux n'ont jamais failli à glorifier Dieu et à faire retentir devant lui leurs hymnes d'amour et de reconnaissance. Mais d'entrer dans l'histoire du monde angélique, ce serait trop nous détourner; et, sans ouvrir les portes de la discussion sur ces horizons qui dominent de si haut ceux de la terre, je ferai seulement mes réserves quant à votre prétendu principe de la constance moyenne de l'univers, auquel les effets véritablement universels de la rébellion de Satan, du crucifiement du Verbe et du jugement de Josaphat, m'interdisent suffisamment de me prêter.

Pour en revenir donc à notre monde, je vous avouerai que je ne trouve aucune difficulté à la distinction que vous proposez d'instituer, dans votre classement, entre les ordonnances qui concernent simplement la terre, et celles qui concernent les astres. Il est sensible, en effet, que, sur six jours dont parle la Genèse, il y en a trois qui se rapportent à la terre et trois qui se rapportent au ciel; et ce qui les enchaîne naturellement dans le récit, c'est que, l'établissement de l'homme étant évidemment leur fin commune, rien n'était plus légitime que de placer immédiatement, les unes à la suite des autres, les conditions célestes et les conditions terrestres de cet établissement. C'est pourquoi je suis tout prêt, si vous le voulez, à commencer avec vous l'histoire de la Genèse, en ce qui touche spécialement la terre, au jour de la séparation du sec et de l'humide, car c'est ce que nous enseigne le texte même de l'Écriture.

LE PHILOSOPHE.

Je m'imagine que si la discussion de l'histoire géné-

rale de l'univers ne devait, comme vous le dites, nous entraîner trop loin de l'objet actuel de notre entretien, le différend qui existe entre nous arriverait peut-être à s'y amoindrir plus que vous ne le pensez. Quant à la terre, nous ne saurions sans doute nous trouver divisés par aucun désaccord essentiel sur l'ordre de succession des phénomènes, quand la plus simple réflexion suffit pour nous révéler la gradation des minéraux aux végétaux, de ceux-ci aux animaux, et, entre ces derniers, des poissons et des reptiles aux quadrupèdes, enfin des quadrupèdes à l'homme. Mais je crains cependant que vous ne me jugiez, à première vue, un peu exigeant dans les concessions que la rigueur de la méthode de classification d'après laquelle je me gouverne va m'obliger à vous demander.

Ainsi, l'apparition de l'homme est, à mon sens, un fait si capital dans l'histoire de la terre, et qui exerce une telle influence sur le caractère revêtu dès lors par cette planète, qu'il me paraît devoir constituer naturellement le principe d'un âge à part; et, par conséquent, au lieu de placer, comme vous, ce grand événement dans la même période qui voit naître les reptiles et les mammifères, je le placerais au contraire à l'origine d'une période succédant à celle-ci, et que le développement du genre humain remplirait de la sorte tout entière. De même, je ne découvre pas de différence assez considérable entre les végétaux et les animaux aquatiques inférieurs, pour ouvrir, à votre exemple, un âge pour la création des uns et un autre âge pour celle des autres; d'autant que la géologie est loin de nous donner l'assurance que tous ces êtres, si analogues au fond, ne soient pas à peu près contemporains. Enfin, au lieu de prendre pour sujet du premier âge la formation des continents, qui est un pas si décisif vers l'ap-

propriation du globe aux destinées du genre humain, j'aimerais mieux remonter à la condition véritablement primitive, où, nul être vivant n'ayant pu encore y prendre pied, la planète roulait dans l'espace comme un roc désert et effervescent.

En divisant l'histoire de la terre d'après les principaux changements de régime qui s'y sont manifestés, voici donc les quatre âges que je proposerais d'y établir, et que l'on pourrait caractériser d'un seul mot en les nommant âge du feu, âge de l'Océan, âge des continents, âge de l'homme. Ce sont en quelque sorte, si vous me permettez ce langage mythologique, les règnes successifs de Pluton, de Neptune, de Pan et de Jupiter, père des humains.

En effet, comme je vous le rappelais dans notre précédent entretien, la terre, dans les plus anciens temps dont la géologie nous rende témoignage, semble appartenir à la classe des astres lumineux. Sa surface est incandescente et probablement en fusion. Son atmosphère brûlante, mêlée d'émanations délétères, s'étend dans l'espace bien au delà des limites qu'elle occupe aujourd'hui. Éclairée par les feux d'en bas, elle ne connaît pas encore les vicissitudes du jour et de la nuit : peut-être même l'activité électrique, excitée par l'ardeur des combinaisons minérales, y entretient-elle des splendeurs permanentes dont nos aurores boréales ne sont qu'une ombre et nos plus brillants éclairs qu'une étincelle. Des ouragans prodigieux agitent la masse des airs, et, s'il se forme des orages, la pluie n'en demeure pas moins étrangère à la superficie et se résorbe dans les zones supérieures bien avant d'avoir touché les bassins embrasés dans lesquels se précipitera un jour l'Océan. Les seuls phénomènes de cette époque, dont les traces soient venues jusqu'à nous, consistent

dans la formation de ces vastes glaçons de roches cristallines, brisés, redressés, confondus et soudés les uns avec les autres, que l'on rencontre partout où le noyau primitif de la planète est à nu et partout où l'on a percé jusqu'à lui. Nulle empreinte d'êtres vivants ne s'est conservée dans le sol, et rien n'autorise à penser qu'aucun animal ait pu se développer dans un monde aussi rempli de conflagrations et de bouleversements. Il n'existait rien sur la planète qui ne fit exactement corps avec elle; et, si des torrents y portaient déjà le ravage et la destruction, c'étaient des torrents de feu s'épandant ou roulant en cascades sur les brasiers, et les liquéfiant ou s'y amalgamant tour à tour. Un seul principe dans tout l'éclat de ses formidables merveilles, le principe chimique; une seule vitalité, la vitalité minérale; un seul être, le globe : voilà le premier âge.

Et maintenant, pour en venir à la chronologie numérique, à quelle distance, me direz-vous, faut-il que l'imagination remonte pour rencontrer ces temps? Loin de chercher à rivaliser avec ces chronologistes dont vous vous séparez avec raison, et qui, la Bible à la main, s'évertuent à déterminer l'année, le mois, le jour où le monde a pris naissance, je vous répondrai simplement qu'à la vérité toute assignation rigoureuse est impossible, mais que notre esprit ne demandant aux nombres que des à peu près, toutes les fois qu'ils dépassent les portées qui lui sont familières, la géométrie nous donne sur ce point des aperçus généraux qui nous doivent suffire. Vous n'ignorez pas que le calcul établit qu'un boulet, de la même dimension que la terre, chauffé au rouge et abandonné ensuite au refroidissement dans des conditions du même genre, emploierait plusieurs millions d'années pour descendre au degré

de température qui règne actuellement sur notre planète. Que le globe ait été originairement en proie à une chaleur aussi intense jusque dans ses régions centrales, ou que l'ignition ne s'y soit étendue que jusqu'à une certaine profondeur, on n'entrevoit pas moins dans l'histoire de la terre, sous le coup d'un tel calcul, des chaînes de siècles véritablement démesurées en comparaison des cinq ou six millénaires que nous étale complaisamment la prétendue chronologie de l'ère du monde; d'autant que le calcul ne porte que sur une conflagration terminée, et ne comprend ni la durée de la conflagration primitive ni même le degré excessif de chaleur dont les combinaisons minérales ont pu être originairement la source, ce qui laisse encore en réserve bien du temps.

Quant à la création de la substance même de la planète, qu'elle se dérobe à notre compas dans un éloignement inabordable, en définitive, peu nous importe. Il nous suffit de savoir en général que notre création a certainement sa date dans les livres du ciel, et que bien d'autres créations du même genre, dont les titres nous échappent encore plus complètement, perdues comme elles le sont à nos yeux dans la foule lointaine des étoiles, y ont pris place avant elle. Le moment solennel où se sont précipitées l'une dans l'autre les nuées qui, par leur réunion, ont engendré le tourbillon dans lequel nous vivons en ce moment, soit que ces nuées eussent déjà couru depuis longtemps dans l'univers, soit qu'elles ne fissent alors que d'y apparaître, ce moment constitue bien, en ce qui nous regarde, le commencement de l'histoire, mais ne l'est vraisemblablement pas pour tous les mondes. L'être en qui se concentrent tous les mystères a seul le secret des générations qui s'opèrent, l'une à la suite de l'autre, dans

cet abîme des temps où les siècles s'ajoutent aux siècles innombrablement, et du sein duquel émerge chaque chose, soleil ou moucheron, à mesure que son heure sonne et que l'harmonie du monde demande sa venue.

Dans le second âge, l'effervescence chimique s'est ralentie. Le refroidissement devient sensible. La masse des eaux, suspendue jusque-là dans l'atmosphère, commence, par suite de cet abaissement de température, à se précipiter, et, le globe n'ayant encore perdu que peu de chose de sa sphéricité primitive, cette précipitation détermine à sa surface une couche liquide qui le mouille presque en entier. A peine quelques éminences, premiers jalons des continents futurs, se dessinent-elles au-dessus des flots de ce grand océan, dont nos eaux thermales représentent encore la constitution et la chaleur. Les substances qu'il tient en dissolution ne cessent de se précipiter sur le noyau du globe, comme il s'y est précipité lui-même, et d'en recouvrir la surface d'une incrustation qui s'épaissit tous les jours. Il n'y a guère de calme, ni dans les eaux, ni dans les airs, ainsi que l'attestent les couches bouleversées et les amas de débris triturés et roulés qui appartiennent à cet âge. Les tremblements de terre, les volcans, les pluies, les ouragans, y dépassent toutes les proportions sous lesquelles ces phénomènes nous sont connus aujourd'hui. Néanmoins, dès ces temps reculés, la vie organique est en possession de la planète. Il ne semble pas douteux que les premiers êtres n'aient dû y germer dans quelque repli abrité de la puissante matrice de l'Océan. Doués de la structure la plus élémentaire dont les types se soient perpétués jusqu'à nous, ils flottent entre la végétation et l'animalité, et forment l'origine commune de ces deux branches. Ainsi que l'embryon dont les évolutions initiales se poursuivent avec rapi-

dité, ce règne organique primitif se complique et se diversifie de jour en jour, en même temps qu'il pullule et se répand en tous lieux. L'air en a sa part comme les eaux. Les îles sontensemencées, les végétaux les plus simples y prennent racine et se nourrissent de la terre et de l'atmosphère, pour nourrir à leur tour de leur substance quelques pâles mollusques. De génération en génération, conformément aux lois transcendantes imposées au développement du règne animal, et parallèlement aux variations correspondantes de l'ordre physique, les espèces s'élèvent : au-dessus des lichens, des mousses, des fucoïdes et des autres végétaux des prairies de l'Océan, s'étalent des équisétacées, des fougères et toutes les fastueuses arborescences de nos houillères. De même, au-dessus des zoophytes et des mollusques, paraissent des poissons; au-dessus des poissons, ces familles variées d'ovipares, qui, dégagées de l'asile des eaux, vivent à découvert sous le ciel et préludent à l'époque où l'éclat de la vie sera dans les régions aériennes. Les traces de ces populations successives sont ensevelies dans les sédiments siliceux et calcaires qui se sont effectués de leurs temps, et chaque strate de pierre est un feuillet de la Genèse, sur lequel la science s'exerce à déchiffrer l'histoire des organisations et des bouleversements qui caractérisent cette période lointaine.

Les éléments du troisième âge sont réunis; le théâtre des continents est préparé : la scène principale de la vie terrestre s'y transporte. Nos pays actuels, avec leurs reliefs essentiels, sont à peu près dès lors au-dessus des eaux : des golfes et des méditerranées les découpent; des caspiennes salées et des lacs d'eau douce sont disséminés dans leur intérieur, et de grands fleuves à crues périodiques, descendant des montagnes, portent

la fertilité dans les plaines. Les années ont leurs saisons, les latitudes leurs climats, et les stations des diverses espèces d'animaux et de végétaux se particularisent de plus en plus. Le règne de la variété gagne chaque jour. Les mammifères ont paru et animent par leurs ébats les savanes et les immenses forêts des deux mondes. Les plus anciens de ces animaux diffèrent sensiblement des types actuels; mais, à mesure que les générations se déroulent, les types primitifs s'épuisent, et d'autres types, plus rapprochés de ceux qui se perpétuent sous nos yeux, leur succèdent. Enfin, de métamorphoses en métamorphoses, la nature a revêtu une figure presque identique avec celle qu'elle nous présente aujourd'hui. A côté des hippopotames, des rhinocéros, des éléphants, qui doivent se continuer jusque dans notre temps, comme pour y apporter l'image des traits les plus puissants de cette époque sauvage, se découvrent les bœufs, les chevaux, les moutons, tout ce bétail sans maître, les singes même, avant-coureurs de l'homme. Aucun être libre et intelligent n'a pris pied jusque-là sur la planète; mais, par l'incubation séculaire de cette suite d'embryons, l'architecture des organes de l'homme s'y est élaborée jusqu'aux formes les plus voisines de celles qui lui sont destinées, et, quand l'homme daignera descendre, il ne lui restera plus, pour ainsi dire, qu'à donner les dernières touches à cette ébauche encore inclinée vers le sol et à la mettre debout en face du ciel.

Comment estimer la durée de cette vaste évolution? S'il n'y a aucun moyen d'évaluer mathématiquement l'étendue de chacun de ses termes, il est toutefois permis à l'imagination de se représenter celle de leur ensemble, soit d'après le temps qui a dû s'écouler pour qu'en raison du refroidissement séculaire, le cli-

mat des zones moyennes soit descendu, de la température équatoriale qu'il possédait dans le principe, à la température actuelle, soit d'après le nombre de générations qui ont dû se succéder pour former ces énormes dépôts de coquilles brisées, paisiblement entassés les uns au-dessus des autres sur des milliers de mètres de hauteur. Prononçons donc sans hésiter des centaines de mille ans. Tressaillez-vous devant ce chiffre? Mais que sont de telles suites à l'égard de celui qui gouverne les choses dans l'éternité et leur dispense la durée sans la ressentir? Et que valent-elles en effet au delà d'un instant, quand l'homme n'est pas là pour mesurer leur longueur à la longueur de ses jours, et s'étonner, en les rapportant à sa personne, devant des accumulations d'années qui, hors de lui, ne sont rien?

Le quatrième âge appartient au genre humain. Son caractère astronomique le plus essentiel consiste, ainsi que nous l'avons reconnu dès le principe de notre précédent entretien, en ce que dès lors, la chaleur envoyée par le globe aux espaces célestes étant équilibrée par celle qu'il en reçoit, la température de la superficie de la terre cesse de décroître. Les générations, en se succédant sur les mêmes points, y trouvent donc toujours à peu près le même climat. Le relief du globe continue, comme dans les âges précédents, à se modifier sous l'empire des forces physiques, mais avec une vivacité décroissante et qui disparaît en quelque sorte devant celle de la puissance nouvelle établie à demeure à la surface de la planète. Cette puissance semble s'adjoindre à la puissance du Créateur et prendre plaisir à remanier à sa convenance l'œuvre divine. Elle détourne les fleuves dans d'autres voies et les police, dessèche les lacs et les marécages, aplanit le sol pour l'approprier à une circulation plus facile, fouille dans les

profondeurs pour amener au jour les richesses minérales qui y étaient enfouies ou en faire surgir des fontaines nouvelles, commande à l'Océan lui-même et le retient de force devant les rivages que ses violences menacent, bâtit sur ses vagues et ordonne à la chaleur ou aux vents de transporter où elle veut ces bâtisses flottantes. Cette puissance règne aussi sur la nature animale, chasse ou extermine les espèces qui contraignent ses desseins, exploite les autres, soit en les laissant en liberté, soit en les asservissant et les retenant en troupeaux; et, poussant encore plus loin la domination, elle transforme leurs conditions naturelles, change leurs patries, diversifie leurs qualités et dirige même à son gré leurs instincts. La végétation n'est pas moins exactement soumise à ses lois. Les parties du globe sur lesquelles l'imitateur de Dieu a mis la main se reconnaissent de loin; la campagne y est revêtue de la livrée qu'il lui impose; elle n'a droit de porter que les plantes qu'il adopte, et ces plantes s'alignent, croissent, tombent et se renouvellent, en alternant selon ses ordonnances. Leurs espèces se métamorphosent, deviennent plus éclatantes, plus opulentes, plus savoureuses, et les semences de la nature sont rejetées vers les lieux dont le maître ne se soucie point encore. La matière brute connaît sa voix : elle se détache des rochers dont elle faisait partie, et s'organise de toutes parts sous des formes dont aucun modèle n'avait encore paru sur le globe. Ce sont les villes avec leurs dômes, leurs clochers, leurs toits innombrables, leurs tours et leurs bastions; les temples, qui tantôt s'écroulent et toujours se relèvent ornés de symboles nouveaux; les statues, les trophées, les monuments de tous genres : mobilier éphémère dans un remaniement continu. La nuit même porte témoignage des changements

qui signalent cette période : elle s'illumine de milliers de feux et de flambeaux; et, s'il y a sur les astres qui nous entourent des regards assez perçants pour nous voir, on doit s'y étonner et se demander quelle est la cause qui réveille ainsi sur quelques points choisis, comme à dessein d'y combattre les inconvénients du froid et des ténèbres, les conflagrations du premier âge. Jusqu'ici les continents ne sont pas encore soumis dans toute leur étendue à cet ordre nouveau. Ses effets se condensent quelquefois avec une intensité spéciale sur un lieu déterminé, puis ils s'y amoindrissent jusqu'à s'effacer presque entièrement, tandis qu'ils éclatent et se propagent énergiquement dans des contrées antérieurement négligées. Mais, quels que soient les ralentissements, les turbulences, les abattements, toujours ces prodigieux effets gagnent et grandissent, et l'on peut prévoir l'époque à laquelle le globe offrira partout leur empreinte.

Me questionnerez-vous sur la durée de ce quatrième âge? Ce ne serait pas seulement vouloir la date de l'apparition du premier homme, ce serait vouloir en même temps celle du grand événement que le moyen âge a nommé la fin du monde, et qui échappe encore bien davantage, je le reconnais volontiers, au compas de la science. Quant à la première, le peu de progrès du genre humain dans le peuplement et le perfectionnement du globe ne laisse aucun doute que, comparativement aux longues perspectives des âges précédents, elle ne soit encore assez voisine de nous; et l'on sent qu'au delà du terme peu reculé auquel appartiennent les plus anciens monuments, et où les générations commencent à conserver mémoire de leurs devancières, le genre humain devait être dans les débuts de son enfance. On peut disputer sur le chiffre, mais on ne peut

raisonnablement éloigner de beaucoup plus d'une douzaine de millénaires le point de départ de la chronologie de l'espèce humaine; et, mesurée même à l'échelle de notre vie, cette grandeur, que l'on peut se figurer par une centaine de vieillards se tenant l'un l'autre par la main, semblerait encore bien minime.

Mais, pour la limite future, comment n'avouerais-je pas que la difficulté est d'un ordre encore supérieur? Ce n'est plus de l'histoire, c'est de la prophétie qu'il faudrait. Et d'ailleurs, savons-nous seulement quel est au juste le genre de révolution dont la date se trouve ainsi en question? La nécessité d'une modification quelconque dans le cours naturel des générations est manifeste, car autrement, la population se développant sans cesse sur un espace qui demeure fixe, il viendrait un temps, que, sans les anomalies qui se jettent à la traverse, on pourrait même déterminer géométriquement, où la terre cesserait de demeurer proportionnée à ses habitants; ce qui serait en contradiction avec la sagesse de la nature. Donc il y a certainement en réserve dans les desseins de Dieu un remède contre une telle extrémité. Il ne m'en faut pas davantage, et je m'endors volontiers à cet égard dans ma foi à la Providence. Que la terre, après avoir nourri le genre humain jusqu'à la consommation de ce qu'il doit y accomplir, soit envahie par une vitalité plus parfaite que la nôtre, héritière de notre sang, de nos traditions et de nos vertus, dans cet avenir inconnu vers lequel elle court déjà, la terre obéira, comme dans le passé dont elle sort, aux divines prédispositions de sa destinée. Nées à la parole de Dieu, et toujours sous sa main, les molécules qui composent sa masse, dussent-elles même aller se retremper un jour à des foyers nouveaux, ne se perdront pas plus dans l'abîme que ne se seront per-

dues dans le néant les âmes qui auraient successivement passé dans cette résidence.

Telle est, en résumé, la classification qui me paraît ressortir des découvertes accomplies par les modernes dans les antiquités du monde. Vous voyez que je ne conclus nullement à des périodes tranchées, à la manière de ces géologues qui, pour expliquer sans doute les jours et les nuits du texte sacré, mais plus voisins à coup sûr de la théologie de Brahma que de celle du Christ, nous divisent le passé en périodes alternatives de création et de destruction, peuplant la terre le matin, la dépeuplant le soir, et suscitant le lendemain d'autres populations pour la même tragédie que celles de la veille. Je crois, tout au contraire, la chaîne des temps continue : l'histoire de la terre m'apparaît comme un immense poëme dont toutes les parties sont solidement enchaînées au même dessein ; et pour des yeux plus pénétrants que les nôtres, l'unité n'y éclaterait pas moins que la variété.

Aussi, tout en essayant d'éclairer cette histoire au moyen d'une classification méthodique, faut-il se garder d'imaginer que des divisions absolues y soient possibles. Les phénomènes qui ont caractérisé un âge ne disparaissent pas totalement dans l'âge qui suit : ils s'amointrissent, tandis que des phénomènes qui n'existaient pas auparavant prennent carrière et deviennent le caractère des temps nouveaux, jusqu'à l'heure où ils perdent à leur tour la primauté. Ainsi, aujourd'hui même, la vitalité minérale, qui s'est témoignée jadis par tant d'effets magnifiques, est toujours active : Encelade n'est point mort. La force souterraine continue à se faire sentir par les explosions volcaniques, les tremblements de terre, les sources thermales ; l'enveloppe du globe se contracte et se disloque ; des plages

s'élèvent ou s'abaissent; il se forme des îles et des montagnes, et les fleuves, gonflés par les orages ou la fonte des neiges, causent dans les plaines des inondations qui s'estiment déluges chez les riverains. Au sein des mers se stratifient les matériaux arrachés aux continents par les eaux; et pour l'instruction des observateurs futurs, les dépouilles de nos animaux s'en-sevelissent dans ces dépôts. Les coraux et les madrépores bâtissent sans relâche sur les récifs de l'Océan et préparent les fondements d'archipels nouveaux. En un mot, la géographie varie tous les jours, non-seulement par le travail de l'homme, mais par le jeu des forces centrales et atmosphériques, et les influences sous l'empire desquelles nous vivons sont au fond les mêmes qui, de tout temps, ont animé la terre.

C'est pourquoi, au lieu des imparfaites peintures par lesquelles j'ai essayé tout à l'heure de vous définir les anciens âges, j'aurais pu m'en tenir à vous adresser tout uniment à la nature actuelle. Transportez-vous sur la cime de quelque volcan désolé, au milieu des ébullitions et des laves, dans des tourbillons embrasés, corrompus par toutes sortes d'émanations méphitiques, pleins de fracas et d'éclairs, sur un sol ébranlé par les détonations souterraines et tout palpitant; pas un être vivant, pas une mousse, la chimie toute seule : c'est une idée adoucie du premier âge. Vous rencontrerez le second dans les déserts de l'Océan, durant ces terribles ouragans des tropiques, qui portent la dévastation sur leur passage et ne laissent rien debout sur le sol, tandis que, dans la profondeur des eaux, les zoophytes s'occupent paisiblement à sécréter ces calcaires qui seront un jour la substance d'une terre ferme. Les jungles de l'Inde ou de l'Afrique, avec leur végétation luxuriante, leurs lianes, leurs grands arbres enchevêtrés, leurs

marécages peuplés d'alligators et de hideux reptiles, les troupes d'éléphants ou les rhinocéros paissant bruyamment les branchages ou les écrasant sous leurs lourdes masses, les tigres et les lions en embuscade, les singes, en compagnie des oiseaux, voltigeant dans le feuillage; ni vestige de l'homme dans les sentiers, ni voix humaine dans le lointain, ni bruit de haches, ni fumée, la bestialité dans la plénitude de ses épanchements : voilà le tableau de ce qui nous a précédés; et, en nous représentant les hommes qui réussissent à vivre dans ces forêts sauvages, nous avons un aperçu de la manière dont notre époque a pu s'enter sur celle-là.

LE THÉOLOGIEN.

Rien ne m'oblige à vous contester vos âges : sans entrer dans leur détail, je ne demande pas mieux que de les croire conformes à la vérité de la nature. Mais permettez-moi de constater que vous vous bornez à grouper les faits autrement que nous, sans rien changer de considérable à ce que nous enseignons de leur succession; car, encore qu'il vous plaise de faire de l'idée du développement progressif de la vie une simple inspiration du bon sens, que les observations scientifiques sont venues plus tard justifier, vous n'êtes pas moins obligé de nous accorder la priorité quant à ce principe fondamental, et de soumettre ainsi votre science à notre tradition. De plus, je ne pense pas que vous puissiez nier que notre histoire a plus de grandeur que la vôtre. Tandis que, chez vous, ce sont tout simplement les choses de la terre qui se concertent pour la préparation de l'homme, chez nous on voit le soleil, les étoiles, la lumière, entrer dans cette conspi-

ration sublime, et sortir à tour de rôle du néant en vue de ce roi de la création et pour le servir. Je conviens qu'en donnant pour fin à l'ordonnance matérielle de l'univers l'utilité de la population que vous répandez si libéralement dans tous ses quartiers, vous le rattachez en quelque sorte à l'homme, qui, soit dans sa forme actuelle, soit dans ses formes passées et futures, fait, selon vous, partie intégrante de ce grand peuple. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour vous élever à la même hauteur que nous, il faudrait que vous fussiez en état de donner pour préface à votre histoire de la terre une histoire du ciel, dont vous chercheriez le principe, non dans les vaines lois de la gravitation et de l'optique, mais dans les lois qui gouvernent ces tourbillons d'âmes dont vous parlez, et auxquels les mouvements de la matière sont sans doute partout subordonnés dans le ciel comme sur la terre.

Et pour en revenir maintenant au point de l'histoire où vous êtes resté, quelles sections instituerez-vous dans votre quatrième âge? Nous n'y sommes plus sous le règne de la nature, nous sommes arrivés à celui de l'humanité. Vos sciences physiques vont donc vous manquer. Où trouverez-vous en dehors de nous un principe de classification suffisamment général? Encore que nos théologiens ne soient pas exactement d'accord, il ne saurait pourtant y avoir aucun doute que la division septénaire ne doive prévaloir. C'est, vous le savez, la thèse de Bossuet dans son Histoire universelle, et l'autorité de ce grand homme donne sans contredit une valeur considérable à l'opinion qui distingue sept âges depuis la création jusqu'à la fin du monde. D'Adam au déluge, premier âge; du déluge à la vocation d'Abraham, deuxième âge; d'Abraham à la loi du Sinaï, troisième âge; de celle-ci au temple de

Salomon, quatrième âge; de Salomon à la captivité, cinquième âge; de la captivité à la naissance de Jésus-Christ, sixième âge; de la naissance de Jésus-Christ à la fin du monde, septième et dernier âge. Vous saisissez déjà le défaut que l'on peut reprocher à cette grande semaine : c'est sa dissemblance d'avec la semaine de la création. *Septimâ die quievit*, dit la Genèse; et nous, génération du septième âge, combien il s'en faut que nous soyons en position d'imiter à cet égard le Seigneur! En attendant le jour désiré du repos dans la béatitude, nous combattons, nous souffrons, nous agissons, nous sommes toujours l'Église militante. Aussi, malgré l'exemple de Bossuet, l'idée qui a pris généralement faveur parmi les théologiens de ne compter que six âges jusqu'à la fin du monde, et de réserver le septième à l'Église triomphante, me parait-elle mériter la préférence.

Ce système ne diffère d'ailleurs de celui de l'auteur de l'Histoire universelle qu'en ce que la suite des événements depuis Abraham jusqu'à David, au lieu de se partager en deux âges, n'en forme qu'un seul. Peut-être est-il un peu dur de réunir dans la même période des temps aussi diversement doués que ceux qui ont précédé la révélation de Moïse et ceux qui l'ont suivie; mais, indépendamment des nécessités de la symétrie, ce mode de division nous est en quelque sorte imposé par le témoignage même du texte sacré. En effet, de la naissance du genre humain à son renouvellement par le déluge, puis de cette révolution fondamentale à la vocation d'Abraham, voilà d'abord deux âges parfaitement définis dans le livre de la Genèse, dont ils constituent l'objet essentiel; les trois suivants ressortent plus manifestement encore de la récapitulation faite dans saint Matthieu des temps écoulés depuis Abraham :

« Toutes les générations d'Abraham jusqu'à David , quatorze générations; et de David jusqu'à la captivité de Babylone, quatorze générations; et de la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze générations. » La loi de symétrie, vous le voyez, se poursuit dans le sein même de ces âges, puisque le double septénaire les détermine uniformément tous les trois.

Quant au sixième âge, qui, à première vue, semble, à la vérité, d'autant plus disproportionné en importance comme en étendue, qu'il serait séduisant de regarder l'histoire du monde comme divisée en deux parties égales par Jésus-Christ, il faut observer que le même esprit qui nous a fait connaître le partage des temps qui précèdent notre ère a voulu nous donner aussi les éléments du partage de ceux qui doivent la suivre; c'est-à-dire qu'au lieu de se borner à nous définir *in globo* le grand âge dont il s'agit, il nous en a montré par avance les diverses périodes. Vous entendez que, m'élevant ici au-dessus des méthodes naturelles, je veux profiter de mon avantage et fais appel à cette parole qui, dans la prophétie de saint Jean, nous ouvre le secret des siècles qui ne sont point encore, comme elle nous ouvre, dans celle de Moïse, le secret des siècles antérieurs à l'homme et dans la profondeur desquels nulle mémoire ne peut plonger. Bossuet; dans son savant ouvrage sur l'Apocalypse, en a tiré avec raison le complément de son Histoire universelle, car ces mystérieux documents en présentent à la fois la suite et la conclusion. Aussi, depuis le signal donné à cet égard par son génie, les commentateurs les plus recommandables se sont-ils tous accordés à suivre la même voie. A la vérité, ce grand homme, dans l'histoire scellée sous les sept sceaux et accomplie au son des sept trompettes, n'a pas reconnu distinctement les

sept périodes; il n'en a vu que quatre : le règne de la persécution, le règne de l'Église militante, le règne de l'Antechrist, le règne de l'Église céleste. Mais vous n'ignorez pas que les idées de son savant contemporain, l'abbé de la Chétardie, ont plu généralement davantage en ce qu'elles se rapportent plus exactement aux figures employées par l'auteur sacré : la rupture du premier sceau correspond à la persécution de l'Église sous les empereurs; la rupture du second, à la persécution non moins cruelle de l'arianisme; du troisième, à l'invasion des barbares; du quatrième, au fléau du mahométisme; du cinquième, à celui du protestantisme, sous le coup duquel nous sommes encore; du sixième, à une guerre terrible suspendue sur les siècles futurs, guerre dans laquelle doit périr un tiers du genre humain, et que suivront les trois événements qui marquent l'approche du dernier jour : la persécution de l'Antechrist, le retour d'Élie et la conversion des Juifs. Enfin, au septième sceau, le ciel s'ouvre, et de grandes voix, selon la déclaration de saint Jean, s'écrient dans le ciel : « Les royaumes de ce monde sont passés à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il régnera dans les siècles des siècles. » Sans nier qu'il ne puisse y avoir de la témérité à s'attacher trop obstinément à la désignation de tel ou tel âge, du moins faut-il reconnaître que le caractère historique de cette prophétie, qui embrasse dans son large dessein toute notre ère, n'a rien de douteux. Et quelle différence pour l'homme, convenez-en, au lieu de se sentir comme perdu sur un radeau qui flotte au hasard sur l'abîme, de se voir enveloppé avec tous ses semblables dans un drame parfaitement défini, dont tous les actes sont comptés et dont le dénouement est au grand jour !

On peut dire que la connaissance de la durée est ici

le seul élément qui nous manque ; mais c'est un défaut qui règne dans tout notre savoir, et qui, à mon sens, ainsi que je vous l'ai déclaré dès le principe, l'affecte peu. Nous ne sommes guère plus éclairés sur ce détail dans les temps qui sont derrière nous que dans ceux que nous entrevoyons en avant. Il semble même que Dieu ait daigné nous enseigner par une frappante leçon combien est vaine cette curiosité qui s'évertue à évaluer toutes choses à l'échelle des solstices : les trois textes par lesquels il a voulu que sa parole vint jusqu'à nous, l'hébreu, le samaritain et le grec, merveilleusement d'accord sur tout ce qui est de fond, se brouillent tout à fait dès que l'on y cherche des dates. Notre premier âge, selon l'hébreu, est de 1656 ans, de 2242 suivant le grec, et de 1307 suivant le samaritain. Le second âge offre encore plus d'incertitude, puisqu'il est de 367 ans selon l'un, de 1147 selon l'autre, et de 1017 selon le dernier. Bref, vous le savez, on a relevé chez les chronologistes quatre-vingt-dix opinions différentes sur la durée des temps qui séparent Adam de Jésus-Christ : c'est la confusion des langues.

Bien plus, puisque les trois textes se démentent mutuellement, il n'y a pas de raison de croire, si l'on reste sur le terrain de la critique historique, qu'aucun de ces textes soit, à l'exclusion des deux autres, l'expression exacte de la vérité, ni même que celle-ci soit comprise comme une moyenne entre les limites de leurs différences ; d'où il faut conclure que, sur ce point, comme sur tant d'autres de même sorte, il a plu au divin auteur de toute lumière de laisser les choses dans l'indécision la plus complète. Il n'y a pas jusqu'à la distance qui nous sépare de Jésus-Christ, cette distance d'hier, si je puis ainsi parler, que nous ne soyons incapables de déterminer rigoureusement. « On ne con-

vient pas de l'année précise où Jésus-Christ vint au monde, dit avec une belle simplicité Bossuet dans son *Histoire universelle*, et l'on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ère vulgaire; il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde..., diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde que de celle de la naissance de Jésus-Christ. » Si nous ne connaissons et ne pouvons connaître que par à peu près la position des deux pivots de l'histoire, la naissance du premier homme et celle du Rédempteur, il faut nous résigner à ne pas en savoir davantage sur les autres époques, et comprendre qu'il s'établit même par là un certain équilibre entre notre manière de posséder l'avenir et notre manière de posséder le passé.

LE PHILOSOPHE.

Je vous prie de remarquer que notre savoir est soumis ici à une loi fort simple. Il en est de la distance des objets dans le temps comme de leur distance dans l'espace : plus les objets sont voisins de nous, plus nous jugeons facilement leur position; plus ils s'éloignent, plus ils se confondent. C'est au rebours de ce principe élémentaire que vos chronologistes sont allés choisir pour point de départ l'ère de la création, qui de toutes les époques était naturellement la plus incertaine, étant la plus reculée; et de là tout s'est brouillé. Et de même pour la naissance de Jésus-Christ, qui, n'ayant marqué qu'après coup, n'a pas su graver sa date dans les annales contemporaines. Mais, en calculant les temps à partir du point que nous occupons, ou, ce qui revient au même, à partir d'un point authentiquement lié à celui-ci, l'infirmité de la chronologie n'a plus une ap-

parence aussi absolue, puisque l'indétermination ne se produit que suivant une loi progressive et pour ainsi dire mathématique, à mesure que l'on vise à des antiquités plus lointaines.

Quant à l'avenir, je ne fais aucune difficulté de reconnaître notre ignorance, tant à l'égard de la distance des événements qu'à l'égard de ces événements eux-mêmes : nous cheminons sur la route des âges à la manière d'un voyageur qui, enfermé dans une voiture dont l'ouverture est placée par derrière, voit le chemin parcouru se perdre graduellement dans la brume ou la poussière, et ne découvre les choses situées devant lui qu'à mesure de son arrivée à leur hauteur. Mais j'avoue que je me suis senti piqué de ce que vous disiez que de ne pas connaître l'histoire future de la terre, c'est flotter au hasard sur l'abîme. Le drame dans lequel nous sommes directement intéressés n'est pas celui de la terre, c'est celui de notre propre vie ; et, si nous en ignorons les péripéties et la durée, nous savons du moins le dénouement que, grâce à Dieu, nous sommes maîtres de lui donner. Pussions-nous tous, parvenus à ce dernier moment et jouissant alors de la vue complète de la série de nos jours, trouver les mêmes motifs de nous y complaire que l'artiste contemplant l'œuvre que ses soins viennent d'achever ! Dans ce cas, nous n'aurons pas à nous tourmenter beaucoup de ne pas sentir notre curiosité plus satisfaite sur le détail des aventures à venir des habitants de la terre : il nous suffira d'avoir conscience qu'à ce foyer de perfectionnement destiné à devenir, de siècle en siècle, plus efficace pour les âmes qui le traversent, nous avons apporté notre part d'amélioration ; et que, si faible et si secrète qu'elle soit, cette action se propagera de conséquence en conséquence jusque dans la

postérité, et en y produisant même des effets infinis par son influence sur les immortalités qu'elle impressionnera. Dès lors, abandonnant la société du genre humain à Dieu qui veille sur elle et qui saura bien tirer de ses progrès un parti digne de lui, nous pourrions, en toute confiance, repousser du pied le globe terrestre pour prendre joyeusement notre essor dans l'inconnu de l'univers. Ainsi, croyez-moi, laissons là les accidents qui attendent les âges futurs, puisque nous n'avons rien à en tirer, et tâchons seulement, en nous inspirant autant que possible des enseignements du passé, de bien comprendre quel est le caractère de la résidence où nous vivons aujourd'hui, afin d'y préparer pour l'avenir les conditions les plus avantageuses que l'application de notre vie puisse produire.

C'est par là que je reviens à la classification des phénomènes de l'histoire. Votre système ne me satisfait point; je ne saurais accepter qu'un seul de vos âges, celui qui est caractérisé par la pleine possession de l'idée du Médiateur. Sans entrer dans le débat de votre déluge, qui, supposé même qu'il eût été universel, serait encore moins propre à constituer un âge que votre Babel, symbole de la cessation de l'unité de société et de langage, je reconnais volontiers que vos trois autres âges sont excellents quant à l'histoire du peuple juif : âge de la confusion et de l'enfance de la nationalité d'Israël, âge de sa plénitude sous l'empire du temple et de la royauté, âge de l'assujettissement successif aux quatre monarchies; mais il est évident que ces âges sont trop étrangers aux révolutions du reste du monde pour convenir à l'histoire universelle. Peu importe que la petite nation de la Judée fût secrètement destinée par la Providence à couvrir plus tard de son nom et de ses écritures le monde entier : on ne s'est jamais

avisé d'ériger en événements fondamentaux les traits du bas âge d'un conquérant, bien qu'ils soient au fond le prélude de ses actes futurs. Autant vaudrait mettre tout de suite hors la loi tous les autres peuples de l'antiquité, comme des excroissances parasites d'un genre humain qui, vous l'avouerez, aurait fait dès lors bien peu de figure.

On ne peut assurément adresser à votre sixième âge un reproche du même genre : il n'y a pas un point du globe que l'Évangile n'ait touché, et d'autant mieux que le Coran ne laisse pas d'en porter malgré lui quelque chose. Mais les changements que nous réserve l'avenir, d'ici à la transformation de notre humanité, seront-ils tellement limités que nous ne devons nous attendre à leur voir dépasser tout ce qu'a vu le moyen âge? Mesurons la vitesse croissante avec laquelle change le monde depuis deux ou trois siècles, et transportons-nous en imagination à cinq ou six mille ans d'ici; nous ne pouvons nous empêcher de pressentir des variations prodigieuses. Où s'arrêteront-elles? Je vois tant de siècles accumulés à l'horizon, que ma vue se perd avant d'en trouver le fond. Prenons donc plus de liberté, et renouons de commun accord à ces subdivisions étroites auxquelles je constate volontiers que votre créance ne vous engage nullement. Pourquoi ne pas permettre à l'histoire de la terre d'étaler à nos yeux, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, toutes les grandeurs dont nous apercevons en elle le principe? Pour ma part, au lieu d'aller chercher dans vos révélations et vos prophéties des inductions plus ou moins ingénieuses, j'aime bien mieux regarder tout simplement quelles sont les idées populaires, en prenant ce mot dans sa grande acception, qui ont eu cours suc-

cessivement sur les âges. Permettez-moi de vous en remettre le tableau sommaire sous les yeux.

Nous ne possédons aucune théorie du genre humain plus ancienne que la fable des quatre âges. Elle flotte dans toute l'étendue de ce courant des peuples du Midi, dont l'histoire constitue pour nous le fond principal de l'antiquité. On dirait que l'homme possède dès lors un si profond et si invincible sentiment de la perfection dont sa nature est capable, qu'il ne peut s'empêcher de lui donner réalité quelque part; et que, désolé dans le présent, désespéré dans l'avenir, trop humble pour prétendre au ciel, il ne lui reste d'autre ressource que d'imaginer cet état idéal dans un passé sans retour. Sans doute, il y a là une erreur, mais non pas tant sur le principe de la croyance, puisqu'il est évident que Dieu a dû créer le premier couple dans l'innocence et par conséquent dans un bonheur relatif, que sur la forme dont la croyance s'est revêtue par l'exagération des peintures du premier âge et la supposition d'une dégénérescence continue. C'est dans les monuments de l'Inde que l'on découvre, à ce qu'il semble, les apparences les plus lointaines de cette théorie, et, s'il n'est pas permis de les regarder comme constituant la source primordiale, on peut estimer du moins qu'elles en sont une des dérivations les plus prochaines que nous ayons. Selon la déclaration attribuée par Manou à Brahma lui-même, le genre humain tourne éternellement dans un même cercle partagé en quatre âges.

« Les périodes des Manous, dit la loi, sont innombrables, ainsi que les créations et les destructions du monde, et l'Être suprême les renouvelle comme en se jouant. Dans le Crita-Youga, la justice, sous la forme d'un taureau, se maintient ferme sur ses quatre pieds; la vérité règne, et aucun bien obtenu par les hommes

ne dérive de l'iniquité. Mais dans les autres âges, par l'acquisition illicite des richesses et de la science, la justice perd successivement un pied, et, remplacés par le vol, la fausseté et la fraude, les avantages honnêtes diminuent graduellement d'un quart. Les hommes, exempts de maladies, obtiennent l'accomplissement de tous leurs désirs et vivent quatre cents ans pendant le premier âge. Dans le Tréta-Youga et les âges suivants, leur existence perd par degrés un quart de sa durée. Certaines vertus sont particulières à l'âge Crita, d'autres à l'âge Tréta, d'autres à l'âge Dwâpara, d'autres à l'âge Cali, proportionnellement à la décroissance de ces âges. »

Sauf la forme, cette fable indienne est presque identique avec celle que nous rencontrons chez les Grecs. Relisons ensemble ce vieil Hésiode, qui a dominé les siècles presque à l'égal d'Homère.

« Dès que furent nés les dieux ainsi que les mortels, les dieux, habitants de la demeure céleste, créèrent la race d'or chez les hommes aux langages divers. Ces hommes étaient soumis à Saturne, qui régnait alors dans le ciel. Doués d'une âme tranquille et affranchis du travail et de la peine, ils vivaient semblables aux dieux ; la triste vieillesse n'existait pas ; les pieds et les mains toujours également fermes, comblés des fruits de la terre, amis des dieux, ils passaient leur vie dans d'heureux festins sans connaître le mal ; ils s'endormaient pour mourir... Les habitants de la demeure céleste firent ensuite la race d'argent, inférieure de beaucoup à la première, différente à la fois par les habitudes du corps et par l'esprit. L'enfant demeurait cent ans auprès de sa mère prévoyante, faible et nourri dans le sein du foyer domestique. Une fois arrivés à la jeunesse et sortis de la puberté, les hommes, accablés

de maux, à cause de leur folie, se trouvaient déjà voisins de la mort. Ils ne savaient pas s'abstenir de l'injustice les uns à l'égard des autres, et ne voulaient ni adorer les dieux, ni sacrifier sur les autels des bienheureux, suivant la loi des coutumes antiques. Jupiter les fit disparaître... Jupiter créa alors une troisième race parmi les hommes aux langages divers, la race d'airain, entièrement différente de la race d'argent, tirée du frêne, véhémence, robuste. Leur passion fut pour les jeux de la guerre et les violences; ils ne mangeaient d'aucune nourriture; mais, durs et grossiers, ils avaient une âme de diamant... Égorgés les uns par les autres, ils descendirent sans honneur dans la sombre demeure de l'horrible Pluton. Après que la terre eut couvert leur race, sur cette terre, nourrice d'un grand nombre, Jupiter fit une quatrième race plus forte et meilleure, race divine de héros, appelés demi-dieux du premier âge sur la terre immense. Ceux-ci eurent aussi les guerres funestes et les dures batailles : ils périrent, les uns devant Thèbes aux sept portes, la ville de Cadmus, les autres devant Troie, où ils trouvèrent la mort après avoir traversé sur leurs vaisseaux la vaste étendue des mers à cause d'Hélène à la belle chevelure... Oh ! pourquoi ai-je été mêlé à la cinquième race ! Que ne suis-je mort avant elle, ou que ne suis-je né plus tard ! Maintenant, en effet, c'est l'âge de fer : durant le jour, le labeur et la misère ; durant la nuit, la corruption. Cette race donnera aux dieux de grandes peines. »

Si la version indienne est trop peu naïve pour être jugée primitive, à l'inverse, il y a, dans la naïveté même de celle-ci, un signe qui indique assez clairement qu'elle n'est pas primitive non plus. Ne remarquez-vous pas de quelle manière la loi de décroissance perd brusquement sa simplicité, pour faire place,

entre le troisième et le cinquième âge, à une anomalie qui n'a d'autre raison que de ménager la susceptibilité de la Grèce à l'égard des temps héroïques de son histoire? Mais la moralité de la fable n'en est point altérée, car elle est tout entière dans le contraste du premier et du dernier âge : les hommes d'aujourd'hui ne sont toujours qu'une race déchue!

La même tradition respirait dans le Latium. Elle est le fond de l'intéressant discours sur les antiquités de cette contrée, mis par Virgile dans la bouche d'Évandre. Comme Hésiode, c'est au règne antique de Saturne qu'il rapporte l'âge d'or. « A ce roi appartiennent les siècles qu'on appelle les siècles d'or... Mais peu à peu un âge décoloré et dépravé, la rage de la guerre, l'amour de posséder, leur succédèrent. » Dans le poème des Géorgiques, à propos des conditions de l'agriculture, bien qu'on y respire comme un vague sentiment des progrès accomplis par le genre humain dans cette période malheureuse, c'est encore la même thèse. Ovide, dans ses Métamorphoses, n'a garde d'en omettre une si radicale, et, sans marquer les mêmes égards qu'Hésiode pour la mémoire des héros, il chante la transformation régulière de l'âge d'or en âge d'argent, de l'âge d'argent en âge d'airain, et de celui-ci en âge de fer, qui est le nôtre. Horace, avec une cruelle acrimonie, généralise la même idée et fait de la dégénérescence une loi continue : « L'âge de nos pères, plus mauvais que celui de nos aïeux, nous a enfantés, nous plus dépravés encore, et qui donnerons naissance à une race pire que la nôtre. » Il n'y a pas jusqu'à Tibulle qui ne joigne sa voix à ce concert de malédictions contre l'âge présent, et ne regrette l'âge heureux et barbare où n'existaient pas encore les

grandes routes ouvertes entre les peuples par le glaive de Rome :

*Quam bene Saturno vivebant rege, prius quam
Tellus in longas est patefacta vias !*

Enfin, cette doctrine décourageante enveloppe le paganisme grec et romain tout entier : elle naît avec lui, le couvre dans toute son étendue, et se maintient tant qu'il dure. C'est la croyance courante, que tout le monde accepte avec la vie, dont nul ne songe à se défaire, qui résonne sur toutes les lyres et se reflète sur toutes choses. Les plus éminents philosophes se courbent devant elle, et Platon lui-même, ce maître suprême de l'antiquité occidentale, s'en nourrit, sans avoir l'audace et la vertu de protester contre elle au nom du genre humain.

Transportez-vous au foyer du mazdéisme : les mêmes idées y ont cours, et avec un caractère théologique bien supérieur. Dans la première période, le principe du bien règne seul : c'est l'âge de l'Éden. Dans la seconde, le principe du mal se mêle à celui du bien : c'est notre âge. Dans la troisième, le principe du mal l'emporte, et la terre appartient tout entière à Ahri-man : c'est le règne futur de l'Antechrist. Enfin, comme vous le savez, dans la quatrième période, la sanctification universelle se produit. « Ormuzd, dit le Boun-Dehesch, savait, par sa science souveraine, que, dans le cours de neuf mille ans, lui, Ormuzd, pendant trois mille ans, devait toujours marcher seul; que pendant trois mille ans, les opérations d'Ormuzd seraient mêlées; que les trois derniers mille ans seraient à Ahri-man; et qu'à la fin Ahri-man serait sans force, et l'auteur du mal éloigné des créatures. »

Les traditions relatives à l'antique patriarche Djem-

chid, dont les Naçkas nous ont conservé tant de traces, sont très-frappantes aussi au même point de vue. Elles s'accordent également à supposer que l'harmonie, l'abondance et la longévité régnaient sur la terre dans ces périodes reculées. « Le pur Djemchid me répondit : Je rendrai heureux le monde qui vous appartient; je rendrai votre monde fertile et abondant; j'en aurai soin; je le nourrirai, j'en serai le chef, je le gouvernerai, pourvu que pendant mon règne il n'y ait ni vent froid, ni vent chaud, ni pourriture, ni mort, que les Dévas disparaissent lorsque je prononcerai votre parole. Le saint Ferouer de Djemchid, fils de Vivengham, fut grand devant moi. Ensuite il régna. L'effet suivait promptement ce qu'ordonnait sa langue sublime. Je lui donnai, à lui et à son peuple, la nourriture, l'intelligence, la vie longue, moi qui suis Ormuzd. » Jusque dans le Deçatir, qui est évidemment un des derniers souffles de cette grande religion, le même esprit se soutient encore. « O Djemchid ! fils de Tehmourets, je t'ai appris tous les arts qui font l'ornement et les délices du monde; ma lumière se reflète sur ta personne; ma parole est dans ta bouche... Maintenant les hommes ne font que du mal : ils suivent la route des crimes et des rapines; ils méconnaissent, ô Djemchid, la mission dont je t'ai investi; mais je te retirerai du milieu de ces malfaiteurs; je te rapprocherai de moi, tu demeureras à jamais avec moi, et ils supporteront la domination des tyrans étrangers ! »

Enfin le peuple juif lui-même, malgré la profonde originalité qui le distingue, entre ici, peut-être par suite de ses communications avec l'Égypte et la Chaldée, dans des sentiments analogues à ceux de tous les autres peuples du Midi. Non-seulement le principe de la déchéance fait également le fond de sa théorie du genre

humain, mais on découvre une sorte de correspondance avec le reste de l'antiquité dans les formes dont ce principe est revêtu. A la vérité, les âges ne sont pas aussi catégoriquement séparés les uns des autres dans la tradition juive que dans celles qui viennent de passer sous nos yeux; et c'est un point qui mérite d'être compté parmi les adoucissements apportés par le génie hébreu à la croyance primitive, car il en résulte que l'unité du genre humain demeure d'autant mieux en évidence. Mais, sous la trame continue des tableaux, des divisions parfaitement semblables à celles des âges ne se laissent pas moins sentir. D'abord, sous la figure de l'Éden, on voit paraître l'âge d'or, le règne d'Ormuzd : la terre est fertile et produit spontanément tous les fruits; l'homme vit en paix, exempt de toute souillure, ami de Dieu, immortel. A la suite de cet âge d'innocence et de bonheur, la dégénérescence commence; et ici, nouvelle particularité qui atteste admirablement la supériorité de l'hébreu : c'est par un pur effet de la liberté de l'homme, et non par l'action d'une puissance méchante ou par un décret aveugle du destin, que le changement s'opère. C'est bien toujours, comme dans le mythe de l'Arie, l'affreux serpent qui est la cause du mal; mais il ne le produit pas d'autorité, et ne réussit à s'introduire dans le monde que parce que l'homme se fait volontairement son complice. Pendant l'âge qui succède à l'invasion du péché, la justice et le culte de l'Éternel se soutiennent dans la descendance de Seth, les saints prospèrent, la civilisation développe ses bienfaits, la vie humaine jouit, comme dans Hésiode, Manou et Zoroastre, d'une durée incomparablement plus grande que dans les temps postérieurs. A la fin de cet âge, une troisième race fait tout à coup irruption dans l'histoire. Qui ne serait

frappé des rapports de cette race de géants, violente, impie, avec la race d'airain si vivement caractérisée par Hésiode, et des forfaits de laquelle, au dire d'Ovide, Jupiter se résout enfin à faire justice par le déluge? « En ce temps-là, les fils de Dieu s'étant unis aux filles des hommes, et celles-ci ayant engendré, il y eut sur la terre les géants : ceux-ci furent les robustes, les hommes de renom. Mais Dieu, voyant que la méchanceté des hommes était grande, et que toutes les pensées de leur cœur étaient constamment dirigées vers le mal, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. » Déjà, en malédiction de cette race, une nouvelle diminution de la vie humaine avait été arrêtée. « Mon esprit ne demeurera pas toujours dans l'homme, parce qu'il est chair, et ses jours seront de cent vingt ans seulement. » L'anathème est prononcé, le déluge engloutit les géants et la terre les recouvre!

La race qui suit le déluge, au lieu d'avoir, comme chez les Grecs, une origine à part, provient simplement de la lignée des justes préservée de la destruction universelle par une faveur spéciale. C'est bien la quatrième race, la race de fer. A l'exception de la période occupée par les patriarches, et qui, sous d'autres couleurs, rappelle à certains égards la période héroïque d'Hésiode, le crime et le malheur se disputent les hommes de cet âge. Du veau d'or à Moloch, de la captivité d'Égypte à celles de Ninive et de Babylone, les plaintes et les accusations des prophètes ne cessent de retentir. « J'ai cherché parmi les hommes, dit Jéhovah dans Ézéchiel, j'ai cherché un homme qui pût servir de barrière, et qui s'interposât devant moi en faveur de la terre, afin que je ne la dissipe point, et je ne l'ai pas trouvée, et j'ai répandue sur eux mon indignation. » Les philosophes sont animés du même sentiment que

les prophètes. Ils le confirment en y adaptant leurs théories. Philon enseigne que le premier homme a été fait effectivement à l'image de Dieu, comme le rapporte la Genèse, mais qu'à la suite du premier homme, les copies faites les unes sur les autres, et non plus d'après l'original divin, se sont éloignées de plus en plus de l'ineffable ressemblance. Il compare le souffle du Créateur, renfermé dans Adam, à la force de l'aimant qui s'affaiblit en se communiquant de proche en proche. « Celui des anneaux d'une chaîne de fer qui touche à l'aimant, dit-il dans le traité sur la Création du monde, y adhère fortement; celui qui vient ensuite adhère déjà moins; et cependant le troisième demeure suspendu au second, le quatrième au troisième, le cinquième au quatrième, et ainsi de suite pendant une longue série, en raison d'une même force qui attire et retient tous les anneaux, mais non pas tous de la même manière; car, plus ils sont éloignés de la source, plus ils se relâchent, la force attractive diminuant et ne pouvant les retenir tous également. Quelque chose de semblable paraît être arrivé au genre humain, les générations successives étant, de siècle en siècle, plus faibles quant aux forces et aux qualités du corps et de l'âme. » Le spectacle des souffrances et des opprobres de la nation sainte sous le second temple ne justifie que trop ces théories désolantes. « J'ai loué ceux qui sont morts plus que les vivants, dit l'Ecclésiaste, et plus encore celui qui n'est point né et n'a pas vu tous les maux qui sont sous le soleil. » Isaïe, Ézéchiel, Jérémie, tous les poètes de Jéhovah, et à la suite des poètes, les commentateurs et les philosophes, les rabbins, les pharisiens, toutes les sectes, unissent du fond de l'abîme leur voix gémissante à celle du monde païen, et le beau vers d'Hésiode est dans tous les cœurs et toutes

les langues : « Hélas ! pourquoi ai-je été mêlé à la cinquième race ! Que ne suis-je mort avant elle, ou que ne suis-je né plus tard ? »

Que ne suis-je né plus tard ! Voilà le principe d'une conception des âges toute différente. L'homme ose soupçonner que la terre n'est peut-être pas condamnée à une infortune éternelle. L'affliction que lui cause la vue de ce monde engendre en lui l'espérance, cette fille du ciel, bénissable inspiratrice des prophètes, consolatrice indéfectible de tous les malheureux. Dans la fable des Grecs, elle se trouve associée au fait même de l'invasion du mal : Jupiter confie à la discrétion de la femme le vase fatal qu'une curiosité téméraire doit ouvrir, et duquel tous les maux s'épancheront ; mais l'espérance y est enfermée avec les maux, et, moins prompte à s'enfuir, elle y demeure. De même, Jéhovah, après que la femme, en portant la main sur le fruit défendu, a donné l'essor à tous les maux, livre les générations humaines à leur déplorable sort, mais en leur laissant l'espérance : l'espérance repose au fond même de sa menace, et il prédit à Satan que la postérité de la femme l'écrasera un jour. Cette foi dans la destruction future du principe du mal n'est pas moins à découvert dans la mythologie mazdéenne. Le sentiment de l'espérance, résultat infailible de toute élévation vers Dieu, devait en effet respirer dans la prière de tous les justes, bien que nulle part sans doute il ne l'illuminât plus profondément que chez les adorateurs du Dieu unique. On le trouve dans toutes les traditions des Juifs, dans toutes leurs écritures, jusque dans les chants les plus sinistres de leurs prophètes. C'est à lui seul que remonte cette prédiction du règne du Messie, qui va grossissant de siècle en siècle, et qui, sous des formes diverses, surgissant simultanément

chez les sibylles et chez les mages, rempli de ses éclats le monde entier, et nous permet de dire, tant sa naissance et sa propagation sont naturelles, que la partie la plus manifestement inspirée des livres saints en est aussi la moins miraculeuse.

De l'explosion de ce sentiment universel, trop ému par le spectacle des afflictions croissantes de la terre pour se contenir davantage, résulte la conception d'un nouveau système sur les âges. Si je ne craignais de donner à ma pensée une forme paradoxale, j'oserais dire que tout le changement apporté dans le monde par le christianisme se réduit à l'affirmation d'un cinquième âge. Les hommes ne se considèrent plus comme faisant partie de l'âge de fer. Ils se croient, et entrent par là même dans l'âge de la rédemption et du salut. La nature humaine, avilie et maudite dans l'âge précédent, est réconciliée avec Dieu dans celui-ci ; et pourvu que la volonté y consente, toutes les grâces spirituelles sont prêtes à affluer dans les âmes. La conscience du Médiateur leur est donnée, et, par l'intercession du Médiateur, le commerce avec Dieu devient aussi assuré ici-bas qu'il peut l'être dans le ciel. Le caractère de l'âge nouveau est vivement résumé dans ces belles paroles mises dans la bouche de Jésus par saint Jean : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » De même que, durant son séjour au désert, Israël, en proie aux morsures venimeuses, demeurait prosterné sur la terre ou mourait dans le désespoir et l'horreur, de même le genre humain dans l'âge de fer et de malediction ; mais, de même qu'en attachant leurs regards sur le symbole érigé par Moïse, les tribus se relèvent, de même en s'unissant au type idéal de l'Homme-Dieu

jusqu'à faire corps avec lui, les hommes doivent se guérir des maux qui, depuis tant de siècles, les obsèdent et les supplicient.

La raison théologique de cet âge et sa connexion avec les âges antérieurs sont également définies avec une grande simplicité dans ces paroles célèbres de saint Paul : « C'est pourquoi, comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, et qu'ainsi la mort s'est transmise à tous les hommes par un seul en qui tous ont péché; comme donc c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification qui donne la vie. » Les âges de déchéance sont la conséquence d'Adam : l'âge nouveau est la conséquence de Jésus; et comme Adam était l'auteur de la rupture de l'alliance, Jésus est l'auteur de la réparation. C'est saint Paul qui a eu la gloire d'entendre le premier qu'il ne s'agissait pas ici d'une révolution particulière au peuple juif, mais d'un âge véritable destiné à envelopper dans ses bienfaits le genre humain tout entier. Il comprit que toute l'antiquité, sans distinction de temps ni de nation, s'étant jugée dans un état commun d'abaissement et de disgrâce, avait des droits égaux à reprendre vie dans l'Évangile. Le monde, longtemps accablé, releva donc la tête et crut à la divinité du Christ qui lui ouvrait par cette croyance même un âge nouveau, parce qu'il avait cru à la déchéance universelle dans Adam, et qu'empreint cependant de l'idée impérissable de la miséricorde infinie, il n'avait jamais pu abandonner l'espérance d'un avenir meilleur.

Convenez toutefois que l'âge nouveau n'avait jamais été imaginé par ses précurseurs sous les formes dont il s'est revêtu. Si les prophètes ont quelquefois entrevu

les persécutions et les misères chez le Messie expiateur, ils se sont toujours représenté, immédiatement à la suite de l'épreuve, la glorification et le triomphe. Ils n'ont pas soupçonné, et, il faut bien le reconnaître, on ne soupçonnait pas davantage parmi les apôtres, l'existence de cette longue période qui a déjà pris à peu près autant de temps qu'il s'en est écoulé depuis Abraham jusqu'à l'Évangile, et dans laquelle, tandis que la réconciliation de la nature humaine est déjà opérée en principe, les antiques promesses sur le rétablissement du monde demeurent cependant en suspens. Comment, du jour où la bouche du Tout-Puissant a prononcé le pardon, cette parole, comme un rayon chassant la nuit, n'a-t-elle pas fait disparaître de la terre tous les effets de vengeance que la malédiction de l'Éden y avait fait surgir ? « De même, dit Isaïe, que la pluie et la neige descendent du ciel et n'y remontent pas, mais enivrent la terre et s'y confondent et la font germer, en donnant la semence à celui qui sème et le pain à celui qui a faim, de même sera ma parole quand elle sortira de ma bouche : elle ne me reviendra pas vide ; mais tout ce que j'ai voulu elle le fera, et elle prospérera dans ceux à qui je l'ai envoyée. » Aussi les Juifs n'ont-ils jamais voulu reconnaître l'accomplissement de leurs prophéties dans ce triste moyen âge, prosterné de jour et de nuit dans la cendre et la poussière, flagellé, foulé aux pieds, torturé par la tyrannie, la crainte et la misère, sublime au dedans, mais déplorable par tous ses dehors, et, toujours sous le coup de l'anathème primitif, retenu loin de l'Éden pendant dix-huit siècles par le chérubin impitoyable. Le spiritualisme le plus exalté pouvait seul se contenter d'une réparation si peu sensible, et, se concentrant dans les essences mystiques, malgré les réclamations de la nature, se faire un néant

des joies de la terre, en vue des cieux ouverts et inondés. Tel est en effet le caractère le plus profond de cet âge de douleur et d'espérance, que le christianisme a inventé, et qui se pose lui-même, comme un intermédiaire, entre les âges de la déchéance et celui de la réhabilitation définitive.

Le dix-huitième siècle a vu poindre, vous le savez, une théorie des âges bien différente de toutes celles-là : c'est la théorie de la perfectibilité. La prétendue dégénérescence de l'homme, qui a tant occupé les siècles précédents, ne paraît plus à celui-ci qu'une fable puérile. Qu'important, s'écrie-t-on, les croyances dont s'est payé le passé? le sage ne doit désormais ajouter foi qu'aux déterminations de la raison! C'est d'après l'observation des conditions réelles de l'espèce, et non d'après les préjugés et les rêveries de son enfance, que l'on aura désormais à écrire l'histoire! Le mal est une loi naturelle et de tous les temps, mais dont les effets, grâce au développement de l'esprit humain, vont sans cesse en s'amoindrissant. A peine jeté par la nature sur le globe, l'homme, par suite des obstacles que les besoins de son organisation y rencontrent, se trouve exposé à toutes sortes de souffrances : il est obligé de lutter pour soutenir sa vie; mais, à mesure qu'il lutte, son intelligence se dégage, ses instincts sociaux se développent, sa puissance sur le monde physique se fortifie, son perfectionnement se réalise. De même que l'antiquité était supérieure à la sauvagerie primitive, de même le moyen âge est supérieur à l'antiquité; et nous, élevés dès à présent par la liberté de la pensée à une telle hauteur au-dessus des superstitions de nos pères, nous ne sommes que des enfants en comparaison de notre postérité, dont nous avons du moins la vertu de pressentir de loin la grandeur. A moins d'une

explosion de la planète ou d'un choc fortuit contre les astres, il est impossible d'assigner aucune limite aux progrès futurs du genre humain, et, maîtres de nos destinées dont nous possédons enfin le secret, nous marchons fièrement à notre apothéose.

Aussi, voyez quelle manière nouvelle d'écrire l'histoire ! Il ne s'est pas écoulé un siècle depuis que Bossuet esquissait, pour l'enseignement des rois, ce tableau des sept âges que vous rappeliez tout à l'heure, et dans lequel, à côté d'un Dieu si absolu, vous ne trouvez qu'un genre humain si misérable et si humilié ; transportez-vous en pleine Sorbonne, en séance solennelle, et écoutez ce discours : c'est le prier de la Sorbonne s'expliquant devant un auditoire d'élite sur les lois fondamentales de l'histoire : « Tous les âges, dit-il, sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé. Les signes multipliés du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle, et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense, qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès... L'histoire universelle, ajoutait-il ailleurs, embrasse la considération des progrès successifs du genre humain et le détail des causes qui y ont contribué : le genre humain, toujours le même dans ses bouleversements, comme l'eau de la mer dans les tempêtes, et marchant toujours à sa perfection. » Qu'eût dit Bossuet à ce discours de Turgot ? Rien qu'à ce mot de perfection du genre humain, n'eût-

il pas soupçonné que l'âge dont il avait fait partie s'était conclu en sa personne et qu'un âge nouveau s'annonçait ! Toute la philosophie de ce temps était imbue des mêmes pensées. Buffon, en terminant son discours sur les Époques de la nature, si différent, de son côté, de la thèse du moyen âge sur la même question, jetait sur l'homme ce coup d'œil empreint du sentiment de la merveilleuse puissance de cette espèce suprême. « Eh ! que ne pourrait pas l'homme sur lui-même, je veux dire sur sa propre espèce, si la volonté était toujours dirigée par l'intelligence ? Qui sait jusqu'à quel point l'homme pourrait perfectionner sa nature, soit au moral, soit au physique ? Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter d'être arrivée au meilleur gouvernement possible ? » Voilà, jusque du sein de la zoologie, le cri de la perfectibilité, l'appel à la révolution, l'attente des améliorations indéfinies dont est susceptible la nature terrestre !

Persone n'a été, à cet égard, plus logique et plus affirmatif que Condorcet. Élève des encyclopédistes, il a donné une preuve vivante du progrès en s'élançant dans la carrière bien au delà de ses maîtres. Son Tableau des progrès de l'esprit humain est, à mon avis, un des legs les plus estimables de la révolution française ; et aussi faut-il reconnaître qu'en fait d'histoire universelle, notre génération y a pris plus d'inspirations que dans les mythes d'Hésiode et de Moïse. Malgré ses imperfections et ses erreurs, permettez-moi d'admirer cet ouvrage dans sa tendance générale, et plus encore dans la vertu de son auteur : qu'est-ce qu'Archimède poursuivant un problème de géométrie au milieu du sac de Syracuse, auprès de Condorcet poursuivant celui de la destinée du genre humain au milieu de l'épouvantable bouleversement dont il n'était

que trop averti, puisqu'il s'en voyait la victime ? Son livre est, comme le discours de Socrate, le testament d'un philosophe mourant, et de nombreux héritiers l'ont reçu qui en seront les exécuteurs. C'est avec la méthode d'observation à laquelle il avait été attaché toute sa vie que ce grand homme ose aborder l'histoire, et c'est en calculateur qu'il prétend déterminer les caractères naturels non-seulement des âges passés, mais des âges futurs. « Les observations sur ce que l'homme a été, sur ce qu'il est aujourd'hui, dit-il, conduisent aux moyens d'assurer et d'accélérer les nouveaux progrès que sa nature lui permet d'espérer encore. Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer par le raisonnement et par les faits qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. » La réhabilitation de la nature féminine, demeurée accablée depuis tant de siècles sous l'anathème que fait peser sur elle le récit de l'Éden, lui apparaît comme un des traits essentiels de l'âge nouveau, et la condition même de ses progrès. « Parmi les progrès de l'esprit humain les plus importants pour le bonheur général, dit-il, nous devons compter l'entière destruction des préjugés qui ont établi entre les deux sexes une inégalité des droits funeste à celui même qu'elle favorise. Cette inégalité n'a eu d'autre origine que l'abus de la force, et c'est vainement qu'on a essayé depuis de l'excuser par des sophismes. » Enfin, dans son rapport à la Convention sur l'instruction publique, il se résume dans une formule de charité, devenue justement célèbre et qui peut

être considérée comme le programme de toute législation républicaine : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration, sous le rapport physique, intellectuel et moral, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Voilà donc le droit public en mouvement, cherchant non plus la fixité, mais le progrès, et se gouvernant sur un but ouvertement emprunté à la morale de l'Évangile, l'amour du pauvre. C'est de cette source que va procéder la célèbre formule : « L'âge d'or est devant nous, nos pères ne l'ont point vu, nos enfants le verront, et c'est à nous à leur en préparer le chemin. »

Mais ce n'est pas assez pour consacrer, comme elle doit l'être, la force de cette opinion, d'invoquer ici le témoignage des philosophes : il se pourrait que la voix de ces précurseurs, comme celle de Jean, se fût perdue dans le désert. J'atteste la nation elle-même. Emportée dans ce mouvement tumultueux de la révolution, que l'on peut à tant d'égarés considérer comme un mouvement prophétique, la France a si bien senti l'approche d'un âge nouveau que, rejetant du pied le moyen âge dans l'abîme du passé, elle s'est empressée d'ouvrir au développement de cet autre âge la liberté d'une ère nouvelle : c'est ainsi que Colomb, encore en proie aux agitations de l'Océan, reconnu, dit-on, au changement de l'atmosphère, la proximité du monde nouveau. Vous voyez que je fais appel au fameux décret de frimaire. — « Art. 1^{er}. L'ère des Français compte de la fondation de la république, qui a eu lieu le 22 septembre 1792 de l'ère vulgaire. » Puisque nous faisons de l'histoire, il ne saurait vous déplaire d'en voir citer les monuments, et vous me permettez donc d'insister. « L'ère vulgaire dont la France s'est servie jusqu'à présent, ajoute la Convention nationale dans

l'Instruction jointe au décret, pendant dix-huit siècles n'a presque servi qu'à fixer dans la durée les progrès du fanatisme, l'avilissement des nations, le triomphe scandaleux de l'orgueil, du vice, de la sottise, et les persécutions, les dégoûts qu'essuyèrent la vertu, le talent, la philosophie, sous des despotes cruels ou qui souffrirent qu'on le fût en leur nom... L'ère vulgaire fut l'ère de la cruauté, du mensonge, de la perfidie et de l'esclavage. Elle a fini avec la royauté, source de tous nos maux. Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire, et, dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf et pur les annales de la France régénérée. La révolution française, féconde, énergique dans ses moyens, vaste, sublime dans ses résultats, formera pour l'historien, pour le philosophe, une de ces grandes époques qui sont placées comme autant de fanaux sur la route éternelle des siècles. » Et n'y a-t-il même pas lieu maintenant de soupçonner qu'en ouvrant de la sorte l'ère de la perfectibilité, la France n'a peut-être fait que ressaisir d'instinct la trace si longtemps délaissée des nations celtiques?

LE THÉOLOGIEN.

Je vous écoute patiemment! Nous nous proposons de chercher un mode légitime de division pour les événements généraux de l'histoire, et, au lieu de vous y appliquer, vous vous amusez à nous récapituler un ramos d'opinions divergentes. En résumé, que concluez-vous de tout ce discours?

LE PHILOSOPHE.

Je conclus que nous sommes au but. La série d'opi-

nions divergentes que je viens de vous rappeler constitue précisément, selon moi, la division que nous cherchons. S'il est incontestable que la conduite de l'homme est principalement déterminée par l'idée qu'il se forme de sa personne, 'comme cette idée n'est elle-même qu'une conséquence du système qu'il se forme sur la condition de l'humanité dans sa résidence terrestre, il suit que la conduite générale des hommes varie de la même manière que ce système, et que, par conséquent, les changements qu'il éprouve correspondent aux changements les plus profonds de l'histoire. La suite des âges n'est donc au fond que la suite des opinions qui ont successivement régné touchant les âges.

Laissons de côté la période mystique, siècle d'or, Éden, âge d'innocence, et venons tout de suite à l'ère du travail ; j'aperçois un premier âge qui se caractérise justement par l'absence de toute opinion sur les âges. Occupés avant tout, et tous également, des expédients nécessaires à l'entretien de leur vie, les hommes ont trop à faire avec la nature pour prendre souci de théoriser sur les rapports qui existent entre leur condition et celle de leurs pères. Ils ne s'appliquent pas plus à dresser devant eux l'histoire du passé qu'à résumer la leur pour la transmettre à leur postérité. Chacun ne voit que son temps, comme chacun ne voit que son canton. C'est l'âge anté-historique. Il n'y a pas alors d'autre civilisation sur la terre que celle dont nous rencontrons peut-être quelques traits lointains dans les tribus sauvages les plus bénignes. Déjà, cependant, malgré les difficultés qui s'élèvent de toutes parts, le progrès du genre humain est en activité. De même qu'à aucun âge les développements organiques ne sont plus vifs que dans l'enfance, de même, à aucune époque, il n'y a plus de mouvement que dans celle-là. La

mythologie est excusable de s'y représenter les dieux, car jamais il ne s'est produit dans le monde tant d'heureuses inspirations et d'inventions étonnantes. Pas à pas et gagnant chaque jour du terrain, la population se dissémine silencieusement et occupe enfin toute la terre; la variété des races se confirme par la variété des résidences; les langues se forment; les animaux utiles s'appriivoisent; les végétaux propres à l'agriculture se découvrent; les arts s'inventent; les rites et les symboles prennent naissance; la propriété, les lois, les gouvernements s'instituent; et, quand nous découvrons à l'horizon des monuments et des annales, nous avons déjà devant nous des théologies et des empires.

Au second âge règne dans la masse générale des nations l'idée de la déchéance. Cette croyance, toute fautive qu'elle soit, est un progrès, car elle implique la solidarité du genre humain et procède d'un sentiment formel de la justice de Dieu. Elle sert, en effet, à résoudre l'antinomie qui semble exister à première vue entre les souffrances de ce monde et la droiture du Maître suprême de l'univers. Si, dès notre enfance, nous sommes malheureux, se disent les hommes, ce doit être en expiation des crimes de nos pères, et, si les maux de la terre ne cessent de croître, c'est que la dépravation de ses habitants ne cesse d'augmenter. La religion vit de terreur et ne sait imaginer, pour plaire à la divinité irritée, que l'offrande du sang, même du sang humain. Dépourvue de formules solides, elle se perd de plus en plus dans les superstitions et les cérémonies, et n'a pas la vertu de retenir les masses sur la pente de la folie et de l'immoralité. Les justes eux-mêmes sont arrêtés. Ils peuvent bien espérer confusément qu'un jour il leur sera donné d'apaiser la vengeance céleste, mais ils ne possèdent pas le moyen de

se relever dès à présent. S'ils aspirent à se rapprocher de Dieu, ils n'aperçoivent entre leur être et le sien que l'abîme effroyable de l'infini, et il ne se découvre à leurs yeux, au sortir de cette vie, d'autre alternative que de renoncer à l'immortalité, ou de rouler perpétuellement dans un cercle semblable à celui de l'existence présente, ou de courir à leur propre dissolution en cherchant à se résorber en Dieu. Aussi la plupart des nations finissent-elles par renoncer à cette inaccessible et impraticable divinité, pour se jeter à l'envi dans le culte des faux dieux, ou pour parler plus régulièrement, des anges imaginaires de la tradition et de la poésie. Les religions deviennent dès lors innombrables comme les civilisations qu'elles conduisent. Faute d'une liaison convenable avec Dieu, l'humanité, tout en commençant à éprouver une perception vague de son unité, n'est cependant pas capable d'unir spirituellement ses éléments dispersés, car elle conçoit tout au plus son unité dans l'enchaînement de fait des générations, sans la sentir immanente dans la conspiration unanime de tous les hommes en leur commun auteur et vivificateur. La communauté spirituelle faisant ainsi défaut, les individus demeurent donc étrangers l'un à l'autre; les races s'entretiennent dans une antipathie réciproque; chaque peuple n'entend que soi, ne vise qu'à soi, et, sous l'autorité de ses symboles nationaux, poursuit isolément la spécialité qui lui est attribuée dans l'œuvre universelle. Les vieux empires de l'Inde et de la Chine nous conservent aujourd'hui encore, comme des fantômes du passé, les traits fondamentaux de cet âge reculé que tout le monde reconnaît sous le nom d'Antiquité.

Ce que vous me permettrez de comprendre d'une manière générale sous le nom de Moyen âge compose

ma troisième période. Elle se caractérise en ce que les hommes, tout en continuant à croire à la condamnation du genre humain, croient en même temps à sa réhabilitation par l'efficacité du sang expiatoire offert à la justice divine par Jésus-Christ. Ainsi les vagues espérances nées dans la période précédente commencent à se réaliser. On prend universellement possession de Dieu. Dans les contrées les plus reculées, comme dans les classes les plus abandonnées, les âmes, entrant en relation familière avec l'auteur de toutes bénédictions, agissent à volonté par ce commerce mystique sur le fond même de leur nature, et, par suite, sur le cours à venir de leur immortalité. C'est à l'introduction de la croyance au Médiateur que l'humanité doit ce bienfait. Renonçant aux tentatives impuissantes de l'antiquité sur le Dieu abstrait et absolu, la religion conçoit, à la limite de la perfection, une personne humaine revêtue d'un caractère assez élevé pour se lier à Dieu, et c'est à cette sublime personne que les créatures adressent désormais leurs prières, afin que, par son intermédiaire, ces prières puissent arriver à leur fin. Le problème de la sanctification se trouve donc rejeté sur la manière dont s'opère l'union de ce type idéal avec l'Être suprême, et l'enthousiasme de la foi, en triomphant de ce mystère, assure à tous la possibilité du salut. En effet, grâce à la présence de ce Médiateur, qui d'un côté touche à l'humanité et de l'autre à Dieu, la communication avec le souverain principe de la béatitude se trouve établie, et, en même temps, par l'imitation des caractères humains de ce même Médiateur, la justification s'accomplit d'une manière fondamentale et d'autant plus efficace, que les créatures sont dès lors animées de la pleine conscience de leur travail sur elles-mêmes. Voilà ce que l'antiquité n'a ja-

mais soupçonné. Les Juifs, qui ont tant exalté Moïse, se sont bornés à faire de ce prophète un émissaire de Jéhovah, sans avoir jamais eu l'idée de l'ériger en intercesseur et de s'appliquer à lui. Et aussi le mahométisme, et plus encore le bouddhisme, méritent-ils d'être regardés comme dominant à cet égard le judaïsme; car, bien qu'ayant manqué le vrai type du Médiateur, en le confondant, l'une dans la nature humaine et l'autre dans la nature divine, ces deux religions ont eu du moins tendance à chercher un intermédiaire, et se sont ainsi tournées vers le chemin de la perfection. Le christianisme seul y est entré. C'est lui qui a eu la sainte audace de placer sur l'autel l'Homme-Dieu, ni homme, ni Dieu, mais homme et Dieu tout ensemble, réconciliateur, rédempteur, sauveur, et, sous l'empire de cet impérissable idéal, le ravissement de l'humanité dans la carrière céleste est décidément commencé.

Enfin, je crois vous avoir tout à l'heure indiqué des avant-coureurs évidents d'un autre âge. Ce quatrième âge consiste dans une phase nouvelle de la grande religion qui domine le moyen âge, et qui était déjà en expectative dans les demi-lueurs de l'antiquité juive et païenne, et même de la période antérieure à l'histoire. Combien il est différent de l'âge qui le précède! Il se fonde sur la réhabilitation complète de la nature humaine dans sa résidence terrestre, par la conception d'un progrès continu, qui se poursuit depuis l'origine des choses jusque dans les merveilleux lointains des temps futurs, et le moyen âge ne peut compter que pour une simple introduction à cette ère majestueuse. Au moyen âge, la nature humaine est à la vérité considérée comme réconciliée avec Dieu, mais dans son abstraction seulement, et non dans les conditions réelles de son existence mondaine. La terre est toujours sous le

coup de l'anathème de l'Éden. Elle n'engendre à ses habitants que des ronces et des épines ; l'affreux Satan y circule en liberté, et l'homme, assujetti aux privations, aux labeurs, aux tyrannies de l'épée, à toutes les angoisses d'une carrière troublée, y vit dans la terreur de la mort avec gémissment. C'est le fumier de Job. *Homo natus muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* Aussi la religion n'a-t-elle alors de meilleur conseil à donner aux justes que de renoncer à ce monde d'un jour, d'y passer comme n'y étant pas, de ne chercher que le règne mystique du paradis et de n'aimer rien autre. *Rejice transitoria*, dit le génie sévère qui trace à cette époque les règles de l'Imitation de Jésus-Christ, *et quære æterna.*

Mais si les hommes sont réellement en grâce devant Dieu, peuvent-ils sans inconséquence considérer comme un fruit de la colère céleste les conditions qui règnent dans la demeure qui leur est attribuée ? Si, par l'expansion de toutes les facultés dont le Créateur les a doués, ils s'appliquent à faire graduellement disparaître tout ce qui gêne ici-bas leur essor, n'entrent-ils pas ainsi plus profondément qu'ils ne l'ont jamais fait dans la vérité des desseins de la Providence sur ce monde ? Que la réalisation de tous les biens que l'imagination peut se proposer sur la terre soit donc désormais le but des nations. Que le globe, dépouillé de son indépendance primitive, soumette toutes ses puissances à nos lois ; que, moyennant un travail de moins en moins onéreux, il nous fournisse, comme un serviteur fidèle, tout ce qui est nécessaire à l'aisance de notre vie ; que, par les progrès de la politique, la pauvreté, la guerre, les tyrannies, s'anéantissent ; par les progrès de l'éducation, l'ignorance, le vice et la méchanceté ; par ceux de la morale et de la science, les

maladies; par ceux de la croyance à l'immortalité, les terreurs désolantes de la mort; que les relations de l'âme avec la matière convenablement appropriée à ses appétits légitimes, loin de l'entraver, ne soient pour elle que des motifs d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance envers l'auteur de la nature; enfin, qu'au lieu de nous offrir pour modèle le célibat et de rejeter comme des causes d'égarement les sympathies que l'instinct de la vie nous porte à contracter, la religion, laissant tomber un reflet du ciel sur tous nos liens d'ici-bas pour les sanctifier et les tourner à notre profit éternel, puisse dire à l'inverse du moyen âge : *Transitoriis quære æterna* : « Par les choses transitoires, cherche les éternelles. » Telle est, en effet, la parole qui formule le plus justement nos rapports avec la terre, comme avec le reste de l'univers. Nous ne rencontrons rien dans l'univers qui ne puisse servir à nous élever, et nous ne pouvons nous élever réellement qu'en nous aidant de ce que nous offre l'univers. Les astres eux-mêmes, dans leur sublime hiérarchie, ne sont que les degrés superposés par lesquels nous montons progressivement vers l'infini, et les anges du ciel, aussi bien que nous pauvres citoyens de la terre, ne vont à ce qui est éternel que par ce qui est transitoire. C'est dans cet esprit seulement que l'on peut donner à l'imitation de Jésus-Christ toute la valeur morale que cette doctrine renferme; car toutes nos démarches, dans cette vie comme dans la suite de notre immortalité, n'ont dès lors pour objet que de nous faire glisser à travers des états successifs de plus en plus rapprochés de l'idéal suprême.

En même temps que, sous l'influence de ces idées, le genre humain prend une conscience de plus en plus assurée de son élévation graduelle dans l'avenir, il entre

de plus en plus nettement dans le secret de son élévation graduelle dans le passé. Le souverain principe de la perfectibilité illumine à ses yeux tous les temps. Ses âges antérieurs lui apparaissent comme les termes réguliers de son progrès. Il les voit tous au même titre sous la main de Dieu. Il justifie les afflictions qui les ont inégalement désolés, car elles se présentent à lui comme des épreuves appliquées par la Providence à la correction des êtres qui ont mérité de traverser la terre durant ces siècles tourmentés; mais il veut que désormais, par le perfectionnement intellectuel et moral des générations et par leur coalition en faveur de la purification de la société terrestre, ces épreuves aillent en diminuant et se tempérant de plus en plus. Il se rend compte avec la même clarté des opinions diverses qui ont dominé successivement les âges. Il conçoit, comme l'antiquité, que l'homme n'a pu naître que dans un état de paix et d'innocence; mais il entend que, vu l'imperfection de toute vie naissante, cet état n'a pu être qu'un régime précaire et relatif. Il comprend, comme le moyen âge, que la vraie béatitude ne doit être cherchée que dans l'union de l'âme avec Dieu; mais il entend que cette union ne se trouve qu'à l'extrémité d'une chaîne infinie dont la terre constitue un des anneaux, et dont les autres doivent sans doute offrir à notre vie, dans un degré supérieur, des conditions analogues à sa condition actuelle. Conformément aux aspirations prophétiques qui agitent si puissamment les temps modernes, il sent qu'à la considération des progrès de l'individu dans l'immortalité, il est désormais obligatoire d'ajouter la considération du progrès général de la terre; mais il n'entend pas que l'amour de la terre soit destiné à faire perdre l'amour du ciel. Il tend à ce que ces deux amours s'identifient avec l'avenir et ne

fassent plus qu'un, le ciel se reflétant sur la terre pour l'anoblir, et la terre se reflétant sur le ciel pour éclairer ses mystères. « Nous cherchons la cité future : *Futuram civitatem quærimus*, disaient les premiers chrétiens à leurs bourreaux, en leur montrant le ciel. Nous cherchons la cité future, doivent dire de même à leurs persécuteurs les apôtres de l'âge nouveau, mais en leur montrant à la fois la terre et le ciel.

Tels sont, en résumé, les caractères de cet âge, tels qu'il me semble permis de les soupçonner à travers les principes qui ont commencé à se poser en contradiction de ceux du moyen âge, et dont l'empire s'étend ouvertement de jour en jour. C'est à la France qu'appartiendra principalement l'honneur d'avoir inauguré cette grande époque. Sans me dissimuler ni les erreurs de la philosophie du dix-huitième siècle, ni les emportements de la révolution qui le couronne, je m'incline avec respect devant l'annonciation faite par cette philosophie et cette révolution. Pour être à demi voilée par les nuages, l'aurore du jour nouveau ne mérite pas moins d'être saluée par ses contemplateurs. C'est aux rayons de cette lumière que le monde s'ébranle en vue de l'avenir qui l'attend. Il ne peut y avoir d'autre terme à ce mouvement que celui qui est assigné, dans les plans de la Providence, au genre humain lui-même : tout progrès possible y est compris, et, quand le genre humain ne verra plus devant lui aucun progrès à accomplir, le signal de sa palingénésie ne se fera sans doute pas longtemps attendre. Une période nouvelle succédera à la période actuelle, mais elle sera le premier âge d'un genre humain nouveau. En attendant ces événements, que la marche du monde nous fait dès à présent juger inévitables, appliquons-nous avec ferveur au service de l'âge dans lequel nous sommes nés. Ne sentez-

vous pas qu'il nous entraîne à l'amour de Dieu et du prochain avec plus d'énergie qu'il n'y en a jamais eu dans aucun des âges qui nous précèdent? Entraînement invincible puisqu'il est juste! Que la réhabilitation, conçue d'abord pour la nature abstraite, s'étende donc par nos efforts jusqu'à la nature humaine développée en nations, et que l'humanité, sortant de ses limbes, puisse prendre enfin place au soleil dans tout l'éclat de la gloire dont elle porte secrètement en elle le principe! C'est le salut du monde comme de nous-mêmes, et, pour vous exprimer ma pensée d'un seul mot, déroulant dans toute la profondeur de sa substance la parole de saint Jean, j'oserai vous dire : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le genre humain soit maintenant élevé, afin que qui-conque croit en lui ne périsse point. »

LE THÉOLOGIEN.

Si vous ne jugez pas, comme nous, le dix-huitième siècle digne d'être à jamais rayé de la liste des siècles, du moins n'en rayez-vous pas, comme lui, le moyen âge. Quelques idées différentes des nôtres que vous vous fassiez, à ce qu'il me semble, de la mission du Crucifié, vous ne croyez pourtant pas, grâce à Dieu, que la philosophie soit fondée à nous enseigner l'immortalité, à la manière des païens, sans tenir le moindre compte du type ineffable qui vit sur nos autels comme dans le ciel. Si grandes que soient vos espérances, relativement à l'avenir réservé au genre humain, ces espérances, en admettant même qu'elles dussent se réaliser, ne seraient jamais, selon vous, qu'une suite de la parole qui a relevé de son abaissement héréditaire notre race déchue; et d'ailleurs, vous ne faites sans doute pas difficulté

d'en convenir, tous vos problèmes de science, d'industrie, de politique, si féconds pour le bonheur des hommes que vous les supposiez, paraîtront toujours bien secondaires à côté du problème fondamental de la justification, dont s'est tant préoccupé le moyen âge et qui ne pourra manquer de dominer le monde jusqu'à la fin de tous les siècles. Aussi, pourrais-je ne pas vous faire une guerre trop vive sur ce nom d'Introduction qu'il vous platt de donner aux dix-huit siècles qui nous précèdent, si vous vouliez confesser ouvertement que, dans cette Introduction, sont renfermés les principes essentiels de toutes les améliorations qui pourront venir au jour avec le temps. Puissent les perspectives que vous entrevoyez n'être pas illusoires ! car, si la charité nous fait un devoir de désirer avant tout que le nombre des bons s'accroisse sur la terre, nous ne devons pourtant pas faillir à souhaiter que le nombre des âmes qui accomplissent ici-bas leur épreuve dans les tourments et la misère aille, s'il se peut, en diminuant ; et c'est même à combattre, autant que j'en suis capable, ce mal physique, contre lequel vous semblez prêt à invoquer une croisade, que je m'applique chaque jour dans la mesure de mes aumônes.

Aussi n'est-ce pas tant la question des changements de l'économie temporelle du moyen âge qui me paraît élever de la difficulté entre nous, que votre tendance à transformer la suite historique des hommes en une sorte de personne morale sous le nom d'humanité. Si les hommes peuvent être considérés comme faisant corps, c'est dans l'unité de la religion et non pas dans la succession de leurs générations, qui n'est au fond qu'un phénomène purement accidentel. Il y a d'ailleurs une conséquence frappante de votre manière de voir que je veux vous montrer, et qui vous met singu-

lièrement en contradiction avec vous-même. Si l'humanité constitue, comme vous le prétendez, une personne véritable, ce que vous avez appelé l'âge anté-historique nous représente son enfance, l'antiquité son adolescence, le moyen âge sa jeunesse, et l'âge dans lequel vous nous faites entrer actuellement serait son âge mûr. Mais l'échelle des âges, vous le savez, est une échelle double. Rappelez-vous seulement cette image, devenue si populaire parce qu'elle est si juste, où, d'un côté, l'homme gravit à partir du berceau les degrés ascendants jusqu'à l'âge mûr, après lequel, les degrés s'abaissant en sens inverse, il redescend par la vieillesse et la décrépitude jusqu'au tombeau. La personne de l'humanité, si l'on suivait exactement vos principes, aurait donc à parcourir ces mêmes âges, de sorte qu'après l'âge culminant dans lequel vous la placez aujourd'hui, il lui resterait à entrer dans une ère de décadence pour se précipiter graduellement vers sa fin. Voilà, sans contredit, un mouvement naturel ! Sans nous piquer d'attribuer aux lois de la nature un empire aussi absolu que vous le faites, remarquez que nous leur sommes pourtant ici plus fidèles que vous. En comptant sept âges dans l'histoire, nous ne faisons en définitive que nous conformer à l'exemple de l'homme, dont la vie nous présente également une série de sept âges, et, en prophétisant ce dernier âge que vous repoussez comme contraire à votre progrès continu, nous nous ajustons encore sur le type de l'homme. Que sont en effet les terribles fléaux que saint Jean nous décrit figurément au sixième âge, la conjuration du dragon, la tribulation des justes, la persécution de l'Antechrist, sinon les analogues de ces symptômes d'affaissement qui se développent toujours avant la mort et la préparent ? « Le jour du Seigneur ne vien-

dra point, dit saint Paul aux Thessaloniens, que l'apostasie ne soit arrivée auparavant. »

LE PHILOSOPHE.

Certes, je ne me rendrai pas à votre argument. S'il était fondé, la doctrine du progrès serait, je l'avoue, bouleversée. Mais j'ai d'abord à vous répondre que je ne veux nullement personnifier l'humanité au point qu'il vous plait de supposer. Si l'humanité, prise dans l'unité de son histoire, peut être considérée comme une personne morale, ce n'est pas à dire qu'elle suive exactement les lois d'une personne réelle. Elle n'est pas dans la condition de l'homme qui, vivant dans un corps dont il n'est pas le maître, finit nécessairement par se ressentir des altérations qui ne tardent pas à en affecter le mécanisme. Le tourbillon planétaire auquel l'humanité est liée, bien que comparable à certains égards au tourbillon que nous nommons le corps humain, en est pourtant essentiellement différent : loin de s'user à vue d'œil comme celui-ci, il ne connaît que les variations séculaires que nous avons considérées dans notre précédent entretien ; et, bien avant que, par l'effet de ces variations, son activité vitale ait pu subir aucune diminution sensible, l'humanité aura gagné l'époque où ayant rempli le globe et n'ayant plus aucun progrès à accomplir, ses générations devront se transformer pour une phase nouvelle. Donc aucune dégénérescence physiologique ne la menace. Quel que soit son âge, elle ne cesse pas de s'élever au-dessus d'elle-même, non-seulement parce qu'elle est semblable à un individu qui apprend et s'instruit continuellement, comme le dit Pascal, mais parce que son mouvement est guidé par Dieu même, qui fait naître, quand il lui plait, où

il lui platt, tels qu'il lui platt, les hommes de génie au commandement desquels elle obéit.

De plus, j'ai à vous déclarer que je rejette absolument votre échelle des âges. Qu'elle soit vraie pour les animaux, elle ne l'est pas pour l'homme. Notre vie est bien au-dessus de ce grossier symbole. S'il y a des degrés dans son cours, ces degrés, comme sur l'échelle de Jacob, montent tous vers Dieu. La mort n'est que le point où l'ascension de l'âme commence à se dérober à nos yeux, et, à défaut de nos sens, il est du moins permis à notre espérance de poursuivre à travers les inconnus du ciel cette marche divine. Serait-il concevable que la Providence eût ordonné notre existence de manière que les forces ou les circonstances propres à notre avancement moral pussent jamais nous faire défaut? Ne m'objectez pas la décrépitude : ce n'est qu'une agonie prématurée. Partons du berceau, et voyons si la réalité ne nous oblige pas à redresser votre échelle. Sur le premier degré, voici l'âme, à peine attachée d'hier à ce séjour, et qui, s'épanouissant déjà au sourire maternel, apprend pour ainsi dire à aimer en même temps qu'elle apprend à respirer. Au second âge, devenue maîtresse de ses organes, elle s'initie aux trésors amassés par les générations antérieures et se rend capable de prendre utilement place à son tour dans le concert de la société. Un nouvel échelon se présente, et, s'élevant au-dessus de l'idée de la famille, elle entre dans la grande et substantielle idée de la patrie, soit que, pour y pénétrer par une pratique généreuse, il faille se sacrifier sur les champs de bataille, soit que tout autre service désintéressé doive l'habituer au dévouement et compléter son éducation par un exercice formel de la vertu. Le quatrième âge est venu : l'homme est prêt ; il cherche sa compagne et achève de s'enra-

ciner dans le genre humain en y devenant la tige d'une famille nouvelle. C'est alors qu'il faut, tout en contribuant au bien-être commun, songer plus directement à soi-même et fonder par le labour l'avenir et l'indépendance de ses enfants. Dans l'âge suivant, fortifié par l'expérience, entouré de l'estime publique, déjà plus riche de loisirs, le citoyen peut rendre derechef à sa patrie une partie de sa vie dans les magistratures et les fonctions de confiance auxquelles il est appelé. Bientôt l'heure de la vieillesse va sonner : c'est le moment du repos, le dimanche de la vie; loin d'être une période de dessèchement et d'envie, c'en est une de bienveillance, de piété plus sérieuse, de recueillement. L'échelle est à sa dernière marche : les sept degrés sont franchis; il faut se mettre en mesure d'en franchir bientôt de plus sublimes et d'un pas plus ferme et plus heureux. Tel est le secret de la mort, et il n'y a pas de quoi mener d'avance son propre deuil : l'homme n'est graduellement monté, à travers la vie, vers cette transfiguration finale, que pour y gagner une résidence meilleure, une forme plus parfaite et des vertus plus solides.

Je m'en tiendrais à ce redressement, s'il ne vous avait plu d'arguer aussi de l'exemple de l'homme en faveur de votre classification de l'histoire en sept périodes; mais j'ajoute que votre emploi du nombre sept ne me semble pas moins artificiel dans l'histoire de l'homme que dans celle du genre humain. Si j'ai accepté un instant, ce n'a été que pour vous combattre sur votre terrain même. Vous alléguiez l'autorité du sentiment vulgaire, mais je vous oppose celle du sentiment poétique qui a consacré le tableau des quatre âges bien plus universellement et plus anciennement que la triste peinture à laquelle vous faites allusion. Et

quel sujet plus digne de l'art, en effet, que cet emblème des variations de la vie, composé simplement de quatre belles figures s'embrassant et se soutenant mutuellement ! C'est d'ailleurs la seule division générale que la science connaisse : enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse. Le droit public lui-même y consent : un premier âge où l'enfant est entièrement abandonné au gouvernement paternel ; un second âge où les pouvoirs publics lui ouvrent les écoles et veillent à l'esprit de son éducation ; un troisième où l'homme devient majeur ; un quatrième où il est exempté de tout service public et rendu à lui-même. Quel sentiment profondément humain dans ce mot de retraite ! Combien il s'éloigne de toutes ces idées matérialistes de décadence et de prostration ! L'activité extérieure diminue, mais afin de permettre à l'activité intérieure de redoubler, et, si l'âme se trouve alors moins portée à s'épancher, c'est pour qu'elle le soit davantage à se recueillir.

Mais que l'incident ne nous fasse pas oublier la thèse principale de notre entretien. Cette thèse, c'est la continuité des progrès du genre humain. Revenons-y donc, et concluons. J'invoquerai ici contre vous, pour en finir, un auxiliaire que vous ne récuserez pas, car cet auxiliaire, c'est vous-même. C'est vous, en effet, qui nous avez mis sur la voie d'ériger le principe du développement progressif de la vie en loi fondamentale de l'univers. C'est vous, comme je vous l'ai déjà rappelé, qui avez commencé par y soumettre les actes de la Genèse ; et, si le principe de la perfectibilité est implanté à ce point dans le sein de la création, comment pourrait-il ne pas s'y maintenir toujours ? Comment, après avoir présidé à l'institution des animaux, ne gouvernerait-il pas aussi celle de l'homme ? Remarquez même que le progrès dans l'animalité n'existe en réa-

lité que par rapport à l'homme; car, ôté l'homme, en quoi le mammifère a-t-il plus de perfection que l'insecte? Mais en regard de l'homme, au contraire, le progrès des animaux prend immédiatement figure, car on voit leurs organisations s'élever d'âge en âge vers cette organisation culminante qui forme le dernier terme, et pour ainsi dire le but de ce long enfantement. C'est vous-même encore qui, après nous avoir enseigné ce premier mouvement, nous en montrez la continuation dans l'établissement primordial des sociétés. Le chapitre de la Bible qui vient après le récit de l'Éden n'a pas d'autre objet. Nous y voyons les premiers hommes arriver nus et ignorants sur la terre, et leur postérité inventer successivement l'éducation des troupeaux, l'agriculture, l'usage des édifices, la musique, l'airain, le fer, le culte même de Dieu. « Et il naquit à Seth un fils qu'il nomma Énos, et c'est celui-ci qui commença à invoquer le nom du Seigneur. » Ce serait peu de chose, en effet, que le développement de l'industrie, des sciences, des beaux-arts, si la religion ne s'y joignait. Mais, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse aux prophètes, des prophètes à l'Évangile, les ouvertures de la révélation ne s'agrandissent-elles pas continuellement? « Je suis le Seigneur, dit Jéhovah dans l'Exode, qui ai apparu à Abraham, à Isaac, à Jacob, mais je ne leur ai point révélé mon nom d'Adonaï. » Ainsi, de l'aveu même de votre tradition, l'humanité ne cesse pas, durant toute l'antiquité, de s'élever, d'âge en âge, à des dogmes de plus en plus lumineux; et si, pour le fond même de la révélation, il répugne à votre théologie d'admettre aucun progrès depuis la prédication de Jésus-Christ, ne convenez-vous pas du moins que les conciles qui ont suivi l'époque apostolique se sont admirablement succédé de siècle

en siècle, en dissipant graduellement les obscurités de la foi, tandis que, par un perfectionnement concordant, la propagation du christianisme s'étendait de plus en plus dépens des derniers résidus de l'ordre antique? Voilà vos prémisses! Et c'est sur l'autorité de je ne sais quels fantômes de l'Apocalypse que vous consentiriez à les démentir! Laissez-moi espérer que cela ne sera point. Vous aimerez mieux céder que de vous briser; vous conclurez avec nous, car ce ne sera que conclure avec vos précédents, et vous avouerez que l'humanité, progressive depuis son origine jusqu'à nous, doit demeurer perpétuellement progressive. Que le temps se déroule devant elle : semblable aux immortels, elle ne sera pas moins toujours jeune. Et je termine, en effet, par une considération bien simple et qui me parait décisive : c'est que le genre humain étant constamment composé, et dans la même proportion, de jeunes hommes, qui sont les représentants par excellence de sa vitalité, il est dans sa condition naturelle de conserver indéfectiblement, jusqu'à sa fin, le caractère et l'activité de la jeunesse.

LE THÉOLOGIEIN.

Du moins ne nous séparerons-nous pas que vous ne m'ayez accordé satisfaction sur un point : c'est sur la majesté de notre division septénaire. Si je m'attache à ce mode de division, ce n'est point par un goût arbitraire, mais parce qu'il me semble entrer dans l'essence même de l'univers. Le septénaire régit pour nous, vous le savez, le ciel et la terre, et ce n'est pas sans raison que saint Thomas le nomme le nombre universel. Armé de votre méthode expérimentale, qui ne donne place aux nombres qu'à la suite des choses, vous venez de

l'éliminer tour à tour du domaine de l'astronomie, du domaine de la Genèse, du domaine de l'histoire, du domaine de la vie; c'est vous-même que cet exil accuse. Sans parler de l'excellence de ce nombre sacré, de sa génération, de ses propriétés, de sa transcendance arithmétique, dont l'antiquité même témoigne, je vais vous montrer dans l'ordre humain un monument inébranlable qui le porte, et d'où il rayonne sur nous en souverain. C'est l'institution, si capitale, qui règle le système de nos labeurs et de nos repos sur la terre, la période hebdomadaire, en un mot, qui n'est elle-même, selon nous, qu'un reflet lointain de la grande semaine du Créateur. Voilà, sans contredit, une entité fondamentale, qui est digne par son importance de servir de modèle à toutes nos divisions, et dans laquelle, si je ne me trompe, vous serez bien obligé de respecter enfin ce nombre qui vous condamne.

LE PHILOSOPHE.

J'admire assurément la belle parole : *Mundum regunt numeri*, mais je ne pense pas que le gouvernement du monde physique, si justement attribué par Pythagore à la métaphysique des nombres, éternel principe de toute harmonie, soit affecté par aucun privilège au nombre sept. Le jour où l'astronomie est venue attaquer ce nombre dans son fabuleux empire des sept planètes, ce nombre s'est vu frappé dans la source même de son autorité. Si donc j'ai adopté de préférence le nombre quatre, c'est qu'il m'a semblé plus valable que l'autre par son exactitude comme par sa simplicité, et je n'ignore pas que je le verrais vite démenti, si je m'avisais de l'ériger, à votre exemple, en nombre universel. Avouez d'ailleurs que si nous met-

tions ici l'arithmétique en cause, il ne me serait pas difficile de vous obliger à concéder que, ni par sa généalogie, ni par ses propriétés, le quaternaire n'a moins de dignité rythmique que celui qu'il vous plait de préférer.

Quant au septénaire de la semaine, je me borne à un mot, c'est que je ne lui reconnais aucun droit en dehors du service auquel notre économie l'applique. Je l'admire volontiers comme une des pièces les plus étonnantes de haute antiquité qui se soient conservées jusqu'à nous, et, tout étranger qu'il ait été à la civilisation exemplaire des Grecs et des Romains, je le respecte même comme un des monuments les mieux consacrés par le consentement général des hommes. Mais, à quelque haute ancienneté qu'il remontât chez les Hébreux, remarquez bien qu'il n'y était venu que de seconde main, car le type primitif de la semaine, qu'ils avaient dû connaître en Égypte et qui nous a été si merveilleusement rapporté du nord par les barbares, ne se trouve chez eux que déjà effacé à demi. C'est donc bien l'homme qui a créé cette institution, et, qui plus est, c'est avec les inspirations les plus erronées de son enfance qu'il l'a créée. Son acte de naissance est écrit dans les noms païens que les jours portent encore. Ne vous croyez donc pas moins libre à l'égard de la période hebdomadaire que vous ne l'êtes à l'égard de tant d'autres institutions du droit mosaïque, dont le christianisme n'a reçu non plus l'héritage que sous bénéfice d'inventaire, et craignez, au contraire, par trop de vénération, de vous rapprocher de ces idolâtres qui se prosternent aveuglément devant les ouvrages de l'homme. Je me résume en vous remettant sous les yeux la belle sentence de Jésus dans saint Marc : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sab-

bat. » Que, par le perfectionnement des rapports entre le globe et le genre humain, la quantité de travail nécessaire à notre existence vienne à subir une diminution suffisante, je n'aurais, je vous l'avoue, aucune répugnance à voir la longueur de la semaine s'abrégée dans la même mesure; et, si jamais ce quaternaire, que vous me reprochez, pouvait étendre à ce point son empire qu'après trois journées consacrées aux labeurs de la terre, il en vint une consacrée aux choses du ciel, ce serait un progrès social et religieux dont les amis de Dieu et des hommes ne pourraient refuser de se réjouir.

III

LE PREMIER HOMME

LE THÉOLOGIEN.

Vous avez cherché, en prenant appui sur les données les plus générales des sciences naturelles et de l'histoire, à nous définir les conditions extérieures de la vie terrestre; mais, de quelque espérance que vous vous soyez flatté relativement à l'amélioration future de cette vie, vous n'avez pu faire que la terre ne doive toujours demeurer un lieu d'affliction : il vous a fallu reconnaître que l'homme y est, en définitive, aux travaux forcés, et qu'il n'y a de choix pour lui qu'entre la prison et la mort. Comment donc expliquer tant de dureté, puisque l'on ne peut mettre en doute ni la toute-puissance ni la bonté de l'auteur du monde? Pourquoi ces ronces qui nous embarrassent et ces épines qui nous poignent? Pourquoi cette sueur, non-seulement du visage, mais du cerveau? Pourquoi enfin cette triste préoccupation de la dernière heure, pour ceux que nous aimons plus encore que pour nous, et qui suffirait pour remplir d'angoisses toute notre existence? Vous ne savez rien, tant que vous n'êtes pas en état de rendre raison de cette question à laquelle viennent évidemment aboutir toutes les autres. Mais

c'est ici qu'il faut quitter les surfaces, et je ne crains pas de nommer ainsi tous vos tableaux de la nature et de l'histoire, pour entrer dans les profondeurs métaphysiques de l'univers. Garantis contre toute distraction du dehors entre les murailles austères du lieu de retraite et de travail où nous sommes aujourd'hui réunis, essayons donc de nous enfoncer ensemble dans la région des mystères. Qu'il n'y ait plus d'autres problèmes devant nos yeux que ceux de la naissance et de la chute d'Adam. C'est sur vos prémisses mêmes que je vous fais sommation de me suivre. Trouvez, en effet, si vous le pouvez, ailleurs que dans le péché originel, la clef des conditions de la terre.

LE PHILOSOPHE.

J'avoue, en substance, tout ce que vous venez de dire. Sans la doctrine du péché originel, il est impossible à un esprit logique, en présence de tant de maux qui entourent l'homme dès le berceau, de ne pas glisser dans le manichéisme. Je suis donc tout prêt à vous suivre sur le terrain où vous me conviez. Seulement permettez-moi de faire mes réserves sur la précipitation avec laquelle vous courez tout d'abord à la biographie d'Adam. Il y a une recherche préalable. Pour comprendre la manière dont les âmes se conduisent ou se sont conduites autrefois sur la terre, et quel est le genre d'accueil qu'elles y méritent à leur arrivée, il faut, s'il est possible, tâcher premièrement de découvrir d'où elles viennent. Autrement, leur histoire demeure forcément dans cette région extérieure au-dessous de laquelle vous voulez maintenant que nous creusions : elle se réduit à des faits auxquels on peut subordonner d'autres faits ; mais, les premiers ne s'expliquant pas, il

s'ensuit qu'ils n'expliquent non plus réellement rien. Ainsi, afin de discourir avec méthode, commençons, s'il ne vous déplaît pas, par quelques explorations du côté de l'origine de l'âme.

LE THÉOLOGIEN.

Il me semble que ces explorations seront bientôt achevées. On découvre à la vérité plusieurs voies; mais à l'exception d'une seule, il est aisé de reconnaître que toutes ces voies sont barrées. Jetons-y seulement les yeux. de l'entrée.

A commencer par la plus folle, c'est assurément celle qu'a ouverte le stoïcisme quand il a imaginé de faire de l'âme une particule de la substance de Dieu. Nous y trouvons les gnostiques, les manichéens, les priscillianistes, les panthéistes de tout temps, courant se précipiter les uns sur les autres dans un commun abîme où Dieu même leur échappe; car, sa substance étant supposée identique avec la nôtre, comme la nôtre est susceptible de souillure, il en va donc de même de la sienne. Au fond le principe de cette folie consiste dans l'idée d'une certaine matière incorporelle qui remplirait le monde en s'y fractionnant d'elle-même à l'infini, ce qui est la plus extravagante image de Dieu que l'on puisse forger.

Tout à côté j'aperçois la voie qu'a indiquée Platon et dont Origène a développé si passionnément les chimères grandioses. Toutes les âmes auraient été primitivement des substances spirituelles, pures, lumineuses, bienheureuses; mais, déchues par leur faute de cette béatitude céleste, elles se seraient vues condamnées, soit par l'arrêt de Dieu, soit par l'effet même de leurs penchants insensés, à entrer dans la condition corporelle

de ce bas monde créé pour leur supplice. Les anathèmes de l'Église ont fait justice de ces rêveries qui déshonoraient la vie de la terre, tout en ébranlant la sublime fixité de celle du ciel.

Venons à Tertullien, dont l'opinion, par son apparente concordance avec le dogme du péché originel, a préoccupé si longtemps l'Occident. Selon lui, la transmission de l'âme s'opère de père en fils par le sang, et ainsi, en remontant de proche en proche, toutes les âmes se trouveraient implicitement comprises dans le premier homme et auraient péché en lui et avec lui. De quelque manière qu'on l'entende, cette thèse est insoutenable. Comme le sentiment des panthéistes détruit Dieu, celui-ci détruit l'homme. En effet, est-ce le sang qui, par une secrète vertu, produirait l'âme? L'âme ne serait donc qu'un effet de la matière, et par conséquent matière elle-même. Ou bien, est-ce une semence incorporelle qui, parallèlement au sang, se détacherait invisiblement de l'âme du père? Dès lors, dans l'unité de l'âme du père, il existerait donc quelque chose de susceptible de se détacher, autrement dit l'âme serait divisible, et, perdant sa simplicité, elle perdrait du même coup son immortalité et tout son être. Aussi, bien que cette idée ait eu, dans les premiers siècles, tant de prestige que saint Jérôme a pu dire qu'elle était acceptée de son temps par la majeure partie des Occidentaux, la discussion en a si bien découvert toutes les conséquences que la scolastique n'a pas balancé à la rejeter complètement. Nos théologiens sont unanimes à cet égard, et saint Thomas va jusqu'à la déclarer hérétique : *Hæreticum est dicere quod anima intellectiva traducetur cum semine*. Bref, elle est si bien balayée que l'on ne pourrait essayer de la relever sans se faire moquer par tout le monde, et cependant je

crois qu'il ne serait pas trop malaisé de contraindre nos modernes humanitaires à se retrancher dans cette extrémité ridicule.

Comme la vertu créatrice n'est pas plus susceptible d'être déléguée par Dieu que les autres attributs de son infinité, il ne reste donc plus d'autre parti que de croire toutes les âmes créées directement par Dieu lui-même aussi bien que celle du premier homme. C'est ce que dit excellemment saint Ambroise dans le traité *De Noë et arcâ* : *Modum quo anima in primo homine fuit communem esse omnibus hominibus*. « La manière dont l'âme a été dans le premier homme est commune à tous les hommes. » Mais les âmes ont-elles été créées toutes à la fois au sixième jour, et sont-elles simplement détachées, à mesure que la génération les appelle, du réservoir commun où elles sommeillent en attendant le signal de vivre ? Ou sont-elles créées successivement en vue de chaque naissance ? Voilà maintenant l'alternative sur laquelle il reste à se décider. C'est une décision qui n'est pas embarrassante. Comme il est dans l'essence de l'âme d'être unie à un corps, les âmes séparées doivent être regardées comme dans un état d'imperfection ; d'où il suit que, si toutes les âmes dataient du commencement, ces œuvres de Dieu seraient d'abord imparfaites et demanderaient, pour leur achèvement, qu'il plût à un générateur de leur donner le complément nécessaire à la perfection de leur existence. On serait donc amené ou à contredire l'omnipotence divine, ou à se jeter dans le spiritualisme absolu qui ne fait de l'union de l'âme et du corps qu'un accident. Ainsi, en résumé, il n'y a plus devant nous qu'une seule voie : c'est celle où, depuis le XIII^e siècle, vous trouverez pour ainsi dire tous les théologiens. Elle est toute coulante, et la formule au

noyen de laquelle nos écoles la définissent est bien simple : « Dieu crée les âmes quotidiennement et les infuse dans les corps, au sein des mères, lorsque les corps sont prêts à l'animation. »

LE PHILOSOPHE.

J'acquiesce à toutes vos condamnations : elles sont justes, et nul esprit réfléchi ne réclamera contre elles. Mais permettez-moi de vous faire observer que votre énumération des opinions qui ont eu cours dans le sein de l'Église, au sujet de l'origine des âmes, n'est pas complète. Il y en a une de très-grande conséquence, qui me semble même beaucoup plus considérable que toutes les autres, et de laquelle vous n'avez rien dit. Cette opinion, c'est que l'Église n'enseigne rien de certain sur l'origine de l'âme. Voilà qui est assurément capital. Loin de se fermer, comme vous vous en flattez, avec votre dernière formule, la carrière se rouvre. La pensée, de l'aveu même de vos plus illustres docteurs, reprend dans cette direction sa liberté et tous ses droits, et, maîtresse de spéculer à son gré sur la vie antérieure des âmes, rien n'empêche qu'elle ne parvienne à projeter par là sur le système de l'univers les reflets les plus inattendus. Cette confession d'ignorance de la part de l'Église n'est en effet qu'un appel implicite à l'esprit humain, qui, par de nouvelles études et des combinaisons d'idées plus savantes, deviendra peut-être un jour capable, comme je l'espère, de résoudre nos incertitudes actuelles et d'opérer dans les croyances nébuleuses du moyen âge toutes les transformations que le service de l'avenir semble dès à présent commander. Aussi ai-je à cœur de vous remettre sommairement sous les yeux les titres de cette grande opinion

qui, au fond, tout en paraissant refuser de rien affirmer, affirme tant par là même. Vous ne contesterez pas qu'elle me donne une excellente position devant vous, car, de là, pourvu qu'il n'y ait pas offense contre vos autres dogmes, je suis en droit de vous obliger à m'entendre, et, qui plus est, à me suivre.

Remarquez d'abord que le doute surgit de l'état de la question, tel que vous l'avez vous-même fixé. Vous avez successivement considéré toutes les opinions qui se sont fait jour jusqu'à présent sur l'origine de l'âme, et vous avez montré que toutes ces opinions étaient fausses, à l'exception d'une seule, dans laquelle vous avez à la fin trouvé à vous réfugier. Assurément, je ne nie pas que cette dernière opinion ne soit, comme vous le dites, toute coulante, mais c'est à la surface : dès que l'esprit y descend, il y trouve de tels obstacles qu'il est bien vite forcé d'en revenir ; et c'est ce qui explique comment elle peut entraîner si facilement le vulgaire après avoir opposé aux intelligences les plus profondes des empêchements invincibles. Il s'en faut que les scolastiques, tout en l'acceptant, aient jamais eu la prétention de l'ériger en dogme. Comme vous le faites vous-même, ils ne sont jamais arrivés à leur conclusion que par voie d'élimination. N'avouez-vous donc pas qu'une opinion fondée sur un mode de démonstration si peu ferme ne possède qu'une valeur d'hypothèse, et qu'indépendamment des difficultés qui peuvent la rendre plus ou moins chancelante, elle laisse toujours subsister la possibilité de quelque autre ouverture inaperçue par vos docteurs et plus plausible ?

Je veux commencer par faire éclater contre vous toutes les difficultés que renferme l'opinion à laquelle vous vous croyez permis de vous arrêter ; et peut-être, en vous attaquant ainsi, pourrais-je craindre que mes

critiques, toutes valables qu'elles fussent, ne vous paraissent à la fois trop hardies et trop dépourvues de l'autorité que je souhaite, si je ne trouvais heureusement pour auxiliaire contre vous le théologien même que l'Église latine considère unanimement comme sa tête principale : c'est assez nommer saint Augustin. C'est saint Augustin, en effet, qui va vous montrer lui-même, par les arguments que je lui emprunterai, combien est faiblement assurée cette opinion qui s'est peu à peu accréditée par la lâcheté de l'usage, et sur laquelle vous vous flattez d'avoir assis à jamais l'édifice de l'univers.

Que les âmes nous apparaissent douées dès leur naissance d'aptitudes diverses, que les unes soient prédisposées pour l'industrie, les autres pour les sciences, que celles-ci aient inclination à l'obéissance et à la douceur, et celles-là au commandement et à la fermeté, pourvu que, chez aucune, il n'y ait privation des qualités qui sont essentielles à l'homme, je conviens qu'une telle diversité peut être regardée comme un pur effet de l'art infini avec lequel le Créateur varie toutes ses œuvres : chaque note est juste en elle-même, et de leurs différences, qui se combinent, résulte la perfection de l'harmonie. Mais que dirons-nous de tant d'âmes dont le mauvais naturel se fait jour dès le berceau ? Les unes sont hébétées, les autres grossières et brutales : avant même qu'aucun acte d'intelligence se soit produit, les traits du visage attestent déjà que les plus méchants instincts sont présents et n'attendent que le réveil pour se donner carrière. Ces âmes ont à peine achevé de prendre possession de la vie, et les voilà déjà corrompues ! M'obligerez-vous à penser qu'elles sont sorties, dans un état si vicieux, des mains de Dieu, dont toute œuvre, avant de s'être elle-même

gâtée, ne peut être que parfaitement bonne? « Que dirai-je, demande à ce sujet saint Augustin à saint Jérôme, de la diversité, bien plus, de l'absurdité des naturels? Cette diversité est voilée dans les petits enfants; mais, issue de leurs commencements naturels, elle se manifeste clairement chez les adultes, dont les uns sont si paresseux et si oublieux, qu'ils ne sont pas même capables d'apprendre les premiers éléments des lettres; dont les autres sont d'une telle imbécillité qu'ils ne diffèrent pas beaucoup des animaux, ce qui fait qu'on les nomme communément idiots. On répondra peut-être que les corps en sont cause. Mais est-ce que, d'après l'opinion dont je souhaiterais que la défense fût possible, l'âme se serait choisie elle-même son corps et aurait erré en faisant un mauvais choix? Ou bien, est-ce qu'étant forcée d'entrer dans un corps par la nécessité de naître, et le tourbillon des âmes s'étant déjà emparé des autres corps, elle n'en aurait plus trouvé d'autre que celui-là, et, de même que pour les places de spectacle, aurait pris, non pas la chair qu'elle voulait, mais celle qu'elle aurait rencontrée? Pouvons-nous dire ou penser de telles choses? Dites-moi donc alors ce que je puis penser et dire afin de donner raison de l'opinion qui fait les âmes nouvelles et créées particulièrement en vue de chaque corps. » — « Si les âmes sont envoyées par Dieu dans les corps, dit-il ailleurs, il faut croire sans aucun doute qu'elles coulent comme des dérivations d'une même source et qu'elles sont toutes de même nature, et non pas d'un côté bonnes et encore meilleures, et de l'autre non bonnes ou moins bonnes. Car de quelle manière pourrait-il arriver que les unes fussent bonnes ou meilleures et les autres non bonnes ou moins bonnes, sinon, ou par l'effet de leurs propres mœurs conformément à

l'usage de leur libre arbitre, ou par la différence des tempéraments de leurs corps, étant, les unes ou les autres, plus ou moins alourdies par ce corps qui se corrompt et appesantit l'âme? Mais, avant que les âmes ne fussent venues dans les corps, il n'y avait eu aucune action qui eût pu introduire de la différence entre leurs mœurs, et ce n'est pas non plus en raison d'un corps moins alourdissant que le personnage de l'Ecclésiaste a pu dire son âme bonne, puisqu'il dit : « J'ai eu en « partage une bonne âme, et, comme j'étais bon, je « suis venu à un corps non souillé. » Il dit, en effet, qu'il a obtenu d'abord la bonté par laquelle il était bon, ayant eu en partage une bonne âme, de telle sorte qu'il est ensuite venu à un corps non souillé. Il était donc bon d'autre part, avant d'arriver à ce corps.

Raisonnement solide, quelle que soit la validité du texte qu'il invoque, car il ne saurait y avoir aucun doute pour quiconque a étudié l'enfance avec attention, que, tandis que les uns ont en partage une bonne âme dans un corps pur, modéré, sans emportements charnels d'aucun genre, les autres ont, au contraire, en partage une âme dépravée dès le berceau dans un corps irritable et sensuel. Ainsi, les hommes ne sont même pas hors du sein maternel que leur caractère est déjà virtuellement formé, chez les uns pour la douceur, chez les autres pour la colère, et Dieu, qui les connaît dans le secret de leur enfantement, sait que, dans la vie qui va s'ouvrir, les uns trouveront la grâce et les autres le châtement. Aussi n'ai-je pas d'hésitation à venir moi-même au-devant de vous avec ce terrible passage de saint Paul : « Lorsqu'ils n'étaient pas encore nés, et qu'ils n'avaient encore rien fait ni de bien ni de mal, il leur a été dit, non d'après leurs œuvres, mais d'après celui qui les appelait : L'aîné servira le plus

jeune, comme il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai eu Ésaü en aversion. » Et je dis : si, dès le sein de leur mère où elles vivaient ensemble, n'ayant encore fait ici-bas ni bien ni mal, l'une de ces âmes a provoqué l'amour, et l'autre l'aversion, il faut conclure que ces âmes ne venaient pas d'être créées à l'instant, car Dieu ne crée que ce qu'il aime et non ce qu'il déteste. N'enseignez-vous pas que Satan lui-même a été créé dans l'amour, et que, s'il a obtenu la haine, c'est d'après ses propres œuvres et non d'après la volonté de celui qui l'appelait ?

Je vous oppose une difficulté plus frappante encore : tout le monde convient que Dieu ne se résout à créer que par bonté ; et cependant, avant que l'âme qu'il vient, selon vous, de créer ait donné signe de vie, le voilà qui décide de sa pleine autorité de la joindre à un corps où elle ne trouvera que douleur et déchirements, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'à peine tirée par lui du néant et tout innocente, il l'envoie, sans autre procès, au supplice. Cela peut aller à la toute-puissance d'un Moloch, mais, pour nous, permettez-moi de le dire, une telle idée sent le blasphème. Aussi, voyez comme saint Augustin, dès qu'elle se présente à son esprit, en est ému. « Lorsqu'on en vient aux souffrances des enfants, croyez-moi, dit-il, je suis dans de grandes angoisses, et je ne sais absolument que répondre : je ne parle pas seulement des peines qui sont causées aux enfants, après cette vie, par la damnation dans laquelle ils sont nécessairement entraînés s'ils sont sortis de leur corps sans le sacrement du Christ, mais des peines que, dans cette vie même, au milieu de nos lamentations, ils subissent sous nos yeux ; et, si je voulais énumérer ces peines, le temps me manquerait plutôt que les exemples. Ils languissent dans les

maladies, ils sont déchirés par les douleurs, tourmentés par la soif et la faim, affaiblis dans leurs organes, privés de leurs sens, agités par les esprits immondes. Il faudrait donc démontrer comment ils peuvent souffrir justement de telles choses, sans qu'il y ait aucune cause mauvaise de leur part ; car on ne peut dire ni que ces choses ont lieu sans que Dieu le sache, ni que Dieu ne peut résister à ceux qui les font, ni que Dieu peut les faire ou les permettre sans qu'elles soient justes. Lorsque les hommes faits en souffrent autant, nous avons coutume de dire que leurs mérites sont examinés, comme chez Job, ou que leurs crimes sont punis, comme chez Hérode : d'un petit nombre d'exemples qu'il a plu à Dieu de nous rendre manifestes, nous concluons par conjecture à ceux qui demeurent obscurs. Mais ceci ne se rapporte qu'aux hommes faits. Pour les enfants, puisqu'il n'existe en eux aucun péché qui mérite d'être puni par de si grandes souffrances, expliquez-moi donc ce que l'on peut répondre. » Il y a des questions dont on juge bien sûrement quand le cœur y vient à l'aide de la raison : pour moi, je le confesse, les cris d'un enfant torturé, qui va mourir, ont une éloquence tout autrement vive que les arguments de l'école ; je ne saurais les entendre sans m'élever à Dieu, et en rapporter cette conviction invincible que ce n'est pas Dieu qui a mis gratuitement cette pauvre âme dans une condition dont le moins miséricordieux d'entre nous se ferait une félicité de la sauver.

En même temps que les maladies des enfants paraissent impossibles, dans l'opinion que vous défendez, puisqu'elles seraient en contradiction avec la justice de Dieu, leurs morts le paraissent aussi, parce qu'elles accuseraient sa providence. Que diriez-vous si nous apercevions d'ici-bas Dieu donnant naissance chaque matin

à de nouveaux soleils, et, tout de suite après, ces soleils, faute d'avoir reçu une organisation convenable, tombant en poudre, et, sans avoir servi à quoi que ce soit, se dispersant pour aller courir d'autres aventures dans l'espace? N'est-ce pas alors que les athées auraient beau jeu à nous persuader que la création n'est qu'un mouvement fortuit, dont quelques phénomènes peuvent réussir, mais où la préméditation de l'architecte n'entre pour rien? Et je vous le demande, à vous qui affectionnez le fond des choses et ne vous laissez point éblouir par la grandeur matérielle des objets, qu'est-ce que la création d'un soleil en comparaison de la création d'un homme? Une pauvre âme d'enfant, sous les chétifs organes qui l'enveloppent, ne vaut-elle pas plus à elle seule que toutes les étoiles que nos yeux découvrent au firmament? Qu'importent les dimensions et la multitude de ces astres! ce n'est jamais qu'une poignée de pierres couvertes d'étincelles, tandis qu'une âme raisonnable, toute faible qu'elle soit, c'est l'image de Dieu et le germe de l'infini. Vous me répondrez que, si brève que soit son existence terrestre, l'âme de l'enfant a été créée par son auteur en vue du ciel ou en vue des limbes et qu'elle y va? Mais c'est là justement qu'est le défaut. Si cette âme est créée en vue du ciel ou en vue de l'abîme des limbes, pourquoi vient-elle sur la terre, puisque n'ayant rien à y faire, rien ne l'y appelle? Elle y perd son temps, et sa présence, y étant sans raison, est par là même une injure à la sagesse de l'ordonnateur suprême.

Ce qui achève de donner à cette difficulté toute sa force, c'est qu'il ne s'agit point ici d'un phénomène accidentel, mais d'une loi véritablement régulière, tant elle est générale. Le nombre des hommes qui abandonnent la vie avant d'avoir franchi les limites de l'en-

fance, avant même d'être venus au jour, est au moins égal au nombre de ceux qui parviennent à la plénitude de la vie. Notre race se divise en deux parts : l'une qui tient à la terre et y poursuit le développement de sa destinée ; l'autre flottante, et qui, n'ayant pas des attaches bien décidées à cette résidence, cède promptement à d'autres sollicitations et se rend ailleurs. De ce que nous n'avons de relations essentielles qu'avec la première moitié, il n'y a pas moins à s'occuper des mystères de la seconde. Nous ne pouvons nous flatter de comprendre le genre humain qu'à la condition de savoir le secret, non-seulement de ceux qui persévèrent dans la vie, mais de ceux qui n'y persévèrent pas. Ainsi, supposé que la terre soit la seule station entre le néant et le ciel, la clef de la terre nous fait défaut : il nous est impossible de rien entendre à ce qui se passe autour de nous ; il est absurde qu'il nous arrive, chaque jour, des milliers d'âmes qui viennent parmi nous pour manquer le but de leur incarnation ; il ne reste d'autre ressource à leur égard que de se prosterner, comme saint Paul chez les Athéniens, devant le dieu inconnu. C'est à peu près le parti que prend saint Augustin : il soulève la difficulté, et, après avoir reconnu qu'elle n'a de solution que dans la théorie de la préexistence, il se hâte de la replonger dans les obscurités de l'univers. « Il ne nous est point enseigné, dit-il, et il est tout à fait éloigné de l'intelligence de l'homme, ou tout au moins de la mienne, pour quelle raison naît l'enfant qui est destiné à mourir tout de suite ou avant peu. »

A la question : Que vient faire ici l'âme qui s'en va sans s'être seulement réveillée ? s'ajoute naturellement la question : Que fera cette âme autre part ? Saint Augustin, dans le Traité du libre arbitre, l'effleure aussi

en passant, mais la rejette de même dans l'infini, reconnaissant de la sorte, comme malgré lui, qu'elle forme également une barrière infranchissable. « On demande, dit-il, quelle utilité y avait-il à ce qu'il naquit, celui qui a quitté la vie avant d'y avoir contracté aucun mérite, et quel compte en fera-t-on dans le jugement futur, de cet être qui ne saurait avoir place ni parmi les justes, puisqu'il n'a rien opéré de bon, ni parmi les méchants, puisqu'il n'a commis aucun péché? On répondra qu'en vue de la composition de l'univers et de l'enchaînement harmonique de toutes les créatures dans les lieux et dans les temps, aucun homme ne peut-être créé en superflu, quand il n'y a pas un brin d'herbe qui le soit; mais qu'il est superflu de s'inquiéter des mérites de celui qui n'a pas mérité, car il n'y a pas à craindre qu'il n'y ait pas quelque vie moyenne entre la vie juste et la vie coupable, et que la sentence du juge ne puisse trouver le milieu entre la récompense et la peine. » Or, qui ne voit qu'entre la vie juste et la vie coupable, il n'y a qu'une moyenne, qui est précisément la vie innocente des animaux? Admettriez-vous donc que ce soit pour continuer indéfiniment le mode d'existence qu'elles ont mené durant leur court passage sur la terre, que Dieu a mis au monde tant de millions d'âmes, douées en vain des sublimes facultés qui sont le plus bel ouvrage de sa fécondité? Ce serait admettre une inconséquence du Créateur. Et si vous entendez que ces facultés, demeurées ensevelies parmi nous, se développeront ailleurs, et produiront alors le mérite ou le démérite des âmes qui les ont reçues, vous supposez donc que ces âmes jouiront après la mort d'une vie analogue à celle-ci; ce qui entraîne au renversement de tout votre système, car, dès lors, il n'y a plus

de motif de vouloir que cette vie ne soit pas simplement, de son côté, une vie renouvelée.

Mais n'aurais-je point à vous objecter tant de difficultés que soulève la plus légère observation de la condition naturelle des enfants, je vous barrerais la voie avec un argument qui saisit, pour ainsi dire, les sens, et duquel mon esprit ressent, je l'avoue, une impression plus profonde que d'aucun autre : c'est celui qui est tiré de l'occasion de créer. Hé quoi ! voici que s'appête la plus grande manifestation du Créateur, la production d'une âme, c'est-à-dire d'une puissance destinée à son service, à son amour, à sa gloire, préméditée dans sa sagesse pour les actions infinies de l'immortalité, image de lui-même, en un mot, et sa fille céleste ; et qui enseignera à sa volonté le moment de tirer enfin du néant ce magnifique ouvrage, auquel il n'a pas encore jugé à propos d'ouvrir carrière hors des augustes retraites de son éternelle pensée ? Prendra-t-il même conseil d'un autre que de lui-même, où rien ne dépend encore que de lui-même ? Chose inouïe ! bassesse de l'âme, et, si j'ose le dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur ! C'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique, outrageant par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel et de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la Toute-Puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche. Telles sont les instances à l'aide desquelles on oblige le Créateur à sortir de son sublime repos ! La passion la plus déshonnête ou la plus scélérate trouve en lui, dès qu'elle le veut, un coopérateur fidèle qui se hâte de venir couronner, par un complément infini, ce qu'elle lui a si misérablement préparé ! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nou-

velle au sein de l'univers puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce; et, si telle était la vérité, j'aimerais encore mieux revenir à faire de l'âme, comme les matérialistes, un produit de la génération de l'homme, que d'en faire une création de Dieu, car l'impiété me répugne encore plus que l'absurdité.

Voilà, je le répète, un obstacle que vous ne franchirez pas, car tous les théologiens y échouent. C'est un roc. En vain essaie-t-on de le tourner par des subtilités; ces subtilités même sont une reconnaissance implicite de sa hauteur et de sa fermeté. Après l'argument de saint Jérôme, qui consiste à dire que ce n'est pas celui qui fait lever dans son champ du blé volé qui est coupable, mais bien celui qui a volé le blé, saint Augustin ne trouve rien de mieux que de voir, dans cette association de Dieu et du malfaiteur, une preuve de plus de la manière dont Dieu réussit à faire sortir le bien du mal; oubliant que, s'il plaît quelquefois à la Providence de faire fructifier le mal, ce n'est pas du moins en mariant son acte à celui de Satan, mais en préparant de longue main, dans l'ordre des créatures, des circonstances cachées au milieu desquelles tombe le mal, et qui en détournent le cours. Ne reconnaissez-vous pas, d'ailleurs, que, si Dieu a jamais daigné attacher des grâces au sang versé, c'est à celui des martyrs et non pas à celui de Néron? Y a-t-il une seule des arguties de vos docteurs à ce sujet, qui ne s'évanouisse d'elle-même aux rayons de la pure majesté du Créateur? N'est-il pas manifeste que tout ce qui entre dans l'essence de l'œuvre doit être nécessairement à la hauteur de l'ouvrier lui-même? Considérez de quelle manière ce génie hébraïque, si admirablement pénétré de la conscience de la nature divine, et devant lequel vous faites profession d'incliner votre foi, s'est représenté la

création de l'homme ! Le soleil, les astres, la lumière, les continents, la longue procession des animaux, en composent l'illustre préliminaire, à la suite duquel Dieu lui-même relève de sa main un peu de terre, qu'il ne dédaigne pas de pétrir jusqu'à ce qu'elle ait atteint la forme désirée; et alors seulement, après de si nobles préparatifs, la grâce rayonne dans cette ébauche née de l'unique volonté du Créateur, et à son heure; un éclat plus grand que n'avait été celui de la lumière se répercute dans l'univers : l'homme paraît. Pourquoi, demanderai-je maintenant à vos docteurs, tant d'ignominie sur la création de tant d'âmes que nous voyons naître journellement, quand il y a eu tant d'honneur à la création de la première qu'il ait plu à Dieu d'installer sur la terre? Dès que l'on refuse que l'âme se transmette du père au fils avec le sang, la création de l'âme humaine n'est-elle pas toujours un acte identique, et qui ne ressort que de Dieu seul? Comment donc celui qui est la constance même changerait-il si profondément de méthode, en passant, dans la série de ses œuvres, d'un terme à l'autre?

Ne me permettez-vous pas de conclure qu'une opinion, dont tant de conséquences se montrent en contradiction directe avec les propriétés essentielles de la nature divine, et qui n'est d'ailleurs soutenue par aucune démonstration intrinsèque, ne peut être donnée pour certaine, et que, par conséquent, nous sommes parfaitement fondés à la considérer comme tout aussi insuffisante que celle des platoniciens ou des panthéistes?

LE THÉOLOGIEN.

Nullement. Votre argumentation, eût-elle des côtés séduisants pour ceux qui ne reconnaissent que l'auto-

rité de la raison, ne saurait toucher de la même manière ceux qui obéissent au gouvernement de la foi. On attaquerait de la même manière tous les mystères. Aucun n'est exempt de difficultés logiques, et aucun n'est assuré non plus que par des démonstrations extrinsèques. Aussi me permettez-vous, à mon tour, de n'attacher qu'une valeur philosophique à l'opinion d'après laquelle l'Église n'enseignerait rien de certain touchant l'origine de l'âme.

LE PHILOSOPHE.

Cette valeur philosophique doit vous suffire, et, puisque vous refusez de vous rendre, je vais maintenant vous pousser dans ce dernier retranchement; ou pour mieux dire mériter votre reconnaissance en vous faisant apercevoir que vous êtes libre. En effet, l'opinion à laquelle il vous plaît de vous fixer est purement arbitraire aux yeux de la foi, car elle ne possède aucun des caractères dans lesquels la doctrine de l'Église fait consister la certitude extrinsèque. Ce n'est qu'un simple énoncé de l'École, qui s'est peu à peu insinué dans la coutume, mais qui n'est pas plus fondé pour le dogme qu'il ne l'est pour la philosophie.

D'abord il faut reconnaître que cette opinion n'a pas la moindre base dans les monuments de l'Ancien ni du Nouveau Testament. S'il y a des passages que l'on peut essayer de tirer de son côté, il y en a d'autres qui se tirent en sens contraire, et même il n'y en a guère, comme l'a très-bien remarqué saint Augustin, qui ne puissent s'expliquer à la fois pour et contre. L'âme vient de Dieu : mais est-ce directement ou indirectement, au moment de la naissance ou dans les temps antérieurs, rien ne l'indique. Sans entrer dans les mi-

nuties de la discussion, je me rangerai derrière ce certificat de saint Augustin : « Je n'ai encore rien découvert de certain, dans les auteurs canoniques, touchant l'origine de l'âme, écrit-il dans sa vieillesse à Optatus. *Aliquid ergo certum de animæ origine nondum in scripturis canonicis comperi.* » Aucun acte émané des conciles n'a jamais tranché non plus la question. Elle n'a été débattue qu'au seul concile de Constantinople, et, sans rien définir de général, ce concile s'est borné à rejeter la solution d'Origène, laissant ainsi le champ libre. Enfin, il s'en faut qu'il y ait unanimité de la part des Pères. Si les uns ont pensé que l'âme était créée immédiatement, d'autres ont pris parti soit pour la négation, soit pour l'incertitude. Ce n'est pas seulement saint Augustin que nous trouvons du côté de cette dernière opinion, et, encore que son autorité fût assurément suffisante, les textes ne manquent pas pour attester que les Pères les plus considérables de l'Église latine, tels que saint Grégoire, saint Isidore et autres, ont partagé là-dessus son avis. Je n'ignore pas que, si l'on s'en rapportait aveuglément au cardinal Bellarmin, on pourrait croire que l'accord unanime des Pères de l'Église décide réellement la question dans le sens que vous suivez. Mais on ne doit voir dans l'assertion de l'illustre jésuite qu'un effet du zèle avec lequel il s'est constamment appliqué à fermer autant que possible toutes les portes, afin de retenir à jamais tous les esprits en paix et en silence dans l'édifice pastoral préparé par la théologie de son ordre; et certes la sagacité ne lui a pas fait défaut, quand il a pressenti tout le mouvement qui était susceptible de s'opérer par cette seule ouverture, si on la laissait libre. Mais, après la réponse que lui a faite, au nom des augustiniens, le cardinal Noris, dans les *Vindiciæ*, je ne crois pas qu'il puisse rester le

moindre doute sur ce point. C'est un point de fait, et, comme dans tout procès de ce genre, la production des pièces a terminé le débat.

Ainsi, en résumé, votre système n'est soutenu ni par l'autorité biblique, ni par l'autorité ecclésiastique, ni par celle des Pères, ni par celle de la raison : qu'est-il donc, sinon une hypothèse de l'École? Donc, sur ce point, la philosophie est en droit de marcher et de vous commander, sans que vous puissiez vous prétendre en droit de la désavouer.

Je vous prierai de remarquer que, si j'ai tant insisté sur le témoignage de saint Augustin, ce n'a pas été seulement à cause de la haute valeur de ce théologien, mais aussi parce que jamais la question de l'origine de l'âme ne s'est posée plus solennellement que de son temps, et que c'est, par conséquent, à ce moment de l'histoire qu'il convient de se reporter, si l'on veut saisir clairement l'état dans lequel se trouve, aujourd'hui encore, cette discussion capitale. Trois partis étaient alors en présence : les disciples de Tertullien, en majorité dans l'Occident, qui, partant de l'idée de la propagation de l'âme par le sang, rendaient exactement compte du péché originel, mais en compromettant la spiritualité et la liberté; les partisans de la création quotidienne, qui sauvaient à la vérité la spiritualité, mais aux dépens de la doctrine du péché originel, et en ouvrant, malgré eux, la lice à Pélagé; enfin les sectateurs d'Origène, qui, avec leur théorie de la déchéance personnelle de toutes les âmes, satisfaisaient à la fois aux conditions du péché originel, de la spiritualité et de la liberté, mais en compromettant le principe de la fixité de la béatitude céleste et en sacrifiant de fond en comble la nature matérielle, que le christianisme avait bien pour mission de restreindre, mais

non d'abattre. Ces derniers, justifiés en apparence par leur accord avec les dogmes les plus essentiels de la foi, appuyés sur une tradition imposante, soutenus par la logique, favorisés par le grandiose et l'enchaînement de toutes les parties de leur théologie, devenaient chaque jour plus menaçants. Établis en Égypte, en Palestine, dans tout l'Orient, ils commençaient à diriger vers l'Occident leur propagande ambitieuse. Déjà les livres d'Origène, traduits en latin, remuaient Rome. Les esprits les plus éminents s'en préoccupaient. Il devenait sensible pour tout le monde que la croyance qui allait prendre cours, relativement au système de l'univers, dépendait entièrement de la solution à donner au problème de l'origine de l'âme. Cependant ce problème fondamental demeurait en suspens. Les discussions des théologiens et les définitions des conciles avaient porté de préférence sur d'autres points; et, avant de chercher à s'entendre sur la nature de l'homme, il était conséquent, en effet, que l'on eût cherché à s'entendre sur celle de Dieu et du Médiateur. Dans de telles conjonctures, on ne pouvait manquer de s'adresser de toutes parts au plus célèbre docteur de ces temps, pour l'inviter à se prononcer et à faire loi; et, ne l'eût-on point fait, le procès était assez urgent de lui-même pour attirer les méditations de ce grand homme. Il est donc sûr que toutes les forces de son esprit ont été tendues sur ce point, et néanmoins, malgré le cri qui s'élevait à lui pour l'exciter à conclure, rien n'a jamais pu le satisfaire. Vos scolastiques et vos catéchistes modernes sont-ils donc plus favorisés à cet égard que saint Augustin? Possèdent-ils un seul argument qu'il n'ait connu, pesé, déclaré insuffisant? Comment donc prennent-ils tant d'assurance, là même où l'exemple de ce-

lui qu'ils proclament le flambeau de l'Occident devrait leur commander tant de réserve?

Pour moi, je ne puis voir sans admiration cet éminent penseur, à mesure qu'il avançait dans la vie, c'est-à-dire à mesure que ses méditations s'accumulaient, entrer de plus en plus dans le doute sur la solution à laquelle, par suite du rejet de Tertullien et d'Origène, la chrétienté, dans sa pénurie, se préparait dès lors à donner les mains. Au début de sa carrière, alors que le débat n'avait pas encore acquis toute sa grandeur, il avait cru, comme on l'aperçoit dans le *Traité du libre arbitre*, pouvoir passer sans trop d'embarras par-dessus les obstacles que je vous ai tout à l'heure opposés; mais, en face du danger, il ressentit bientôt toute leur puissance. Rappelez-vous seulement sa lettre à saint Jérôme : rien n'est plus instructif sur ce point où il est si intéressant de s'instruire. Consulté infructueusement par un ami auquel il n'avait pu communiquer que son incertitude, cet ami s'était adressé à saint Jérôme, qui, âgé alors de plus de quatre-vingts ans, et fixé en Palestine, où il continuait à faire tête contre l'origénisme avec une résolution invincible, semblait devoir nourrir sa fermeté dans les principes; mais, soutenu par plus de passion que de savoir, saint Jérôme avait simplement répondu en s'en référant à l'évêque d'Hippone, qu'il chargeait de donner à sa place les explications nécessaires. C'est sur quoi celui-ci lui écrit afin de solliciter la communication des précieuses lumières dont il se figure, d'après cette correspondance, le solitaire de Bethléem en possession. Admirez avec quelle vivacité il professe son ignorance! avec quelle ardeur il aspire à en sortir! comme il se sent bien persuadé que la théologie n'a pas encore dit son dernier mot sur cette question capitale. « Tu m'as envoyé des disciples,

écrit-il, pour que je leur enseigne ce que je n'ai pas encore appris moi-même. Enseigne-moi donc ce que je dois enseigner, car beaucoup me sollicitent de les instruire, et je leur avoue que j'ignore cette chose comme bien d'autres; et, tout en se retenant devant moi, ils disent peut-être en eux-mêmes : « Tu es maître « en Israël et tu ignores ces choses... » Enseigne-moi donc, je t'en conjure, ce que je dois enseigner; enseigne-moi ce que je dois croire, et dis-moi, si les âmes sont créées en particulier pour ceux qui naissent chaque jour, comment les âmes peuvent être à l'état de péché chez les petits enfants, de telle sorte qu'elles aient besoin de la rémission du péché par le sacrement du Christ, ayant péché dans Adam, de qui s'est propagée la chair du péché; et, si elles sont innocentes, par quelle justice du Créateur sont-elles engagées dans le péché d'autrui, lorsqu'elles sont insérées dans des membres engendrés d'ailleurs... Et, comme nous ne pouvons dire de Dieu ni qu'il oblige les âmes à devenir pécheresses, ni qu'il punit des innocents, et que cependant il ne nous est pas permis de nier que les âmes qui sortent du corps sans le sacrement du Christ, même dans la première enfance, ne soient entraînées dans la damnation, dis-moi comment se peut défendre l'opinion d'après laquelle on croit que les âmes, loin de provenir de l'âme du premier homme, sont créées, de même que celle-là, chacune pour chacun. Aussi, bien que je désire, que je prie, que j'implore par les vœux les plus ardents, et que j'attende que le Seigneur dissipe par ton intermédiaire mon ignorance sur ce point; cependant, ce qu'à Dieu ne plaise, si je n'en suis pas digne, je demanderai la patience au Seigneur notre Dieu, dans lequel nous devons avoir telle confiance que, s'il ne nous ouvre pas certaines portes, même lorsque

nous y frappons, nous ne devons cependant pas murmurer. Je me souviens en effet qu'il a été dit aux apôtres eux-mêmes : « J'ai beaucoup de choses à vous dire, « mais vous n'êtes pas présentement capables de les « porter. »

Tels sont les sentiments dans lesquels ce puissant esprit est demeuré toute sa vie. Cette ouverture, dont les perspectives mènent si loin, et que le cardinal Bellarmin avait tant d'empressement à fermer, il a toujours voulu la laisser libre. Plus tard encore, dans sa pleine vieillesse, consulté par Optatus sur cette même question, toujours brûlante, il répondait : « Avant de donner à ta sincérité aucun conseil à ce sujet, je veux que tu saches que, dans un si grand nombre d'ouvrages que j'ai composés, je n'ai jamais osé prononcer sur cette question une décision formelle, et consigner indiscretement dans des écrits, destinés à instruire les autres, ce qui, chez moi, n'était point encore résolu. » Avec la même bonne foi que dans sa supplique à saint Jérôme, il invitait son ami à s'appliquer à ce grand problème et à lui faire part des éclaircissements qu'il pourrait avoir le bonheur de découvrir. « Si les âmes sont nouvelles, lui disait-il, cherche en quel lieu, de quelle manière, en quel temps, elles ont pu contracter la culpabilité, de telle sorte que tu ne fasses auteur de leur péché, ou de leur damnation dans l'état d'innocence, ni Dieu ni quelque nature non créée par Dieu. Si tu trouves la solution que je t'invite à chercher, solution que je n'ai point encore trouvée, je l'avoue, défends-la autant que tu le pourras, soutiens que les âmes des enfants sont d'une telle nouveauté qu'elles ne sortent d'aucune propagation, et communique-moi avec une amitié fraternelle ce que tu auras découvert. »

Optatus n'a rien découvert; saint Jérôme n'a rien répondu; saint Augustin est mort sans avoir rien obtenu; depuis lui, aucune discussion sérieuse sur le fond de la question, ne s'est renouvelée. Le concile de Constantinople, sans résoudre le litige, s'est contenté de condamner Origène; le moyen âge, en arrêtant l'agitation par l'adoption de la thèse sur laquelle les Pères n'avaient pas osé se prononcer, n'a fait que sacrifier les sublinités obscures de l'univers à la commodité de la dialectique, et, n'ajoutant rien à la preuve, n'a rien diminué de l'incertitude. Ainsi, depuis le mémorable débat que je viens de vous rappeler et qui se rattache aux noms imposants d'Origène, de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, le débat n'a pas fait un pas. Le même procès est toujours pendant. Le programme tracé par l'illustre théologien du cinquième siècle n'a reçu satisfaction de personne, et il est incontestable qu'aucun de vos deux Testaments n'y peut répondre. « Si les âmes sont nouvelles, vous dirait aujourd'hui encore saint Augustin, cherche en quel lieu, de quelle manière, en quel temps, elles ont pu contracter la culpabilité. » Souffrez donc, puisque jusqu'ici aucune autorité suffisante ne vous certifie que les âmes soient nouvelles, que nous posions ensemble, en pleine liberté philosophique, le problème de leur culpabilité. Dût ce problème demeurer au-dessus de nos forces, ce serait beaucoup pour moi de vous avoir forcé de convenir que vous ne savez pas du tout d'où nous venons, et que vous ne sauriez, sans outre-passer vos droits, persister à professer que notre création et notre incarnation actuelle sont de même date.

LE THÉOLOGIEN.

Sans faire un article de foi du dogme de la nouveauté

des âmes, j'estime que l'on est cependant autorisé à s'y attacher, en attendant les illuminations de l'autre vie; car c'est un dogme tranquille, suffisant pour nos besoins, et dans lequel, malgré des difficultés que je ne me dissimule pas, la conscience trouve à se reposer. Je vous rappelle à mon tour à cette belle parole de l'Évangile que vous mentionniez tout à l'heure : *Multa habeo vobis dicere, sed non potestis illa portare modo.* Prenez donc plutôt patience avec nous. Fiez-vous à Dieu, puisque vous ne sauriez douter que l'ordre qu'il lui a convenu d'établir, quel qu'il puisse être, ne soit de toute justice. M. de Maistre formule, à cet égard, dans les Soirées de Saint-Pétersbourg, une fort belle règle, dont l'esprit de modération devrait vous plaire, car, tout en vous prescrivant d'accepter ce que notre enseignement vous présente, elle ne vous défend pourtant pas d'espérer davantage. « Si j'ai pu, dit-il, moi, chétif mortel, trouver une solution nullement absurde d'un problème embarrassant (c'est de notre solution qu'il s'agit), comment puis-je douter que, si ce système n'est pas vrai, il y a une autre solution que j'ignore et que Dieu a jugé à propos de refuser à notre curiosité? » Que faut-il de plus pour apaiser toutes les inquiétudes que vous soulevez? En refusant de vous fixer avec nous à cette thèse, sauf à la prendre, si vous le voulez, pour un provisoire, voyez dans quel trouble vous nous jetez. Si les âmes ne sont pas nouvelles, elles ont donc, selon vous, vécu antérieurement, et voilà notre pensée qui se précipite dans les abîmes de la préexistence. Pauvre doctrine, et qui a fait son temps! Origène a montré ce qu'on pouvait en tirer, et vous reconnaissez vous-même la justice des anathèmes qui l'ont frappé. On peut sans doute essayer d'amender sa théorie, mais je n'imagine pas qu'on réussisse à lui

donner un tour plus acceptable. D'ailleurs, supposé que l'idée d'une vie antécédente fût effectivement vraie, Dieu, nous ôtant toute mémoire de cette autre vie et n'ayant pas même voulu nous en révéler un seul mot, ne nous indique-t-il pas manifestement qu'elle doit être tenue par nous pour non avenue, et que le travail de notre salut doit être ordonné sans y avoir égard ?

LE PHILOSOPHE.

Voudriez-vous que la doctrine de l'immortalité fût tenue pour non avenue parce que notre esprit, abandonné à ses illuminations natives, n'aperçoit absolument rien au delà du tombeau ? Et direz-vous que les Saducéens étaient fondés à arguer, contre cette vérité, du silence de Moïse sur les dispositions de l'autre vie ? Je refuse votre quiétude. Dieu a bien pu dire à l'Océan : Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin ; il ne l'a pas dit à l'esprit humain. L'esprit humain ne reconnaît pas de limites au domaine qu'il a reçu : il bat et dévore éternellement ses rivages. Son flux monte sans cesse ; ce qui était au-dessus de lui dans un temps est inondé par lui dans un autre, et c'est Dieu qui, en lui inspirant l'aversion de l'obscurité et la sublime curiosité de la lumière, l'a soumis lui-même à cette loi. S'abstenir n'est qu'une lâcheté de l'intelligence, et je crains que de se fier à Dieu dans l'ignorance ne soit peut-être se méfier de la libéralité avec laquelle il traite celui qui cherche avec bonne volonté à s'élever à lui : Poussez, et l'on vous ouvrira, dit généreusement l'Évangile. Où serait le christianisme, si les Juifs, à la suite de Moïse, s'étaient tenus aussi tranquilles sur la question de l'avenir de l'âme, que vous nous recommandez de l'être sur celle de son passé ? Prétendez-vous que le

voile de l'immortalité, en se soulevant, les a fait tomber dans le trouble, parce que leurs yeux, habitués jusqu'alors à se borner à la courte perspective de cette vie, ont entrevu devant eux des abîmes qu'ils ne soupçonnaient pas? N'est-ce pas justement la connaissance de ces abîmes, qui, en enseignant à l'âme quelle est sa route dans l'univers, a communiqué à ses démarches sur la terre une assurance toute nouvelle? Pourquoi donc nous obstinerions-nous à empêcher notre vue de s'exercer à plonger dans les mystères qui précèdent le berceau, comme elle le fait, avec tant d'enthousiasme, dans ceux qui suivent la tombe? La porte par où l'on entre dans la vie, trop négligée jusqu'ici par la théologie, n'est peut-être pas moins importante pour notre édification morale que celle par où l'on en sort; et, vous-même, remarquez-le, du premier mot sur la raison des misères de la terre, vous n'avez pas manqué d'y heurter.

Oui, sans doute, c'est du côté de la préexistence que je me dirige : ne me suis-je pas appliqué, dès le début de notre entretien, à vous donner des marques de l'impossibilité que nous ne soyons dans le monde que d'hier? Mais où trouvez-vous que l'on puisse refuser à cette idée tous les caractères de la grandeur? Est-ce en ce qui concerne sa tradition? Elle est plus universelle que la vôtre. L'Orient en est rempli depuis la plus haute antiquité, et elle a rayonné de là dans toutes les directions; tandis que je n'aperçois guère autour de votre dogme de la création immédiate que le triste moyen âge. Si l'on examinait tous les hommes qui ont passé sur la terre depuis que l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en deçà

comme au delà des limites de cette vie. Il y a là, en effet, une sorte de symétrie si logique, qu'elle a dû séduire les imaginations à première vue : le passé y fait équilibre à l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Le platonisme a ranimé cette lumière précédemment agitée par Pythagore, et s'en est servi pour éclairer les plus belles âmes qui aient honoré les temps anciens. Qu'elles aient fait fausse route, ce n'est pas du moins faute de sublimité, et cette sublimité, qui ennoblit leurs erreurs, donnera toujours à leur tradition une autorité imposante. Ceux qui nous ont appris les premiers à tenter les routes du ciel ont pu s'y égarer et se précipiter, sans que leur insuccès soit un motif d'abandonner leur exemple. Mais il y a plus, et pourquoi ne l'avouerais-je pas? de quelque respect que je sois animé pour le spiritualisme hellénique et alexandrin, le souvenir de la religion de nos ancêtres m'impressionne encore davantage. Le vieux druidisme parle à mon cœur. Ce même sol que nous habitons aujourd'hui a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. Ils ne sont pas seulement nos prédécesseurs, ils sont nos pères : leur sang bat encore dans nos veines, et c'est peut-être lui qui prédispose instinctivement notre race à cette ardente possession de la vie en même temps qu'à cette superbe indifférence du trépas, qui lui sont toujours si naturelles. Que notre esprit en ait ou non la perception, qui nous dit que leur tradition n'est pas vivante dans les secrètes profondeurs de nos âmes? Oubliée dans les confusions du moyen âge, elle n'en subsiste pas moins à notre insu,

et n'attend peut-être que le signal de sa résurrection. La France, toujours fille de la Gaule dans sa substance, en a le ferme héritage, et ce serait manquer à la piété nationale que de la rejeter légèrement comme une leçon surannée et inutile à méditer.

Vous-même, si vous alliez droit au fond de la tradition devant laquelle vous humiliez toutes les autres, vous feriez peut-être ici cause commune avec nous. C'est sur quoi je ne crains pas d'appeler votre plus sérieuse attention, car il s'agit d'un point historique capital. Chez les Juifs, la préexistence et l'immortalité marchent de pair. Si leurs monuments primitifs ne vous fournissent pas de témoignages en faveur de la préexistence, ils ne vous en fournissent pas beaucoup plus en faveur de l'immortalité. Mais si, au lieu de vous limiter aux textes de la Bible, c'est-à-dire, à peu d'exceptions près, aux empreintes laissées par la nationalité d'Israël antérieurement à son alliance avec les Chaldéens et avec les Perses, vous prenez dans tout leur développement les idées dont elle a été postérieurement pénétrée, vous y rencontrerez au premier rang le dogme de la préexistence. Pour avoir été aussi étranger aux commencements de la religion que celui de l'immortalité, ce dogme n'arrive pas moins à dominer cette belle période, si riche en théologie, bien que si pauvre en écritures, du sein de laquelle s'est élancé Jésus. Cette même Église des Machabées qui vous enseigne si bien l'immortalité en vous enseignant la prière pour les morts, et sur l'autorité de laquelle toute votre autorité se base, vous enseigne avec le même droit la croyance à la vie antérieure des âmes. Cette croyance y a régné universellement. Elle y formait un des thèmes capitaux de cette doctrine orale qui, transmise de génération en génération comme la plus pure essence de

l'ancienne loi, ne paraissait pas moins sacrée à la communauté des fidèles que celle des textes. Parcourez les écrits de ces rabbins dont Jésus, qui s'était élevé parmi eux, s'honorait de porter le nom, et que vous vous êtes trop facilement habitué à jeter dans l'ombre, la préexistence y jette des traits de lumière de tous côtés. Elle n'y forme pas un détail arbitraire, mais un complément logique de la doctrine du ciel et de l'enfer; et, si vous prenez cette dernière de confiance, il n'y a pas de raison de refuser l'autre, car l'Église d'avant Jésus-Christ vous la recommande également.

Je pourrais même vous mener plus avant encore sur ce terrain. L'idée de la préexistence ayant régné d'une manière si générale sous le second temple, il est inévitable, en effet, qu'elle ait laissé au moins quelques marques dans le recueil du Nouveau Testament, qui nous a ramassé tant de choses précieuses de cette période. Aussi la sent-on courir, en quelque sorte, sous les textes de l'Évangile. Voyez, par exemple, la préoccupation unanime du peuple, de laquelle tous les évangélistes témoignent également, au moment de l'apparition du prédicateur de Nazareth : il ne s'agit pas de savoir quels sont les parents du nouveau prophète, ses antécédents, sa ville natale; il s'agit de savoir qui il est, quel est le personnage des anciens jours qui revit en lui? Est-ce Élie? Est-ce Jérémie? est-ce quelque autre? « Et il interrogeait ses disciples, est-il écrit dans saint Matthieu, disant : Qui les hommes disent-ils que soit le fils de l'homme? Mais ils lui dirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, ceux-ci Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Et Jésus leur dit : Et vous, que dites-vous que je sois? » C'est un fait qui est répété, presque exactement dans les mêmes termes, chez saint Luc et chez saint Marc. Les inquiétudes

d'Hérode au sujet de Jésus sont également dépeintes dans les trois premiers Évangiles d'une manière tout à fait conforme à ce point de vue : « Et le roi Hérode entendit ces choses, car le nom était devenu célèbre : et il disait : Jean-Baptiste est ressuscité d'entre les morts... et les autres disaient : C'est Élie; d'autres encore disaient : C'est un prophète ou comme un des prophètes. » Vous le voyez, non-seulement il y a là une croyance générale dans tout le peuple d'Israël, mais Jésus, lorsqu'il l'entend énoncer devant lui par ses disciples, ne la contredit pas, ne la condamne pas : il la laisse tranquille et porte ailleurs son discours.

Il y a plus : à côté de la question, Qui est Jésus? devait naturellement se poser, sous l'influence des mêmes croyances, la question parallèle, Qui est Jean? Or, c'est par Jésus lui-même que les Évangiles font répondre à celle-ci : « Je vous le dis, en vérité, rapporte saint Matthieu, il ne s'est pas élevé entre les enfants des femmes un homme plus grand que Jean-Baptiste, et, si vous voulez le savoir, c'est lui-même qui est Élie qui doit venir. » Après la transfiguration, Jésus répète encore à ses disciples la même leçon : « Mais, je vous le dis, Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait de lui ce qu'ils ont voulu; et le fils de l'homme souffrira de même pour eux. Alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé. » Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici d'une assertion sans conséquence. La préexistence de saint Jean, ainsi déterminée, jouait un rôle capital dans la théorie messianique : elle levait la difficulté relative à la venue d'Élie, qui, selon la déclaration du prophète, alors présente à toutes les imaginations, devait, au jour du salut, précéder celle du Messie. Élie n'a pas encore paru, disait le peuple, donc il est impossible que le

Messie soit déjà sur la scène. « Les disciples l'interrogèrent, disant : Que disent donc les Pharisiens et les Scribes qu'il faut qu'Élie vienne d'abord? » C'était une fin de non-recevoir en apparence invincible; mais Jésus y répond en déclarant que l'apparition d'Élie s'est réellement accomplie par la renaissance de ce prophète dans la personne de saint Jean. Convenez-en, s'il avait plu aux Pères et aux scolastiques de tourner, comme Origène, leurs préférences du côté de la préexistence, ils auraient pu trouver là des points d'attache bien suffisants pour autoriser tous les commentaires désirables.

Mais où je reconnais encore mieux qu'aux membrures de sa tradition, si puissantes qu'elles soient, la force de cette doctrine, c'est à l'ampleur qu'elle communique à l'idée que nous portons en nous de nous-mêmes. Ne vous semble-t-il pas que vous devenez en quelque sorte un autre être, lorsque, après vous être représenté, conformément au préjugé habituel, que vous n'êtes que d'hier dans l'univers, vous venez à vous représenter au contraire que votre naissance n'est en réalité qu'un des accidents d'une longue vie, et qu'il s'est écoulé déjà bien du temps depuis que vous vous mouvez à travers les mondes? Ne sentez-vous pas tout à coup plus de poids dans votre personne, y sentant plus d'ancienneté? Pour moi, je le confesse, cette idée, même en la prenant pour une simple possibilité, me remue jusqu'au fond de l'âme. Voyageur inconnu à moi-même, émergé, il y a un instant, du noir océan du passé, je me contemple avec étonnement. Je me vois lié, non-seulement au sol sur lequel posent en ce moment mes pieds, mais au prodigieux tourbillon qui m'entoure et dont les courants m'ont déposé évanoui sur cette terre; je voudrais sonder l'abîme, je voudrais

descendre dans les profondeurs de ma mémoire, je voudrais ressaisir le secret de ma première naissance et de mes destinées antérieures, et, bien qu'empêché par l'ignorance et l'oubli, je me trouve du moins réveillé sur un terrain où je dormais. Ne posséderais-je même que la nuit, c'est énorme pour qui ne possédait tout à l'heure que le néant. J'ai le droit d'y plonger à volonté mes pensées et d'y retourner vivre, et d'autant mieux qu'il ne m'échappe point que cette nuit n'est qu'une simple défaillance de mes souvenirs, sous laquelle je sens palpiter secrètement des mystères infinis de ciel et de lumière. Motivées de si loin, les conditions de mon existence présente m'intéressent désormais davantage, et je prends même plus d'assurance à l'égard des éventualités de l'avenir, lorsque je me dis avec tranquillité : « J'ai longtemps pratiqué l'univers. » A Dieu ne plaise qu'une croyance qui agrandit ainsi notre domaine spirituel puisse jamais nous paraître indifférente ! Qui sait d'ailleurs, si elle se déroulait en entier, toutes les ressources qu'y rencontrerait la théologie pour expliquer tant de choses qui, hors de là, sont inexplicables ? Les obscurités de notre état présent n'attendent peut-être pour s'éclairer que le reflet de ces états antérieurs ! Si la doctrine de la préexistence est dans la vérité, il est évident que des flots de lumière ne peuvent manquer d'y être en réserve, car elle est capitale. Essayons-en donc, car ce n'est pas lorsque nous sommes pressés de toutes parts, dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux, par tant de problèmes inquiétants, qu'il peut nous être permis de passer à la légère sur un principe si puissamment recommandé par la préoccupation unanime de l'antiquité, si riche en lui-même et si imparfaitement exploré jusqu'ici.

De ce qu'Origène est condamné, est-ce à dire que l'idée générale d'une existence antérieure le soit aussi? L'imagination n'entrevoit-elle pas de prime abord, à l'horizon, des perspectives toutes différentes de celles qu'avait suivies ce grand homme sur les indications de Platon? Comment, lorsqu'il y a tant de manières de se figurer la continuation de notre vie, n'y en aurait-il qu'une seule de se figurer ses précédents? Loin de là, toute vue sur la carrière future détermine une vue correspondante sur la carrière passée, et l'on trouve exactement la même variété dans l'un des domaines que dans l'autre. L'erreur d'Origène sur la préexistence n'a été que la contre-partie de son erreur sur l'immortalité, car le même fanatisme d'immatérialité les caractérise toutes deux. Ne pouvons-nous donc pas, en prenant appui sur les solutions qui nous semblent les plus plausibles à l'égard de notre avenir, chercher à en formuler de concordantes à l'égard de nos préliminaires? Appliquons-nous de concert à cette grande question, et je n'ignore pas avec quelle réserve! N'eussé-je aucun doute que la voie que je propose n'est point barrée à quelque endroit par des difficultés, de la même manière que les autres voies dont nous nous sommes occupés, je ne suis pourtant pas assuré d'y marcher assez avant et assez droit pour y apercevoir le vrai nettement; et, supposé même que je le visse, rien ne me garantirait encore son opportunité. J'en découvre toutefois suffisamment pour me sentir jaloux de stimuler les intelligences dans cette belle direction, et, en agissant ainsi, je ne fais d'ailleurs, vous le reconnaissez, que continuer le mouvement de votre argumentation et céder à l'impulsion logique de votre méthode. Vous avez pris successivement toutes les opinions qui peuvent être émises sur l'origine de l'âme, et vous avez

montré qu'elles devaient être toutes rejetées à cause des objections qu'elles soulevaient, jusqu'à une dernière opinion à laquelle vous avez cru licite de vous tenir; mais, comme les difficultés que cette opinion contient ne permettent pas davantage à l'esprit de s'y reposer, ainsi que je me suis appliqué tout à l'heure à vous le prouver, il faut bien aller de l'avant, et chercher à se satisfaire autrement. C'est ce qui ne me semble pas impossible, et, si l'opinion préférable est celle où l'esprit se repose le mieux, j'ose espérer que vous ne repousserez pas celle dont il me reste à vous communiquer le sommaire, et contre laquelle vous ne sauriez vous dire engagé, puisqu'elle ne s'est point encore offerte à votre examen.

Avant tout, quels sont les principes les plus généraux du système de l'univers? C'est là ce qu'il faut avoir devant les yeux, car, rien n'étant plus essentiel au système de l'univers que l'âme, puisqu'elle en est le sujet, l'histoire de l'âme doit être naturellement tout empreinte de ces premiers principes, et c'est d'eux, par conséquent, que doit émaner le droit sentiment de son origine. Ces principes se réduisent à quatre, sur lesquels il me semble que vous ne sauriez me faire la guerre. Le premier, que vous ne me contesterez pas, puisqu'il forme justement la base de votre opinion, c'est la création continue : la vertu créatrice de Dieu, loin de s'être bornée à une seule explosion, jouit d'une activité indéfectible et augmente sans cesse la multitude des âmes : « Mon père travaille toujours, » dit l'Évangile. Le second principe, consacré plus fermement encore que celui-ci par l'autorité du christianisme, nonobstant les aberrations insignifiantes de la scolastique, c'est l'union de l'âme et du corps, autrement dit la tendance de toutes les créatures à se ma-

nifester par dès organes sensibles. Le troisième, admirablement indiqué, comme je vous l'ai fait observer, dans le livre de la Genèse, et dont on ne saurait trop reprocher au moyen âge de n'avoir point aperçu l'universalité, car elle était logique, c'est le développement progressif de la vie : en professant que la création de l'ordre terrestre ne s'est opérée que graduellement; que, d'Adam à l'Évangile et de l'Évangile aux conciles, les lumières de la religion n'ont cessé de s'accroître; de plus, que, par le perfectionnement de son existence présente, l'homme parvient à s'élever jusque dans le ciel, on avoue évidemment cette vérité dans ce qu'elle a de plus fort, et ce n'est plus rien que de l'étendre. Enfin, le dernier principe, totalement étranger au moyen âge, mais auquel, malgré sa nouveauté et l'imprévu de ses conséquences, votre théologie ne peut désormais se dispenser de faire place, c'est la multiplicité des terres, suffisamment attestée par la multiplicité des planètes et des soleils. Loin de recommencer Origène, c'est donc précisément le contre-pied d'Origène que je veux vous proposer de prendre; car, en supposant les âmes créées toutes ensemble au premier jour, dans l'incorporité, dans la perfection angélique, et précipitées ensuite, par l'effet d'une détérioration générale, sur cette terre, cloaque central de l'univers, ce théologien a sacrifié à la fois les quatre principes que nous venons d'énoncer. Je le condamne donc au nom de la philosophie plus résolument que vous ne le faites vous-même au nom de votre cinquième concile. Mais, par le même motif, je suis obligé de vous condamner aussi, vous qui, avec vos âmes créées dans leur condition actuelle et uniquement en vue de cette terre, seul lieu d'épreuve entre le néant et l'absolu, ne satisfaites qu'aux deux lois de la corporité et de la

création continue, à l'exclusion des deux lois non moins considérables de la multiplicité des terres et du développement progressif de la vie.

L'idée que j'oppose à votre hypothèse est bien simple et ressort directement des quatre principes sur lesquels roule tout le mouvement de l'univers : c'est que toute âme humaine fait sa première apparition dans la vie, au degré de la hiérarchie où l'animal cesse et où l'être libre commence. L'histoire d'Adam est en substance l'histoire commune de tous les hommes. Par une opération spéciale du Créateur, au point du temps et de l'espace assigné par les lois de l'harmonie de l'ensemble, l'âme reçoit le souffle divin de sa perfectibilité, et du même coup s'éveillent en elle les puissances nécessaires à l'accomplissement de cette destinée : la raison brille, le cœur s'allume, la conscience s'ouvre, l'homme est créé. L'homme est créé, mais ce n'est pas dire qu'il soit déjà développé : à peine dégagée, son intelligence tente ses premiers efforts pour s'élever à ses premières connaissances, son caractère est encore flottant, sa volonté n'a contracté ni avec le bien ni avec le mal, l'innocence règne en lui, mais il n'y a jusque-là en lui ni béatitude ni sainteté. Il faut, pour se fortifier, que l'âme s'éprouve, qu'elle déracine en elle les puissances aveugles de l'instinct, qu'elle suscite à leur place les forces morales, en un mot, qu'elle se travaille elle-même ; et les conditions d'existence qui lui sont attribuées, perpétuellement conformes à l'état de son développement, sont toujours le juste effet de l'emploi de sa liberté. De vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour reparaître dans un autre, toujours portée, par les vertus attractives qu'elle a fait éclore en elle, au centre de la société qui lui convient, tou-

jours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, elle accomplit, avec plus ou moins de rectitude et de félicité, les phases successives de son perfectionnement infini; et, née dans les bas fonds de l'univers, ballottée dans ses régions moyennes, après une suite d'épreuves plus ou moins longue, elle en gagne les paisibles sublinités, ineffable récompense des mérites qu'avec la grâce de Dieu elle a su acquérir. Continuellement, par l'opération incessante du Créateur, des âmes nouvelles sortent du néant et prennent leur essor, chacune à sa manière, à travers l'immensité des mondes. Nous ne sommes ici que sur un lieu de passage et vous êtes dupe d'une illusion quand vous vous imaginez, sur la foi des apparences, que la terre est pour nous un théâtre de création quotidienne.

En quel temps donc, me direz-vous, et sous quel soleil êtes-vous né? Eh! que m'importe! C'est assez pour moi de pouvoir prendre, d'une manière générale, la mesure du temps depuis lequel j'existe, en voyant avec quel caractère déjà invétéré je suis entré dans cette vie, en considérant avec quelle résolution mes passions et mes défauts, qui certes viennent bien de moi et non de Dieu, ont éclaté en moi dès mon enfance, en observant enfin la lassitude profonde, bien disproportionnée aux courts labeurs de notre étape actuelle, avec laquelle, depuis que je réfléchis sur moi-même, j'aspire à mon arrivée dans une phase meilleure. Et, quant à mon lieu natal, je sais que je suis né dans ce tourbillon sidéral qui m'entoure : qu'ai-je besoin de connaître plus exactement en quel point? Que sont, en définitive, tous ces astres auxquels se lie secrètement notre histoire, sinon une gerbe d'étincelles fabriquée à notre usage, que nous enveloppons à volonté

dans la capacité de notre esprit et à laquelle, selon le mouvement de notre vie, nous venons tour à tour adhérer physiquement sur un point ou sur l'autre ? Que mon acte de naissance demeure couvert, tant que Dieu le voudra, d'obscurités de ce genre, ce n'est pas un inconvénient dont je puisse raisonnablement m'affecter. Pour faire mon chemin, je n'ai pas besoin de savoir si exactement d'où je viens. Sais-je seulement quel est mon nom ? Hier, on m'en a donné un que je perdrai demain ; mais Dieu seul connaît celui que je porte dans mon immortalité. Substance anonyme que le vent promène à travers l'immensité, je me suis fixé tout à l'heure sur cette planète où je cherche à me développer en me rendant utile, et j'aspire à y ouvrir mes ailes pour reprendre mon voyage vers des astres meilleurs : un soupçon de moi-même quant au passé, comme un pressentiment de moi-même quant à l'avenir, voilà tout ce qu'exige, pour le moment, le gouvernement de mon existence, et la première de ces deux lueurs n'apporte pas plus de trouble dans ma conscience que la seconde.

LE THÉOLOGIEN.

Votre opinion, si hardie qu'elle soit, a certains avantages que j'aurai la franchise de ne pas contester. Elle offre, je le reconnais, des solutions assez plausibles aux difficultés que vous m'avez opposées, sous l'autorité de saint Augustin, et dont je ne sens pas moins que vous l'importance. Aucune de ces difficultés ne me touche plus que celle qui se résume dans la terrible parole de saint Paul : « Lorsqu'ils n'étaient point encore nés, j'ai aimé Jacob et j'ai eu Ésaü en aversion, » et le commentaire que vous en donnez, s'il était possible de

l'accepter, la rendrait à coup sûr toute naturelle. A combien d'enfants, hélas ! cette sentence ne s'applique-t-elle pas, et avec quelle frappante évidence ! Voilà une âme que Dieu envoie prendre naissance chez une femme perdue, au milieu d'un ramassis d'aventuriers et de libertins : il est écrit d'avance que cette âme ne recevra d'autre éducation que celle du vice et de l'impunité. La haine et les mauvais traitements l'accueilleront, et elle s'aigra dès le berceau. On ne fomentera en elle, par les paroles et les exemples, que les plus détestables passions, et elle n'entendra le nom de Dieu que pour apprendre à le blasphémer. Peut-être, enivrée de crimes, disparaîtra-t-elle prématurément dans quelque rixe ou sous le glaive de l'échafaud, avant d'avoir eu le temps de sortir de ce tourbillon d'infamies et d'ouvrir les yeux sur sa conscience. Ah ! que voilà bien une destinée malheureuse, et qu'il est juste de dire avec l'apôtre que Dieu a eu cette âme-là en aversion dès le sein maternel ! L'inégalité dans les souffrances m'émeut assurément bien moins que cette inégalité dans les conditions du salut. Pour les uns, la voie est facile, et un heureux caractère les prédispose dès l'enfance à la suivre ; pour les autres, il n'y a, pour ainsi dire, pas un sentier qui ne mène au précipice, et, lors même que ces infortunés seraient entourés de tous les soins au lieu de ne l'être que des séductions les plus diaboliques, leur méchante nature suffirait, à ce qu'il semble, pour les jeter dans la damnation. C'est véritablement là qu'est la pierre d'achoppement. Les adversités sont passagères, l'affliction qu'elles causent ne dure pas, et, pourvu qu'elles soient convenablement supportées, elles deviennent utiles ; mais la contagion du péché affecte l'âme à fond et produit des effets qui persistent au delà même de cette vie. Ce ne sont pas les

douleurs, ce sont les tentations qui forment les dangers réels d'ici-bas, et c'est aux moins disposés à leur résister qu'est souvent assignée la part la plus lourde et la plus difficile. O justice de Dieu, combien s'atténueraient les nuages qui te couvrent, s'il était en effet permis de penser que ce monde n'est qu'un purgatoire où la disparité des conditions n'est qu'une suite légitime de la disparité des mérites; où les moins coupables obtiennent, dès l'abord, tous les moyens nécessaires pour continuer l'opération de leur salut, fortifier leurs vertus, expier leurs fautes, se sanctifier; où les réconciliés se confirment, en recevant à la fois de grands troubles, de grandes élévations, de grands supplices; où les endurcis, poursuivant le cours de leur égarement, ne trouvent de grâce ni de miséricorde d'aucune sorte, avant l'heure à laquelle, ayant épuisé jusqu'à la lie la coupe satanique et soulevés enfin par le dégoût de l'horrible breuvage, ils commenceront à tourner leurs désirs vers la source céleste qui seule désaltère!

Je sens aussi que vous n'êtes pas embarrassé non plus par la question des vices qui se découvrent dès l'enfance dans les caractères, dans les intelligences, dans les organisations, et dont le principe ne peut être cherché ni dans l'être lui-même, s'il n'a encore rien fait, ni dans les parents, puisqu'ils ne sont pas les créateurs, ni en Dieu, des mains duquel nulle difformité ne peut sortir. Le genre humain, si vous me permettez une telle comparaison, n'est plus, pour vous, qu'une troupe d'écoliers, rassemblés de la veille et différenciés les uns des autres par l'effet de l'âge et des habitudes prises : les uns très-jeunes, les autres plus développés, ceux-ci de bonnes mœurs, ceux-là engagés dans de mauvais

précédents et soumis à un régime plus sévère. La diversité morale n'est plus une difficulté.

Sans lever entièrement l'étrange mystère dans lequel s'enveloppe la destinée de ces milliards d'âmes humaines, qui ne font apparition que dans le monde obscur de la fœtalité, et qui meurent sans être nées, vous le diminuez, puisque, selon vous, ces créatures ont vécu et vivront ailleurs. A la rigueur, il y aurait à soupçonner, d'après vous, que leur préférence n'étant que faiblement déterminée à ce monde-ci, elles ont pu se borner à y prendre quelques instants de sommeil, en attendant que les circonstances élaborées ailleurs à leur convenance les invitassent plus énergiquement. Elles ne seraient ici-bas qu'en dépôt, et quitteraient, sur l'appel de la mort, leurs berceaux provisoires à mesure que leurs berceaux définitifs se trouveraient prêts.

Surtout, suis-je touché, pourquoi ne l'avouerais-je pas? de la manière dont vous sauvegardez la majesté divine dans l'œuvre ineffable de la genèse; car, ainsi que vous le faites observer avec une certaine apparence de raison, la création de toute âme nouvelle est un acte de même nature que la création d'Adam lui-même, et au fond duquel il n'y a pas moins de sublimité, puisque Dieu y fait pareillement surgir du néant plus que tous les soleils du monde, une substance pensante, infinie, sa propre image. Ce qui donne tant de grandeur à l'œuvre du sixième jour, ce n'est pas qu'Adam soit le premier homme, c'est qu'il soit homme. Du reste, le texte même de la Bible semble indiquer assez clairement que la terre a cessé d'être un lieu de création à partir du septième jour; et peut-être, sans rien forcer, pourrait-il être permis d'y prendre appui pour imaginer, comme vous le faites, que la terre n'est donc plus

aujourd'hui qu'un lieu de passage pour toutes les âmes qui y naissent.

En tout cas, je ne ferai aucune difficulté de reconnaître que l'on ne saurait tourner contre vous la condamnation qui pèse sur Origène, puisque votre proposition est d'un esprit tout différent. Tandis que le fond principal de son erreur consistait à faire précipiter les âmes du haut du ciel par le courroux de Dieu, comme ont été précipités les démons, vous les faites, au contraire, continuellement monter vers le ciel depuis leur origine. Ce sont deux histoires qui forment précisément l'inverse l'une de l'autre. Aussi, à première vue, pourrait-on peut-être aller jusqu'à penser que votre opinion ne creuse pas un abîme entre nous, notre différence n'étant, après tout, qu'une question de quantité ; car, en définitive, vous vous réduisez à dire que cette vie est un peu plus ancienne que nous ne l'imaginons d'après les apparences actuelles, et qu'au lieu de n'avoir changé de place, depuis que nous existons, que sur la terre, nous en avons changé sur un théâtre d'une dimension plus grande.

Vous voyez que, pour tout ce qui appartient, non pas au domaine de la foi, mais à celui de la discussion, je n'aurais aucune répugnance à laisser à votre esprit toute la liberté qu'il ambitionne. Tant qu'il ne s'agit que d'objets secondaires relativement au salut, on peut différer d'opinion et vivre en paix. *Mundum tradidit disputationibus*, dit l'Évangile ; et qui a mieux connu que le moyen âge, dans son orthodoxie, la vérité de cette parole ! Mais après vous avoir donné tous ces témoignages de mon bon vouloir sur le terrain de la philosophie, il faut bien enfin que je vous arrête. Ne sentez-vous pas que notre débat, qui a l'air de pouvoir se réduire à une simple divergence sur la date de la nais-

sance de l'âme, nous entraîne irrésistiblement vers un terrain d'une tout autre valeur? Vous ne sauriez faire un pas de plus sans mettre le pied sur le dogme. Déjà, vous l'avez dit, Adam n'est pas au sommet, mais au pied de l'échelle. Qu'est-ce donc alors que la chute d'Adam? Tout l'édifice de notre théologie est à bas : plus de chute, plus de privation des félicités de l'Éden; plus de chute, plus d'engagement de tous les hommes dans le péché et la condamnation de leurs premiers parents; plus de chute, plus de rédemption, plus d'avenir céleste, plus de religion. Hésiterais-je donc, pour conserver intacts des biens si précieux, à rejeter votre opinion, toute séduisante qu'elle puisse être superficiellement? Ainsi, nous voilà forcément ramenés par le courant de nos discours à cette suprême question du péché originel, que je vous avais d'abord proposée et que vous ne pouvez plus ajourner.

LE PHILOSOPHE.

Abordons-la donc et en deux mots. Je ne recommencerai pas contre vous les argumentations logiques : tout a été dit à cet égard, mais, avec le mot de mystère, je sais que tout obtient réponse. Aussi ma prétention ne va-t-elle pas jusqu'à vous forcer dans un tel retranchement : je voudrais seulement, en vous faisant entrevoir une solution plus naturelle que celle à laquelle vous êtes habitué, vous exciter à réfléchir sur la gravité de la situation que votre fidélité exagérée aux errements du moyen âge fait à la religion. N'y a-t-il pas de quoi être effrayé de penser que toute son ordonnance repose sur la pomme d'Adam? Cette pomme est devenue pour vous la clef de voûte du ciel et de la terre ! Le premier couple, doué de tous les traits de la per-

fection morale et de la beauté, est placé par son auteur dans un jardin enchanté; mais il touche à un fruit défendu, et la colère de Dieu, allumée par cet attentat, n'a plus de bornes; la terre est livrée à la troupe infâme des démons, tous les crimes et tous les maux y prennent naissance, l'enfer ouvre ses portes, les deux coupables sont rejetés en emportant dans leur peine toute leur postérité, et l'univers serait à jamais perdu, si le Médiateur ne venait enfin réparer en personne les désastres causés par ce funeste fruit. N'apercevez-vous pas dans ce tableau quelque chose qui commence à vaciller comme dans les scènes magiques? Ne sentez-vous pas que l'esprit humain, dans le vol nouveau qui l'emporte sur les ailes de la philosophie et des sciences, s'éloigne chaque jour davantage de ces fantômes? ils peuvent satisfaire encore les imaginations enfantines et les âmes dociles, mais pour les intelligences d'avant-garde la réalité n'est plus là. Le symbole est transpercé et s'évanouit. C'est un fait accompli, et ce n'est pas en récriminant contre lui que vous l'effacerez, ni en répétant obstinément le thème que le monde délaisse que vous ramènerez le monde. Vous accusez le protestantisme et le dix-huitième siècle d'avoir ruiné la théologie, et moi je vous accuse de ne la point relever. Vous vous liez sans nécessité à une leçon qui ne permet à quiconque réfléchit d'autre alternative que de nier, soit la justice de la Providence, soit la vérité du Médiateur, qui ne s'explique dès lors qu'aux dépens de cette justice, ou enfin de confesser qu'il faut renoncer à rien entendre à l'ordonnance de l'univers; ce qui met dans tous les cas la théologie à néant. Cessez donc plutôt de nous réciter à la lettre les allégories d'un autre temps. Osez penser. Reprenez, à l'exemple des Pères, l'initiative des interprétations, et votre tradition, qui s'éva-

nouit si pitoyablement, retrouvera bientôt toute sa gloire. Compromise, non par un défaut qui lui soit inhérent, mais par l'inhabileté de ses commentateurs, elle ne demande qu'à être délivrée de l'enveloppe gothique qui l'étouffe, pour respirer encore et régner. En résumé, au lieu de prêcher la fixité de la religion, qui est la mort, appelez donc avec nous sa renaissance!

Non, assurément, je ne crois pas à l'Éden féérique du moyen âge; je ne me représente pas le premier homme comme un être surnaturel, revêtu de toutes les perfections du corps et de l'esprit, comblé de toutes les béatitudes, conversant avec Dieu face à face, émule des anges : je vois dans ces exagérations des vanités que l'orgueil de race a pu faire imaginer aux Juifs, mais que nulle autorité, ni du texte primitif, ni des conciles, ne vous oblige de suivre. C'est un fol argument de la scolastique de conclure l'excellence d'Adam de ce qu'Adam sortait directement des mains de Dieu, car le même argument envelopperait avec la même force les animaux; tandis qu'il suffit évidemment pour la dignité du Créateur que toute créature, à l'instant de sa création, soit sans vice. C'est à quoi j'estime qu'il faut se borner à l'égard d'Adam. Comme les animaux, Adam était sans vice; mais, supérieur aux animaux, il portait en lui la liberté et par la liberté l'aptitude à toutes les perfections; virtuellement semblable à l'homme actuel, mais moins avancé dans son développement, il n'avait sur nous d'autre avantage que celui de l'enfant qui vient de naître sur l'enfant qui a déjà vécu, l'avantage de l'innocence : *infans robustus*. Telle est, en substance, l'idée que je me forme du premier homme en vertu du principe de l'ordre progressif de la vie, et, quelque différend que cette idée puisse instituer entre nous, je vous mets au défi de me montrer

qu'elle soit moins conforme à l'ensemble du récit de la Bible que celle où vous prenez appui.

Reste à savoir de quelle manière s'est accompli l'étonnant phénomène de l'apparition du premier couple humain sur la terre : c'est là le problème fondamental de l'anthropologie. Mais l'avez-vous résolu de science certaine, pour prétendre imposer à cet égard votre sentiment aux autres ? En définitive, que vous donnent ces textes auxquels vous faites profession de vous référer comme à la source de toute lumière ? Une seule parole : parole profonde, parole concise et que je ne refuse point. Voici, en effet, tout ce qui se déduit de la Bible : c'est que la puissance créatrice, en vue de l'introduction du genre humain sur ce globe, s'est d'abord portée sur l'élément minéral, et que, soulevant une portion de cet élément au-dessus du fonds commun, elle lui a imprimé, par une méthode qui ne se dit point, l'organisation convenable ; puis, par un dernier miracle, qui est assurément le plus grand, elle a fait éclater, par l'insufflation de sa grâce, une âme d'homme dans cet organisme. Il n'est pas possible d'en tirer davantage. « Le seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre ; il répandit sur son visage le souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. » Mais quelles sont les façons successives par lesquelles il a plu au divin statuaire de faire passer ce limon pour l'amener à sa dernière forme ? Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où la matière brute a commencé à se modeler sous les doigts du maître et celui où, l'image ayant atteint sa perfection, le rayon céleste est venu la frapper et s'y réfléchir ? Le développement de la vie a-t-il été instantané ou graduel ? Le sang ne circulait-il pas déjà dans l'ébauche quand l'illumination s'y est faite ? Les mouvements de l'instinct n'y avaient-ils pas précédé les

mouvements de la raison? En un mot, s'agit-il dans cette histoire de la métamorphose magique d'un peu de limon qui, en un clin d'œil, s'élève au-dessus du sol et devient homme, ou de l'une de ces lentes et méthodiques évolutions, qui sont l'ordinaire de la nature? vos commentateurs, avec leur goût pour les miracles, ne se sont pas fait faute de choisir; mais d'où leur est venu le droit de choisir nous vient aussi le même droit.

Saint Augustin, dans le traité de la Genèse à la lettre, posait déjà très-explicitement la question, en la résolvant, comme il était inévitable, dans le goût de son époque, mais en confessant, par cette position même, l'indécision de la théologie sur ce point capital. « Comment Dieu a-t-il fait l'homme au moyen du limon de la terre? Est-ce tout à coup, dans l'âge parfait, c'est-à-dire viril et juvénile? ou bien l'a-t-il fait de la même manière qu'il le forme encore aujourd'hui dans le sein des mères; de sorte qu'Adam aurait eu seulement ceci de particulier qu'il ne serait point né de parents, mais aurait été fait avec de la terre, et suivant de telles conditions que les mêmes espaces de temps que nous voyons attribués à la nature humaine auraient été employés pour son développement et son accroissement d'âge en âge? » Selon le théologien du cinquième siècle, il paraît plus conforme à la toute-puissance de Dieu d'imaginer que la production de l'homme a été instantanée, comme le changement à vue de la baguette de Moïse en serpent, que d'en faire le couronnement de longs préliminaires. Mais, s'il est plus conforme au sentiment que nous avons aujourd'hui des procédés du sublime ordonnateur de la nature de soupçonner, dans l'enfantement primitif de l'homme, des phénomènes séculaires, déterminés par des lois dont les changements de l'embryon, dans les phases successives de son

histoire, nous donnent peut-être, dans l'ordre actuel, un résumé, pourquoi ne serions-nous point libres de préférer ce point de vue?

Risque-t-on, par cette préférence, de diminuer la majesté du pouvoir créateur? Pas plus, assurément, qu'en voyant les continents se soulever au-dessus de la masse des mers, non par un coup de théâtre, mais graduellement et conformément aux majestueux principes de la géologie; ou la hiérarchie animale, au lieu de faire explosion dans sa totalité en quelques heures, se composer et se diversifier peu à peu dans la longue carrière des âges. C'est affaire à nous de regarder d'un œil si différent les siècles et les minutes; mais, aux yeux de l'Éternel, siècle ou minute, le temps n'est-il pas toujours l'instantanéité? Et, d'autre part, y a-t-il danger de diminuer ainsi la grandeur de l'homme, parce qu'en écartant les voiles qui nous dérobent les secrets de sa germination primordiale dans le sein de la nature, on tend peut-être à découvrir de nouvelles analogies entre le règne humain et le règne animal? Si de telles analogies étaient susceptibles de dégrader l'homme, convenez que la dégradation serait consommée depuis longtemps par toutes celles qui frappent si vivement nos regards dans la génération de l'homme, dans le mode de formation de ses organes, dans son organisation même, dans ses sensations, dans sa manière de vivre, dans ses passions, dans sa mort. Ramenez l'homme en arrière en lui ôtant les facultés morales, que vous restera-t-il? Vous le savez assez, un animal. Est-ce à dire qu'il en soit un? Concevoir entre les choses des liaisons, n'est pas du tout les confondre. Le premier qui a osé dire que les poissons étaient les ancêtres du genre humain a commis un contre-sens aussi grossier que celui qui, arguant de ce que l'homme présente, durant

son existence fœtale, des conditions anatomiques analogues à celles des êtres inférieurs, voudrait dire que l'homme commence aujourd'hui encore sa vie par être mollusque ou poisson. Mais, tout en rejetant ces tours exagérés, il est permis de conserver le droit d'induction et ses demi-lueurs. Si l'homme et le mammifère dans le sein maternel, si l'oiseau dans sa coquille, si le poisson et le mollusque dans la liberté des eaux, si l'insecte dans l'air, sont également soumis, avant d'entrer en pleine possession de leur vie, à passer par les lois d'une métamorphose progressive, n'est-on pas autorisé à penser que la formation du premier homme a dû être réglée par des combinaisons du même genre? Si aujourd'hui même, alors que les générateurs sont créés, il faut tant de préparatifs, tant de gradations et de périodes pour l'établissement du corps humain, ne serait-il pas inconséquent que le même établissement se fût accompli en un clin d'œil alors que rien au monde n'était disposé pour y aider? Si ce grand ouvrage avait jamais pu s'effectuer d'une manière si facile, comment se pourrait-il comprendre que Dieu, tant à l'égard de l'homme qu'à l'égard des animaux, eût abandonné des voies si simples pour en adopter d'aussi complexes que celles dont il se sert maintenant?

Cette embryologie primordiale est une science qui demeurera peut-être toujours pour nous dans la nuit, comme y serait encore celle qui se rapporte à la production du corps humain dans l'ordre actuel, si l'esprit scientifique, écartant avec le scalpel tous les voiles, n'en était venu à mettre en plein jour, et l'embryon dans les diverses phases de son progrès, et les enveloppes même au sein desquelles s'accomplit sa mystérieuse existence. Les phénomènes qui forment la base de cette science transcendante ont en effet cessé de se

poursuivre au moment même où le genre humain a commencé d'exister; ils ne se répéteront plus, et il n'y a pas à espérer que nos investigations soient jamais assez fines pour ressaisir les traces légères qu'ils ont pu laisser sur le globe. Mais fussions-nous condamnés à ne jamais entrevoir cette histoire qu'à travers les nuages, le sentiment de son existence suffit pour transformer de fond en comble toute la Genèse. Les tableaux féeriques s'évanouissent, et, à leur place, l'esprit ne découvre plus que les lentes et tranquilles évolutions qui conviennent si bien à la majesté de la Providence, et en faveur desquelles témoignent toutes les habitudes de l'univers. Au lieu de concevoir les jours de la Genèse comme autant d'actes séparés et indépendants les uns des autres, on les voit apparaître comme les termes successifs d'une œuvre unique, qui est l'enfantement de l'homme. Dès lors tout s'enchaîne dans ce prodigieux travail, et c'est l'homme qui, avant même de se montrer dans sa plénitude, ordonne en secret tout cet enchaînement. C'est lui qui constitue dans tous les âges le pivot du mouvement, qui, après avoir débuté imperceptiblement, s'élève par degrés et s'étend peu à peu sur toute la surface du globe. Il mérite bien d'être nommé Roi de la création, dans toute la profondeur de cette belle parole : non-seulement il domine par sa prééminence tous les types que nous apercevons dans une agitation confuse autour de lui, mais, durant même sa période embryonnaire, il les entraîne à sa suite, et détermine les lois qui régissent leur organisation, en se dirigeant lui-même vers son achèvement. S'il traverse dans sa marche les phases de l'animalité, c'est comme le triomphateur qui ébranle la foule derrière lui, à mesure qu'il s'avance. En lui et dans son auguste lignée a été déposé dès le premier jour le principe

sacré de la perfectibilité. Tandis que les générations animales, une fois produites, demeurent immobiles à travers les siècles, les siennes, avant même qu'il en ait conscience, sont déjà dans un progrès incessant les unes à l'égard des autres. Sans entrer ici dans l'exposé de la science paléontologique telle que je l'entrevois, permettez-moi seulement de conclure que Dieu est infiniment plus admirable dans la continuité d'un tel développement que sous l'artifice de ces créations incohérentes qu'il plaisait à l'imagination de nos pères de lui attribuer. Je vois avec ravissement le torrent de la vie se précipitant à sa voix du sommet des âges, avec un grossissement incessant, et, à chaque temps de sa course, semant magnifiquement les animaux sur son passage, comme des témoins de son indéfectible fécondité, jusqu'à l'humanité, dans le sein de laquelle il s'engouffre en y grandissant encore. Loin de m'effrayer des éclaircissements que nous sommes encore en droit d'attendre des efforts combinés de la philosophie et de l'observation, je les invoque du fond de l'âme, car je pressens que les procédés de la puissance créatrice en recevront un caractère de plus en plus sublime, et, en résumé, commentaire pour commentaire, je ne crains pas d'assurer que le mien est tout aussi légitime que le vôtre, car jamais on n'y relèvera rien de contraire ni à la nature de l'homme, ni à celle de Dieu.

Si le principe du progrès, que nous trouvons si profondément écrit dans la paléontologie et dans l'histoire, n'est pas en défaut sur ce point capital, le premier homme n'est qu'un enfant. Il couronne la série des développements de l'animalité et ouvre celle des développements humanitaires. Au-dessus de l'animal par sa liberté et son intelligence, au-dessous de l'homme fait par sa simplicité, il forme, si l'on peut ainsi dire, l'in-

termédiaire. Certains philosophes ont prétendu nous découvrir la réalité de sa vie dans la vie actuelle des sauvages : c'est au fond la même erreur que celle qui tend à identifier les types du règne animal avec les types paléontologiques et embryonnaires du règne humain. S'il y a de l'analogie, ce ne peut être qu'une analogie lointaine. Le premier homme est entraîné vers l'avenir par le courant de la perfectibilité dans lequel il plonge en plein, tandis que les tribus arriérées dont il s'agit ne sont que des écumes déposées çà et là par le fleuve sacré et immobilisées sur ses rives; et, dès que l'on réfléchit à la différence des deux situations, on se convainc qu'entre le sauvage et le premier homme, il y a toute la différence qui sépare une créature de rebut de la créature de prédilection dans laquelle se personifie originairement le genre humain et se concentre tout l'avenir de la terre.

En demeurant même dans le cercle des considérations purement naturelles, comment serait-il possible de concevoir qu'après tant de siècles et d'efforts consacrés à déterminer enfin l'apparition sur le globe de cette organisation culminante, la nature ait pu abandonner un si précieux ouvrage aux hasards d'une vie précaire et périlleuse? Rien n'est combiné pour la conservation du sauvage, et tout a dû l'être pour la conservation du couple primitif. Nés ensemble et l'un pour l'autre, les deux types ont dû être élevés dans le même berceau, entourés des mêmes soins, mis en liberté, loin de tout danger et de toutes misères, dans le même asile protecteur. Et comment n'auraient-ils pas été exempts de toute souffrance, puisqu'ils étaient innocents? D'où leur serait venu le malheur, fils du péché, puisqu'ils n'avaient encore produit aucun mal? La bonté de Dieu leur avait donné naissance, et sa justice les

gardait. Aussi ne peut-on raisonnablement refuser de se les représenter dans les délices de ce monde. Les opulents bocages qu'ils habitent fournissent libéralement à tous leurs besoins, et, si leur industrie n'a point encore su leur créer de richesses, les magnificences de la nature les dédommagent. Jusqu'à eux, qui en avait joui? Pour la première fois, sur ce globe, la vie sort du rêve égoïste dans lequel demeurent ensevelis les animaux, et prend conscience de la réalité des choses extérieures. Peut-être n'avons-nous pas idée, même par les plus frais souvenirs de notre enfance, de l'enchantement que doit causer à des âmes toutes neuves le spectacle de la lumière, des eaux, des fleurs, de la verdure. Quels ravissements réciproques du frère et de la sœur, de l'époux et de l'épouse, dans ces heures d'enivrement et de paix où l'univers entier leur souriait! Aucun trouble dans leur limpidité : semblables aux immortels, la mort n'existait pas à leur égard, puisqu'ils n'avaient pas appris à la connaître, et le présent, dans leur insouciance de l'avenir, flottait voluptueusement pour eux vers l'infini. Étrangers aux grandes jouissances du cœur et de l'esprit, ils étaient loin sans doute de la béatitude des anges, qui, parvenus aux supériorités de la vie, respirent les sentiments les plus sublimes de l'amour de Dieu, de la charité pour tous les êtres, de l'admiration pour le système général des mondes, animés, comme ils le sont, de la pleine conscience de leur coopération à l'œuvre du Créateur et de leur perfectionnement incessant, nourris de tous les arts et de toutes les sciences, entourés d'amitiés, entraînés dans la fête éternelle du ciel; mais, caressés par les idées confuses et par les satisfactions de l'instinct, ils goûtaient dans l'imprévoyance les joies pures et innocentes de l'enfance.

Tel a dû être, en résumé, cet âge d'or du sein duquel l'homme est sorti pour entrer dans la carrière des épreuves où, avec l'aide de Dieu, il se met en mesure de s'élever graduellement à la béatitude véritable, et, si je ne fais pas de la demeure du premier couple ce jardin d'Armide, si cher aux imaginations enfantines, je crois me montrer par là plus fidèle, non-seulement aux lois de la nature et de la philosophie, mais au fond même de cette antique mythologie, devant la profondeur de laquelle je m'incline comme vous, et qui, sous le symbole de l'Éden, nous montre tout simplement, au début de l'histoire, une riante forêt sous un ciel favorable, des hommes nus, sans industrie, sans connaissances, sans méchanceté, vivant au jour le jour des fruits spontanés de la terre, aussi ignorants de la mort que de l'immortalité.

C'est également de la position du premier homme sur l'échelle des âges que découle sa condition morale. Il émerge du milieu de l'animalité, et, encore tout imprégné des lois de l'instinct, il tend à se dégager du monde de la nature par le libre arbitre et la raison qui le font homme, pour s'élever dans le monde de la grâce, où, maître de lui-même, il atteint finalement l'impeccabilité. Provisoirement, il est donc entre l'ange et la bête, et, comme le dit Pascal, il y a en lui de tous deux, de l'un par ses aspirations, de l'autre par ses habitudes. De là, le mal, et, en conséquence du mal, les souffrances, qui ont pour but, et d'en effacer les souillures par l'expiation, et d'en détacher l'âme en le lui rendant de plus en plus odieux. Sous le pur empire de l'instinct, le mal n'existait pas, puisqu'il ne se produisait aucun acte qui ne fût l'exécution fidèle des ordres de la Providence pour le gouvernement des choses d'en bas; sous le pur empire de l'intelligence, il n'existe plus, puisque tous

les actes y deviennent conformes au plan divin qui se révèle alors dans son entraînant beauté; mais, dans l'intermédiaire, il a son règne, attendu qu'au même moment où la raison montre à l'âme la lumière d'en haut, l'instinct lui montre la jouissance d'en bas et souvent l'y ramène. Analysez le mal sous toutes ses formes, et vous verrez, en le dépouillant des complexités dont la nature humaine le revêt, qu'au fond se trouve toujours l'animal, qui reparait, et l'instinct de la brute, qui s'assouvit en entraînant l'intelligence dans une complicité sacrilège. C'est là l'antique serpent, le plus rusé des animaux, toujours si habile à découvrir le chemin du cœur. Dès que l'homme commence, il l'attaque. C'est de lui que dérive cet état de dissension, qui est le plus profond caractère de la nature humaine, et que saint Paul dépeint d'un trait si éloquent et si simple : « Je vois une autre loi dans mes membres, qui combat contre la loi de mon esprit et m'enchaîne dans la loi du péché qui est dans mes membres. » Ainsi, livrée à son libre arbitre par la haute bonté du Créateur, afin que sa gloire soit un jour d'avoir elle-même coopéré à son achèvement, l'infortunée créature se voit donc exposée, dès son premier pas, à se détourner de sa voie, et elle ne s'en détourne que trop tôt, en effet, et trop facilement.

Car nous persuaderons-nous que le premier péché ait été un de ces attentats dans lesquels la perversité s'unit à la réflexion et dont la monstruosité fait trembler? Se serait-il fait un saut brusque de l'état de grâce et d'innocence à l'état de crime et de damnation? Ou plutôt, ne penserons-nous pas que les premiers hommes ne sont tombés en faute que pas à pas, par une gradation insensible, comme l'enfant qui, au commencement, ne sait pas distinguer vivement le bien du mal,

et dont la culpabilité ne se développe qu'à proportion des progrès de l'âge et de la raison? Il est de principe que la responsabilité soit toujours à la mesure de l'intelligence. L'enfant à la mamelle ne pêche pas, même quand il est sans pitié pour sa mère et qu'il la martyrise par ses exigences; il ne connaît que lui, et, comme l'animal, pour qui le monde extérieur n'est qu'une ombre sur laquelle il se jette pour la dévorer quand son appétit l'y excite, il rapporte sans scrupule tout à lui. Mais dès qu'il arrive à se faire idée de la réalité des personnes, à comprendre distinctement le moi et le toi, et, ce qui revient au même, le mien et le tien, alors aussi l'obligation prend naissance pour lui, et avec elle la possibilité du mal. Il ne voit plus autour de lui un seul monde, dont il occupe le centre : un monde plus complexe se découvre, dont il n'est qu'une partie, et dans lequel ses semblables doivent vivre comme lui. Sa raison éveille dans son âme la conscience de l'ordre, et par là même, de la justice, qui en est l'archétype divin. Par le sentiment du semblable, Dieu même se révèle, et qui offense le semblable, en tenant son droit pour non avenue, offense Dieu. Il y a des philosophes qui se sont imaginé que le mal était né sur la terre avec la clôture des champs; mais il est évident qu'il est né le jour où un homme a dépouillé un autre homme du fruit que celui-ci avait eu la peine de cueillir. Ce jour-là, l'égoïsme, à la sollicitation de l'appétit brutal, étouffant la conscience, a ramené l'homme en arrière, et, à la honte de sa nature, a relevé en lui l'animal : péché contre le prochain, péché contre soi-même, péché contre Dieu, tout a paru du même coup. Faible sans doute était le mal, mais comme ces fleuves dont la source se perd dans les herbes, et qui, accrus par des affluents continuels, dévastent bientôt leurs ri-

vages. Voyez avec quel art la leçon antique, sous la figure d'un fruit dont il est défendu de manger, nous a indiqué à la fois et la légèreté de cette première faute et le peu d'élévation de ses auteurs ! C'est sous la transparence de ce récit, et non dans les extravagances de Luther ou les emphases de Milton, qu'il faut chercher la vérité : « Et la femme vit que l'arbre était bon à manger, beau à la vue et d'un aspect délectable, et elle prit du fruit et elle en mangea, et elle en donna à son époux. » Ne semble-t-il pas entendre la simple histoire de deux enfants abandonnés par leurs parents dans un jardin, et qui osent désobéir pour la première fois ? Et Dieu leur avait-il parlé, direz-vous ? Oui, sans doute ; au fond de la conscience, avec ce même langage par lequel il avait défendu à Caïn de tuer son frère !

Quelles qu'aient été au juste l'espèce et les circonstances de la faute, je n'avouerai pas moins que cette première faute constitue un fait capital dans les annales de la terre. Par elle, une révolution s'opère. Le régime de la planète se transforme. Le principe du mal, absolument étranger jusqu'alors à cette résidence, s'y introduit et y jette les fondements de son règne terrible. L'instant est solennel, et, pour Dieu qui mesure les événements non dans leurs apparences, mais dans leurs suites, il y a là un coup prodigieux et qui ne vient pas de lui. Dieu condamne donc, car il voit dans ce seul terme la chute de tous les hommes et toute la série de leurs égarements à venir ; mais il condamne en père. La grandeur de sa colère ne dépasse pas la grandeur effective de la révolte, et sa sentence contient bien plutôt les dispositions nécessaires au développement de ses créatures dans la voie qu'elles viennent malheureusement de choisir, que des châtimens et des vengeances. Il sait que de ce chaos spirituel, dont il voit

apparaître sur la terre le premier tourbillon, résulteront un jour des mondes de lumière, et il règle avec sagesse et bonté les lois métaphysiques de leur enfanement. Lisez l'arrêt mis dans la bouche de Jéhovah, et n'oubliez pas que, dans votre tradition même, tout en frappant, la Providence pardonne, car, tout en frappant, elle promet.

A quoi se réduit, en effet, l'arrêt divin? A l'établissement des épreuves qui font la grandeur de l'homme sur la terre, qui lui servent à y préparer son avenir, et qui, au fond, ne sont que la conséquence de la supériorité qu'il y prend relativement aux animaux. En définitive, comme nous l'avons aperçu dès notre premier entretien, ne devons-nous pas reconnaissance au travail, qui nous permet de modifier à notre profit les dispositions de la nature et de nous sentir à chaque instant hors des chaînes de son esclavage? à la souffrance, au moyen de laquelle nous expions nos fautes, tout en nous corrigeant par l'expérimentation des effets inévitables du mal? N'en devons-nous pas, même à l'attente de la mort, qui, grâce à la religion, se transfigure pour nous en espérance de l'immortalité? Si Adam est expulsé du paradis après sa chute, c'est que, pour aller du paradis au ciel, il n'y a plus désormais pour lui d'autre voie que les étapes de la terre.

Et après tout, sommes-nous en réalité si à plaindre d'avoir quitté pour toujours la condition de l'Éden? Que serait l'homme, s'il ne lui avait pas été donné de sortir des tranquilles inerties de ce premier âge, même par la porte du péché, et sauf à entrer, pour un temps, dans la région du labeur et des orages? Sans besoins, mais sans activité ni industrie; sans connaissance du mal, mais aussi sans lutte contre lui, et par conséquent sans mérite; sans désir d'une résidence meilleure, mais

aussi sans ravissement vers l'avenir céleste, il se serait donc trouvé réduit à perpétuité à la jouissance des voluptés sauvages de la nature ! Quelle que soit votre complaisance pour les images du poëme biblique, ne convenez-vous pas de l'imperfection d'un tel paradis ? Ne convenez-vous pas que l'ignorance du mal y constituait un défaut, que l'innocence ne valait pas la sainteté, que la religion ne pouvait révéler ses mystères, rien ne les appelant ; enfin que le régime de la fixité eût été bien au-dessous du régime transcendant de la perfectibilité ! Ne nions donc pas le dommage de la première faute, puisqu'elle a été le principe de tous les démérites et de toutes les souffrances qui sont entrés dans la postérité du premier homme ; mais reconnaissons en même temps son utilité, puisqu'elle est aussi l'occasion de tous nos mérites et de toutes nos récompenses. Blâmons-la, mais bénissons-la, et ne craignons pas de nous écrier avec saint Augustin : « Heureuse faute ! »

Voyez maintenant s'illuminer cette profonde doctrine du péché originel, dont vous faites si justement la clef de toutes les misères que nous rencontrons sur la terre ! Nous sommes tous solidaires de la faute d'Adam, parce que nous l'avons tous commise. Dans l'obscur lointain des vies antécédentes, tous, à notre heure, nous avons été le premier homme. Créés originellement dans l'innocence, nous avons eu la faiblesse de nous en départir à la sollicitation de l'égoïsme et de l'instinct, et la dure existence que nous subissons aujourd'hui est la juste peine de nos égarements antérieurs. Adam ne nous a engagés dans son infortune que parce que nous l'avons méritée comme lui. Si nous sommes venus nous incarner dans les ruisseaux de son sang, c'est que nous y étions personnellement prédis-

posés, de telle sorte qu'en portant son héritage, nous ne faisons que porter la responsabilité de nous-mêmes. Tant qu'Adam demeure innocent, il n'attire à lui que des âmes innocentes; c'est-à-dire que la création des âmes véritablement nouvelles peut se poursuivre indéfiniment sur la terre par son intermédiaire. Mais, dès qu'il a péché, il n'est plus capable que d'attirer des âmes pécheresses comme la sienne, c'est-à-dire des âmes ayant déjà vécu et succombé, et qui se précipitent dès lors par sympathie dans sa filiation. Et qu'est-ce au fond que ce secret effet du péché primitif sur la suite des générations, sinon une simple conséquence de la grande loi que nous révèlent manifestement toutes les générations de la nature : *Generans generat sibi simile*, qu'il faut traduire ainsi : Toute âme attire à elle, par la génération, des âmes de condition analogue à la sienne. C'est en dirigeant ainsi ses regards sur le dessous des naissances, que l'on peut, à ce qu'il me semble, essayer de satisfaire en même temps à saint Paul, qui affirme la contagion du péché, de laquelle il conclut l'unité du genre humain et sa commune rédemption, et à Pélagie, qui proteste contre cette contagion au nom de la liberté de l'homme et de la justice de Dieu. Oui, nous sommes tous coupables de nature, coupables en naissant, coupables avant de naître, et le Psalmiste est exact quand il s'écrie douloureusement : « J'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. » Mais ce n'est pas à dire cependant que nous ayons à maudire la vie de notre premier père, ni à récriminer contre l'arrêt qui nous attache à lui : nous ne sommes pas pécheurs parce que nous sommes fils d'Adam, nous sommes fils d'Adam parce que nous sommes pécheurs. C'est là le mot de l'énigme. Enfermés tous ensemble, par notre naissance, dans son hé-

ritage général, et dotés chacun du legs particulier qui y convient à nos précédents et à notre destinée, nous ne contractons pas seulement avec le sang et l'exemple du premier homme, mais avec sa culpabilité, dans laquelle la nôtre se confond.

La multiplicité des personnes humaines n'est donc pas un obstacle à leur solidarité radicale. Grâce à l'intimité du lien qui enchaîne toutes les générations l'une à l'autre, le genre humain ne fait pas seulement un seul corps, il ne fait qu'une seule âme. L'humanité tout entière n'est qu'Adam qui se continue. Faites vivre indéfiniment le premier homme, et vous aurez en résumé l'histoire spirituelle de la terre. A peine affranchi des langes de l'Éden, son intelligence se développe, son industrie s'agrandit, sa richesse augmente; mais, au demeurant, la même lutte se poursuit toujours dans son sein, ses chutes redoublent et s'aggravent, son passé devient de plus en plus écrasant, son avenir de plus en plus incertain. Il a une idée confuse de Dieu; mais comment s'élèverait-il jusqu'à le toucher? Sur quel pont traverserait-il l'abîme qui sépare les deux natures? En vain s'adresse-t-il aux anges : les anges ne sont que des créatures impuissantes comme lui, et leur culte n'est propre qu'à l'étourdir et à l'éloigner encore davantage du ciel. Il faut Dieu pour le sauver, Dieu pour le consoler, Dieu pour le délivrer de l'esclavage de son passé, Dieu pour pénétrer jusque dans l'intimité de sa substance, et cependant il ne saurait joindre ce Dieu infini pour le fléchir et l'attirer à lui. Tantôt il le perd de vue parmi les fantômes d'une imagination en délire, qu'il confond insensément avec lui; tantôt il le noie dans le tourbillon de la nature; tantôt il le nie. Si parfois il l'entrevoit, ce n'est que comme un maître courroucé, vengeur du mal, impi-

toyable. L'homme, ainsi que nous l'avons déjà vu en contemplant le triste spectacle de l'antiquité, resterait donc à jamais abattu sous le sentiment de sa permanence fatale dans le péché, si la religion du Médiateur ne venait enfin le relever.

Pour ne point augmenter inutilement nos désaccords, ne cherchons point ici de quelle manière s'introduit au-dessus du monothéisme antique et s'enracine dans les croyances cette idée rédemptrice et salutaire : quel que soit le procédé employé par la Providence pour son établissement ici-bas, le fait est que le règne du Médiateur se fonde et ravit le genre humain dans une ère nouvelle. Dieu ne s'y témoigne plus dans son formidable éloignement. Sa majesté s'humanise. Par la prière, l'âme remonte familièrement vers lui, et, par la grâce, il descend familièrement en elle. La réconciliation du Créateur et de la créature est accomplie. Par sa divinité, l'ineffable intermédiaire se confond avec l'un, par son humanité avec l'autre, et tous deux, Créateur et créature, se reconnaissent et s'allient dans ce même idéal : l'homme pour aspirer et recevoir; Dieu pour absoudre et vivifier; Dieu et l'homme pour s'aimer. Ainsi, après de longs égarements, grâce aux merveilleuses combinaisons des phénomènes de l'histoire, la voie du salut se découvre devant la postérité de l'Éden; le ciel s'ouvre, et l'homme s'y dirige en dévouant à cette fin magnifique tous les efforts et tous les mérites de son existence présente. S'il porte encore la peine d'Adam, il se sent du moins allégé de sa culpabilité originelle par la divine miséricorde, qui, en le ressuscitant par la naissance, le lave de ses souillures et le fait homme nouveau pour l'accomplissement de l'épreuve nouvelle qu'il va subir sur la terre. Affranchi de toute autre responsabilité que de celle de sa vie ac-

tuelle, appelant Dieu à descendre en lui et à le soutenir, se fiant au pardon et à l'amour de son auteur, il travaille à se perfectionner, et marche désormais en pleine lumière vers la béatitude, destinée finale de chaque homme, qui, par le progrès et la coalition des siècles, devient aussi la destinée finale de la terre. *Quicumque crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.*

Si nous différons l'un de l'autre, du moins ne m'accusez donc plus de passer, sans les voir, par-dessus vos mystères. J'y tiens autant que vous, quoique autrement que vous, et je le prouve par mon désir de les approfondir, qui me semble plus digne à la fois et de la nature de Dieu et de celle de l'homme que votre parti pris de les accepter sans les comprendre. A Dieu ne plaise, en effet, que je m' imagine que l'humanité, suivant les emportements du dix-huitième siècle et de ses sectateurs, va faire table rase de son passé, et ne verra plus désormais dans les monuments religieux de ses pères que les jeux de leur imbécillité ou de leur folie ! Autant vaudrait croire que le gouvernement de la Providence, si soigneux du sort de l'insecte et du brin d'herbe, demeure complètement étranger aux mouvements du genre humain ; et, dès lors, pourquoi faire plus de fond sur le développement futur de cette agrégation désordonnée que sur son développement antérieur, et prendre tant d'intérêt à une destinée qui ne repose sur aucune garantie ? Mais, par l'action même de la Providence, l'humanité se déplace continuellement, et, sans renoncer à tenir toujours ses regards attachés sur les mêmes monuments, elle les aperçoit, de siècle en siècle, sous des faces qui ne se montraient pas des points de vue qu'elle occupait auparavant, et de ces perspectives nouvelles elle tire sans cesse des enseignements nouveaux. Les symboles, si vous me permet-

tez une telle image, ne sont que les façades de la religion, et c'est par la connaissance de ce qui est situé derrière eux que l'on parvient à expliquer le secret de leurs ordonnances, et par là même à les admirer encore davantage. Profitons donc de toutes les ouvertures pour plonger autant que possible dans les intérieurs, et à ceux qui, jugeant d'après les incomplètes leçons du moyen âge, persistent à ne voir là que de ces étalages superficiels qu'un caprice élève et qu'un souffle renverse, répondons simplement en les invitant à considérer avec nous la profondeur de la construction et à en conclure sa solidité et sa durée.

LE THÉOLOGIEEN.

Vous m'avez demandé de réfléchir, et je ne nierai point que vous n'y donniez matière. Mais, avant tout, récapitulons un peu, s'il vous plaît, votre raisonnement. Vous commencez par rejeter la nouveauté de l'âme comme une hypothèse entièrement arbitraire, dépourvue de toute espèce de fondement et contredite en outre par des raisons formelles déduites des conditions dans lesquelles se fait l'apparition des nouveaux-nés; d'où vous concluez que l'âme, n'étant pas créée au début de cette vie, l'a donc été à quelque époque antérieure, et par conséquent le principe de la préexistence se trouve ainsi établi pour vous d'une manière générale. L'argument tiré de l'absence de mémoire vous semble nul, puisque au terme actuel de notre développement, notre mémoire est imparfaite comme toutes nos autres facultés, et que cet argument aurait d'ailleurs la même force contre les temps que nous avons passés dans le sein de nos mères ou même sur celui de nos nourrices, et dont nous ne nous souvenons

pas davantage. Dès lors il ne vous reste plus qu'à déterminer le mode suivant lequel a dû s'accomplir cette préexistence, et ici, vous fondant sur les principes qui sont communément acceptés comme présidant à la constitution de l'univers et avec lesquels l'histoire de l'âme ne saurait manquer d'être d'accord, vous déclarez que les âmes font leur première apparition hors du néant, dans un état de sommeil et d'instinct analogue à celui de l'embryon, et qu'après une période d'une durée indéterminée écoulée dans cet état, elles reçoivent de Dieu une illumination spirituelle, qui, analogue d'abord à ce qui se voit dans l'enfance, va en augmentant graduellement de vie en vie; de sorte, si je puis ainsi dire, que notre introduction à notre existence actuelle ne serait en définitive, depuis le premier instant où notre germe a commencé à battre dans les enveloppes maternelles, qu'une répétition abrégée des vies que nous avons précédemment traversées, par suite de laquelle nous nous trouverions insensiblement engagés dans ce monde avec les qualités bonnes ou mauvaises qu'ont occasionnées en nous nos actes antérieurs, et dans les conditions heureuses ou funestes qu'ils nous ont méritées. Enfin, loin de vous arrêter, l'histoire mystérieuse du premier homme tombe dans une lumière toute naturelle sous les rayons de votre théorie, dont elle n'est plus qu'un appendice logique, et je prévois même que vous allez en venir jusqu'à invoquer le secours de la vie future, car, si vous réussissiez à nous montrer que cette autre vie ressemble au fond à celle qui se déroule présentement, vous rendriez, par là, infiniment probable que celle-ci possède elle-même le caractère de vie future à l'égard d'une vie précédente oubliée.

Voilà, si je ne me trompe, toute la chaîne de votre

discours, et je ne disconviens pas que vous ne vous ouvriez ainsi une voie nouvelle. Mais ce n'est pas là, permettez-moi de le dire, toute la question. Lors même qu'il serait constant que la solution des scolastiques touchant le problème de l'origine de l'âme, encore qu'elle soit si bien acceptée, doit être délaissée; lors même que l'on reconnaîtrait à celle que vous proposez l'avantage d'éviter certaines difficultés qui embarrassent la première, je n'imagine pourtant pas que vous eussiez la prétention de nous obliger absolument à vous suivre. Il ne s'agit pas, vous en conviendrez, d'une démonstration de géométrie. Il s'agit d'un dogme, et, en dehors de l'autorité de la révélation, qui les impose, les dogmes ne s'introduisent qu'à la condition d'inspirer une sympathie naturelle, irréfléchie, et de séduire les âmes par l'apaisement qu'ils leur procurent. En un mot, les arguments qui ne s'adressent qu'à la raison ne suffisent pas, et, pour réussir, votre idée aurait besoin de plaire.

Je sais bien que vous appelez ici la tradition à votre aide, et que vous dites : L'antiquité orientale et même certaines sectes de la Judée, la philosophie grecque dans ses principales écoles, plus particulièrement encore le grand peuple des veines duquel est issu le sang qui bat dans les nôtres, ayant adhéré cordialement au principe de la préexistence, il n'y a pas de motif, si ce principe arrive à nous sembler raisonnable, pour que, triomphant des préjugés de notre éducation, nous ne nous laissions point aller à y adhérer aussi. Mais voyez, je vous prie, quels énormes changements l'adoption d'une telle croyance entraînerait ! Sans les définir, je les pressens. En apparence, vous ne faites que modifier légèrement notre dogme, mais ce sont ses principes mêmes que vous tenez en main, et les conséquences,

vous le savez, sortent des principes comme le boulet, qui, par le déplacement le plus imperceptible du canon, change immédiatement de direction et de portée. Ainsi, par la solution que vous donnez au problème de l'origine de l'âme, vous atteignez implicitement l'histoire d'Adam, et, dans celle d'Adam, celle du Médiateur. Assurément, je ne soutiens pas que, dans le récit de la Genèse, tout soit écrit à la lettre : les Pères et la scolastique se sont toujours réservé la liberté de l'interpréter, et Bossuet, lui-même, si scrupuleux, ne balance pas à l'égard de certaines assertions. « Ces choses en elles-mêmes, si peu convenables à la majesté de Dieu et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui-même, dit-il dans ses *Élévations sur les mystères*, nous avertissent d'avoir recours au sens spirituel. » Mais ce n'est pas en ce qui touche à la colère de Dieu ni à la roideur de sa vengeance qu'aucun commentateur, ni catholique, ni protestant, s'est jamais avisé d'abandonner le sens littéral. Je vois bien que votre théorie du progrès vous inspire nécessairement cette atténuation, et aussi nulle part cette théorie ne me paraît-elle plus redoutable. Elle a beau vous mener à l'opposé de Luther, elle ne vous mène pas moins à des extrémités; et qui supposera qu'il se produise jamais dans l'ordre général des croyances des variations d'aussi grande valeur?

D'abord, vous tendez à enlever au type du Médiateur sa consistance historique; car je vois bien que, selon vous, Jésus, au lieu d'être en réalité cette personne divine dont le miraculeux sacrifice a été nécessaire pour nous racheter, n'aurait été appelé qu'à faire naître ici-bas, par l'effet de sa sainteté combinée avec les événements contemporains, l'idée d'un tel médiateur; ce qui conduit à un christianisme purement idéal.

De plus, je ne crains pas de le dire, par l'essor que vous imprimez aux principes d'individualité et de liberté, vous n'allez à rien moins qu'à dissoudre le genre humain lui-même. Voyez combien de peines a eues l'Église pour obliger les hommes à faire corps ! Elle n'y a réussi qu'en les enfermant tous ensemble dans Adam pour les relever tous ensemble dans Jésus. Elle a établi entre eux une solidarité si absolue, qu'elle n'a pas hésité à les rendre tous coupables aux yeux de Dieu d'une faute qu'ils n'avaient pas personnellement commise, mais qu'ils avaient commise implicitement dans leur commun auteur ; et voilà comment on est arrivé à concevoir que, tous ayant été perdus dans un seul, tous aient pu être rachetés par un seul. Telle est la voie solide et propre à toute autorité comme à toute discipline, dans laquelle nous nous trouvons engagés par ce dogme du péché originel que vous anéantissez avec vos suppositions de vies antérieures, et par ce moyen âge que vous cherchez en vain à rejeter en ne voulant y voir qu'une émanation du vieux génie romain. Cette voie nous mène précisément à l'opposé de celle qu'au nom de je ne sais quel génie de liberté, vous essayez de rouvrir en ranimant cet antique flambeau, je devrais dire cette torche de la préexistence, que notre scolastique a si bien fait de fouler aux pieds et d'éteindre. Réunissez contre nous, tant que vous le voudrez, vos vraisemblances, vos inductions, vos analogies, la foi, réfugiée dans ses mystères, brave tous vos assauts, car, sur ce terrain, nulle raison ne prévaudra jamais contre elle.

D'ailleurs, pour en finir, je veux même prendre votre idée de l'origine de l'âme intrinsèquement, en dehors de toutes les dangereuses conséquences que j'y entrevois, et je vous le demande, s'il y avait en elle une

ombre de vérité, comment notre théologie aurait-elle jamais réussi à l'étouffer? La vérité, une fois produite, peut assurément être persécutée, et qui le sait mieux que les chrétiens? mais, attendu qu'elle est de Dieu, il n'y a aucune force sur terre qui soit capable de la détruire. Ainsi, comme cette prétendue lumière s'est manifestement effacée devant celle que nous a donnée l'Église, vous pouvez juger sans peine qu'elle n'était pas de la même source, et j'ajoute que, comme elle n'a pas convenu à nos pères du moyen âge, il n'est pas à présumer que nous soyons devenus assez différents d'eux pour qu'elle nous convienne davantage. Il y a là une dernière fin de non-recevoir, et je ne doute pas que vous ne la jugiez également considérable.

LE PHILOSOPHE.

Jugez-la considérable, mais ne la jugez pas absolue. Il en est des croyances comme des lois, dont Solon disait si bien : « J'ai donné aux Athéniens, non pas les meilleures, mais les meilleures qu'ils pussent porter. » C'est là, selon moi, une des plus profondes paroles de l'antiquité. Moïse, en s'abstenant d'initier le peuple d'Israël à la doctrine des anges et de l'immortalité, aurait pu la répéter. Jésus, et l'on ne saurait trop le représenter aux chrétiens, l'a alléguée à ses disciples. Combien de théologiens, depuis les Pères jusqu'à vos catéchistes actuels, l'ont peut-être redite dans leur for intérieur plus d'une fois! Moi-même je me la rappelle et me l'oppose. Je n'ignore pas que ce n'est point assez, pour convenir, que des idées soient justes, et qu'il faut en outre que ces idées soient opportunes. Mais ce principe, tout en me mettant, pour le présent, dans une certaine anxiété, me permet cependant de donner à

votre question touchant le moyen âge une solution qui me paraît parfaitement suffisante.

En premier lieu, je vous prie de remarquer que le moyen âge n'a jamais connu l'idée de la préexistence sous la forme du progrès; il ne l'a connue que sous la forme que lui avait donnée Origène à la suite de Platon, et qui est précisément l'antithèse absolue de celle-ci, puisqu'au lieu de nous faire monter, par la grâce de Dieu, des bas fonds de l'univers jusqu'ici, elle nous fait choir tout au contraire, sous le poids de sa colère, du haut du ciel dans cette vie. On ne saurait donc dire que cette idée s'est effacée devant les lumières de la scolastique, car vos docteurs ne l'ont pas même soupçonnée; et supposé même que, dès l'antiquité, dans les foyers du septentrion, elle se fût déjà témoignée par quelques préliminaires, rien n'empêche de concevoir qu'il ait fallu attendre une certaine époque du christianisme pour qu'elle pût, sans inconvénient, entrer en alliance avec lui et modifier utilement son dogme trop rude et trop sévère. Il est possible en effet que, tout en étant vraie, elle ne fût point encore opportune.

Or, sans parler des difficultés soulevées par l'histoire de Jésus, telle qu'il la fallait pour frapper les imaginations dans ces temps plus amoureux de symboles et de miracles que de réalités, histoire qui, sous les rayonnements de la préexistence, devient, comme vous le dites, toute naturelle, j'aperçois distinctement plusieurs raisons très solides qui ont dû faire obstacle, et qui, pour bien des esprits, le feront peut-être longtemps encore au principe, qu'en vertu de la doctrine universelle du progrès, je mets ici en avant touchant l'origine de l'âme. Mais il n'y en a aucune qui ne me semble reposer tout simplement sur des contingences, et dont la valeur ne soit, par conséquent, de nature à varier en

même temps que les dispositions générales des âmes. Aussi, pour conclure, vous les indiquerai-je telles que je me les objecte et telles aussi que je me les dissipe.

La plus sensible, c'est que le moyen âge n'était point encore en mesure de s'occuper efficacement du système du monde, puisque l'astronomie, qui en est le flambeau, ne lui présentait encore à ce sujet que les ordonnances les plus illusoires. Quelle circulation raisonnable des âmes aurait-il pu imaginer dans cette singulière machine qui, à ses yeux, occupait la place de l'univers réel? Il était forcément conduit à y concevoir des mouvements d'une simplicité proportionnée à celle des trois régions élémentaires que dressait devant lui son savoir : la région souterraine, la région superficielle et celle d'en haut. Aujourd'hui, non-seulement cette raison n'existe plus, mais l'astronomie, après nous avoir découvert la véritable architecture du ciel, semble adresser à la théologie l'invitation tacite de s'unir à elle pour peupler ces immenses vides dans lesquels la froide géométrie nous a plongés, et il n'y aurait d'ailleurs, vous en conviendrez, qu'un ordre logique à ce que la religion, après s'être d'abord appliquée à la solution des problèmes relatifs à la métaphysique divine, eût attendu jusqu'à présent pour diriger son attention vers les problèmes, comparativement secondaires, qui se rapportent à la distribution et à l'histoire des créatures.

A cette raison toute scientifique, et si vous le voulez, tout extérieure, s'ajoutent des motifs beaucoup plus profonds et tenant aux penchants mêmes de l'âme. Le premier, c'est cet amour judaïque du corps, auquel le christianisme naissant n'a pu se dispenser de satisfaire, et qui incline l'âme à se persuader qu'elle ne saurait reprendre possession d'elle-même et goûter la perma-

nence de son identité qu'à la condition de se rattacher au cadavre qu'elle s'était construit et dont elle avait fait usage durant son séjour sur la terre; tendance grossière, que la croyance au jugement divin dès l'heure de la mort et à l'entrée immédiate dans la peine ou dans la récompense contrarie au sein même de l'Église et affaiblit de jour en jour. Le second, c'est l'orgueil de race, qui, n'osant s'attacher à l'idée que les enfants soient pour l'âme, aussi bien qu'ils paraissent l'être pour le corps, l'œuvre du père, se rejette du moins à ce qu'ils soient tirés du néant uniquement à son intention, sur sa commande et par son sang; orgueil insensé, destiné à se confondre doublement devant les idées qui commencent à se faire jour, d'abord par la science, qui, en élevant au même rang les deux vertus sexuelles, détruit à jamais le système des généalogies masculines, et ensuite par le sentiment de la préexistence, qui fait des pères, non plus les remplaçants du Créateur, mais, conjointement avec les mères, les délégués de sa Providence dans le divin gouvernement des naissances. Là, sans doute, s'évanouit irrémédiablement le rêve des filiations nobiliaires; mais en revanche, la religion de la famille, s'éclairant par la conscience de l'égalité naturelle des deux parents et par celle des affinités antérieures à la vie et capables par conséquent de se perpétuer après elle, qui leur engagent les âmes des enfants, ne prend-elle pas une base plus équitable, des racines plus profondes et des mystères plus sacrés et plus tendres? et sur ce point, comme en ce qui concerne les généalogies, l'opinion inspirée par une sorte de révélation et délaissant instinctivement les mœurs du moyen âge, ne marche-t-elle pas déjà d'elle-même au-devant de la philosophie? Le troisième des motifs auxquels je m'arrête,

c'est la secrète complaisance dont nous sommes possédés envers nous-mêmes, et qui, en se portant sur notre origine, nous entraîne plus volontiers à nous imaginer que nous sommes entrés dans cette vie parfaitement purs et innocents qu'à reconnaître en nous des débiteurs et des coupables; et n'est-il pas en effet plus séduisant pour notre amour-propre de croire que si nous sommes condamnés à souffrir dans le cours de notre existence, ce n'est en nulle façon par notre faute, mais par celle du premier homme qui nous a fatalement liés aux suites de son péché? ainsi que des enfants qui ne sont tombés dans la misère par aucun désordre de leur part, mais par une ruine survenue avant eux et dont ils ne sont pas responsables. Mais qui ne voit aussi qu'un tel sentiment n'a ni piété ni justice, et qu'il ne saurait se maintenir longtemps devant les saines remontrances du droit et de la raison, car il revient à s'innocenter en se sacrifiant ses pères, et plus encore, en se sacrifiant Dieu lui-même, dont l'équité se trouve ainsi atteinte?

J'en viens à ce qu'il y a de plus fort : c'est l'imperfection de la charité. Les natures peu sensibles ne demandent que des prétextes pour colorer à leurs propres yeux leur inhumanité et se dispenser de tout effort en faveur d'autrui : si donc l'orphelin a mérité sa misère, l'aveugle-né son infirmité, les mains, à leur rencontre, ne vont-elles pas se retirer au lieu de se tendre? L'égoïste passera devant eux et trouvera dans son acquiescement au jugement qui pèse sur eux l'excuse de son indifférence. Mais ne suffit-il pas, dites-moi, pour l'honneur de nos principes, que nous soyons parfaitement autorisés à lui rejeter son excuse? Même en suivant les vôtres, n'arrive-t-il pas à s'alléguer un argument tout semblable? S'il voit son prochain dans la peine, c'est,

à ses yeux, soit une épreuve à laquelle il a plu à Dieu de soumettre cette créature, soit une conséquence de la condamnation générale que s'est attirée notre race, et il poursuit sa route en respectant le mystère de cet arrêt d'en haut. Mais, pour agir et se dévouer, l'homme véritablement charitable ne va pas s'enquérir d'explications et de systèmes ; il marche à la souffrance, par enthousiasme, comme le soldat marche au feu ; il suffit qu'il aperçoive le malheureux se débattant contre le mal, bien plus, sans le voir, sans l'entendre, qu'il le soupçonne dans ses alentours, pour qu'aussitôt, sans réflexion, sans théorie, sans calcul, il s'élançe vers lui avec la même spontanéité que nous déployons envers nous-mêmes quand nous nous sentons gênés ou blessés dans un de nos membres. Et du reste, sa charité est-elle plus embarrassée, dans la doctrine de la pré-existence, pour se faire justifier au tribunal de la raison que pour y faire condamner le paradoxe que voudrait lui opposer l'égoïsme ? N'est-il pas évident que la punition se compose, aussi bien que l'épreuve, de deux termes, l'un qui comprend la souffrance, l'autre qui comprend le soulagement, et que c'est précisément sur nous que roule le second ? Oui, l'orphelin a mérité sa misère, mais une misère entourée de cœurs compatissants ; et c'est pourquoi, Dieu, dans son juste arrêt, a voulu qu'il vint prendre place dans notre sein et non pas au milieu d'un désert ou d'une société de barbares. Si la loi particulière qui pèse sur lui implique le tourment, la loi plus élevée encore, puisqu'elle est plus générale, qui pèse sur nous, implique l'assistance. Dieu, en nous éclairant, fait de nous ses coopérateurs dans l'administration des destinées, et il nous y laisse la plus belle part, car, s'il garde pour lui le ministère de justice, c'est à nous qu'il remet le ministère de grâce.

Que fera donc devant le malheureux, sous les rayons du dogme que vous repoussez, l'homme sincèrement humain? A l'aspect de cette misère, il s'élèvera vers Dieu pour le remercier, car il comprendra que si un affligé se présente sur son chemin, c'est que celui qui le punit a résolu dans sa clémence d'adoucir la peine, et il bénira la Providence d'avoir daigné le choisir, non pour être, comme au fumier de Job, le témoin de ses mystères, mais pour être, comme Jésus devant la femme adultère, l'agent de sa miséricorde. Il ne se verra plus seulement comme le prochain qui aide, il se verra comme l'ange qui relève; et loin de sentir son zèle se ralentir, en plongeant ainsi dans les ombres du passé, il ne se trouvera que plus stimulé, puisque c'est par cette connaissance même que se révèle à lui toute la sublimité de la mission qui lui incombe.

Il s'en faut donc que je tende à dissoudre, comme vous me le reprochez, le genre humain. C'est par la charité qui lie les uns aux autres tous ses membres que le genre humain fait réellement corps, et non par le prétendu crime qu'il aurait mystérieusement commis, sans en avoir conscience, dans la personne de ses premiers auteurs; et pour donner à la charité toute sa force, il est bien plus efficace d'élever les hommes par le sentiment de leur grandeur personnelle que de les abaisser par celui de la dégradation de leur race et de leur dépendance. Prenons nos liens dans la conscience de la destinée angélique qui nous est offerte à tous en commun, et à laquelle la bienfaisance nous fait dès à présent participer, et non dans les bas-fonds d'une contagion imaginaire dont nous serions ensemble les victimes. Ne craignons pas la liberté, si nous ne cherchons à la goûter qu'à l'image de celle qui règne dans le ciel. Pensez-vous que les anges ne soient pas aussi unis entre

eux que peuvent l'être les hommes? ont-ils donc besoin, pour se maintenir dans leur magnifique harmonie, de se lier par la croyance d'un péché originel, et ne leur suffit-il pas de sentir ce que chacun d'eux, dans sa libre personnalité, représente devant ses semblables et devant Dieu? Faisons comme eux. Tout en entretenant par nos sympathies les plus profondes le sentiment de la solidarité générale des créatures, évitons de les pousser par nos systèmes à des excès où celui de l'individualité pourrait s'anéantir. Vous admirez ce genre humain théorique que vous résumez à plaisir dans la personne d'Adam ou dans celle de Jésus, et moi je le redoute; car je crains, pour vous dire mon dernier mot, que vous ne le mettiez ainsi sur la voie d'aller se résumer avec la même logique dans la personne d'un pontife ou dans celle d'un empereur.

La véritable égalité des hommes, on ne saurait trop le leur rappeler, est l'égalité de leur liberté, et non pas celle de leur sujétion. La liberté est le principe suprême qui les distingue et les met dans un ordre à part de l'animalité et à part de Dieu; et s'ils y sont tous égaux, c'est avant tout parce qu'ils sont tous libres. L'objet de la terre n'est pas de former, sous le nom de sociétés, des troupeaux plus ou moins compactes et faciles à conduire, mais de semer dans le ciel, par l'intermédiaire des nations, des personnalités vives et actives. Voilà le service des agrégations politiques aussi bien qu'ecclésiastiques; les unes comme les autres, elles doivent être pour les âmes des écoles d'immortalité, et leur institution se fausse dès que les âmes ne s'y sentent pas dans la plénitude de leur dignité et de leur indépendance. Aussi est-ce dans l'émancipation des individus que consiste essentiellement le développement du genre humain. Ils se délivrent successive-

ment, grâce à la conscience des vertus inhérentes à leur nature, des tyrannies que leur imposent les lois de l'instinct, des tyrannies que leur imposent celles du monde physique, des tyrannies que leur imposent les épées; et l'heure est venue où il importe qu'ils se délivrent pareillement de celles que semble leur imposer la fatalité des destinées, en comprenant enfin que cette fatalité n'est qu'un vain mot, et que, même dans les conditions d'existence qui leur sont attribuées dans ce monde, ils ne sont soumis qu'à eux-mêmes. Ce sont les déterminations de leur libre arbitre qui les ont conduits où ils sont, comme elles les conduiront, s'ils le veulent, vers un état meilleur. Voilà en résumé quels sont les rapports de convenance dont je me flatte pour espérer que les idées sur le péché originel que je mets en regard des vôtres ne sont peut-être pas sans opportunité; et c'est sur cette base que je m'appuie pour appeler le règne de la liberté sur la terre, comme vous y appelez celui de la passiveté.

Vous effrayez-vous, dans l'intérêt de la juste hiérarchie des sociétés, de me voir porter le principe de liberté jusque dans ces nouvelles profondeurs? C'est moi-même qui, sur ce terrain, ferai l'attaque contre vous. A Dieu ne plaise que je soumette jamais la vérité des dogmes aux avantages de la politique! Mais ne voyez-vous pas que si l'utopie des égalitaires se propage et devient de jour en jour plus menaçante, c'est précisément parce que votre croyance, après lui avoir donné origine dans les institutions monastiques, l'alimente toujours? Si nous ne sommes dans l'univers, comme vous le prétendez, que d'hier seulement, nous n'avons donc pas plus mérité ou démerité les uns que les autres, et nous sommes tous au même titre fils d'Adam. Donc, par droit de naissance, nous sommes

tous absolument égaux, et par là même que nous portons tous également la charge du péché commun, nous devons tous jouir également du bénéfice des compensations que Dieu, dans son arrêt, a bien voulu laisser ici-bas à notre race. Partageons donc les biens de la terre comme nous en partageons les misères, puisqu'en vertu de la loi qui nous a tous compris en un seul, nous ne faisons réellement tous ensemble qu'un seul. N'est-ce point là ce qui sort logiquement de chez vous? Tandis que, selon nous, ceux qui sont sans appui sur cette terre ont bien le droit, en vertu de la loi divine de charité, de demander, comme l'orphelin, aide et soulagement, mais non pas celui d'exiger, comme sous l'empire de votre mythe, partage et parité; et aussi, nous séparant des égaux non moins que des indifférents, nous contentons-nous d'animer la politique avec la belle formule que je vous ai déjà citée : Amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus pauvre.

Les conséquences, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, sortent des principes comme le boulet sort du canon : examinez donc bien comment est pointé le vôtre, car je ne crains pas d'affirmer qu'à l'opposé de vos intentions, il bat en ce moment la société. Le christianisme a donné suffisamment raison, contre le paganisme, au principe de l'unité du genre humain par l'unité de Dieu, l'unité d'origine, l'unité de religion, l'unité de salut; mais, après avoir ainsi compté avec ce premier principe, il lui reste à compter avec celui de la variété. Ces deux principes, en effet, sont liés aussi profondément dans l'humanité qu'ils le sont dans l'univers, et c'est dans leur équilibre que se trouve le droit avec la vérité.

LE THÉOLOGIEEN.

Quelque carrière que se donne votre ambition, vous n'êtes pas moins obligé de vous en remettre en dernier ressort à des contingences pour le succès de votre audacieux libéralisme. Qui vous assure que notre temps ait au fond d'autres tendances morales que le moyen âge? Suffira-t-il que votre doctrine de la préexistence paraisse jeter plus de jour dans l'univers et se mieux accorder avec les idées générales de liberté que notre doctrine du péché, pour attirer les sympathies de la foule? Rien ne vous le certifie. Ne vous attachez donc point à des choses qui ne dépendent point de vous, et contentez-vous de celles où Dieu vous donne absolument empire. Ces dernières ne sont point sur la terre, ni au-dessous : elles sont au ciel. Voilà la vérité fondamentale! C'est au ciel qu'il faut viser. Le passé est douteux, le présent fugitif, l'avenir seul est valable; et puisque vous avez fait tant d'usage de saint Augustin contre moi, permettez-moi de conclure par un apologue que me fournit une de ses lettres à saint Jérôme. Un homme est tombé dans un puits; à ses cris, accourt son voisin : — Et comment, lui dit celui-ci, es-tu donc tombé? Ne cherche pas, lui répond le patient, comment je suis tombé, mais comment tu pourras m'aider à sortir d'ici.

LE PHILOSOPHE.

Si votre patient ignore lui-même de quelle manière il est tombé, votre patient a tort : il ne s'agit pas seulement pour lui de s'affranchir de son embarras du moment, mais de trouver le moyen de ne plus choir; et c'est à quoi l'expérience du passé lui servirait par-

faitement. Mais il y a plus, et le voisin est, en réalité, fondé à répondre : « C'est justement en étudiant comment tu es tombé que tu pourras apprendre comment tu peux sortir. » Si le passé, si le présent ont tant d'intérêt pour nous, c'est à cause des lumières que nous pouvons en tirer relativement à l'avenir : comme la terre éclaire le ciel, la préexistence éclaire l'immortalité. Aussi n'est-ce point en vue de ma curiosité, mais en vue du but auquel je tends que je cherche avec tant d'application, derrière moi et autour de moi, quelle est au juste la direction de la route. Ce que j'en entrevois, si vague que ce puisse être, me satisfait, et c'est pourquoi je n'hésite point à le communiquer aux autres, espérant que quelques-uns y trouveront peut-être autant de satisfaction. Voilà, j'en conviens, ce qui ne dépend plus de moi, et vous avez raison de dire que, fussé-je certain de la vérité, je ne saurais l'être de la sympathie qu'elle inspirera. Mais aussi, ne parlé-je point en sectaire ; je fais ce que tout philosophe doit faire : je propose et n'impose pas.

IV

LE CIEL

LE PHILOSOPHE.

Profitions, si vous le voulez, pour reprendre notre entretien, de la tranquillité de cette belle nuit. Elle semble faite pour le favoriser. La terre a disparu dans l'ombre, et nous n'apercevons plus autour de nous que les flambeaux du firmament. Les poètes nous parlent des voiles que la nuit étend dans le ciel : n'est-ce pas la nuit, au contraire, qui enlève ceux dont le ciel demeure couvert pendant le jour ? Si notre soleil nous manque, en voici d'autres qui se présentent à nous par milliers pour le remplacer, et, plus reculés dans les profondeurs de l'étendue, leur perspective n'en reçoit que plus de grandeur. Autant la majestueuse multitude des mondes l'emporte sur le globe chétif où nous sommes en ce moment, autant le ciel de la nuit me paraît supérieur au ciel du jour. Pour ceux qui sont accoutumés à ne point séparer les impressions des sens des objets réels dont ces impressions donnent témoignage, le ciel de la nuit forme, sans contredit, le plus grand spectacle dont il soit donné à l'homme de jouir sur la terre ; et je ne doute pas que s'il n'existait dans ce monde qu'une seule ouverture où l'on pût ainsi plonger ses regards dans le

mystérieux édifice de l'univers, on affluerait des contrées les plus éloignées vers ce lieu privilégié; tandis que l'habitude de voir les étoiles finit par émousser chez la plupart d'entre nous cette noble curiosité. Mais supposons que, n'ayant jamais eu connaissance que de l'enveloppe aérienne à laquelle le langage commun abandonne d'une manière si abusive le nom de ciel, nos yeux vinssent à se dessiller tout à coup et à nous faire apercevoir les soleils qui brillent actuellement sur nos têtes, de quelle émotion, nourris dans l'idée d'une seule terre et d'un seul soleil, ne serions-nous point saisis à cet aspect?

Ce qui me touche le plus, ce n'est pas l'éclat de ces masses puissantes, ni les prodigieuses distances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur entassement, ni les durées incomparables de leurs révolutions, ni même la merveille de ces pâles nébuleuses, suspendues dans les déserts de l'abîme et dont chaque poussière est un monde, c'est la présence des âmes que réunissent autour d'eux ces innombrables foyers. Je ne puis distinguer les populations, mais je vois les fanaux qui les rallient, et j'admire que les rayons que nous percevons ici soient aussi les rayons qui éclairent tous ces frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière. Les scintillements des étoiles me sont comme une image des regards qui se croisent de toutes parts dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descendent vraisemblablement jusqu'à nous et nous observent. Grâce aux révélations de la nuit, nous sommes en mesure de comprendre au juste où nous sommes : l'immensité s'anime, et, sous la figure des astres, nous découvrons l'auguste assemblée des créatures assise en cercle, sous nos yeux, sur les gradins infinis de l'amphithéâtre de l'univers. Comment n'être pas agité au

fond de l'âme, à l'idée de tant d'êtres inconnus et imaginables qui nous environnent, partageant avec nous le même temps, le même espace, le même éther, et, sous la main du même souverain, se précipitant, à travers les tumultes variés de la vie, vers la même fin? Que d'organisations diverses! que de destinées! que d'alternatives de biens et de maux! que d'épreuves! que de passions en mouvement! que d'élangs, que de désespoirs, que d'adorations et de prières! Dans l'apparente immobilité des constellations, quel effrayant fourmillement! Ce ne sont pas seulement les jugements de Dieu qui se prononcent, comme dans votre vallée de Josaphat, ce sont les jugements de Dieu qui s'accomplissent.

LE THÉOLOGIEEN.

Dieu est admirable, en effet, dans toutes ses œuvres, et il fait éclater sa magnificence jusque dans les ténèbres, comme pour nous enseigner qu'il veille toujours! Je ne saurais cependant m'associer à votre partialité pour la nuit. Le ciel du jour me ravit bien davantage. Si le soleil ne versait sa lumière qu'à la surface des campagnes, peut-être préférerais-je, comme vous, le spectacle des étoiles à celui de ces moissons, filles de la sueur, devant lesquelles tant d'esprits légers s'extasiaient, et qui ne sont au fond que le triste signe de notre condamnation et de notre déchéance; mais il éclaire ce sublime azur dont la consolation nous est restée, et qui, dans ses heures de sérénité, nous offre encore la même splendeur et la même pureté dont il couronnait les cimes fleuries de l'Éden. Mes regards, fatigués des minuties de la terre, aiment à se plonger dans le vague de cet océan de lumière; ces formes lé-

gères des nuages, qui flottent si librement au-dessus de nos têtes à l'opposé des pesantes grossièretés d'icibas, me sont une figure des ineffables supports des bienheureux; et loin de vous imiter dans votre sévérité d'astronome, je conserve de bon cœur à notre atmosphère le nom de ciel, puisqu'elle m'en offre l'image. Les poètes et les peintres en ont toujours jugé de même; et, comme eux, j'aime encore mieux la satisfaction de soulever en imagination, si je puis ainsi dire, un coin du voile du paradis, que celle d'entrevoir à demi toute la charpente de l'univers matériel. Les symboles me plaisent plus que les réalités imparfaites. Y eût-il dans quelqu'un de ces mondes que vous essayez de me faire soupçonner dans le lointain, des cieux analogues aux nôtres et même plus splendides encore, toutes vos hypothèses ne valent pas l'admirable tableau qu'il m'est donné de contempler de mes yeux. Quel qu'en soit le motif, fût-ce parce qu'elle m'assaille de moins de problèmes, je me trouve plus à l'aise sous la voûte du jour que sous la sombre voûte de la nuit. Celle-ci m'éblouit plus qu'elle ne m'encourage; ma foi n'y reçoit aucun secours, et il me semble que d'être privé de sa vue ne causerait guère de dommage qu'à ma curiosité. N'allez cependant pas, je vous prie, tirer argument de là contre moi. J'honore ce grand ouvrage, sans avoir besoin de le comprendre. La religion de tous les temps me le recommande. Les patriarches, au milieu des déserts de la Chaldée et de la Mésopotamie, s'inclinaient déjà devant son impénétrable majesté; Moïse, dans l'histoire de la création, le met au-dessus de la terre : *In principio Deus creavit cælum et terram*; et le Psalmiste consacré cette supériorité par une parole que notre liturgie répète encore : *Cæli enarrant gloriam Dei*.

LE PHILOSOPHE.

Oui, les cieux racontent la gloire de Dieu; mais ils ne peuvent la raconter que s'ils sont dignes de lui par leur infinité! Comment le fini réussirait-il à prononcer le nom de l'infini? Comment, nous-mêmes, serions-nous en état de le prononcer, si Dieu ne nous avait marqués de son propre cachet en nous créant à son image? Ne craignons donc pas, si nous voulons tirer de la contemplation de l'univers des sentiments proportionnés à la sublimité de son auteur, d'y anéantir en esprit toutes les limites de l'étendue et du temps. Plus l'œuvre nous confondra par sa grandeur, plus nous nous inclinons devant la grandeur plus magnifique encore de l'ouvrier.

Il est si naturel de croire, avec la plupart des religions et des écoles philosophiques de l'antiquité, que l'univers a existé de tout temps, que l'on est réduit à se demander comment il est possible que l'opinion contraire ait pris naissance. En effet, l'univers existant à un instant donné, il est aussi facile de concevoir qu'il existait aussi l'instant d'avant qu'il l'est peu de s'imaginer que, l'instant d'avant, il n'existait pas; et cela seul suffit pour faire remonter de proche en proche, jusque dans l'infini, celui qui cherche l'origine des choses. Ce serait donc à ceux qui prétendent que l'univers cesse tout d'un coup à un point déterminé des temps qui nous précèdent, à nous faire connaître la raison d'un changement si extraordinaire. Or, il est évident que cette raison ne saurait se déduire, ni de l'idée du néant, qui, n'étant rien, ne peut rien; ni de l'idée de l'univers, qui, une fois admise dans l'esprit, y porte avec elle l'idée d'avoir toujours été; ni enfin de l'idée de Dieu, car Dieu en présence d'un univers qu'il

aime, qu'il gouverne, qu'il inonde des rayons de sa propre béatitude, constituant un ordre souverainement bon puisque autrement il n'existerait pas, cet ordre, le plus convenable actuellement, doit être le plus convenable aussi pour tous les temps imaginables. Si la dualité de Dieu et de la création est meilleure que la dualité de Dieu et du néant, ne s'ensuit-il pas que la création, avec une date de sept mille ans, est préférable à la création avec une date de six mille, et ainsi de suite à l'infini? Non-seulement donc il n'y a nulle raison de mettre des bornes à l'ancienneté du monde, mais il y en a une très-solide pour n'y en point mettre. A quoi il faut ajouter que toutes les époques qui existent sur l'échelle sans commencement comme sans fin des temps possibles, étant parfaitement égales devant Dieu, qui, lors même que rien ne devrait jamais les remplir, les voit éternellement devant lui, chacune à son rang, il n'y a aucun motif qui soit capable de déterminer Dieu à choisir, pour en faire l'origine des choses, un de ces temps préférablement à un autre, bien qu'il y en ait de très-suffisants, tirés de l'enchaînement des créatures, pour le déterminer à placer à une époque particulière chacune d'elles. Eh! direz-vous, Dieu n'est-il donc pas le maître des temps? Sans doute, et c'est justement parce qu'il en est le maître absolu qu'il ne s'y fait rien d'injustifiable.

Il me paraît donc plus exact de considérer la création de l'univers comme une opération métaphysique de la divinité que d'y voir, comme l'a fait le moyen âge, un événement historique. C'est un mystère qui prend naissance en Dieu, immédiatement à la suite de celui du développement des personnes, et dont la date se perd aussi dans une profondeur insondable. L'être infini existe, voilà le principe primordial; il a connaissance

de lui-même, voilà le second principe s'engendrant du premier et éternel comme lui, bien que logiquement postérieur; il aime à être et à se connaître, voilà le troisième principe, procédant consubstantiellement des deux autres, et constituant leur relation réciproque. C'est ici que votre scolastique s'arrête; et laissant la trinité avec elle-même dans sa majesté solitaire, elle retient arbitrairement, durant une suite infinie de temps possibles, la création, présente dans la pensée de Dieu et déjà toute prête à prendre essor. Mais si de toute éternité Dieu a eu la puissance de produire l'univers, si de toute éternité sa sagesse en a formulé l'harmonie, si de toute éternité sa bonté l'a conçu, n'est-il pas évident, comme nous l'apercevions tout à l'heure par une autre ouverture, que de tout temps possible l'univers a dû exister et comparaître en réalité devant lui? La création n'est autre chose que le produit instantané de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines, se reconnaissant l'une l'autre et tendant de concert à communiquer extérieurement leur béatitude commune. Elle est la conséquence immédiate de l'existence du Créateur, c'est-à-dire de l'achèvement de l'évolution des personnes dans le sein de l'être absolu, et l'on ne saurait imaginer aucun intervalle entre la fin de cette ineffable évolution et le commencement de la procession des entités individuelles hors du néant. Il y a là un point que, du milieu de ses ténèbres, la théologie de l'Inde a bien mieux entrevu que le moyen âge, lorsqu'elle a placé, sans intermédiaire, le développement des puissances cosmiques à la suite du développement des puissances divines secrètement contenues dans l'Éternel endormi.

Du reste, le moyen âge lui-même n'a jamais hésité à reconnaître que la création intéressait la trinité tout

entière, et constituait, après la prise de possession de lui-même, l'opération la plus essentielle de Dieu. « C'est le Père du Verbe, écrit saint Augustin dans la Cité de Dieu, qui a dit : Que cela soit fait; et c'est par le Verbe que s'est fait ce qui a suivi cette parole; et quant à ce qui est ajouté : Dieu vit que cela était bon, cela nous montre que la création n'était pas pour Dieu le résultat d'une nécessité, mais qu'il n'a créé ce qui a été fait qu'en vertu de sa bonté et parce que cela était bon; et si cette bonté désigne effectivement le Saint-Esprit, voici la trinité tout entière qui se montre à nous dans son ouvrage. » Comment donc une opération aussi essentiellement divine ne serait-elle pas immédiatement accomplie dès là qu'elle est possible? Comment la concevoir en suspens? Comment les divines hypostases pourraient-elles demeurer un seul instant en présence sans entrer aussitôt dans cette sublime et généreuse conversation dont le résultat est l'univers? Autant vaudrait supposer que, semblable à Brahma dans son imaginaire léthargie, le premier principe, avant de donner existence aux deux autres principes qui procèdent de lui, a pu subsister pendant une éternité dans son isolement et son indépendance.

Assurément, si, en m'éloignant ainsi du moyen âge en ce qui regarde l'ancienneté du monde, je courais le moindre risque de glisser dans l'abîme de ceux qui confondent Dieu et l'univers dans un caractère commun d'éternité, je m'arrêterais. Mais puis-je avoir la moindre inquiétude à cet égard? En comparaison du panthéisme, je suis véritablement le voisin et l'allié du moyen âge. Les mathématiques nous ont assez familiarisés, si l'on peut ainsi parler, avec le maniement de l'infini pour que nous entendions désormais qu'il y a une différence fondamentale entre ce qui est situé à

l'infini et ce qui n'existe pas du tout. Ainsi, bien qu'à la distance infinie où il se trouve, il nous soit impossible de toucher, même par la pensée, le point de tangence de l'hyperbole et de son asymptote, nous sentons pourtant que ce point existe dans la vérité absolue des idées, au lieu que nous sentons avec la même clarté que le point de rencontre de deux parallèles n'existe pas. De même, lorsque je dis que l'univers a un commencement situé à l'infini, j'affirme que ce commencement, tout incompréhensible qu'il soit pour notre esprit, existe certainement; tandis qu'il appert que le commencement de Dieu n'existe certainement pas, car à l'opposé de l'univers, qui ne peut venir que de Dieu, Dieu ne peut venir de rien. L'un est le principe, l'autre est la conséquence. Imaginons une main posée de tout temps sur le sable : il est impossible d'assigner à l'empreinte aucune date, puisque l'époque de sa formation remonte au delà de toute mesure, et cependant il est incontestable, et que l'empreinte est postérieure à la main, et qu'elle doit à la main son origine. Dieu est la main, le sable est le néant, et l'empreinte est l'univers.

Je crains encore moins de faire naitre ainsi du Créateur un infini qui, par son infinité même, s'identifierait avec lui. Je sais qu'il y a des infinis de divers ordres, et que si l'univers est simplement infini, il n'y a aucun rapport de nature entre l'univers et celui qui, seul, est infiniment infini. Or, non-seulement l'univers se sépare de Dieu en raison de son origine, mais il s'en sépare plus ouvertement encore en raison du mode de son infinité : essentiellement différent de son auteur, il vit du temps et non de l'éternité. Telle est, en effet, la distinction infinie de ces deux infinités. Ce qui constitue l'éternité, ce n'est pas seulement d'être sans commen-

cement à côté du temps qui a nécessairement commencé, c'est d'être en permanence, tandis que le temps, par sa définition même, est perpétuellement succession et mouvement. Dieu ne change pas, et l'univers change sans cesse; car l'univers, fût-il même doué de fixité, ne prendrait pas moins, d'instant en instant, plus d'ancienneté, au lieu que Dieu, d'instant en instant, n'acquiert rien, ne perd rien et conserve indéfectiblement sa constance. Dieu possède le temps, puisque c'est lui qui le fait par l'existence qu'il donne à ce qui varie, mais il vit en dehors du temps et ne l'admet à aucun titre au règlement de sa personne. Il n'y a en lui ni passé ni avenir, et sa vie est toute présente à la fois sur chacun de ces points que la nôtre n'atteint que progressivement, et qu'il ne connaîtrait même pas, s'ils ne formaient la loi qu'il a donnée aux créatures. Accorder au temps l'infinité, ce n'est donc pas même lui accorder une ombre d'éternité. Le feriez-vous sans commencement et sans fin, il n'aurait pourtant pas la simultanéité, car vous pourriez toujours y distinguer des éléments doués chacun d'un commencement et d'une fin, entre lesquels vous le verriez couler, tandis que l'éternité ne coule pas. Comme le dit excellemment Boëce, l'éternité est l'interminable possession de la vie tout à la fois et dans sa perfection. Voilà un caractère qui ne saurait appartenir qu'à Dieu, et qui le met nettement en dehors de toute durée, même de la durée infinie.

Mais, après tout, ne reconnaissez-vous pas, comme moi, que l'infinité est un des attributs de l'univers? Ce point n'est-il pas un de vos dogmes les plus fermes et le fondement même de toute la religion? Quelle différence y a-t-il, en effet, entre vous et moi sur la durée, sinon que vous ne voyez la durée s'élever à l'infinité

que dans l'avenir, tandis que je la vois infinie également dans le passé? Mais, pour n'être infinie que dans une direction, ce n'est pas moins l'infini; de sorte qu'en dépit de vos scrupules, votre idée ne porte pas moins, aussi bien que la mienne, un principe d'infinité qu'elle étale magnifiquement dans les perspectives interminables du ciel. Ainsi, n'allez pas vous récrier, comme tant de pauvres logiciens, que je confère à l'univers un des titres de Dieu, lorsque j'ose rejeter son commencement à l'infini, car vous me mettriez en droit de vous accuser de tomber dans la même impiété en donnant à l'âme l'immortalité, puisque vous ne le pouvez faire sans donner par là même à l'univers l'infinité. Tout ce qu'il faut, c'est que l'infinité de l'univers ne soit en aucun cas celle de Dieu; et tant que cette infinité ne règne que dans le temps, ce n'est rien, puisque Dieu n'y est pas. Réduite à ces termes, la question qui nous divise n'est donc, j'oserais presque le dire, qu'une question secondaire : il ne s'agit plus que d'une interprétation chronologique, et vos textes même ne vous obligent pas. Dans ces mots de saint Jean : *In principio erat Verbum*, vous entendez sans difficulté que le Verbe est de toute éternité. Dans ces mots de la Genèse : *In principio Deus creavit*, entendez que l'univers est de tout temps, et appliquez ensuite où vous le voudrez sur cette échelle infinie l'histoire particulière de la terre.

Remarquez même que si l'un de nos deux sentiments donne sérieusement prise à la critique, c'est le vôtre. En attribuant à l'univers l'infinité du temps, j'ai soin de le dépouiller de toute apparence d'éternité. Dans l'avenir, aussi bien que dans le passé, je ne cesse pas de le voir toujours en mouvement, toujours se transformant de ce qui est en ce qui n'est pas, toujours dis-

inct, par sa variation, de l'être qui ne passe ni ne change. Je n'imagine aucune identification entre la vie de la créature et la vie du Créateur. Ma pensée rejette absolument tout mode d'existence qui fixerait la créature dans le sein de Dieu pour y respirer en lui, vivre de lui et ne faire qu'un désormais avec lui. Il m'est impossible de comprendre, sinon comme une limite dont les bienheureux se rapprochent toujours, sans être destinés à l'atteindre jamais, cette fin du monde dans laquelle vous immobilisez l'univers, au risque de lui communiquer, par cette immobilité fantastique, une qualité qui ne convient qu'à celui qui domine le temps par son inimitable constance. Voilà qui est bien autrement périlleux que la voie où vous craignez de me suivre, car vous froissez nécessairement la notion du Créateur en tendant à le confondre avec la créature, à moins que vous ne froissiez au contraire celle de la créature en tendant à la résorber, comme avant l'incarnation des choses, dans la substance éternelle.

Ainsi, j'ai sur vous l'avantage d'agrandir autant que possible l'idée de la création dans la carrière du temps, sans ombrager en rien l'idée de Dieu; et c'est à mes yeux le principal, car je mets assurément la gloire de Dieu avant celle des choses. Mais ne sentez-vous pas que j'acquiers encore, subsidiairement, un autre bénéfice qui me met en rapport avec les tendances de notre âge, si différentes à tant d'égards de celles de l'âge qui nous précède? En dressant devant nous une image plus sublime de l'univers, n'augmentons-nous pas l'amour et le respect, qu'à l'opposé des impressions mortifiantes de nos pères, la magnificence de ce divin ouvrage commence à nous inspirer? Et en relevant jusqu'à l'infini l'activité qui lui est propre, ne relevons-nous pas implicitement l'idéal de notre activité personnelle? Voyez

ce chétif univers du moyen âge, retenu durant une suite innombrable de siècles dans la tranquillité de la pensée divine, puis apparaissant un jour dans le tumulte de la vie, pour rentrer presque aussitôt, en face de son auteur, dans l'immobilité et la passiveté; et demandez-vous quelles influences pouvaient se dégager d'une telle conception, sinon le mépris du monde, le dégoût de la coopération à ses misérables phénomènes, le désir d'une existence absolument détachée des objets temporels, fixée à Dieu seul, modelée sur le type de l'Éternel dans les abîmes de sa contemplation de lui-même. Ce n'est pas là ce que réclame aujourd'hui l'édification des sociétés humaines : elles brûlent d'agir, et il faut que le ciel se mette en harmonie avec elles et les encourage, si l'on ne veut qu'elles se déshabituent d'attacher au ciel leurs regards et leurs espérances.

LE THÉOLOGIEN.

Avant d'empreindre les hommes du sentiment de sa grandeur, Dieu tient à les empreindre de celui de son existence, et voilà pourquoi il a voulu que l'ancienneté du monde fût courte, afin que l'on vit d'autant plus clairement, derrière le monde, la main de son auteur. Votre distinction de deux infinis, celui du temps et celui de l'éternité, serait une thèse trop délicate pour le vulgaire; tandis que le contraste entre l'éternité et le simple écoulement de quelques siècles fournit au contraire une saisissante leçon. Du reste, votre observation, que l'univers contracte le caractère de l'infinité, de cela seul que l'on y conçoit l'immortalité, est d'une justesse évidente; et, quoi qu'en aient pu dire certains théologiens comme certains philosophes, il ne paraît pas y avoir de doute qu'étant infinie dans le temps

quant à l'avenir, la création aurait pu y être également infinie quant au passé, si ç'avait été le dessein de Dieu. Il n'y a aucune contradiction dans une telle symétrie du présent et de l'avenir, ni aucun danger de confusion avec Dieu dans un tel recul de l'origine des choses. L'École, tout en tenant la question pour résolue en fait par le dénombrement formel des sept jours dans la chronologie de la Genèse, n'a jamais hésité à cet égard : « Il n'est pas nécessaire que le monde ait toujours été, dit saint Thomas, attendu qu'il procède de la volonté de Dieu, mais cela eût été possible si Dieu l'avait voulu. Avant que le monde fût, ajoute-t-il, il était possible que le monde fût, non point à la vérité en raison de la puissance passive qui est la matière, mais en raison de la puissance active de Dieu. » Vous n'avez même fait, ce me semble, que donner du développement à ce que le grand docteur formule excellemment en deux mots au même chapitre : « Lors même que le monde aurait toujours existé, il ne serait pourtant point assimilable à Dieu dans l'éternité, parce qu'il est de l'essence divine d'être tout à la fois sans succession, et qu'il n'en est pas de même du monde. » Sur ce point, le fond de notre différend repose donc sur l'interprétation de ce fameux terme de Jour dont se sert la Genèse ; sur quoi j'avoue sans peine que l'Église n'a rien défini, encore que l'opinion générale soit assurément très-opposée à l'extension illimitée que vous proposez de donner à la durée qui sépare l'instant où la lumière a pris naissance de celui où nos continents se sont formés.

Si donc vous vous contentiez de l'infinité du temps, tout en vous combattant au nom de nos textes, je ne vous ferais du moins aucune opposition au nom de la raison, puisque nous enseignons nous-mêmes que la nouveauté du monde ne peut être démontrée autre-

ment que par la révélation. Mais je vous vois venir, et je pressens que vous allez réclamer aussi l'infinité de l'étendue. Ici je vous arrête absolument, même sur votre terrain. Il y a entre le temps et l'étendue une différence qui rend toute analogie illusoire. La théologie en tire son argument topique pour établir que, si l'infinité du temps est possible, l'infinité de l'étendue ne l'est point. En effet, le temps n'est pas en totalité dans l'actuel; il n'y entre que successivement, tandis que l'étendue est au contraire tout à la fois dans l'actuel : l'infinité de l'étendue, si elle existait, ne serait donc pas seulement virtuelle, mais réelle, ce qui répugne. Ajoutez à cela un second argument, qui a suffi à la scolastique pour retenir toutes les imaginations, et qui est plus saisissant encore : c'est que l'univers matériel ne peut être infini, attendu que tout corps a nécessairement une superficie, et que toute superficie est une limite. Ainsi, même pour l'abstraction géométrique, il est absurde qu'aucune substance corporelle soit d'une étendue infinie.

LE PHILOSOPHE.

Permettez-moi de vous répondre qu'aucun de vos deux arguments n'est valable, car ils reviennent tous deux à dire que notre capacité ne va pas jusqu'à comprendre l'infini, ce dont je conviens parfaitement. Tout corps dont nous avons une idée complète possède une superficie, parce que tout corps dont nous avons une idée complète est fini. Mais rien ne nous empêche d'imaginer que cette superficie soit douée d'un mouvement continu de distension, et nous entrons ainsi dans une conception qui nous mène à l'infini, bien que nous ne puissions la suivre jusqu'à son extrémité; à peu

près comme lorsque nous imaginons le temps dans un accroissement indéfini, dont il nous est aussi impossible de comprendre le dernier terme qu'il nous l'est de comprendre, dans le cas dont il s'agit, la superficie finale. Quant à votre prétendue différence du temps et de l'étendue, elle n'est non plus qu'une chimère ; car, si vous traduisez la question dans notre esprit, l'infini de l'étendue y est aussi peu en acte que l'infini du temps, puisque notre entendement est également impuissant à saisir cet infini sous une autre forme que celle du mouvement ; et si vous traduisez la question devant Dieu, l'infini de la durée y devient aussi actuel que l'infini de l'étendue, car Dieu, dans sa capacité suprême, les embrasse tous deux de la même manière et en perfection.

Reconnaissons plutôt que les idées primitives d'espace et de temps sont toutes deux de même caractère. Toutes deux se témoignent pareillement dans la pensée sous la forme d'un courant, où l'imagination, une fois embarquée, ne trouve plus aucun arrêt, car tout point où elle arrive est identique avec celui d'où elle vient, et la même course y recommence. Nous ne comprenons l'étendue qu'à la condition de nous y mouvoir en esprit, exactement comme nous comprenons le temps ; et s'il nous est impossible de concevoir un temps au delà duquel il n'y aurait plus de temps, il nous est tout aussi impossible de concevoir une étendue après laquelle il n'y aurait plus d'étendue. Supposez l'univers aussi vaste que vous le voudrez, et transportez-vous à sa superficie, vous apercevrez au dehors d'autres étendues, et vous aurez beau vous élever encore, vous en apercevrez toujours autant au-dessus de votre tête, et vous ne sauriez vous figurer que ce phénomène puisse jamais finir.

Il y a, au fond, une telle analogie entre ces deux principes fondamentaux de l'ordre qui existe entre les créatures, d'une part dans la succession, de l'autre dans la simultanéité, que les mêmes raisonnements peuvent, pour ainsi dire partout, se transporter de l'un à l'autre; et, en même temps, les grandeurs qui les représentent sont si intimement associées dans notre esprit, qu'elles ne peuvent cesser de marcher de pair que nous ne soyons affectés de ce défaut de correspondance comme d'un péché capital contre l'harmonie. Saint Augustin, bien différent à cet égard de vos scolastiques, était si pénétré de cette corrélation, qu'il va jusqu'à se faire un argument de la petitesse des dimensions du monde contre ceux qui niaient la nouveauté de sa création. « Puisqu'ils conçoivent un seul monde, dit-il, grand, à la vérité, mais fini néanmoins et compris dans un espace déterminé, et qu'ils reconnaissent que c'est Dieu qui l'a fait, qu'ils se répondent à eux-mêmes touchant les espaces infinis de temps antérieurs à la création, durant lesquels Dieu serait demeuré oisif, ce qu'ils répondent touchant les étendues infinies qui existent en dehors du monde, et dans lesquelles Dieu ne fait rien. » Parallélisme logique, mais duquel il résulte que si l'étendue de l'univers était infinie, sa durée devrait l'être aussi, et réciproquement; car, dès que le temps se prolonge au delà de toute limite, il faut de toute nécessité, à moins que la symétrie ne se détruise absolument, que la grandeur suive la même loi. Comment, si l'univers est digne du Créateur par sa durée, n'en serait-il pas digne par son étendue? Et s'il en est digne par son étendue, comment n'en serait-il pas digne à la fois par sa durée? L'étendue et la durée sont deux puissances qui s'appellent l'une l'autre, et les deux infinités qu'elles con-

stituent dans la réalité comme dans l'idéal, ressemblent à deux piliers qui, se fortifiant mutuellement, élèvent l'univers au-dessus de nos sens, et le font monter jusqu'à Dieu.

Du reste, en laissant même de côté l'analogie métaphysique des deux principes, des motifs tout à fait pareils à ceux qui nous prouvent que la durée de l'univers ne saurait être qu'infinie, peuvent être directement invoqués quant à l'infinité de son étendue. En effet, si l'univers est limité, quelles que soient d'ailleurs ses dimensions, construisons en imagination, dans l'espace, un cube capable de le contenir, et par un système de plans équidistants et parallèles, concevons l'immensité tout entière partagée en cubes semblables à celui-ci; il est évident que toutes choses seront absolument égales, quant à l'étendue, dans chacun de ces cubes, et qu'il ne saurait y avoir en aucun d'eux une raison suffisante pour y attirer la création qui n'existât aussi dans tous les autres, ni une raison suffisante pour la repousser qui ne se retrouvât aussi la même dans tous les autres. Donc, si la création n'existe pas en tous lieux, elle ne peut exister raisonnablement dans aucun; et si elle existe en un seul, elle existe en même temps et par la même raison dans tous les autres. Mais, la création remplissant dès lors l'immensité, le même argument ne s'applique plus à l'inégalité des conditions locales qu'elle présente; car il se conçoit fort bien qu'il y ait, dans son ordonnance générale, des raisons de symétrie suffisantes pour déterminer l'établissement de caractères particuliers à chaque lieu aussi bien qu'à chaque époque.

On est même en droit d'ajouter que l'univers, s'il était borné, ne pourrait être que sphérique. En effet, tout étant absolument égal autour de lui dans l'im-

mensité environnante, il n'y aurait pas de raison pour que sa superficie pût offrir une saillie dans une direction plutôt que dans toute autre. L'uniformité y régnerait donc, et par conséquent la figure sphérique aurait seule qualité pour déterminer la limite entre le vide de l'espace et le plein de l'univers. C'est ce que l'antiquité et le moyen âge avaient instinctivement senti, lorsque, imaginant que le monde était borné, ils lui avaient donné pour enveloppe cette prétendue sphère de l'empyrée que nos astronomes ont si bien mise en éclats.

A la vérité, supposé que l'univers fût très-grand sans être cependant infini, il se pourrait que ses frontières fussent effectivement conformes à l'ordonnance sphérique, sans que nous fussions en état de le reconnaître, vu l'énormité de la distance, qui rendrait ses frontières inaccessibles à nos sens. Mais, en pressant l'argument précédent, on est amené à conclure que si l'univers était borné, outre que son extérieur serait sphérique, l'ensemble des masses qui le composent ne pourrait offrir à l'intérieur d'autre système de variation que la variation concentrique; et c'est contre quoi témoigne ouvertement l'expérience, encore que le moyen âge, dans sa fidélité aux exigences du syllogisme, n'eût point hésité non plus à disposer dans les flancs de la sphère supérieure une série de sphères concentriques, constituant les cieux des divers étages, jusqu'à la sphère terrestre placée régulièrement au centre de toutes ces enveloppes. Cet argument, basé sur les lois de la logique et de la géométrie, et qui prend tant de force par la méditation, paraissait à Leibnitz d'un assez grand poids pour qu'il ait osé en conclure que la symétrie sphérique n'ayant pas été observée par Dieu dans la construction de l'univers visible, l'idée de l'espace,

de laquelle dérive la nécessité d'une telle symétrie, n'était qu'un fantôme de notre esprit. Mais j'aime bien mieux respecter la sincérité de cette idée que Dieu fait resplendir avec un éclat inné si puissant dans la foi de tous les hommes, et conclure de la nécessité de symétrie la nécessité d'une infinité qui seule peut lui donner satisfaction. Je dis, sans crainte, de l'univers, ce que Pascal ne se permettait de dire que de l'espace : « L'univers est une sphère immense dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Dès qu'il n'y a plus de circonférence, il n'y a plus de disposition concentrique à attendre; mais il ne demeure pas moins conséquent que, dans cet incompréhensible univers, il y ait entre toutes les masses une régularité géométrique, soustraite à notre connaissance par la transcendance des éléments qui la composent, et non moins admirable dans ses incalculables harmonies que celle dont toute architecture de Dieu, susceptible de tomber sous nos sens, nous donne témoignage.

M'accuserez-vous de porter atteinte à la liberté de Dieu, en le soumettant de la sorte à la géométrie? Non, sans doute, car la géométrie n'est qu'une des formes de sa sagesse, et en se gouvernant d'après ses lois, il ne fait que s'accorder avec les éternelles inspirations de son Verbe. Craignez-vous que par cette immensité dans laquelle s'échappe à mes yeux l'univers, je ne coure le risque de le voir s'échapper dans la substance de Dieu? Pas davantage : entre Dieu et l'univers, il reste toujours un abîme. Comme l'infinité du temps n'a rien de commun avec l'éternité, l'infinité de l'étendue n'a rien de commun non plus avec l'ubiquité. La matière a beau être sans fin, la partie de la matière qui est ici n'est point là, tandis que Dieu, qui est sans parties, est tout ensemble ici et là. De même

qu'il vit simultanément dans tous les temps, il vit simultanément sur tous les points. L'étendue lui appartient selon le mode d'ubiquité, comme la durée selon le mode d'éternité. Tout entier partout, comme il est tout entier dans chaque instant, il n'est cependant contenu dans aucun lieu; car c'est lui qui, au contraire, les contient tous, tout en résidant substantiellement en chacun. C'est par là que l'indivisible immensité qui le caractérise se distingue de l'immensité de son œuvre. Il en est de sa présence dans l'univers comme de la présence de l'âme dans le corps, dont saint Augustin dit si justement : « L'âme est tout entière dans tout le corps, et tout entière dans chacune des parties du corps. » Mystère précieux, car il nous donne, en nous-mêmes, comme une ombre de l'ubiquité de Dieu, qui, complétant l'image que notre vie nous offre de la sienne, nous laisse clairement sentir de quelle manière le Créateur se différencie absolument de l'étendue, fût-elle sans fin.

Comme l'infinité du temps répond au développement infini de l'activité des individus, l'infinité de l'étendue répond à la diversité infinie de leurs conditions d'existence. Tant s'en faut, en effet, que l'immensité de l'univers soit une immensité confuse. Cet empyrée, qui était censé former autour du monde une enveloppe de nuées et de lumière, et dont il vous plaît de chercher l'image dans l'atmosphère qui environne la terre, n'est qu'un fantôme de l'imagination de nos pères. Au delà des derniers soleils que nos télescopes nous permettent d'apercevoir, il y a encore des soleils et toujours, d'abîme en abîme, des soleils et des soleils. Ce sont les amas d'étoiles qui forment les vraies nuées et les vraies illuminations du ciel; et diversifiés à l'infini par leur forme, leur grandeur, leur richesse, l'éclat et

la multitude de leurs foyers, ils flottent innombrablement dans l'éther. Notre puissance visuelle ne peut éprouver un peu d'accroissement que le nombre des astres nouveaux qui s'offrent à nous ne l'emporte sur le nombre des astres que nous découvrons auparavant. Les millions s'accablent sur les millions, et l'induction nous entraîne à conclure que la multitude deviendrait infinie si notre vue devenait capable d'aller à l'infini. Ce n'est pas dans l'univers que sont les bornes, c'est en nous, car c'est notre imperfection seule qui les cause.

Mais notre vue fût-elle même si courte, ou notre atmosphère si épaisse, que nous n'eussions aucun moyen de distinguer les astres les plus prochains en compagnie desquels nous naviguons dans l'espace, notre existence devrait suffire pour nous révéler la leur et nous enseigner la pluralité infinie des mondes. Si un monde, c'est-à-dire une enceinte construite en vue d'un certain nombre d'âmes qui viennent s'y unir et s'y développer ensemble, est une chose bonne en soi et agréable à Dieu, il est évident que deux établissements du même genre sont une chose encore meilleure et plus capable de plaire à leur auteur. Allons tout de suite à l'infini : il n'est pas dans le caractère de Dieu d'arrêter ses œuvres dans le chemin de leur perfection. Donc, en supposant que Dieu eût commencé par produire notre terre, il aurait dû continuer à en semer dans l'espace une infinité d'autres. Vous étonnez-vous de la hardiesse d'une telle logique ? Je la tire de votre grand docteur lui-même. Il rejette la pluralité des mondes, qui se déduit du raisonnement dont je viens de me servir, en lui opposant, comme fin de non-recevoir, que de meilleur en meilleur, cette pluralité mènerait nécessairement à l'infini. « Lorsqu'on pose,

dit-il, que plusieurs mondes sont meilleurs qu'un seul, on parle selon la multitude matérielle; mais un tel meilleur ne peut être dans l'intention de Dieu agissant, car, par la même raison, on pourrait dire, si Dieu avait fait deux mondes, qu'il eût été meilleur qu'il en eût fait trois; et ainsi de suite à l'infini. »

Saint Thomas nie donc la pluralité, et il est fondé à le faire, car la logique nous oblige effectivement d'opter entre l'idée d'un monde unique et celle d'une multitude de mondes infinie. Or, il est certain que notre monde n'est pas unique. Mieux instruits que le moyen âge, qui ne savait voir dans les planètes que des étincelles ambulantes, nous possédons aujourd'hui, de science certaine, cette vérité fondamentale. Si nous ne touchons pas de nos mains les mondes qui nous avoisinent, nous les touchons du moins de nos regards. Nous les connaissons, comme le navigateur connaît, sans avoir besoin d'y descendre, les contrées entre lesquelles il passe : il n'en distingue ni les habitants, ni les cultures, mais il les imagine d'après les conditions géographiques qu'il observe. C'est aussi ce que nous faisons à l'égard des planètes : nous mesurons leurs continents, leurs mers, leurs montagnes; nous connaissons leurs atmosphères, leurs climats, leurs calendriers, leurs saisons; elles sont pour nous ce qu'eût été l'Amérique, s'il nous avait été donné de l'apercevoir de loin avant d'être en état de franchir l'intervalle qui sépare de nous ce nouveau monde et d'entrer ainsi en alliance avec lui. Bref, nous ne pouvons les définir qu'en nous les figurant comme les terres d'un archipel flottant, dans lequel se trouve compris l'îlot où nous sommes présentement fixés. Ainsi, la croyance à une seule terre est désormais détruite, et va se détruisant de plus en plus à mesure

que de nouvelles lumières astronomiques prennent naissance. Donc, puisque l'unité est contredite par le fait, et que la logique s'oppose à ce que la simple pluralité soit acceptable, c'est à l'infinité qu'il faut croire.

Et je vous le demande, quand même l'astronomie, par ses révélations de chaque jour, ne nous contraindrait pas à nous élever à des idées plus sublimes sur la constitution de l'univers, ne serait-ce pas assez des progrès de la géographie pour nous y décider? En même temps que l'astronomie ne cesse de nous agrandir le ciel, la géographie ne cesse de nous rétrécir notre monde. Le moyen âge a pu se contenter de cette terre : inexplorée, perdue dans le vague, sans autres bornes apparentes qu'un océan inconnu, pleine de fables et de mystères, elle se présentait alors aux imaginations comme une sorte d'immensité. Mais, pour nous, aujourd'hui, qu'est-ce que la terre? un globe que nous roulons, pour ainsi dire, entre nos mains, sur lequel notre compas se promène à volonté, dont nous avons presque épuisé tout le détail, qui, disproportionné dès à présent à l'ambition de nos voyageurs, ne sera bientôt plus qu'un jouet pour les touristes, hors duquel, en un mot, notre esprit, jaloux de découvertes, brûle à chaque instant de s'élancer pour aller courir les profondeurs du ciel. Considérons cette chétive machine, et considérons en même temps, si nous le pouvons, la majesté de Dieu : jugerons-nous qu'un objet qui nous paraît à peine digne de nous, soit fait pour concentrer et rassasier les regards de l'être infini? Croirons-nous qu'un tel ouvrage soit assez magnifique pour avoir occupé à lui seul, de toute éternité, la pensée du Créateur, et déterminé par son attrait cette suprême puissance à sortir de son repos? Imaginerons-nous

qu'une pépinière si bornée lui mette sous les yeux autant d'âmes que son inépuisable bonté en appelle, ou qu'une administration, dont nous nous estimerions pour ainsi dire capables, soit suffisante pour combler ses loisirs et tenir en éveil sa prodigieuse activité? Si la terre est si peu de chose pour nous, qu'est-ce donc pour lui! Dieu restreint au gouvernement de la terre, c'est Dieu dépouillé des sublimes vêtements dans lesquels il lui a plu d'envelopper de tout temps, par la création de l'univers, son ineffable splendeur; c'est Dieu mis en contemplation devant un grain de poussière tombé un beau jour de ses mains au milieu des vides infinis; c'est Dieu lésé, j'ose le dire, dans son caractère infini de créateur, et, comme chez les idolâtres, façonné grossièrement à la mesure de l'homme.

Il faut donc que la théologie accepte résolûment l'obligation de partir d'une tout autre idée de l'univers que celle dont s'est payé le moyen âge. Le moyen âge n'a véritablement rien su du monde sidéral. Il a si peu soupçonné la nature des étoiles qu'elles ont été devant lui comme si elles n'existaient pas. De toute la création matérielle, il n'avait connu, et bien imparfaitement, que la terre; et de ce qui formait le centre unique de ses connaissances cosmographiques, il avait fait présomptueusement le centre unique de l'univers. Comme il n'y a, dans la sphère, qu'un seul centre, il ne pouvait y avoir, dans l'univers, selon ses docteurs, qu'une seule terre. « Il n'est pas possible, dit saint Thomas, qu'il y ait une autre terre que celle-ci; car toute terre, en quelque lieu qu'elle fût située, serait portée naturellement à ce milieu où nous sommes. » Voilà qui est formel! C'est sur cette chimère du placement central de notre résidence actuelle qu'était basé tout le système. Permettez-moi, pour bien préciser la révolution

astronomique qui sépare notre âge de celui qui le précède, de remettre en deux mots sous vos yeux ce singulier système. « Autour d'un seul centre, dit le docteur angélique, il peut y avoir plusieurs circonférences; d'où, pour une seule terre, plusieurs cieux. On nomme Ciel, ajoute-t-il, un corps élevé et lumineux par acte ou en puissance, et incorruptible par nature; et selon cette définition, il y a trois cieux : le premier, totalement lumineux, que l'on nomme empyrée; le second, totalement diaphane, que l'on nomme ciel aqueux et cristallin; le troisième, en partie diaphane et en partie lumineux, que l'on nomme ciel sidéral; et ce ciel sidéral se divise en huit sphères, savoir : la sphère des étoiles fixes et les sept sphères planétaires, qui peuvent être nommées les sept cieux ou les sept sphères. » A quoi, en raison d'une certaine participation aux propriétés de lumière et d'élévation du ciel véritable, on ajoutait encore la sphère aérienne, placée entre la terre et l'orbite lunaire. En résumé, l'univers consistait donc, aux yeux de la chrétienté du moyen âge, en un appareil de douze sphères, emboîtées l'une dans l'autre, y compris celle de la terre placée au centre, et englobant elle-même dans ses profondeurs les cavités des limbes, du purgatoire et de l'enfer.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette fabuleuse machine? L'astronomie moderne, est-il besoin de le rappeler, l'a cruellement brisée : elle a fait voler en éclats ces voûtes grossières, dissipé les eaux qu'on y avait déposées, dispersé à toute distance dans l'étendue la parure d'étoiles qu'on avait attachée à leurs parois, et, chose plus merveilleuse encore, transformé en terres et en soleils ces scintillantes mouchetures. La terre, délivrée de son chimérique entourage, a été dépossédée du même coup de la position centrale que l'impérite de

nos pères lui avait fait usurper. L'infirmité de notre vue s'est dissipée comme par enchantement, et nous avons aperçu, en levant les yeux vers le ciel, un spectacle magnifique, au milieu duquel les hommes avaient vécu jusqu'à nous sans en avoir idée. L'univers s'est ébranlé et transfiguré. Nous avons senti qu'au lieu d'être immobile, le monde sur lequel nous sommes fixés flottait dans l'étendue; en promenant nos regards autour de nous, nous avons vu d'autres mondes, pareils au nôtre, échauffés et éclairés par le même soleil, naviguer de conserve avec lui, et nous avons mesuré leurs dimensions, étudié la durée de leurs jours et de leurs nuits, calculé jusqu'à la pesanteur de leur substance : il ne nous a manqué que de trouver le moyen de nous mettre en relation de signaux avec eux, et nous pouvions nous figurer sans déraison que notre postérité saura peut-être un jour le conquérir. Les étoiles, en devenant des soleils, ont reculé devant nos yeux, confondus par tant de grandeur, jusque dans des profondeurs où notre compas n'est plus en état de les atteindre : les mobiles les plus rapides que nous ayons sur la terre, nos boulets de canon qui nous paraissent marcher comme la pensée, demanderaient des millions d'années pour arriver aux plus voisines. Nous ne saurions seulement les compter : plus nous pénétrons dans l'espace, plus nous en découvrons, et, si borné que soit notre horizon, des êtres plus habiles que nous seraient seuls capables de passer exactement en revue l'immense armée que nous entrevoyons. Quelles sont les innombrables variétés de ces foyers, séparés les uns des autres par des distances que notre esprit peut essayer de nommer, mais qu'il ne peut comprendre, et au milieu desquels notre monde, en y joignant même les mondes de sa compagnie, disparaît comme

un citoyen obscur dans la population d'un empire? Que d'inégalités possibles dans leurs dimensions, jusqu'à des globes à la surface desquels notre terre roulerait, emportée par le vent, comme un grain de sable! Que de différences de l'un à l'autre, dans la nature et le régime des agents matériels, dans les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de la chaleur et de tant d'autres affections de l'éther pour lesquelles nous sommes peut-être aveugles ici-bas! Quelles sont les conditions d'existence que présentent à leurs habitants ces milliards de résidences? Sous quel mode de naissance y arrive-t-on, dans quelles habitudes y vit-on et sous quelles formes? Que de diversités, sous les feux de ces lointains soleils, dans les destinées des personnes, dans les gouvernements des sociétés, dans l'étendue et la rapidité des progrès et des inventions, dans les révolutions séculaires de l'histoire! Quelle vanité sommes-nous, nous qui pensions n'avoir besoin, pour connaître l'histoire de l'univers, que de connaître la nôtre!

Et non-seulement tout cela est divers, tout cela est variable. Rien n'est fixe. Les mondes sont dans une activité et un changement continuel. Le ciel d'aujourd'hui n'est pas le même que le ciel d'hier, et celui de demain n'aura jamais eu son pareil. L'impulsion primitivement communiquée par la main du Créateur et la force de gravité qu'il entretient animent tous les astres, et les jeux de leurs balancements sont infinis. Une combinaison qui se produit en amène une autre qui ne s'était point encore vue; et chaque soleil, soumis à des influences sans cesse différentes, lancé dans une route dont les circonvolutions ne se répètent jamais, tourne, comme nous tournons nous-mêmes dans notre orbite, autour d'autres soleils obéissant eux-mêmes à l'attrac-

tion d'autres centres. Abstraction faite des proportions de la grandeur et de la durée, ce sont, de toutes parts, des tourbillons semblables à ces tourbillons de poussière que le vent soulève dans nos champs, et promenés de même dans les champs infinis par le souffle de Dieu.

En même temps que les positions sidérales éprouvent une variation perpétuelle, les conditions intimes de chaque monde, par suite du déplacement, changent aussi. Comparez l'état d'une comète, au plus haut point de sa course, alors qu'enveloppée par la nuit et condensée par le froid, elle marche dans une solitude de mort, avec l'état de cette même comète quand elle viendra donner sur le soleil et se perdre dans l'éclat éblouissant de ses feux; suivez-la maintenant dans les perturbations que lui font éprouver les astres entre lesquels elle circule, et voyez son régime à jamais altéré, soit qu'abandonnant pour toujours notre soleil, elle commence un long et ténébreux voyage pour aller chercher près d'un nouveau soleil une fortune nouvelle, soit que nous revenant profondément modifiée dans sa forme et dans le caractère de son mouvement, elle demeure trop éloignée des feux solaires pour resplendir sous cette influence puissante, ou qu'elle s'en approche au contraire plus que jamais, ou même s'y précipite et y termine son existence indépendante, en donnant peut-être au soleil lui-même une vie nouvelle par cette adjonction; l'histoire des variations de la nature à la surface de cet astre, pendant ses longs circuits, est l'histoire possible de tous les astres de l'univers dans la suite de leurs révolutions séculaires. Il n'a sans doute été donné à nul d'entre eux de se soustraire à cette loi souveraine qui fait changer toutes choses avec le temps et qui règne dans le ciel non moins que

sur la terre. Les révolutions célestes sont plus ou moins rapides; mais pourvu qu'on leur ouvre ces abîmes du temps dans lesquels les siècles s'ajoutent aux siècles imperturbablement comme les tranquilles oscillations de l'horloge, les plus lentes finissent par s'accomplir de la même manière que les plus vives; et quand même il faudrait à notre soleil quelques millions d'années pour éprouver des changements analogues à ceux qu'éprouve en quelques jours une comète, qu'est-ce en effet que cette durée qui, en comparaison de notre existence passagère, nous échappe par son énormité, mais qui nous échapperait peut-être par sa petitesse, si nous la mettions en regard de quelque révolution plus capitale encore dans l'histoire de l'univers? Depuis quelques siècles, quoique bien des choses se soient passées dans notre ciel sans que nous les ayons aperçues, nous avons été déjà témoins de changements considérables dans les mondes lointains : des soleils se sont affaiblis ou sont devenus plus brillants; des soleils ont changé de couleur; il y en a qui se sont éteints; d'autres qui se sont rallumés, d'autres qui ont apparu tout à coup. Sont-ce là des crises diverses d'un sort commun? Les astres auraient-ils leur mort comme ils ont leur naissance? D'où s'engendrent-ils? Que sont au fond ces nuées cométaires, répandues si abondamment dans les profondeurs de l'espace, en apparence sans ordre et sans utilité? Seraient-elles destinées à se coaguler en se mariant ensemble, au temps voulu, suivant certaines lois, et formeraient-elles ainsi la secrète semence des étoiles? se développent-elles journellement, ou sont-elles toutes aussi anciennes que le monde? Problèmes sublimes que tient en suspens dans nos esprits l'effrayante variabilité de l'abîme! Que de mondes ont eu leur

cours avant nous ! que de mondes se succéderont, alors que nous et notre soleil aurons été balayés !

Ah ! que je m'explique bien l'irritation du moyen âge au sujet de Galilée ! C'est une plaisanterie du dix-huitième siècle de n'avoir vu dans ce solennel débat que le miracle de Josué. Sous le thème de la fixité du soleil, se cachaient de bien autres questions : le globe terrestre cessant d'occuper le centre et de former le point de mire de toutes les parties de l'univers ; le globe terrestre mis en mouvement dans l'espace aux mêmes conditions que les globes planétaires ; renversement de toutes les idées reçues, le globe terrestre ayant désormais ses pareils ! Où imaginerait-on maintenant le paradis et l'enfer ? On vivait si posément dans l'édifice de la création tel qu'on l'avait compris jusqu'alors ! Au milieu, le théâtre des épreuves ; au-dessus, le théâtre des récompenses ; au-dessous le théâtre des châtiments. On s'est quelquefois complu par malignité à comparer ce système à une maison dont le rez-de-chaussée serait occupé par les ateliers, le premier étage par les salons, et les caves par les fourneaux des démons ; mais c'était justement cette excessive simplicité qui en faisait le mérite. Un tableau si familier se logeait carrément et à fond dans toutes les intelligences. Chacun voyait le lieu de sa béatitude ou le lieu de son supplice aussi clairement que celui de son existence présente, le premier dans les hauteurs de l'azur, le second, dans les ardentes profondeurs de la terre. Ce système, si critiqué aujourd'hui et si digne de l'être en effet, n'était sans doute qu'un symbole, mais, comme tous les symboles, il communiquait aux âmes, sous une forme imaginaire, un sentiment solide et vrai. Voilà ce que menaçait l'entreprise de Galilée. Tout cet échafaudage allait crouler, et dans quel but, pouvait

dire l'Église? Pour la satisfaction d'une indiscreète et périlleuse curiosité. Qui ne devait pressentir où menait une telle tendance? Après avoir ébranlé par les observations scientifiques la théorie de l'univers, n'était-il pas naturel qu'en cédant à l'impulsion des mêmes principes, l'esprit humain se portât sur la théorie de la société et de la religion, pour la soumettre également aux calculs d'une vérification méthodique? A la suite de l'astronome arrêtant audacieusement le soleil, tout un monde nouveau apparaissait donc à l'horizon, dans une perspective confuse, troublée, orageuse; et au milieu des nuages accumulés sur les premiers plans et déroband les vivantes éclaircies de ce nouveau ciel, il était bien permis aux représentants de la science des âmes de s'alarmer des conséquences lointaines et inconnues d'une telle révolution dans la science des astres.

Et en effet, remarquez-le, car c'est à cette conclusion fondamentale que je prétends, l'astronomie est à certains égards la souveraine de la théologie, et c'est même cette souveraineté qui fait sa principale grandeur; car autrement, je vous le demande, que toucherait en nous l'astronomie, sinon cette fantaisie légère qui nous excite à nous enquérir des choses qui nous sont personnellement étrangères? Mais il est manifeste que la conception des dispositions architectoniques de l'univers ne saurait changer qu'un changement correspondant ne s'introduise dans la conception des habitudes des âmes qui le fréquentent. Dans l'ordre divin de la nature, la destination des choses est en effet partout en rapport avec leur forme. Il en est de la circulation des âmes dans l'univers comme de la circulation du sang dans le corps des animaux : circulation élémentaire, si nous nous représentons un organisme élé-

mentaire; complexe, si nous nous représentons un organisme plus élevé. Or, à moins de vous insurger contre les faits, vous êtes bien obligé de reconnaître que le plan de l'univers d'après lequel se réglait le moyen âge est à jamais remplacé aux yeux des hommes par un plan d'une ordonnance incomparablement plus savante. Donc, il est inévitable que les idées du moyen âge sur les évolutions des âmes soient transformées de fond en comble. Si l'appareil est infini, il faut que le mouvement de la vie y soit infini également.

LE THÉOLOGIEEN.

Vous revenez malheureusement toujours à votre infinité, et c'est surtout de votre infinité que je ne veux pas. Les planètes seraient-elles des mondes lointains, comme vous le prétendez, notre situation à leur égard, ainsi que vous le dites vous-même, ne serait pas essentiellement différente de ce qu'a été pendant longtemps notre situation à l'égard de l'Amérique. Au lieu d'être séparés de ces mondes par une mer, nous en serions séparés par un bras de l'océan éthéré; et tant que l'Atlantique est demeuré infranchissable, ç'aurait été de fait la même chose. A la vue de ces astres suspendus, comme autant de points d'interrogation, au-dessus de nos têtes, je confesserais donc simplement qu'il y a dans la création des termes inconnus, dont il n'a pas convenu à Dieu que nos pères eussent seulement soupçon; et je ne m'en préoccuperais pas autrement, sachant bien qu'il est dans la condition des sciences de ne rien nous apprendre qu'elles ne nous le fassent payer en nous montrant plus de choses encore dont elles ne nous instruisent pas. Mais votre thèse de l'infinité va bien plus loin : au lieu de se borner, comme celle

de la pluralité, à modifier l'idée que nous avons eue jusqu'ici de la terre, en nous enseignant que la terre n'est pas un globe unique, mais se divise, pour ainsi dire, en plusieurs sections dispersées sous le même soleil, elle nous oblige à changer désormais l'idée même du ciel. Ne vous attendez pas à ce que je vous cède, à cet égard, aussi facilement. J'aperçois dans votre forteresse un point faible, dont vous ne vous êtes sans doute pas avisé, et par où il ne me semble pas impossible de vous réduire; le voici : Vous prétendez que les dimensions de l'univers sont infinies, vu que tout acte de Dieu est nécessairement empreint d'infinité, et que la durée ne suffit pas si l'étendue n'y correspond; mais, d'autre part, vous convenez avec nous que Dieu crée tous les jours des êtres nouveaux, et vous ajoutez qu'il en a toujours créé et en créera toujours. Comment donc concilier ces deux croyances? Si elles étaient vraies, l'univers serait plein depuis longtemps, puisqu'il aurait été à l'infini depuis son origine, et l'on ne devrait plus y trouver la moindre place pour les nouveaux venus. Il faut donc nécessairement, si je ne me trompe, que vous vous décidiez à opter entre le principe de la création infinie et le principe de la création continue.

LE PHILOSOPHE.

On ne saurait prononcer le nom de l'infini sans soulever par là même des mystères. Aussi ne me paraît-il pas légitime de se faire une arme d'un défaut de conciliation entre des principes qui enveloppent l'infini, car ces principes peuvent fort bien ne se mettre d'accord que dans des profondeurs où notre esprit n'atteint pas; et c'est ce dont la théologie nous donne d'assez frap-

pants exemples par les thèses contradictoires qu'elle n'hésite point à associer en Dieu. Je ne connais donc qu'une règle en pareille matière, c'est de chercher directement la vérité, sans s'inquiéter du mode suivant lequel peut s'opérer sa combinaison avec les autres faces du vrai. Toutefois il n'y a peut-être pas, dans la conciliation de la continuité de la création avec son infinité, des difficultés aussi invincibles que dans les conciliations qui se rapportent aux attributs de Dieu; et, si vous le voulez bien, c'est ce que je vais essayer de vous faire apercevoir, tout au moins dans un demi-jour.

Voici mon principe : c'est que le Créateur étant infini et perpétuellement constant à lui-même, produit sans intermittence des créations infinies; c'est-à-dire, en tant qu'il s'agit de l'ordre astronomique, des créations revêtues de l'infinité de l'étendue comme de celles du temps. Ainsi, représentez-vous un tourbillon de soleils et de planètes, fût-il aussi vaste que celui qui nous embrasse, nous et nos étoiles les plus éloignées, fût-il même composé d'un milliard de tourbillons semblables à celui-là, je ne crains pas d'affirmer que ce tourbillon, si prodigieux à notre imagination qu'elle s'y égare, loin d'être digne d'occuper une des journées du Créateur, serait indigne, non pas seulement de l'une des minutes, mais de l'un des instants infiniment petits de cette incomparable fécondité; et en effet, si tout acte de Dieu est naturellement empreint d'infinité, et si l'activité de Dieu est toujours la même, il faut de toute nécessité que la masse qui, à sa voix, sort incessamment du néant, soit une masse infinie. Concevons donc non plus un tourbillon égal au nôtre, ni même un tourbillon un milliard de fois supérieur, mais une infinité de tourbillons doués de cette dimension gran-

diöse, voilà qui devient proportionné à la main du Créateur; et n'estimerez-vous pas que je satisfais suffisamment à mon principe, si je vous rends sensible qu'il n'y a aucune inconséquence à ce qu'un tel ouvrage soit le fruit de chacun des instants infiniment petits de la durée sans bornes qu'enveloppe l'Éternel? C'est ce qui est réellement fort aisé. Supposons, en effet, pour plus de commodité, que ces sphères énormes soient rangées côte à côte sur une ligne sans fin, nous aurons ainsi devant nous, à chaque coup, une file infinie; et comme ces files, sous l'effort continu de l'énergie créatrice, se succèdent sans relâche dans l'étendue, après un temps déterminé, fût-ce une seconde, il se sera produit une infinité de files du même genre, que nous pouvons de même, pour plus de facilité, nous figurer rangées l'une à la suite de l'autre sur un même plan. Imaginant donc maintenant une série de plans garnis de cette manière, et placés les uns au dessus des autres, nous aurons une idée des assises dont se compose l'immense construction de l'univers, construction qui ne saurait évidemment prendre fin, comme vous le voyez, qu'avec la fin des temps, bien qu'il ne faille qu'un instant infiniment petit pour l'achèvement de chacun de ses éléments infinis, et moins d'une seconde pour chacun de ses étages. Image grossière, sans doute, par sa simplicité même, mais qui nous donne cependant comme une idée lointaine de cet effroyable torrent qui flue perpétuellement dans l'abîme en s'y éparpillant! N'est-ce pas, sous une autre forme, ce torrent de feu que le prophète voyait jaillir des pieds du trône de Jéhovah? Ses étincelles sont les soleils.

LE THÉOLOGIEEN.

Où nous conduisez-vous en accumulant au-dessus de nous tant de grandeurs? Je m'en émeus, et je me sens prêt à me récrier devant Dieu, au spectacle de ces abîmes dans lesquels vous menacez de m'engloutir. « Seigneur, dirais-je, pourquoi avez-vous permis qu'un savoir funeste soit venu dessiller nos yeux et nous révéler ces immensités de l'étendue et du temps, dont les tableaux de la nature ne nous donnaient nulle idée? Nous vivions sans rien connaître de plus vaste que cette terre jointe à la voûte étoilée que vous avez étalée sur elle comme une tente; mais nous vivions confiants et tranquilles, nous imaginant connaître au juste ce que pèse devant vous notre monde. Maintenant nous ne le savons plus. Comment notre globe mériterait-il de compter dans cet univers qu'il vous a fallu faire si grand pour le faire digne de vous? Autant les dimensions de la terre et sa magnificence donnaient de contentement à nos pères, autant sa petitesse nous humilie aujourd'hui. Éclairés par nos voyages dans les immensités du ciel, nous ne saurions éprouver désormais que du dédain pour une habitation si misérable et si mesquine. Nous avons acquis un sentiment de l'espace et de la durée, devant lequel rien de ce qui est dans notre voisinage ne saurait valoir plus longtemps notre estime. Nous nous regardions, sur la foi de vos prophètes, comme les rois de la création et les maîtres du monde, et ne voilà-t-il pas qu'en regard des étoiles, nous ne sommes plus les souverains que d'un grain de poussière! Comment ne pas nous sentir perdus au milieu de ce terrible jeu des soleils qui tourbillonnent de toutes parts autour de nous, bien plus, qui ne cessent de se multiplier dans l'abîme avec une rapidité qui dé-

concerte nos pensées? La grandeur qu'il vous a plu de donner à la nature matérielle m'opprime, quelque résistance que je fasse; et tandis que nos pères nous avaient enseigné à ne nous abaisser, Seigneur, que devant vous, c'est devant l'armée des étoiles que notre personnalité sera maintenant réduite à s'incliner également. »

LE PHILOSOPHE.

A Dieu ne plaise que les sentiments que vous venez de m'objecter soient fondés! C'est justement à susciter les sentiments inverses que je prétends. Mais êtes-vous bien sûr de ne pas confondre ici l'impression que doit causer à l'esprit la pluralité des mondes avec celle qui résulte de leur infinité? Ce n'est pas en osant supposer l'univers infini que nous voyons notre globe se réduire, en comparaison du tout, à la figure d'un grain de sable; c'est tout simplement, en tournant nos télescopes vers la voûte qui resplendit sur nos têtes, et en calculant la distance de ces millions de flambeaux dont la lumière emploie des millions d'années pour arriver jusqu'à nous. Voilà ce qui est étourdissant; et cependant la vérité de ces grandeurs ne fait plus question : nous en avons le chiffre. Récriez-vous au Seigneur contre l'énormité du système sidéral où il lui a plu de vous plonger, et dans lequel la terre n'est assurément qu'un atome, vous ne ferez pas que le monde revienne jamais à ces dimensions modestes, en vue desquelles nos pères vivaient, dites-vous, si tranquilles. Elles sont perdues pour toujours. Choisissez donc : ou demeurez écrasé sous la masse de l'univers, tel qu'il se témoigne désormais à nos sens, ou essayez de vous délivrer de son oppression, en faisant appel à un idéal infini. L'infinité

vous ouvre, en effet, une tout autre voie que la multiplicité : vous cessez de vous y sentir dans la condition de ces bouddhistes, qui accablent en eux le sentiment de la personnalité par le grandiose des nombres dont ils s'entourent, et se disposent ainsi à s'anéantir par la contemplation même du ciel; vous échappez par elle à la loi que vous faisiez les astronomes; vous vous redressez, et centralisez de nouveau l'univers autour de vous. Pour rendre à la terre cette position dont l'a dépossédée Galilée, il y a, en effet, un parti héroïque : c'est de faire de l'univers cette immensité sans circonférence dont le centre est partout. Notre dignité, privée de la ressource de ce domaine d'ici-bas, qu'on estimait jadis si magnifique, et qui nous semble à présent si mesquin, se relève, et plus sublime que jamais, car nous nous reconnaissons dès lors pour habitation le tourbillon infini de planètes et de soleils qui embrasse notre globe dans son harmonie comme un de ses éléments nécessaires, et le mène à Dieu en y allant lui-même. Réfléchissez-y, et vous conviendrez qu'il y a là un pas devenu nécessaire. L'astronomie, liée à ses observations qui la retiennent forcément dans le fini, ne le franchira jamais; la théologie, contrariée par la science dans la simplicité de ses théories, et toujours touchée du ciel symbolique de nos pères, tient ses regards en arrière, et n'est pas disposée à se mouvoir; c'est donc à la philosophie à prendre cette initiative salutaire.

Quel soulagement donne à l'âme ce nouveau rayonnement de l'infini ! Il complète celui qu'elle reçoit par le rayonnement de l'immortalité. Vous pouvez du reste en faire, pour ainsi dire, un compte géométrique. La création a-t-elle des bornes, il s'ensuit que l'étendue, le nombre et la durée, tels que nous les percevons,

sont des choses revêtues d'un caractère absolu; il s'établit une mesure positive de toute étendue, de tout nombre et de toute durée, mesure choisie et imposée par Dieu lui-même, à laquelle doivent être conséquemment rapportés par les créatures tous les témoignages qui leur viennent de la matière; et cette mesure, c'est précisément le diamètre, le temps, la quantité de mondes qu'il a plu au Créateur d'assigner à la machine de l'univers. Plus une chose est étendue, plus elle est durable, plus elle renferme d'éléments, plus aussi elle se rapproche de l'œuvre divine. Ainsi, nous avons dès lors grande raison de craindre, comme vous le prétendiez tout à l'heure, que le domaine du genre humain ne soit, dans les plans de la Providence, qu'un accident bien minime, puisqu'il ne fait qu'une si imperceptible figure quand on le met à sa place sur le diamètre de la sphère éthérée, à sa place sur le tableau du recensement des mondes, à sa place sur les cadres de la chronologie générale.

Mais l'univers devient-il infini, la question change : il n'y a plus ni diamètre, ni quantité numérique, ni échelle des temps. Devant la mesure véritable de l'univers, mesure dont la perception ne s'opère qu'en Dieu, le très-grand et le très-petit se trouvent désormais de même condition. L'étendue, le nombre, la durée, cessent de posséder une valeur formelle. Les différences que nous pouvons observer à ce sujet entre la terre et les autres dépendances de l'univers ne sont relatives qu'à nous, et non plus à un étalon absolu, fixé par le décret du Créateur. Quelques excessives grandeurs que nous imaginions, au delà même des grandeurs qui existent entre nous et les astres les plus lointains qu'il nous est donné d'apercevoir, il n'y a aucune sorte de ressemblance entre ces grandeurs et

l'inimaginable immensité de l'univers. Ni le nombre, ni l'éloignement, ni les longues révolutions des soleils ne sauraient donc jeter ni trouble ni découragement dans nos âmes, lorsque cessant de mettre ces chiffres comparés aux nôtres, en regard de l'univers tronqué que l'astronomie nous découvre, nous les traduisons devant l'univers infini que la philosophie nous révèle. Appuyés sur la conscience de notre dignité spirituelle, il nous devient permis de dédaigner toute élévation matérielle, si haute qu'elle soit, puisque de telles élévations n'ont rien de solide, et de considérer les tourbillons du firmament du même œil dont nous considérons les tourbillons de la poussière. « Que nous importent vos grandeurs, pouvons-nous dire à ces astres dont les perspectives vous effrayaient tout à l'heure? Dieu ne vous regarde pas pour mesurer qui nous sommes. Il y a pour nous, aussi bien que pour vous, une infinité de grandeurs que notre grandeur domine; et si vous regardez plus haut que vous, vous en trouverez une infinité d'autres qui vous dominent comme elles nous dominent nous-mêmes. Notre condition est, au fond, de même sorte; car la différence qui vous sépare de nous, comparée à ces sublinités supérieures, va en diminuant à mesure que ces sublinités augmentent; et, s'il vous plaît que nous montions ensemble l'échelle infinie des grandeurs de l'univers, nous arriverons ensemble à son terme, où Dieu commence et où toute inégalité matérielle s'évanouit. »

Laissez donc de côté toute comparaison avec les objets matériels, si vous voulez vous élever, je ne dirai pas à l'idée, puisqu'il nous est impossible de l'embrasser, mais au sentiment vrai de la nature de l'univers. Ce que nous nommons matière n'en est qu'une imparfaite image, comme nous ne sommes nous-mêmes

qu'une image de Dieu. Infiniment au-dessus de la matière, infiniment au-dessous de Dieu, infini par l'infinité de sa masse et de sa permanence, et nous enveloppant tous dans son sein, nous infinis d'un autre ordre, le Cosme est une substance à part. Unique et varié, il n'y a pas d'autre ciel que lui. Ainsi la parole humaine ne s'est point trompée lorsque, par un merveilleux consentement de toutes les langues, elle a donné le même nom au séjour de l'immortalité et à cette région étoilée qui resplendit mystérieusement sur nos têtes, et dans les profondeurs de laquelle nos regards se perdent. Cette lumière qui nous inonde de ses clartés, en ravissant d'admiration toutes les âmes, est la pure lumière de l'empyrée, et les innombrables soleils que nous voyons étinceler au loin sont les flambeaux qui chauffent et illuminent cette splendide demeure, en faisant régner dans son sein le jour divin qui ne cesse jamais. Ces globes, disposés les uns sur les autres dans un équilibre parfait, et diversifiés dans leurs proportions et leurs ornements avec une magnificence sans égale, sont les matériaux qui composent le temple éternel, et c'est l'astronomie qui nous révèle les lois de son architecture. Ne cherchons plus, comme les poètes, à nous le représenter par analogie avec les palais que nous construisons sur la terre, ou comme vos théologiens, par analogie avec les brillants tableaux de notre atmosphère : les plans du Créateur sont autres que ceux que trace à la surface de notre globe le caprice des architectes ou des vents. Les astres, dans leur inépuisable complexité, sont les quartiers de l'édifice; et les distances qui les séparent les uns des autres, et qui nous effrayent par leur énormité, tant que nous ne nous élevons pas assez haut pour leur ôter leur apparence absolue, ne sont en réalité que les portes dont Dieu se

sert pour assurer l'indépendance de chaque lieu et l'isoler comme il lui plaît.

Gardons-nous donc de croire que ces séparations, qui n'ont pas même, en regard de la vélocité de nos âmes, l'épaisseur d'une cloison, soient pour nous des abîmes infranchissables : ce n'est point aux âmes qu'elles font barrière, mais seulement aux organes avec lesquels les âmes se trouvent passagèrement liées. Prenons pleine confiance dans ce que nous annonce d'une voix assez haute l'unité du Créateur : savoir, que tous ces mondes ne sont qu'un seul monde donné en libre pratique au genre humain comme à tous les autres vivants de l'univers. Grâce à l'infinité dans laquelle la pluralité s'évanouit, le principe de l'unité, troublé un instant par celui du nombre, reprend la plénitude de son empire ; et, comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un ciel. La fixité de ce ciel, c'est l'ordre inaltérable de ses changements ; son incorruptibilité, c'est sa permanence ; son immatérialité, c'est l'immensité de son étendue. Et cette terre, que nous foulons sous nos pieds, où nous venons tour à tour accomplir notre tâche en compagnie de nos semblables, sur laquelle nous apparaissions sans nous souvenir d'où nous sortons, de laquelle nous disparaissions sans apprendre où nous allons, où nous vivons sans pouvoir dire avec certitude qui nous sommes ; cette terre roule dans le ciel, est un des éléments du ciel, et nous constitue en résidence dans le ciel. Donnons à la religion cette belle parole que Kepler, brisant à jamais, dans ses Harmonies, les voûtes de l'antique firmament, jeta jadis à l'astromie comme un trait de lumière : *Hoc enim cælum est, in quo vivimus et movemur et sumus, nos et omnia mundana corpora.* « Cela est le ciel en quoi nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, nous et tous les corps du

monde. » La liturgie, mieux éclairée sur la nature des astres, proclamera peut-être un jour cette vérité en célébrant les fêtes de l'immortalité hors de ses enceintes de pierre, à l'air libre, dans la magnificence de la nuit, sous le rayonnement des soleils, en vue de la sphère étoilée, le vrai temple de Dieu.

LE THÉOLOGIEN.

Vos idées, si elles étaient vraies, donneraient, en effet, à la voûte de la nuit un caractère sublime. Assis tranquillement sur la nef de la terre, nous nous sentirions flotter dès à présent dans l'infini, notre éternelle demeure; et fléchissant les genoux, à la lueur des étoiles, nous nous prosternerions devant le Dieu du ciel, en l'adorant dans son incommensurable ouvrage. Mais vos idées sont-elles acceptables? Se persuaderait-on jamais que le ciel ne soit autre chose que le firmament, et que les élus et les anges n'aient d'autre résidence que ces astres qui, de votre aveu même, sont dans un perpétuel changement? Les astres peuvent convenir à des voyageurs comme nous, mais ils sont assurément sans convenance pour ceux qui sont arrivés et se reposent. Aussi, malgré vos arguments, demeuré-je fidèle à l'empyrée : je laisse de côté toutes vos spéculations sur la géométrie et la mécanique de l'étendue, je transporte le débat sur le terrain de la vie, et là je vous renverse au nom des lois de l'immortalité. En effet, l'immortalité n'est rien si elle est sans récompenses, et ces récompenses elles-mêmes ne sont rien s'il n'existe quelque part un théâtre où l'on en jouit. Ainsi, l'immortalité appelle impérieusement un empyrée, et, pour toute satisfaction, vous lui offrez un archipel de planètes. Croyez-moi, après avoir goûté le

pressentiment des béatitudes du paradis céleste, il n'est pas facile de se résigner à n'espérer que les délices d'un paradis terrestre, de quelques éclatantes couleurs qu'on le décore; on n'est plus guère tenté de demeurer à jamais le semblable des hommes, et c'est avec ravissement que l'on vise à devenir, au jour de gloire, l'égal des anges.

LE PHILOSOPHE.

C'est en quoi l'on aurait tort. Vous faites injure, par de telles aspirations, à cette nature humaine que le christianisme a si énergiquement sanctifiée, et vous abandonnez, pour un ascétisme illégitime, le véritable mouvement de la tradition religieuse à laquelle vous faites profession d'appartenir. C'est moi qui vous y rappelle; et si je m'engage sur le nouveau terrain où vous me conviez, c'est avec le ferme espoir de vous obliger à reconnaître que la nature humaine, mal pénétrée par vos docteurs, est capable, par le simple développement des facultés qu'elle met en activité sur la terre, de s'élever aux conditions les plus parfaites qu'il soit possible d'assigner à la vie des créatures. Je ne recule nullement, vous le voyez, devant l'extrémité où vous vous imaginez me réduire à demander merci, et je dis volontiers avec vous : Si le ciel est analogue à la terre, il faut que la vie des habitants du ciel soit analogue à la vie des habitants de la terre. Comme j'affirme le principe, j'affirme aussi la conséquence, que je veux formuler plus explicitement encore en disant : Que tous les caractères essentiels de la nature humaine sont dignes d'être portés dans le ciel, et que le ciel ne peut en être privé sans dommage. Trouvez-vous cette proposition trop hardie? Mais vous oubliez donc que

vous avez établi vous-même, au sommet de la hiérarchie de l'univers, l'idéal de la nature humaine indissolublement uni à la nature divine en même temps qu'à la chair, et qu'entre nous et cet idéal, il y a place pour une suite innombrable de types, supérieurs à nous par le degré de leur perfection, mais semblables à nous par le fond même de leur nature? Et même, sans avoir besoin d'invoquer le mystique archétype de l'Homme-Dieu, ne me suffit-il pas, pour vous obliger à accepter ma thèse, de vous faire souvenir que vous reconnaissez en nous l'image de Dieu? Si nous sommes réellement l'image de Dieu, quelque confuse que puisse être cette image, développez-en successivement tous les traits, et devenant de plus en plus correcte, sans cesser de n'être toujours que l'image, elle se rapprochera de plus en plus de la divine excellence de son adorable modèle.

L'homme est-il donc bien l'image de Dieu? Voilà toute la question; et vous ne pouvez, sans doute, la regarder comme indécise, encore que, retenu par les froideurs de la scolastique, vous ne vous montriez pas fort animé à mettre l'affirmative dans tout son jour, afin d'en déduire vaillamment les conséquences. En dehors même de l'autorité de la tradition, il y a là, en effet, une de ces vérités qui saisissent tant elles sont lumineuses. Comment Dieu n'aurait-il pas créé à son image ce qu'il lui a plu de créer dans la plénitude de son amour? Ne devait-il pas faire pour le mieux, et que pouvait-il faire de mieux que sa ressemblance? Permettez-moi seulement, pour vous encourager à me suivre, de m'autoriser devant vous de ce beau passage de la Cité de Dieu, où saint Augustin, sans crainte ni de diviniser l'homme ni d'humilier Dieu, poursuit l'analogie des deux natures, jusqu'à nous découvrir dans la nôtre le vestige des attributs les plus caractéristi-

ques de la divinité. « En nous, dit-il, nous pouvons reconnaître une image de Dieu, c'est-à-dire de sa souveraine trinité; et bien que cette image ne soit point égale à son modèle, qu'elle en soit, à vrai dire, considérablement éloignée, ne lui étant ni coéternelle ni consubstantielle, et qu'il lui faille le perfectionnement de la réformation pour s'en rapprocher quant à la similitude, il n'y a cependant rien, dans tous les ouvrages de Dieu, qui, par sa nature, soit plus voisin de la nature de Dieu; car nous sommes, et nous connaissons que nous sommes, et nous aimons notre être et cette connaissance que nous en avons; et, dans ces trois choses, aucune vraisemblance trompeuse ne nous égare, car nous ne les touchons point par quelque sens, ainsi que les choses qui nous sont extérieures; mais sans aucune illusion de rêves ou de fantômes, je suis parfaitement certain que je suis, que je connais et que j'aime... Puis donc que nous avons été créés à l'image de notre Créateur, dont l'éternité est véritable, la sagesse éternelle, l'amour éternel et véritable, et qui est lui-même l'éternelle, véritable et excellente trinité, sans confusion ni séparation, contemplons en nous son image, et, comme l'enfant égaré de l'Évangile, retournons à lui après nous être éloignés de lui par nos péchés. »

Ainsi que l'indique succinctement dans ce passage le grand théologien, l'homme n'est pas seulement l'image de la trinité, il est l'image du Créateur, l'image du Dieu souverainement vivant et actif qui communique à l'univers entier son activité et sa vie. L'homme serait-il, en effet, l'image véritable, s'il n'était l'image à tous égards, et si, pareil à ces vaines peintures qui reproduisent seulement la figure des personnes sans reproduire en même temps leur mouvement, il n'était, si je

puis ainsi dire, qu'une image dormante? Dès lors, comme le modèle de l'homme est la vie dans l'infini, et que la vie est essentiellement le mouvement, ne faut-il pas que, pour rester toujours conforme à son divin modèle, l'homme, dans son immortalité, soit toujours dans le mouvement, afin de demeurer, à l'exemple de Dieu, perpétuellement dans la vie?

Mais quelle est, direz-vous, cette activité qui, susceptible de s'accroître et de se perfectionner sans cesse, mérite, par la sublimité de ses caractères, de se conserver en nous jusque dans le ciel? C'est, vous répondrai-je, ce feu sacré, grâce auquel nous sommes maîtres de nous faire les imitateurs de Dieu dans la création et dans le gouvernement de l'univers, et même, plus encore que ses imitateurs, ses associés. Dieu nous a doués d'un certain degré de puissance qui nous met en état de modifier, comme lui, ce qui existe; d'un certain degré de sagesse, qui nous permet de produire cette modification conformément aux plans généraux de sa providence; enfin d'un certain degré de bonté, qui nous fait diriger nos actions de la même manière dont il dirige lui-même les siennes, en vue du bien commun de tous les êtres. L'homme n'est donc point inerte; et tandis que tout agit autour de lui dans l'univers, il a qualité pour agir lui-même, et ne pas le faire en vain : son divin coopérateur est en lui et l'inspire. S'aperçoit-il que les choses qu'il voit à sa portée sont de nature à devenir meilleures, aussitôt son cœur désire cette amélioration, son intelligence en détermine les moyens, et, dans son plein courage, il se met à l'œuvre. Pénétrant les desseins de Dieu pour le perfectionnement des créatures, il les seconde, et l'on peut dire avec un noble sentiment d'orgueil et de piété qu'il prête ici-bas main-forte au Créateur.

Ce n'est pas seulement sur ce qui existe en dehors de lui que cette participation à la vertu créatrice lui donne empire dès ce bas monde : chose admirable et dont nous ne saurions trop nous convaincre, elle lui donne prise sur lui-même ! Moyennant l'aide de Dieu, il agit à volonté sur sa propre nature. Cette réformation par laquelle il développe progressivement sa ressemblance avec le principe divin de son être, et qui tend à l'élever de plus en plus dans la hiérarchie infinie, Dieu a permis qu'il en fût lui-même l'auteur. Il comprend ce qui lui manque, en considérant de quelle hauteur le domine l'ineffable archétype que la religion lui propose, et il sent en même temps au fond de lui-même qu'il est libre de corriger continuellement son imperfection ; comme ces anges que le patriarche regardait monter sur une échelle mystérieuse de la terre au ciel, il voit se dresser devant lui une échelle par laquelle il peut monter également, non sans effort, mais aussi longtemps et aussi haut qu'il lui plaît.

Outre qu'il est apte à se perfectionner, il est excité à le faire par un penchant naturel ; car il ne se contente pas d'aimer son être tel qu'il est, ainsi qu'il appartient à Dieu seul d'aimer le sien, mais cet amour qu'il ressent le porte à désirer d'accroître l'excellence de son être, afin de l'aimer et d'en jouir encore davantage ; et c'est là le plus beau de sa nature. Ce désir suffit à lui seul pour le rendre meilleur ; il l'encourage à fortifier sa piété, son intelligence, son énergie, et plus rapproché de Dieu, l'homme est désormais plus capable de satisfaire, par les plans qu'il crée et mène à fin, la charité qui l'anime. Donc, en même temps qu'il s'est avancé dans la voie de son perfectionnement personnel, il est devenu plus propre à coopérer au perfectionnement général et plus décidé à le faire ; tandis que par une

réciprocité où respirent la sagesse et la bonté de l'ordonnateur suprême, il est impossible qu'il coopère au perfectionnement général sans se perfectionner par là même. En effet, nous ne saurions tenir notre charité en éveil et tâcher de remédier, par l'application de nos pensées et de nos actes, à tout mal que nous découvrons, sans redoubler infailliblement par un tel exercice, accompagné des faveurs qu'il mérite, la charité, la sagesse et la puissance que nous y déployons, et sans nous élever, pour ainsi dire naturellement et sans l'avoir cherché, à un rang supérieur, par l'oubli même de notre personne au service d'autrui. D'où il suit qu'en définitive, l'homme travaille pour lui-même alors qu'il ne s'occupe qu'à travailler pour les autres, et qu'il est sans autre moyen de travailler pour lui-même, sinon de travailler en même temps pour les autres. Qu'il s'absorbe, tant qu'il le voudra, dans la contemplation solitaire de Dieu et de lui-même, il ne se rapprochera jamais de son modèle, s'il ne l'imité; et il ne peut l'imiter qu'à la condition d'épancher, comme lui, sa charité en vue de l'œuvre universelle de grâce et de bonté que s'est proposée le Créateur.

Ainsi, reconnaissons résolument qu'aucun des principes fondamentaux de l'univers, sinon le principe même de l'existence des créatures, n'est au-dessus de cette activité bienfaisante, et ne craignons point d'étendre son règne de la terre au ciel. C'est par cette activité, comme nous venons de l'entrevoir, que la ressemblance de la créature et du Créateur parvient à son suprême complément; c'est par elle que la créature, entrant en association avec le Créateur, parvient à développer la perfection en elle et autour d'elle, et que la création, poursuivant son but, remonte incessamment vers celui dont la bonté l'a suscitée et l'appelle.

De plus, c'est par cette activité seulement que l'âme est en mesure de s'apaiser elle-même, en donnant satisfaction aux élans que lui inspirent à chaque instant l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour d'elle-même; et ce n'est, non plus, que par elle que la destination imposée dès l'origine à la totalité de l'univers, et l'indépendance laissée en même temps aux individus qui le composent, arrivent à se mettre d'accord.

Supprimez, en effet, ce divin principe d'activité qui lie toutes les créatures l'une à l'autre pour les attacher à Dieu toutes ensemble, et les amener ainsi de concert à ces conditions supérieures d'existence auxquelles tout l'univers aspire; aussitôt tout se rompt, tout se dissout, et il n'y a plus que confusion : la vie est éteinte, le monde est amorti, et Dieu lui-même, privé de ce mouvement extérieur auquel il préside, se replie en lui, et rentre, comme Brahma, dans l'extase de la contemplation solitaire. C'est où en est venu, dans sa lassitude profonde, votre triste moyen âge avec son dogme glacial de la consommation suprême. A lui la responsabilité de cette interprétation aveugle du mythe antique de la transformation de la terre. A l'entendre, l'heure une fois sonnée et le jugement prononcé, tout, dans l'univers, doit prendre une position éternellement fixe et inaltérable. Plus de temps, plus de changement, plus jamais rien de nouveau; plus d'actions charitables de la créature à l'égard de la créature, plus de réflexions salutaires, ni d'empportements efficaces vers Dieu : les élus seront installés pour toujours, chacun à sa place, dans le paradis; les réprouvés, chacun à la sienne, dans l'enfer. L'époque sera passée où les bons pouvaient se délecter en aidant leurs frères à sortir du mal, et en sentant la création céder à leurs instances, et gagner chaque jour, grâce à eux, une nouvelle douceur et une

nouvelle beauté; où ceux qui ont eu le malheur de s'égarer pouvaient, après leur égarement, revenir à la lumière, et reprendre, en compagnie des fidèles, le droit chemin; où ceux qui éprouvaient la sainte émulation d'atteindre au même rang que les êtres plus parfaits qu'ils apercevaient au-dessus d'eux, et de savourer avec eux les délices d'un voisinage de Dieu plus intime, étaient maîtres de s'élever selon leurs désirs, et de se rapprocher continuellement de leur divin modèle. Il n'y a plus, dans l'effroyable suite de ces siècles de siècles, de progrès à espérer ni pour soi, ni pour les autres, ni dans le ciel, ni dans l'enfer, ni nulle part, et la loi de l'immobilité est désormais la loi unique de l'univers. Voici, sur les gradins de ce ciel étrange, les élus assis en ordre l'un près de l'autre, tous au rang que leur ont assigné les travaux de leur court pèlerinage de la terre, absorbés, sans que rien les doive jamais distraire, dans la rigidité de leur contemplation, et revêtus pour toujours des corps terrestres dans lesquels ils ont été saisis par la mort, comme du sceau fatal de leur immuabilité éternelle. Que font là ces fantômes? Sont-ce bien des vivants, ou ne sont-ce pas des morts? Ah! Christ, que ce paradis m'épouvante, et que j'aime encore mieux ma vie avec ses misères, ses tribulations et ses peines, que cette immortalité avec sa paix béate!

Je pourrais peut-être m'en tenir là : il ne vous est plus permis de mettre en doute le caractère céleste du principe d'activité qui règne en nous, et qui est le promoteur de tous les mérites de notre vie, car vous ne sauriez sérieusement contester que ce principe ne soit susceptible d'un développement infini; mais je veux que vous jetiez au moins un regard sur tout ce que vous perdez en le sacrifiant. Voyez s'en aller toutes

ces chères vertus que nous estimions si haut sur la terre : adieu force de caractère, adieu bénignité, adieu clémence, patience, libéralité, gratitude, chasteté! Adieu prudence, modération, magnanimité, justice, vertus génératrices desquelles coulaient toutes les autres, et qu'un des Pères comparait éloquemment à ces quatre grands fleuves qui embellissaient et fertilisaient le paradis! Nous n'avons plus besoin de vous, vous crie la théologie, votre temps est passé : il y avait des vertus sur la terre, il n'y en a plus dans le ciel; la logique vous expulse. « De toutes les vertus de notre activité présente, dit rudement saint Augustin dans l'Enchiridion, nous nous réduirons à cette vertu unique de contemplation par laquelle nous contemplons Dieu, ainsi qu'il est écrit : Dès le matin, je serai devant toi et je contemplerai. *Adstabo tibi et contemplanbor.* » Toute la scolastique, vous le savez, prononce le même arrêt. Arrêt arbitraire! Cette vertu de contemplation, Dieu, qui doit être votre éternel modèle, s'y est-il enfermé? Vous découvrez bien, à l'origine de la métaphysique, l'être infini dans la contemplation exclusive de lui-même; mais, tout aussitôt, il en sort, et il crée, il se répand, il gouverne, il perfectionne, il agit, il nous donne l'exemple de sa vie, et c'est de son imitation que descendent à l'envi toutes les vertus qui décorent la terre, et dont nous apercevons l'idéal planant bien au-dessus. Non-seulement donc, en développant notre activité, nous nous rapprochons de Dieu, autrement dit, nous montons dans le ciel; mais en cessant d'agir, nous perdons la divine ressemblance, c'est-à-dire que nous tombons dans une position inférieure à celle que nous occupons aujourd'hui dans l'univers.

Telle est la position que vous donnez inconsidérément à vos saints. J'aurais beau jeu, si je le voulais, à

vous pousser sur ce chapitre, et à récriminer contre la tyrannie de votre esprit de système, au nom de la morale qu'il bannit si lestement de l'empire du ciel. Mais je me bornerai à vous faire remontrance de la misère que vous infligez à vos élus en les privant du libre exercice de ces trois vertus théologiques, que le christianisme place avec tant de raison au-dessus de toutes les autres, et qui sont bien inséparables de la nature humaine, si c'est, principalement par elles, comme le proclament tous les théologiens, que la nature humaine se rapporte à Dieu.

La foi est cette force qui nous fait adhérer de toute notre âme à un idéal dont la vérité ne nous est pas logiquement démontrée, mais sous lequel nous sentons éclater la réalité de Dieu avec une telle puissance, que nous sommes entraînés, sans demeurer maîtres de douter que le sujet de notre croyance ne soit fondé ; c'est l'argument des choses non apparentes, comme le dit éloquemment saint Paul. La question de savoir s'il est possible que la foi s'évanouisse dans la demeure céleste est donc au fond la même que de savoir s'il est possible de concevoir un idéal supérieur à la condition de cette demeure ; car s'il y en a un, cet idéal devient infailliblement le principe d'une foi nouvelle, même dans le ciel absolu que les scolastiques nous dépeignent, puisque Dieu se réfléchit plus vivement dans l'idéal en question que dans la réalité. Or, n'est-il pas évident que l'état qui se produirait si, tous les égarés arrivant tour à tour à se dégoûter du mal et à rechercher le bien, l'enfer se vidait continuellement ; si tous les saints, dans le magnifique accord de leurs aspirations, s'élevaient sans cesse à des degrés de perfection de plus en plus sublimes ; si, toutes les créatures, enfin, consolidant progressivement leur union mutuelle et

avec Dieu, ne formaient toutes ensemble, au-dessous de la majesté infinie, qu'une même unité d'adorateurs, n'est-il pas évident qu'un tel état est incomparablement supérieur à ce paradis étroit où il n'y a place que pour une partie de la création; où sont rangés des élus de rang inférieur, condamnés à rester à jamais en contemplation, sans aucun moyen de s'en rapprocher, devant les élus plus méritants et plus heureux qui les dominent; au-dessous duquel on entend mugir les fleuves de l'enfer et retentir les gémissements et les imprécations des démons et des damnés; dans lequel, en un mot, règne dans tous les sens l'imperfection? Transportées au sein d'une telle institution, les âmes seraient donc portées à se tourner, avec un élan invincible, vers un idéal meilleur; et leur foi se trouverait violentée, puisque, tout en conservant ce secret entraînement vers l'institution la plus digne de Dieu, il leur serait cependant interdit de se satisfaire en croyant à l'existence effective de cet invisible objet de leur admiration et de leur amour.

Il en serait de même de l'espérance. Cette vertu qui est seule capable de concilier l'amour infini de nous-mêmes, que Dieu a mis en nous, avec la conscience de notre infériorité présente, et qui, nous donnant confiance dans l'efficacité de nos efforts, brise le temps devant nous, et nous fait jouir à l'avance des biens que nous entrevoyons, que nous désirons et que nous ne possédons point encore; cette divine vertu est aussi morte, ou pour mieux dire aussi affligée dans votre ciel que sa sœur. « Dans la patrie, dit saint Thomas, l'espérance s'évanouit comme la foi : *Spes sicut et fides evacuatur.* » Cela est aisé à dire! Mais par quel miracle, Dieu, en nous ouvrant les portes de la patrie céleste, peut-il, sans nous anéantir nous-mêmes, anéantir en

nous l'espérance? Tant que l'âme subsiste, l'espérance y rayonne; et lui ôter l'espérance, c'est lui ôter le zèle de l'immortalité, et par conséquent le ressort qui l'y entraîne volontairement. C'est l'espérance seule qui fait notre grandeur; c'est elle qui dirige nos regards vers le ciel; c'est elle qui nous dégoûte du néant, et qui, dans notre petitesse d'aujourd'hui, enfants que Dieu appelle à lui, nous fait tous infinis, en nous rendant tous capables de vouloir l'infini pour dernier terme de nos progrès futurs. Comment donc des âmes, assises, comme vous l'imaginez, dans la pure lumière du ciel, et se voyant dominées à la fois par la perfection du Créateur et par celle d'une série d'autres créatures plus voisines de lui, ne se sentiraient-elle pas animées de l'inextinguible désir de se rapprocher de ces béatitudes supérieures; et comment, se souvenant en même temps que leur état est fixé à toujours par le jugement, et qu'aucun progrès ne leur est désormais possible sur cette échelle où la main de Dieu les a clouées, ne se rempliraient-elles pas de tristesse et de mécontentement, et ne regretteraient-elles pas, dans leur désespoir, cette pauvre terre où l'on vivait et espérait? Et si vous vous réfugiez à dire, avec vos dialecticiens, que ces âmes, par le sentiment de la sainteté et de la félicité des autres âmes, éprouvent la même jouissance que si cette félicité et cette sainteté leur appartenaient à elles-mêmes, alors, sans doute, vous ôtez tout motif à l'espérance; mais toute personnalité s'efface du même coup, et votre paradis, au lieu de représenter l'ordre des individualités bienheureuses, n'est plus qu'une vaste dissolution d'existences confondues l'une dans l'autre, comme dans le pêle-mêle des panthéistes.

La charité est la seule des trois vertus théologiques à laquelle vous fassiez profession de donner accès dans

le ciel; mais tandis que la foi et l'espérance, ainsi que je viens d'essayer de vous en convaincre, s'y introduisent malgré vous, celle-ci, au contraire, quoi qu'il vous plaise de lui ordonner, n'est pas en état de s'y fixer. Elle en rompt les portes, et demeure en suspens entre le paradis et l'enfer, sans trouver satisfaction nulle part. D'un côté, Dieu l'attire; de l'autre, les plaintes et les blasphèmes des créatures malheureuses l'attirent également, et elle n'a de calme ni dans l'enfer, dont elle essaierait vainement d'apaiser les douleurs, ni dans le paradis, où l'inquiétude la poursuit. La charité, en effet, ne saurait être un amour tellement absolu du Créateur, que la créature n'y ait part. On ne peut aimer véritablement Dieu, si on ne l'aime dans ce qu'il a fait; de même que l'on ne peut aimer véritablement les êtres particuliers, si on ne les aime en celui qui leur confère l'existence. La charité est une double force qui, nous attachant directement à la création, nous attache à Dieu par l'intermédiaire de son œuvre, et qui, nous attachant directement à Dieu, nous attache à la création par son auteur. Elle est le ciment de l'univers. Comment donc le juste pourrait-il être témoin des souffrances d'une partie de la création, sans être instinctivement sollicité à y porter remède? et comment ne serait-il pas troublé dans la jouissance de sa béatitude personnelle, par la conscience de ces fatales déficiences, et de sa fatale incapacité à leur égard? Ainsi, la charité, au lieu de s'épancher dans sa plénitude et sa paix au sein de votre paradis, y serait, au contraire, à demi étouffée sous des empêchements invincibles, et loin d'y former l'ineffable source de la félicité des élus, elle n'y serait pour eux qu'une source de désolations et de regrets.

J'ose le dire, le sort qui nous est assigné sur la terre

est plus doux que celui qui appartiendrait, selon votre système, aux êtres supérieurs; car, en dépit de toutes les entraves qui nous arrêtent, nous sommes libres du moins de céder au noble instinct qui nous commande d'aider toute créature dans la peine, libres d'espérer dans l'efficacité de nos efforts sur nous-mêmes, libres d'attendre avec confiance de la bonté de Dieu la fin de tout mal dont la vue nous afflige. Quel est celui d'entre nous qui, se transportant par la pensée dans les hautes demeures conçues par la fantaisie du moyen âge, se figurerait qu'il lui sera possible d'assister, sans révolte, au spectacle de la torture des damnés, d'apercevoir dans d'inextricables angoisses ses parents, ses amis, les objets de ses affections les plus profondes et les plus tendres en cette vie, sans les plaindre, sans désirer de leur tendre une main secourable, sans se déranger de la tranquille perception de sa propre béatitude? Que dis-je? sans éprouver lui-même, par l'effet de son impuissance, le plus affreux supplice? Il me semble voir mes amis désespérés, s'agitant au milieu d'un incendie, et moi, cloué par la paralysie sur un fauteuil, m'écriant vainement, ainsi que dans un rêve, sans pouvoir me lever pour courir à leur aide et les sauver! Ne dites donc pas que les clameurs du mauvais riche, implorant, dans sa détresse, le rafraîchissement d'une goutte d'eau, montent jusqu'aux oreilles de Lazare assis avec délices dans le sein d'Abraham, et que Lazare entend cette prière sans que sa charité soit émue : malgré notre imperfection présente, nous deviendrions, en comparaison de tels élus, trop fiers de notre humanité, et nous cesserions de nous incliner devant ceux que vous prétendez faire trôner au-dessus de nos têtes; il nous répugnerait de penser que nous pourrions prendre place un jour à côté

d'eux, et que la mort aura la force de nous altérer assez profondément pour nous faire partager, sans horreur de nous-mêmes, leur égoïsme barbare. Croyez-moi, laissons sans scrupule ces vaines imaginations à l'âge malheureux dont elles sont le produit. Elles ne sont en harmonie qu'avec ces mœurs dures qui permettraient aux plus humains de se donner le spectacle des tourments infligés par le bras des bourreaux, et sous l'empire desquelles les estrapades et les auto-da-fé étaient considérés comme des fêtes. Élevons-nous à des croyances plus saines. Cessons de croire à la réalité d'un paradis que nous embellirions en y laissant tomber le reflet de nos vertus. Ayons le principe de notre activité assez à cœur pour renoncer à notre existence même, plutôt que de consentir à le perdre. Proposons-nous, quelque heureuse que devienne jamais notre vie, partout où nous verrons une créature en souffrance, de nous efforcer de la ramener vers le bien ; partout où nous verrons une créature au-dessous de nous, de nous efforcer de la faire monter jusqu'à nous ; et partout où nous en verrons une au-dessus, de nous efforcer de monter à notre tour jusqu'à elle. Appuyés sur la foi, sur l'espérance et sur la charité, élançons-nous avec confiance dans l'immortalité.

Permettez-moi de résumer toute cette thèse : je le ferai dans une simple prière, que je supposerai dans la bouche des justes, au moment où, quittant la vie, ils attendent du souverain dispensateur des destinées une condition nouvelle, et que je vous mettrai au défi de condamner. « Mon Dieu ! s'écrient ces âmes suppliantes, combien la vie que vous venez d'arrêter a été peu fructueuse ! Les perfections que nous avons acquises ne sont que le commencement des perfections dont nous sensations capable l'immortelle essence qui est en nous, et

nous avons confiance que nous serions devenus meilleurs si vous nous aviez fait vivre davantage. Ce que nous avons accompli pour l'avancement de nos frères et pour l'amélioration de l'état général de la société terrestre n'est presque rien en comparaison de ce que nous voyons encore à tenter; et les maux que nous laissons derrière nous touchent tellement notre cœur, que la plus douce récompense que nous puissions souhaiter serait d'avoir le bonheur d'être admis par votre providence à en guérir encore. Accordez-nous donc de reprendre, dans le nouvel asile où vous nous transportez, la suite de nos travaux interrompus dans celui-ci; faites que nous ne cessions point d'être ce que nous étions sur la terre, et que notre éloignement de cette demeure ne soit point une peine pour nous; permettez que la mort que nous venons d'éprouver ne soit qu'un simple accident, incapable de rien changer aux forces qu'en nous créant il vous a plu de mettre en nous, et laissez-nous croire que les accroissements que nous avons pu donner ici-bas à nos vertus ne resteront pas confondus dans un commun néant avec les vains lambeaux de nos organes terrestres. Si nos labeurs ont mérité d'attirer sur nous les bienfaits dont votre toute-puissance dispose, consentez à ce que nous espérons que la position nouvelle qui nous est destinée sera supérieure à celle que nous quittons; que nous y trouverons une éducation moins lente et plus solide avec un savoir plus vaste, un foyer de perfectionnement plus accompli et une puissance personnelle plus grande, une vie plus efficace à notre égard comme à l'égard des autres et des béatitudes plus vives et plus partagées. Dussions-nous même, dans cet autre séjour, être exposés à souffrir encore des maux analogues à ceux que causent dans celui-ci l'ingratitude, la méchanceté, l'i-

gnorance, les misères, les infirmités, rendez-nous libres d'y aller prendre part à cette œuvre de perfectionnement pour laquelle la création tout entière s'agite depuis son premier jour, et de gagner par nos efforts, grâce à ce ferme courage que vous savez entretenir en nous, un degré de perfection plus élevé, une résidence plus digne, et le contentement d'avoir ramené au bien une partie des créatures qui sont en ce moment dans la souffrance et dans le mal. Soyez-nous favorable, à nous qui voudrions encore grandir, ainsi qu'à tant de nos frères que notre dévouement pourrait encore aider ; n'éteignez pas les saints transports qu'excitent en nous la foi, l'espérance et la charité ; récompensez-nous, non pas en nous assurant une retraite dans les tranquilles splendeurs de l'empyrée, mais en donnant pleine carrière à l'impérissable activité qui est le plus bel attribut de notre nature, puisqu'elle est le dernier trait de la ressemblance qui nous unit à vous ; et au bonheur d'obtenir daignez ajouter, dans votre grâce, le bonheur plus sublime de mériter encore ! »

Une telle prière est-elle, à votre avis, une prière de bonne ou de mauvaise volonté ? Si elle est de bonne volonté, Dieu l'entend et l'exauce ; et d'autant mieux qu'elle doit nécessairement entrer, en raison même de sa rectitude, dans l'esprit des dispositions adoptées dès l'origine par sa providence pour le gouvernement de l'univers. N'est-il pas évident que les plans de Dieu ne sauraient manquer de se trouver partout en harmonie avec les aspirations des âmes justes ?

LE THÉOLOGIEN.

Je crains que vous ne prouviez seulement qu'un excès de zèle peut quelquefois tromper. Dieu n'est pas moins

ami du repos que du travail, et c'est aussi l'imiter que de chercher la paix. Nous ne la rencontrons pas sur la terre, mais nous la découvrons dans le ciel, et nous avons l'espérance que le divin rémunérateur nous l'y donnera. Lassés et épuisés par les agitations de ce bas monde, nous n'avons aucun scrupule de tout sacrifier, hormis l'amour de Dieu, qui en est le fond, pour nous assurer la perspective d'une béatitude si digne d'envie. C'est un point sur lequel nos maîtres sont, en effet, comme vous le dites, inflexibles : rien ne leur coûte pour le rendre absolu; et s'il est effectivement nécessaire de dépouiller la nature humaine de quelque chose pour l'approprier à ce calme éternel, nous l'en dépouillons. Vous nous objectez le désir naturel de se perfectionner : mais si tous les justes arrivent à aimer Dieu parfaitement, tous devront se trouver parfaitement résignés à la condition qu'il lui aura plu d'assigner à chacun d'eux, car ils seront, sans nul doute, moins attachés à ce qui leur convient personnellement qu'à ce qui convient à Dieu; et d'ailleurs, les bienheureux n'auront-ils donc pas désormais assez de sagesse pour ne point ambitionner ce qu'ils sauront pertinemment ne pouvoir, en aucun cas, leur être concédé? Il suffirait donc que vous voulussiez bien vous persuader que cette loi de fixité, que vous cherchez en vain à contrecarrer par votre loi du progrès infini, est véritablement celle que Dieu impose à ses élus; et, du côté de ces derniers, vous verriez bien vite, grâce à la plénitude de l'obéissance, toute difficulté s'évanouir.

Que parlez-vous d'amis et de parents? Sur la terre, je le proclame aussi haut que vous, cet entourage nous est utile; mais dans le ciel il n'y en a plus besoin : toute liaison particulière s'y efface devant l'ineffable liaison que les âmes y entretiennent avec Dieu. **Saint**

Thomas traite spécialement, dans la seconde partie de la Somme, la question : *Utrum requiretur in cælo societas amicorum*; et sa discussion ne laisse pas subsister la moindre incertitude quant à la négative. « Bien que pour la béatitude de la vie présente, conclut-il, la société des amis soit requise, afin que l'on soit aidé, réjoui, exercé par eux, toutefois cette société n'est point nécessaire pour la vie future. »

Vous vous égarez de la même manière en ce qui concerne l'enfer; et je crains que vous n'apportiez, pour juger de ce grand spectacle, plus de sensibilité que de fermeté de caractère et de raison. Loin de redouter son effet sur les élus, nous n'hésitons pas à leur en proposer la contemplation comme une de leurs plus magnifiques jouissances; et, en effet, la toute-puissance de la justice de Dieu ne s'y témoigne-t-elle pas en traits aussi éclatants que dans le ciel? Lisez seulement la déclaration par laquelle se termine cet illustre livre des Sentences, dont l'autorité domine tout le développement théologique du moyen âge, et vous y trouverez pleine réponse à vos appréhensions. « Les bienheureux, dit le Maître des Sentences, sans avoir besoin de sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur faculté d'intelligence et de vision distincte, afin de considérer les tortures des impies; et en les voyant, non-seulement ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront comblés de joie, et ils rendront grâce à Dieu de leur propre délivrance en assistant au spectacle de l'ineffable calamité des impies. »

Cela vous semble dur? Mais la logique le veut ainsi; sans quoi, on verrait donc les bienheureux, en désaccord avec Dieu qui se satisfait dans sa vengeance, se précipiter à l'envi hors de l'enceinte du ciel, pour cou-

rir au secours de tous ces misérables, et la confusion actuelle des justes et des méchants se reproduire de la sorte éternellement. Et que serait-ce donc, en définitive, que les jugements de Dieu, si ces jugements ne possédaient qu'un caractère provisoire? Vous représentez-vous les âmes des trépassés, comparaisant, au sortir de cette vie, devant ce tribunal que nous n'entrevoions que dans les ombres d'un effrayant mystère, et, la sentence une fois prononcée, rentrant dans la libre disposition d'elles-mêmes pour une carrière nouvelle, dont leur bonne ou leur mauvaise conduite déterminerait, cette fois encore, la direction et l'issue? Mais alors, à vrai dire, il n'y a donc plus de tribunal de Dieu, mais seulement de secrètes impulsions de la Providence, analogues à celles dont nous sommes chaque jour témoins dans le gouvernement des choses de la terre.

LE PHILOSOPHE.

J'estime qu'en vous élevant au-dessus des symboles grossiers dont se paye la foule, vous reconnaîtriez sans peine que le tribunal de Dieu n'est pas une chose aussi définie que vos catéchistes se plaisent à le marquer. De votre aveu même, le mystère l'enveloppe; et ce mystère est le signe de l'indépendance laissée à votre esprit sur ce grave sujet. Profitez donc de ce que vous ne savez réellement rien, pour chercher du moins ce qu'il peut être permis de soupçonner. Abandonnés ici à nos propres ressources, et sans autre principe pour nous glisser dans les secrets de la métempsychose céleste que le principe de la simplicité des voies divines, permettez-moi de soulever l'idée que les phénomènes du monde spirituel sont peut-être réglés par des lois aussi simples que celles qui président aux phénomènes du

monde matériel. De même que les astres, par le seul effet de leur assujettissement aux lois du ciel, accomplissent la destinée qu'il convient au Créateur de leur faire suivre, tant à l'égard de leur transport d'un point à l'autre que de leur changement d'état, sans que le Créateur soit obligé de se découvrir en personne à chaque variation; de même les âmes ne pourraient-elles pas, dans la diversité infinie des chemins qu'elles parcourent au sein de l'univers et des mutations correspondantes qu'elles éprouvent dans leurs conditions d'existence, être tout uniment conduites par l'effet d'une obéissance naturelle à des lois générales? Je me complais à penser que la théodicée, derrière ses voiles que notre ignorance décore à sa guise, repose vraisemblablement sur des principes aussi réguliers dans leur action, et aussi féconds dans la multiplicité de leurs conséquences que ceux à l'aide desquels s'expliquent tous les problèmes de la physique et de l'astronomie; si bien qu'à notre insu, il existe peut-être une science, familière à des êtres plus éclairés que nous, et qui donne raison des déplacements et des incarnations des âmes, sans faire appel à aucune intervention miraculeuse du juge souverain, tout comme, à l'insu de nos pères, il en existait une pour donner raison des circulations et des métamorphoses les plus merveilleuses des corps organiques.

Telle est la science qui serait véritablement digne de se revêtir du nom de psychologie dans toute l'ampleur de ce grand nom. Au lieu de se borner à nous faire la description des forces virtuelles de l'âme, elle nous ferait entrer dans la connaissance des effets que produisent naturellement ces forces, lorsque l'âme, délivrée des engagements qui l'attachaient à la terre, devient libre de se porter où l'appellent les innités

que ses habitudes ont développées dans sa substance. Ne jouirions-nous pas ainsi d'un progrès analogue à celui que nous avons ressenti sur un autre théâtre, lorsque, cessant de regarder les étoiles comme des créatures fixes, dont la science n'avait à connaître qu'en égard à leur éclat et à leur situation du moment, nous avons commencé à comprendre que nous avions là sous nos yeux des créatures indéfiniment muables et mouvantes par le simple jeu de leurs énergies intrinsèques? Sans espérer que nous soyons jamais admis à tant de savoir, je me figure que notre postérité, plus métaphysicienne que nous, jugera un jour ceux qui se croient obligés de rapporter directement les âmes au tribunal de Dieu afin de leur faire articuler de sa bouche les arrêts promoteurs des changements qui se produisent, à la mort, dans leurs destinées, à peu près comme nous jugeons aujourd'hui les anciens, qui, n'ayant pas encore pénétré les intimités de la nature physique, étaient obligés, pour rendre compte de l'explosion de la foudre, d'en placer les traits dans la main de Jupiter, ou, pour comprendre la régularité des courses du soleil, de donner les rênes de l'astre à Apollon; et, en attendant d'une autre vie des illuminations meilleures, je me satisfais en concluant de la simplicité ordinaire de la Providence dans l'exécution de ses desseins, que les âmes des morts se trouvent sans doute amenées où il convient à leurs mérites ou à leurs démérites par des ressorts aussi spontanés que ceux qui gouvernent la matière, montant d'elles-mêmes à une condition plus haute ou descendant à une condition plus basse, conformément aux règles de la justice, de la même manière que les corps, qui, en raison des variations de leur pesanteur, montent ou descendent dans notre atmosphère.

Il me semble que cette idée, si satisfaisante pour la raison, ne l'est pas moins pour la piété, car elle justifie d'une manière assez plausible diverses croyances, inconciliables par toute autre méthode, qui se sont partagé la foi du genre humain touchant la nature de l'autre vie, et que la Providence a, pour ainsi dire, sanctionnées en les adoptant pour attacher à son service une foule d'âmes dévouées et généreuses. Supposons, en effet, que les âmes, secrètement attirées vers le point auquel tendent leurs aspirations habituelles, aillent, à leur mort, dégagées alors de tout empêchement, se précipiter d'elles-mêmes dans la demeure et au milieu de circonstances pour lesquelles il s'est développé en elles, durant la période qui vient de s'écouler, des affinités suffisantes, n'est-il pas évident que la diversité des vies futures annoncées par les différentes religions ne sera plus qu'une juste conséquence de la diversité des penchants qui règnent parmi les hommes et de la diversité infinie des conditions d'existence qui se rencontrent dans l'univers? Ne me blâmez donc pas d'arborer une théorie qui s'ajuste si bien avec le respect que nous accordons tous à Dieu, et si bien, aussi, avec celui que nous devons tous pareillement au genre humain. Il m'est doux de penser que tant d'hommes, à la haute vertu desquels je ne saurais refuser de rendre hommage, ne se sont pas trouvés dupes, après leur trépas, de leur fidélité aux principes religieux sous l'empire desquels il avait plu au souverain dispensateur des naissances qu'ils fussent nourris, et que le Dieu de vérité ne se prête point à ce que les promesses faites en son nom, au sein de ces grandes institutions théologiques qu'il accrédite lui-même en leur donnant le temps et la puissance, soient jamais des promesses menteuses.

Au fond, dans leurs descriptions contradictoires de la vie à venir, toutes les religions seraient donc vraies. Plus ou moins enveloppées de nuages, et se référant à un idéal plus ou moins élevé, l'excellence des biens qu'elles assurent à leurs élus serait précisément en proportion de la perfection des dogmes qu'elles enseignent. L'univers renfermerait en réalité tous les cieux dont les perspectives resplendissent dans l'imagination des habitants de la terre, et il n'y aurait pas ici-bas une vie de devoir, d'abnégation et de piété, qui, en définitive, ne dût recevoir exactement la récompense attendue. Ces nobles guerriers, qui, poussés par la Providence contre le paganisme, sont vaillamment tombés sur les champs de bataille avec la ferme confiance de retrouver ailleurs une vie plus féconde encore en combats et en émotions héroïques, n'ont donc pas été déçus par le dieu qui les guidait. Au sein même du paganisme, les amis de la sagesse et des travaux de l'esprit ont pu, sans avoir été non plus démentis au delà du tombeau, rêver pour une autre existence, sous la chaste invocation des Muses, des jours plus tranquilles sous des ombrages plus riants, et des entretiens plus ravissants avec des génies plus sublimes. Même dans cette Église primitive d'Israël, où, sans aucun souci de l'immortalité, les fidèles ne s'occupaient que du culte de Dieu et du gouvernement de leurs biens matériels, des entraînements correspondants n'ont pu manquer de se fonder et de déterminer dans l'autre vie, faute de visées plus élevées, la reprise d'une existence analogue à celle-ci. Et quoi de plus naturel, en effet, puisque la terre n'est sans doute pas le seul de ces innombrables mondes qui brillent au-dessus de nos têtes, où les armes, manœuvrées par des mains intrépides, soient une des forces dont la Providence dispose

pour les changements qu'elle opère dans l'ordre des nationalités; ni le seul où la recherche de la beauté et de la vérité se poursuive par les labeurs et les conversations des philosophes et des poètes; ni le seul enfin qui serve de berceau à des âmes encore naïves, et où l'on ait pour principale affaire de conduire et de faire fructifier des animaux!

Vous voyez aussi que les ressources ne me manquent pas pour donner aux sympathies du moyen âge toutes les satisfactions nécessaires; car, tout en soutenant d'une manière générale la thèse de l'activité perpétuelle, je ne prétends pourtant pas que, dans certains cas, le désir du repos ne puisse devenir légitime, et mériter par conséquent d'être exaucé. C'est ce qui a eu lieu durant ces temps désolés, d'où voici que nous sortons, animés d'une passion de progrès inconnue à nos pères. N'était-il pas inévitable que sous l'influence d'un tel régime, les âmes, révoltées par le spectacle de la société, dégoûtées du monde, découragées, en fussent venues à ne soupirer qu'après un ciel où l'on serait enfin assis'en paix? Les mêmes motifs qui décidaient les plus fatiguées à quitter la famille pour le cloître, inclinaient sans peine toutes les autres à se délecter dans la perspective d'un dernier asile doué d'une tranquillité aussi parfaite. Contemplez sans prévention le tableau du paradis, dans lequel s'est complu toute la scolastique, et vous conviendrez qu'il ne représente autre chose qu'une messe magnifique. Tel était, en effet, l'idéal qui devait naturellement s'opposer à la réalité d'une existence usée par d'ingrats labeurs sur une terre sans avenir, et je ne doute en aucune manière que ceux qui ont aspiré avec ferveur à ce dimanche céleste n'en aient effectivement obtenu la jouissance. A Dieu ne plaise qu'à l'exemple de ce phi-

losophe allemand, j'aille m'imaginer de faire élever la voix à tous ces trépassés contre le moyen âge, pour se récrier et lui dire : « Pourquoi nous as-tu trompés ? » Je vous accorderai même très-volontiers que le moyen âge ne s'est point égaré lorsqu'il a fermé si nettement son paradis à tous les sectateurs d'une discipline différente de la sienne. Comment admettre, en effet, que des âmes, pleines d'effervescence et de mouvement; que d'autres, sollicitées par le goût des conquêtes scientifiques ou des beaux-arts; que d'autres, engagées dans les opiniâtres passions de la nature sauvage, eussent jamais pu s'incorporer avec satisfaction à une telle communauté, et en savourer, comme les disciples des ascètes, les molles quiétudes ? N'aurait-il pas fallu que des leçons convenables les y eussent d'avance façonnées par des transformations plus profondes que celles qui peuvent résulter du fait accidentel de la mort ? Et c'est ce que nous avons vu sur la terre, où tant de héros, tant de savants, d'artistes, d'hommes d'action, convertis par la prédication ecclésiastique, ont perdu peu à peu leurs premiers penchants, et, par l'efficacité de leurs penchants nouveaux, ont sans doute été ravis, à l'issue de ce monde, vers quelque foyer de contemplation et d'extase.

Mais aussi j'ai bien la conviction que ni les uns ni les autres n'y sont restés ! Tout en faisant droit au moyen âge, dans certaines limites, tant s'en faut que je souscrive à son aveugle emportement vers le repos éternel. Si, dans la succession des phases variées de notre immortalité, le repos peut devenir quelquefois la récompense des justes, c'est à la condition de n'être qu'une alternative passagère, et, comme le rafraîchissement après la fatigue, de servir seulement à réparer les forces pour de nouveaux efforts. C'est pourquoi j'ai

plaisir à me persuader que ces milliers de saintes âmes qui, conformément aux tendances assidues de leur vie, ont pu se trouver transportées dans une société analogue à celle que vous nous dépeignez dans votre paradis, loin de s'y ensevelir, comme vous l'imaginez, y ont puisé, au contraire, une vitalité plus ardente qui les a déterminées à s'élancer au delà; soit qu'une religion secourable les ait aidées en leur enseignant une foi supérieure, soit que les seuls stimulants de l'espérance et de la charité aient suffi pour les entraîner de nouveau dans le divin tourbillon de l'activité et du perfectionnement.

En résumé, je me représente donc, pour donner une figure à ma pensée, que la mort est comme le point de départ d'un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers, les unes s'élevant, les autres s'abaissant ou demeurant de niveau. Et de toutes ces routes, me direz-vous, laquelle prendre? Celle qui monte tout droit, vous répondrai-je. Sur toute autre, vous êtes conduit à stationner, à louvoyer, à balancer, au lieu que celle-ci vous mène en ligne directe à l'infini. Et à quelle condition s'ouvre-t-elle? A condition que nous y mettions franchement le pied dès cette vie, et que nous ayons à cœur de continuer à y marcher toujours. Plus nous nous sommes appliqués à imiter ici-bas le Créateur, en développant en nous toutes les facultés qui nous confèrent sa ressemblance, plus nous nous sommes attachés profondément à son service en nous habituant à y concourir, plus nous nous sommes rendus insatiables de perfection à force de respirer en lui, plus aussi nous devenons capables, à notre mort, d'être entraînés vers Dieu sans détour et en pleine lumière. La direction que suivra notre vie future est dès à présent entre nos mains, car elle n'est

en définitive que le prolongement sublime de notre vie d'aujourd'hui.

Et ne voyez-vous pas toute l'importance de cette voie centrale? C'est par elle que s'établit au sein de l'immense création le règne divin de l'unité, et que se restitue ce grand nom d'univers, que le principe de la multiplicité des mondes semblait au premier abord devoir anéantir. Elle forme, si je puis ainsi parler, l'axe de l'univers. C'est autour d'elle que tout s'agite, et c'est à elle que tout revient. De quelque point que partent les âmes, quelques perturbations qu'elles éprouvent, vers quelque foyer lointain qu'elles soient jetées par les tournolements de leur destinée, c'est toujours à cette ligne qu'elles se rallient quand leur vrai ravissement commence. Elle est le rendez-vous commun des justes de tous les temps et de tous les astres : à proprement parler, elle est le ciel; et tandis que, pour le moyen âge, c'était l'unité de la terre qui faisait celle de l'univers, c'est par l'unité de ce courant ascendant qu'il faut actuellement se figurer la solidarité qui existe entre toutes les parties de l'archipel infini.

Ainsi, le ciel n'est pas une demeure, c'est un chemin; et la hiérarchie céleste qui le remplit s'y élève sans relâche comme une colonne d'encens. Mais qu'y a-t-il à l'extrémité de ce chemin, et quelle est la fin de tout ce mouvement? Est-ce Dieu, dans les abîmes duquel les âmes aillent successivement s'engloutir, ainsi que l'ont rêvé, dans leur insensé mysticisme, les théologiens de Bouddha et tant d'autres qui, même sous la discipline de l'Église, égarés par l'amour de Dieu, sont tombés également dans le suicide spirituel? C'est ici, entendez bien, je vous prie, la déclaration que je formule, c'est ici que le christianisme triomphe; car, sur

cette question capitale, le christianisme seul donne ici-bas la vraie leçon. Non, nous dit cette religion supérieure, ce sommet mystérieux, ce n'est pas Dieu qui l'occupe : c'est Dieu et l'homme tout ensemble, c'est le type simultané des deux natures, c'est l'homme-Dieu, et si vous voulez votre propre expression, c'est l'exemplaire divin de Jésus-Christ; et ainsi, même à ce sommet inaccessible, c'est toujours l'homme, l'homme conçu par la foi dans la double perfection de son développement personnel et de son union personnelle avec la seconde hypostase; l'homme, en un mot, tel qu'il plaît et convient absolument à Dieu. L'homme est donc maître de s'élever sans fin. A aucun degré de cette ascension sublime, ni sa personnalité, ni son activité, ni sa perfectibilité n'ont tendance à se perdre, car toujours il aperçoit au-dessus de lui l'idéal de l'homme, l'ineffable archétype de la création, le modèle commun de tous les êtres libres qui naissent dans l'étendue. Cette personne idéale, enfermée dans la pensée de Dieu et qui ne fait qu'un avec lui, est à nos yeux, pour continuer le langage figuré, l'étoile polaire sur laquelle repose l'axe de l'univers, et aux rayons de laquelle se gouvernent et les anges, et les saints, et les chrétiens de toutes les régions analogues à la nôtre. A elle seule appartient cette vision sans nuages de l'essence de Dieu, but suprême de toute ambition intelligente, que le moyen âge a prise pour une réalité pratique de la vie future, et qui ne doit l'être que pour une limite mystique dont les âmes, dans leur céleste essor, se rapprochent sans cesse, sans y atteindre jamais. Élançons-nous donc à l'envi vers ce type spirituel à travers lequel Dieu se plaît à contempler toutes ses créatures ! Poursuivons-le, non-seulement sur la terre, mais partout; et de monde en monde, de transfiguration en

transfiguration, si nous sommes ambitieux d'acquérir indéfiniment de nouvelles béatitudes et de nouvelles grandeurs, appliquons-nous à l'imiter par l'expansion de nos vertus. Par les choses transitoires, comme je vous le disais précédemment, cherchons les éternelles !

Vous ne m'accuserez donc pas de manquer à votre symbole en le rabaisant inconsidérément au niveau des choses d'ici-bas, car c'est moi qui, sur ce terrain, prenant, en raison de mes principes, avantage sur vous, suis amené, au contraire, à porter contre vous une accusation capitale ! Oui, j'accuse vos docteurs, par leur fabuleuse doctrine de la fixité des âmes dans le ciel, d'arrêter arbitrairement l'imitation de Jésus-Christ, là même où cette imitation possède évidemment le plus d'activité et d'efficacité. Je les accuse de n'être qu'à demi chrétiens, puisqu'ils ne le sont réellement qu'en ce qui concerne l'existence de la terre. Je les accuse de méconnaître l'universalité du christianisme, en étouffant, dans l'étroitesse de leur système messianique, le principe transcendant qui fait du christianisme la religion commune de toutes les populations éclairées de l'univers. Si, pour se révéler, le divin modèle a réellement besoin de s'engager dans la chair, va-t-il donc s'incarner à tour de rôle dans tous les mondes, et s'il ne le fait pas, y demeure-t-il donc ignoré ? Au lieu de vous attacher à cette mythologie compromettante, sachez distinguer le principe d'avec celui qui ne fut parmi nous que son représentant, et, pour fondement du dogme, relevez dans l'Évangile cette belle parole : C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie ? Ne craignez pas de lui donner de l'air, car elle forme l'enseignement le plus général de ce livre plus prophétique encore que didactique. A la lumière de celui qui est la voie, on progresse toujours, comme à la lumière de celui qui

est la vie, on vit toujours. Le divin prototype n'est pas seulement notre intermédiaire devant Dieu, il est le régulateur de notre assumption à travers les mondes et le terme final de notre immortalité. Si nous avons à cœur de le suivre, ne nous arrêtons donc pas en atteignant le ciel, mais marchons toujours, car, si loin que nous allions, toujours nous le trouverons en avant. Voilà la semence que fournit le fond des textes dont vous êtes possesseurs et dont l'avenir développera, j'espère, la culture. O génie superbe de Rome, qui vous croyez maître en fait de religion parce que vous l'êtes en fait de discipline, vous avez bien des leçons à recevoir encore de la postérité, après en avoir tant reçu, à la naissance de votre Église, du judaïsme et de l'hellénisme!

LE THÉOLOGIEN.

Nous n'avons pas, je l'avoue, en fait d'activité, le même zèle que vous : le souffle qui remue les temps modernes ne nous agite pas; l'amour de Dieu nous touche plus que l'amour de la vie, et l'espérance de la paix future nous suffit. Mais quelle témérité avez-vous de conclure de là que vous rendez mieux que nous à la nature humaine l'honneur qui lui est dû? C'est nous, au contraire, qui sommes ici en droit de vous accuser! Si, en transportant l'homme dans le ciel, nous laissons évanouir en lui toutes les vertus mondaines, du moins respectons-nous l'intégrité de sa nature. Grâce à la résurrection, l'homme est appelé à prendre place dans le ciel corps et âme, et quels que soient les changements qui l'attendent dans cette haute demeure, il ne lui sera pas difficile de s'y reconnaître, puisqu'il s'y retrouvera exactement tel qu'il était sur la terre. Pas un

cheveu de votre tête ne sera perdu, dit Jésus-Christ à ses disciples en les encourageant au martyre. Quelle garantie de la conservation parfaite de toute notre substance; de tous nos membres, de toute notre personne enfin, s'il n'est pas touché même à nos cheveux! Certes, la nature humaine se trouve glorifiée ainsi complètement, puisqu'elle l'est jusque dans les organes qui lui ont momentanément servi sur la terre, et qui, rendus inutiles par suite de la supériorité du nouveau mode d'existence, ne continuent pas moins à envelopper pour l'éternité, comme de saintes reliques, les âmes bienheureuses. A la vérité, la réhabilitation n'est pas jusqu'ici tout à fait réalisée, puisqu'elle ne saurait l'être que par un mouvement d'ensemble, comme on le verra au jour de la résurrection universelle; mais le principe n'en est pas moins satisfait, puisque la foi nous rend toutes ces choses comme actuelles. D'ailleurs, la nature humaine, dans son prototype le plus accompli, n'est-elle pas dès à présent dans le ciel, nous offrant à tous la représentation fidèle de la condition réservée aux élus; et n'y règne-t-elle pas, non point à cet état idéal de pure pensée dont il vous plait de vous contenter, mais solidement, en chair et en os? Le Sauveur, par sa résurrection et son ascension, nous a donné à tous l'exemple de ce que nous sommes tous capables de devenir un jour; et nous savons par des témoignages écrits que non-seulement il avait gardé dans son corps glorieux la ressemblance de son corps terrestre, mais qu'il a tenu à faire constater matériellement que ce corps glorieux était une substance palpable, et non pas un fantôme : sa chair et son sang sont éternels, et l'Église nous fait une loi de les adorer inséparablement de sa divine personne.

Et tandis que nous honorons ainsi la nature humaine

dans son double caractère, spirituel et physique, vous, qui nous reprochez de la mutiler, quelle consécration donnez-vous à son organisation corporelle? Au lieu de demeurer mariés à jamais avec ces corps qui nous sont une si saisissante figure de notre personnalité, nous les laissons là, selon vous, la dernière heure une fois venue, pour ne plus jamais les revoir. Si je vous ai bien entendu, en changeant de résidence, nous changeons de corps et quant à la matière et quant à la forme, comme on change de vêtement quand on passe d'un climat à un autre climat; et même mourir, ce n'est pas seulement, pour vous, se déshabiller, c'est jeter au fumier ses vieux habits; car voilà, s'il faut parler net, tout l'état que vous faites de cette substance corporelle que vous osez bien nous accuser de ne point assez caresser. Loin de la relever, comme nous, en l'associant à l'immortalité de l'âme dans une commune apothéose, vous la laissez, comme les matérialistes, dans l'affreuse humiliation que lui inflige la mort.

LE PHILOSOPHE.

O magnificences du corps, combien il s'en faut que je vous méconnaisse! C'est vous, au contraire, que j'invoque pour compléter la thèse que j'esquisse. Comment me serait-il permis de faire de l'activité une propriété essentielle de l'âme, si je ne faisais en même temps du corps son instrument indéfectible? A moins que je ne me représente le corps, il m'est impossible de concevoir l'activité; et l'ordonnance que vous m'accusez de sacrifier est précisément, à mes yeux, la condition première de l'exercice de ces vertus vitales que je me plais à élever jusqu'au ciel. A la rigueur, pour connaître que nous sommes, pour être connus et aimés

de Dieu, même pour le connaître et pour l'aimer, le corps ne nous est peut-être pas nécessaire, ou du moins les lumières de notre intelligence ne vont-elles pas jusqu'à nous faire apercevoir sa nécessité à cet égard ; mais dès qu'il s'agit de manifester notre existence à d'autres créatures, il faut bien que nous soyons doués de la faculté d'exécuter extérieurement certains signes, et que nos correspondants le soient de la faculté de percevoir ces signes et de nous en adresser à leur tour dont nous soyons avertis de la même manière ; car de pénétrer directement dans la conscience les uns des autres, ce serait évidemment se confondre tous ensemble en un seul être. Or, cette faculté de signification, c'est uniquement à l'organisation corporelle que nous la devons ; d'où il faut conclure que si le corps n'est pas ouvertement indispensable dans la vie de contemplation, il l'est tellement dans la vie de société, que cette vie n'est susceptible de réalisation que par lui. Donc, s'il implique contradiction qu'il y ait dans l'univers une seule créature véritablement solitaire, il implique pareillement qu'aucune créature y soit sans corps,

Mais ce ne serait sans doute pas assez, pour honorer le corps autant que vous le voulez, d'établir ainsi la nécessité universelle des organismes, car vous pourriez vous plaindre de ne plus voir dans ce merveilleux appareil qu'une condition défectueuse, à laquelle, par l'effet même de leur infériorité, tous les êtres créés seraient fatalement assujettis. Aussi, veux-je dire tout de suite que, loin de diminuer la ressemblance de la créature et de son auteur, c'est au contraire le corps qui forme le complément de cette merveilleuse ressemblance ; de sorte que, si toute créature intelligente est l'image de Dieu, toute créature intelligente, en raison

même de cette analogie sublime, doit être unie à un corps, et qu'en définitive, notre corps, au lieu d'être une marque de l'indignité de notre nature, est, aussi bien que nos vertus les plus essentielles, le cachet de la divine matrice d'où nous sortons. En effet, Dieu, considéré dans la plénitude de ses attributs, ne se découvre pas seulement en cette qualité de Providence dont notre activité présente est la figure, il se découvre en sa qualité de Créateur, et c'est à cette haute qualité que correspond strictement notre condition corporelle. De même que l'univers est l'ouvrage de Dieu et n'est point Dieu, de même le corps est l'ouvrage de l'homme et n'est point l'homme ; de même que Dieu préexiste à sa création et la produit par une mystérieuse expansion de son essence, de même nous préexistons à notre organisme et le déterminons par une des plus mystérieuses puissances de notre âme ; de même que Dieu réside dans l'immensité de l'univers, de même nous résidons dans notre enceinte, et, à son exemple, nous y sommes aussi les maîtres du mouvement. Ainsi, sur tous ces points, c'est grâce à la présence du corps que se poursuit en nous la ressemblance de Dieu ; et, sans le corps, cette ressemblance nous ferait absolument défaut quant au caractère qui couronne tous les attributs de Dieu, et qui, en rayonnant jusqu'à nous, forme aussi notre perfection.

A la vérité, au lieu de tirer notre corps du néant, nous en puisons les matériaux dans la masse commune de l'univers ; au lieu de soulever un tourbillon sans défaut comme celui des mondes, nous ne rassemblons sous nos lois qu'un tourbillon imparfait ; au lieu de le posséder absolument et dans toute son étendue, nous ne l'occupons que sous certaines lois et dans certaine mesure ; au lieu de le gouverner souverainement et de

sentir sans exception les moindres événements qui s'y passent, nous ne jouissons que d'un système restreint et incomplet de sensations et d'actions; bref, notre corps n'est qu'une ombre de la création sidérale. Mais notre trinité, non plus, n'est qu'une ombre de celle de Dieu; notre activité, qu'une ombre de sa providence; notre immortalité, qu'une ombre de son éternité. Notre nature n'est, en tout, qu'un reflet; mais c'est un reflet de l'infini; et c'est là ce qui fait notre gloire, car outre que ce reflet peut dès lors se perfectionner sans cesse, il est, dès ses commencements, conforme à tous égards à l'être qui le cause.

Quelque admirable que soit la structure du corps, ce serait donc se méprendre grandement que de regarder cette construction comme faisant partie de la nature humaine: elle n'en fait pas plus partie que l'univers ne fait partie de la nature de Dieu. Ce qui appartient réellement à notre nature, et ce qui en est, par conséquent, inséparable, c'est la faculté au moyen de laquelle nous composons, entretenons et gouvernons le corps. C'est là ce qu'il faut honorer, si l'on veut honorer l'homme dans ce qu'il a d'essentiel, car c'est là ce qui jouit en lui de l'immortalité: Le corps meurt, retourne au fonds commun, et ne ressuscite pas; mais la faculté dont cette agrégation fugitive était l'effet, unie aux autres facultés de l'âme, reste fixement attachée à nos personnes, et en quelque point que les lois de la destinée nous conduisent, elle nous met en mesure d'y entrer en relation avec nos alentours de la même manière qu'ici-bas.

Il faut entendre, en effet, que les actions naturelles de l'âme s'étendent bien au delà du cercle auquel on les limites vulgairement. L'âme a non-seulement une puissance qui se réfléchit dans le domaine interne de

l'être, mais aussi une puissance qui prend carrière au dehors et qui ne lui est pas moins essentielle : c'est de celle-ci que procèdent les assimilations, les transformations, les sensations, les mouvements; c'est par elle que l'infini de l'âme et l'infini de l'univers se trouvent liés ensemble. En créant l'âme non point abstractivement de l'étendue, mais dans l'étendue, Dieu ne l'a pas mise simplement dans un rapport géométrique avec les lieux, il l'a mise concurremment en rapport avec la substance dont est pénétrée l'étendue, et qui ne s'en distingue que dans notre entendement. L'âme n'est donc pas seulement attachée au corps qu'elle occupe, elle le possède et y jouit de la double faculté d'y agir sur la substance éthérée, et d'y être à son tour impressionnée par elle. Comme les ondulations que détermine le plus léger ébranlement à la surface d'une eau tranquille, toute action organique de l'âme rayonne instantanément autour de son point de départ, et occasionne dans l'éther ces vibrations souveraines auxquelles toute substance pondérable obéit. Voulons-nous tirer une conclusion, notre raison la déduit; voulons-nous rappeler une image, notre mémoire la cherche et nous la présente; voulons-nous ployer ou roidir un de nos membres, notre puissance détone, et les vibrations provoquées ainsi dans le monde physique causent aussitôt la contraction voulue; et de même qu'il se passe dans notre imagination et dans notre entendement des phénomènes dont nous n'avons ni dessein ni conscience, de même dans notre domaine externe s'accomplit-il une multitude de phénomènes qui viennent de nous à notre insu, et dont les plus importants sont à coup sûr ceux au moyen desquels nous réunissons, durant le sommeil de notre vie fœtale, les éléments de nos corps. Quel mystère inconcevable!

direz-vous. Quels inconcevables mystères, vous répondrai-je, dans notre faculté de vouloir, dans notre faculté de raisonner, dans celle d'aimer ! Expliquez-moi comment notre volonté excite en nous la pensée, et je vous expliquerai comment elle excite, en dehors de nous, les fluctuations de l'éther : pour l'un des phénomènes comme pour l'autre, nous sommes réduits à constater le fait, sans apercevoir comment il s'opère ; mais après l'avoir constaté, il nous est pareillement permis d'en déduire scientifiquement les conséquences légitimes.

Grâce à cette vertu indéfectible qui nous rend maîtres des phénomènes matériels dans une certaine mesure et dans une certaine étendue, à l'image de Dieu qui l'est absolument et dans l'immensité, le cours de notre immortalité peut donc se dérouler sans que notre corps nous fasse jamais défaut. Comme la limaille de fer que la force de l'aimant traîne à sa suite, les molécules dont nous avons besoin nous suivent toujours ; et, notre âme, quand elle s'élançe d'une résidence à une autre, secoue seulement ce qu'elle s'était momentanément attaché, et reprend plus loin, dans les circonstances nouvelles de son existence, les molécules nouvelles qu'il lui faut. Ces organes, si admirables dans la beauté de leur ordonnance et la savante industrie de leurs combinaisons, à l'aide desquels nous accomplissons aujourd'hui notre vie, ne sont que les effets de cette force, qui, de même que toutes les autres facultés de notre âme, ne se laisse connaître à nous que par ses actes. Mais, de même que les actes provenant de ces autres facultés sont passagers, et que nous ne disons point, quand ils arrivent à leur terme, que les vertus dont ils tiraient origine se sont évanouies, de même les tourbillons provenant de notre faculté organique

prennent fin lorsqu'ils ont achevé leur temps, sans que nous ayons plus de raison de penser que le principe qui les entretenait et les gouvernait, après les avoir soulevés, ait lui-même pris fin : enfermé dans les profondeurs de l'âme, il s'est déplacé avec elle et règne toujours. La même harmonie qui existe entre les conditions morales du monde nouveau où l'âme se transporte et les tendances en raison desquelles l'âme s'y trouve amenée, existe aussi entre les conditions physiques de ce monde et la vertu plastique de l'âme ; soit que cette vertu ait secrètement varié durant la vie, par suite de sa connexion avec les autres facultés ; soit que, toujours la même, la diversité des circonstances et des matériaux sur lesquels elle est successivement appelée à opérer, suffise pour faire varier à chaque fois, selon l'ordre voulu, les formes de l'organisme qu'elle produit. Comme elle avait commandé aux éléments sur la terre, l'âme leur commande sans cesse dans quelque région de l'univers qu'elle prenne place : détournées par elle du courant qu'elles suivaient, les molécules viennent se grouper sous ses lois autour du point, point décisif pour sa destinée, à partir duquel elle commence à rayonner ; semblable à un tourbillon qui surgit peu à peu, un corps nouveau paraît, et ce corps, que l'âme a créé par son énergie vitale, qu'elle met debout, qu'elle conserve, qu'elle fait mouvoir à son gré, est précisément l'instrument qui convient pour exécuter les actions, percevoir les sensations, nouer les rapports nécessités par le milieu dans lequel l'âme est entrée et par la vie particulière qu'elle doit y mener. Quand elle aura fini ce qu'elle avait à faire de cet instrument, elle le rejettera à la nature sur l'astre où elle l'avait ramassé, pour aller ailleurs s'en construire un autre qu'elle usera et renouvellera de la même manière.

Ainsi, il n'y aurait au fond, relativement à l'usage de la matière, d'autre différence entre toutes les âmes de l'univers que la diversité dont le système des organismes est susceptible d'un monde à l'autre. Mais cette diversité est infinie ! Le spectacle de la terre suffit pour nous laisser soupçonner d'une manière générale ce qui doit se rencontrer dans ces innombrables régions qui sont disposées de tous côtés autour de nous dans les profondeurs de l'espace ; mais comment nous serait-il possible de réussir à nous en faire une juste idée ? Comment percer les secrets de la nature, même sur les astres que nous voyons le plus distinctement ? Comment deviner les modes de communication de la pensée qui peuvent y avoir cours, les façons de s'y incarner, de s'y mouvoir, de s'y nourrir, de s'y récréer, enfin les sensations, peut-être absolument étrangères à notre vie, desquelles il n'est pas improbable que les êtres supérieurs soient doués ? Figurons-nous, comme l'indique quelque part Galilée, un être aveugle et sourd, réduit aux impressions les plus obtuses du toucher, habitué à ramper péniblement sur la vase, semblable, en un mot, à ces êtres dont nous avons tant de milliers d'espèces dans l'Océan, et transportons-le subitement au milieu d'une forêt éclairée par les feux du soleil, en lui donnant tous les moyens nécessaires pour entrer en relation avec ce monde nouveau ; faisons-lui apercevoir tout à coup les fleurs se balançant sur leurs tiges, les verdure, les ombres, les rayons ; faisons-lui entendre les gazouillements dans le feuillage, le bruissement des vents et le murmure des fontaines ; faisons-lui sentir le parfum des plantes, la fraîcheur des eaux, l'ardeur du jour ; apprenons-lui les alternatives du soir et du matin, celles des saisons, et les majestueuses vicissitudes du ciel, tantôt serein et tantôt orageux,

tantôt diapré de nuées et de lumière, tantôt noir et semé d'étoiles ; montrons-lui cette multitude d'êtres inconnus s'agitant autour de lui dans l'atmosphère, ces formes étranges d'insectes qui fourmillent, de papillons qui voltigent, de tigres et de panthères qui bondissent, de troupeaux qui fuient, d'oiseaux se poursuivant de branche en branche ou planant dans les hauteurs de l'air ; ouvrons-lui toutes les avenues de ce splendide séjour, et de quelque intelligence supérieure qu'il nous plaise de douer pour un instant cet obscur enfant des eaux, demandons-nous s'il était possible que, dans sa précédente demeure, avec les témoignages restreints que lui fournissaient ses organes, il eût jamais conçu la moindre idée des merveilles que nous venons d'étaler devant lui, et qu'un simple changement de lieu, comme du fond de l'Océan au rivage voisin, suffisait cependant pour mettre en sa présence ?

Que serait-ce si nous nous étions avisés de le transporter au milieu du monde civilisé, de lui faire passer en revue les produits de notre industrie, nos machines, nos laboratoires, nos cabinets de physique, nos observatoires, nos musées, nos bibliothèques, nos monuments de toute sorte ; de le faire assister à nos spectacles et à nos concerts ; de lui donner connaissance de nos vaisseaux, de nos locomotives, de nos attelages, de nos aérostats, de nos télégraphes, de toutes nos inventions pour activer et multiplier nos correspondances, de toutes les complications de notre vie politique et domestique, de toutes les diversités de nos cérémonies et de nos religions ; si nous lui avions fait faire le tour du globe, de manière à déployer successivement devant lui les scènes variées que, sur une étendue si minime, nous offre ce simple globe, depuis les glaces du pôle jusqu'aux richesses du tropique, depuis les huttes des

nomades jusqu'aux palais et aux temples de nos grandes capitales? Comment donc, nous qui ne saurions seulement déterminer, avant de les avoir vus, les phénomènes qui existent à la surface du monde que nous habitons, qui n'avons idée de la variété des conditions d'existence qu'il présente que depuis que nous avons réussi à y porter nos pas dans tous les sens, qui ne serions pas même capables de calculer la figure d'un seul animal nouveau; comment voudrions-nous que la philosophie pût nous donner une définition, même approximative, de tant de mondes supérieurs, dont l'inimaginable histoire déjouerait peut-être notre intelligence, tout autant que leur éloignement dépasse l'effort de nos organes et de nos instruments?

Il suffit, pour l'aperçu dont nous avons besoin dans notre vie actuelle, que nous soyons capables de soupçonner d'ici-bas la supériorité dont peuvent jouir à notre égard ces mondes sublimes. Tant s'en faut que notre condition, pour être la plus élevée qu'il y ait sur la terre, soit aussi la plus élevée qu'il y ait dans l'univers. En voyant, au-dessous de nous, la série des types monter graduellement jusqu'à nous, demeurons-nous maîtres de ne pas pressentir que la hiérarchie organique doit se continuer pareillement au-dessus de nous jusqu'à des types de plus en plus parfaits? Serions-nous assez présomptueux, nous qui ne possédons que des ressources physiques si restreintes, pour nous persuader que les créatures ne sauraient être douées nulle part de moyens d'action plus puissants que les nôtres; nous, qui nous savons aveugles en comparaison de certains animaux, sourds ou sans odorat en comparaison de certains autres, pour mettre en doute qu'il n'y ait en jeu, dans d'autres résidences, des organes sensitifs plus déliés que les nôtres, construits en vue de phénomènes

qui nous échappent aujourd'hui, dont il ne nous est seulement pas possible de deviner la délicatesse, et par rapport auxquels la lumière elle-même ne nous donne peut-être que des sensations d'un ordre inférieur? Nous, qui ne faisons, pour ainsi dire, que bégayer, et qui, pour ordonner et communiquer nos pensées, sommes réduits à ramasser çà et là quelques mots durcis dans les vocabulaires; qui entrevoyons pourtant, comme par éclairs, les effets transcendants d'éloquence qui sont susceptibles de jaillir du geste, de la physiologie, du regard; qui commençons à éprouver un sentiment confus des mystères du langage musical; qui sommes instruits, en outre, des secrets rapports qui existent entre les harmonies du son et les harmonies de la lumière, musique céleste interdite actuellement à nos sens, serions-nous assez téméraires pour nous imaginer qu'il n'existe pas de langage plus riche, plus facile, plus expressif, plus pénétrant que la parole humaine? Ne craignons donc pas de nous abandonner à l'idée que, de même qu'il se rencontre dans les sommités de l'univers des âmes incomparablement plus rapprochées que les nôtres des perfections de la sagesse et de la vertu, de même il s'y rencontre des organismes incomparablement plus rapprochés que les nôtres des perfections de la puissance, de la sensibilité, de la beauté. Enlevés d'avance à la terre par l'espérance d'être admis un jour à participer à ces modes supérieurs d'existence, nous nous détacherons sans peine, à notre mort, de notre pauvre corps d'aujourd'hui, et nous consentirons, sans la moindre affliction, à le rendre pour toujours à cette terre d'où nous l'avions tiré. Oui, comme vous le dites, à ma dernière heure, je lui jetterai volontiers le regard d'adieu qu'adresse le voyageur au vêtement qu'il laisse quand il s'éloigne et se dispose

à se recouvrir d'un costume nouveau mieux adapté au climat et aux mœurs de la contrée nouvelle où il va vivre : et qu'important, en effet, la forme et la substance du manteau, pourvu que nous ayons toujours le manteau qui nous convient le mieux, et que, sous l'enveloppe changeante, le même cœur batte toujours !

LE THÉOLOGIEN.

N'êtes-vous pas dans le rêve ? A côté du monde réel, fondé sur le fait de la résurrection universelle qui donne, si je puis ainsi dire, à notre ciel un plancher si solide et à nos espérances un corps si ferme, vous essayez de dresser dans nos imaginations un monde en l'air, plein de migrations, de métamorphoses, d'aventures, et que vous faites tourbillonner à l'infini. Laissez le roman, et revenez avec nous à l'histoire. L'histoire, c'est en consultant le sentiment général, si bien confirmé par les promesses de nos livres sacrés, qu'on la découvre. L'homme tient naturellement à son corps comme à lui-même : sa mort, c'est sa séparation d'avec son corps ; son immortalité, c'est la reprise de possession de son corps, avec l'assurance d'en jouir désormais à perpétuité. Que la philosophie ait l'impertinence de traiter ce corps de guenille, vous savez comme le bon sens la réduit d'un mot, en la forçant d'avouer du moins que c'est une guenille qui nous est chère. Notre attachement fait sa noblesse. N'entreprenez-donc pas de nous enlever une propriété si essentielle. Il nous est garanti que nous la retrouverons un jour dans sa substance comme dans sa forme, et cette garantie est une des plus précieuses consolations du genre humain. Pas un cheveu, je vous l'ai déjà dit, ne nous sera ôté. Il serait, à la vérité, excessif de conclure de là que toutes

les laideurs qui se voient sur la terre seront exactement conservées dans le ciel ; mais considérez qu'il n'y a pas une figure qui, tout en demeurant la même dans ses traits fondamentaux, ne soit susceptible de s'embellir parfaitement : il suffit de la faire converger vers son idéal, et c'est ce dont nos artistes nous donnent assez d'exemples. Combien donc ne sera-t-il pas facile à Dieu de réussir au même effet ! Saint Augustin dit fort bien, à ce sujet, que Dieu s'y prendra comme le statuaire, qui, pour corriger sa statue, se contente de dilater ou de comprimer légèrement, où il convient, la substance dont elle est composée, sans avoir besoin ni de rien ajouter, ni de rien ôter. « Ainsi, écrit-il fort sagement dans la Cité de Dieu, ceux qui sont trop maigres, aussi bien que ceux qui sont trop gras, ne doivent nullement appréhender de se trouver dans le paradis tels qu'ils ne voudraient pas être, même sur la terre, si cela était possible ; car la beauté du corps consistant dans une certaine proportion de ses parties, il n'y aura plus de difformité quand ce qui est mal aura été retouché, et que le Créateur, à l'aide des ressources qu'il possède, aura suppléé à ce qui nous manquait, ou enlevé, tout en conservant la totalité de la matière, ce qui était de trop. » Ainsi, en définitive, le divin principe du beau, imprimé par la main du Créateur dans la forme du corps humain, au jour de la naissance d'Adam, se délivrant des défauts qui, par la faute des générations, l'ont plus ou moins voilé, tous nos corps éclateront, avec leurs diversités personnelles, dans la pure splendeur de la beauté ; et le beau, vous le savez, est éternel comme le vrai.

LE PHILOSOPHE.

Voulez-vous donc que je vous attaque de front ? Sans

avoir besoin de croiser le fer, je crois qu'il me suffira d'appeler à mon aide les principes. Devant eux disparaîtront, comme des fantômes, ces produits inconsistants de l'irréflexion et de l'ignorance, que vous m'objectez sans autre argument que le bon plaisir de nos pères ; et quand il sera devenu patent qu'il serait absurde de prétendre enlever un jour nos cadavres à cette terre, pour les embaumer dans le ciel, quel parti vous restera-t-il, à vous qui condamnez la thèse des spiritualistes aussi bien que celle des matérialistes, sinon de vous réunir à moi dans celle que je propose ?

Permettez-moi donc de m'en prendre d'abord à la forme, et mettons tout de suite à découvert l'erreur dans laquelle tombe votre esthétique, lorsque vous imaginez que, pour faire régner la beauté dans le ciel, Dieu n'a qu'à y transporter notre beauté corporelle d'ici-bas. Vous confondez le principe du beau dans la géométrie, avec le principe du beau dans la vie. Le beau dans la vie ne consiste pas seulement, comme le suppose saint Augustin, dans l'heureuse proportion des lignes ; il consiste en même temps dans l'appropriation parfaite de chaque organe à l'emploi auquel il est destiné, et subsidiairement dans l'harmonie qui résulte de l'accord de ces organes divers dans une même unité, qui est l'unité même de la vie. Si le corps de l'Apollon nous semble admirable, ce n'est pas simplement parce qu'il existe dans les dimensions de ses membres un certain rapport qui flatte nos yeux, c'est parce que nous sentons en même temps que cette taille est celle qui se prêtera le mieux à la souplesse des mouvements ; que ces jambes sont celles qui, dans la marche, porteront le corps avec le plus d'aisance et de légèreté ; que cette poitrine est libre et largement ouverte à l'air qu'elle respire ; que cette tête préside no-

blement à tous les sens et commande avec intelligence l'action pour laquelle tous ces éléments, si heureusement balancés, viennent s'unir. Sans avoir besoin de nous en rendre un compte méthodique, nous voyons d'instinct que, si nos calculs pouvaient jamais arriver à la détermination directe des conditions corporelles les plus capables de satisfaire à toutes les obligations que notre engagement avec la nature terrestre nous impose, leur conclusion serait précisément le magnifique résultat marqué d'inspiration sur le marbre par la main du statuaire; et c'est en apercevant, dans les profondeurs mystérieuses du goût, cette savante convenance jointe à cette sublime harmonie de toutes les lignes, que nous jouissons de cette figure et nous délectons des rayonnements de sa beauté.

Car, je vous le demande, s'il ne s'agissait que d'une simple harmonie entre des lignes, pourquoi ne serions-nous pas touchés par le profil d'une volute ou d'une amphore aussi puissamment que nous le sommes par la grâce vivante? Et pourquoi l'art ne proclamerait-il pas que ces courbes algébriques, dont toutes les parties sont liées entre elles par des proportions tantôt si simples, tantôt si compliquées, toujours si justes, sont les vrais types du beau? Toutes ces courbes sont, en effet, des types du beau, et la qualification d'élégantes est dans leur droit; mais ce sont les types du beau dans la géométrie, et non pas les types du beau dans la vie. Combinez artistement entre elles des grandeurs choisies, et sans avoir besoin de regarder au delà, vous aurez le beau dans la géométrie; mais si vous voulez le beau dans la vie, faites que la figure, tout en demeurant aussi belle en elle-même, soit combinée de manière à se lier harmoniquement à tous ses alentours et à s'encadrer ainsi dans l'ordonnance infinie. Les nom-

bres n'atteignent pas au sublime quand ils s'engagent tout uniment entre eux : ils n'y arrivent que lorsqu'ils s'engagent à la fois et avec eux-mêmes et avec les fonctions divines de l'univers; et ainsi le corps humain n'atteint à nos yeux la plénitude de sa beauté que lorsque nous le contemplons, non dans l'abstraction des lignes qui le dessinent, mais aussi en vue de la terre sur laquelle il repose, et que nous entendons, fût-ce confusément, le concert qui s'élève entre cet astre et lui. Aussi ne me paraît-il pas douteux que s'il nous était jamais donné de découvrir avec nos télescopes les corps que se construisent les âmes dans les autres mondes, ces corps, supposé même qu'ils fussent effectivement doués de la plus excellente beauté, ne produiraient sur nous, dans notre ignorance des conditions vitales auxquelles ils répondent, que des impressions sans enthousiasme. Livrez l'Apollon à des artistes étrangers à notre globe, et tout en le goûtant peut-être, comme nous goûtons les contours élégants d'un vase grec, ils demeureront insensibles à sa vraie magnificence et perdront la meilleure part de sa beauté, parce qu'ils ne sauront pas, comme nous, qu'à côté de ce corps, il y a cette terre, et que ce corps, si bien calculé pour l'élégance, l'est en même temps pour se mouvoir dans son domaine, pour s'y nourrir, pour y respirer, pour y combattre, pour y remporter des victoires.

Comment donc vos docteurs s'avisent-ils de déranger un objet si solidement attaché à la place qu'il occupe, et ne comprennent-ils pas qu'en retirant la statue de sa base, ils la brisent? Ne méritent-ils pas qu'on les compare à ces maladroits architectes qui nous apportent les temples de la Grèce pour en faire des halles ou des tribunaux, ou encore à ces musiciens

qui nous donnent pour chants d'église des airs d'opéra? Ils détruisent à la fois tout principe de convenance et tout principe d'alliance avec l'œuvre infinie. Condamnons-les, car en outrageant l'esthétique, ils se trahissent eux-mêmes! Quel goût éclairé ne serait choqué du spectacle de ce paradis, où ils s'imaginent faire régner toutes les splendeurs du beau, et où ils ne réussissent qu'à faire éclater les plus criants contre-sens : ces élus ne prennent plus d'aliments, et ils ont conservé une bouche et des mâchoires; ils n'ont plus besoin de lutter contre la pesanteur, et leur corps se termine par deux appendices que l'on ne saurait même comprendre si la gravité ne les expliquait; ils n'ont plus rien à toucher ni à saisir, et ils ont des mains; ils ne doivent plus agir, et ils étalent un appareil de formes que l'action seule justifiait, et qui, devenues sans but et sans usage, n'ont plus aucun accord, ni entre elles, ni avec le monde où elles se voient. Ne m'empêchez donc pas de jeter à ces vaines idoles l'anathème que le Psalmiste jetait aux idoles de l'Égypte : « Elles ont des oreilles, et elles n'entendent pas; elles ont des narines, et elles ne sentent pas; elles ont des mains, et elles ne palpent pas; elles ont des pieds, et elles ne marchent pas; leur poitrine ne rend aucun son! »

Ainsi, vous passionnant inconsidérément pour une fleur qui ne croît que sur la terre, et qui se fane et s'enlaidit dès qu'on la transplante ailleurs, vous entrez dans la région des chimères; et lors même que vous vous réduiriez à vouloir seulement garder les cendres de cette fleur éphémère, sauf à les voir se revêtir sur un nouveau sol d'une autre forme, n'y seriez-vous pas encore? Qui ne sait aujourd'hui que si la configuration de nos personnes est à nous, à part quelques changements, pour toute la durée de notre existence, la

substance de nos corps ne demeure pas même intégralement en notre possession pendant un jour? Les molécules qui constituent nos organes sont dans un flux perpétuel. Celles qui s'y rencontrent aujourd'hui appartenaient hier à d'autres tourbillons, et retourneront demain au fonds commun dans lequel de nouveaux êtres viendront à leur tour les puiser. Comme un lac dont les rivages conservent la même figure, mais dont le contenu se renouvelle sans cesse; ou mieux encore comme la flamme de la lampe, qui, à première vue, semble vivre d'elle-même, et persévérer dans sa substance comme dans sa forme, et qui, étudiée de plus près, n'est qu'un courant continu qui nous fait illusion parce qu'il ne nous est visible que sur une partie de son trajet, tel est le corps de l'homme. Il n'est permanent qu'en apparence. Détachez la flamme quand vous laissez la lampe, et vous pourrez enlever le corps quand vous abandonnez la terre qui le sustente. Et d'ailleurs, si vous avez tant d'attachement pour la poussière qui a eu l'honneur de vous servir ici-bas que vous ne puissiez vous résoudre à la licencier pour toujours à l'heure de votre mort, que ne réclamez-vous, pour les ravir avec vous au séjour céleste, toutes les sueurs que vous avez successivement rejetées dans le cours de votre existence terrestre? Tous ces matériaux vous sont essentiels au même titre que ceux qui formeront votre corps à votre dernier jour.

Lorsque je cherche dans vos Écritures un passage sérieux sur la résurrection, je m'arrête bien plutôt à cette parole de saint Paul aux Corinthiens, qui, dans sa demi-obscurité, se prête à un développement si naturel et si profond : « Insensé, dit l'Apôtre, ce que tu sèmes ne se vivifie qu'à la condition de mourir d'abord; et quand tu sèmes, ce que tu sèmes n'est pas le corps qui

existera un jour; c'est un grain nu, comme du froment ou d'autre espèce, et Dieu lui donnera un corps, comme il le veut. » En insistant sur l'histoire de ce simple végétal, on en voit sortir en effet comme un symbole de l'histoire de l'âme. De même que nous vivons d'abord sur la terre dans un mode inférieur d'organisation, de même la plante vit d'abord dans le sol sans connaître clairement le soleil, et durant cette première période, elle se découvre à nous sous une forme embryonnaire, et douée d'organes spéciaux pour des fonctions spéciales; mais, cédant à la lumière qui l'attire vers le ciel, et quittant sa ténébreuse demeure, elle se déploie bientôt dans un autre séjour, et en même temps sa figure change, et de nouveaux organes se produisent, appropriés à ce séjour nouveau et destinés à lui permettre d'y poursuivre sa vie. Humble et timide au début, et comme perdue dans les ombrages du gazon, c'est un bourgeon à peine ouvert; mais ce bourgeon se développe, et à mesure qu'il monte vers le soleil, son corps varie comme le mode de son existence, sa tige devient plus forte, sa respiration plus puissante, son feuillage plus épanoui, plus odorant, plus splendide. Toujours, par conséquent, soit qu'il germe dans l'ombre, soit qu'il commence à sortir de terre et à voir le jour, soit enfin qu'ayant acquis toute sa vigueur, il grandisse et fructifie en plein soleil, toujours habile, en vertu des forces qui lui sont inhérentes, à se créer les organes qu'il lui faut, le végétal tombé de la main du laboureur se maintient en harmonie avec les circonstances diverses qui se déclarent successivement autour de lui, et marche continûment à sa perfection : telle est notre image dans le courant de notre immortalité.

Et le tourbillon par lequel ne cesse de se manifester

notre vie est un tourbillon toujours nouveau, non pas en vertu d'un simple changement dans ses proportions, mais par suite du renouvellement radical de sa substance. Admirons avec l'évangéliste cet arbre étincelant, qui, tout chargé de fleurs et de rameaux, étale sa richesse au sein de la campagne et donne asile, sous la protection de sa verdure, aux oiseaux fatigués : non-seulement il n'y a plus rien dans sa figure qui nous rappelle ce pauvre grain de sénevé, son premier corps, qui pompait jadis, loin du jour, les sucs de l'humus; mais il n'y a pas dans ses tissus ni dans sa sève un seul atome qui ait jamais appartenu à l'obscur embryon. La substance qu'il avait à son service durant cette période, déjà lointaine, de son existence, livrée aux vents et dispersée par eux aux quatre angles de l'horizon, a fait place à une substance nouvelle, d'une nature différente, tirée d'autres sources et disposée sur un plan nouveau, pour des actions nouvelles, dans un nouvel habitat. En définitive, demeure, forme, substance, fonctions, tout a varié, et rien de ce que nos sens peuvent saisir n'est demeuré stable. Mais dans ce renouvellement général, il y a une chose, pourtant, qui ne s'est pas renouvelée; et cette chose qui est constante, tandis que tout est fluide et passager autour d'elle, cette chose qui persévère et maintient l'unité de la plante à travers toutes les phases de sa destinée, c'est le principe même de son être; autrement dit, cette puissance invisible qui, toujours vivante sous l'enveloppe mortelle, excelle à distraire continuellement de la masse flottante de l'univers les matériaux qui lui sont nécessaires pour accomplir sa vie et se construire les organes dont nous la voyons se revêtir tour à tour.

Ainsi, notre âme, passant alternativement d'un sé-

jour à un autre séjour, changeant de corps à chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit, au rayonnement des soleils, de migration en migration, et de métamorphose en métamorphose, le cours diversifié de son immortalité. O docteurs, qui pensiez avoir purgé les croyances, par la spiritualité de vos systèmes, de toute grossièreté, vous n'avez donc pas compris que, sous le couvert de votre dogme de la résurrection de la chair, vous donniez la plus aveugle satisfaction au plus épais de nos instincts, celui qui nous porte à identifier les personnes avec la matière dont elles s'entourent pour se manifester ! Que n'avez-vous appelé la science au service de votre dialectique, vous auriez réussi, grâce à elle, à jeter un coup d'œil plus pénétrant sur l'essence de nos corps ; vous auriez vu que le jeu des âmes à la surface de la terre est, au fond, tout pareil à celui de ces souffles de l'air, qui, descendant sur la campagne, y soulèvent des tourbillons de poussière, qu'ils laissent bientôt retomber pour faire place à d'autres tourbillons qui se partagent à leur tour les mêmes éléments que de précédents coups de vent avaient déjà antérieurement promenés ; et vous ne viendrez pas, en plein dix-neuvième siècle, au mépris de toute critique, nous proposer, sur la foi du moyen âge, cette avarice insensée à l'égard de quelques vieilles reliques !

LE THÉOLOGIEN.

Vous n'entendez pas à quelle énorme difficulté répond le principe de la résurrection : en admettant même que l'âme dût revêtir dans le ciel un corps aussi complètement différent de son corps actuel que vous le supposez, toujours est-il que son corps actuel lui fournirait le moyen le plus simple de parvenir à cette

organisation plus accomplie ; de sorte que, même dans vos idées, notre croyance devrait vous plaire. La comparaison que vous avez empruntée à saint Paul vous le montre d'ailleurs bien clairement, car c'est à la condition de prendre appui sur un corps souterrain, que la plante produit son corps aérien, et il n'y a aucune scission entre la première forme et la seconde. Voilà pourquoi nous disons, comme l'Apôtre, que le corps d'aujourd'hui est la semence. Mais vous qui vous privez de cette semence si naturelle, n'êtes-vous pas conduit à en chercher une autre ? et où la trouverez-vous cette semence ? J'ose à peine le pressentir d'après ce que vous avez insinué à cet égard. Comme l'âme est arrivée en ce monde ayant déjà, selon vous, vécu dans un autre, et n'a pas eu besoin de la résurrection pour s'y créer un corps, de même, direz-vous, en arrivant dans le ciel, elle s'y donnera un corps de la même manière dont nous l'avons vue se procurer celui qu'elle possède ici-bas. Ainsi, pour mettre le comble à tant d'objets de la terre que la logique vous a successivement forcé d'introduire dans le royaume d'en haut, vous êtes maintenant amené à y transporter la génération, et sans doute aussi le mariage. Conséquence exorbitante, et dans laquelle vous devriez lire votre condamnation ! Comme toute chose doit devenir parfaite dans cette vie merveilleuse, que vous vous plaisez à nous peindre sur le modèle de notre vie présente, la beauté le sera donc, et nous voilà dans les houris ! Vous avez commencé par un ciel de Platon, et vous finissez par un paradis de Mahomet ! Rougissez, je vous prie, si vous n'êtes pas indigne du nom de philosophe, et hâtez-vous de rentrer avec nous dans la pudicité de cette belle parole de l'Évangile : *In resurrectione neque nubent neque nubentur.*

LE PHILOSOPHE.

Fermez le ciel aussi strictement que vous le voudrez, moralistes sévères, à la Vénus impudique : ce n'est pas moi qui réclamerai pour elle ; mais laissez-y, de grâce, la Vénus Uranic. Si l'une est la tumultueuse enfant de nos instincts, l'autre est la fille divine du cœur, du goût et de l'esprit : le ciel est sa patrie, et vous n'en sauriez priver le ciel, sans détruire, par cet exil insensé, une partie essentielle de sa magnificence. Mais, que dis-je ? à votre insu, malgré vous, ne l'y intronisez-vous pas vous-même ? L'idéal de la beauté n'est-il pas secrètement renfermé dans votre symbole de la résurrection des corps, et n'en surgit-il pas dès qu'on le développe ? Si les corps sont admis à la gloire de l'apothéose, si, désormais radieux, purs, juvéniles, ils dépouillent à tous égards toute imperfection, n'est-ce pas la beauté physique qui, par eux, se déploie dans le ciel ? Et quel motif aurait-elle de s'y produire, si elle ne devait s'y faire aimer ? Pourquoi, en effet, les bienheureux ne s'en délecteraient-ils pas ? Si l'on se figure volontiers que la musique est une des joies du ciel, comment l'harmonie ne jouirait-elle pas, sous toutes ses formes, d'un privilège semblable ? La beauté qui se révèle à nous par la lumière serait-elle inférieure à la beauté qui se témoigne par l'intermédiaire du son ? Non, sans doute : l'éther est à la fois le plus délicat et le plus universel des fluides, et si l'on glorifie les accords de l'air, on ne peut, sans inconséquence, condamner les siens.

Mais si la beauté physique est pleine d'amabilité par elle-même, n'est-elle pas encore infiniment plus aimable lorsqu'elle se joint aux attraits de l'intelligence et de la vertu ; bien plus, lorsqu'à tous ses attraits

réunis, s'ajoutent les attraits souverains de la sexualité? Quoi! dites-vous, la sexualité! Oui; et j'entends par là ce contraste profond dans la manière de sentir la vie, de s'y poser, de s'y conduire, lequel, loin de nous choquer par la dissemblance, nous attire, au contraire, avec une séduction invincible. Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans l'analyse du cœur, pour y distinguer les différences vitales qui séparent le caractère masculin du caractère féminin, différences dont celles des corps ne sont sans doute qu'une correspondance, ou même qu'une répercussion. Le système des oppositions et des prédominances qui se découvrent, d'un sexe à l'autre, entre les qualités et les inclinations de l'âme, forme une dualité composée des nuances les plus fines du sentiment et de la raison, de la tendresse et de la force, de la retenue et de l'audace, de l'action et de la passion, que je ne veux point m'exposer à écraser sous l'appareil des définitions métaphysiques, et que je laisse plus volontiers à l'appréciation de quiconque a observé la vie humaine avec goût. C'est sur les lois de ces nuances que repose le principe de la sympathie réciproque des sexes, dont le jeu essentiel consiste à nous faire apercevoir dans autrui les prédominances inverses de celles qui nous caractérisent, et à nous y attacher cordialement, parce que l'image qui prend ainsi naissance en nous à côté de la nôtre complète celle-ci en s'y mariant, et nous charme sur tous les points par ses contradictions délicates. Nous ne pouvons nous aimer sans aimer instinctivement, par là même, ce qui remplit nos lacunes, et nous met, en s'incorporant avec nous, sur la voie de la perfection. Ainsi, ne cherchez pas dans l'homme solitaire cette miniature de l'univers dont parlait le philosophe antique : elle n'y est pas. C'est dans le couple

androgynique, et non dans l'individu, que se trouve ce divin abrégé, car les antinomies ne se résument et ne s'accordent que dans une telle dualité; et c'est donc par la dualité, et non par la simplicité, que l'on s'élève à la plénitude de la vie. Tel est le fond du mystère de l'androgynie, qui ne fait que poindre sur la terre, et qui, malgré les développements qu'il ne cesse d'éprouver d'âge en âge, à mesure des progrès du genre humain, ne nous est sans doute enseigné jusqu'ici que par des ombres; mais, comme tous les biens d'ici-bas qui sont en voie de s'agrandir et au fond desquels brille un trait d'infinité, celui-ci ne doit-il pas naturellement recevoir, dans les existences d'en haut, tous les perfectionnements qu'il appelle?

Si j'ai tant à cœur d'agrandir de la sorte l'idéal de la beauté féminine, et dans ses caractères psychologiques qui la font si différente de la nôtre, et dans le mode particulier suivant lequel elle resplendit dans l'univers, croyez bien que ce n'est pas seulement pour prolonger dans le séjour céleste l'admirable combinaison qui fait une des plus nobles félicités de la terre; c'est aussi afin de faire rayonner sur l'institution d'ici-bas, pour la sanctifier par là même, l'institution du ciel. C'est là ce qui manque absolument à votre théologie; car notwithstanding votre apothéose du sexe féminin poussée jusqu'à la stricte résurrection de tous ses traits actuels, en quoi je ne vous imite pas, vous annulez en réalité toute sa valeur dès là que vous ne le voyez, au-dessus de nous, que dans un éternel célibat. En vain consacrez-vous le mariage dans vos cérémonies: si aucun reflet céleste ne l'illumine, ce n'est qu'une chose basse et qui s'évanouit dans la tombe. En même temps que, par suite de ce défaut de pénétration dans l'un des mystères les plus abstraits de la vie, l'avenir se ferme

chez vous à l'ordre conjugal, le passé, par un défaut correspondant de votre tradition, porte implicitement la condamnation de l'alliance des sexes. C'est à cause de sa compagne que le premier homme est entraîné dans le mal et y précipite avec lui le genre humain tout entier ; et aussi, le Messie, type viril, vit-il sans femme, et sa mère, réparatrice subordonnée du sexe féminin, sans époux véritable. Symboles culminants, à l'imitation desquels les prêtres, les moines, les religieuses, les anachorètes, propagent sur la terre, à l'opposé de la loi androgynique, la loi inhumaine du célibat, en même temps que les saints et les saintes, et toute la hiérarchie angélique, lui donnent, par analogie, un règne imaginaire dans le ciel ! Loin de céder à votre critique, je m'y appuie donc pour prendre l'offensive contre vous ; et c'est moi qui vous accuse ici d'avoir failli, en vous laissant entraîner, par la réaction contre la sensualité antique, jusqu'à porter atteinte à ce qui mérite d'être considéré comme le fondement même de la spiritualité la plus parfaite.

Quant à l'incarnation, je pose en effet en principe, comme vous l'avez très-bien aperçu, que si l'âme, pour se donner sur la terre les organes qu'il lui faut, n'a pas besoin de les y apporter tout créés, après les avoir ressuscités ailleurs, cette méthode surnaturelle, inutile ici-bas, n'est pas non plus indispensable dans les mondes d'en haut, l'âme y étant même douée d'un empire encore plus énergique sur l'ordre matériel. Cherchons donc ce qu'est au fond ce phénomène, en le dépouillant de toutes les grossièretés dans lesquelles il reste engagé à notre égard, pour ne voir que ce qu'il renferme de plus général. Le nuage se rassemble dans des conditions et un entourage appropriés au développement qui se prépare ; à peine disposé, une âme s'y

précipite et s'en empare; au commandement de celle-ci, l'éther vibre, les molécules environnantes se mettent en mouvement, la respiration éclate, et sous le voile des formes embryonnaires, les formes futures se décident. Durant ces premiers instants, l'être est comme étourdi et plongé dans le sommeil; mais durant cette léthargie des autres facultés, la vertu organique, opérant sans distraction, n'est que plus active et plus efficace; sous son influence, le nuage primitif se précise, s'accroît, devient un corps; et à mesure de l'achèvement de ce corps qui doit la servir et dont l'adjonction lui est peut-être même nécessaire pour qu'elle soit en état de se voir et de jouir d'elle-même, l'âme se réveille, se reconnaît, prend connaissance du monde qui l'entoure, s'habitue à son nouveau mode de vie, et s'ehardit enfin à se lancer dans la société inconnue où la destinée vient de la faire éclore.

Voilà, en résumé, abstraction faite de toute particularité, ce que le spectacle de la terre met devant nous; mais de combien de diversités ce même phénomène n'est-il pas susceptible! Sans sortir de notre planète, l'embryologie des espèces qui en partagent avec nous le séjour nous offre assez de dissemblances pour qu'il nous soit aisé de soupçonner la variété qu'il doit y avoir à cet égard dans la multitude des mondes. Quelle est la condition primordiale du nuage germinateur? Par l'intermédiaire de quels agents et dans quelles circonstances ce nuage se produit-il? Quelle est sa forme au moment où l'âme s'en empare, et dans quel milieu le rencontre-t-elle? Quelle est l'étendue des modifications qui restent à effectuer pour lui donner sa structure définitive? De quelle manière l'être s'alimente-t-il, suivant quel plan opère-t-il, comment vit-il durant cette période où les organes dont il a besoin

pour se déployer en liberté lui font encore défaut? Quels secours lui est-il possible de recevoir de la part des âmes déjà incorporées parmi lesquelles il prend place? Avec quelle rapidité, comparativement à la longueur totale de sa vie, réussit-il à se donner son corps, à accomplir son introduction, à devenir enfin maître de lui-même? Sur tous ces points, et vraisemblablement sur bien d'autres dont nous ne sommes pas même capables de nous douter, les lois générales de la naissance peuvent varier, et ce simple sommaire suffit pour nous laisser entrevoir des possibilités à l'infini et des merveilles de puissance, d'art, de soudaineté, qui dominent de bien haut les allures lentes et embarrassées des incarnations de la terre.

Assurément, dans l'ignorance où nous sommes des profondeurs de la nature, rien ne nous paraît s'opposer à ce que, dans d'autres mondes, la génération ne s'accomplisse d'une manière toute spontanée. Des statues produites par le simple jeu des forces physiques, comme se forment les cristaux qui se précipitent du sein d'un liquide, se trouvent disposées dans le milieu voulu, et les âmes, s'y abattant, chacune à sa convenance, n'ont plus qu'à mettre ces corps en mouvement, comme nous faisons, chaque matin, des nôtres à l'heure du réveil : c'est ainsi que, selon la Fable, la flamme vivante descendit un jour dans l'œuvre de Pygmalion, et lui donna la vie. Rien ne paraît empêcher non plus que la prise de possession ne se fasse sur une simple molécule, tirée du fonds commun du règne minéral, et autour de laquelle l'âme, dans la pleine indépendance de son rayonnement, grouperait successivement elle-même les matériaux nécessaires à la perfection de son établissement; et c'est ainsi, en effet, que le premier des êtres organisés qui est venu sur la terre y

a sans doute opéré son apparition. Mais, tout en admettant la possibilité des incarnations spontanées, même dans l'ordre des hautes existences, je vous avoue que je n'aperçois point en quoi il pourrait être plus digne de l'homme de tirer les principes de son corps du sein de la nature minérale que de les tirer du sein de la nature organique. Au lieu de surgir d'un obscur limon, notre corps surgit, au commandement de notre âme, de la substance que nous empruntons au plus noble tourbillon que la main de Dieu fasse vivre sur la terre, le couple sacré de l'homme et de la femme; et aussi n'hésité-je point à dire que la loi des parentés, telle qu'on la sent poindre à travers les tumultes de ce bas monde, me semble d'un caractère infiniment admirable.

Non-seulement c'est au sein du couple androgynique que nous venons contracter alliance avec cette planète où l'arrêt de la destinée nous envoie, et que nous nous élançons dans la vie, propriétaires du corps que nous allons développer et conduire; mais c'est dans le secret berceau des entrailles maternelles que nous trouvons l'aliment et l'abri dont nous avons besoin dans nos premiers moments. Mystères sacrés de l'allaitement intérieur, qu'y a-t-il dans l'univers de plus pur que vous? Et la mythologie de l'Église ne vous a-t-elle pas rendu elle-même un suffisant hommage, lorsqu'elle s'est représenté le Verbe de Dieu venant s'incarner, du haut du ciel, dans le chaste sein d'une vierge! Est-ce en raison de cette première manière de vivre que, devant les habitants supérieurs de l'univers, nous pourrions avoir à nous humilier de notre condition présente? Nous serait-il plus glorieux, au lieu de cette délicate tutelle, si bien appropriée à un si délicat ouvrage, de trouver tout simplement, comme un obscur habitant des eaux,

quelque matière abandonnée dans les flots, à l'écart de tout être vivant, et de nous y abattre pour la développer solitairement, sans avoir jamais rien dû à une mère qu'un bienfait instinctif ignoré d'elle-même? Dépouillez, je vous prie, tout préjugé; faites comme s'il s'agissait des lois d'un monde totalement étranger à nos habitudes; ne voyez les choses que dans leur esprit, à part de tout instinct comme de toute basse volupté, et dites si le mode d'incarnation que nous suivons n'est pas un mode réellement sublime par la majesté de ses principes, d'autant que si l'histoire des longueurs de notre enfance vous gêne, rien ne vous empêche de concevoir des éclosions aussi promptes et aussi splendides que votre imagination le voudra.

En même temps que cette manière de venir au monde, non point confusément, au sein de la poussière ou du limon, mais humainement, par engagement avec un germe détaché des corps préexistants, semble d'un caractère assez élevé pour dériver d'une loi universelle, l'ordre même de la famille, tel que nous l'apercevons ici-bas, paraît digne également d'être considéré comme l'ébauche d'un modèle céleste. Suivant quelque mode que se soit construit l'appareil organique par lequel les âmes se manifestent au monde dans lequel elles arrivent, il n'est pas à supposer que, dans aucune société, les âmes soient jamais réduites à s'introduire au hasard, brusquement, sans hospitalité : elles sont vraisemblablement partout, au moment de leur naissance, l'objet d'attentions spéciales, et doivent rencontrer toujours, aux alentours de leur endroit natal, l'appui de quelque protecteur sympathique, providentiellement institué pour faciliter leurs premiers pas, leur enseigner les règles de la vie, les initier, en un mot, au concert auquel elles sont appelées à prendre part. Il y a là un

trait si frappant de généralité que, sans le vouloir, le moyen âge lui-même y a vaguement cédé dans la création de son paradis; quand il y a institué le patronage des saints, sous l'invocation desquels les fidèles se plaçaient d'avance en les cultivant comme des introducteurs futurs. C'est par la famille que cette bienveillante prédisposition reçoit, sur la terre, son accomplissement. Dès notre arrivée en ce monde, avant d'avoir rien fait qui soit propre à exciter le moindre sentiment d'affection parmi ceux qui nous entourent, nous trouvons qui s'empresse, avec la prédilection la plus tendre, à prévoir tous nos besoins, à devancer tous nos désirs; durant notre enfance, on nous donne la main, on nous instruit à parler, on nous éclaire sur la société dans laquelle nous allons vivre; on assiste, avec une vigilance soutenue, à notre réveil de l'autre vie, afin de nous mettre, dès l'abord, dans la meilleure voie de celle-ci, et d'affermir ainsi notre marche vers les foyers célestes; on travaille pour nous, on nous défend, on nous nourrit; bref, on nous comble de grâces et de bienfaits. Et quels sont ces merveilleux bienfaiteurs de notre enfance? Ce sont ceux-là mêmes qui ont déterminé notre incarnation en fournissant à nos tourbillons des éléments tirés des leurs, plus encore, en nous attirant vers eux par des correspondances sympathiques dont le mystère se perd dans les profondeurs les plus insondables de l'univers; et s'ils sont deux, quand il semble à première vue que le service d'un seul devrait suffire, c'est afin que le principe androgynique ne nous fasse défaut dans aucun temps de notre existence, que nous soyons simultanément initiés à l'ordre moral par le type viril et par le type féminin, et qu'en sentant dans la profonde unité de l'amour filial ce qu'est un père et ce qu'est une mère, nous recevions, dès le berceau, les vivants

rayons de la nature humaine dans ses deux formes essentielles. Tel est à mes yeux le dernier mystère de la famille, et je ne crois pas me tromper en y reconnaissant, comme dans le premier, le cachet de l'infini.

LE THÉOLOGIEEN.

Ne craignez-vous pas, dans cette escalade à la gauloise, de trouver à la fin le sort des Titans? Il me semble que votre naturalisme, au moment même où vous le croyez maître du ciel, culbute et se précipite; il porte avec lui la mort, et il en introduit le principe jusque dans le séjour de l'immortalité en y introduisant la naissance. Mais si l'on meurt dans le ciel, il n'y a plus de ciel. Ainsi, vous avez prétendu nous donner un aperçu des royaumes célestes, en partant, aux lueurs décevantes de l'induction, de cette terre que vous osez nommer l'ébauche du ciel; et, en fin de compte, il se trouve que tous vos arguments, croulant d'eux-mêmes, vous rejettent tristement sur le sol, au-dessus duquel vous ne vous êtes élevé qu'en imagination.

LE PHILOSOPHE.

Le sombre épouvantail de la mort, avec lequel vous vous flattez de me réduire, ne trouble en rien la sérénité de ma pensée. Ce n'est pas la séparation d'avec le corps qui fait le mal de la mort; ce sont les effets dont cette séparation est ici-bas accompagnée. Je suis loin de nier la puissance de ces cruels effets, et c'est surtout d'après eux que j'ai dit, en regardant la terre, que la terre n'était qu'une ébauche du ciel; mais en même temps, je vois bien qu'ils ne sont pas tellement inhérents au principe général des variations corporelles,

qu'on ne puisse aisément concevoir leur diminution progressive, ou même leur disparition totale, dans un ordre supérieur d'existence.

Et d'abord, je ne trouve rien d'impossible à ce qu'il y ait dans l'univers d'heureux quartiers, où la loi régnante soit de s'élever d'un monde à l'autre, moyennant une transformation correspondante des appareils organiques, sans aucun acte de scission, et en mariant, pour ainsi dire, ostensiblement la mort avec la renaissance ; c'est ainsi que nous voyons l'insecte, après avoir vécu premièrement dans l'obscurité de la terre, rampé ensuite sur le sol, remanier lentement ses membres, se métamorphoser à vue d'œil, et s'élancer enfin de lui-même, muni d'ailes brillantes et plein d'une ardeur nouvelle, au milieu de la population légère du monde aérien. Mon imagination ne se refuse nullement à se représenter, au sein de ces rassemblements d'étoiles que nous découvrons dans les lointains du ciel, des êtres acquérant de leur vivant, par l'exercice même de leurs vertus, des organes d'une nature plus relevée, à l'aide desquels, sans perdre un seul instant conscience d'eux-mêmes, ils se transporteraient successivement, avec d'inexprimables ravissements, en compagnie de leurs amis, d'une résidence à une résidence meilleure. Je les vois, comme dans la légende d'Élie, s'enlevant glorieusement sur des chars de feu, aux yeux de la multitude animée par leur exemple et enthousiasmée par l'espérance de les suivre bientôt. L'effet essentiel de la mort, qui est le départ d'un monde pour un autre, ne cesserait pas de se produire ; mais cessant d'être enveloppé dans la nuit, il changerait absolument de caractère, et le jour du trépas, au lieu d'être, comme ici-bas, un jour de deuil, deviendrait pour tous un jour de fête.

Toutefois il faut dire que ces mondes contigus ne seraient, en réalité, qu'un seul monde, partagé en contrées distinctes par une géographie plus transcendante que la nôtre, mais isolé dans l'étendue comme tous les autres astres. L'isolement est la loi commune, et la disproportion qui existe entre la grandeur des masses célestes et la grandeur des intervalles qui les séparent ordinairement, suffit pour nous convaincre que le passage des âmes d'une sphère à une autre ne peut avoir lieu, en général, que par un phénomène purement spirituel. Nous rencontrons là, en effet, des abîmes d'éther que la matière pondérable ne paraît pas apte à franchir, mais que l'âme, dégagée de ce tourbillon corporel qui leur donne seul de la valeur, ne connaît pour ainsi dire pas, et doit vraisemblablement traverser, dans les entraînements de sa destinée, comme le trait de l'éclair. Donc, il est à croire que le dépouillement du corps constitue une condition universelle de transmigration, et il reste par conséquent à examiner si les effets de ce dépouillement sont nécessairement de nature à se faire toujours sentir douloureusement.

Si notre pensée se dirige vers ces mondes supérieurs dont je parlais tout à l'heure, dans lesquels rayonnent dans toute leur splendeur les divines lumières de l'immortalité, où l'instinct animal qui répugne au trépas est entièrement abattu par l'intelligence, où la mort enfin n'a point de surprises et s'accomplit comme un doux évanouissement, il est certain que nous ne saurions nous imaginer que l'abandon du tourbillon corporel soit de nature à y causer aux âmes de grands troubles. Supposons en effet, que, conformément à un ordre régulier d'échéances, ou même par voie de récompense, notre tour fût venu de nous séparer d'une résidence où nous aurions mûrement achevé tout ce

que nous avons à y faire, et de nous rendre dans une résidence meilleure, placée d'avance sous nos yeux, explorée depuis longtemps par nos regards, habitée déjà par bien des êtres aimés soupirant, comme nous, après l'heure du rapprochement; dans laquelle nous serions assurés de voir tous ceux auxquels nous tenons venir successivement nous rejoindre; où rien de ce qui est vraiment digne de conservation parmi nos biens actuels ne nous serait ôté, tandis qu'une multitude de jouissances nouvelles dans le domaine du cœur et de l'esprit, comme dans celui des beautés de la nature, nous serait au contraire destinée; n'avouons-nous pas que, lors même que le congé de partir ne devrait nous être accordé qu'à la condition de restituer préalablement à l'astre sur lequel nous résidions les poussières que nous lui avons empruntées, cette clause, presque indifférente, n'empêcherait nullement que le jour de la mort ne nous parût un beau jour, et qu'au lieu d'être entourés de larmes et de gémissements, nous ne le fusions que des félicitations et des transports de nos amis?

Sans même avoir besoin de faire appel à l'inconnu, dans ce monde-ci, lui-même, malgré la froide obscurité de ses tombeaux et la tristesse qui s'exhale de cette nuit, ne pouvons-nous pas aller jusqu'à goûter une certaine satisfaction dans la mort? Une vieillesse honorée et paisible, à la suite d'une carrière complètement remplie, nous y a préparés, comme ce premier repos que nous sentons un instant avant de nous endormir, et qui nous amène peu à peu au plein sommeil. Cette sage vieillesse, en nous inspirant plus de recueillement, nous a graduellement détachés de tous les objets qui, dans le feu de la vie, nous avaient peut-être momentanément éblouis; et nous faisant voir, comme d'un sommet, notre vie étendue tout entière sous nos pieds, elle nous

dispose à en désirer nous-mêmes le couronnement et à nous laisser glisser avec sérénité dans les bras bienfaisants de la mort. De quoi pourrions-nous être tourmentés à cette heure suprême, si notre conscience est en paix, si notre attente de l'immortalité est absolue, si notre foi dans la justice et la miséricorde de Dieu est sans nuage ? Nous avons appris, grâce à l'heureux exercice d'une longue vie, à dominer en nous les instincts, et la séparation en bloc d'avec notre corps, pour nous être extraordinaire, ne nous en émeut pas davantage ; ce que nous avons emprunté à la terre au jour le jour, il faut bien à présent que nous le rendions tout à la fois, puisque nous partons, et que nous serons tout à l'heure bien loin : c'est là toute l'histoire de notre dernier soupir, et vous conviendrez qu'il n'y a pas à en faire tant d'éclat.

Quant aux entreprises auxquelles s'est attachée notre vie, il n'y a pas à craindre que ce qui a pu s'opérer par nous sur la terre pour le bien des hommes, soit en danger de s'effacer parce que nous ne serons plus là pour y veiller : la Providence, qui veut que le brin d'herbe porte son fruit, y veillera pour nous ; sous le couvert d'actions nouvelles, produites par leur impulsion, nos bonnes actions, génératrices fécondes, se propageront, de conséquence en conséquence, jusqu'à nos derniers neveux, comme ces eaux cachées qui s'épanchent sous les prairies qu'elles fertilisent, sans laisser apercevoir, ni la source dont elles sont issues, ni la trame compliquée du cours qu'elles ont suivi depuis leur origine. Les bienfaits qui réussissent à s'insinuer dans l'humanité, loin de s'évanouir en descendant la pente des âges, suscitent en effet sur leur passage, par un mouvement sans fin, d'autres bienfaits ; et ils prennent ainsi, tout modestes qu'ils soient, une sorte d'im-

mortalité anonyme, par laquelle, malgré notre éloignement, se continue indéfectiblement ici-bas l'activité de nos personnes.

Plus douloureuse, assurément, est la séparation des amis que la mort nous contraint d'abandonner. Mais à cet endroit même, l'âme ne demeure-t-elle pas encore maîtresse dans certaines limites de la loi des destinées? Si nous avons eu la vertu de ne nous lier qu'à des amis dignes de notre prédilection par l'harmonie de tous leurs penchants avec les nôtres, indissolublement unis par l'effet nécessaire de cette conformité spirituelle, nous ne courons aucun risque de nous voir détachés les uns des autres par une rupture éternelle. Partant du même point, animés par les mêmes forces, visant au même but, il est impossible que nous ne nous retrouvions pas au delà de cette terre. Rien ne nous empêche donc d'ordonner nos existences de manière à voyager à jamais de compagnie, à travers les abîmes de l'univers, avec tous ceux que nous aimons. Amis, époux, parents, qui avez si profondément à cœur de ne point vous perdre dans la mort, resserrez-vous dans la même vie et les mêmes espérances, et vous vous rejoindrez là-haut, comme vous vous étiez rejoints ici. Si vous êtes condamnés par la misère de votre destinée actuelle à ne mourir que les uns à la suite des autres, ne vous affligez pas, ni vous qui partez, ni vous qui demeurez : en mourant les premiers, nous ne faisons que précéder, auprès de ceux qui nous ont devancés, ceux que nous laissons derrière nous, et nous marchons vers les jours désirés où nous serons devenus dignes de vivre inséparablement dans la pleine lumière de l'immortalité, nous et tous ceux dont nous aurons fait choix pour cette sainte et impérissable parenté.

Pas plus par le principe de notre mort que par celui

de notre naissance, ne nous considérons donc comme essentiellement au-dessous du ciel. Même dans notre naissance, nous sommes libres, car c'est nous qui en déterminons la condition. Si nous ressemblons à nos parents, c'est que nous leur ressemblions virtuellement avant de naître ; si nous recevons telle éducation plutôt que telle autre, c'est qu'il nous fallait justement cette éducation pour nous trouver replacés au terme voulu de notre développement ; si nous sommes jetés ainsi, les uns dans des circonstances heureuses, les autres dans des circonstances contraires, c'est que nos mérites passés nous faisaient une loi d'être ainsi posés dans l'univers, et, vu ce que nous sommes, ce sont là les circonstances les plus avantageuses dont nous puissions profiter pour nos réformes, nos pénitences et nos progrès. N'accusons donc, en définitive, que nous-mêmes des adversités qui ont pu se rassembler contre nous dès notre entrée dans la vie, et appliquons-nous, non-seulement à les supporter avec courage, mais à les faire tourner, avec pleine conscience de leur utilité, au service de notre bien futur. Consolons-nous dans l'idée que rien de fatal ne pèse sur nous, et qu'il n'est aucun des maux auxquels nous sommes aujourd'hui soumis, dont nous ne puissions, par le bon gouvernement de nos actions, nous délivrer radicalement par la mort. Si nous ne sommes pas les maîtres de son heure, nous le sommes du moins de ses effets : comme notre naissance, elle est à nous. Tâchons donc, après avoir vécu avec honneur, dévouement et piété, de mourir avec sérénité ; n'ayons pas la puérilité de nous cramponner à la vie, quand cette vie ne peut plus être utile à notre perfectionnement ni à celui des autres, car c'est là ce qui fait tant de lâches trépas ; ne nous attachons, ni à notre corps, ni à ces autres objets qui pèsent de même

vers la terre, car c'est là ce qui amasse au chevet des mourants tant de regrets et de tourments ; soyons prudents dans nos amitiés, et n'en contractons de sérieuses qu'avec ceux que nous savons capables de demeurer fidèles à notre mémoire, et de nous rejoindre un jour au delà des abîmes. C'est ainsi que nous chasserons d'avance la tristesse de notre lit funéraire, et que, malgré les nuages qui couvrent l'horizon au delà de cette vie, nous nous préparerons à franchir avec ravissement les portes mystérieuses que la mort nous ouvre.

Il n'y a, en réalité, qu'un seul signe auquel nous puissions mesurer pleinement l'infériorité de notre condition actuelle, et ce signe qui nous marque en caractères si sensibles notre différence d'avec le divin modèle que nous poursuivons, c'est l'ignorance dont nous sommes affectés. Douée, dans toutes les directions, d'un si vaste empire sur notre vie, nulle part cette ignorance ne nous témoigne sa force d'une manière plus vive qu'en ce qui nous touche le plus intimement. Bien éloignés de posséder l'histoire de l'univers, nous ne possédons pas même notre propre histoire ; et comparé à l'éternel savoir, le peu de mémoire dont nous jouissons n'est pour ainsi dire qu'un néant. Non-seulement cette mémoire est absolument impuissante à l'égard des temps qui ont précédé notre naissance, mais elle n'est pas même capable de nous représenter tous les temps qui l'ont suivie ; elle nous fait défaut en une multitude d'endroits importants de notre passé ; elle ne nous conserve pas la moindre trace de la période qui s'est écoulée dans le sein maternel ; elle ne retient même presque rien des accidents et des évolutions de nos jeunes années, et nous ne nous souviendrions plus que nous avons été enfants, s'il ne se trouvait auprès de nous des témoins qui nous ont vus autrefois et nous apprennent

ce que nous étions alors. Comment nous étonnerions-nous donc de ne rien nous rappeler de ces époques lointaines qui sont séparées d'aujourd'hui, non par le simple cours des années, mais par les coups répétés de la naissance et de la mort? Nous sommes enveloppés de tous côtés par notre ignorance comme par la nuit, et à peine éclairés sur le présent, nous n'apercevons pas plus de rayons au delà de notre berceau qu'au delà de notre tombe.

Aussi, quand on songe aux magnifiques clartés que la connaissance de nos existences antérieures répandrait à la fois sur l'ordre actuel de la terre et sur nos espérances touchant l'ordre du ciel, quel frappant symptôme notre défaut de mémoire ne nous donne-t-il pas de l'imperfection de notre constitution psychologique d'aujourd'hui! Il semble que l'on pourrait justement nous comparer, dans notre ascension à travers les zones du ciel, à ces fusées, qu'au sein de l'obscurité du soir, nous voyons quelquefois s'élaner dans les airs, traînant après elles une longue lueur, sillage indicateur de l'orbite qu'elles suivent : elles montent, et de nouvelles lueurs se dessinent; mais en même temps, les précédentes lueurs s'effacent, et il n'y a jamais dans la lumière qu'une portion limitée de leur voyage. Telle est notre mémoire, traînée lumineuse laissée par nous sur notre route : nous mourons, et tout s'obscurcit derrière nous; nous renaissons, et la lueur, comme l'étoile dans la brume, commence à se montrer; nous vivons, et elle se développe, s'agrandit, lance ses gerbes, puis, tout à coup, elle s'efface de nouveau et reparait encore; d'éclipse en éclipse, nous poursuivons la ligne de notre destinée, et cette ligne, découpée par des obscurcissements périodiques, est une ligne continue, dont les éléments, disjoints seulement en appa-

rence, demeurent partout enchaînés l'un à l'autre par une solidarité régulière. Toujours nous nous succédons à nous-mêmes; toujours nous déterminons, par notre marche présente, la marche que nous suivrons plus tard; toujours nous portons en nous la secrète puissance de monter. Essayez de me réduire en m'interrogeant sur notre passé, je vous répondrai, comme la fusée, que nous marchons, mais que la lumière ne colore notre trace que dans notre voisinage, et que le reste de notre chemin demeure perdu dans la nuit. Nous ne voyons pas d'où nous sommes partis, de même que nous ne voyons pas où nous sommes conduits; seulement nous savons que nous venons d'en bas et que nous allons en haut, et il n'en faut pas davantage pour nous intéresser à nous-mêmes et nous apprendre quelle substance nous sommes.

Mais qui oserait assurer que notre être ne renferme pas dans ses profondeurs de quoi illuminer un jour tous les espaces successivement traversés par nous depuis notre première heure, comme il arrive à ces flamboyants mobiles auxquels je viens de nous comparer, et qui, une fois parvenus dans les sommités de leur trajectoire, déployant soudain des feux inattendus, reprennent magnifiquement possession, par de longues cascades de lumière, de la ligne sillonnée par eux depuis l'humble niveau où ils ont commencé leur essor, jusqu'aux zones sublimes du haut desquelles ils dominent actuellement la terre? Ne savons-nous point, par l'expérience même de cette vie, que des souvenirs qui nous semblaient absolument éteints se ravivent parfois et nous rendent tout à coup un passé que nous avons cru englouti à jamais dans les abîmes de l'oubli? L'étonnante faculté que nous nommons la mémoire est donc de nature à nous garder au fond de nous-mêmes,

à notre insu, des impressions, qui, pour avoir momentanément cessé d'être disposées de manière à surgir à nos appels, ne continuent pas moins à faire partie de notre domaine où elles demeurent comme dormantes; et dès lors, pourquoi n'en serait-il pas de son action à l'égard des événements qui ont précédé la période actuelle de notre existence comme il en est ouvertement de son action à l'égard de tant d'autres événements qui se sont accomplis de notre vivant et dont nous voyons la trace, après de longs ensevelissements, revenir au jour de temps à autre? Ce n'est pas vous qui nierez que cette faculté ne soit purement spirituelle, puisque vous ne faites aucune difficulté de la prolonger, sans distinction, pour toutes les âmes, de cette vie jusque dans la suivante; et si elle constitue en effet, comme on ne saurait le contester, une des propriétés les plus essentielles de l'esprit, comment pourrait-elle éprouver de la part de la mort aucune atteinte radicale? Son immortalité la garantit. Le coup du trépas peut bien la troubler, mais comme un coup de vent trouble la diaphanéité de l'atmosphère qu'un autre coup de vent rétablit.

D'ailleurs, si notre progrès dans la béatitude ne consiste pas simplement dans une admission à des mondes meilleurs, mais avant tout, dans le développement des hautes facultés qui sont inhérentes à nos personnes, comment la puissance de notre mémoire ne serait-elle pas destinée à s'accroître en même temps que toutes les autres puissances dont nous ne jouissons non plus actuellement que suivant le mode imparfait qui convient à la terre? Et si elle augmente, n'est-il pas à croire qu'elle arrivera donc tôt ou tard à l'énergie nécessaire pour ressaisir des impressions trop délicates et trop lointaines pour ne pas être disproportionnées à

son état d'aujourd'hui? C'est ce dont je ne doute pas, et ce qui achève de donner à mes yeux toute solidité à une telle espérance, c'est de penser que nous ne saurions atteindre notre couronnement sans que les souvenirs mis en réserve dans les fonds de notre mémoire ne nous soient en effet rendus, car ce ne serait nous posséder qu'imparfaitement que de ne point posséder complètement notre histoire. Pour jouir de notre immortalité en pleine lumière, il faut premièrement que nous sachions qui nous sommes, et c'est la contemplation de notre passé qui nous l'enseigne; et cette contemplation fait même plus, car c'est elle qui, par la comparaison, nous fait goûter notre béatitude dans toute sa profondeur, en nous montrant à côté de ce que nous sommes, ce que notre être a été. Arrivons donc à approcher nos lèvres de la coupe vivifiante du nectar, vous dirai-je en imitant le langage figuré des anciens, et nous sentirons tout l'effet des eaux pesantes du Léthé s'effacer aussitôt; méritons par nos efforts de nous élever à une position supérieure, et non-seulement nous emporterons avec nous nos souvenirs actuels, mais la vivacité de notre vue percera peut-être jusqu'à des horizons, qui, tout importants qu'ils soient, demeurent aujourd'hui perdus pour nous dans le lointain.

Ainsi, pour former le complément de toutes les sublinités que nous pouvons dès à présent entrevoir dans l'ordre des existences du ciel, figurons-nous les trésors d'une mémoire enrichie par les souvenirs d'une longue suite d'existences, toutes différentes l'une de l'autre et toutes enchaînées cependant l'une à l'autre; à cette merveilleuse guirlande de destinées, ajoutons la contemplation des conséquences produites par nos actions dans chacun des mondes que nous aurons suc-

cessivement traversés; entourés d'amis, reconnaissons en eux les compagnons éprouvés de tant de vicissitudes antérieures; fortifions, en un mot, dans toutes les directions, les élans de notre vie à travers les régions profondes du passé, et, dominant l'immensité de l'espace et de la durée, marions dignement notre propre histoire à l'histoire générale des mondes. En nous appliquant à réunir en imagination tout ce qui s'offre à nous sous les traits de la grandeur morale, loin d'être en danger de dépasser la mesure, ne sommes-nous pas certains, au contraire, de demeurer bien au-dessous de ce que réserve l'avenir aux âmes bienheureuses? Et même, glorifier ainsi notre immortalité par le reflet de tous les attributs de la Divinité, y compris la parfaite conscience qu'elle a d'elle-même, n'est-ce pas, en définitive, glorifier Dieu lui-même, qui, dès notre origine, nous a tous prédestinés à reproduire l'image de sa céleste vie? Ministres de Dieu sur la terre, à la vue des divines empreintes qui se révèlent de toutes parts dans la substance de notre être, rappelons-nous donc sans cesse avec un légitime orgueil que les plus sublimes habitants des zones les plus sublimes du ciel ne sont que nos frères aînés.

LE THÉOLOGIEN.

Est-ce bien là votre conclusion?

LE PHILOSOPHE.

Oui, et je la formulerai plus explicitement encore en disant que les conditions fondamentales de l'existence terrestre, l'ordre physique du globe, l'activité de l'âme, l'organisation du corps, la naissance, la mort, les ami-

tiés, se rapportent toutes à un idéal céleste, dont les hommes, aussi bien que leurs égaux et leurs supérieurs des autres quartiers de l'univers, se rapprochent continuellement d'incarnation en incarnation, en même temps que le genre humain, par sa conspiration continuelle, s'en rapproche lui-même, sur la terre, d'âge en âge.

V

LES ANGES

LE THÉOLOGIEN.

Comme vous avez, hier, invoqué le ciel de la nuit, permettez-moi d'invoquer aujourd'hui le ciel du matin. Quelle limpidité! quelle splendeur! quelle élévation! quelle paix! Les étoiles ont disparu, et le soleil ne se montre point encore; pas un astre, pas un nuage, pas une poussière, ne troublent la diaphanéité de l'étendue. On n'y voit rien que de sublime. Tout nage dans une lumière presque immatérielle; chaque atome, éclairé par tous les autres, rayonne à son tour vers tous; et les zones de l'aurore, par la gradation régulière de leurs nuances et de leur éclat, dessinent à l'Orient une sorte de hiérarchie éthérée.

C'est ainsi que je me représente la hiérarchie des anges. Rien ne me donne une image plus vive de ces êtres radieux que la suavité de cette splendide lumière. Tels étaient-ils, lorsqu'au matin de la création, comme dit Job, ils admiraient et louaient Dieu. Saints dès le principe et immaculés de tout temps, brillant de toutes les clartés de l'intelligence, enflammés par tous les feux de la piété, baignés dans une béatitude immuable, concentrés à l'envi autour du trône de l'Éter-

nel, et s'unissant, par la conspiration spontanée de leurs essences, en un divin concert, pas une ombre n'altère leur ineffable sublimité, pas même l'apparence d'un corps. Purs esprits, conversant miraculeusement ensemble par le rayonnement direct de leurs pensées, distingués simplement les uns des autres par la puissance de leurs entendements, ils ne connaissent la matière que par l'usage que Dieu en a fait dans l'ordre des créatures inférieures, et ils vivent en commun dans la spiritualité la plus parfaite. Voilà les fils du jour ! Voilà les vrais immortels, qui n'ont jamais subi la honte de la mort ! Voilà ceux qu'il faut surtout avoir en vue quand on prétend s'instruire sur la population de l'univers !

Ce n'est pas seulement leur excellence que nous les recommande, c'est leur multitude. Le genre humain, qui nous semble jouer un si grand rôle dans l'histoire du monde, quand nous ne regardons que lui, disparaît pour ainsi dire devant l'immensité de ce peuple supérieur. Quand on réfléchit à la merveilleuse société qui occupe le ciel depuis son origine, et que l'on sent vibrer, dans les champs de l'invisible, les innombrables légions qui forment la partie la plus précieuse et comme le couronnement de la création, n'est-on pas saisi d'une émotion bien plus vive que celle que vous causent vos constellations, en y joignant même toutes les suites que vous leur donnez ? On n'a pas besoin ici, comme dans votre astronomie, d'apercevoir les objets pour être assuré de leur existence : indépendamment même de la révélation, la logique nous découvre plus clairement cette foule magnifique, dans la profondeur qui la dérobe à nos sens, que vos yeux ne vous découvrent celle des astres. En effet, puisqu'il est manifeste que Dieu doit se complaire dans la perfection de l'œuvre

qu'il a daigné créer, il faut nécessairement qu'il y ait dans cette œuvre plus de créatures bienheureuses que de créatures imparfaites; donc, ce sont les êtres angéliques qui constituent la population principale de ce vaste temple de l'univers, dont la terre n'est que le vestibule. C'est là le fond du raisonnement de saint Thomas : « La perfection de l'univers, dit-il, étant ce que Dieu a surtout en vue dans la création des choses, plus les choses sont parfaites, plus est grande la proportion dans laquelle elles sont créées. » Donc, le nombre des anges l'emporte sur celui des hommes de la même manière que la perfection des anges l'emporte sur la nôtre; et cette conclusion, d'une fermeté géométrique, nous montre assez que nous ne connaissons que la préface des choses, tant que nous ne connaissons que ce qui se trouve engagé dans la condition de corporéité.

Aussi l'imagination des prophètes a-t-elle toujours abondé, relativement à la population céleste, dans le sentiment de l'innombrable. Saint Denis l'Aréopagite, qui a fait loi si longtemps à leur suite, déclare que la multitude des armées spirituelles dépasse la mesure étroite et mesquine de nos nombres matériels : « *Infirmam et constrictam nostrorum materialium numerorum commensurationem* »; et le docteur angélique n'hésite pas à conclure sa discussion sur ce sujet par une formule qui vous plaira sans doute, car elle s'approche, autant qu'il est possible, de cette condition d'infinité que vous avez tant à cœur. « Il est rationnel, dit-il, que les substances immatérielles l'emportent, quant au nombre, sur les substances matérielles, quasi incomparablement : *quasi incomparabiliter*. » Il n'y a donc, au fond, entre nous, sur la question du nombre des créatures, que la réserve comprise dans ce mot de quasi;

et il est d'ailleurs sensible que les anges ne tenant pas de place, leur multiplicité, quelque excessive qu'on la suppose, n'entraîne nullement un agrandissement proportionnel de l'étendue matérielle de l'univers.

LE PHILOSOPHE.

Cette réserve, toute modeste qu'elle soit, ne nous séparera pas longtemps : la logique en fait justice. Arguant du principe, dont vous convenez vous-même, que le nombre ajoute à la perfection, je veux, puisque la perfection de la création dépasse nécessairement toute mesure, que vous m'accordiez tout net une quantité qui soit incomparablement supérieure à toute quantité assignable; car, essayeriez-vous de me satisfaire en m'offrant le nombre qui est représenté par l'unité suivie d'un milliard de zéros, je vous demanderais en vertu de quel principe vous prétendez retenir la perfection de l'œuvre divine dans cette limite, et pourquoi le nombre des anges ne serait pas encore un milliard de fois plus considérable, et toujours de même, sans vous laisser jamais faire halte à aucun terme. Job est bien plus fort, d'un seul mot, que Daniel et saint Jean avec leurs expressions de myriades de myriades, et même que vos théologiens avec leurs hardiesses retenues : « Y a-t-il un nombre à sa milice? » demandait-il tout uniment, en parlant de la milice céleste. Voilà le vrai. L'immensité du chiffre de la population de l'univers est la contre-partie de l'immensité des dimensions de cette incompréhensible capacité; et je ne suis pas moins persuadé que vous, que le nombre des êtres supérieurs doit l'emporter de beaucoup sur celui de tous les autres. Au raisonnement dont vous vous êtes servi pour mettre en évidence cette belle vérité,

j'ajoute que si les créatures s'élèvent depuis un temps infini, il doit s'en trouver infiniment plus dans les rangs supérieurs que dans les rangs inférieurs; à peu près comme les eaux d'un fleuve, qui sont bien plus abondantes dans la totalité de son lit que dans les ramifications qui avoisinent ses sources. Habités à n'avoir de communications qu'avec des êtres qui commencent, une telle découverte de la manière dont est secrètement peuplée la majeure partie de l'univers, a sans doute de quoi nous surprendre; mais cette découverte préliminaire ne saurait être, comme vous l'avez fort bien dit, qu'un encouragement à développer, autant que les ressources de notre intelligence nous le permettent, la connaissance de cette histoire transcendante.

Si j'ai bien pénétré le dessein de vos premières paroles, vous souhaitez que nous abandonnions aujourd'hui la méthode dont j'avais fait usage dans notre dernier entretien : au lieu de partir de la réalité visible pour monter graduellement jusque dans l'invisible, vous voulez vous élancer directement vers le type idéal, afin de l'étudier dans son absolu; et laissant de côté, comme une ressource inutile, le monde sidéral et ses analogies avec notre résidence actuelle, vous entrez de prime saut dans l'ontologie angélique. Je ne m'y oppose nullement; et je suis prêt à vous suivre, confiant, comme je le suis, que nous retrouverons dans cette voie, toute différente qu'elle soit, les mêmes vérités que dans l'autre.

Je vous demanderai seulement de consentir à ce que nous ne procédions à cette étude délicate qu'avec une logique rigoureuse; et, en conséquence, nous reviendrons, s'il vous plait, en deux mots, sur votre point de départ. Vous avez, dès le début, défini les anges en

qualité d'êtres supérieurs, incorporels, divinement illuminés, immuables, immaculés : il y a là une pétition de principes que je ne dois pas accepter, car il s'agit, avant tout, de savoir si les divers attributs que vous rassemblez ainsi dans la personne des anges sont susceptibles de concorder. Je n'en vois qu'un seul qui soit saisissable à priori : c'est celui de la perfection, ou, pour parler plus exactement, puisque la perfection véritable n'est qu'en Dieu, celui de la supériorité. Cet attribut résulte de ce que, la puissance de Dieu étant infinie, il est de la nature de Dieu, non-seulement de créer à l'infini, mais de créer des êtres de plus en plus rapprochés de son image ; et, comme il n'y a en Dieu aucun principe qui limite cette tendance, il s'ensuit qu'elle doit nécessairement avoir eu son cours, et que, par conséquent, il existe dans l'univers des êtres supérieurs à nous. Tel est donc le caractère le plus général et le plus immédiatement apparent de la nature angélique, et c'est ce caractère qu'il faut poser en principe, afin de chercher ensuite comment on peut en déduire les autres caractères que vous avez en vue, et quelle est au juste la manière de les entendre.

Ainsi, vous dites que les anges sont incorporels : prouvez-moi donc qu'il est dans la condition des êtres supérieurs de vivre indépendamment de tout organisme. Je n'ignore pas que, grâce aux traditions de la scolastique, il s'est si bien accrédité dans le vulgaire qu'il existe de purs esprits, que la chose semble couler de source ; mais outre son intérêt philosophique, cette croyance a de telles suites, qu'elle vaut sans doute bien la peine que nous nous arrêtions un instant à vérifier ses titres.

LE THÉOLOGIEN.

Quoi ! pousser le scepticisme jusqu'à mettre en doute la réalité des esprits ! Mais l'univers entier en est rempli ! ils y sont dans un mouvement perpétuel, et ce n'est pas sans raison que je les ai comparés aux atomes de l'air, car ils forment une foule pour ainsi dire continue. « Tout est plein d'anges, nous dit saint Ambroise, l'air, la terre, la mer, les églises. » Cette foule est répandue jusque dans ces espaces que vous croyez vides et qui ne le sont qu'au regard de nos sens. Un ancien déclare énergiquement qu'il n'y a pas même dans l'univers une lacune à y glisser le doigt sans rencontrer sur son passage un esprit ; tant ce peuple invisible qui fait le plus bel ornement de la création y est abondamment répandu, là même où vous vous imaginez qu'il n'y a que des déserts, parce que vous n'y apercevez point les corps grossiers de vos soleils et de vos planètes.

Et vous me demandez la preuve de l'existence des esprits ! Cette preuve est d'une simplicité élémentaire et se lit dans tous les traités de théologie. Elle est renfermée dans le principe même que vous avez posé tout à l'heure. Vous convenez qu'il doit exister, dans l'ordre de la création, des êtres de plus en plus semblables à Dieu ; ce qu'il faut d'autant mieux admettre que la fin principale du Créateur dans les choses qu'il crée doit être le bien qui résulte de l'assimilation de ces choses à sa personne. Or, l'assimilation parfaite de l'effet à la cause s'obtient évidemment lorsque l'effet imite la cause dans la qualité même par laquelle la cause le produit. Mais Dieu produit les créatures par son intelligence et sa volonté ; donc, la perfection de l'univers exige qu'il y ait des créatures dont le principe soit l'intelligence et la volonté ; et ces qualités étant toutes spirituelles,

les créatures en question le sont également. On peut même dire, en suivant un argument encore plus simple, que Dieu étant un être purement spirituel, il faut, pour la similitude, qu'il y ait au-dessous de lui des êtres purement spirituels aussi. Ainsi, vous le voyez, du premier pas on est au but.

LE PHILOSOPHE.

Votre argument n'est que spécieux, et c'est par un véritable abus que vos théologiens de catéchisme ont pris l'habitude de s'en faire, aux yeux de leurs disciples, une arme si décisive. Le docteur angélique, en le prenant pour point de départ de sa dissertation, n'a pas du moins commis la faute de le considérer comme concluant. En effet, il ne suffit pas de démontrer qu'il existe des créatures spirituelles, si l'on ne démontre en même temps que ces créatures, pour se mettre en rapport entre elles et avec le monde matériel, n'ont nul besoin de se lier à un appareil analogue à ce que nous nommons le corps, et dont nous savons si bien, nous qui n'hésitons pas à nous reconnaître aussi en qualité de substances spirituelles, que nous ne sommes pas capables de nous passer. La preuve que votre grand docteur ne s'est pas mépris sur cette insuffisance, c'est qu'immédiatement à la suite de l'argument que vous venez de rappeler, il pose la question de savoir si les anges ont un corps qui leur soit naturellement uni. Voilà le nœud. Toute la psychologie angélique y est en quelque sorte enveloppée. Si les anges, tout spirituels qu'ils soient, sont naturellement unis à des corps, les anges rentrent simplement dans la condition générale des hommes ; si, au contraire, l'organisation corporelle leur est étrangère, ils constituent dans l'ordre

de la création un genre absolument à part à tous égards. « Il convient à l'âme humaine d'être unie à un corps, dit la Somme, parce que, dans le genre des substances intellectuelles, l'âme humaine est imparfaite et existe seulement en puissance, n'ayant pas la plénitude de la connaissance dans sa nature, et la tirant des objets sensibles, au moyen des sens corporels. Mais, dans tout genre où l'on trouve quelque chose d'imparfait, il doit exister au-dessus quelque chose de parfait du même genre. Donc, il y a, dans la nature intellectuelle, certaines substances parfaitement intellectuelles, n'ayant pas besoin de tirer leur savoir des objets sensibles. Donc aussi, toutes les substances intellectuelles ne sont pas unies à des corps; mais certaines de ces substances sont indépendantes des corps, et ce sont celles-là que nous nommons les anges. »

J'ai tenu à vous remémorer cet important passage, qui montre si bien que la question de la nature des anges est au fond la même que celle de l'origine des idées: il est le fondement essentiel de l'opinion que vous soutenez. Mais, sans entrer dans le flot de problèmes qu'il soulève, n'avouerez-vous pas qu'il m'est permis de m'armer aussi à mon profit du principe général dont il procède, et qui convient si bien au caractère du Créateur: « que dans tout genre où l'on trouve quelque chose d'imparfait, il doit exister au-dessus quelque chose de parfait? » L'argument peut, en effet, se retourner avec avantage; et je dis à mon tour: si, dans le genre des organisations corporelles, destinées à produire la connaissance chez les substances intellectuelles, il y a, ainsi qu'il appert par notre exemple, quelque chose d'imparfait, il doit exister au-dessus, dans le même genre, des organisations parfaites; et j'ajoute, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le faire

remarquer, que le tourbillon corporel, loin de nuire à la ressemblance entre les substances spirituelles et Dieu, complète au contraire cette ressemblance, puisqu'il constitue, à l'égard de ces êtres, l'image de ce qu'est la création à l'égard de Dieu; d'où il suit que si Dieu est essentiellement créateur, toutes ses créatures sont au même titre essentiellement corporelles en même temps que spirituelles.

En prononçant que la plénitude de la connaissance chez les êtres supérieurs se lie à la condition d'un corps, je ne suis donc nullement réduit à leur infliger une organisation aussi imparfaite que la nôtre. J'accepte parfaitement, en ce qui concerne celle-ci, la parole du livre de la Sagesse, si chère aux ascètes : « Le corps appesantit l'âme, et l'habitation de la terre abaisse l'esprit qu'elle partage en une multitude de pensées. » Oui, j'en conviens, ce corps, approprié aux instincts d'animalité qui nous tourmentent toujours, réduit à un petit nombre de sens inexacts et de peu de portée, faible, infirme, indocile, exigeant, appesantit l'âme et l'empêche de vivre dans les hautes régions aussi librement que son organisation spirituelle l'y dispose; oui, l'habitation de la terre, sujette à une foule d'entraves, de chagrins, de labeurs, de préoccupations infimes, abaisse l'esprit, le remplit d'objets indignes de lui et l'empêche de se concentrer, comme il sied à sa nature, sur les idées éternelles; je conviens de toutes ces imperfections : mais, quelles conclusions notre principe m'autorisera-t-il maintenant à en tirer ? C'est que, sous ces mêmes conditions d'alliance entre la substance de l'âme et la matière, sous ces mêmes conditions de résidence dans un quartier déterminé du monde sidéral, il existe nécessairement quelque part des substances intellectuelles mieux douées que nous, et jouissant d'un mode

de connaissance plus parfait que le nôtre; et ce sont ces substances intellectuelles que je nomme les anges.

Au reste, le défaut de l'argument des scolastiques est à jour, si je ne me trompe, par l'argument même dont je viens de me servir. Il consiste dans la supposition que l'âme humaine représente un imparfait dans le genre des substances intellectuelles, tandis qu'elle est évidemment l'imparfait dans le genre des substances intellectuelles unies à des corps. Je ne conclurai donc avec vous à l'existence de créatures supérieures purement spirituelles, que lorsque vous m'aurez mis sous les yeux un imparfait de ce genre-là; et, jusque-là, vous me permettrez, puisque j'ai la logique pour moi, de m'en tenir à la définition de la nature angélique qui se déduit du développement de la nature humaine telle qu'elle est.

Estimez-vous que la création, engagée ainsi de toutes parts dans les lois de la matière, ne présente plus à notre admiration de types assez sublimes? Mais je vous rappellerai ce que je vous ai déjà indiqué touchant les magnificences qu'il nous est permis de soupçonner dans les natures corporelles qui planent au-dessus de nous dans les inconnus de l'univers. Rien de ce qui vous répugne ici-bas et vous fait accuser notre appareil organique de grossièreté, de pesanteur, de résistance, d'hostilité à l'égard de l'âme, ne s'y retrouve. Tous ces arrière-goûts d'animalité, qui sont la cause de nos passions et de nos vices, et que nous attribuons si gratuitement aux impulsions de la chair, ont achevé de se dissiper; le corps se présente comme une savante machine que l'âme s'est construite et à l'aide de laquelle elle satisfait à toutes ses relations; toutes les forces qui concourent à l'entretien et à l'emploi de ses diverses articulations sont à la disposition

de l'esprit et lui obéissent aussi complètement que ses autres facultés; grâce à la puissance, à la complexité, à la délicatesse de ce riche appareil sur lequel il règne en souverain, l'être influe à volonté sur ses alentours, se déplace comme il l'entend, prend connaissance de tous les phénomènes sensibles qui l'intéressent, en un mot, observe, opère et converse librement dans toute l'étendue de sa patrie céleste, et passe, sans jamais se lasser, de l'activité qui est sa vie, à l'extase de reconnaissance et d'amour qui est son repos. Pouvez-vous sérieusement refuser votre admiration à une aussi belle ordonnance que celle-là? Et si vous ne le pouvez, pourquoi contester son universalité, jusqu'à briser, plutôt que de l'admettre, la sublime unité de la population de l'univers?

Et à tout prendre, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, pour ne point arriver à confondre en Dieu ces pures essences, vous n'êtes pas moins réduit à leur donner des corps; car, si parfaitement spirituelles que vous les supposiez, il faut bien que votre esprit les conçoive en un lieu spécial, sans quoi elles lui échappent infailliblement comme créatures et rentrent tout uniment dans la pensée de Dieu : ce ne sont plus des individualités, ce ne sont que des idées. Mais, je vous le demande, qu'est-ce que cette portion de l'espace à laquelle vos anges se trouvent liés, qu'ils possèdent exclusivement, puisque vous avouez que deux anges ne sauraient être à la fois au même lieu, qui forme en un mot leur propriété personnelle, sinon un corps véritable, encore que pour essayer de le soustraire aux lois générales de la nature, vous le fassiez vide et inerte? Le principe fondamental de la corporéité consiste en effet dans l'attribution à un être déterminé d'une portion déterminée de l'espace, et non dans la manière de jouir de

cette possession, ce qui n'est évidemment que secondaire. « Par l'application, suivant quelque mode que ce soit, de la vertu angélique à un lieu déterminé, l'ange, dit la Somme, est dit exister dans un lieu corporel. » C'est exactement ce qui convient aussi à la relation de l'âme humaine et du lieu corporel qu'elle occupe ; et aussi votre théoricien ne manque-t-il pas de pousser l'analogie, quant à ce fait primitif, encore plus loin. « L'âme, ajoute-t-il, est dans le corps, comme le contenant et non comme y étant contenue ; et semblablement, l'ange est dit dans un lieu corporel, non comme y étant contenu, mais comme le contenant de quelque manière. » Ainsi, voilà, selon votre lourde scolastique, ce qu'il y aurait de commun : c'est que l'ange posséderait et contiendrait, de même que l'homme, un lieu déterminé ; et voici maintenant ce qu'il y aurait de différent : c'est que l'homme, dans sa possession, loin de se borner à une simple occupation, produit à volonté, au sein de son domaine, les mouvements qui lui conviennent, est averti naturellement des changements qui s'y passent, bref y règne en souverain ; tandis que l'ange, au lieu de régner dans le sien, y serait sans activité et sans aucune autre faculté que d'exclure toute autre créature du même lieu ; en un mot, n'occuperait sa place dans l'univers que suivant un mode négatif, n'y jouissant, à vrai dire, que de l'impénétrabilité, comme la matière brute. De ces deux manières de posséder l'étendue, laquelle, à votre gré, devons-nous considérer comme la plus éminente ?

En résumé, je conclus donc qu'il n'est pas possible de concevoir des êtres purement spirituels, parce qu'il n'est pas possible de concevoir une créature réelle en dehors des conditions de l'étendue. Aussi, que le moyen âge s'en soit ou non rendu compte, ses

prétendus esprits n'ont-ils jamais été que des incarnations correspondantes à son prétendu ciel. Contemplez d'une part ces êtres inimaginables, liés à des étendues vides et d'une forme indéfinie, étrangers à tout phénomène physique, aussi impropres à la sensation qu'à l'action, semblables de tous points à ces figures abstraites que notre intelligence conçoit dans la géométrie, et de l'autre ces espaces vides aussi, indéfinis aussi, dénués de toute substance aussi, qui remplissent nécessairement l'immensité dès que l'on n'y admet la création matérielle que dans un coin; et demandez-vous si la population angélique, telle que les scolastiques se la peignaient, n'était pas en harmonie parfaite avec les régions supérieures, telles que l'astronomie les laissait alors supposer. Pour moi, la correspondance me semble parfaite. Où s'évanouissaient les qualités physiques du monde, il était juste que les qualités physiques de ses habitants prissent fin également. En restituant à l'univers sa plénitude, la science moderne me semble donc avoir fait implicitement justice de cette chimère des esprits : ils ne sont plus possibles dès qu'il n'y a plus nulle part de lieu qui les appelle. Puisque partout vibre l'éther, souffrez que partout les créatures aient été ordonnées de manière à s'impressionner de ces ondulations magnifiques, et qu'elles soient ainsi engagées toutes ensemble dans l'unité de la nature sensible aussi complètement qu'elles le sont dans celle de la nature intellectuelle et morale.

LE THÉOLOGIEN.

Sans nul doute, j'ai à cœur autant que vous le principe de l'unité générale des créatures; mais pensez-vous donc, en insistant de la sorte, que je puisse céder à vos

argumentations et renoncer, de par l'autorité de la logique, à une croyance aussi capitale que la croyance aux esprits? Si je ne vous en ai d'abord donné que les raisons philosophiques, ce n'a été que pour répondre à votre manière de procéder; et certes, si je n'étais retenu que par des liens de ce genre, je ne me sentirais pas aussi fortement engagé que je le suis. Mais l'idée de la réalité des esprits nous est imposée, vous ne l'ignorez pas, par l'autorité de l'Église. Ce n'est pas pour nous une question de science, c'est un article de foi. La souveraineté des conciles, qui n'a défini qu'un si petit nombre de points touchant la nature des anges, a précisément décidé d'une manière formelle leur spiritualité. Rappelez-vous ce préambule du concile de Latran que je vous ai déjà cité : *Utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam*. « Il a tiré du néant les deux créatures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire l'angélique et la mondaine. » Voilà qui est absolu : le concile oppose manifestement l'une à l'autre la nature spirituelle et la nature corporelle, et ce sont les anges qui constituent pour lui la première. Dès son origine, pendant toute sa durée et au delà même de la consommation des siècles, l'ensemble de la population de l'univers se trouve donc divisé, par l'effet d'un impénétrable dessein, en deux classes tout à fait dissemblables, dans l'une desquelles les créatures sont à jamais unies à des corps qu'elles doivent conserver alors même que ces corps auront cessé de leur être pratiquement utiles, tandis que, dans l'autre, les créatures sont au contraire absolument étrangères à toute ordonnance matérielle. Voilà une dualité à laquelle il faut croire, quand bien même on serait réduit à avouer qu'on ne peut la comprendre.

LE PHILOSOPHE.

Après vous avoir laissé entrevoir que le perfectionnement des conditions naturelles de la vie humaine suffit amplement pour nous donner l'idée d'une vie céleste, je vous ai démontré que votre théorie des purs esprits, outre qu'elle est en contradiction avec le principe capital de l'unité de la création, ne repose en définitive sur aucune base logique, et, par conséquent, en droit philosophique, mon opinion sur ce sujet est parfaitement assurée. Je pourrais donc m'en tenir là. Mais le sentiment que vous suivez est tellement répandu et se prête à tant de folies, que je me sens porté à vous solliciter encore; et si je réussis à vous rendre évident que votre doctrine n'est pas aussi profondément enracinée dans votre tradition que vous le supposez, j'aurai achevé, ce me semble, tout ce que je pouvais pour vous en détacher et vous amener à nous.

Tant s'en faut que je prétende nier la gravité de l'embarras que vous suscite le préambule de Latran; mais cette décision, qui constituerait, comme on l'a dit, non pas un simple développement du dogme, mais une révélation spéciale, est-elle régulière? Vous savez combien les avis ont été partagés là-dessus. Le cardinal Cajétan, suivi de tant d'autres, veut expressément que le concile n'ait pas entendu définir la doctrine en question comme article de foi, mais qu'il l'ait simplement déclarée la plus probable et la plus généralement répandue de son temps; et saint Thomas, qui a bien connu les affaires de ce concile, puisqu'il en était contemporain et qu'il en a même écrit quelque chose dans ses opuscules, s'est cru si peu lié par la parole qui vous retient, qu'il traite la question de la simultanéité des deux créations comme toujours pen-

dante, malgré la formule de Latran, et conclut que l'affirmative est probable, sans que la négative soit pourtant condamnable. Si donc la déclaration de Latran n'est pas jugée assez absolue pour arrêter ceux qui, dans leur enthousiasme pour le monde des anges, prétendent lui donner le privilège de l'antériorité relativement au monde corporel, pourquoi vous arrêterait-elle davantage au sujet de la corporéité de ces êtres supérieurs ?

Considérez même que jamais l'incorporéité des anges n'avait pu trouver une formule plus expressive que la proposition de leur antériorité relativement au monde matériel ; et que c'est précisément cette proposition qui est contredite par la déclaration de simultanéité formulée par le concile. Justement alarmé des débordements de l'ascétisme séraphique, ce concile, tout en acceptant l'incorporéité des anges, ne voulait cependant pas que leur nature pût paraître aux fidèles tellement considérable et tellement indépendante de la nature matérielle, que l'on pût aller jusqu'à se persuader qu'un univers à part, complet en lui-même, indifférent à la révolution finale qui nous menace, et constituant à proprement dire le pur et primitif univers, se poursuivait, avec la majesté d'une longue préexistence, dans les abîmes du temps. Cette même déclaration, qui fait aujourd'hui l'appui de vos mystiques dans leurs rêves de spiritualité absolue, a donc été originaiement conçue, tout au contraire, pour la défense du monde réel contre celui des fantômes ; et sans lui donner plus de valeur que vos maîtres eux-mêmes ne l'ont fait, on serait peut-être fondé à la tirer dans mon sens tout autant que vous l'êtes vous-même à la tirer dans le vôtre ; car, poser la simultanéité des deux créations, n'est-ce pas laisser soupçonner entre elles un rapport ?

A la rigueur, on aurait même le droit de dire que ce texte ne résout rien : il établit que les anges sont une substance spirituelle, ce dont je conviens, totalement distincte de la substance corporelle, ce dont je conviens encore, contemporaine de celle-ci, ce que je reconnais également quand je prétends que la vie angélique ne peut s'accomplir sans l'intermédiaire des organismes ; reste donc le véritable point de notre discussion : savoir si les êtres supérieurs s'unissent ou non à des corps ; et c'est sur quoi le concile se tait, puisqu'il ne s'explique catégoriquement à cet égard qu'en ce qui touche la nature de l'homme.

Mais il faut aller plus loin : ce concile ne vous obligeant pas, n'y en a-t-il pas quelque autre qui vous fasse loi ? Un seul, outre celui de Latran, s'est occupé du sujet qui nous divise : c'est le second de Nicée. Le culte des anges agitait alors les esprits, les uns s'obstinant à demander des images de ces créatures, les autres s'obstinant à rejeter ces images comme menteuses. Le concile, pour mettre fin à ce débat, se fait donner lecture d'un livre du bienheureux Jean de Thessalonique, qui s'était formellement déclaré contre les iconoclastes. Permettez-moi de vous remettre sous les yeux ce passage décisif que je prends dans les actes mêmes du concile, cinquième action. « Le païen objecte : Les anges ne sont pas des hommes, mais ils sont appelés intellectuels, incorporels, existant simplement. — Le saint dit : Sur les anges, les archanges et sur leurs puissances, à quoi j'ai ajouté aussi nos âmes, l'Église catholique pense ainsi : que ces êtres sont à la vérité intellectuels, mais non pas complètement exempts de corps, ainsi que vous autres païens le pensez, et doués au contraire d'un corps ténu et aérien ou igné, comme il est écrit : « Il fait ses anges avec les vents, ses mi-

nistres avec le feu brûlant. » Nous savons que c'est ainsi que beaucoup de saints Pères ont pensé, parmi lesquels Basile, surnommé le Grand, le bienheureux Athanase et Méthodius, et ceux qui sont placés auprès d'eux. Il n'y a que Dieu seul qui soit incorporel et sans forme. Quant aux créatures intellectuelles, elles ne sont nullement incorporelles, et peuvent être imitées par la peinture, car elles existent dans un lieu et ont une surface. » Voilà ce que le concile a non-seulement entendu, mais ouvertement approuvé, puisque c'est sur cette lecture qu'on le voit décider tout d'une voix, à la demande du patriarche qui le préside, que les images des anges seront exposées dans les églises. Dites-moi maintenant s'il n'y a pas là une décision suffisante. Dites-moi, puisque vous déférez à l'autorité des conciles, si celui-ci ne vous oblige pas formellement à faire cause commune avec nous. Dites-moi, enfin, quelle est, au sentiment des Pères de Nicée, celle de nos deux opinions qui appartient à la droite tradition de la chrétienté, et quelle est celle qui appartient au contraire à l'enseignement des gentils.

Quand on examine d'un œil tranquille l'histoire ecclésiastique sur ce point si capital de la théorie de l'univers, on voit que l'opinion des théologiens s'y est partagée, comme sur la question non moins capitale de la préexistence, en trois partis différents : les Pères grecs, presque unanimement, se sont prononcés en faveur de la corporéité des anges ; les scolastiques, en faveur de la spiritualité absolue ; saint Augustin et son école, en faveur de l'incertitude : si bien que chaque parti se comporte, en définitive, pour la corporéité de la même manière que pour la préexistence. D'un côté Platon, de l'autre Aristote, et au milieu le doute et l'indécision.

Aux autorités mentionnées au concile de Nicée, il me serait aisé de joindre contre vous, si je voulais vous accabler sous le poids des témoignages, celles de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Justin, de Lactance, de Cassien, de Gennade, sans compter Tertullien, conduit au même but par des voies si différentes. Bien que les commentateurs aient quelquefois essayé de détourner au profit de la thèse des scolastiques ce que disent les Pères de la subtilité des corps angéliques, n'est-il pas évident qu'il y a un abîme entre la prétendue incorporéité et cette incorporéité raffinée, qui n'est qu'une expression confuse et mal réfléchie de la perfection que l'on peut concevoir dans l'ordre des organisations supérieures? Origène lui-même, qui, dans les emportements de son ascétisme, est allé si loin dans la réprobation du monde matériel, n'a jamais pris à partie que cette matière épaisse dans laquelle il nous voyait emprisonnés, et que les conditions sous lesquelles elle se présente à nous, dans l'ordonnance particulière de la terre, ont bien plus compromise aux yeux des spiritualistes que le principe même de sa pondérabilité. La formule approuvée par le concile de Nicée n'est pas plus nette que celle qui se lit sur ce point dans le Périarchon. « C'est le propre de la seule nature de Dieu d'être conçu comme existant indépendamment de la substance matérielle et hors de toute association avec aucun agrégat corporel. » En un mot, tous ces grands esprits de la Grèce qui ont tant fait pour l'établissement des bases de la théologie, jusqu'au jour où leur nationalité est allée s'engloutir définitivement dans les misères du Bas-Empire, s'unissent ici et nous indiquent, sinon la vraie disposition du monde supérieur, du moins la vérité de ses principes, consistant essentielle-

ment dans l'empire donné à l'âme sur des organes plus obéissants et plus subtils.

Dès le cinquième siècle, chez les Latins, la splendeur de ces idées commence à se troubler. Saint Augustin hésite : tantôt il incline au sentiment des Grecs, tantôt il le regarde comme incertain. Ainsi, dans la Cité de Dieu, il déclare formellement, au livre xv, que la question des corps angéliques est ambiguë, et subsidiairement, au livre xxi, il s'efforce d'expliquer comment les esprits diaboliques, lors même qu'ils seraient incorporels, pourraient ressentir les tortures du feu ; tandis que, tout au contraire, dans sa lettre à Nébridius, il appelle les anges des animaux aériens ou éthérés. Sur quoi saint Thomas a beau dire que saint Augustin n'affirme pas, mais se sert de l'opinion des Platoniciens, *non asserendo, sed opinione Platonicorum utens*, vous conviendrez que c'est une pure défaite, car l'on ne se sert pas d'une opinion quand on ne la partage pas. Lorsque arrivent les extravagances de la mysticité scolastique, il n'y a déjà plus que quelques théologiens pour le parti moyen. Soutenu par les inspirations du bon sens, saint Bernard leur donne l'exemple ; comme saint Augustin, il admet encore qu'on puisse balancer : « Du reste, dit-il dans son cinquième sermon sur le Cantique, les corps angéliques sont-ils naturels à ces esprits, comme les corps sont naturels aux hommes ? C'est une question sur laquelle les Pères paraissent avoir senti diversement ; je ne vois pas clairement comment enseigner l'une ou l'autre opinion, et j'avoue que je suis dans l'ignorance ; mais je pense aussi que la connaissance de ces choses ne serait pas d'un grand profit pour vos progrès. » Et cependant, malgré la pression des systèmes contemporains, s'animant, comme l'évêque d'Hippone, au souffle naturel de la vérité et de la vie,

on le voit quelquefois se prononcer presque aussi résolument, au sujet de la corporéité, que les Pères de Nicée : « Donne à Dieu seul, dit-il dans la sixième homélie sur le Cantique, de même que l'éternité, l'incorporéité; à Dieu, dont la nature seule n'a besoin, ni pour elle-même, ni pour autrui, du soulagement d'un instrument corporel. »

Avec le flot de l'invasion du péripatétisme, toute indécision disparaît. La théorie des substances séparées vient confirmer la dévotion séraphique, et toutes deux, de concert, font bientôt tourbillonner le moyen âge. Le monde réel s'efface, et une sorte de nature magique vibre partout. Les anges, maîtres des imaginations, menacent de jeter dans l'ombre le reste de l'univers. « Les substances incorporelles, ose dire le docteur angélique, sont le milieu entre Dieu et les créatures corporelles. » Ainsi, voilà de nouveaux médiateurs, qui, sur la foi d'Aristote, s'offrent en foule aux fidèles, et bénie soit la religion du Dieu crucifié qui empêche, finalement, que, sous le couvert de ces divinités inférieures, un autre polythéisme ne se relève! Le génie de Platon, qui, par le canal des Pères, avait eu tant d'influence sur les principes de la religion, est vaincu et rejeté, et c'est à son illustre émule que l'on se consacre désormais exclusivement. Je ne veux pas reprendre ici les formules de la scolastique, ni rappeler l'histoire des querelles fameuses qu'elles renferment; mais laissez-moi dire du moins que je viens de vous faire toucher le nid duquel se sont envolés ces êtres fabuleux, doués de mouvement, privés de corps, et dont les nuées, après avoir flotté si longtemps dans l'atmosphère du moyen âge, affligent aujourd'hui encore tant d'esprits.

On dirait, en effet, qu'il y a, depuis le treizième siècle, prescription chez les Latins, en faveur de cet étrange

systeme. Pas une voix ne proteste du côté de l'Église, et les philosophes eux-mêmes, avec leur manière d'enseigner l'immortalité de l'âme, quand ils l'enseignent, et les formes plus ou moins déguisées de leur aristotélisme, semblent y donner les mains. Mais rien de tout cela n'est valable, car rien de tout cela ne vit, ne marche, ne palpite. Si le christianisme, comme vous n'en doutez pas, est destiné à durer, transportez-vous un peu plus loin que nous ne le sommes de ce crédule moyen âge, et demandez-vous quelle sera alors l'autorité qui devra compter le plus, celle de l'École, que l'on verra régner sur une si pauvre période, créer si peu de chose et crouler sur elle-même si promptement devant Descartes et la renaissance, ou celle des Pères, et des Pères grecs surtout, si supérieurs à vos Latins, et qui garderont, quoi qu'il arrive, aux yeux de la postérité, l'éternel honneur d'avoir fait surgir du sein des légendes évangéliques les principes philosophiques de la théologie, et, s'il faut le dire, de la religion. Certes, la réponse n'est pas douteuse. L'autorité des Pères primera de plus en plus celle des docteurs; et le monde incorporel, momentanément exalté par la mode, ne sera pour nos neveux, comme il l'est dès à présent pour tous ceux qui n'acceptent pas sans critique de mauvaises leçons, qu'un chapitre suranné de la longue histoire des aberrations de l'esprit scolaire.

Je me sens donc d'autant plus encouragé à vous solliciter de vous unir à nous, que je sens plus profondément combien ce spiritualisme aristotélien est opposé au vrai génie de la chrétienté. Peut-on oublier que le grand et salutaire principe de l'union de l'âme et du corps est au fond des dogmes les plus essentiels de l'Église? Il s'y lit partout : dans les sacrements, fondés sur les relations mystiques de l'esprit et de la matière;

dans l'eucharistie, présentant à votre adoration Dieu lui-même sous des espèces sensibles ; dans votre symbolique, qui vous montre l'Homme-Dieu assis au ciel en chair et en os, et vous peint si vivement, sous l'emblème de la résurrection universelle, la sanctification des corps ; dans votre culte enfin, qui, jusque sur vos autels, vous expose des images, voire celle des anges ; et partout, cependant, ce principe est manifestement outragé par les prétendus esprits de la scolastique. Inconséquence inouïe ! celui dont le nom, selon la belle parole de saint Paul, est « au-dessus de tous les noms, et fait fléchir tous les genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, » le roi de l'empyrée, le prototype de la création, est formellement rangé dans l'ordre de la corporéité, et en même temps les êtres les plus élevés après lui dans la hiérarchie du ciel se trouvent dans un ordre absolument différent, et tirent de cette dissemblance même le titre de leur supériorité ! Mais ne voyez-vous pas que, s'il en était ainsi, vos anges, loin de nous dominer, devraient s'humilier devant nous, car, prosternés avec nous aux pieds du même idéal, ils trouveraient en nous son image et la chercheraient en vain en tournant leur contemplation sur eux-mêmes ?

Il y a là quelque chose de si vif, qu'il est impossible de ne pas en être frappé. Je me rappelle que Bossuet lui-même, dans son sermon sur la fête des anges, tout en répétant aveuglément, comme on en a pris l'habitude dans le clergé, la leçon des scolastiques, vient donner d'instinct sur cet écueil, et s'en relève avec un mouvement qui en laisse pourtant suffisamment entrevoir la valeur. « Remarquez, dit-il, que ce corps qui nous accable de maux, nous donne cet avantage au-dessus des anges de pouvoir souffrir pour l'amour de

Dieu, de pouvoir représenter en notre corps glorieux le corps glorieux de Jésus, en notre corps mortel et passible la vie souffrante du même Jésus. Ces esprits immortels peuvent être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur, mais ils ne peuvent avoir cet honneur d'être les compagnons de ses souffrances... et si la charité le pouvait permettre, ils verraient en nous avec jalousie ces caractères sacrés qui nous rendent semblables à ce Dieu souffrant. » Ailleurs, par une image plus saisissante encore, il nous peint ces mêmes êtres sans corps, à la suite du juste, comme les bardes à la suite du héros, se contentant de la gloire de chanter sans avoir eu la gloire de combattre : « Ils voient qu'ils ne peuvent pas avoir cet honneur ; ils se satisfont en le louant, ils suivent la pompe du triomphateur, et prennent part à l'honneur du combat en chantant la vaillance du victorieux. »

O musiciens célestes, où est la supériorité dont les docteurs du moyen âge s'étaient avisés de vous gratifier ? Que votre personnage devient embarrassé, quand on se représente votre ciel rempli, par la résurrection, de tant de trépassés glorieux ! Quelle étrange société feriez-vous avec des êtres si disparates, et ne seriez-vous pas alors bien légitimement conduits à solliciter du Créateur la grâce de renoncer à votre spiritualité ? Ou plutôt, en poussant à bout les argumentations des scolastiques, n'arriverait-on pas à conclure que, puisqu'il est dans la condition des hommes de ne discerner les anges qu'à condition que ceux-ci soient enveloppés dans des corps artificiels qui les manifestent, la même nécessité devra subsister dans le ciel ? D'où il suivrait donc qu'en définitive, tous ses habitants prendraient des corps, les uns des corps naturels, les autres des corps fictifs sous lesquels ils se promèneraient éternel-

lement comme sous le masque. Folie ! Et après tout, en vue de quel avantage tant de difficultés ? En vue de mêler à la droite religion de l'humanité je ne sais quelle religion hétéroclite, née d'un commentaire d'Aristote, et dont, eût-elle même autant de fondement qu'elle en a peu, nous n'aurions que faire, car elle n'importe ni à Dieu, ni aux saints, ni à nos semblables, ni à nous-mêmes.

LE THÉOLOGIEEN.

Je comprends à merveille votre insistance touchant la corporéité des anges. Vous dites, en effet : Si les anges ont des corps, ces corps sont nécessairement appropriés au mode d'existence de ces êtres et aux circonstances qui règnent dans les lieux qu'ils habitent ; comme les anges se déplacent, ils ont des organes de locomotion calculés d'après la vitesse avec laquelle il leur est donné de se mouvoir, d'après l'intensité de la pesanteur sur les astres où ils vivent et la nature des divers fluides qu'ils peuvent alternativement traverser ; comme il est inévitable qu'ils participent à l'action de la lumière, ils ont des yeux construits, comme les nôtres, d'après les lois de l'optique, et sans doute avec des combinaisons plus savantes et proportionnées tant à la perfection de leur vue qu'à la finesse des rayons inconnus à nos sens qu'ils perçoivent ; de même pour l'entretien et la conservation de ces membres, qui, étant continuellement en exercice, doivent sans doute avoir besoin, comme les nôtres, de réparations continues. Dès qu'il y a des anges et que les anges ne sont pas simplement des esprits, vous êtes autorisé à conclure que ces modes sublimes d'organisation dont il vous plaisait de supposer, dans notre dernier entretien,

que les hommes seraient appelés à jouir au jour de la béatitude, existent réellement aujourd'hui dans les zones supérieures de l'univers. Comme vous l'avez dit, de même que les êtres qui peuplent l'Océan ne ressemblent point à ceux qui vivent dans la pleine lumière de la campagne, et que, dans chacune de ces résidences, il y a une quantité d'espèces dont nous ne saurions nous faire idée s'il ne nous était permis de les observer; de même les êtres attachés aux demeures innombrables qui se partagent l'immensité nous offriraient, si nous étions en position de les voir, une multitude d'organisations diverses et inimaginables, dont les plus élevées diffèrent peut-être de la nôtre, tant par leur beauté que par le nombre et l'excellence de leurs services, plus encore que nous ne différons nous-mêmes du mollusque et du ver de terre; en un mot, le corps humain n'est plus un type absolu.

J'entrevois même par vos dernières paroles que vous avez dessein de pousser encore plus loin vos conséquences. Vous dites : Puisqu'il faut croire que, dans les plans du Créateur, toutes les populations de l'univers ne composent au fond qu'un seul peuple, il faut croire aussi que, dans notre immortalité, nous pourrions être appelés, si nous nous en sommes rendus dignes, à faire société avec les anges; donc, si les anges possèdent des corps appropriés à leurs fonctions naturelles, nous ne posséderons pas, à leur opposé, des corps inutiles et de pure parade. L'argument tiré de la similitude de condition, dont vous vous êtes servi tout à l'heure pour combattre l'incorporéité des anges, devient de la sorte entre vos mains un argument nouveau contre le dogme de la résurrection pris à la lettre. Il ne semble pas possible que les anges, revêtus, comme vous le prétendez, de corps construits avec les éléments de leur ciel,

voient jamais arriver dans leur brillante compagnie les saints de la terre avec la grossière figure et les grossiers organes qui leur appartenaient ici-bas, lesquels, dénués de toute convenance dans cette autre demeure, y choqueraient comme dépaysés; et par conséquent, de ce que la loi de corporéité règne chez les anges, il faudra conclure logiquement que celle du renouvellement des organismes règne chez les hommes; et, ne tournerez-vous même pas ici contre nous la parole de Jésus dans saint Luc : « Les fils de la résurrection seront les semblables des anges dans les cieux ! »

Ainsi, votre position est à part; vous ne voulez ni la pure incorporéité des êtres supérieurs, telle qu'elle a fini par prendre cours dans l'Église, ni les corps éthérés dont il est question dans les Pères. Si les organes que vous imaginez sont subtils, ils le sont par la subtilité de leurs mouvements et de leurs sensations, et non par celle de la matière qui les compose. En définitive, vous n'êtes pas plus avec Platon qu'avec Aristote et les scolastiques, et je ne saurais au juste où vous inclinez, si je ne me rappelais ce passage de Lucain sur l'immortalité druidique : *Idem spiritus regit artus orbe alio*. « Le même esprit gouverne des membres dans un autre cercle. »

Sans contredit, rien de tout cela n'est de notre goût; mais, j'oserais presque le dire, vos conclusions ne m'effrayeraient encore que modérément, si, derrière votre idée de la corporéité des anges, je n'apercevais quelque chose de plus grave encore. Tout s'enchaîne en théologie : après avoir attaqué le principe de l'incorporéité au nom de celui de la supériorité d'existence, vous allez être entraîné maintenant à attaquer le principe de l'illumination angélique au nom de celui de la corporéité. Or, si nous tenons tant à la spiritualité des anges, c'est

moins encore pour affranchir ces ineffables créatures des lourdes chaînes du corps, qu'afin de pouvoir les admirer tout à notre aise dans les pures lumières de l'intelligence. C'est ce que vous rendez impossible dès que vous rejetez la spiritualité absolue. En soumettant les anges à la matière, vous les soumettez du même coup aux aveuglements que la matière implique. Si les anges ont des corps, ils ont des sensations; s'ils ont des sensations, ces sensations leur sont utiles; donc, ainsi que vous avez été déjà conduit à l'exprimer, les idées leur arrivent, comme à nous, par l'intermédiaire des choses sensibles. Ce n'est plus Dieu lui même qui les illumine; et voilà encore une des plus glorieuses magnificences du ciel que votre naturalisme dévastateur nous enlève en passant.

Non-seulement vous anéantissez ainsi ce qu'il y a de plus sublime dans la nature des anges, mais vous jetez par là même leur ensemble dans la confusion. Les lois de leur hiérarchie se trouvent détruites en même temps que celles de leur entendement, car c'est justement sur les caractères de l'illumination dont ils sont l'objet que, selon nous, cette hiérarchie se fonde. En vain nous offrez-vous votre fastueux principe de l'innombrable, si vous ne nous donnez à la fois celui de la variété, vous n'enfantez, en dernière analyse, que l'imperfection. Il y a plus de beauté dans la symétrie d'une simple fleur des champs que dans le désert avec ses horizons de grains de sable, succédant uniformément à des horizons du même genre. Aussi, vos multitudes infinies, sans parler même de l'immatérialité dont vous les dépouillez, me paraissent-elles bien au-dessous de nos chœurs célestes, disposés les uns à l'égard des autres suivant une harmonie si bien étudiée et comme

les zones d'un vivant arc-en-ciel, se renvoyant mutuellement les splendides clartés du soleil divin.

Pour nous, vous le savez, n'ayant à compter ni avec les organisations, ni avec les résidences, le degré de perfection de la connaissance détermine seul les rangs de la hiérarchie supérieure. C'est une classification que nous trouvons en honneur dès les premiers siècles de l'Église et qu'un philosophe devrait savoir respecter. L'Aréopagite, en nous en découvrant le secret, nous explique d'un trait tous ces noms et toutes ces gradations, qui ne nous apparaissent que comme de mystérieux éclairs à travers le langage inspiré des livres saints. « Les anges supérieurs, nous dit-il, participent à la science dans un mode plus universel que les anges inférieurs. » Voilà donc ce que sont les anges les plus voisins de Dieu : ce sont les anges les plus intelligents. Ce trait a suffi à la scolastique pour les ingénieux développements qu'elle a su introduire dans une matière si naturellement élevée au-dessus de nous. Le docteur angélique, en particulier, a réussi à lui communiquer une précision pour ainsi dire mathématique. En Dieu, comme il le remarque fort bien, la plénitude de la science est contenue sous la forme de l'unité; mais dans les créatures, cette plénitude ne peut exister que d'une manière moins parfaite, et par conséquent moins simple; donc, ce que Dieu conçoit dans l'unité, les substances intellectuelles le conçoivent dans la multiplicité, et dans une multiplicité qui devient de plus en plus grande à mesure que ces substances s'éloignent de lui. C'est ce qui se comprend très-clairement par notre exemple, ainsi que le fait également remarquer le prince de l'École, car on voit des hommes qui sont tout à fait incapables d'entendre les choses, à moins qu'elles ne leur soient démontrées article par article, tandis

qu'il s'en trouve d'autres, d'un esprit plus fort, qui saisissent sans peine une multitude de choses particulières dans un petit nombre de générales.

Il n'en faut pas davantage à l'illustre théologien pour nous rendre exactement raison de ces neuf grades de la hiérarchie céleste, dont les noms, comme je vous le rappelais, nous ont bien été livrés çà et là par les prophètes, mais sans aucun éclaircissement qui nous en fasse connaître le mystère : les séraphins, les chérubins, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les principautés, les archanges, les anges. En effet, les raisons métaphysiques, qui, par l'action surnaturelle de Dieu, éclatent spontanément dans les anges, peuvent être considérées de trois manières différentes, ce qui donne lieu, selon la logique, à trois classes d'êtres parfaitement distinctes : dans la première classe, les choses sont vues telles qu'elles procèdent de Dieu lui-même; dans la seconde, elles sont vues telles qu'elles dépendent des principes universels créés; dans la troisième, elles sont vues dans la cause spéciale de chacune d'elles. Sans insister plus longuement sur le détail de cette tripartition, observons seulement, comme le fait notre maître, sa ressemblance avec ce qui se voit dans l'ordre politique de la terre, où souvent les populations qui, en raison de leur nature et de leurs habitudes, ne sont pas susceptibles d'être gouvernées identiquement de la même manière, se coordonnent, sous la main du même monarque, en autant de principautés différentes. De même, pour subdiviser en sections ces trois classes et arriver ainsi au chiffre des neuf chœurs célestes, vous pouvez aussi considérer simplement ce qui a lieu dans l'intérieur de toute cité bien réglée. « Toute multitude parfaite, dit notre docteur, a une tête, un milieu et une fin; d'où il résulte que, dans

toutes les villes, il y a trois ordres d'habitants : les uns sont les supérieurs, comme les nobles; les autres, les inférieurs, comme la plèbe; les autres enfin, les moyens, comme les notables; et par conséquent, de la même manière, dans chaque hiérarchie angélique, il y a des ordres, selon la diversité des actes et des fonctions, et cette diversité se réduit à trois.» Peut-être jugerez-vous que cette seconde tripartition est fondée sur des caractères moins précis que la première; mais il doit vous suffire, en thèse générale, qu'elle soit également philosophique, étant également calculée d'après les degrés de l'intelligence angélique.

LE PHILOSOPHE.

Convendez que, si j'y étais disposé, j'aurais bien sujet de vous entreprendre sur cette constitution angélique si naïvement calquée sur la constitution féodale et municipale du moyen âge; mais le sujet que vous soulevez m'émeut trop pour me laisser le cœur à de telles critiques. Quelle magnifique science a eue là en vue la scolastique! Que ne puis-je, avec ces ailes que votre symbolique donne aux anges, m'élancer parmi eux, moins encore pour contempler leurs figures et les habitudes de leur vie, que pour apprendre d'eux comment s'éclaire leur intelligence, et comment, à leur exemple, je puis espérer de voir un jour s'illuminer dans mon esprit tant de problèmes qui m'entourent du côté de Dieu comme du côté de l'univers! Mais nous ne saurions seulement jeter les yeux sur une telle science sans apercevoir aussitôt combien nous en sommes loin! A peine réussissons-nous, avec toute notre philosophie, à nous faire une idée exacte des puissances intellectuelles qui existent en nous, et notre

pensée même nous est un mystère; par quelle méthode nous élèverions-nous donc à la détermination des lois psychologiques de ces êtres, en comparaison desquels notre entendement s'efface sans doute comme s'effacent devant l'éclat du jour ces lumières qui ne nous paraissent brillantes que dans la nuit? Et quand nous ne sommes pas même en état de nous représenter leur organisation physique, comment nous flatterions-nous de nous représenter jamais leur organisation spirituelle?

Néanmoins, malgré notre faiblesse, peut-être même en raison de l'ambition que cette faiblesse nous inspire si naturellement de chercher à prendre position au-dessus de nous-mêmes, un invincible charme nous attire vers les régions invisibles. Nous pressentons d'instinct qu'en essayant de pénétrer jusqu'à ces grandes existences, nous nous occupons implicitement de nous-mêmes, et que, s'il nous était donné de soupçonner un peu ce qu'elles sont, nous saurions bien plus clairement ce que nous serons un jour, et même, grâce à un certain reflet de leurs personnes sur les nôtres, ce que nous sommes maintenant. Je me rappelle de belles paroles de Sénèque sur ce sujet, au début de ses Questions naturelles. « Autant il y a de différence entre la philosophie et les autres sciences, dit-il, autant y en a-t-il, selon moi, dans la philosophie elle-même, entre la partie qui traite des hommes et celle qui traite des dieux. Cette dernière est plus haute et plus vivante. Elle s'est donné beaucoup : ne se contentant point de ce qui se voit, elle a soupçonné quelque chose de plus grand et de plus beau, placé par la nature au delà de nos regards. La première enseigne ce que l'on doit faire sur la terre, celle-ci ce qui se fait dans le ciel : la première étudie nos erreurs et nous met dans les mains

le flambeau qui doit éclairer notre vie; celle-ci s'élève bien au-dessus de cette obscurité dans laquelle nous flottons, et, nous arrachant à nos ténèbres, nous conduit à l'endroit d'où vient la lumière... Combien je rends grâce à la nature quand je la contemple, non de ce point de vue qui est public, mais après avoir pénétré dans son intimité! Errant alors parmi les astres, je me ris des fastueux pavages des riches, et de la terre, avec son or. *Tum juvat inter sidera ipsa vagantem, divitum pavimenta ridere et totam cum auro suo terram.* »

Quelle noblesse de langage! Que j'aime à me réciter ces paroles, et que j'ai souvent regretté que leur auteur se soit contenté d'un vol si court dans ces sublimes régions! Mais j'en veux surtout à Leibniz, dont le génie eût été si capable d'éclairer de telles questions, et qui s'est à peu près borné à nous laisser entrevoir combien il en appréciait l'importance; comme dans les Nouveaux Essais, lorsqu'il déplore si laconiquement « la facilité que l'on a eue de quitter l'ancienne doctrine des corps subtils joints aux âmes, et l'introduction des prétendues intelligences séparées. » Outre l'intérêt qui s'attache à la connaissance des natures supérieures, il me semble même que rien ne serait plus propre à jeter de la lumière sur les problèmes si difficiles de notre entendement que de considérer cet entendement, non point tel que nous le voyons dans ses conditions actuelles, mais tel qu'il serait, si ces mêmes conditions venaient à revêtir, comme on peut le supposer dans un ordre d'existence plus élevé, des caractères plus parfaits. Sans doute, il n'est pas aisé à notre imagination de concevoir, du premier bond, la possibilité de nager en pleine lumière avec ces mêmes organes au moyen desquels nous rampons à peine aujourd'hui. Mais, de même que nous nous familiarisons avec la pensée d'un

mode plus excellent d'organisation physique, en nous mettant devant les yeux les degrés qui se succèdent depuis le plus humble des animaux jusqu'à nous, de même la considération des progrès qui s'observent en nous depuis le bas âge jusqu'à l'âge si justement nommé l'âge de raison, peut-elle nous être d'un grand secours pour la conception d'un type supérieur d'entendement; de sorte que l'étude de nos progrès dans notre vie actuelle nous conduirait à la détermination de notre idéal, et que cet idéal, une fois déterminé, réagirait à son tour sur notre présent qu'il nous ferait mieux comprendre.

Vous indiquer ici ce que je soupçonne des principes de la psychologie angélique, c'est assez vous avertir de la hauteur à laquelle je les sens planer au-dessus de moi. Ne craignez donc pas que je vous entraîne trop loin : il faut bien que mon ambition se résigne, et je me tiendrai satisfait, si je vous fais seulement entrevoir comment il y a peut-être moyen de rejeter, au nom de ces principes, votre théorie de l'esprit angélique, si injurieuse pour les vraies grandeurs de l'esprit humain. Au premier abord, j'en conviens, votre théorie paraît tout unie : son fondement consiste, comme vous l'avez fort bien dit, à supposer que toutes les idées qui se trouvent dans l'entendement des anges, même celles des objets matériels, y ont été imprimées par Dieu à l'instant même où il les a créés, à peu près, pour me servir d'une expression de l'École, comme l'empreinte qui se fait avec un anneau dans la cire. Ce sont bien là les idées innées sous la forme la plus exagérée qu'elles aient jamais reçues ! Au lieu de ressembler à cette table rase dont on a tant parlé pour le nôtre, l'entendement de ces êtres supérieurs serait plutôt comme un dictionnaire universel, déposé en eux tout écrit, et où ils

n'auraient plus qu'à feuilleter pour tout connaître. Or, qui ne voit que rien ne pouvant attirer leur attention, à un moment donné, sur un sujet plutôt que sur un autre, il faudrait, de deux choses l'une : ou qu'ils eussent simultanément conscience de toutes les choses intelligibles, ce qui serait la confusion ; ou que les pages de leur dictionnaire, venant à se tourner d'elles-mêmes, ou, pour mieux dire, par la main de Dieu, leur fissent lire, à chaque instant, en eux-mêmes, l'idée correspondante aux circonstances ? Mais il est manifeste que des êtres soumis à de telles conditions, loin d'occuper le premier rang dans l'ordre de la vie et de l'immortalité, ne seraient que de purs réflecteurs, répercutant passivement, suivant un mode plus ou moins fragmentaire, les rayons divins, à peu près comme ces miroirs à facettes dans lesquels la lumière se brise. Infidèles au sens profond de ce mot *Esprit*, qui est si éminemment représentatif des idées d'activité et de mouvement, alors que vous vous targuez de nous faire concevoir l'excès de la spiritualité, vous ne nous offrez donc que l'excès de la passiveté, et votre prétendue théorie des esprits, frappée au cœur, s'affaisse sur son principe et retombe.

Cette conséquence est d'autant plus vive qu'elle appelle une contre-partie tout à fait analogue. Dès que l'on sépare d'une manière absolue les lois de l'entendement angélique de celles de l'entendement humain, on se trouve en effet conduit à mettre également ce dernier en dehors des conditions de la vie ; car, si le privilège d'être en relation intellectuelle avec Dieu appartient en propre à l'entendement angélique, par contre, le propre de l'entendement humain doit consister à n'être en relation qu'avec les corps : le second mode de production des idées forme l'antithèse logique du

premier. Aussi n'est-il pas moins cher à l'École, et la fameuse formule dont on a tant abusé, *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu*, est l'article fondamental de sa psychologie. Pour elle, pas de milieu : aux intelligences séparées, les illuminations de Dieu; aux intelligences engagées dans la matière, celles des sens. Donc, la nature humaine tombe dès lors dans une passivité aussi complète, quant à ses phénomènes intellectuels, que la nature angélique, puisqu'elle ne possède au fond que les impressions que lui donnent les corps, comme la nature angélique ne possède non plus que les impressions données par Dieu; et, en raison même de cette opposition si tranchée entre les deux natures, la vie leur échappe à toutes deux également. Et ne voyez-vous même pas que si, d'un côté, par l'idéologie céleste, la religion est ainsi en danger de se perdre dans le mysticisme, de l'autre, par l'idéologie terrestre, elle est exposée aux vides non moins redoutables du matérialisme? Car, n'y a-t-il pas plus d'apparence que les âmes humaines soient destinées à retourner un jour à la terre, d'où la science fait sortir jusqu'à leurs idées, qu'il n'y en a à ce qu'elles soient jamais capables de s'élever à cette région des illuminations métaphysiques, qui leur est, dans ce système, si radicalement étrangère? Où il ne se découvre aucune échelle, quelle espérance de pouvoir jamais monter?

Aussi, je l'avoue, si notre entendement ne recevait d'idées que par le canal des sens, comme l'ont cru si obstinément les scolastiques, je renoncerais immédiatement à ma thèse du perfectionnement naturel des âmes; car, n'apercevant aucune possibilité de mettre notre intelligence en mouvement vers l'infini, les autres progrès de notre être ne me paraîtraient plus qu'une chose vaine et illusoire. J'aurais beau donner un ac-

croissement sans mesure à la somme de nos impressions corporelles ainsi qu'à l'habileté avec laquelle notre esprit les combine, tout cela n'arriverait pas à mettre en nous une étincelle de plus de la lumière de Dieu. Mais c'est ici qu'au nom du spiritualisme dont nous avons tous deux également la cause à cœur, je vous somme de reconnaître, contre le sensualisme illogique du moyen âge, la réalité de ce qu'on a si bien nommé les idées innées ; innées, en effet, puisque ce sont des dispositions qui existaient déjà en nous avant même que nos yeux se fussent ouverts au rayonnement du jour. Ce sont là des impressions que Dieu lui-même, sans aucune intervention de la matière, fait dans nos âmes ; et aussi me semble-t-il y avoir une grande force dans cette expression de *zópyra*, feux de la vie, par laquelle je ne sais plus quel philosophe caractérisait ces idées primitives. Elles sont de véritables jets de cet éternel foyer aux irradiations duquel l'École ne voulait ouvrir que les entendements angéliques. Si éloignés que nous nous sentions présentement de la perfection intellectuelle, ces jets divins ne pénètrent pas moins jusqu'en nous, et nous font sentir, dans la profondeur de notre essence, comme un avant-goût de la chaleur de Dieu. Tout en nous éclairant, ils nous commandent, et ils nous révèlent suffisamment de quelle source ils émanent, en nous obligeant à reconnaître ce qu'il y a d'absolu dans leur immuabilité, leur universalité, leur souveraineté. N'est-ce point là ce que saint Paul, que j'aime à vous objecter, avait confusément en vue, lorsqu'il opposait aux possesseurs de la loi écrite, c'est-à-dire transmise par les sens, les Gentils, gratifiés simplement de ces lois générales que Dieu lui-même a tracées dans tous les hommes, « qui montrent l'ouvrage de la loi écrit dans les cœurs, la conscience leur

fournissant le témoignage? » Et en effet, quand on admet tant d'impressions de Dieu dans nos âmes en ce qui concerne la charité, comment pourrait-on, sans inconséquence, refuser d'en accepter aucune en ce qui concerne la vérité ?

C'est par cette disposition que se comble l'abîme imaginaire qui, aux yeux du moyen âge, séparait l'entendement humain de l'entendement angélique, et que s'achève notre apothéose, puisqu'il nous est dès lors permis d'élever en imagination notre intelligence jusque dans le ciel. Si les anges sont divinement illuminés, nous le sommes aussi. Le jour qui règne en nous sur les vérités nécessaires nous donne un aperçu lointain du jour qui les inonde. Augmentez la splendeur des clartés métaphysiques dont nous jouissons spontanément ; étendez-les jusqu'aux régions qui, en dépit de nos efforts, nous demeurent encore obscures ; faites luire en nous, avec une vivacité croissante, les principes convenables pour que tout ce qui nous est ignorance nous devienne connaissance, et, sans avoir rien changé à nos facultés essentielles, sinon le degré de leur puissance et de leur étendue, vous nous aurez mis sur la voie qui conduit à la perfection du savoir. Souffrez qu'à votre exemple, j'invoque à mon tour, pour en faire notre symbole, ce brillant phénomène de l'aurore. A peine commence-t-elle pour nous : la plus grande partie du ciel est encore dans la nuit, et les lueurs qui nous frappent montent à peine au-dessus de l'horizon ; mais cette pénurie de lumière n'est qu'un état passager : de moment en moment, l'éclat grandit et se propage dans les zones qui, tout à l'heure, étaient encore dans la pénombre, et chassant majestueusement les ténèbres, l'illumination envahit peu à peu jusqu'au zénith. Attendons, et si Dieu nous en juge dignes, le

soleil de l'intelligence se lèvera bientôt pour nous, comme il s'est déjà levé pour ceux qui sont plus avancés que nous vers la région du matin.

Tant s'en faut, toutefois, qu'en concevant de la sorte le développement graduel du savoir chez les existences supérieures, il faille se laisser aller à penser que la lumière divine doive jamais envelopper pour elles la totalité des idées. Ce serait retomber dans la faute des scolastiques, revenir à la passiveté de l'entendement, et, par cette passiveté, à l'incorporéité. Si c'est à Dieu que remontent les vérités universelles, c'est des objets matériels que dérivent, par l'intermédiaire de la sensation, les vérités particulières. Comme les idées qui nous les représentent sont purement occasionnelles et transitoires, il n'y aurait aucune convenance ni à ce qu'elles fussent engendrées par la source éternelle, ni à ce qu'elles fussent empreintes dans nos âmes en caractères permanents. Quand il est nécessaire qu'elles paraissent, c'est par suite de quelque engagement de nos personnes avec les corps qui nous entourent, et ces corps, après leur avoir eux-mêmes donné le signal de naître, les laissent ensuite se voiler. Voyez votre ange Raphaël sur la route de Ragès avec son jeune ami, un obstacle se présente devant ses pas : en est-il averti, comme le veulent vos mystiques, par l'empreinte immuable que Dieu aurait faite, dès le principe, dans sa substance, de l'idée de cette pierre jointe à l'idée de cet instant ? Non ; mais, comme Tobie lui-même, il en est averti par les ondulations lumineuses qui, émanées de l'objet, se propagent jusque dans le domaine de sa personne, et excitent en même temps dans son esprit les idées divines au moyen desquelles il connaît l'espace et s'y gouverne ; et loin de se trouver humilié dans sa haute nature par cette manière commune de s'éclairer, il s'y

comptait au contraire, car c'est grâce à elle que son intelligence est mise en demeure d'agir, et qu'il goûte en lui-même la spontanéité de sa raison.

Voici, en effet, le plus beau de l'institution des corps, et ce qui en fait peut-être ressortir le plus éloquemment l'universalité ; c'est que cette institution n'est pas seulement le principe des illuminations sensibles, mais le mobile fondamental de l'existence de la raison. Comme c'est la raison qui noue la chaîne entre les idées occasionnelles et les idées absolues, c'est par elle que s'opère la combinaison entre ce que notre entendement reçoit des sens et ce qu'il reçoit de Dieu. Si donc, la sensation est utile à l'intelligence, c'est à condition que l'intelligence soit douée de la puissance de la raison ; et par conséquent, l'existence de la sensation, chez un être intelligent, équivaut à l'existence de la raison. Mais, au contraire, ôtez-nous les sens, supposez que nous soyons uniquement éclairés par en haut, comme il n'y a plus besoin d'aucune force d'enchaînement, toutes les idées se juxtaposant dans la même lumière, la raison cessera d'être un instrument nécessaire, et vous reconnaîtrez qu'à force de nous avoir rendus intelligents, vous nous avez dispensés de demeurer raisonnables. Aussi est-ce une conséquence devant laquelle la scolastique n'a nullement reculé. Comme elle avait fait les anges sans corps, elle a profité de l'ouverture et les a faits aussi sans raison. « Comme dans les choses qu'ils connaissent dès l'origine, par nature, dit votre docteur, les anges aperçoivent toutes les choses quelconques qui peuvent être connues dans celles-ci, ils sont nommés intellectuels. Au lieu que les âmes humaines, qui acquièrent la connaissance de la vérité moyennant un certain mouvement discursif, sont nommées raisonnables, ce qui vient de la débilité de leur lumière

intellectuelle. » Ainsi, le corps que vous affectez si habituellement de mettre en opposition avec l'esprit, loin de nuire à celui-ci, est au contraire la cause occasionnelle de l'un de ses plus admirables attributs : où il y a le corps, si l'on veut l'intelligence, il faut aussi la raison ; et à moins qu'il n'y ait le corps, l'esprit, tout brillant qu'on le fasse, demeure sans mouvement et sans conquêtes, parce qu'il est sans la raison. Donc, en liant les êtres supérieurs à des organes sensibles, nous ennoblissons implicitement leur entendement, puisqu'au lieu de la passiveté, nous leur donnons par là même l'activité volontaire, et, par cette activité, la plus ferme conscience que les créatures puissent avoir de leur personnalité.

Voyez à l'œuvre un de ces êtres sublimes, dont le simple développement de la nature humaine nous donne l'idée, et mettez en comparaison de la magnificence avec laquelle il produit en lui la lumière, l'inertie et l'impersonnalité de vos prétendus illuminés. Au lieu d'une collection de connaissances particulières toutes faites, Dieu a seulement déposé dans son sein les principes et les vertus par lesquels s'engendrent toutes connaissances, et, à l'exemple de son divin auteur, il se plaît à s'éclairer lui-même et à remplir les vastes capacités de son être d'une intarissable projection de gerbes lumineuses. A des notions primitives plus éclatantes et plus profondes, s'ajoutent, chez lui, une souveraine activité de logique et tous les trésors de détails que fournit une clairvoyance supérieure. Il abstrait, il généralise, il conclut, il associe les idées, il les revêt de toutes les perfections de la beauté ; il s'élève dans l'art, il descend dans la géométrie et la métaphysique, il rayonne à son gré sur toute la nature. Non-seulement il connaît : il invente, il imagine, il crée, et rien de

tout cela ne lui coûte ; il a les ailes du génie, et, en les ouvrant, il s'emporte où il veut dans la lumière. Comptez aussi qu'il n'est pas seul : il faut le concevoir dans une société digne de lui, jouissant d'être enseigné et s'exaltant à enseigner à son tour, épanchant les flots de son âme en toute sorte de langages et d'expressions, interrogeant non-seulement le monde matériel dans ses secrets les plus instructifs, mais interrogeant avec la même subtilité et la même aisance tous les êtres. A toutes les ressources du raisonnement, alliez dans son entendement toutes celles de l'expérience, toutes celles de la tradition, bien plus, toutes celles de la mémoire ; et quelles prodigieuses possibilités de savoir n'apercevons-nous pas de ce côté, dès que nous nous représentons une faculté de souvenir s'étendant jusqu'à la possession complète du passé ! Que d'observations réunies durant tant d'existences, au sein de tant de stations, à tant de degrés divers de la hiérarchie infinie ! Quel apprentissage de l'histoire et de la géographie de l'univers ! Quelle pratique du code des migrations et des destinées ! Quelle expérimentation des développements séculaires de l'âme, depuis cet âge d'enfance dans lequel nous sommes, jusqu'à ces âges de maturité qui nous attendent, et que, tout en les pressentant, j'essaye en vain de définir !

Voilà ce qui, dans l'étude de ces populations célestes qui nous entourent et à l'existence desquelles nous ne pouvons nous empêcher de croire, me touche bien autrement que les classifications artificielles auxquelles se plaisent vos docteurs. Du reste, je ne rejette pas absolument leur principe ; seulement, à mes yeux, la mesure des intelligences ne saurait être simplement donnée par la puissance de généralité avec laquelle sont conçues les idées, car elle dépend aussi de la

multitude de ces idées. C'est par là que je condamne votre hypothèse de trisection. Depuis la collection des principes spéciaux qui régissent chacun des innombrables détails de l'univers jusqu'au principe divin qui les résume tous dans sa suprême unité, il y a en effet une gradation infinie ; mais ces deux termes extrêmes, sur lesquels vous prétendez échafauder votre première et votre troisième hiérarchie, ne sont que des limites idéales ; et la série naturelle des créatures intelligentes, aussi peu disposée à l'infinie fragmentation des idées qu'à leur infinie concentration, est comprise tout entière dans l'intermédiaire.

Mais, à moins d'être ébloui par l'esprit de système, qui pourrait se flatter d'imiter la vérité en se représentant, sous la forme d'une série tout uniment découpée en neuf tronçons, le prodigieux ensemble de créatures qui s'agite au-dessus de nous dans l'univers ? Ne doit-on pas considérer plutôt que les êtres supérieurs se lient nécessairement les uns aux autres par toutes sortes de transitions insensibles et dans une multitude de modes, en se donnant, pour ainsi dire, tous la main, sans faire scission nulle part ? Non-seulement les cadres de la population céleste ne sont pas aussi carrément tranchés que vous les faites, mais ils ne sont pas fondés non plus sur une gradation aussi simple que vous le supposez : ici prédomine la généralité des idées ; ici, leur étendue ; ici, l'invention ; ici, les arts et la poésie ; ici, la science ; ici, le langage ; et, en dehors même des variations dans l'entendement, chez les uns, la charité et les vertus affectives prennent le dessus ; chez les autres, le caractère, le commandement, la puissance d'action ; chacun a ses qualités, chacun a sa manière spéciale d'agir et de s'élever.

Laissez-moi donc rejeter sans scrupule dans le do-

maine de la rêverie cette échelle systématique à étages ternaires, que rien ne justifie, et vous ramener en toute humilité au sentiment contenu dans cette déclaration de votre auteur préféré, à laquelle je me rallie. « Si nous connaissions parfaitement les fonctions et les distinctions des anges, nous saurions parfaitement que chaque ange a son office propre, ainsi que son rang propre, dans l'ensemble des choses, et à bien plus juste titre qu'aucune étoile, bien que cela nous soit caché. *Et si nos lateat.* » Je vous dis de même : Puisque nous ne sommes pas en état de définir les étoiles, bien que nous les ayons devant les yeux, ni de déterminer l'ordonnance qui préside à leur ensemble, n'essayons pas de dresser le recensement des êtres supérieurs, que nous voyons encore moins ; et, comme nous ne doutons pas que les astres ne soient exactement classés devant Dieu, bien que cela nous soit caché, ne doutons pas non plus que la population d'en haut ne le soit aussi. Contentons-nous, en attendant les illuminations futures, d'être en état de parvenir, par nos ressources actuelles, jusqu'aux principes généraux des différences qui doivent exister entre ces éminentes natures ; et au lieu de cet étroit système de trois chœurs à trois parties, entourant de leurs neuf essaims le trône de l'Éternel, entrevoyons plutôt, dans les profondeurs sans bornes de l'étendue sidérale, une infinité d'ordres divers, se fondant et se mariant les uns avec les autres d'une infinité de manières, formant par la complexité de leurs combinaisons le charme de ces sociétés supérieures que notre imagination cherche à suivre, et réfléchissant, chacun à son point de vue et par ses propres forces, la magnificence de l'univers et la majesté mystérieuse de son auteur.

LE THÉOLOGIEEN.

Bien que je ne tienne pas à notre statistique des anges comme à un article de foi, je suis pourtant contrarié de vous voir prendre position sur un terrain si différent de celui que nous affectionnons. Dans la grande querelle qu'ont suscitée, comme vous le savez, à l'ancienne école, à propos de l'entendement angélique, les théologiens des jésuites, vous affectez de n'être ni tout à fait pour les uns ni tout à fait pour les autres ; et l'on ne sait, pour ainsi dire, si l'on doit vous prendre pour adversaire ou pour allié. Sur les trois points fondamentaux qui sont en discussion au sein de l'Église, le degré d'universalité de la science des anges, la simultanéité des idées dans leur entendement, et le rôle de la raison dans leur intelligence, vous jetez, en effet, dans le débat, des opinions complètement à part.

Je ne veux pas entrer dans ce détail, mais je dirai seulement combien je regrette que vous soyez si formellement décidé contre nous sur le dernier chapitre ; car, tout à l'opposé de vous, qui semblez vous complaire à donner à vos êtres supérieurs une si haute raison, nous refusons, en effet, sans aucune hésitation, cet attribut aux nôtres : saisissant dans un acte indivisible, en vertu de leur illumination surnaturelle, le principe, la conclusion et tous les intermédiaires, la connaissance s'opère chez eux d'une manière simultanée, et non par enchaînement et succession, comme chez l'homme. Nos adversaires nous ont déjà bien attaqués là-dessus, mais du moins se sont-ils, en général, bornés à des partis moyens, que je ne vous interdirai pas de juger inconséquents, car, dès que l'on admet qu'il y a illumination, la raison devient évidemment superflue. La diversité même de leurs sentiments

est d'ailleurs un indice frappant de leur arbitraire. Molina, tout en soutenant comme vous que les anges sont capables de raisonnement, est d'avis qu'ils ne raisonnent toutefois que par accident ; Suarez les fait raisonner sur tout ce qu'ils n'aperçoivent pas intuitivement, c'est-à-dire, selon sa doctrine, sur les futurs contingents, sur les pensées secrètes et sur les objets surnaturels ; d'autres, enfin, déclarent que bien que, dans le fait, les anges, ainsi que nous le soutenons, ne raisonnent jamais, ces êtres excellents sont cependant libres de raisonner s'ils le veulent, et sur toute chose. Pour vous, aucun de ces atermoiements qui nous choquent ne saurait vous satisfaire ; et je ne vois, en définitive, que Scott qui ait osé s'avancer sur cette question autant que vous ; car, selon lui, les anges raisonneraient, même sur les sujets qui leur sont naturels, attendu, dit-il, que si leur entendement n'engendrait point de conséquences, on ne pourrait pas les regarder comme étant dans la jouissance d'une science véritable ; ce qui est aussi votre thèse.

La diversité d'opinion qui règne ainsi depuis longtemps parmi nous vous marque suffisamment que je ne saurais m'alarmer beaucoup de vous voir introduire, sur ces points controversés, des sentiments nouveaux, si la portée de vos principes ne s'étendait bien au delà du litige. Comme si ce n'était pas assez de changer, comme vous venez de le faire successivement, le système de la spiritualité des anges, celui de leur entendement, celui de leur hiérarchie, voici, en effet, que vous venez encore bouleverser leur immuabilité. Que vous le vouliez ou non, dès que vous appelez la raison, vous appelez implicitement le mouvement et le changement. Tout être qui fait un juste usage de sa raison est nécessairement en progrès : le cercle de ses con-

naissances s'étend, la fécondité de sa métaphysique augmente, et il est permis de penser que la force de son intelligence doit se développer par le seul fait de l'exercice qu'il lui donne. A ne considérer même qu'un simple raisonnement, la conclusion constitue, par rapport aux prémisses, un progrès manifeste ; et cette conséquence est si ferme, que l'École en fait un de ses meilleurs motifs pour dénier aux anges toute raison ; car, s'ils sont raisonnables, on ne peut plus dire qu'ils soient immuables, et dès lors il n'y a plus, à proprement parler, de nature céleste, puisque c'est l'immuabilité qui forme le caractère le plus général d'une telle nature. Après avoir détruit, avec votre astronomie, l'immuabilité de l'ordre sidéral, vous arrivez donc maintenant à détruire, avec votre logique, l'immuabilité de l'ordre spirituel, et il ne se voit plus dans l'univers un seul point fixe.

LE PHILOSOPHE.

Laissez, croyez-moi, dormir dans la poussière qui les enveloppe déjà toutes ces minuties. Le temps est venu de renoncer ici, comme sur tout le reste, à la chimère de l'immuabilité. Le mouvement des cieux, je vous l'ai déjà fait observer, vous entraîne. C'était pour se mettre en harmonie avec leur apparente fixité que vos docteurs s'étaient si opiniâtement attachés à la prétendue fixité des intelligences célestes ; mais, dès que la région d'en haut est en mouvement et en changement comme la nôtre, il n'y a plus de raison pour que les créatures supérieures ne soient aussi en mouvement et en changement comme nous : Dieu seul est immuable.

J'accepte donc tout à fait la conclusion que vous

avez fort bien déduite du principe que les êtres supérieurs ne sont pas destitués de raison : sans contredit, la perfectibilité est une conséquence logique de ce principe. Toute intelligence qui agit est par là même susceptible de se perfectionner ; et pourvu qu'elle agisse en vue du bien, elle s'améliore effectivement de deux manières, et par les bonnes habitudes qu'elle acquiert et par la grâce de Dieu qui accompagne toujours tout acte méritoire. Et de même que l'on ne peut retenir les êtres supérieurs en dehors des conditions du progrès dès là qu'on leur accorde le raisonnement, on ne le peut non plus dès là qu'on leur accorde l'actualité de la vertu : en aimant et en opérant le bien, ils méritent, et en méritant, ils s'élèvent. Osez dire que, chez les anges, l'amour de Dieu est purement passif et ne détermine aucun acte, et vous serez alors en droit de professer que, chez eux, règne la loi fatale de l'invariabilité.

Mais ce serait une thèse contre laquelle, vous le savez assez, protesterait trop éloquemment le consentement universel. Le sentiment qui, par une inspiration toute poétique, a fait éclore sur la terre l'idée de ces sublimes habitants du ciel, les a, dès l'origine, revêtus de toutes les propriétés essentielles de la vie. Sans parler de toutes les légendes dont ils sont le sujet, le nom même que vous leur attribuez atteste qu'on se les est toujours communément figurés comme des serviteurs de Dieu. Or, servir Dieu, n'est-ce pas entrer dans la conscience de ses desseins pour le salut de tous les êtres, et prendre part à leur accomplissement ? Peut-on même concevoir aucune autre manière de le servir ? Donc, si les anges sont, comme le veut l'opinion générale, des serviteurs célestes, ils coopèrent à ce merveilleux gouvernement de l'univers, auquel, malgré notre faiblesse et notre in-

dignité, nous sommes nous-mêmes associés ; et en y coopérant, ils se perfectionnent également. Aussi voyez-vous que, sous l'impression du zèle et de la promptitude de leurs actions, tous vos prophètes se sont accordés à se les peindre avec des ailes. Ces ailes ne sont pas un vain symbole. Je me rappelle à ce sujet une belle image d'Origène : il nous montre les anges, assistant avec émotion à toutes les péripéties de la généreuse mission de Jésus, enflammés de la sainte ambition de l'imiter dans son dévouement et ses mérites, et n'attendant que le signal de son dernier sacrifice pour se précipiter, à son exemple, sur la terre et en adoucir, par leur intervention, les fautes et les douleurs. Et non-seulement les imaginations n'ont pu s'empêcher de se figurer les anges se consacrant au service de l'humanité souffrante, elles se sont emportées jusqu'à les voir s'aidant noblement les uns les autres à s'élever de plus en plus haut dans la lumière, et se sont ainsi représenté la charité cherchant et trouvant son règne, même au sein des chœurs de l'empyrée, et y maintenant une activité infinie.

Le sentiment populaire est même allé plus loin encore sur ce terrain : il y a barré la route d'une manière si catégorique à vos théologiens, qu'il s'entend à peine qu'ils aient pu passer outre. Quoi de plus retentissant dans l'histoire des anges que le récit de leur chute, et quoi de plus contradictoire en même temps au prétendu principe de l'immuabilité de leur nature ! D'après la tradition à laquelle vous faites profession d'adhérer, et qui est pour vous le fondement même de la théorie du mal, il a existé un temps durant lequel les fils du jour ont vécu dans une condition morale tout à fait analogue à la nôtre ; durant lequel, soumis comme nous à la tentation, les uns ont succombé et démerité,

tandis que les autres ont mérité par leur persévérance de parvenir à une condition plus élevée qui se distingue précisément de la première par l'assurance de ne plus déchoir. Ainsi, dans cette histoire, telle qu'elle s'est finalement formulée, deux périodes distinctes : dans la première, l'idée de Dieu est encore assez confuse dans les entendements pour que le goût du péché puisse en balancer les effets ; dans la seconde, cette idée, par suite de la défaite des mauvaises tendances, se revêt d'une splendeur souveraine, la grâce augmente, et la créature n'a plus d'inclination que pour le bien. Telle est la leçon éclatante qui ressort de l'épopée de Satan ; et cette leçon revient évidemment à dire que l'histoire des êtres supérieurs est au fond la même que l'histoire de l'homme.

Aussi, après s'être tant divisés et évertués au sujet de l'immutabilité de l'entendement angélique, combien vos théologiens se sont-ils encore donné de tracas sur ce point-ci ! Il leur était bien impossible de nier que la perfectibilité ne fût dans l'essence des anges, puisque c'était en vertu même de cette perfectibilité que les anges, au dire de la tradition, étaient heureux et méritaient de l'être : que pouvaient-ils donc tenter pour empêcher l'identité de la nature humaine et de la nature angélique de se faire jour par cette nouvelle ouverture ? Rien, sinon de modifier autant que possible les apparences du mouvement par la diminution indéfinie de sa durée. C'est ce dont ils se sont, en effet, donné à cœur joie, et vous me dispenserez de vous étaler ici les longues explications des écoles sur cette période instantanée, sur ce clin d'œil, *morula*, durant lequel il fallait que les anges eussent trouvé le temps de passer du néant à la réalité, de s'illuminer, de mériter ou de démeriter, d'être jugés, finalement d'être

précipités ou béatifiés. Les uns, vous le savez, ne voulaient admettre pour tout cela qu'un seul instant indivisible ; d'autres admettaient deux instants, l'un pour la création, l'autre pour le mérite ou le démérite ; d'autres se permettaient de réclamer la bisection du deuxième instant, moitié pour le péché, et moitié pour la condamnation ; d'autres encore, plus hardis, demandaient pour le premier instant une faveur semblable, moitié pour l'introduction dans l'ordre de nature, et moitié pour l'introduction dans l'ordre de grâce. Controverses étranges, dans lesquelles se sont dépensés tant d'efforts et qui ne sont pas un des moins curieux exemples des aveuglements de l'esprit de système ! Comment éliminer, en effet, sans déraison, d'une histoire si composée l'idée de la succession et par conséquent de la durée ? Si l'instant est indivisible, nous voilà dans le manichéisme, puisque la création et le mal sont simultanés ; et s'il est divisible, que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous sommes dans le temps ; et que la mesure de ce temps soit le millième d'une seconde, ou un millier de siècles, pour l'histoire il y a de la différence, mais pour la métaphysique, c'est tout un.

Je n'ai pas besoin, d'ailleurs, de vous remonter combien sont arbitraires toutes ces spéculations de Sorbonne par lesquelles vous avez la bonté de vous laisser encore guider. L'Église ne s'est jamais prononcée à cet égard ; et s'il y a des textes de l'Écriture que l'on puisse invoquer dans un sens, il y en a d'autres qui peuvent être invoqués tout aussi bien dans le sens contraire ; ce qu'Origène résume quelque part sous une forme saisissante, en disant que l'antique serpent n'a pas toujours marché sur le ventre. La carrière est donc parfaitement libre, et je vous avoue que je me suis

quelquefois étonné que les jésuites, qui, dans leur lutte contre le protestantisme, se sont écartés de l'ancienne école sur tant de points considérables, n'aient pas jugé à propos de s'en séparer aussi sur celui-ci. Il semble que leur opposition à la doctrine du salut sans les œuvres aurait dû naturellement les conduire à réagir contre la trop grande facilité du moyen âge touchant les conditions du salut des anges. Si l'on érige en principe que les anges, par l'efficacité d'un seul acte de foi, ont pu mériter la béatitude éternelle, ne donne-t-on point par là bien de l'avantage à ceux qui prétendent qu'il en doit être de même pour les hommes, et que la foi sans les œuvres leur suffit? Pour moi, les deux doctrines vont de pair; et si vous ne voulez pas de celle des luthériens, profitez donc de votre liberté pour ne pas vouloir non plus de celle des séraphiques.

D'où je conclus, en résumé, que votre thèse de l'immuabilité des êtres supérieurs est une thèse en l'air, car elle n'a pour elle ni tradition, ni raison. Si l'on considère la question en elle-même, il appert que la perfection des créatures consistant à connaître, aimer et servir Dieu de plus en plus, plus les créatures sont élevées, plus aussi elles doivent être naturellement portées à agir, à se développer, à mériter, et plus aussi elles doivent être providentiellement récompensées par le juste accroissement de leur excellence et de leur béatitude. Si l'on considère la question telle qu'elle a été résolue d'inspiration dans les monuments primitifs auxquels l'Église se réfère, on voit que la nature des anges a été unanimement estimée perfectible, puisque après avoir commencé par être faillible comme la nôtre, elle serait devenue digne de parvenir, comme nous l'espérons aussi pour la nôtre, à l'infailibilité; et il y aurait manifestement contradiction à ce que cette na-

ture, ayant eu la capacité de se perfectionner dans sa période d'enfance, en fût dépouillée dans sa période de gloire, car mériter de ne plus mériter serait bien une peine et non pas une récompense.

Professez donc avec nous l'universalité de la loi du progrès. Toutes les créatures qui vivent dans la lumière et dans la liberté, les supérieures non moins que les inférieures, lui sont également soumises, et c'est même dans le ciel, bien plus encore que sur la terre, qu'elle a son règne. La plus grande différence qu'il y ait entre les bienheureux et nous, consiste en effet en ce qu'ils obéissent absolument à cette loi, tandis que nous ne la suivons encore qu'en chancelant. Comme nous, ils seraient parfaitement libres de s'en écarter, s'il leur plaisait; mais ils sont animés d'une telle horreur du mal, que leur volonté ne sait plus admettre que le bien, et que la tentation est, par conséquent, sans aucune prise sur eux. Ils éprouvent pour la moindre défaillance la même aversion que tout honnête homme éprouve, parmi nous, pour certains actes qu'il se sent tout à fait assuré de ne jamais commettre, fussent-ils demeurer secrets et impunis, tant ils sont antipathiques à sa nature. Leur vie a beau s'épancher continuellement en toutes sortes de pensées, de passions et de mouvements, ils demeurent toujours dans la plénitude de la vertu comme dans celle de l'intelligence. Au lieu d'être confuses, hésitantes, souvent rétrogrades comme les nôtres, leurs démarches sont toujours droites et en avant. Entraînés par la grâce qui, d'accord avec leurs propres tendances, rayonne en eux souverainement, ils n'aiment que ce qu'aime Dieu, et ne connaissent désormais d'autre destinée que de toujours monter sans jamais choir. Moralement parlant, c'est cette assumption infinie qui fait le ciel.

LE THÉOLOGIEN.

Êtes-vous résolu à faire disparaître la classe des anges? Il n'y a plus chez eux, selon vous, ni spiritualité, ni illumination, ni fixité. Ils agissent, comme nous, au moyen d'un corps disposé à leur convenance; ils font usage, comme nous, de la raison; il se développent et s'élèvent, comme nous, par le bon emploi de leur vie. Au delà de leur supériorité, je ne leur vois jusqu'ici d'autre avantage sur nous que leur impeccabilité. Reste la pureté originelle. L'admettez-vous? Reconnaissez-vous qu'il existe des créatures que le péché n'a jamais déformées? Expliquez-vous sur ce point. C'est ce qui décidera s'il existe réellement pour vous d'autres habitants du ciel que les saints; car, tout ce que vous avez jusqu'ici attribué aux anges est identique avec ce que vous avez précédemment attribué aux âmes humaines dans leur état d'immortalité bienheureuse. A moins donc que vous ne confessiez qu'il y a des êtres qui, à la différence des hommes, ont persévéré dans le bien depuis leur origine, je vous refuse le droit de caractériser vos anges par un nom propre, et de par l'autorité même du consentement universel, je vous condamne.

LE PHILOSOPHE.

J'ai déjà répondu implicitement à la question que vous m'adressez en ce moment; j'ai dit, en effet, que le premier homme, bien que sollicité par ses instincts, avait été parfaitement libre de ne point céder à cette tentation. S'il n'avait point cédé, son développement se serait donc opéré par une voie différente de celle qu'il a suivie, et dans laquelle il ne nous a attirés qu'en

raison de ce que nous avons primitivement succombé nous-mêmes comme lui ; il aurait poursuivi ses progrès dans le bien, au lieu de les poursuivre dans la condition de failli et de pénitent, et son histoire serait exactement la même que celle dont votre tradition fait le privilège des anges. Donc, en ce sens, si les hommes sont libres, il faut dire que les anges sont possibles.

A Dieu ne plaise, en effet, que j'imité ces philosophes qui, généralisant sans fondement ce qu'ils observent sur la terre, font du mal la condition nécessaire du bien ! Ne voulant ni du péché originel, ni de la préexistence, et se bouchant les yeux sur l'abîme béant du manichéisme, ne sont-ils pas allés jusqu'à dire « que s'il n'y avait pas de mal, il n'y aurait pas de dévouement moral, et que ce monde serait mal adapté à la destination de l'homme ! » Comme si la source du mal se confondait avec la source du bien ; comme si Dieu avait engendré la peine avant que l'homme eût engendré le péché ; comme si, dans son infinie bonté, il n'aspirait pas à voir toutes ses créatures s'élever à lui dans l'innocence et la béatitude ; et comme si, dans son infinie puissance, tout en leur donnant la liberté, il ne leur avait pas assuré la possibilité de se perfectionner sans sortir du bien, lui qui la leur assure alors même qu'elles ont eu le malheur de se jeter dans le mal ! Si donc la souffrance nous est actuellement nécessaire, c'est nous-mêmes qui en sommes cause, et non pas Dieu. L'amour de Dieu et du prochain, pour produire de bonnes œuvres, et par ces bonnes œuvres, l'épanouissement de l'âme, n'a nul besoin qu'aucun tourment le stimule. Le dévouement aux desseins de la Providence, l'assistance envers ceux qui sont au-dessous de nous, l'émulation à l'égard de ceux qui nous dominent, la conspiration avec tous ceux qui tra-

vailent, suffisent parfaitement à l'entretien de toutes les vertus ; et le mal n'est pas plus nécessaire à leur activité sur la terre que dans le ciel. Donc, la souffrance ne fait point partie de l'institution primitive de l'univers, et n'intervient dans son histoire qu'en seconde ligne, avec un caractère de contingence, en qualité de correctif des troubles occasionnés par la liberté donnée aux créatures. Donc aussi, sur ce terrain, loin de vous faire résistance, je vais plus loin que vous, puisque je conclus que, dans la prédestination de Dieu, tous les êtres intelligents sont des anges.

Mais, me direz-vous, ce n'est pas assez que des créatures étrangères à tout péché soient possibles. Existe-t-il, en réalité, de telles créatures ? Je l'espère et veux le croire ; il ne me paraît nullement vraisemblable que parmi ces infinités d'âmes qui entrent en pleine innocence dans l'univers, il n'y en ait point qui réussissent à tirer parti de leur liberté de manière à demeurer, sans faillir, dans le droit chemin ; et n'y eût-il qu'un seul exemple de persévérance pour des milliers d'égarés, voilà des infinités d'immaculés qui se présentent. Bien qu'à la rigueur, il faille reconnaître que, la question ayant dépendu dans tous les mondes, comme dans celui-ci, de l'emploi du libre arbitre, la logique n'a pas le droit de rien formuler, cependant le doute est difficile, car le sentiment de la bonté divine, qui n'a pas dû rendre l'épreuve tellement périlleuse, nous entraîne, pour ainsi dire instinctivement, à l'affirmative ; et aussi, pour ma part, vous prêtée-je les mains, sur ce point, bien volontiers.

Toutefois, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en faire autant d'étalage que vous en avez l'habitude. Je me figure que, dans les hautes préoccupations qui les animent, les grandes âmes ne s'arrêtent pas à un

compte si minutieux des accidents de leur enfance, Devant les splendides horizons que l'immortalité leur ouvre et au milieu de la pleine lumière où elles sont engagées d'ancienne date, le champ lointain des épreuves ne doit guère, ce me semble, leur faire d'autre effet que celui d'une courte introduction devant un poème sans fin. Dans la hiérarchie du ciel, comme dans celle d'une armée, c'est d'après leur valeur actuelle et non d'après le tableau de leur avancement dans les grades inférieurs, que les dignitaires prennent rang. Et d'ailleurs, puisque l'on mérite toujours et que l'on se perfectionne à mesure que l'on mérite, ne se peut-il pas qu'il y ait, dans les zones sublimes de l'univers, des âmes qui, n'y étant parvenues qu'après de longues agitations dans les zones moyennes, aient cependant fini par s'y élever, en dépit des égarements de leur passé, à des positions tout à fait culminantes? C'est ce que vous imaginez vous-même à l'égard des saints, puisqu'une fois réconciliés, leurs erreurs, selon vous, sont en oubli. Si les erreurs sont en oubli, rien ne doit donc plus distinguer ceux qui ont failli dans leur enfance, de ceux qui ont eu l'avantage de n'y point faire de faux pas ; et l'Évangile doit être pris à la lettre, en effet, quand il dit en parlant des élus : *Similes erunt angelis* ; les anges et les saints seront semblables, et il n'y aura pas deux castes dans le ciel.

Il y a même une dernière considération qui devrait vous paraître décisive : c'est qu'entre les épreuves accomplies dans l'innocence et les épreuves accomplies dans la plénitude du péché, il y a évidemment une gradation insensible, et qu'il n'est pas à croire que la justice divine mette un abîme entre une fidélité imperceptiblement troublée un seul instant et une fidélité sans défaut. Il n'y avait que le caractère de l'incorporéité

qui fût capable d'instituer une démarcation formelle entre la nature des anges et celle des saints, et dès que ce caractère sévanouit, les deux natures, différenciées seulement par des accidents de conduite, rentrent dans les lois d'une stricte identité. Du reste, quelle différence y a-t-il entre les conditions du perfectionnement des âmes dans l'état d'innocence et celles de leur perfectionnement dans l'état d'humanité? A quel point du développement moral les lumières de Dieu éclatent-elles dans les entendements avec une puissance assez triomphante pour que toute tentation s'amortisse et que l'impeccabilité soit acquise? Après quels efforts et après quel temps de persévérance ce divin résultat se produit-il? Quels sont, dans l'innombrable variété des mondes, les innombrables variétés de l'épreuve, tant pour les innocents que pour les coupables? A ces questions et à tant d'autres qui s'élèvent à l'envi touchant ces êtres sublimes, que pouvons-nous répondre de mieux que ces judicieuses paroles de la Sagesse, nous qui ne connaissons pas même tous les secrets de notre préparation présente: « Nous regardons comme difficile de juger des choses de la terre, et nous trouvons avec peine les choses qui sont devant nos yeux : mais qui pourra pénétrer celles qui sont dans le ciel ! »

LE THÉOLOGIEN.

A merveille ! Vous vous regardez comme délivré de cette chimère des esprits, dont vous ne voulez à aucun prix, et cependant vous avez maintenu, d'une manière générale, la croyance aux natures angéliques, croyance que le sentiment unanime des nations vous recommandait si expressément. Vous entrevoyez avec satisfaction dans les zones les plus splendides de votre ciel des

êtres supérieurs à nous par le degré de leur intelligence, de leur activité, de leur béatitude, par la grandeur et l'infaillibilité de leurs vertus, même par la pureté de leur vie dans tous les temps. Mais ne chantez pas encore victoire, je vous prie : le sentiment universel ne témoigne pas seulement en faveur de l'existence des anges, il témoigne avec la même force en faveur de leurs apparitions sur la terre, et s'il a de la valeur pour le premier des deux faits, il faut qu'il en ait autant pour le second. Ainsi, les êtres supérieurs ne sont pas fixés, comme il vous plaît de le supposer, dans des résidences spéciales ; ils sont les messagers du Seigneur ; le Seigneur les envoie où il l'entend, même parmi nous ; et cette facilité d'aller du ciel à la terre, et de la terre au ciel, en se revêtant de toutes les apparences qui leur conviennent, oppose à votre naturalisme une preuve assez frappante pour que je n'en veuille pas d'autre. Ou taxez d'imposture tous ceux qui affirment avoir vu ou entendu des anges, et alors vous avez le même droit contre tous ceux qui ont observé des phénomènes que vous ne connaissez point par votre propre expérience ; ou reconnaissez qu'il faut se faire de la nature des anges une idée beaucoup plus déliée que celle dont vous vous contentez, quand vous nous les représentez poursuivant en paix, sous les organes qui leur sont propres, le développement de leur vie dans le cercle des sphères supérieures. Et d'ailleurs, j'ose presque le dire, quel intérêt auraient pour nous les anges, si Dieu n'avait voulu qu'il y eût un commerce continuël entre eux et nous ? Lors même qu'à l'aide de ces sensations transcendantes dont il vous plaît de les gratifier, il ne serait pas physiquement impossible qu'ils nous aperçussent de loin, que nous importerait de leur servir ainsi de spectacle, si, en définitive, les propriétés

de leur essence ne leur donnaient le moyen d'agir sur nous, de converser avec nous, de nous encourager, de nous aider? Voilà pourquoi les anges n'ont point de corps : c'est afin que devant leur vol sublime, il n'y ait point de distance, et que, toujours présents où Dieu le veut, ils puissent être à notre égard comme la pensée de Dieu.

LE PHILOSOPHE.

N' imaginez pas que je m'inscrive en faux contre tant d'autorités qui témoignent en faveur de l'apparition des anges : il n'en manque pas dont la sincérité est incontestable, et auxquelles je crois aussi volontiers que je croirais à ma propre expérience. Mais la question n'est pas de savoir si l'on a vu des anges, mais de savoir de quelle manière on les a vus. On peut voir suivant deux modes bien différents, l'un qui affecte l'imagination, l'autre qui affecte les sens; l'un, purement subjectif, se rapportant à une idée qui fait effervescence en nous; l'autre à un objet situé formellement en dehors de nous; l'un qui se nomme vision, l'autre qui se nomme réalité. Auquel de ces deux modes les angélophanies appartiennent-elles? Voilà ce qu'il faudrait décider, avant de se permettre de tirer d'un tel fait aucune conclusion dogmatique.

Je ne veux pas mettre ici en ligne toutes les raisons qui nous doivent persuader que les apparitions ne sont jamais qu'un simple phénomène psychologique prenant naissance dans les âmes surexcitées; mais je vous demanderai seulement s'il ne vous semble pas en dehors de toute sagesse, comme de toute mesure, que Dieu aille déranger les êtres les plus haut placés dans les magistratures de l'univers, pour des effets auxquels il lui est si facile d'arriver par une simple détente des

ressorts naturels de l'imagination ? C'est ce qui doit surtout vous frapper quand vous vous mettez devant les yeux le peu de valeur des actions sur lesquelles roulent d'ordinaire ces événements. Certes, je porte une estime profonde au livre de Tobie, et quand je veux prendre une impression vive de la distance qui sépare l'antiquité hébraïque de l'antiquité grecque et romaine, je ne trouve nulle part dans la Bible une plus pure leçon de piété, d'humanité, de chasteté, d'honnêteté ; mais de se persuader que l'archange Raphaël, l'un des sept qui se tiennent devant le trône de Dieu, selon l'expression du narrateur, se soit démis des sublimes fonctions dans lesquelles il faudrait se le représenter, afin de venir sur la terre faire le métier de guide sur les grands chemins en faveur d'un jeune homme, et l'aider dans ses affaires matrimoniales et ses commissions de commerce, c'est à quoi je ne puis admettre qu'un esprit sensé condescende jamais. Et me direz-vous qu'il n'est pas défendu de penser que le livre de Tobie est une moralité poétique dans laquelle le personnage de l'ange n'est qu'une allégorie ? Mais, c'est justement où je vous attends ; car je vous répondrai que dans la plupart des histoires d'apparitions, le rôle des anges n'est pas plus sérieux, et que si vous le jugez fictif dans Tobie, vous devez juger qu'il n'a pas plus de réalité dans toutes les relations du même genre, encore qu'il puisse y reposer, non plus sur des légendes, mais sur des témoignages aussi authentiques et aussi conyaincus qu'on le voudra.

S'il nous est parfois utile d'élever nos âmes par la contemplation des intelligences supérieures, tâchons du moins de ne donner à ces êtres célestes que des missions dignes d'eux ; habituons-nous, en les suivant en esprit, à faire monter, jusque dans les hauteurs du ciel, nos sentiments et nos pensées ; et n'employons,

pour nous les peindre, que ce qu'il y a de plus divin dans nos imaginations et dans nos cœurs. Ce n'est qu'à cette condition que cette partie si délicate de la religion nous deviendra profitable. Permettez-moi seulement de vous rappeler à ce sujet deux mots du docteur angélique, dans lesquels je trouve une ouverture bien plus profonde que dans tous les récits d'apparitions qui nous sont faits dans la Bible et dans les Vies des saints : c'est à propos de l'étymologie des noms de Séraphin et de Chérubin : « Par là, dit-il, en parlant du premier de ces noms qu'il rapporte à l'idée du feu, est signifiée l'action que les anges de cet ordre exercent avec puissance sur ceux qui sont au-dessous d'eux, en les excitant à une ardeur sublime et en les purifiant par l'incendie. » Et pour les chérubins, qu'il rapporte à l'idée de la science : « Contemplant en Dieu même, dit-il, la beauté de l'ordre des choses qui dérive de lui, et remplis par cette divine connaissance, ils en font sur les autres une effusion abondante. » Voilà, en effet, des sources inépuisables de services proportionnés à la dignité des anges ! Ces hautes existences concourent au mouvement de l'univers, non point, comme se le figuraient les anciens, en manœuvrant les astres, mais en faisant rayonner au-dessous d'elles les éclatantes lumières qui les remplissent, en enflammant les cœurs de tendresse et de piété par leurs exemples, en activant partout le perfectionnement des âmes et des mondes. C'est dans cet esprit qu'il faut généraliser ce que votre théologie nomme leurs apparitions. Peut-être leur est-il donné en effet de faire apparition à volonté, tantôt dans une de ces sphères magnifiques qui nagent dans les hautes régions de l'éther et tantôt dans une autre, de s'y incarner, de s'y associer pour un temps à la vie commune dans les vues de lumière ou de charité que vient d'indiquer

vosre docteur ; puis, leur mission terminée, laissant là, peut-être à volonté également, l'appareil organique qu'elles s'étaient momentanément approprié, elles s'élançeraient pour aller, de la même manière, éclater quelque autre part dans le ciel. Les possibilités à ce sujet sont si vastes, que l'imagination peut hardiment y déployer ses ailes. Mais lors même que notre monde serait d'une condition trop inférieure pour convenir à de si sublimes épanouissements, comment pourriez-vous dire que la nature angélique n'aurait nul intérêt pour nous ? N'est-ce pas demain, peut-être, que vous pouvez être jugé digne d'aller rejoindre ces êtres excellents dans leurs heureuses demeures ? Pour moi, je l'avoue, c'est une de mes joies les plus pures de penser que je suis propre à être un jour appelé à prendre place dans de telles sociétés, à jouir de la conversation et de l'amitié de tant de grandes âmes inconnues, à me développer par leurs conseils et leur imitation, à m'initier, grâce à elles, aux secrets transcendants de l'univers.

Mais, sans avoir même besoin de sortir de ce bas monde, ne peut-on s'y représenter des missions angéliques plus réelles et plus dignes que les éphémères apparitions de fantômes dont vous parlez ? Prenez pour type cette belle et sérieuse mission du Crucifié, telle que nous la définit saint Paul : « Il s'est effacé lui-même, acceptant la forme de l'esclave. » Je me plais, en effet, à me représenter les êtres supérieurs, sollicités par les voix de la charité, implorant de la Providence, comme une faveur, la faculté de descendre dans les basses sociétés, s'y incarnant, s'y confondant, s'y dévouant jusqu'à en partager les misères, et jouissant en eux-mêmes, et de se sentir les ministres de Dieu dans cette servitude, et de mériter devant lui par cette immolation prémé-

ditée de leurs personnes ; et bien qu'en général, il faille regarder la masse des habitants de la terre comme condamnée par son imperfection et ses démérites à cette triste résidence, je ne sais si quelques âmes élevées au-dessus de la condition commune ne l'ont point ainsi quelquefois traversée. Du moins ne me répugne-t-il point de voir sous cette apparence sublime tant d'illustres génies qui ont laissé parmi nous, en sillons de lumière ineffaçables, les traces de leur passage, et d'y comprendre même tant de saintes et modestes natures, qui, dans le sexe féminin surtout, n'ont marché sur la terre qu'en consolatrices et bienfaitrices : *Pertransiit benefaciendo.*

LE THÉOLOGIEN.

Sans accéder à ce dernier point de vue, qui n'est qu'un complément de vos idées sur la préexistence, on pourrait y trouver de l'intérêt et de la nouveauté. Au lieu de nous obliger, ainsi que le faisait Origène, à considérer indistinctement tous ceux qui souffrent avec nous dans cette vallée de larmes comme des criminels qui ont mérité leur supplice, il nous permet de soupçonner çà et là, dans le milieu du genre humain, des âmes d'élite qui ne portent leur chaîne que volontairement et par commisération, à l'image de celles qui, sous nos yeux, se sont quelquefois dévouées à vivre dans la compagnie des plus vils condamnés, en vue de parvenir à les édifier ; et j'espère aussi que votre philosophie voudra bien se donner ainsi ouverture, en même temps que sur la mission de Jésus-Christ, sur la mission de sa céleste mère, sœur des anges. Ce ne serait même point assez ; car, ne dussiez-vous voir dans cette angélique nature qu'un symbole, dussiez-vous

même en conclure que, sans s'astreindre à des réalités historiques, la religion, comme la peinture et la statuaire, résume volontiers ses idées dans des figures emblématiques, j'aurais voulu, de plus, que vos principes, au lieu de tendre à l'exaltation du type androgynique, vous eussent permis de maintenir avec nous, contre tant d'esprits ténébreux, la justesse de cette exclusive apothéose du type virginal.

Mais, en laissant même de côté le fait des apparitions, qui, vous le reconnaissez, n'a jamais eu dans notre histoire qu'une valeur secondaire, pourquoi les anges, sans se révéler à nous par aucun effet sensible, n'exerceraient-ils pas sur nos âmes, et, par suite, sur nos destinées, de secrètes et incessantes influences? C'est ici, surtout, que le principe de la spiritualité de leur essence nous est utile; et ce n'est pas sans raison que nous en avons fait le fondement de la théorie, puisqu'il est le fondement même de la pratique. Le livre de Tobie me paraît mériter d'être entendu dans un sens bien autrement profond que celui d'une simple moralité : considérez-le, si vous tenez à le comprendre, comme la mise à découvert des rapports occultes qui existent chez tous les hommes entre l'âme et l'ange que la Providence a spécialement commis à sa garde. C'est l'ange qui inspire à toute âme, comme au jeune Tobie, toutes ses bonnes pensées, même dans les détails les plus familiers de la vie, qui combat en sa faveur les machinations du démon, à mesure qu'elles la menacent, enfin qui lui sert d'intermédiaire à l'égard de Dieu, et porte jusqu'aux pieds de la Majesté infinie les prières et les actions de grâces qui naissent dans ces bas-fonds où nous sommes. « Quand tu priais avec larmes, dit Raphaël au vieux Tobie, j'ai offert tes prières au Seigneur. »

Souffrez que, pour donner plus de force à la pensée que je vous indique, je me couvre ici des éloquentes paroles de Bossuet dans son sermon sur les anges gardiens. « Quand vous offrez à Dieu vos prières, nous dit ce théologien, quelle peine d'élever à lui vos esprits! Au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux! Combien de vaines imaginations, combien de pensées vagues et désordonnées, combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse pour en interrompre le cours! Étant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière foible et languissante qui, parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, a peine à sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Chrétiens, qui pourroit le croire? Sans doute, elles retomberoient de leur propre poids, si la bonté de Dieu n'y avoit pourvu. Je sais bien que Jésus-Christ, au nom duquel nous les présentons, les fait accepter. Mais il a envoyé son ange, que Tertullien appelle l'ange d'oraison... Cet ange vient recueillir nos prières, et « elles montent, dit saint Jean, de la main de l'ange jusqu'à la face de Dieu! » Voyez comme elles montent de la main de l'ange : admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange, se joignant à nous et aidant, par son secours, nos foibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les animer. »

LE PHILOSOPHE.

Voilà, sans contredit, d'éclatantes paroles : elles m'ont frappé comme un écho lointain du langage biblique; mais je n'y ai reconnu, je dois le dire, le sou-

venir de l'Évangile que dans une parenthèse timide. Néanmoins, toute modeste qu'elle soit, cette simple réserve fait crouler à elle seule toute votre théorie. « Je sais bien, dit votre théologien, que Jésus-Christ, au nom duquel nous présentons notre prière, la fait accepter. » Si vous savez que le médiateur suffit, à quoi sert l'ange? Ne voyez-vous pas que la croyance à ces intercesseurs mystiques n'avait pris cours chez les Juifs, à qui vous l'avez inconsidérément empruntée, que parce que le type de Jésus-Christ ne s'était point encore mis en lumière, et qu'écrasées par le sentiment de l'absolu divin, les âmes étaient dès lors invinciblement portées à se réfugier sous l'abri de quelque protecteur idéal. De même qu'après la captivité d'Égypte, Israël, n'osant soutenir le terrible rayonnement de Jehovah, s'était retranché derrière Moïse et les grands prêtres, de même, après celle de Babylone, se rangea-t-il, avec un égal empressement, sous le patronage des anges. Il faut lire les rabbins pour avoir idée de ce déluge : non-seulement chaque individu, mais chaque vertu, chaque nation, chaque ville, chaque maison, chaque phénomène reçut son ange; et plus encore que son ange, son démon. De même qu'aux yeux du polythéisme, la nature entière avait fini par se peupler de faux dieux, de même, commença-t-elle à tourbillonner, pour le judaïsme égaré, parmi ces milliers d'habitants imaginaires du ciel et de la terre, flévreux enfants d'une piété affamée et insuffisamment nourrie. Mais un christianisme plus éclairé et moins crédule que celui du moyen âge ne prendra-t-il pas la force de faire définitivement justice de ces superstitions inutiles? C'est ce dont vous me permettrez de demeurer parfaitement convaincu; et d'autant mieux, que la croyance des anges gardiens, si je dois ici vous le rappeler,

est une croyance de fantaisie et que l'Église n'impose point.

J'imagine d'ailleurs que vous devez d'autant moins tenir à cette étrange doctrine qu'elle n'est pas plus au cœur de votre tradition qu'elle n'est au cœur de votre dogme. Ce n'est pas en terre sainte qu'il faut aller pour en découvrir les origines, c'est en Médie et au delà; et aussi me paraît-il bien à propos que ce soit justement dans ces pays-là que votre légende conduise le jeune Tobie. Ces pays n'étaient pas étrangers à son guide, car les anges gardiens ne sont au fond que les férouers de l'antique mazdéisme. Ouvrez les Naskas, et vous y verrez, dans leur splendeur primitive, tous ces fantômes. Comme l'ange Raphaël, ils présentent à Dieu les prières de l'homme; comme lui, ils veillent sur le juste et lui donnent la paix, la pureté, l'intelligence et la santé; comme lui, ils combattent résolûment les démons et mettent à néant leurs hostilités et leurs embûches. « J'invoque et je célèbre, dit le Vendidad, les purs férouers, forts et bien armés, les férouers des héros de la première loi, les férouers de mes proches, le férouer de ma propre âme. » Le nom de ces anges revient continuellement dans la liturgie; ils sont comparés à l'oiseau qui plane dans le ciel, et qui, toujours en éveil, se précipite au secours de l'âme fidèle, dès que celle-ci l'invoque. « Que les férouers, dit l'officiant, écoutent favorablement dans ce lieu celui qui veut leur plaire! Qu'ils prononcent des bénédictions sur le pur et sur le saint! Qu'ils produisent pour lui le bien! Qu'ils partent d'ici satisfaits et qu'ils portent avec magnificence nos prières au grand Ormuzd et aux Amshaspands! » Je n'ai pas besoin de multiplier davantage les citations; vous avez suffisamment reconnu vos ministres célestes, vous pouvez même trouver parmi

eux le modèle des grands intercesseurs féminins, et vous les voyez ici dans leur vraie patrie et sous leurs traits natifs.

Seulement, avant de dire adieu à l'Orient, permettez-moi de vous soumettre encore une parole que je trouve dans le Décatir, et dont l'éclat me plaît : « Tout ce qui est sur la terre est l'ombre de quelque chose qui est dans les sphères supérieures; cet objet lumineux est l'ombre d'une chose qui est encore plus lumineuse que lui, et ainsi de suite jusqu'à moi, qui suis la lumière des lumières. » Il me semble que cette parole me met sur la voie de ce que j'ai à cœur d'ajouter pour en finir avec la question que vous avez soulevée : c'est qu'il n'y a qu'une manière de donner un tour sérieux à la croyance des anges gardiens, laquelle consiste à les considérer, non point comme des êtres réels, mais comme les types divins de tous les êtres. Mais aussi est-ce quitter la région dont il s'est agi jusqu'ici dans notre entretien, pour entrer dans la pure région des idées. En ce sens, j'en conviens, l'ange gardien n'est plus une illusion; je consens volontiers à le définir en disant qu'il est la pensée particulière que Dieu a eue en vue quand il a créé chacun de nous; et non-seulement cette définition me satisfait par sa lumière, mais elle me satisfait aussi par son accord avec l'antique doctrine de nos druides sur l'Awen, ce principe sacré de la personnalité et de l'avenir céleste de tout homme. Interprétons de la sorte la sentence de l'Évangile au sujet de la dignité des petits enfants : « Leurs anges voient la face de Dieu, » et cette sentence devient aussi vraie qu'elle est sublime. Comme nous sommes tous appelés à la perfection, nous avons tous, en Dieu, un idéal parfait, et c'est d'après cet idéal que nous devons tendre à nous gouverner dans les épreuves

de la vie. Grâce à lui, nous pouvons les traverser avec toute l'élévation désirable. Au lieu de dépenser nos efforts à lutter terre à terre, employons-les à planer un instant, à l'image de ce patron céleste, au-dessus de notre position effective, et nous triompherons sans peine de tout ce que notre condition nous oppose d'éphémère et de bas. Pour moi, j'en déduis une des règles de conduite les plus héroïques que je connaisse, et que je formule ainsi : Quelque abattu que tu sois par les difficultés de la vie, ose t'asseoir en imagination sur les marches du trône de l'Éternel, et contemple de là les mouvements du monde et de toi-même.

LE THÉOLOGIEN.

Laissez là, je vous prie, toute cette philosophie, et venons au fait. Le fait, dans son expression la plus ferme, c'est de savoir si, en définitive, les êtres supérieurs nous sont bons à quelque chose. Or, s'ils ne sont pas libres d'aller et venir entre la terre et le ciel, de pénétrer nos pensées et de nous communiquer en retour leurs influences, il est clair qu'ils ne nous servent à rien, et que leur idée, inutile à notre salut, forme tout au plus un objet de curiosité pour les esprits désœuvrés : ce sont tout simplement des saints étrangers à la terre. Voilà pourtant la conclusion finale de votre prétendu principe de la corporéité angélique. S'il ne détruit pas absolument les anges, du moins, je le répète, les détruit-il relativement à nous, ce qui, pour la pratique, est tout à fait la même chose. Plus de fêtes des anges ! Vous donnez la main aux protestants, qui ont la sécheresse de proscrire de leur culte cette sainte commémoration ; vous faites plus, vous qui te-

nez tant à la tradition universelle, vous rompez net avec elle, puisque, de votre aveu, les peuples les plus religieux ont constamment manifesté le besoin d'élever leurs esprits au-dessus de la terre par la contemplation plus ou moins assurée de ces natures supérieures. Ainsi, au point de vue de la liturgie, qui est après tout le plus essentiel, puisqu'il règle non pas seulement les connaissances, mais les sentiments et les mœurs, tout revient à ce principe de la corporéité des natures célestes, que vous prétendez introduire malgré nous, et qui, en dernière analyse, vous abat.

LE PHILOSOPHE.

A Dieu ne plaise que je sois réduit à accepter votre arrêt dans sa pleine rigueur ! La commémoration des anges m'a toujours semblé une des plus belles ouvertures que nous ayons vers le ciel. S'il nous est utile de conserver l'histoire des grands hommes qui ont laissé sur la terre le souvenir de leurs vertus et de leurs bienfaits, ne nous le serait-il pas bien davantage de posséder l'histoire de ces êtres, plus excellents encore, qui poursuivent leur vie dans tout l'éclat de la lumière et de la grâce, et dont nos plus admirables modèles d'icibas ne sont que d'imparfaites copies ? A défaut d'une connaissance plus précise, nourrissons-nous donc, autant que nous en sommes capables, du sentiment général de leur existence. Honorons nos grands hommes dans leur vie terrestre ; honorons-les plus encore dans les perspectives poétiques de leur destinée céleste ; mais en même temps honorons dans sa totalité cette grande hiérarchie dans le sein de laquelle s'engagent continuellement les saintes âmes que la mort détache de la terre. Sa pensée, je l'avoue, met en vibration tout

mon être, lorsque, les yeux plongés dans les profondeurs du ciel, j'arrive peu à peu à me représenter fortement que ces profondeurs sont le siège d'une infinité de sociétés angéliques. Je ne suis pas seulement frappé de la prééminence de ces frères inconnus, je le suis tout autant de l'immensité de la multitude qu'ils composent et qui occupe secrètement tous ces espaces dans lesquels mes sens, dans leur impéritie, ne savent me découvrir que des étoiles. C'est pour moi un grand sujet d'édification de sentir que ce sont ces natures magnanimes qui constituent la population principale du firmament, tandis que nous, et tous ceux qui avec nous sont encore dans la période de transition et d'épreuve, ne formons, en regard de cet ensemble, qu'une minorité presque insensible. Entrevu ainsi, le firmament devient incomparablement plus admirable à mes yeux, car je ne l'aperçois plus seulement dans la splendeur de tant de millions de soleils qui l'inondent, mais dans celle de la beauté morale dont il est plein. L'ambition de m'élever dans ces rangs supérieurs m'envahit d'autant plus vivement, qu'ils m'apparaissent comme formant la condition la plus générale de ce merveilleux univers, et je m'associe autant que je le puis d'ici-bas, dans le plein épanouissement de mon cœur, à ceux qui, d'abîme en abîme, jusqu'aux dernières limites de l'infini créé, chantent en ce moment même, autour de nous, l'auteur de tant de magnificences et de tant de bienfaits.

Et pour en venir maintenant à la question pratique dans laquelle il vous plait de résumer toute cette discussion, ai-je besoin de vous dire que je suis bien éloigné de condamner en principe votre fête des anges? Tant s'en faut que je me plaigne de vous voir accorder une trop large part dans votre liturgie à la mémoire des grandes âmes dont la vie s'écoule dans les horizons

supérieurs à la terre; je vous accuserais plutôt de trop de parcimonie. Il y a bien plus d'animation sur ce sujet dans les sentiments populaires. Voyez avec quel empressement les habitants de nos campagnes ont partout relevé cette fête de la Saint-Michel, si peu considérable aux yeux de la dogmatique, mais qui, par la singularité même du personnage qu'elle célèbre, a pris, dans les habitudes rurales, une importance presque égale à celle de Pâques ou de Noël. Certes, je ne dis pas que l'image de l'archange, telle que vous la dessinez, fasse voir bien clair dans le ciel à vos disciples; mais elle n'est cependant pas inutile pour leur donner une impression essentielle, qui, autrement, leur ferait défaut, dans votre enseignement. Ils comprennent vaguement, en agitant cette bannière, qu'il y a au-dessus de leurs têtes, parmi les feux des étoiles, des êtres qui n'ont jamais appartenu à la terre et tout autres que les hommes, doués d'une organisation différente et plus puissante, beaux, radieux, souverainement actifs, cuirassés contre les atteintes du mal, armés pour la lutte, ne se bornant pas, comme les prêtres, à réciter des prières, mais sachant au besoin tirer l'épée pour la cause de la justice et de la vérité : *Michael et angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat et angeli ejus*. Les héros reparaisent, et le Gaulois se reconnaît. Je me garde donc de condamner; mais à condition de ne tenir, toutefois, cette mythologie que pour un enseignement provisoire, dont l'avenir, mieux inspiré par la science et par le génie national, fera sans doute justice, et dont il nous est permis de préparer dès à présent la réforme.

Remarquez, en effet, puisque nous sommes descendus peu à peu du tribunal de la philosophie à celui des paysans, que ce jury populaire vous condamne égale-

ment. Essayez d'ôter à vos anges leurs harpes, leurs ailes et leurs épées, et de prêcher à nos campagnes votre système des esprits séparés, le bon sens public vous répondra : on ne croit aux anges qu'en leur supposant une figure, et l'on se les imaginerait presque aussi volontiers sans âme que sans corps. Ainsi, au résumé, le principe que j'oppose à la folle spiritualité du moyen âge est aussi bien soutenu par le sentiment universel que par la raison ; et comment, en effet, le sentiment universel et la raison ne s'accorderaient-ils pas en faveur de celui de ces deux principes qui simplifie le mieux le plan de l'univers, car il en consacre l'unité?

VI

L'ENFER

LE PHILOSOPHE.

L'affreuse soirée ! le vent hurle, les arbres gémissent, la pluie fouette avec furie ; les nuages, chassés par la tempête, semblent raser le sol et s'entassent sans intervalle l'un sur l'autre ; pas une ouverture, pas une étoile, pas un rayon d'en haut ; on dirait que nous sommes emprisonnés entre la terre et une calotte épaisse qui nous sépare des cieux : bruit et agitation dans les ténèbres, voilà pour nous, en ce moment, toute la nature ! Qui pourrait voir les fleurs de nos champs les trouverait sans doute bien à plaindre : battues par les rafales, froissées, souillées, tourmentées, elles paraîtraient au supplice. Mais la crise qui les agite n'est qu'une intempérie passagère ; demain le calme renaitra, l'atmosphère resplendira de nouveau, et les plantes, qui périssaient aujourd'hui de chaleur et de sécheresse, rafraichies, grâce à ces violences éphémères, relèveront au soleil leurs tiges plus verdoyantes et plus fermes et leurs corolles épanouies. Telle est l'image des colères de Dieu : ses vengeances mêmes sont des bienfaits.

LE THÉOLOGIEN.

Je vous devine : votre logique vous amène actuellement à vous tourner contre l'enfer. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous manquez ici de caractère. Faiblir dans l'accomplissement des vengeances légitimes n'est pas une vertu, c'est un défaut. La vertu consiste, au contraire, à goûter si vivement le sentiment de l'ordre, que le spectacle de la juste réparation imposée au criminel devienne pour l'âme une jouissance véritable. C'est une vertu que les moralistes anciens ont bien connue, et que le moyen âge a eu parfaitement raison d'exalter, à leur exemple, sous le nom de Némésis. Elle n'est au fond qu'un reflet du ciel. A côté de la divinité rémunératrice, il y a la divinité vengeresse, et celle-ci n'est pas moins sévère que l'autre n'est généreuse. Voyez les prophètes : ils ne sont pleins que des menaces et des représailles de Jéhovah. *Iratus est furore Dominus in populum suum*, dit le Psalmiste, nous marquant ainsi que la justice de Dieu est tellement inexorable que ses effets sont en quelque sorte semblables à ceux qu'engendrent parmi nous l'emportement et la colère. Non, certes, Dieu n'a pas d'indulgence à l'égard des coupables ! C'est une de ses joies de les punir, car c'est une de ses joies que de faire rayonner autour de lui l'admirable justice dont sa substance est pénétrée. Soit qu'il décerne la récompense, soit qu'il décerne le supplice, il est toujours également dans la béatitude, car il est toujours également dans les ineffables effluves de sa vitalité. « Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, dit le Deutéronome, ainsi se réjouira-t-il en vous ravageant et en vous renversant de fond en comble. » Nous pouvons modifier, selon nos actes, le caractère de cette joie

éternelle; mais que ce soit la joie de vengeance ou la joie de grâce, la grandeur de cette joie ne change pas, et le juge regagne, par la satisfaction de l'arrêt qu'il prononce, tout ce que l'ingratitude de la créature aurait pu causer d'affliction au Créateur.

Ce n'est pas avec une sensibilité féminine qu'il faut se représenter ces choses-là, c'est avec virilité. Puisque vous écoutez si volontiers la logique, consultez-la sur ce point : elle vous fera trembler devant les explosions que doit naturellement provoquer l'insulte chez une majesté infinié. A peine s'il est possible de trouver des expressions capables de nous donner une idée des rugissements de ce prodigieux lion dans les mystères de sa divine fureur. Tout ce qui peut ajouter à l'éclat de sa vengeance, il l'emploie, car il faut que sa mesure soit comble. Non-seulement il frappe et renverse ses ennemis, mais il les insulte; et du même coup dont il les livre aux flammes et aux démons, il les livre au bafouement et au mépris. Les témoignages de l'Écriture ne sont que trop formels à cet égard: « Nous lisons aussi dans les saints prophètes, dit Bossuet dans son sermon sur le jugement dernier, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux (des damnés), qu'ils leur insulteront par des reproches mêlés de dérisions et de railleries, et que, non content de les découvrir et de les convaincre, il les immolera à la risée de tout l'univers. » Et ne pensez pas nous faire reculer en appelant cela de la cruauté : tout ce qui augmente la punition n'est que justice; voyez d'ailleurs ce que vous répond là-dessus le même théologien dans ses *Élévations*. « C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté! Je l'avoue; mais Dieu aussi deviendra cruel et impitoyable. Après que sa bonté a été méprisée, il poussera la rigueur jusqu'à tremper et laver ses mains

dans le sang des pécheurs. Tous les justes entreront dans cette dérision de Dieu, et ils riront sur l'impie, et ils s'écrieront : Voilà l'homme qui n'a pas mis son secours en Dieu. » Assurément, rien n'indique mieux que cette figure terrible quelle absence d'intérêt il y a en Dieu relativement aux réprouvés. Imitons-le, et ne nous laissons pas aller à larmoyer sur cette engeance. Les misérables se sont jetés dans le mal; qu'ils y restent et qu'ils n'espèrent pas! Et comment Dieu s'abaisserait-il désormais jusqu'à eux? Dieu est-il ou non l'opposé du mal? Donc, s'il en est l'opposé, il le déteste; et s'il le déteste, il le châtie aussi absolument qu'il le déteste.

LE PHILOSOPHE.

Étendez un peu votre conclusion, et nous serons d'accord. Si Dieu déteste le mal, non-seulement il le châtie aussi absolument qu'il le déteste, mais il tend à le détruire à mesure qu'il se produit. Donc l'idée de Dieu et l'idée de l'enfer tel que se l'est imaginé le moyen âge sont deux idées contradictoires. Il répugne à Dieu que le mal s'éternise. Ni sa puissance, ni sa sagesse, ni sa bonté, ne se prêtent à ce que le mal soit admis à constituer dans l'univers, à l'opposé de l'empire du ciel, un empire fixe et absolu. Le mal peut naître, puisqu'en appelant les créatures à concourir elles-mêmes, dès leurs premiers pas, à l'œuvre de leur développement, la Providence les expose naturellement à la chance de s'égarer; mais rien de ce qui peut servir à les ramener, sans porter atteinte aux lois fondamentales du progrès et de la liberté, n'est omis. Il y a, dans la constitution même de l'univers, toutes les forces réparatrices nécessaires; et sans quoi, il aurait donc pu

arriver que toutes les créatures, méusant de leur indépendance pour se précipiter dans le mal, la création tout entière, échappant à sa prédestination, se fût irrémédiablement perdue sous les yeux de son auteur ! Tel est le but des peines, si bien caractérisées sous le nom de corrections, et qui partout s'attachent au mal. Ces peines, en se prolongeant et s'accroissant autant qu'il le faut, finissent, en effet, par dégoûter le coupable en lui montrant, par les plus frappantes leçons, que la jouissance cherchée en dehors du bien n'est qu'un leurre, puisque ses suites inévitables sont la souffrance; et grâce à leur action salutaire, l'équilibre tend à se rétablir à mesure qu'il se détruit. Ainsi, la miséricorde de Dieu, qui est éternellement inséparable de sa justice, doit être bénie dans le châtement tout aussi bien que dans la récompense, car, quelle que soit la rigueur avec laquelle Dieu sévit, tout châtement de sa part est un bienfait.

Renoncez donc à vous peindre la majesté de Dieu sous ces traits effrayants qui peuvent bien appartenir à la religion de la Bible, mais qui ne sont point de celle de l'Évangile. Dieu est si grand, que toute offense lui est petite, et sa magnanimité, loin de s'irriter des injures, n'en a que pitié. S'il punit le méchant, ce n'est pas dans l'intention de se venger, c'est en vue d'amener le méchant à se repentir, à lui demander grâce et pardon, et à bénir avec larmes les lois de sa justice et de sa miséricorde. Dieu est père, en effet, plus encore qu'il n'est roi, et il n'oublie pas que ses sujets sont ses enfants. D'ailleurs, que vous le vouliez ou non, il nous est aussi parfaitement impossible de nous fixer dans les sentiments du moyen âge en religion qu'en politique; le mouvement des mœurs nous entraîne, et nous ne sommes pas plus maîtres de nous satisfaire en

attribuant à Dieu le caractère et les passions d'un juge des temps barbares, qu'en attribuant à sa législation la brutalité du système pénal des âges qui nous précèdent. Loin d'accepter vos reproches, je les rétorque donc sans hésitation contre vous. C'est vous qui compromettez l'idée de Dieu par l'exagération de sa sévérité ; c'est vous qui l'outragez implicitement, en permettant à l'homme de sentir plus de clémence et de mansuétude dans sa propre nature que vous ne lui en découvrez dans celle de l'être infini ; c'est vous, enfin, qui détruisez la croyance de l'enfer, en la rendant aussi antipathique à nos croyances que l'est désormais à nos cœurs l'affreuse parade des bourreaux et des tortures. Quand l'ère des représailles aveugles est abolie sur la terre, comment pouvez-vous espérer de la maintenir dans l'idéal ? et comment la divinité ferait-elle régner dans l'univers ce que nous sommes conduits à repousser de chez nous ? Ou décidez-vous à laisser périr entre vos mains tous vos dogmes plutôt que de les laisser varier, ou consentez à les revivifier en les ouvrant aux bienfaisants effluves que tend actuellement à y verser l'humanité.

C'est donc précisément parce que j'apprécie dans toute sa profondeur la vérité des châtimens de l'autre vie, que je ne veux pas de la fable sous laquelle vous la dissimulez ; je m'inquiète de voir cette arme formidable devenir simplement, sous votre garde, une sorte d'épouvantail qui, pareil à ces peintures de tigres et de dragons dont se couvrent les Chinois, n'effraye plus que les enfants ; je sens que, faute d'une sanction sérieuse, l'ordre moral est menacé, et rien ne me semblerait plus urgent qu'une solide coalition de tous les théologiens, non pour maintenir une mythologie vieillie et désormais sans crédit, mais pour redresser fière-

ment, sous une forme appropriée à nos idées, à nos sentiments et à nos mœurs, la pénalité de Dieu. Si l'on ne veut pas que le progrès moral s'embarrasse, ce progrès sans lequel toutes les autres améliorations de la société terrestre ne sont rien, il est temps que le péché apprenne de nouveau à trembler jusque dans le secret de ses attentats internes. La vie de la terre, qui appelle à grands cris la vie du ciel, n'appelle pas moins impérieusement celle de l'enfer. Qu'on lui rende donc, dans toute sa roideur, cette forme terrible de l'immortalité, car non-seulement cette forme est nécessaire pour réfréner ici-bas les mauvaises passions, mais elle existe ailleurs pour les punir. Toute la question est de la faire resplendir, et c'est en spéculant, non sur des traditions plus ou moins arbitraires, mais sur la nature même de l'homme et de l'univers, que l'on peut espérer d'y réussir.

En effet, si la vie dans les conditions de l'étendue est inamissible, si les âmes circulent sans cesse d'un monde à l'autre, si la création jouit d'unité comme son auteur, l'univers, pris dans sa totalité, n'est en définitive qu'une grande société ; et de la conception de cette société, comme de celle de toute société mélangée de bien et de mal, dérive logiquement la conception d'un système pénal correspondant. Ordonné par Dieu, dans la pleine lumière des causes et des effets, il est évident que ce système ne peut manquer d'être excellemment approprié à son but, et qu'en lui assignant toute perfection imaginable, nos pensées ne sauraient se méprendre : plus ses principes viennent de haut, plus aussi ses définitions doivent être précises, ses déductions régulières, ses dispositions adéquates à leur objet ; et l'on peut dire que, grâce à son élévation, il doit être propre à nous éclairer là même où, malgré l'effort de

nos jurisconsultes, nos lois criminelles, faute de planer au-dessus des ombres de la terre, demeurent dans l'indétermination et dans le trouble. Jetons donc ensemble, si vous le permettez, un regard rapide sur les fondements rationnels de ce complément capital de la théorie de l'univers : voici, en résumé, le sommaire d'après lequel je me gouverne.

Qu'est-ce que le coupable ? C'est celui dont l'âme, par un faux mouvement, a pris une mauvaise forme. Le faux mouvement peut cesser, mais la déformation subsiste, et la réhabilitation morale n'est atteinte que lorsque cette déformation est corrigée. De même qu'en se comportant à l'égard de Dieu, d'autrui et de soi-même dans le sens voulu par les lois du perfectionnement de l'univers, l'âme augmente sa ressemblance avec son divin modèle, de même, en se comportant à l'inverse, elle l'altère, et cette altération n'étant au fond que l'effet d'un écart de volonté, ce n'est aussi que par le redressement et l'application de la volonté qu'elle peut trouver sa fin.

Qu'est-ce que la peine ? La conséquence nécessaire de tout faux mouvement. Si le système de l'univers a été combiné par son auteur de telle sorte que les êtres, marchant dans la voie qui leur a été préparée, y trouvent satisfaction et bien-être, il faut bien que ceux qui cherchent à se faire jour autrement soient froissés par l'organisation même qu'ils contrarient et qui est plus forte qu'eux. Il y aurait évidemment contradiction à ce que le mobile atteignit le but quand il n'en suit pas la direction ; et de même que l'esquif qui ne demeure pas dans le fil de l'eau vient s'échouer ou se fracasser sur les rives, de même toute créature qui dévie se blesse elle-même.

Et puisque, dans l'ordre de la Providence, rien ne

saurait être nécessaire qui ne soit bon, quelle est l'utilité morale de la peine? D'exciter le coupable, à force d'aiguillons et d'amertumes, à revenir sur ses pas vers la voie du salut, et de tendre ainsi au rétablissement continuels de l'ordre dans l'univers. Considérée au point de vue de ses effets, la peine peut donc aussi se définir: le degré de souffrance convenable pour aider l'âme à réfléchir sur elle-même et à se dégoûter de ses difformités par l'expérimentation de leurs suites. C'est ainsi que, dans les plans magnanimes de la théodicée, le mal appelle le mal, non par une aveugle loi de talion, mais par une loi de grâce, et à peu près comme, dans le monde des corps, la maladie appelle la médecine.

Et au delà de cet effet, ne nous est-il pas permis d'en concevoir d'autres? Oui; mais à condition de ne pas oublier que, ce premier effet étant l'effet capital, tout le reste doit se subordonner à ses convenances. Que la peine soit strictement appropriée à ce que demande l'amendement des coupables, et sa perspective sera tout à fait suffisante pour intimider par l'exemple ceux qui seraient disposés à faillir, pour faire éclater aux yeux de tous la vérité de la justice de Dieu, pour donner à tout commandement de la loi sa sanction précise et sa mesure. Ne sacrifions donc point les convenances légitimes de l'action répressive aux convenances trompeuses de l'action comminatoire, car ce serait aller à la fois et contre la logique et contre Dieu.

Quelle est la mesure de la peine? La proportion de la faute, répond sans hésiter le sentiment inné de l'équité. Ainsi, le degré de la peine est en raison de l'amplitude de la déformation, du déploiement de volonté qui l'a causée, de sa tendance à se reproduire, autrement dit, en raison de la gravité du délit, de l'élévation du délinquant, de l'intensité de l'habitude.

Donc aussi, nulle punition ne peut être infinie, non-seulement parce qu'elle manquerait son but, qui est la réintégration du coupable, mais parce que aucun des trois termes dont elle dépend ne possède un caractère infini.

Mais, en raison de la répétition des fautes, la succession des peines ne peut-elle pas devenir infinie ? Comme l'âme est toujours libre, il est évident que l'âme est toujours maîtresse de mal vouloir, et, par suite, d'augmenter indéfiniment sa déformation et de s'enfoncer ainsi de plus en plus dans le mal du châtement en même temps que dans le mal du crime. Donc, en résumé, l'éternité des peines n'est qu'une stricte conséquence de la liberté des créatures. Ainsi, je ne le nie point, elle est possible ; et certes, voilà un terrifiant rayon sur les extrémités auxquelles pourrait conduire l'habitude du vice. Mais j'en éprouve, permettez-moi de le dire, tant d'effroi, que mon âme se rejette d'instinct vers la miséricorde suprême, et lui faisant appel, j'ose espérer que les coupables, parvenus à un certain degré de corruption, éprouvent par là même, ainsi que par l'effet croissant de leurs souffrances, un tel dégoût de leur mode d'existence, qu'ils s'écrient, comme dans le livre de la Sagesse : « Nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité, » et qu'ils demandent à Dieu ou d'être anéantis ou de changer.

Et quelle est la nature de la peine ? Le genre de souffrance le mieux approprié à la nature particulière du coupable. Soit par la constitution défectueuse des organismes que l'âme se crée, soit par le défaut d'harmonie entre ces organismes et les circonstances au milieu desquelles ils prennent place, la Providence est assurément en mesure d'imposer aux âmes de cuisantes douleurs, bien capables de les soumettre et de leur faire

sentir le regret de leurs égarements ; mais, pour des créatures tombées de haut, il est des épreuves plus efficaces encore. Puisque la mort n'est pas une discontinuation de la vie, pourquoi toutes les tortures spirituelles qui nous affligent dans ce monde, et qui y fondent si bien l'égalité de tous les rangs, ne traverseraient-elles pas avec nous les portes du tombeau pour nous suivre au delà et nous faire peut être alors crier définitivement merci sous les effets de l'orgueil humilié, de l'ambition déçue, des attachements brisés ou trompés, des instincts déchainés et hurlant dans le vide, des remords sans trêve, de l'évanouissement fatal de toute foi, de toute espérance, de tout amour ? Certes, ces tortures du cœur et de l'esprit ne sont ni moins vives, ni moins efficaces que les autres, et le code pénal doit les édicter par conséquent dans tous les purgatoires aussi bien que dans le nôtre.

Et, finalement, quel est le lieu des peines ? Toutes les régions de l'univers d'une condition analogue à la terre ou pires encore. De même qu'en développant les principes de lumière, de vertu et de béatitude qui existent dans ce monde, notre imagination s'élève à l'idéal du ciel, de même par le développement des principes d'aveuglement, de méchanceté et de souffrance qui se découvrent autour de nous, peut-elle arriver à des profondeurs assez affreuses pour mériter le nom d'Enfer. Assemblage de monstres de toute espèce, nature hostile, corps maladifs et hideux, crimes, blasphèmes, tourments, désespoirs, toute misère est admissible, pourvu que la mort n'y manque pas, car c'est elle qui sauve tout, en ouvrant, au temps voulu, la porte qui, des quartiers les plus désolés du labyrinthe pénitentiaire, conduit les convertis à des quartiers meilleurs.

Tels sont, à mon sens, les traits les plus essentiels du système régulateur de la grande société de l'univers. Conçue dans ces termes, la loi est juste, répressive, terrible ; et, contrairement à la croyance du moyen âge, elle a le mérite de n'offenser ni le principe sacré de la miséricorde infinie, ni celui de l'immortalité naturelle de toutes les facultés essentielles de l'âme, ni celui de la prépondérance nécessaire du bien, fils du Créateur, sur le mal, fils de la créature. Grâce à elle, on peut dire que la société de l'univers est la meilleure des sociétés possibles ; non-seulement, comme l'entendait Leibniz, parce que cette société est la mieux disposée pour que les effets des actions mauvaises y deviennent des causes occasionnelles de bien, mais surtout et absolument, parce qu'elle est la mieux adaptée, par les souffrances de toutes sortes qui s'y développent, au redressement des âmes dont l'éducation s'y opère. D'où résulte, comme je l'ai déjà indiqué, une conséquence pratique de la plus haute valeur pour cette vie : c'est que les conditions d'existence attribuées à chacun de nous, si pénibles qu'elles soient en apparence, sont au fond les plus heureuses possibles ; elles constituent, en effet, vu notre état interne, état dont nous n'avons pas nous-mêmes clairement conscience, le meilleur régime auquel nous puissions être soumis dans l'intérêt de notre perfectionnement moral. Lors même que par les afflictions qu'il nous envoie, Dieu vise à nous punir, nous ne devons pas moins lui rendre grâce, car ces afflictions nous mettent en mesure, mieux que ne le pourrait faire tout autre genre de vie, de nous redresser, de nous fortifier, de mériter. Dans nos plus cruelles épreuves, au milieu même des gémissements que la nature violentée nous arrache, tenons-nous donc aussi tranquilles que possible ; car pourvu que nous nous

appliquions à tirer parti, comme il convient, du tour involontaire que reçoit notre vie, nous corrigeons notre infirmité, réparons notre passé, assurons notre avenir, plus efficacement que nous n'aurions été capables de le faire au milieu des sérénités et des insouciances d'une existence sans nuages. Ce qui est tourment quand nous ne regardons que le présent, devient bienfait dès que nous tournons nos yeux vers l'immortalité. Ainsi, la bonté de Dieu est si parfaite, que ses créatures doivent le bénir, non-seulement dans les hauteurs du ciel, mais jusque dans les profondeurs de l'enfer ; car sa miséricorde règne en tous lieux et sur toutes choses aussi bien que sa justice, et sa providence ordonne tout pour le mieux, non-seulement quant à l'ensemble de l'univers, mais quant à chacun des éléments qui le composent.

Voilà comment l'enfer, au lieu d'introduire dans l'ordre de la création une injustifiable dualité, rentre au contraire, par suite de l'amortissement continu du mal, qui en est la suite, dans cette divine unité. Loin de représenter la damnation éternelle, il en est, à l'inverse, le préservatif, au moyen duquel Dieu, en communiquant à ses créatures sa propre liberté, les garantit paternellement contre les dangers d'une indépendance si redoutable. Si vous tenez, comme je le pense, à ce que l'amour de Dieu se propage et demeure en toutes circonstances aussi ferme que possible dans tous les cœurs, tournez-vous donc vers la voie que je viens d'essayer de vous marquer, car elle est à coup sûr plus édifiante que la vôtre.

LE THÉOLOGIEN.

Et pensez-vous que nous soyons libres ? Ne savez-

vous pas quelle étroite connexion il y a pour nous entre l'idée de l'enfer et celle de son éternité ? Fussions-nous disposés à nous relâcher sur ce point de la rigueur de notre théologie, le pourrions-nous sans ruiner notre tradition et risquer de nous ensevelir nous-mêmes sous ses ruines ? Voilà pourquoi nous sommes obligés de nous faire de Dieu ces images que vous nous reprochez. Il faut bien que la rigueur du châtement soit empreinte à nos yeux sur la figure du juge. Laissons-y prédominer ces sentiments de clémence et de bénignité que vous vous plaisez à exalter, et l'arrêt, par le contraste de sa dureté, ne paraîtra bientôt plus qu'une vaine menace. Nous n'avons donc d'autre alternative que de renoncer aux flammes éternelles, et, par suite, à l'autorité de nos origines, ou de conserver à Dieu son attitude terrible.

Mais cet enfer que vous blâmez, n'a-t-il pas, en définitive, bien des avantages sur la législation tempérée que vous proposez de lui substituer ? Admirez la netteté de ses tableaux devenus si facilement populaires : au lieu de la sublimité du ciel, l'effrayante profondeur de la terre ; au lieu de la paisible et perpétuelle lumière de l'empyrée, des feux qui ne s'éteignent jamais ; au lieu de la compagnie ravissante des anges, l'affreuse domination des démons. Voilà qui est fait pour entrer carrément dans les imaginations et y causer de fermes impressions. Il n'y a que des esprits cultivés qui soient susceptibles de s'affecter convenablement des perspectives moins colorées et moins précises que vous leur présentez. A moins d'une finesse d'éducation que je ne prévois pas, les masses n'en éprouveront jamais aucun effet. Otez-leur ces souterrains et ces flammes si bien adaptés à leur entendement, et elles ne sauront plus où est l'enfer, ni ce qu'il est ; si bien qu'en cherchant à

rendre l'idée plus acceptable, vous n'aurez réussi qu'à la faire évanouir.

Et en supposant même que les progrès généraux, par l'espérance desquels vous vous laissez bercer, dusent rendre un jour plus communes la délicatesse de l'imagination et la sensibilité touchant les éventualités de l'avenir, ne voyez-vous pas encore tout le danger des adoucissements téméraires que vous sollicitez? Si, même en menaçant le péché des peines excessives que notre code édicte contre lui, nous ne parvenons pas à le retenir, que sera-ce lorsqu'il n'apercevra devant lui que ces peines purement proportionnelles que votre philosophie lui oppose! S'il n'est pas formellement stipulé que toute faculté de repentir cesse avec la vie, qui empêchera le criminel d'ajourner sa conversion à l'autre monde, et, en attendant, de se plonger ici-bas dans toutes les horreurs du vice? Craignez donc de compromettre inconsidérément les intérêts de la puissance préventive, si préférable à tous égards à la puissance répressive, puisqu'elle arrête le mal, au lieu d'être simplement réduite, comme celle-ci, au rôle de le punir. Le but principal de la religion n'est pas d'instruire plus ou moins exactement les hommes sur les particularités de l'autre vie, mais de les maintenir solidement, durant celle-ci, dans la ligne du bien. Nous sommes sûrs que tous nos défauts de savoir se corrigeront un jour, mais à condition que nous aurons su nous rendre dignes d'être admis au royaume de lumière. Occupons-nous donc du service de la morale avant de nous occuper de celui de la science; et s'il est nécessaire d'effrayer les âmes pour les empêcher de dévier, ne nous faisons pas scrupule de propager autour de nous cette épouvante salutaire.

D'ailleurs, à proprement parler, j'ose dire que ce

n'est pas Dieu qui punit le pécheur : c'est le pécheur qui se punit lui-même. Il peut se plaindre, mais comme l'insensé qui se serait aveuglé lui-même et qui reprocherait ensuite au soleil de ne plus luire pour lui. L'astre est toujours le même, mais les organes par lesquels pénétraient ses rayons sont détruits, et il n'éclaire plus parce que l'on s'est rendu incapable d'être éclairé. Malheur donc à ces criminels qui sont descendus dans la tombe avec une infirmité incurable ! Livrés à eux-mêmes, ils le sont à l'éternel supplice : Dieu ne les connaît plus.

Enfin, il faut bien le dire, il y a dans votre enfer une difficulté qui le mine et sur laquelle le nôtre triomphe. C'est l'absence de mémoire. Une peine n'est efficace qu'à la condition que celui qui l'endure ait devant les yeux la faute pour laquelle il est puni. Autrement, soit qu'il faille voir dans la peine, comme nous le prétendons des tourments de l'autre vie, une simple vengeance de Dieu, et, pour ainsi parler, un talion, soit qu'il faille la prendre, comme vous le supposez, pour le moyen de mettre les coupables sur la voie de se repentir et de se corriger, elle manque son but, car sa raison d'être disparaît. Or, sur cette terre, dont les quartiers perdus devraient, selon vous, nous représenter au naturel la constitution de l'enfer, nous n'avons nul souvenir des prétendues fautes que nous aurions commises avant notre naissance, et dont les afflictions qui nous accueillent à notre entrée dans la vie composeraient le châtement. Donc, la terre, malgré les souffrances qu'on y subit, ne nous donne nulle idée du véritable enfer ; donc aussi nous n'avons pas vécu antérieurement à notre existence actuelle ; car, ou nous aurions alors mérité une vie de récompense, et nous ne l'avons certainement pas, ou nous aurions mérité

une vie de punition, et nous ne l'avons pas davantage. Comme vous le disiez, tout s'enchaîne dans la théodicée, et cette même pierre d'achoppement à laquelle vient se heurter votre théorie pénale fait choir du même coup votre théorie de la préexistence.

LE PHILOSOPHE.

Je pourrais accueillir ce raisonnement par une fin de non-recevoir, et vous dire : répondez-vous à vous-mêmes touchant le châtement des fautes originelles personnelles ce que vous êtes habitué à répondre à ceux qui vous questionnent sur celui du péché originel commun, duquel nous n'avons, certes, aucun souvenir et ne sommes avertis que par l'assurance qu'il vous plaît de nous en donner. Mais comme votre syllogisme a quelque chose de philosophique et qui ne laisse pas de faire illusion, je veux y répondre en pleine lumière. Voici par où il se résout. C'est qu'il n'est pas vrai que notre peine ne puisse obtenir son effet qu'à la condition que nous sachions exactement le détail des fautes qui nous l'ont attirée. Il suffit que nous sachions en général que par le mauvais usage de notre liberté, nous avons fini par contracter une mauvaise forme, et que c'est là ce que Dieu corrige en nous en ce moment; et voulons-nous même discerner au juste dans quelle direction nous avons eu le malheur de pécher, c'est à quoi il n'y a aucune difficulté : notre propre nature est devant nous, et nous donne à cet égard toutes les informations nécessaires. Je n'ai qu'à voir quelles sont les tendances vicieuses et déjà invétérées dès mon enfance qui ont commencé à éclater en moi dès que j'ai commencé à me connaître, c'est de là qu'ont dû évidemment couler, avant mon entrée dans cette vie,

les mauvaises actions qui m'y ont amené. Loin de me plaindre de ne pas en avoir la liste sous les yeux, je rends grâce à Dieu d'avoir bien voulu éteindre en moi des souvenirs qui m'accablent peut-être et sans profiter en rien à mon redressement. C'est bien assez, pour mon instruction comme pour mon repentir, que l'arbre défendu, sur lequel j'ai eu l'imprudence de porter autrefois la main, soit toujours devant moi; car je n'en déduis, hélas! que trop clairement quels sont les fruits dont j'ai dû goûter dans ces temps obscurs qui précèdent les temps de mon berceau; et puissé-je, éclairé enfin par l'expérience, réussir à l'arracher jusqu'à la souche, et ne plus être jamais tenté de toucher à ces funestes fruits dont l'apparence est si séduisante, dont les sucs sont parfois si enivrants, mais qui sont au fond si vénéneux et dont les effets causent plus tard de si cruelles tortures.

Revenons donc à cette antique doctrine de la préexistence, que la presque unanimité du genre humain vous recommande et que votre dogme a eu si grand tort de délaissier. C'est elle qui répond à la difficulté qui vous arrête. Non-seulement elle nous débarrasse des voiles qui empêchent nos regards de plonger dans l'histoire de l'univers, mais elle nous met en mesure de profiter autant que possible de notre passage dans cette vie, en y faisant à notre éducation morale la stricte application des souffrances que nous y rencontrons. N'est-il pas instant de ne pas nous méprendre plus longtemps sur le véritable caractère de cette vallée de larmes et de misères, et d'arriver à ce que tant d'afflictions de toute nature dont elle est le théâtre, au lieu de ne tourner qu'à notre punition, tournent désormais aussi à notre amendement? Nos peines ne nous coûtent-elles pas assez pour qu'il soit de notre plus sé-

rieux intérêt de leur faire porter tout leur fruit? Laissez des objections qui ne sont que spécieuses, et jugez hardiment de ce que doit être la vie de l'enfer, en comprenant à quoi peut servir, quand on y voit la suite d'une vie coupable, celle de la terre.

Aussi ne me défendez-vous pas de penser que, si vous ne vous regardiez comme engagé par votre fidélité à l'enseignement sacerdotal, vous renoncerez sans trop de peine à tous les prétendus avantages que vous attribuez à votre enfer. Votre tradition lui donne seule crédit, et en dehors de cette tradition toute autorité lui manque. Repoussé d'instinct par tous les cœurs, il ne trouve pas plus d'accueil du côté de la raison. La théologie du moyen âge a eu beau mettre en jeu toutes les subtilités pour lui donner une apparence philosophique, elle n'y a jamais réussi; et il se découvre, en effet, dès le principe, par une considération bien simple, qu'aucun argument logique ne saurait exister en sa faveur. Si les lois actuelles de la vie sont instituées de telle sorte que le criminel, à quelque excès d'égarément qu'il soit parvenu, puisse toujours rentrer librement en lui-même, prier, se repentir, expier, mériter grâce, sur quels motifs conclure que la mort donne tout à coup naissance à une législation contraire? Il est arbitraire de supposer que l'immortalité conserve la vie sans conserver en même temps la faculté du repentir comme toutes les autres. Les arguties à l'aide desquelles on peut essayer de justifier l'hypothèse de l'abandon des damnés se retournent immédiatement contre elles-mêmes, car elles conduisent avec la même force à l'idée que Dieu doit abandonner, dès à présent, sans rémission, toute âme coupable. L'âme coupable n'est pas aveuglée plus irrémédiablement après avoir passé par la mort qu'elle ne

l'était auparavant, car la mort n'est qu'un accident aussi incapable de changer la nature de l'âme que de changer les dispositions de Dieu. Ce qu'était l'âme la veille du trépas, elle l'est le lendemain : il lui avait plu de fermer les yeux à la lumière, mais comme, de ce côté du tombeau, elle était maîtresse de les rouvrir, elle l'est encore de l'autre ; et d'autant mieux, que le divin soleil dont elle se prive dans sa folie n'est pas un soleil passif, mais un soleil qui se plaît à être contemplé, et qui en sait prendre les moyens en sévissant aussi rudement et aussi longtemps qu'il le faut contre les aveuglés volontaires.

Et ne dites pas que si Dieu refuse la faculté du repentir aux trépassés, c'est que sa miséricorde s'est lassée : ce qui est infini ne se lasse pas, et les raisons qui militaient en faveur des coupables durant cette vie sont identiquement les mêmes durant toute la suite de leur immortalité. D'ailleurs, n'y a-t-il pas assez de criminels que la mort surprend sans leur laisser le temps de se reconnaître ? Donc, la balance de Dieu étant égale pour tous, ces malheureux doivent trouver dans la vie d'outre-tombe les mêmes conditions de salut qui ont été données à leurs pareils dans celle-ci : si Dieu ne rompt pas brusquement avec les uns, et leur assure les moyens de se réhabiliter et de rentrer en grâce, il serait inconséquent qu'il n'eût pas, à l'égard des autres, la même longanimité et la même patience.

Mais il y a plus : tandis qu'il vous est impossible d'établir sur aucune preuve de raison que Dieu délaisse les âmes qui sont sorties de ce monde dans le péché, il y a une preuve incontestable qu'il ne les délaisse pas : cette preuve, c'est qu'il les conserve. Ces âmes égarées ne continuent à vivre que parce que sa providence les nourrit, et s'il se détachait d'elles un seul instant, elles

retomberaient immédiatement dans le néant au-dessus duquel il les soutient après les en avoir tirées sans que la prévision de leurs méfaits l'ait arrêté. Mais, dites-vous, il ne les conserve qu'afin de les punir. Et cette punition est-elle absolument infinie? Non, répondent vos docteurs, car il s'ensuivrait que le mal constitue un absolu opposé à l'absolu de Dieu; et aussi la punition a-t-elle été limitée quant à l'intensité, pour ne demeurer infinie que selon le mode de la durée. C'est là précisément que ma preuve vous frappe; car Dieu, qui a autant horreur de conserver le mal que de lui donner origine, satisferait naturellement sa justice par l'intensité de la peine plutôt que de la satisfaire par la durée. Ainsi, professez donc ou que la Providence, revenant ainsi sur l'œuvre du Créateur pour la briser, anéantit les coupables après l'expiation la plus prompte possible de leurs crimes, ou reconnaissez que si elle entretient indéfiniment leur immortalité, c'est que Dieu ne les réprouve jamais. Il ne peut leur faire la grâce de demeurer lié avec eux que parce qu'il sait que leur impénitence n'a pas de racines éternelles et que le traitement qu'il leur applique doit suffire pour les ramener, tôt ou tard, au but primitif de leur destinée.

Que parlez-vous maintenant d'avantages pratiques? Étendez-vous, sans autre préoccupation, à la recherche de la vérité, et l'utile, sans que vous ayez besoin d'y songer, vous arrivera de lui-même; mais n'espérez pas que ce qui n'est pas assuré d'être vrai, le soit jamais d'engendrer ce qui est bon. Une législation pénale qui, au lieu de procéder directement du principe du juste, se donne pour but de terrifier, perd aisément la mesure, et devient coupable, même à son point de vue, soit par l'impuissance, soit par l'excès. En effet, le

devoir de l'action préventive n'est pas seulement de s'opposer, autant que possible, au développement du mal, c'est aussi de se garder de toute influence nuisible au développement de la liberté morale : les âmes courbées sous l'habitude d'une terreur trop vive s'amortissent bientôt; absorbées par la crainte de mal faire, et réduites aux vertus négatives, elles tremblent, se resserrent et perdent peu à peu tout mérite en perdant tout ressort et toute activité. Voilà l'écueil que connaissent bien aujourd'hui tous les criminalistes; et l'expérience leur a montré aussi avec quelle facilité les lois glissent, sur ce terrain dangereux, de l'extrémité où elles intimident trop à l'extrémité opposée où elles n'intimident plus. Trop violentes, elles finissent, en effet, par ne plus sembler à tout le monde que des paroles en l'air, car chacun sent d'instinct que le juge ne saurait avoir l'inhumanité de donner accomplissement à des peines si disproportionnées. Aussi, de même que par égard pour ces conditions capitales de l'action préventive, si bien liées avec le progrès général des sentiments de clémence et d'équité, les nations civilisées se sont accordées à laisser tomber en désuétude le code des temps barbares; de même, le caractère comminatoire des châtimens édictés aux mêmes époques pour l'autre vie est-il nécessairement condamné à se réformer par les mêmes raisons et de la même manière : les âmes timorées trembleront moins, et ce sera un premier avantage; mais toutes trembleront comme il convient, et c'en sera un autre.

Loin donc d'admirer avec vous vos effroyables fournaises, je crois que leur perspective sera considérée un jour comme le témoignage le plus sensible de la grossièreté du moyen âge. On s'étonnera que l'esprit de

Le système ait pu séduire les cœurs au point de les laisser consentir à attribuer à la justice de Dieu une pénalité si monstrueuse. Le code qui formulait, si impitoyablement, la peine de mort, comme utile à l'exemple, contre les moindres délits de fraude et de braconnage, pâlera, si je puis ainsi dire, devant le code ecclésiastique soumettant les âmes aux flammes éternelles pour une pensée, pour un oubli, pour un seul faux pas. Modèle affreux des geôles, des chambres de tortures, des roues et des bûchers de ce siècle de fer, pêle-mêle sauvage des victimes les plus diverses, idéal des bourreaux, domaine infâme des démons, vous impressionnez assurément, aujourd'hui encore, les imaginations bien conduites, mais pour y exciter l'horreur et non pas l'épouvante, et soulever les âmes comme un détestable mensonge à la justice de Dieu !

Ce n'est rien encore, en effet, que de voir dans ces hideuses cavernes, sous le sceptre de l'ange maudit, des foules de malheureux, suppliciés à perpétuité pour des fautes que la justice humaine la plus rigoureuse ne couvrirait que de son indulgence, il faut y voir jusqu'à ceux qui n'ont péché que dans le domaine de l'intelligence, et qui, tout en cherchant du fond du cœur les voies de Dieu et Dieu lui-même, ont fait fausse route, selon l'orthodoxie, par défaut de méthode ou de logique; bien plus, il faut y voir en compagnie des plus purs penseurs ceux mêmes dont l'ignorance a fait le crime. Fanatisme inouï, dont aucune religion de l'antiquité n'avait donné l'exemple, et auquel il a fallu pour berceau la dure et arrogante théologie de ces Pharisiens que combattit Jésus ! Périssent, disent vos haineux docteurs, quiconque ne fait point corps avec notre doctrine ! Que le maître du ciel rejette l'étranger dans l'abîme, et qu'il n'étende sa main que sur Israël !

Que tous ceux que nous n'avons point marqués soient à jamais privés de Dieu ! Non, il ne me sera jamais facile de comprendre que des esprits élevés aient pu accéder à de tels anathèmes ; ils ne se conçoivent que chez ceux qui ont excommunié et condamné aux abominables souffrances de la croix le doux prédicateur de l'Évangile.

Quand je me représente tant de millions d'âmes qui ont traversé la terre sur les points où il avait plu à la Providence de les faire naître, soit dans les Gaules, soit dans l'Égypte, soit dans l'Inde, soit sous l'empire de Bouddha, soit sous celui de Zoroastre, de Confucius ou de Mahomet, sans autre préoccupation que de se concilier, par l'exactitude de leur conduite et de leurs sacrifices, la faveur céleste, et que j'aperçois si clairement que ces âmes n'ont pu manquer de recevoir la récompense de leur sainteté par le développement de leur éducation intellectuelle et morale au delà de cette vie, il devient prodigieux à mon entendement que, pour vous, ces myriades de créatures soient à jamais dans les flammes, confondues, en une commune détresse, avec les plus exécrables scélérats dont la présence ait déshonoré notre monde ! Je ne puis croire que cette conclusion fatale de votre système ne vous soit pas une secrète torture ; et je me persuade que, si vous vous trouviez dégagé de l'obligation logique de professer que Socrate, Épictète, Platon, et tant d'autres génies non moins bienfaisants et non moins purs sont pour toujours en enfer, dans la compagnie de Satan et de ses satellites, vous vous sentiriez débarrassé d'un grand poids. En vain, vos théologiens commencent-ils à essayer des faux-fuyants : à moins d'un parti radical, la logique vous ramène toujours dans le même cercle. Cette chaîne qui vous blesse, cette apparence d'inhu-

manité qui vous compromet, cette scission qui s'aggrave de plus en plus entre votre enseignement et nos mœurs, c'est votre tradition bien plus que votre religion même, qui en contient le principe. Cette tradition, je le dis la main sur le cœur, vous est mortelle : ou elle vous perdra, en vous faisant mettre, en fin de cause, au ban du genre humain ; ou vous arriverez à déclarer qu'elle ne vous engage pas, et vous rouvrirez ainsi avec nous les portes de l'avenir au Christ et à la liberté.

Ce n'est pas à moi de vous indiquer comment il vous serait possible de vous délivrer d'un si funeste engagement : ce serait quitter mon rôle pour entreprendre sur le vôtre. Mais je voudrais seulement vous conduire à remarquer que vous conservez peut-être plus de liberté à cet égard qu'on ne le pense d'ordinaire. On peut soutenir, comme on l'a fait, vous le savez, pour plus d'une question, que les Conciles, dans le petit nombre de paroles qu'ils ont prononcées sur cette matière, ont procédé sous forme de déclaration et non de définition, autrement dit, ont simplement marqué l'opinion la plus communément répandue de leur temps, sans la prescrire définitivement. Le cinquième Concile, qui est celui dont les actes sont le plus explicites sur l'autre vie, n'a condamné que la thèse particulière d'Origène et n'a rien formulé de général touchant l'éternité des peines. Les témoignages de l'Écriture ne sont pas plus décisifs. L'histoire même de l'origénisme ne nous montre-t-elle pas en effet que de grands et sincères esprits, profondément versés dans la connaissance et l'interprétation des textes, aussi parfaitement convaincus de leur divinité qu'on l'ait jamais été au moyen âge, ont pu croire que ces textes étaient d'un caractère douteux et ne les enchaînaient pas ? Qu'ils

aient eu ou non raison de le croire, il n'est pas moins certain qu'ils l'ont cru, et cette certitude suffit pour attester le point dont il s'agit. Les yeux sur les mêmes passages qui vous arrêtent, ils ont jugé en conscience que ces passages n'obligeaient point, et il est par conséquent permis d'arguer de leur exemple pour agir comme eux.

C'est le terme d'*éternel* appliqué par l'Écriture aux peines de l'autre vie qui fait à première vue la difficulté la plus forte. Mais il faut ici se souvenir que, suivant le génie des langues et des époques, le même mot se revêt souvent de valeurs diverses, et se demander si tel ne serait pas le cas de ce mot problématique. Le mot *aion*, chez les Grecs, de même que celui d'*æternus* chez les Latins, et leur équivalent chez les Hébreux, n'ont jamais eu le sens précis qu'a fini par attribuer au mot *éternel* notre langage théologique, et ne représentent, dans l'esprit des écrivains qui les ont employés, que l'idée d'une durée indéfinie, ou plus exactement encore d'une durée si grande, que la pensée s'y perd. Au fond, c'est tout simplement la signification que conserve, aujourd'hui encore, le mot *éternel* dans le langage poétique et le langage populaire; et s'il en était autrement, ne seriez-vous pas vous-mêmes bien embarrassés quand le Psalmiste vous parle « des montagnes éternelles », quand l'Ecclésiaste vous déclare « que la terre est fondée pour l'éternité », et que Daniel vous annonce que ceux qui enseignent la justice « seront, comme les étoiles, dans des éternités perpétuelles »? Et aussi me semble-t-il que votre Vulgate vous donne justement l'ouverture nécessaire à l'interprétation dont il s'agit, lorsqu'elle fait dire à Moïse dans l'Exode : Le Seigneur régnera dans l'éternité et au delà, *regnabit in æternum et ultrà.* » Voilà l'espèce

d'éternité durant laquelle les pécheurs demeureront dans la peine ; et quand viendra la période lointaine que le texte désigne sous le nom d'au delà, et sur les événements de laquelle aucun de vos prophètes ne s'explique, alors la délivrance commencera.

Je sais bien que l'Évangile ne se borne pas à prononcer que les méchants iront au supplice éternel, et qu'il donne quelque part confirmation à la parole d'Isaïe sur « le ver qui ne meurt pas et le feu qui ne s'éteint pas. » On pourrait, sans doute, répondre qu'il ne manque pas dans l'Évangile de textes plus catégoriques encore que celui-là, et qui ne peuvent cadrer avec les dogmes fondamentaux de la théologie que moyennant des commentaires bien plus développés que ceux auxquels il faudrait ici recourir ; comme on le voit notamment quand il s'agit d'adapter à la doctrine du Verbe la parole attribuée à Jésus par les évangélistes, « que nul n'est bon, si ce n'est le Père, » ou encore « que nul ne sait l'heure du jugement, si ce n'est le Père. » On pourrait même ajouter qu'il y a bien d'autres opinions que celle de l'éternité de l'enfer, desquelles il est également fait mention dans l'Écriture, et qui, ayant universellement régné au moyen âge en vertu de l'autorité de la lettre, ont été ou ne tarderont pas à être définitivement abandonnées sous l'irrésistible pression des temps modernes ; ne seraient-ce, pour me borner à ces exemples, que les anciennes idées sur le système du monde, sur les sept jours de la Genèse, sur le déluge, sur Babel, sur Josué ; et ainsi, vous ne manquez pas de précédents qui vous encouragent à user de liberté. Mais je croirais encore plus simple de regarder tous ces textes comme se rapportant non point aux peines individuelles, mais à l'institution même de l'enfer. Sur ce terrain, en effet, toute difficulté s'apla-

nit; et loin de vous contrarier, la philosophie vous vient en aide, en vous apportant la raison logique de cette éternité : si Dieu ne cesse pas de créer, Dieu ne cesse pas non plus de corriger et de redresser; donc, l'éternité de l'enfer est une conséquence logique du principe de la continuité de création joint à celui de la liberté des créatures.

Mais abandonnez plutôt toutes ces minuties de la lettre, et mettez-vous sans crainte en plein courant : l'esprit de l'Évangile vous portera. C'est là que se trouve l'autorité véritable : les dires accidentels ne sont rien quand le sens général conduit à l'opposé. Qu'importe que la dure croyance des Pharisiens sur le rejet des pécheurs se soit fait jour çà et là dans les discours attribués à Jésus, si une miséricorde inépuisable fait le fond de son enseignement ! C'est du sentiment de cette miséricorde infinie qu'il faut vous inspirer, si vous voulez juger, conformément à l'Évangile, de la conduite de Dieu à l'égard de ses enfants coupables. Puisez donc à pleines mains dans les recueils de la nouvelle loi les textes qui vous y révèlent le Dieu d'amour et de bonté; faites-en votre règle, et vous verrez votre dogme de l'enfer se transformer, non pas en dépit, mais en vertu même de votre véritable tradition.

Prenez, pour nous cacher l'antique figure de Jéhovah courroucé et vengeur, l'image du bon pasteur, dont la patience ne se lasse pas qu'il n'ait ressaisi la brebis égarée, et qui la rapporte avec joie sur ses épaules en criant à ses amis : « Félicitez-moi, car j'ai retrouvé celle qui était perdue » ; et dites résolument : Si le bon pasteur ne se lasse point, Dieu se lasse moins encore; si, à la fin, la brebis égarée se retrouve, à la fin, toute âme égarée se retrouve pareillement; si l'on se réjouit dans le ciel quand un pécheur fait pénitence, on s'y afflige-

rait donc si l'on pouvait croire que les pécheurs sont à jamais perdus. Rappelez-vous l'anathème jeté au mercenaire qui voit le loup se précipiter sur ses brebis et qui les abandonne, et dites : Si le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau, Dieu donne aussi la sienne, et sa vie, c'est sa providence avec les ressources infinies dont elle dispose ; et semblable au pasteur fidèle, il ne néglige rien de ce qui est nécessaire pour que le mal ne réussisse pas à emporter et engloutir une seule des âmes du précieux troupeau de l'univers. Rappelez-vous encore la parabole du jeune homme qui, séduit par les mauvaises passions, abandonne son père pour aller vivre loin de lui dans l'abîme des sociétés corrompues, et qui, atteint bientôt, dans cette voie de perdition, par des flagellations salutaires, rentre en lui-même et tourne enfin les yeux vers la maison paternelle ; et dites : Si le père de famille rouvre ses bras à l'enfant coupable, le père des mondes rouvre également les siens au pécheur qui, éclairé par l'expérience des suites inévitables du vice, revient à lui dans les larmes et le repentir ; et la parole du bon père est une parole que, sous cet emblème, Dieu lui-même adresse dans le ciel à tous les siens : « Il faut faire fête et se réjouir, parce que votre frère était mort, et voici qu'il revit ; il était égaré, et voici qu'il est retrouvé. » Enfin, sans insister davantage sur ce sujet si riche, relevez, pour l'appliquer à la doctrine de l'enfer, la grande parole de saint Matthieu : « Vous savez qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi ; mais, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux et qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir chez les justes et les

injustes ; » et dites : Si pour se montrer fils de Dieu, il faut aimer ses ennemis et leur faire du bien, Dieu n'exècre donc pas les siens, et il ne se satisferait pas, s'il se bornait à leur faire du mal ; donc, même en les punissant aussi sévèrement que le veut sa justice, il leur est aussi bienfaisant que le demande sa charité.

Tels sont les enseignements les plus caractéristiques de l'Évangile, véritables révélations sur la nature de Dieu, que nous ne saurions entendre sans y vouer absolument notre foi ; et si depuis dix-huit siècles nos cœurs en sont nourris, n'est-il pas temps que notre raison prenne enfin la liberté d'en produire les conséquences ? Veuillez donc, de votre côté, oubliant tout parti pris, conclure directement, d'après ces prémisses, les lois de l'univers, et vous conclurez avec nous en faveur de l'immortalité de la faculté de repentir et contre l'éternité de la damnation.

LE THÉOLOGIEN.

Je ne me dissimule pas ce qu'a de séduisant l'apparente sentimentalité de votre méthode. C'est à nos cœurs que vous vous avisez maintenant de demander votre point de départ. Vous vous tournez vers leur côté le plus tendre et par là même le plus vulnérable, et vous les interrogez sur la question des flammes éternelles. Leur réponse, nous le savons tous, n'est pas douteuse. Abandonnés à nous-mêmes, notre instinct naturel de l'équité semble se soulever à l'idée d'une telle disproportion entre le châtiment et le délit ; il nous paraît indubitable que le tribunal qui siège au fond de notre conscience suit des lois différentes de celles que l'Église imagine dans le ciel, et nous nous sentons entraînés par une puissance invincible à ne

déclarer juste qu'une pénalité moins sévère. Il ne vous en faut pas davantage. Sans vouloir écouter les argumentations à l'aide desquelles nous faisons taire cette voix téméraire des cœurs, vous en tirez votre principe fondamental, et vous dites : Ce que notre conscience, interrogée dans ses profondeurs les plus pures, juge indigne et inique, notre raison ne peut sérieusement entreprendre de le justifier, et notre foi ne peut, sans injure, l'attribuer à Dieu; donc les peines de l'autre vie ont une fin.

Au point de vue psychologique et logique, voilà, je ne le nie point, un raisonnement plausible, et vous le complétez en essayant de nous montrer que nous ne sommes pas aussi fortement enchaînés à l'opinion contraire que nous le supposons. Mais, ce premier point concédé, peut-on méconnaître que la place vous est livrée tout entière? Vous poursuivez en effet votre marche, et vous dites : On ne peut renoncer au principe de l'éternité de la peine, sans changer en même temps l'idée de la nature de la peine; car il serait monstrueux de donner au criminel le droit de calculer ainsi : « Je passerai ma vie dans l'impiété, et après avoir couronné la scélératesse de mes pensées par les actes les plus abominables, je descendrai en enfer; et là, comme dans un bagne, sans contrition, sans effort, sans avoir eu besoin de corriger les goûts et les tendances de ma première vie, par le seul fait d'avoir subi passivement ma peine, je serai réhabilité et viendrai, quitte de ma dette, m'asseoir au paradis parmi les élus et les anges. » Donc, il faut nécessairement qu'à l'idée de peine se joigne l'idée de réforme : la souffrance toute nue ne suffit plus.

Mais si les âmes, dans l'autre monde, ont non-seulement à souffrir, mais à se réformer, elles y conservent

donc toutes les facultés de la vie, car l'éducation morale n'est possible que moyennant ces facultés. Ainsi, au lieu de l'ordre tranquille de notre purgatoire, où les âmes, renfermées toutes ensemble dans la fosse de douleur, n'ont qu'à se prêter à un certain traitement qui les lave et les purifie, nous retombons dans tous les tourbillons du siècle. La réhabilitation s'opérant au delà du tombeau suivant les mêmes lois qu'aujourd'hui, le purgatoire n'est qu'une continuation de la terre. Il n'y a de changés que les lieux et les circonstances. Les passions ne sont point mortes, et les vertus, toujours présentes, luttent toujours; on vacille, on s'égaré encore, on se redresse, on s'éclaire, on se confirme, on se délivre; on se défend, on s'entraide, on se réunit en sociétés de tous genres; bien plus, l'expiation ne pouvant se réaliser que moyennant le repentir et les bonnes œuvres, il y faut donc la grâce de Dieu, et par conséquent on prie, on croit, on aime, on espère; en un mot, la religion, la morale, le culte, descendent, par l'ouverture que vous leur avez faite, dans ces terribles régions, et l'on y vit comme nous vivons ici-bas. Par conséquent, après nous avoir enlevé l'enfer, vous nous enlevez maintenant le purgatoire, puisque le purgatoire devient tout uniment pour vous un de ces mondes plus ou moins semblables à celui que nous occupons actuellement, et avec la perspective desquels vous vous plaisez à animer l'étendue.

Il ne m'échappe donc pas que vous vous mettez en mesure de regagner par cette nouvelle voie tous les principes sur lesquels se fonde la théorie de l'univers pour laquelle vous montrez tant de prédilection. L'existence du purgatoire ne pouvant être mise en doute, et le purgatoire étant analogue à la terre, il y a donc plus d'une terre; et dès lors, il n'y a plus de raison de s'op-

poser à votre principe de la multiplicité indéfinie des mondes. A ce premier principe s'ajoutent, comme de simples corollaires, ceux de la permanence, de l'activité vitale et de l'incarnation continuelle des âmes. De plus, si le purgatoire est analogue à la terre, la réciproque s'ensuit; et par conséquent, les âmes ne venant s'incarner dans le purgatoire qu'après avoir vécu ailleurs, il faut croire qu'il en est de même dans ce monde-ci, et que le dogme de la préexistence donne effectivement la clef des inégalités et des souffrances qui y règnent; ce qui nous ramène à ce que vous avez avancé touchant le caractère du péché originel et le motif des ronces et des épines qui embarrassent la terre. Enfin, il n'y a pas jusqu'à votre principe du progrès universel qui ne reparaisse; car, si les purgatoires ne sont pas de simples hôpitaux où chacun vienne isolément se guérir, mais des sociétés héréditaires dans lesquelles la santé morale gagnée par une génération se transfuse nécessairement dans la génération qui succède, il faut bien que leur condition aille en s'améliorant avec le temps de la même manière que celle des âmes qui les traversent.

Est-ce là tout? Ah! ce n'est pour ainsi dire rien encore! Votre idée que Dieu tend à détruire le mal moral à mesure que le libre arbitre le suscite, et que les souffrances du corps et de l'âme sont les moyens qu'il emploie à cet effet, aurait, ce me semble, des suites énormes. Dès que la souffrance n'est plus la fin de la réparation, on ne peut plus entendre que la justice de Dieu soit satisfaite dès là qu'en regard d'un crime donné, une somme proportionnée de souffrance lui a été payée; par elle-même la souffrance ne lui est qu'un néant, car il ne la compte qu'en la voyant aboutir au redressement. Mais, si le crime n'est pas équilibré par

le seul fait de la peine qui lui est appliquée, comment le crime du genre humain s'est-il donc effacé, devant le tribunal de Dieu, par le seul fait de l'application des souffrances de Jésus-Christ? Comment a-t-il été indispensable, pour que le genre humain rentrât dans la grâce de son auteur, qu'un Dieu vint sur la croix solder surabondamment par son supplice ce que nous devons tous? Ce seraient donc les leçons de son Évangile et non pas le sang de ses plaies qui constitueraient le legs réel de Jésus-Christ; sa mort n'aurait qu'un caractère d'héroïsme et de sublimité, et ne formerait plus le signal d'un revirement général dans les sentiments de Dieu et les dispositions de l'univers; le rachat du genre humain n'aurait pas été susceptible de s'accomplir suivant une telle méthode, et par conséquent, aucune nécessité ne portant à l'incarnation du Verbe dans sa forme miraculeuse, cette incarnation ne pourrait plus se prendre que dans un sens symbolique, fort différent du sens historique sur lequel notre autorité se fonde; finalement, en admettant que la liturgie fût conservée dans ses cérémonies essentielles, du moins ne le serait-elle qu'à la condition d'entrer dans un esprit tout nouveau. Vous le voyez donc, l'éternité de l'enfer est si bien dans les fondements mêmes de notre Église, que l'on ne peut y toucher que de proche en proche l'édifice entier ne s'ébranle. Que vous aviez bien raison de dire qu'à tout système social correspond un système pénal déterminé; car on ne saurait changer ce dernier, que l'on ne soit logiquement conduit à soumettre à un changement correspondant le système social lui-même!

J'entends bien que ces conséquences imminentes du principe de la limitation des peines de l'enfer ne sont pas d'un caractère à vous causer grand effroi; elles ne

font que rejoindre ce qu'à l'instigation de votre principe de la préexistence, vous nous aviez déjà laissé entrevoir de vos opinions sur la nature du péché originel et des réparations qu'il demande. Pourvu que la divinité de votre médiateur idéal vous soit laissée, il vous importe peu que la figure de son incarnation terrestre se trouble et rentre dans les nuages. Le temple est élevé, dites-vous, et les échafaudages qui ont servi à le construire ne sont plus utiles aujourd'hui et peuvent se débâtir sans dommage. Ce que nous regardons comme réalité historique n'est plus, à vos yeux, que mythologie; et nulle part, peut-être, cette dissidence ne se marque-t-elle plus vivement que dans le sujet même qui nous occupe en ce moment, puisque la descente de Jésus-Christ dans les enfers, qui est pour nous un point de fait si précis et si authentique, ne saurait plus être, d'après vos idées, qu'une forme symbolique. Il n'y a plus, pour vous, dans les entrailles de la terre, un lieu où les âmes des justes aient été détenues jusqu'à la venue de leur Rédempteur, de même qu'il n'y a plus au-dessus des étoiles, un lieu opposé où ce même Rédempteur se soit élevé corps et âme, à travers l'atmosphère, en revenant de sa mission souterraine. Votre astronomie, votre géologie, votre histoire, donnent les mains sur ce chapitre à votre théologie. Mais, quelle que soit l'apparente fermeté de cette coalition, ne vous attendez pas que nous abandonnions la partie aussi facilement que vous vous en flattez. Le génie de Rome, de qui nous tenons notre institution, possède mieux qu'aucun autre le secret des méthodes qui sont propres à captiver et à gouverner les multitudes; le don de domination lui appartient de droit divin, et il ne cédera pas plus aujourd'hui qu'il ne l'a fait aux temps de la conquête militaire, devant

ces téméraires insurrections de l'esprit gaulois. Comme l'a dit, avec un pressentiment presque prophétique, le grand poète de Rome :

« Tu regere imperio populos, Romane, memento. »

LE PHILOSOPHE.

Nulle domination n'est stable. Que d'empires sont tombés après avoir épuisé jusqu'à la lie l'idée qui les sustentait ! Que d'autres, après s'être, en quelque sorte à leur insu, lentement et obscurément préparés, ont tout à coup surgi et pris le premier rang ! Dieu, même en religion, transfère la primauté, selon les temps, d'un peuple à l'autre. Il est dès à présent évident, pour quiconque observe et réfléchit, que le dogme de l'éternité des peines touche à sa fin. Vous faiblissez sur ce point, et ce point une fois enlevé, tout le reste, vous le voyez vous-même, vous échappe. Invoquez le moyen âge pour vous défendre, toutes les législations modernes, expression de la vie nouvelle des nations, se lèvent les unes après les autres contre vous, et vous forcent dans cette impuissante défensive. Il faut donc, ou que vous arrêtiez ce formidable mouvement en contraignant les nations à rentrer dans les sentiments et les mœurs des temps barbares et à restaurer dans leurs codes les pénalités abolies, ou que vous consentiez à composer avec lui. Persévérez dans la roideur de votre résistance, et vous périrez justement par où a toujours failli ce superbe génie de Rome que vous exaltez, par la dureté du cœur. En s'élevant, par un généreux élan d'humanité, à la conception de ce que la pénalité doit être sur la terre, les sociétés sont entrées, sans vous, dans des préliminaires qui les conduisent, à l'opposé de votre discipline, à la droite

intelligence de la pénalité de Dieu : la justice est absolue, en effet, et ce qui paraît juste sur la terre tend, par une impulsion invincible de la conscience, à paraître juste partout.

Ainsi, dans leur propension à améliorer le coupable par sa punition même, nos lois criminelles sont dans le vrai, comme elles sont dans le juste; car, si elles n'aboutissent pas dans cette vie à une conversion définitive, nous sentons du moins qu'elles s'y accordent avec une action supérieure qui aboutit dans l'autre; et, après nous avoir fourni les principes de notre justice, notre conscience complète leurs effets en les ralliant avec confiance à ceux de la justice de Dieu. Voilà un terrain sur lequel nous sommes inébranlables. Nous y tenons la victoire, et cette victoire, en s'étendant, ne peut manquer de soumettre, de proche en proche, à notre droit toutes les autres parties du système de l'univers. Ce ne sont ni les ironies de Voltaire, ni les doutes des sceptiques, ni les négations des athées, qui ont emporté votre doctrine de l'enfer : c'est la haute raison de nos jurisconsultes, quand elle a formulé ces déclarations si dignes de la sagesse éternelle : Toute peine est immorale qui n'est pas proportionnée à la gravité du délit qu'elle concerne. — Toute peine est immorale qui respire la vengeance sans respirer la charité. — Toute peine est immorale qui ne tend pas à l'amendement du coupable.

Oui, l'esprit de la Gaule s'est réveillé, et son premier cri en faveur des droits de la pensée a fait trembler le moyen âge jusque dans ses fondements; il s'est réveillé, mais plus puissant qu'il ne l'avait jamais été, car à ses vertus natives s'ajoutent désormais celles de l'Évangile qu'il s'est à la longue assimilées; il s'est réveillé, mais cette fois pour triompher, car, grâce à vos

leçons, grâce à celles de l'antiquité, grâce à celles de la philosophie moderne, il a maintenant plus de savoir que vous. Ne voyez-vous pas assez clairement que vous reculez déjà devant lui ? Votre impitoyable enfer s'obscurcit, et le ciel s'ouvre, comme chez nos druides, au-dessus de tous les vivants de l'univers. Pour arriver à ce résultat décisif, la foi dans la miséricorde infinie, soutenue par la liberté de la raison, nous a suffi ; mais, sans contredit, c'est pour nous une confirmation éclatante, et dont nous ne pouvons trop nous réjouir, que de nous trouver ramenés de la sorte, pour ainsi dire involontairement, dans le plein courant de nos traditions nationales. Le génie de notre race nous seconde, et, en contemplant nos pères, nous comprenons mieux qui nous sommes, et ce que nous devons faire. Sans nous lier à leur religion par une solidarité inconséquente, il nous est permis de nous satisfaire en y relevant, comme un legs à féconder, les leçons de leur sagesse sur la pénalité de l'autre vie. Que faute de jouir, comme nous, du droit sentiment de la bonté divine, ils aient erré dans la forme, leurs leçons ne sont pas moins d'accord, quant au fond, avec ce que nos propres lumières nous enseignent touchant la limitation des châtimens de l'autre vie et le renouvellement des épreuves de l'âme jusqu'à ce que son éducation soit accomplie. Reste à les développer. C'est à quoi nous sommes maîtres de travailler présentement avec indépendance et fermeté, éclairés, comme nous le sommes, par l'idée radieuse que c'est une Providence bienveillante, et non l'aveugle destin, qui a institué la loi des châtimens et qui nous l'applique lorsqu'il le faut. Espérons, en conséquence, que l'âme, afin de n'être jamais mise dans la souffrance sans être mise en même temps en demeure d'en profiter, ne perd jamais

conscience et possession d'elle-même; que pour les individus, comme pour les mondes, l'âge du mal est toujours un âge d'enfance; que si l'enfer, considéré comme système pénal, est éternel, le principe divin du perfectionnement moral n'est cependant étranger à aucun de ses foyers. Invoquons la liberté, et, au nom du droit celtique, ouvrons hardiment devant nous, en religion aussi bien qu'en politique, les portes de l'avenir. Comme le dit le génie druidique dans les Triades, en se résumant dans une formule qui enveloppe tout, puisqu'elle comprend le progrès dans tous ses modes : « Trois choses se renforcent de jour en jour, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science et la justice. Trois choses s'affaiblissent de jour en jour, l'opposition contre elles devenant toujours plus grande : la haine, l'injustice et l'ignorance. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Opportunité des études théologiques, déduite : 1° des convenances de l'époque actuelle; 2° du mouvement des idées en philosophie; 3° du mouvement des idées en religion. — Plan du livre.	1
---	---

I. — LA TERRE.

CONDITION ASTRONOMIQUE : — La terre vue d'une planète du voisinage : Apparences des quatre petites planètes. Position de la zone qu'elles occupent. Leur ressemblance entre elles et leur différence d'avec les grandes planètes.	23
Analogie de la terre et de Vénus. Conséquence de cette analogie quant au peuplement des planètes	29
De la surface de la terre dans ses rapports avec le foyer central de la planète, avec le soleil, avec les étoiles, avec les comètes	34
Des probabilités contraires à l'imminence d'une révolution dans l'ordre de la terre	43
CONDITION ÉCONOMIQUE : — Principe du désaccord entre les lois astronomiques de la terre et les convenances de l'homme; principe du travail; tableau des difficultés de la vie sous l'empire de la nature.	49
Contrariétés causées par la loi de la gravitation; opposition par le développement des forces mécaniques.	56
Contrariétés causées par la grandeur de la terre; opposition, par le développement du commerce, des moyens de locomo-	

tion et de correspondance	60
Contrariétés causées par l'interposition des mers et des montagnes; compensation au point de vue de la distinction des nations; avantages des mers; avantages des montagnes	63
Contrariétés causées par les lois de la chaleur solaire; remèdes tirés de l'industrie	68
Contrariétés causées par la rareté des objets de nourriture; remèdes tirés de l'agriculture	81
Universalité de la loi du travail : défaut de puissance de la part de l'homme; accroissement des effets du travail par l'application des forces de la planète; progrès séculaire du bien-être	88
Permanence de la loi du travail; permanence de la loi de la mort. Principe de la distinction entre la terre et le ciel, . .	100

II. — LES ÂGES.

IMPORTANCE DES VALEURS CHRONOLOGIQUES RÉVÉLÉES PAR L'ÉTUDE DE LA NATURE. — Système des sept jours de la création; classification méthodique des phénomènes de la Genèse : histoire de l'univers, histoire de la terre, histoire du genre humain. .	108
Histoire de l'univers : — principe de la constance moyenne de l'univers.	117
Histoire de la terre : — les quatre âges : âge du feu, âge de l'océan, âge des continents, âge de l'homme. Principe général du progrès de la vie organique.	119
Histoire du genre humain : — système des sept âges des auteurs ecclésiastiques; système de l'antiquité sur les âges ; système du moyen âge; système du dix-huitième siècle. Conclusion : les quatre âges; âge anté-historique, âge de l'antiquité, moyen âge, âge actuel. Principe général de la perfectibilité	133
Réponse aux objections tirées : 1° de la division de la vie humaine, 2° de la division de la semaine	174

III. — LE PREMIER HOMME.

IMPORTANCE DE LA DOCTRINE DU PÉCHÉ ORIGINAL. — Opinions diverses touchant l'origine de l'âme.	163
Hypothèse de la nouveauté de l'âme; difficultés qui s'opposent à l'adoption de cette hypothèse : défauts des âmes naissantes; souffrances du bas âge; morts prématurées; généra-	

tions criminelles	189
Silence de l'Église relativement à l'origine de l'âme. État de la question au cinquième siècle; déclaration de saint Augustin touchant son ignorance; continuation de cette ignorance; nécessité d'en sortir.	201
Idee générale de la préexistence. Grandeur de la tradition qui la recommande. Grandeur de l'idée considérée en elle-même. Recherche de sa définition au moyen des principes fondamentaux du système de l'univers. Satisfaction donnée par cette définition aux difficultés qui s'opposent à l'hypothèse de la nouveauté de l'âme.	210
Réponse à la difficulté tirée du dogme de la chute d'Adam. Phénomène de l'apparition du premier homme. Condition naturelle du premier homme. Condition naturelle de sa demeure. Condition morale de son âme. Nature de la première faute	228
Effets de la première faute. Supériorité de la vie d'épreuve sur la vie primitive. Communication du péché originel; unité du genre humain; réhabilitation par la foi dans le médiateur.	242
Causes de l'inopportunité, dans le passé, de l'idée de la préexistence; causes de sa convenance actuelle	258

IV. — LE CIEL.

MAGNIFICENCE DU CIEL ÉTOILÉ. — Infinité de l'univers dans le temps; différence de la perpétuité de l'univers et de l'éternité de Dieu; caractère d'infinité conféré à l'univers par le dogme de l'immortalité. Avantage de la croyance à l'activité indéfectible de l'univers.	266
Infinité de l'univers dans l'étendue; analogie entre ce principe et le précédent; différence de l'immensité de l'univers et de l'ubiquité de Dieu. Relation entre l'immensité de l'étendue et la diversité infinie des conditions d'existence.	280
Pluralité infinie des mondes. Opinions erronées du moyen âge touchant la constitution physique de l'univers; révélation, par l'astronomie moderne, de l'ordonnance, de la multitude et des variations continuelles des mondes; influence de cette révélation sur la théologie.	286
Conciliation du principe de la pluralité infinie des mondes avec celui de la continuité de la création. Avantage du principe de la pluralité infinie sur celui de la pluralité bornée. Idee générale du ciel	299

Principe de l'analogie entre la vie du ciel et la vie de la terre, tiré de la ressemblance de l'homme avec Dieu. Activité de l'homme à l'imitation de celle de Dieu et maintien de cette activité dans l'immortalité. Loi naturelle de la circulation des âmes dans l'univers; diversité des résidences célestes; voie centrale; type idéal de l'homme-Dieu..	310
Principe de la permanence de la condition corporelle. — Nécessité de cette condition; création et gouvernement du corps par l'âme, à l'imitation de la création et du gouvernement de l'univers matériel par Dieu; distinction du corps et du principe spirituel dont il procède; immortalité de ce principe spirituel; diversité infinie des organismes conformément à la diversité infinie des mondes. Supériorité de la condition corporelle du ciel sur celle de la terre.	342
Fausseté du principe de la résurrection pris dans le sens du moyen âge. Principe du beau dans ses rapports avec le principe de la convenance: chimère de la conservation perpétuelle de la figure terrestre. Principe du renouvellement journalier de la substance des organismes; chimère de la conservation perpétuelle de la substance terrestre	354
Du principe spirituel de la différence des sexes: loi androgynique. Du principe de l'incarnation des âmes: lois des générations et de la famille	364
De l'idéal des migrations; de l'idéal de la mémoire; loi de l'immortalité.	373

V. — LES ANGES.

DES ANGES SELON LES IDÉES DU MOYEN ÂGE.	387
Importance numérique de la population angélique; démonstration de son existence.	390
De la chimère des esprits purs. Union naturelle des êtres supérieurs avec des corps; déclarations des conciles sur cette question; division des théologiens. Conséquences du principe de la corporéité des êtres supérieurs.	394
De la chimère de l'illumination surnaturelle des anges: de la chimère de la classification fondée sur ce principe. Illumination naturelle des êtres supérieurs au moyen des sensations, des idées innées et de la raison. Complexité de la hiérarchie céleste. Silence de l'Église et division des théologiens sur ces questions	414

De la chimère de l'immutabilité des anges. Activité et perfectibilité des êtres supérieurs ; tradition relative à la période d'épreuve antérieure à la confirmation des êtres supérieurs. Silence de l'Église et division des théologiens sur cette question.	434
Du caractère distinctif des anges. Principe de la liberté des créatures et possibilité du développement en dehors des voies du mal. Identité finale des anges et des saints.	441
De la chimère des apparitions. Caractère des angélophanies ; nature réelle des missions angéliques.	445
De la croyance des anges gardiens	451
De la commémoration des êtres supérieurs.	457

VI. — L'ENFER.

OPPOSITION LOGIQUE ENTRE DIEU ET LE MAL. — Action naturelle de Dieu contre le mal. But providentiel de la souffrance. . .	462
Nécessité de la croyance aux peines de l'autre vie. Principes généraux du système pénal de la société de l'univers. . . .	467
Fausseté des idées du moyen âge sur l'enfer ; danger de ces mêmes idées. Enseignement de l'Église sur l'éternité des peines ; division des théologiens ; indécision de l'Écriture ; esprit de l'Évangile.	480
Conséquences philosophiques du principe de la limitation des peines relativement au système de l'univers et au caractère du médiateur.	491
Opposition entre le génie romain et le génie druidique ; avantage de ce dernier.	497

FIN DE LA TABLE.

DE LA MÉMOIRE

DANS

L'IMMORTALITÉ

DE LA MÉMOIRE ·

DANS

L'IMMORTALITÉ

A M. CHAUFFOUR-KESTNER

Ancien collègue et ami, tout en vous remerciant de l'excellent article que vous avez bien voulu consacrer, dans cette Revue¹, à ma publication sur Merlin de Thionville, permettez-moi de réclamer contre une assertion que vous y avez incidemment émise : elle m'affecte, car elle engage le fond même de la philosophie à laquelle je suis voué, et à moins de méconnaître l'autorité de votre parole ou de m'abandonner moi-même, je ne saurais la laisser passer sous silence. Vous prétendez que, selon moi, l'immortalité serait indépendante du sentiment de l'identité personnelle : « Sa philosophie, dites-vous en parlant de moi, individualiste, si on le veut, dans ce sens qu'elle a toujours eu pour principal souci le problème de l'immortalité, donne cependant à ce problème une solution qui implique plutôt la permanence de l'espèce que celle de l'individu... La mort n'est pas une fin, mais un recom-

1. La Libre recherche, t. XVIII.

mencement : elle est le passage vers une nouvelle existence où se continuent, en se perfectionnant sans cesse, les existences antérieures. Mais cette existence immortelle, n'ayant pas conscience d'elle-même, ne sauve pas, en réalité, l'immortalité de l'individu. »

Vous vous méprenez; vous ne donnez pas dans le vrai sens de ma pensée : je crois au contraire, sans hésitation, que la pleine possession d'elle-même, et par conséquent de son histoire, est pour l'âme la première condition de son immortalité bienheureuse. C'est par cette noble croyance que nous sommes assurés de ne point voir s'éteindre dans le néant la conscience de nos efforts et de nos dévouements dans cette vie, si faibles qu'ils aient pu être, et de parvenir un jour, pour notre récompense, au sentiment de la parfaite identité de notre personne actuelle avec la personne sublime que nous avons pour mission d'en dégager. Que serait, en effet, une béatitude qui nous mettrait dans un si grand oubli de nous-mêmes que nous n'aurions plus envie de savoir ni d'où nous venons, ni quelles péripéties nous avons traversées, ni par quelles actions nous avons réussi à nous élever? Ce ne pourrait être que cette espèce d'enivrement rêvé par les mystiques et causé, selon eux, par l'absorption de la personnalité individuelle dans celle de Dieu; mais, pour ceux qui repoussent, à l'égal de l'anéantissement, la perspective d'une telle fusion, et qui font consister, au contraire, la béatitude dans le développement le plus complet de la personnalité, n'est-il pas évident que l'ignorance de soi-même mettrait dans le ciel, non-seulement une imperfection capitale, mais un principe permanent de trouble et d'anxiété? Il y a plus : à moins que nous ne reprenions un jour toute mémoire, il faut donc que nos attachements d'ici-bas ne soient

que de ces liaisons éphémères que le matin voit éclore et le soir disparaître; en dehors de la foi du moyen âge, qui nous maintenait, jusque dans l'autre monde, les corps qui ne nous ont été donnés que pour les usages spéciaux de celui-ci, il n'y a en effet possibilité de se reconnaître d'une vie à l'autre que par la communauté des souvenirs. Laissez-nous nos souvenirs, et quels que soient les organismes nouveaux que nous aurons revêtus, amis, parents, époux, nous nous retrouvons bien vite, et avec quelles délices et quelles surprises ! Otez-les, vous ne brisez pas seulement nos liens avec nous-mêmes, vous nous brisez nos liens avec tout ce que nous aimons; et cependant, Dieu sait que si nous nous élançons avec des aspirations si vives vers l'immortalité, c'est moins encore en vue de notre propre conservation qu'en vue de la conservation de ces affections si chères, le premier de tous nos biens, et sans lesquelles rien ne nous touche plus ni sur la terre, ni dans le ciel. Vous le voyez, je suis bien loin du sentiment que vous m'avez attribué, et je dis d'un mot, pour me résumer : à moins de nous parler de réminiscence, que l'on ne nous parle point d'immortalité bienheureuse.

Voilà ma profession de foi : mais ce n'est pas assez de l'avoir énoncée pour vous montrer combien j'y tiens, et vous me permettrez d'y ajouter quelques lignes pour vous indiquer comment je la justifie. Le sujet est, d'ailleurs, assez intéressant par lui-même pour mériter, puisque l'occasion s'en présente, qu'on s'y arrête un instant. « L'immortalité de l'âme, dit très-justement Pascal, est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » Or, mon raisonnement, pour arriver à savoir, sur le point dont il s'agit, ce qui en est, me

paraît assez solide, car il se borne à réunir le principe du progrès à l'infini avec celui de l'immortalité. En quoi donc consiste en effet, sous le rapport de l'intelligence, le développement supérieur de l'âme? Évidemment, en premier lieu, dans l'augmentation de la connaissance d'elle-même. C'est en se connaissant de plus en plus profondément qu'elle prend de plus en plus possession des impressions primitives que l'éternelle vérité fait en elle et desquelles elle déduit, par le raisonnement et l'observation, tout son savoir; mais aussi ne peut-elle manquer de prendre en même temps une possession de plus en plus complète de tout ce qu'il y a dans sa substance, et par conséquent de toutes les impressions que la mémoire y a successivement déposées. Je la compare à un temple qui a non-seulement ses lampadaires pour éclairer les sinuosités de ses voûtes, mais ses catacombes où le passé dort. Ainsi, à prendre les choses non dans le cadre étroit de cette vie mais dans l'ensemble de notre existence infinie, il faut nécessairement conclure que non-seulement le contenu virtuel de notre mémoire s'accroît indéfiniment avec le temps, mais que la perception que nous en avons s'accroît de même. C'est à peu près comme il arrive lorsque nous marchons vers le sommet d'une montagne : tant que nous ne sommes que sur les premières pentes, les arbres et les moindres replis suffisent pour nous dérober le chemin que nous avons suivi dans la plaine, mais dès que nous atteignons les hauteurs, tout change : ce que nous avons perdu de vue se dévoile de nouveau; nos regards, au lieu de raser le sol, planent sur l'horizon, et nous découvrons en pleine lumière et dans leurs vrais rapports tous les accidents de notre itinéraire.

Comment en serait-il autrement? Le temps aurait-il

qualité pour faire réellement disparaître ce qui s'est une fois gravé dans notre substance? Le coup peut se guérir, la cicatrice reste. Les empreintes que produisent en nous les mouvements de la vie ont beau varier sous l'action de nouvelles empreintes, se dissimuler sous la complexité de leurs connexions, échapper même par leur subtilité à l'inspection imparfaite que nous exerçons sur nous-mêmes, elles ne subsistent pas moins; que nous le sachions ou que nous ne le sachions pas, elles nous ont modifiés et nous demeurons modifiés. Suivant la gravité des événements qui nous ont atteints, non-seulement notre mémoire se trouve chargée de traits que rien n'efface, mais notre caractère même éprouve des altérations permanentes, nos goûts et nos humeurs sont changés, nos forces morales sont augmentées ou diminuées, bref, nous ne sommes plus ce que nous étions auparavant; et lorsque d'autres événements viennent se jeter sur ceux-là, ils n'en détruisent pourtant pas la marque, car leur action sur nous n'est pas la même que si elle avait eu lieu avant nos modifications précédentes. Ainsi, lorsqu'on martèle un vase, la variation de forme occasionnée par chaque coup, au lieu de s'anéantir sous la variation occasionnée par celui qui succède, s'y implique en quelque manière et se continue; de sorte qu'à chaque instant, dans la forme générale du vase, se trouve virtuellement écrite toute l'histoire des coups qui l'ont tour à tour façonné; et si l'on objectait que deux vases peuvent aboutir à la même forme après des martelages très-différents, l'objection ne serait que superficielle, car, en supposant que chaque coup produisit, en même temps qu'un changement de figure, un changement de densité, les deux vases auraient beau présenter la même forme, la différence de leurs deux histoires n'en

serait pas moins consignée dans leurs inégalités intérieures. Il en est de même de nos âmes; et les coups les plus légers y demeurent aussi bien que les plus forts, car où est la cause, qui, en effaçant la trace des uns, respecterait celle des autres? Chacun de nous porte donc dans sa forme actuelle la secrète histoire de toutes ses émotions antérieures; si bien que, pour connaître notre passé, Dieu qui voit en nous jusqu'au fond, sans avoir besoin d'interroger le temps, se contente de nous examiner et lit d'un regard tout ce que nous avons été dans tout ce que nous sommes.

Notre histoire n'est donc pas seulement dans ce livre de vie que les théologiens mettent entre les mains de Dieu; elle est dans notre propre substance, et notre être lui-même est comme le livret que nous emportons avec nous, d'étape en étape, à travers les mondes. Développons-nous assez pour devenir capables d'y lire, et nous nous y instruirons à notre gré de tout ce que nous avons fait et éprouvé dans l'univers depuis que nous y sommes. Mais à quelle époque, direz-vous, ce degré suffisant de développement se présentera-t-il? A quelle époque? je l'ignore, car l'événement dépend absolument de la manière dont tournera ma vie; j'ignore donc l'heure précise, mais de même que j'ignore aussi l'heure précise de ma mort, de laquelle, malgré cette incertitude, je ne dis pas moins avec une résolution parfaite: Demain. Pour l'une comme pour l'autre, pour celle de la résurrection, aussi bien que pour celle du tombeau, il ne m'en faut pas davantage, car je suis dès lors en mesure de régler sans difficulté et ma conduite et mes espérances. D'une part, je vois dans une claire perspective le type sublime d'existence; de l'autre, je sens qu'il est impossible d'assigner aucune limite aux progrès dont je porte en moi le prin-

cipe : donc il est inévitable qu'à un point déterminé de la ligne infinie qui se développe devant moi, soit placé l'état dont il s'agit, et il l'est tout autant que, moyennant persévérance, j'y arrive. C'est là qu'à la suite de la zone des épreuves, commence la zone de la béatitude ; c'est là que, de plus en plus éclairée sur elle-même, l'âme commence enfin à s'apercevoir tout entière jusque dans son passé, et que, délivrée à jamais des passions de l'animalité, elle s'élève dans la plénitude de sa force et de sa liberté, garantie désormais, par la fermeté de ses aspirations, contre toute déchéance. Montons, montons avec effort et confiance, et, tôt ou tard, nous parviendrons : le but est assez magnifique pour que nous n'ayons à regarder ni au temps ni à la peine.

Ce n'est pas vous, je le sais d'avance, qui, sur l'article de la mémoire, me ferez une difficulté de nos mutations corporelles. Si la mémoire est une faculté spirituelle s'exerçant sur le contenu de l'âme, ou mieux encore, sur sa forme, pour la déterminer à se réfléchir plus ou moins complètement dans la conscience, qu'importe la continuité de la substance du corps ? Le corps est nécessaire, par les sens dont il est muni, pour faire contracter à l'âme les impressions ; mais, quant à les conserver, ce n'est plus son affaire : c'est l'âme qui les a reçues, c'est elle qui les garde. C'est sur quoi notre propre expérience nous vient même en confirmation. Y a-t-il dans les organes, au moyen desquels nous sommes aujourd'hui en communication avec l'univers, je ne dis pas simplement une seule molécule, mais une seule forme qui ait appartenu aux organes dont nous nous servions dans notre enfance ? Depuis lors combien de corps notre faculté vitale n'a-t-elle pas ramassés, usés, dissipés ? Et cependant, malgré toutes ces muta-

tions, notre âme ne conserve-t-elle pas mémoire ? Que de choses auxquelles je n'avais même pas pensé depuis des années, que j'avais laissées tomber complètement de mon souvenir, et qui tout à coup, à l'occasion des lieux et des personnes, ou par un effort d'attention, se réveillent et reparaissent en moi ! N'y a-t-il pas là un indice de ce qui est susceptible de se produire plus tard dans des proportions sublimes ? Nonobstant ces interruptions apparentes qui nous font tant d'effet, et que le vulgaire nomme en tremblant la mort, notre vie, considérée non dans le terre-à-terre d'un jour auquel les préjugés de notre éducation la réduisent, mais dans sa ligne infinie, est au fond aussi continue dans tout son développement que dans la courte période qui s'offre à nous à découvert, entre le berceau et la tombe. Les accidents, quels qu'ils soient, qui affectent notre vêtement corporel ne sont jamais que secondaires. Nous ne cessons, dans le courant de notre vie, de changer d'habits de jour en jour, mais pièce à pièce, tandis qu'à la fin, nous changeons tout à la fois et loin des yeux de ceux qui nous entourent : voilà toute la différence, et c'est une chose que, du haut de ses stations élevées, l'âme ne doit plus guère regarder que comme une des singularités de son bas âge : étrangère désormais à de telles misères, elle en contemple le souvenir et reprend en souriant son vol dans l'immortalité.

En admettant même, comme il y a lieu de le conclure, de ce que nous éprouvons aujourd'hui relativement à toute existence antérieure, que la mort doit faire sur les natures qui ne sont pas encore assez préparées aux magnanimités de l'existence supérieure, l'effet d'un coup de massue, et qu'en les frappant, elle leur étourdisse, en effet, la mémoire ; l'étourdir n'est pas l'anéantir. De même qu'après un choc violent, l'on se trouve

en quelque sorte hors de soi, ne sachant plus ce que l'on faisait, où l'on était, qui l'on était, et dans un oubli complet de toutes choses, ce qui n'empêche pas qu'après un intervalle plus ou moins long, quelquefois de plusieurs jours, l'on n'arrive à se rasseoir complètement et à reprendre possession de son passé, comme si aucun accident n'était venu interrompre le cours des souvenirs ; de même en est-il peut-être de l'oubli momentané que nous sommes exposés à subir par l'effet du trépas. Après un temps dont la durée doit nécessairement se prolonger plus ou moins, selon l'état de la personne, fût-ce pendant toute une vie, le trépassé se remet, rappelle à lui ses esprits et voit toutes ses lumières reparaitre ; et c'est ainsi que je conçois que nous puissions n'avoir aujourd'hui aucune réminiscence des temps antérieurs à la période actuelle, sans être pourtant obligés le moins du monde de renoncer à l'espoir de la récupérer un jour. Mais croyez-vous que cette perte de mémoire, qu'à moins de faire de grands efforts pour mériter enfin une condition meilleure, je suis en danger de rencontrer dans mon existence prochaine comme je l'ai rencontrée dans celle-ci, ne soit pas faite pour m'effrayer ? Je tiens assez, je l'avoue, à ma personnalité pour être aussi profondément ému devant une telle perspective que le pouvait être le moyen âge devant son purgatoire. Que l'on ne dise donc pas que la sanction pénale de l'autre vie fait défaut, dès que l'on n'affirme pas que la conscience de l'identité de cette autre vie avec celle-ci demeurera en permanence. Quel est l'homme sensé, et tant soit peu intéressé à lui-même, qui ne serait épouvanté à l'idée de tomber pour un certain temps dans la folie, avec perte absolue de mémoire, et d'être envoyé en cet état, jusqu'à ce qu'il se guérisse, dans les affreux

cabanons de l'ancien régime? Voilà ce qui attend, en proportion de leur culpabilité, les âmes coupables; et aussi veux-je que, loin de s'enivrer de hardiesse, elles tremblent plus qu'elles ne l'ont jamais fait devant les menaces de la justice de Dieu.

Mais, direz-vous, ce n'est pas assez de trembler devant la peine; il faut que celui qui endure la peine sache qu'elle n'est pas une souffrance gratuite, mais une souffrance méritée; car, autrement, loin de jouir d'une action correctionnelle et par là même moralisante, elle risque de n'offrir au coupable qu'une occasion de douter de la justice éternelle et de s'engager ainsi encore davantage dans sa perversité. C'est de quoi je suis parfaitement d'accord; et voilà précisément pourquoi je soutiens qu'il est d'une importance capitale que nous soyons bien avertis que si nous souffrons en cette vie, ce n'est point par hasard, mais parce que nous avons encouru une telle disgrâce, par nos méfaits, dans une existence précédente. Dès lors, en effet, nous trouvant en mesure de tirer profit de la triste expérience que nous subissons, nous nous sentons formellement invités à ne point retomber dans les mêmes fautes au risque de retomber encore une fois dans les mêmes afflictions. Vous le voyez, l'objection, dès qu'on la transporte sur le terrain de nos épreuves actuelles, nous conduit elle-même à reconnaître immédiatement le droit de la doctrine de la préexistence. Hors de là, pour donner raison de tous ces maux qui nous sautent pour ainsi dire à la gorge dès notre apparition sur la terre, il n'y a que deux voies: ou de prétendre que Dieu fait souffrir l'innocent pour le former à la vertu, ou de prétendre qu'il le fait souffrir afin de se venger sur lui d'offenses commises par ses pères. Mais notre conscience, en se récriant à l'injustice sur toutes deux,

ne nous permet pas d'hésiter à les condamner toutes deux. Dès lors, il n'y a donc plus d'autre voie que celle dont je parle, et l'on ne saurait l'adopter sans consentir en même temps à toutes les conséquences qui s'y lient, dont la première est que l'existence actuelle nous donne le type d'autres existences du même genre que nous avons déjà traversées et qui nous menacent encore.

Je suis donc bien éloigné de considérer les interruptions momentanées de la mémoire comme un relâchement de pénalité. Il faut bien, en effet, accepter ce syllogisme : si la possession du passé est une jouissance, sa privation est une peine ; donc, si la première des deux conditions convient à la vie de béatitude, l'autre convient à la vie d'épreuve et de correction. Mais j'ajoute que la faiblesse de notre mémoire, tout en étant une suite naturelle de l'imperfection de notre développement, peut être considérée aussi comme un des moyens employés par la Providence pour nous faciliter dans les sphères inférieures l'accomplissement de notre tâche. Car n'est-ce pas assez pour nous du souvenir de ce que nous avons fait de mal en cette vie? S'il y a, comme le dit la parole évangélique, sept péchés par jour dans la conscience du juste, quel total effrayant ne s'en amasse-t-il pas en chacun de nous à mesure que nos années s'écoulent? et quel accablement n'en ressentons-nous pas quand nous venons à penser en toute délicatesse de cœur à la responsabilité dont tant de fautes nous grèvent? Que serait-ce donc si, avant d'avoir acquis, à force d'épreuves et de repentir, assez de force pour nous trouver en état de dominer les malheureuses défauts de la trace que nous avons laissée derrière nous, il fallait ajouter dans notre conscience, au poids du jour, tout le poids du passé? Ne serions nous pas exposés à perdre à la fois, par trop de

remords, confiance et espérance ? Aussi n'hésité-je pas à le dire, vu notre imperfection morale d'aujourd'hui, l'obscurcissement des périodes qui ont précédé notre naissance me paraît-elle un bienfait, en même temps qu'elle nous est d'autre part une humiliation et une peine.

Le moyen âge avait bien senti que, pour des natures coupables et chancelantes comme les nôtres, trop de préoccupation du passé peut constituer un danger ; et, afin de soulager l'âme de temps à autre du fardeau de ses remords, il avait imaginé les rémissions périodiques de ses tribunaux de pénitence. La mort, par les ruptures de mémoire qu'elle occasionne, ne nous donne-t-elle pas un soulagement du même genre ? Mieux encore, je me plais à la considérer à ce point de vue comme une sorte de grand sacrement d'institution divine dont le baptême n'est qu'un symbole. Par elle sont effacés tous nos actes condamnables ; il ne nous en reste que l'infirmité morale qu'ils nous ont fait contracter, jointe à la peine salutaire à laquelle nous satisfaisons dans cette vie, et qui doit nous servir à expier et à corriger notre passé. Quant à la coulpe originelle, elle n'est plus. Libres et allégés, sans autre charge que celle dont nos passions, si nous ne leur résistons pas avec assez d'énergie, peuvent cette fois encore être cause, nous sommes en mesure de reprendre, avec plus de facilité, notre marche ascensionnelle vers les sphères d'en haut.

Pour moi, lorsque je pense à tout ce que j'ai eu à supporter de peines et de douleurs dès mon enfance, l'ayant nécessairement mérité par ma conduite dans une existence précédente, car de Dieu ne saurait découler nulle rigueur gratuite, je ne puis douter que je ne sois arrivé sur la terre déjà chargé de grandes

fautes, et je ne me plains pas de n'avoir possibilité de les sentir que sous un voile. Pour savoir par où j'avais alors failli, je n'ai qu'à faire la revue de toutes les inclinations désordonnées qui ont commencé à se témoigner en moi, dès mes premières années, et contre lesquelles j'ai dû lutter pour commettre ici-bas le moins de mal possible. Il ne m'en faut pas davantage pour être en état de régler par mon expérience, en même temps que par ma raison, ma vie actuelle, et de garantir ainsi ma vie future des conséquences que ma vie passée me fait endurer aujourd'hui. Les éviterai-je complètement? Certes, je ne suis pas assez présomptueux pour m'en flatter; quelle que soit ma confiance dans la grandeur de la munificence divine, qui, de vie en vie, augmente, je l'espère, le peu que nous avons gagné de nous-mêmes par les rémunérations qu'elle y ajoute, je n'ose imaginer qu'elle puisse aller jusque-là; et mes réflexions sur moi-même, comme sur l'immense majorité de mes semblables, ne me donnent que trop de motifs de me persuader de la vérité de la célèbre parole : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus. » Mais lors même que je serais encore destiné à traverser plus d'un stage obscur, comme celui dans lequel nous sommes engagés en ce moment, je n'ai pas moins la ferme espérance, parce que j'en ai la ferme volonté, de parvenir un jour à ces régions supérieures où l'on vit dans la pleine possession de soi-même et de ses amitiés, où l'on n'oublie plus, où l'on ne pêche plus.

Voilà, mon cher ami, avec un peu plus de développement, les idées que j'ai exposées à la fin du quatrième chapitre de mon livre de *Terre et Ciel*; elles consistent essentiellement, comme vous le voyez, dans la distinction de deux périodes différentes entre lesquelles se partage notre immortalité : une première

période composée d'une série d'étapes dont le nombre et la difficulté varient suivant les efforts et les mérites de chacun, et notre existence actuelle, si diversifiée dans ses formes, nous en offre le type général; une seconde, à laquelle nous nous rendons aptes par l'effet des tendances que nous développons en nous à travers les épreuves de la première, et dans laquelle notre progrès se poursuit désormais en pleine lumière et suivant un mode continu. Dans l'une il y a éclipse de mémoire à chaque passage dans un milieu nouveau; dans l'autre, quels que puissent être les déplacements et les transfigurations de la personne, la mémoire se conserve pleine et entière. C'est cette distinction qui vous a échappé, et de là est résultée l'erreur dont je me plains; et toutefois, avant de vous accuser, je veux m'accuser moi-même, car si vous ne m'avez pas compris, il faut que ma définition n'ait été ni assez claire ni assez catégorique. Pour ne point m'exposer cependant à paraître trop en faute, permettez-moi de rappeler ici, comme excuse en même temps que comme complément à mes explications, quelques passages du livre dont il s'agit.

« Qui oserait assurer, disais-je, que notre être ne renferme pas dans ses profondeurs de quoi illuminer un jour tous les espaces successivement traversés par nous depuis notre première heure, comme il arrive à ces flamboyants mobiles auxquels je viens de nous comparer et qui, une fois parvenus dans les sommités de leur trajectoire, déployant soudain des feux inattendus, reprennent magnifiquement possession, par de longues cascades de lumière, de la ligne sillonnée par eux, depuis l'humble niveau où ils ont commencé leur essor jusqu'aux zones sublimes du haut desquelles ils dominant actuellement la terre? Ne savons-nous point,

par l'expérience même de notre vie, que des souvenirs qui nous semblaient absolument éteints se ravivent parfois et nous rendent tout à coup un passé que nous avons cru englouti à jamais dans les abîmes de l'oubli? » Et ailleurs, plus explicitement encore. « Si notre progrès dans la béatitude ne consiste pas simplement dans notre admission à des mondes meilleurs, mais, avant tout, dans le développement des hautes facultés qui sont inhérentes à nos personnes, comment la puissance de notre mémoire ne serait-elle pas destinée à s'accroître en même temps que toutes les autres puissances dont nous ne jouissons non plus actuellement que suivant le mode imparfait qui convient à la terre? Et si elle augmente, n'est-il pas à croire qu'elle arrivera donc, tôt ou tard, à l'énergie nécessaire pour ressaisir des impressions trop délicates et trop lointaines pour ne pas être disproportionnées à son état d'aujourd'hui? C'est ce dont je ne doute pas; et ce qui achève de donner à mes yeux toute solidité à une telle espérance, c'est de penser que nous ne saurions atteindre notre couronnement sans que les souvenirs mis en réserve dans les fonds de notre mémoire ne nous soient, en effet, rendus, car ce ne serait nous posséder qu'imparfaitement que de ne point posséder complètement notre histoire. Pour jouir de notre immortalité en pleine lumière, il faut premièrement que nous sachions qui nous sommes, et c'est la contemplation de notre passé qui nous l'enseigne. » En voilà suffisamment, ce me semble, pour ne vous laisser désormais aucun doute qu'en réalité nos deux sentiments sur la question de l'identité personnelle ne soient plus voisins que vous ne l'imaginiez. Je crois, en effet, aussi bien que vous, qu'à moins que la conscience de cette identité ne subsiste, l'on n'est point dans l'immortalité

véritable; mais je crois aussi, d'autre part, que rien n'empêche la prise de possession de ce sentiment d'être subordonnée à certaines conditions dont la réalisation n'est pas nécessairement immédiate, et qu'en attendant, le développement de l'âme n'en poursuit pas moins son cours d'une manière conforme à sa nature comme à la sagesse du suprême régulateur de l'univers.

Un mot encore, avant de finir, sur la tradition à laquelle je serais heureux de voir restituer par le monde moderne, après tant de siècles d'abandon, l'honneur et l'autorité dont elle a joui chez nos pères et qu'a trop vite abattus l'invasion des idées juives. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'aucune tradition ne consacre en traits aussi éclatants les idées de liberté, de personnalité, d'immortalité. Délivré de toute contrainte, l'homme s'y présente comme l'auteur direct de sa destinée : ni fatalité, ni péché originel, c'est l'individu lui-même qui a déterminé dans une vie antérieure les conditions initiales de sa vie présente, comme il détermine dans celle-ci les conditions de sa vie à venir; et le monde terrestre, avec ses diversités de biens et de maux, nous donne l'image de celui où nous risquons d'entrer demain, à moins que nous n'ayons su mériter de nous élever plus haut. Au-dessus de la région des existences troubles et confuses dans lesquelles l'oubli prend place de renaissance en renaissance, se développe en effet la région des existences lumineuses, dans lesquelles la mémoire, acquérant toute sa force, rend à chacun, avec la pleine possession de son passé, la pleine identité de sa personne; après le cercle d'*Abred*, le cercle de *Gwynfyd*, et, au-dessus de tous deux, celui de *Ceugant* qui n'appartient qu'à Dieu.

Voilà, en résumé, le dogme druidique tel qu'il nous apparaît d'après le témoignage des anciens, et surtout d'après celui des bardes qui, de main en main, l'ont fait passer, pour ainsi dire, tout vivant jusqu'à nous. Ce dogme est, selon moi, profondément conforme aux aspirations des temps modernes vers des conditions d'immortalité différentes de celles auxquelles s'était arrêté le moyen âge; et je suis si éloigné d'être conduit à ce sentiment par un parti systématique d'archaïsme, que j'avais été amené spontanément à des idées analogues en étudiant la question en elle-même à une époque où, faute d'avoir plongé assez avant dans l'histoire de nos pères, je n'avais aucun soupçon de l'alliance que je nouais ainsi avec eux. Cette alliance, je ne le cache point, est à mes yeux d'une immense valeur, car je sens qu'elle donne le plus puissant appui à mes espérances; et aussi vous avouerai-je que lorsque après avoir écrit dans l'Encyclopédie nouvelle l'article *Ciel*, je me trouvai conduit à y écrire l'article *Druidisme*, dont les conclusions s'harmonisaient d'une manière si imprévue avec celles du précédent, j'en éprouvai une des satisfactions les plus vives qu'il soit donné à l'homme de goûter dans les domaines de la pensée. — Eh quoi! me dites-vous ici, nous faire remonter jusqu'aux temps de Vercingétorix? — Pourquoi non, si nous y rencontrons les plus solides racines qu'ait dans le passé la croyance à l'immortalité? Est-ce chose nouvelle de se justifier par son accord avec l'antiquité? Et quand nous voyons sans étonnement le christianisme, le judaïsme, l'islamisme lui-même se référer pour leur croyance en l'unité de Dieu à l'époque des patriarches, sommes-nous en droit de nous récrier si, pour un autre dogme, l'esprit religieux se fait fort d'en appeler à l'autorité d'une époque de valeur analogue? Qu'im-

porte que, durant des siècles, la leçon soit demeurée dans l'ombre? Le monothéisme d'Israël, qui règne aujourd'hui si puissamment dans le monde entier, faisait-il plus grande figure durant tant de siècles où ses représentants se réduisaient à un petit peuple étouffé dans ses montagnes entre les cultes brillants de l'Égypte et de l'Assyrie? « Je me suis réservé soixante hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal, dit quelque part Jéhovah à l'un de ses prophètes, et cela me suffit. » Voilà une magnifique parole qui nous résume l'histoire des incubations religieuses aussi bien que des incubations politiques! Où il s'agit de la vérité, les grandeurs matérielles ne comptent plus. Que son étincelle se conserve fidèlement dans quelques cœurs généreux, c'est assez pour qu'elle atteigne le jour où doit advenir son règne : *Vitaï lampada tradunt.*

Considérez, d'ailleurs, je vous prie, que l'alliance avec l'antiquité dont il s'agit ici jouit d'un caractère particulier qui augmente encore son mérite; c'est pour nous, si je puis ainsi dire, une alliance de famille. Au lieu de demeurer, comme nous l'avons fait si longtemps, sous la férule de l'étranger, nous reprenons la main de nos pères. S'il est vrai que chaque peuple soit doué d'un génie propre auquel les circonstances peuvent imposer momentanément silence, mais qui subsiste implicitement à travers les siècles, grâce aux innéités qui engagent chaque génération dans celle dont elle procède, n'est-ce pas une satisfaction digne de l'estime de tout homme sérieux que de se sentir en communauté d'esprit avec la race dans le sang de laquelle on se voit incarné? Et même ne s'ajoute-t-il pas ici à l'intérêt personnel un intérêt général? Quand, autour de nous, toutes les nations retrempent à l'envi le sentiment de leur autonomie présente dans celui de

leur originalité primordiale, pourquoi ne nous appliquerions-nous pas également à remettre nos titres d'institution en lumière? Pourquoi nous obstinerions-nous dans cette tradition latine qui n'a rien de commun avec nos sources et que nous ne devons tenir que pour un accident utile mais passager de notre histoire? Nous avons vécu par nous-mêmes bien avant que ce souffle du dehors ne vint sur nous et nous vivrons de même, je l'espère, longtemps après qu'il aura cessé de nous dominer.

Adieu, et à défaut de confiance en notre présent dans ce monde, confiance en notre avenir dans l'autre.

JEAN REYNAUD.

RÉPONSE

AU

CONCILE DE PÉRIGUEUX

A MESSIEURS LES MEMBRES

DU CONCILE DE PÉRIGUEUX

MESSIEURS,

La condamnation d'un livre est un acte grave et délicat. On ne saurait l'entourer de trop de précautions et de lumières, surtout quand le procès s'instruit et se conclut dans l'absence et à l'insu de l'écrivain que l'on inculpe. Il arrive en effet, que, faute de s'être éclairé par la contradiction, on s'expose à formuler des arrêts qui tombent à faux, et que, l'autorité du juge s'abaissant, l'accusé prend le droit de se faire accusateur à son tour.

Telle est précisément, Messieurs, la position dans laquelle je me trouve en ce moment devant vous. Je me

Le concile de Périgueux, formé par la réunion d'un certain nombre d'évêques de nos départements de l'Ouest et du Midi, a eu lieu dans le courant de l'année 1857, mais ses décrets n'ont reçu l'approbation pontificale que dans le courant de la présente année. Voici ce qu'en dit, dans l'Instruction adressée à son clergé, en juillet 1858, l'évêque de Poitiers, l'un des membres de ce concile, Instruction dont nous avons eu récemment connaissance, en même temps que des décisions du concile, par le journal *l'Univers* : « Cette Instruc-

plains de ce que, dans les canons décrétés par votre concile et récemment revêtus par vos soins de l'approbation du saint-siège, vous m'avez attribué des doctrines qui, en réalité, ne m'appartiennent pas, et que vous ayez ainsi prononcé à mon égard ce qu'il est permis, je crois, de nommer sans exagération un jugement erroné et téméraire. Je regrette vivement que, suivant la jurisprudence qui avait généralement cours autrefois dans votre Église, vous ne vous soyez pas déterminés à me donner, au préalable, avertissement de vos intentions. Sans me croire obligé de me soumettre aveuglément à votre juridiction, je me serais empressé toutefois, par déférence pour vos lumières et pour l'autorité dont vous investit la confiance d'une partie de la population, de me rendre à votre appel et de m'efforcer d'éclairer votre religion par toutes les explications désirables. Tout en écartant de vous l'erreur, je me serais ainsi garanti moi-même d'un inconvénient sensible; et si vous aviez persisté à vouloir me condamner, du moins ne l'eussiez-vous fait qu'à bon escient et sur mon propre fonds; tandis qu'en mon absence, réduits à juger sur écriture, peut-être sur ouï-dire, vous avez commis à mon égard, comme je viens de vous le dire et vais vous le prouver, de profondes méprises.

Souffrez donc, Messieurs, qu'avec tout le respect et toute la modération possibles, je vous fasse voir comment vous avez péché à mon égard, et comment votre arrêt, dans ses parties principales, passe à côté de moi.

tion, prononcée à la suite du synode de 1857, n'avait pas été publiée jusqu'ici, par la raison qu'elle reproduit et commente plusieurs chapitres du concile de Périgueux, lequel (*sic*) n'est revenu de Rome et n'a été promulgué dans nos diocèses que depuis quelque temps. » Nous insérons, à la suite de notre réponse, les canons du concile relatifs au livre de *Terre et Ciel*, tels que nous les donne la traduction contenue dans la susdite Instruction.

C'est ce qui résultera, si je ne me trompe, de la simple indication des différences qui existent entre ce que j'ai écrit et ce que vous m'avez attribué. Il sera ensuite facile au public, votre juge naturel comme le mien, de prononcer entre nous; et je crois pouvoir vous assurer d'avance que, quel que soit son sentiment sur mes idées, sa décision sur votre infailibilité vous sera peu favorable.

Voici votre premier canon contre moi : « Nous déclarons, avant tout, condamnable et tout à fait inadmissible la doctrine enseignée çà et là dans cet ouvrage : que la créature angélique ou humaine, à raison de la liberté et de l'activité dont elle est douée par l'essentielle et immuable condition de sa nature, est et sera toujours dans un état d'épreuve, sans pouvoir parvenir jamais au terme de sa destinée; de telle sorte que si, en vertu des mérites de sa vie précédente, cette créature était mise en possession du ciel, elle pourrait encore et toujours, par l'abus de sa liberté, se précipiter dans l'enfer; de même que, reléguée pour ses démérites aux lieux des châtimens, elle pourrait de nouveau, après avoir satisfait à la justice divine par une expiation égale à ses offenses, remonter au ciel, sans être toutefois assurée de n'en pas déchoir encore. »

Or, je déclare que non-seulement je réprouve aussi énergiquement que vous une pareille doctrine, mais qu'il ne saurait y avoir, dans mon livre, un seul passage où l'on puisse dire qu'elle soit enseignée, même insinuée, car elle est diamétralement opposée à mes sentimens comme au dessein particulier de cet ouvrage; si bien qu'à l'inverse de votre assertion, c'est justement la doctrine opposée qui s'y trouve disséminée en maint endroit. Ainsi, opposant l'idée du mouvement des créatures dans le ciel à la vieille idée de

leur fixité, je dis : « Le ciel n'est pas une demeure, c'est un chemin; et la hiérarchie céleste qui le remplit s'y élève, sans relâche, comme une colonne d'encens. » Et, m'expliquant au même lieu sur cette vision parfaite de l'essence de Dieu, que le moyen âge prenait pour une réalité effective, j'ajoute qu'il ne la faut prendre « que pour une limite mystique, dont les âmes, dans leur céleste essor, se rapprochent sans cesse sans y atteindre jamais. » (2^e édit., p. 287.) Ailleurs, au sujet de la vie céleste : « A quel point du développement les lumières de Dieu éclatent-elles dans les entendements avec une puissance assez triomphante pour que toute tentation s'éteigne et que l'impeccabilité soit acquise? » Et encore : « Si l'on considère la question telle qu'elle a été résolue d'inspiration, on voit que la nature des anges a été unanimement estimée perfectible, puisque après avoir commencé par être faillible, comme la nôtre, elle serait devenue digne de parvenir, comme nous l'espérons aussi pour la nôtre, à l'infailibilité. » (*Ibid.*, p. 371 et 367.) Et, sans avoir besoin de ramasser ici tant d'autres témoignages épars, qu'il me suffise de dire que je suis arrivé à résumer ainsi mon sentiment : « La plus grande différence qu'il y ait entre les bienheureux et nous consiste en ce qu'ils obéissent absolument à la loi du progrès, tandis que nous ne la suivons encore qu'en chancelant. Comme nous, ils seraient parfaitement libres de s'en écarter, s'il leur plaisait; mais ils sont animés d'une telle horreur du mal, que leur volonté ne sait plus admettre que le bien, et que la tentation est, par conséquent, sans aucune prise sur eux. Au lieu d'être confuses, hésitantes, souvent rétrogrades comme les nôtres, leurs démarches sont toujours droites et en avant. Entraînés par la grâce qui, d'accord avec leurs propres tendances, rayonne

en eux souverainement, ils n'aiment que ce qu'aime Dieu, et ne connaissent désormais d'autre destinée que de toujours monter sans jamais choir.» (3^e édit., p. 367.)

Que voulez-vous de plus? Il n'y a pas jusqu'au titre de l'ouvrage que vous condamnez qui ne s'élève ici contre vous. En disant « terre et ciel », lorsque je refuse de dire « terre et enfer », j'indique implicitement que, malgré les profondes analogies que je conçois entre la vie des êtres supérieurs et la nôtre, il existe cependant entre elles, selon moi, une distinction fondamentale; tandis qu'il n'y aurait évidemment de l'une à l'autre que des distinctions accidentelles, si le mal, comme il vous plait de me le faire dire, avait effectivement son règne dans le ciel comme sur la terre.

Mais comment s'expliquer que des hommes aussi haut placés aient pu s'abuser à tel point? Il me semble apercevoir, Messieurs, dans le texte même de votre décret, les traces de ce qui, faute d'éclaircissements, a pu vous faire illusion et entraîner votre esprit à glisser sur les passages si propres à vous détromper que je viens de placer sous vos yeux. Ainsi, d'après l'analogie systématique qui m'est attribuée à tort dans le canon précité, il est sensible que vous avez dû conjecturer qu'enseignant la possibilité de monter, par le bon usage de la liberté et de la grâce, de la région de la peine à celle de la récompense, j'enseignais, par réciproque, que, de la région de la récompense, on pouvait toujours aussi, par le mauvais usage des mêmes principes, tomber à celle de la peine; ce qui n'est, heureusement, nécessité par aucune relation logique. Et de même, de l'idée qui forme en quelque sorte la substance de tout mon livre, savoir, que les qualités essentielles de la vie actuelle se continuent à un degré éminent dans la vie d'en haut, vous avez encore con-

clu, par l'effet d'une supposition du même genre, que, la première étant exposée à faillir, la seconde, conformément à l'analogie, ne pouvait manquer d'y être exposée pareillement; proposition qui n'est, en réalité, ni dans mon livre, ni dans ma pensée, ni dans les conséquences qu'elle implique.

Après vous avoir ainsi marqué en quoi nos sentiments s'accordent, ce n'est plus rien de vous faire sentir en quoi ils se divisent. Prenant appui sur ce que dit Jésus dans saint Jean : « Voici venir la nuit où personne ne peut travailler, » vous en concluez, de concert avec l'enseignement ordinaire des écoles, que la vie supérieure est une vie purement contemplative, que les êtres qui en jouissent, satisfaits de la vision de Dieu à laquelle ils sont parvenus, cessent de déployer aucune vertu active, et n'acquièrent plus dès lors ni mérite ni changement d'aucune sorte; bref, suivant la définition que vous empruntez à l'Apocalypse dans ce même canon : « Touchant l'état de l'univers après le jugement, il n'y aura plus de temps. » Voilà votre thèse, et voici maintenant la mienne. A l'opposé de la vôtre, je soutiens que la vie supérieure ne saurait manquer d'être une vie souverainement active, et d'autant plus active qu'elle est plus élevée, c'est-à-dire plus rapprochée de ce modèle divin dont la vie s'épanche avec une infatigable activité sur tous les mondes; d'où il suit que les êtres qui occupent les hautes régions de l'univers, loin d'y demeurer éternellement dans le même état et à la même place, comme vous le supposez, acquièrent continuellement de nouveaux mérites par l'exercice de leurs vertus, ne cessent de se perfectionner et de parvenir en conséquence, avec le cours du temps, à des conditions d'existence de plus en plus sublimes. C'est ce qui me fait dire au sujet de l'homme

considéré dans l'infini de son immortalité : « Comme ces anges que le patriarche regardait monter sur une échelle mystérieuse de la terre au ciel, il voit se dresser devant lui une échelle sur laquelle il peut monter également, non sans effort, mais aussi longtemps et aussi haut qu'il lui plaît. » (p. 269.) Et ailleurs, en insistant sur les caractères de la foi populaire à l'égard de la nature des anges : « Non-seulement les imaginations n'ont pu s'empêcher de se figurer les anges se consacrant au service de l'humanité souffrante; elles se sont emportées jusqu'à les voir s'aidant noblement les uns les autres à s'élever de plus en plus haut dans la lumière, et se sont ainsi représenté la charité à l'égard du prochain cherchant et trouvant son règne, même au sein des chœurs de l'empyrée, et y maintenant une activité infinie. » (p. 364.)

En un mot, selon vous, la destinée céleste consiste non-seulement à ne plus déchoir, mais à ne plus faire aucun progrès; si bien que chacun y touche le terme final de sa béatitude, en même temps qu'il en touche le commencement; tandis qu'à mon sentiment, cette destinée reposerait bien en premier lieu sur la certitude de ne plus rétrograder, mais en même temps sur la faculté laissée à chacun de se rapprocher à volonté, par une imitation de plus en plus fidèle, du type divin dont nul ne saurait jamais atteindre la ressemblance parfaite, puisqu'il n'y a de semblable à Dieu que Dieu lui-même.

Tel est, Messieurs, dans la précision qu'il faut lui donner, le sujet de notre premier point de dissidence. Pour n'être pas aussi grave que celle dont vous aviez cru vous apercevoir, cette dissidence ne laisse pas, je l'avoue, d'être d'un poids considérable, tant par elle-même que par les suites qui en découlent successivement. Mais, n'ayant jamais été, à ma connaissance, dé-

battue dans l'Église selon les voies canoniques, j'ose pourtant vous exprimer le doute que vos théologiens, si vous voulez bien les consulter sur la question, se sentent assez autorisés pour vous encourager à y porter condamnation contre moi.

Sur l'article suivant de votre décret, je me bornerai à vous faire observer qu'en ne me condamnant que sous forme négative, vous vous exposez à présenter mes idées sous un jour tout à fait faux aux populations qui vous écoutent. Ainsi, de leur dire en bloc que je nie la résurrection, sans indiquer en quel sens je la nie, c'est, si je ne me trompe, les mettre sur une voie toute différente de celle où je suis lorsque je soutiens, à l'opposé du spiritualisme absolu, que les âmes reprennent dans l'autre vie des corps aussi justement appropriés aux conditions particulières de l'existence que ceux dont elles jouissent dans ce monde-ci. Et de même, en me reprochant dans cet article d'avoir dit : « Que sous le rapport de la félicité et de la sainteté que confère la vision de Dieu, l'état des élus est même inférieur à notre condition présente, » vous laissez croire à une véritable extravagance de ma part; tandis que, si vous aviez ajouté que lorsque je mets cet état, tel qu'il a plu à la scolastique de nous le dépeindre, au-dessous du nôtre, c'est sous le rapport de l'activité intellectuelle et morale, et conséquemment des bons sentiments, des bonnes œuvres, des mérites et des progrès de tout genre dont il se trouve, par vous, gratuitement destitué, le public ne serait sans doute pas incité à me juger aussi défavorablement. Mais, sans insister davantage sur ce côté de ma plainte, je veux en venir tout de suite aux observations que j'ai surtout à cœur de vous adresser au sujet de vos quatrième et cinquième canons.

En effet, ici, faute d'avoir daigné donner à mes paroles une attention suffisante, vous m'attribuez d'une manière positive, relativement à la vie coupable, comme vous l'avez fait relativement à la vie heureuse, des opinions auxquelles non-seulement je n'incline point, mais que je repousse formellement. Votre condamnation principale, laquelle se retrouve pour ainsi dire en chacun de vos articles, jusqu'à votre anathème final par lequel je suis avisé « d'avoir encouru ces mêmes peines éternelles dont je nie l'existence, » roule sur ce que j'enseignerais absolument qu'il n'y a point de peines éternelles. Or, voici les paroles par lesquelles se résume toute ma théorie sur la pénalité d'outre-tombe : « Donc, en résumé, l'éternité des peines n'est qu'une stricte conséquence de la liberté des créatures. » (2^e édit., p. 292.) Ces paroles, si décisives, vous ont-elles donc échappé? Elles ont pour moi une valeur philosophique si capitale, que j'y appuie encore dans ma dernière édition, et que j'ajoute : « Ainsi, je ne le nie point, l'éternité des peines est possible; et certes, voilà un terrifiant rayon sur les extrémités auxquelles pourrait conduire l'habitude du vice. » (p. 393.) Donc je n'enseigne pas ce que vous m'imputez, et si vous voulez me condamner sur la question des peines éternelles, c'est dans une direction plus fine qu'il faut le faire.

Cette thèse étant une des plus délicates de la théologie, permettez-moi de vous en faciliter l'examen en vous mettant mes propres définitions sous les yeux. Vous verrez bien vite combien vous vous trompez en me croyant tout uniment retranché dans cette lourde proposition : « Il n'y a point de peines éternelles. » Voici ce que je dis, et c'est sur ce dire que repose notre dissidence. Je dis que les peines des méchants

peuvent être éternelles, mais qu'elles ne le sont pas nécessairement; que l'âme conservant indéfectiblement, dans tous les temps de son existence, sa liberté et son activité, est toujours exposée, tant qu'elle n'a pas atteint l'état supérieur, à surajouter de nouvelles fautes à celles dont elle était déjà chargée; que chaque faute n'attire jamais par elle-même qu'un châtement proportionné à sa valeur, c'est-à-dire d'une force et d'une étendue limitées, mais que de l'obstination dans le mal et de la répétition des délits, peut manifestement résulter une suite sans fin; qu'ainsi les peines, bien que n'étant jamais actuellement éternelles, le sont toutefois potentiellement; que de même que le méchant est toujours le maître de s'enfoncer de plus en plus dans le crime et dans la punition, il l'est toujours aussi de se convertir et de remonter vers le bien, suivant des lois analogues à celles de cette vie; que, dans aucun cas, la capacité pour la vie céleste ne pouvant être le résultat d'un fait passif de souffrance, il est indispensable que l'âme, pour s'élever définitivement au-dessus du régime des épreuves, se fortifie elle-même par le déploiement de ses vertus actives, et que par conséquent il faut non-seulement que le coupable endure la peine qu'il a méritée, mais qu'il se repente et se perfectionne par l'efficacité d'une bonne vie : de telle sorte que j'arrive finalement à conclure que, pour écarter du tableau de l'univers l'idée de la damnation éternelle, il n'y a pas, en philosophie, d'autre méthode que d'invoquer l'espérance et la foi dans la miséricorde infinie, proposition que j'exprime en ces termes que je vous représente : « Il est à espérer que les âmes, parvenues à un certain degré de corruption, éprouvent par là même, ainsi que par l'effet croissant de leurs souffrances, un tel dégoût de leur mode d'existence,

qu'elles s'écrient, comme dans le livre de la Sagesse : Nous sommes lassées dans la voie de l'iniquité. » Et alors, Messieurs, ici j'ose ne point faire de doute, celui qui les a mises de sa pleine autorité sur cette pente terrible qu'on appelle la vie, sait trouver le moyen, comme nous le voyons parfois ici-bas pour les plus grands criminels, de venir à leur secours et de les aider à conquérir la fin en vue de laquelle il les a tirées de leur néant.

Vous comprenez maintenant, Messieurs, à quel point je suis touché de votre interprétation fautive, puisqu'elle reviendrait à conclure que je nie la liberté et l'activité de l'autre vie, tandis que j'en fais au contraire le principe général de toute la théodicée; et vous n'êtes pas moins en tort à mon égard, lorsque vous donnez à entendre, comme vous le faites spécialement dans votre article quatrième, que mes idées sur la réhabilitation des pécheurs sont les mêmes que celles dont saint Augustin a fait autrefois justice dans son livre célèbre *De la foi et des œuvres*. « Saint Augustin, dites-vous rudement à cet endroit, avait déjà réfuté les mêmes rêveries. » Si les idées dont je viens de vous exposer la substance ne sont que rêveries, du moins sont-ce rêveries absolument différentes de celles que vous dites, car je condamne même ces dernières d'une manière bien plus radicale que vous n'êtes en mesure de le faire.

Pour vous en convaincre, souffrez que nous remontrions un instant ensemble jusqu'à ces premiers siècles dans les hérésies desquelles vous voulez me confondre pour m'y accabler ensuite sous l'autorité de vos Pères. Vous vous rappelez qu'à cette époque, sous l'influence des doctrines de la Perse, divers théologiens, partant de la croyance chrétienne à l'efficacité de l'eau pour

laver les souillures du péché originel, s'étaient laissés aller à supposer au feu une efficacité du même genre. C'était sur saint Paul, vous vous le rappelez aussi, qu'ils s'appuyaient de préférence, arguant de ce fameux passage de l'épître aux Corinthiens, où l'apôtre peint la différence de ceux qui ont déposé sur le fondement de Jésus-Christ, soit de l'or et des pierres précieuses, soit du bois et de la paille : « Celui dont l'œuvre placée par-dessus aura résisté en recevra la récompense ; mais celui dont l'œuvre aura brûlé en souffrira le dommage ; toutefois, pour lui, il sera sauvé, mais comme par le feu, *quasi per ignem*. » Ils soutenaient donc que par la seule vertu de ce feu, les âmes demeurant aussi passives dans son sein qu'elles le sont dans celui des eaux baptismales, les effets produits par leurs péchés finissaient par se trouver dissipés après un temps proportionné à la force et à la grandeur des taches ; et comme durant ce temps, à raison de leur passiveté, elles ne pouvaient se rendre coupables d'aucun péché nouveau, leur séjour dans les flammes ne pouvait, dans aucun cas, se poursuivre éternellement, si bien que, moyennant cette disposition, tous les hommes, même les plus dépravés, sans avoir besoin ni de se repentir, ni de se corriger, pouvaient se tenir assurés de venir un jour, dans la compagnie des anges, participer à la béatitude éternelle. A ce point de vue, la purification par le feu constituait donc une sorte de complément du lavage par l'eau ; et c'est ce que stigmatise l'évêque d'Hippone dans le passage que vous tournez contre moi : « Ils croient que ceux auxquels ils promettent, en raison de leur foi morte, le salut par le feu, ne feront que passer par ce feu, etc. » En définitive, l'erreur de ces hérétiques consistait donc, vous le voyez, à enseigner que les choses se passaient dans

l'enfer exactement comme vous enseignez qu'elles se passent dans le purgatoire, où les âmes gagnent le ciel, selon vous, par la seule action du feu; autrement dit, à ne pas reconnaître la différence infinie que vous avez instituée entre vos deux catégories du péché mortel et du péché véniel.

Sont-ce là, Messieurs, les idées que vous avez rencontrées dans mon livre? J'en suis tellement l'ennemi que la condamnation dont je les frappe se lie au fond même de mes principes et se trouve par conséquent assise sur des motifs incomparablement plus radicaux que les vôtres. Tandis que vous admettez que, pour relever les âmes des souillures occasionnées par les péchés d'une certaine catégorie, il suffit d'une simple exposition à la souffrance, la théorie de la pénalité que j'oppose à celle du moyen âge part, à l'inverse, de ce que dans aucun cas, voire le plus léger, la souffrance, prise en elle-même, ne possède une efficacité suffisante, l'âme ne devenant digne du ciel que lorsqu'elle a fait effort et s'est amendée par les labeurs d'une meilleure vie. S'il vous plait, cette fois encore, de me condamner, ne me condamnez donc pas sur ce que j'enseignerais, avec les hérétiques dont il s'agit, que l'enfer constitue un mode de purification analogue à votre purgatoire, mais, tout au contraire, sur ce que j'enseigne que votre purgatoire n'est pas plus acceptable que l'enfer que condamnait saint Augustin, que vous condamnez comme lui, et que je condamne aussi, mais, si je ne m'abuse, par un raisonnement plus clair et mieux fondé.

Des observations toutes semblables s'appliquent aux condamnations portées jadis contre Origène, et dans lesquelles, par une confusion du même genre, vous m'enveloppez aussi. « Du reste, dites-vous, cette mon-

strueuse réhabilitation des démons et des impies a été condamnée dans Origène et les origénistes par le concile d'Alexandrie, avec l'approbation du pape Anastase, également par le cinquième concile œcuménique, etc. » Vous ne sauriez cependant ignorer, si vous avez bien voulu lire mon livre, que mes idées sont exactement l'opposé de celles de l'illustre théologien d'Alexandrie; et je vais, en effet, jusqu'à dire textuellement : « Loin de recommencer Origène, c'est donc le contre-pied d'Origène qu'il faut prendre; je le condamne au nom de la philosophie plus résolûment que vous ne le faites vous-mêmes. » (2^e édit., p. 201.) Comment donc, avec ces lignes sous les yeux, avez-vous pu me présenter au public comme enrégimenté dans la troupe d'Origène? » Ces seuls mots de « réhabilitation des démons et des impies » auraient dû, ce semble, vous remettre au juste en mémoire tous les traits de cette antique hérésie. Origène enseignait que le ciel avait été la résidence primitive, non-seulement des anges infernaux, ainsi que vous l'enseigniez avec lui, mais de toutes les autres créatures; et que, déchus également, par suite de leurs péchés, de cet état commun de béatitude, hommes et démons étaient également destinés, par l'application des mérites du Christ, à y revenir. C'est là le sens qu'enferme, dans ses racines mêmes, ce mot de réhabilitation qui a formé le support des anathèmes de tous les conciles qui se sont occupés de la question. Or, il est évident que ces anathèmes ne m'atteignent pas, non-seulement parce que je ne crois pas à la réhabilitation des démons, ne croyant même pas à leur existence; mais, d'abord, parce que, loin de professer que le ciel est la patrie primitive de toutes les créatures, je pense que celles d'ici-bas, aussi bien que celles qui occupent actuelle-

ment les régions d'en haut, ont commencé par les degrés les plus bas de la hiérarchie de l'univers pour s'élever progressivement aux plus sublimes; et, en second lieu, parce que, loin de m'imaginer qu'aucun être ait jamais pu tomber du ciel, je pense fermement, comme je vous l'ai déjà exprimé, que quiconque a le pied dans les régions bienheureuses n'en sort plus.

D'où il suit que, sur ce chapitre-ci, comme sur le précédent, je suis, en définitive, bien plus écarté que vous de la condamnation dans laquelle vous vous estimez fondés à me comprendre, puisque les origénistes, en enseignant que les âmes des hommes ont été jadis précipitées des hauteurs de l'empyrée, ne font, en somme, que donner un peu d'extension à l'antique légende que vous adoptez, et d'après laquelle une partie des anges aurait effectivement éprouvé ce même sort. Notre dissidence n'est donc pas là; et, pour vous la définir en deux mots, je pourrais vous dire qu'elle repose, non sur la manière de réhabiliter les êtres supérieurs, mais, ce qui est d'un esprit plus moderne et bien différent, sur la manière de les habiliter.

Telles sont les plaintes, Messieurs, que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de vous adresser, et dont vous reconnaîtrez sans peine, je ne dis pas sans regret, la justice. La théodicée que j'ai essayé d'esquisser sous le titre de *Terre et Ciel* est bien simple, et, pour achever de vous l'éclaircir, il me suffira, je l'espère, de vous en soumettre maintenant le résumé. Le voici en deux mots: En réfléchissant sur le spectacle de l'univers tel qu'il se présente à nous du point de vue des temps modernes, il me semble que notre esprit se trouve naturellement conduit à se représenter qu'il existe, dans les capacités de l'étendue, une première série de

mondes plus ou moins analogues à la terre, dans lesquels les âmes, au début de la carrière sans bornes qui s'ouvre devant elles, encore débiles et n'adhérant pas à Dieu assez fermement, se trouvent exposées au régime de la tentation, y succombent ou en triomphent, se perfectionnent peu à peu, d'un monde à l'autre, au milieu d'épreuves toujours proportionnées au degré de faiblesse et de culpabilité, et parviennent finalement, après des labeurs plus ou moins prolongés, à mériter d'être admises dans les mondes de la haute série. Là se produit la délivrance définitive de tout mal ; l'amour du bien règne désormais avec une telle puissance que nul ne démérite plus, et que tous, au contraire, animés du désir de s'élever et secondés dans leurs efforts par la grâce incessante de Dieu et le concours des sociétés bienheureuses au sein desquelles ils vivent dans toutes les splendeurs de la nature, déploient dans ce but l'activité de toutes leurs vertus, et se rapprochent par un progrès continu, plus ou moins rapide selon l'énergie de chacun, du type infini de la perfection. Telle est, dans sa vérité, cette théodicée sur laquelle vous avez bien voulu diriger vos regards ; et je crois, en conscience, que si elle n'est pas de nature à éviter de votre part de nouvelles foudres, elle respire pourtant une morale assez pure pour me mettre à l'abri de cette exécration de Dieu et des hommes dont vous me menacez.

Et j'en viens ainsi, Messieurs, à votre sixième canon, dans lequel vous effleurez à mots couverts la question si fondamentale de la certitude des idées. Vous y mettez en parallèle ceux qui ont adopté pour règle de leurs croyances les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, considérés par eux comme paroles surnaturelles, et ceux qui n'en ont d'autre que « les opinions diverses des sociétés humaines. » Mais ne vous apercevez-vous

pas que vous ne désignez par cette expression que le commun des hommes, et que vous oubliez les philosophes, lesquels prennent « pour règle de leurs croyances, de leur conduite et de leur enseignement dans l'ordre des choses divines, » non point les opinions diverses qu'ils voient courir autour d'eux, mais les vérités qu'ils parviennent à découvrir en eux-mêmes ? C'est dans cette classe, Messieurs, que j'ai à cœur de me placer ; et je n'ai eu d'autre ambition, en écrivant le livre qui soulève votre indignation, que de me rendre digne d'y être admis.

Il est bien vrai que dans la recherche de la vérité, telle que je la pratique, je ne néglige point « les opinions diverses des sociétés humaines. » Mais si vous avez bien voulu donner quelque attention à la méthode dont je me sers, vous avez dû remarquer que je fais de ces opinions, non pas un point de départ, mais seulement un moyen de contrôle. Après avoir cherché la lumière en moi-même, en m'inspirant de toutes les ressources légitimes de la raison, de la charité, de la foi, de l'espérance, craignant de me laisser aller à trop abonder en mon propre sens, je trouve une puissante satisfaction à me sentir d'accord avec des autorités que j'estime. C'est ce qui est écrit, ce me semble, en termes assez clairs dans la conclusion même de mon livre, au sujet de cette question de l'éternité des peines, dont vous faites, à bon droit, votre pierre d'achoppement. « Pour arriver à ce résultat décisif, le principe de la miséricorde infinie, soutenu par la liberté de la raison, nous a suffi ; mais, sans contredit, c'est pour nous une confirmation éclatante et dont nous ne pouvons trop nous réjouir, que de nous trouver ramené de la sorte, et pour ainsi dire involontairement, dans le plein courant de nos antiques traditions. » (2^e édit., p. 415.) J'estime

donc que, sur ce dernier article encore, vous auriez pu, en couronnement de vos délibérations, arriver à mon égard à des sentiments plus justes, et reconnaître même qu'en fait de soumission aux opinions d'autrui, j'étais plus à l'abri de reproche que vous qui faites profession d'abaisser votre raison devant les opinions de cette société particulière que vous nommez l'Église.

Je ne saurais, du reste, douter que, dans le reproche que vous me faites ici, ce ne soit mon respect pour l'antique tradition de nos pères que vous ayez en vue, car c'est en effet à cette tradition, si odieusement défigurée par ses ennemis, que je me rapporte au premier chef. Bien que vous n'ayez pas jugé à propos d'articuler son nom dans vos canons, l'un de vous, dans l'Instruction qu'il adresse à son clergé pour les lui développer, se dispensant de cette réserve, a touché nettement le point blessant. « Peut-être, dit-il à ses subordonnés, m'avez-vous objecté intérieurement que l'ennui que le livre exhale est un préservatif suffisant contre les erreurs qu'il contient; que serait-ce si je vous avais dit que l'auteur s'y attache fortement à la doctrine des anciens Gaulois, et qu'il fonde ses principales espérances sur le prochain retour du génie français vers les traditions et les croyances druidiques? » (*Sec. Instr. synod.*, p. 140.) Bien que la forme soit peu logique, puisqu'il n'est guère possible de connaître le défaut d'un livre et d'avoir besoin d'apprendre ce qu'il contient, j'accepte parfaitement la dénonciation. Mais n'exagérons rien, Messieurs. En relevant la tradition de la Gaule, je ne me propose nullement de faire en sa faveur ce que vous faites pour la tradition hébraïque, et de l'ériger ainsi en règle souveraine. De même qu'en ce qui concerne la connaissance de Dieu, les Hébreux ont été admirablement inspirés par leur piété, je crois qu'en ce qui

concerne la connaissance de l'immortalité, nos pères l'ont été admirablement aussi par leur sentiment profond de l'activité de l'âme. Tandis qu'autour d'eux on n'imaginait, sur la terre, pour les temps d'après la mort, que le repos ou dans la tombe, ou dans les Élysées, ou dans les Empyrées, seuls ils ont aspiré à la conservation de toutes nos énergies actuelles et à la plénitude de la vie dans des mondes vivants. Au-dessous de ce cercle céleste où ils se disaient destinés à reprendre de nouveaux corps et à grandir encore sans jamais atteindre au cercle divin, ils n'admettaient, vous le savez, qu'un seul cercle, ce cercle des épreuves que l'existence terrestre ne nous apprend que trop à connaître, et dans lequel, selon eux, les âmes étaient condamnées à demeurer tant qu'elles ne s'étaient point ouvertes, par leur héroïsme et leurs vertus, les portes mystérieuses de la demeure d'en haut. Voilà ce que les monuments de l'histoire nous découvrent comme ayant caractérisé la doctrine de l'immortalité telle que l'enseignaient aux nations ces druides que Rome a dissipés ; et je ne pense pas que ces sublimes leçons, auxquelles je me réfère effectivement, puissent être jugées au-dessous des textes obscurs ou désolants que votre tradition leur oppose.

Sans doute, tout en m'appliquant ainsi à consolider, par leur accord avec les sentiments généraux de la race à laquelle nous appartenons, mes sentiments personnels sur les lois de pénalité qui régissent la grande société de l'univers, je ne néglige pas non plus de rechercher avec la plus sérieuse attention les ressources que je puis rencontrer, pour le même objet, dans les sentiments généraux du monde moderne. Loin de contester la distinction que vous établissez entre votre règle et la mienne lorsque vous faites cette déclaration

si nette, et à laquelle vous ne vous montrez que trop fidèles : « C'est à nous qu'il a été dit de prendre garde de ne pas nous conformer aux maximes du siècle » (*Ibid.*), je reconnais volontiers que, pour cette fois du moins, vous avez frappé avec une précision irréprochable sur la vérité de ma pensée. Tandis que vous visez, d'après cette loi, à laisser courir les temps devant vous, en restant obstinément vous-mêmes à la même place, j'estime absolument nécessaire, pour maintenir aux idées religieuses le profond crédit dont elles ont besoin, de veiller à ce qu'elles ne perdent jamais leur harmonie avec l'esprit des temps. Tout ce que nous découvre la science touchant la constitution de l'univers, les lois de l'organisme, les mouvements séculaires de l'esprit humain et de l'histoire; tout ce que nous révèlent de charité pour l'homme et d'amour pour l'incomparable mansuétude de Dieu, les cœurs épurés par la pratique d'une civilisation élevée et les leçons morales, sinon dogmatiques, du christianisme lui-même; toutes les supériorités enfin que possède le monde actuel, dans la double voie des sentiments et des idées, comparativement au monde des anciens, me paraissent des éléments indispensables à consulter pour toute autorité spirituelle qui veut durer; et c'est pourquoi, au rebours de votre maxime, je fais en effet profession de les honorer, et de m'en inspirer autant que je le puis.

Ainsi, pour me borner au sujet spécial dont vous commencez avec tant de raison à prendre tant de souci, quand se développent sous mes yeux tant de compassion pour le sort des malheureux qui gémissent dans les prisons et dans les bagnes sous le poids des condamnations les plus justement méritées, tant d'élans en faveur de leur réhabilitation morale, tant de désirs

que la punition ne leur soit pas seulement une souffrance, mais un moyen de redressement; quand les écrits des jurisconsultes, jadis si durs sur la criminalité, s'ouvrant d'eux-mêmes à la douceur des mœurs, ne veulent plus d'autre mesure que la proportionnalité des peines aux délits, et que le législateur, se retirant dans sa conscience, ne se juge plus autorisé à frapper sans se proposer en même temps de corriger; quand les langues elles-mêmes, résumant en quelque sorte la substance de tous ces changements, s'accordent à substituer partout aux mots barbares de geôles et de cachots, le mot si profondément religieux de pénitenciaire, je ne puis supposer qu'au milieu de tant de mouvements d'opinion qui se produisent sur ses confins immédiats, le dogme de l'enfer, tel que l'avait formulé le moyen âge, soit de trempe à se conserver immuablement. Et d'autant qu'en interrogeant à cet égard, en dehors de toute passion comme de tout préjugé, mon intelligence à travers laquelle je vois resplendir celle de tous mes semblables, elle me répond que ce dogme sauvage est non-seulement, selon votre assertion, « au-dessus de notre portée et impénétrable à la raison de l'homme, » mais, ainsi que j'aurais été heureux de vous conduire à l'apercevoir, contraire à cette même raison.

C'est là, Messieurs, c'est dans cette expansion, pour ainsi dire instinctive, des sentiments généraux de justice et d'humanité qu'il faut chercher les motifs de ce que l'évêque de Poitiers, dans son Instruction synodale, nomme si bien « une sorte de conspiration contre le dogme de la damnation éternelle, qui se produit, à cette heure, de toutes parts. » (p. 150.) En vain prétendriez-vous, au contraire, en faire, comme lui, l'effet de ces mauvaises passions qui, à l'entendre, auraient ac-

cueilli mon livre avec tant de faveur. Les mauvaises passions, croyez-le bien, pleines d'elles-mêmes, s'intéressent fort peu aux questions théologiques qui s'agitent ici ; et si vous voulez prêter l'oreille aux murmures de toutes ces voix que les échos de tant de milliers de confessionnaires font monter jusqu'à vous, vous reconnaîtrez, je n'en doute pas, que les scrupules soulevés par votre dogme dans les cœurs qui vous sont le plus obéissants ne sont pas un des moindres symptômes de sa dégénérescence. C'est pourquoi, plein de bons sentiments en effet, sinon pour la domination de Rome, du moins pour les intérêts de la religion, j'ose vous engager, au lieu de faire insister dans vos chaires sur cette funeste doctrine que vous déclarez inutilement « très-pieuse et conforme à la miséricorde » (art. 7), à concentrer dès à présent tous vos efforts pour trouver le moyen de vous en délivrer. Elle est devenue comme ce roseau rompu dont parle l'Écriture : celui qui s'y appuie se perce la main.

Mais vous y êtes attachés, Messieurs, avec une foi si passionnée, qu'en concluant le chapitre de votre concile que vous avez consacré à ma condamnation, en même temps que vous mettez ma personne sous le coup de ces peines éternelles pour avoir protesté contre elles au nom de Dieu, vous déclarez pour vous-mêmes « que quand bien même non-seulement un homme ou le monde entier, mais, par impossible, un ange du ciel enseignerait une doctrine contraire, la vôtre doit demeurer l'objet d'une foi très-ferme et tout à fait immuable. » (Art. 7.) Il est impossible à l'homme, je l'avoue, de donner son dernier mot d'une manière plus formelle. Mais votre dernier mot, Messieurs, vous ne sauriez me défendre de l'espérer, n'est peut-être pas le dernier mot du monde chrétien. Les générations,

sur cette terre théâtre de tant de changements, passent, vous le savez, comme le nuage; et les grands événements dont la perspective plus ou moins prochaine préoccupe toute l'Europe, et qui nous sont, dès aujourd'hui, comme présents, nous laissent apercevoir assez clairement que la génération qui va nous succéder rencontrera, même au point de vue ecclésiastique, des conditions bien différentes de celles qui règnent sur nous. Supposez donc, Messieurs, ce qui, pour vous, ne saurait être une hypothèse inadmissible, que, soit à la fin de ce siècle, soit dans le cours du suivant, les populations chrétiennes, agitées par tant d'idées nouvelles qui surgissent dans le domaine de la théologie, s'avisent de vouloir reconnaître elles-mêmes leur propre fonds en se consultant sur ce qu'elles pensent, n'est-il pas tout au moins dans l'ordre des choses possibles que le résultat d'un tel concile soit précisément, comme vous me reprochez de l'avoir indiqué, l'abandon de la dure doctrine du moyen âge touchant la pénalité de l'autre vie? Il ne saurait m'appartenir, Messieurs, de vous remontrer, contrairement à votre déclaration précitée, que si le monde entier arrivait à vous enseigner de la sorte une doctrine opposée à celle que vous professez en ce moment, il deviendrait conforme aux lois adoptées par l'Église pour le règlement de la foi, de faire plier votre opinion épiscopale sous le poids d'une autorité si vénérable; mais il est assez évident que votre exemple, en présence de ce consentement général, n'aurait plus pour imitateurs que ceux qui, par attachement à de vieilles opinions, se résigneraient à leur tour à recevoir le nom d'hérétiques.

Quelle puissance en effet le monde serait-il en état d'élever en contradiction d'une assemblée représentative des sentiments généraux du monde, autorité qui

deviendrait infallible en effet si elle se bornait à déclarer, sans l'imposer comme une loi, la foi commune? Ce ne sont pas les morts qui dominent les vivants, ce sont les vivants qui, par ce droit divin de tous les temps dont témoigne l'Évangile lui-même, dominent les morts. C'est ainsi qu'en ont jugé ces anciens Pères qui vous ont laissé, contre les tendances de l'Église romaine à l'immobilité, tant de lois vraies et utiles; et pour finir par une parole plus propre à exercer de l'influence sur vous que la mienne, permettez-moi de vous remémorer la déclaration suivante de saint Augustin, bien digne, selon moi, d'être tirée de l'oubli dans lequel vos théologiens n'ont que trop de disposition à la laisser. « Les conciles qui se font dans des régions particulières ou des provinces cèdent sans difficulté à l'autorité des conciles généraux qui sont formés par le monde chrétien tout entier; et les conciles généraux eux-mêmes sont souvent corrigés par ceux qui leur succèdent (*sæpe priora posterioribus emendari*), quand ce qui était clos se découvre par l'expérience et que l'on arrive à connaître ce qui était entièrement caché. » (*De bapt.*, lib. II, c. 3.) C'est de cette même déclaration, si souvent vérifiée par l'histoire, que j'ose me couvrir, Messieurs, devant vous-mêmes contre les délibérations de votre concile de province.

JEAN REYNAUD.

Paris, ce 20 octobre 1858.

EXTRAIT DES DÉCRETS

DU CONCILE DE PÉRIGUEUX

TITRE I^{er}. — DE LA FOI ET DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE.

CHAPITRE V.

« I. Parmi les ouvrages hostiles à la religion, publiés dans ces derniers temps, l'un surtout nous a paru digne d'être signalé : c'est un livre qui traite de la terre, du ciel, du temps et de l'humanité, du monde, des anges et de Dieu, et plus particulièrement de l'état de l'homme après la vie présente. On ne saurait croire combien, dans un seul volume d'une médiocre étendue, on a pu accumuler d'absurdes rêveries et de monstrueux blasphèmes.

« Des docteurs catholiques ne manqueront pas, sans doute, d'en donner une réfutation méthodique et complète sur tous les points ; peut-être même ce travail est-il déjà accompli. Mais, pour détruire toute hauteur qui s'élève contre la science du Christ ¹, c'est plus qu'assez de l'autorité de l'Église, si généralement niée par les incrédules. C'est pourquoi nous avons résolu de rassembler, de noter et de condamner quelques-uns des principaux chefs d'erreurs que ce livre renferme, ceux-là surtout qui sont en opposition avec la foi catholique sur le sort final des bons et des méchants.

« II. Nous déclarons avant tout condamnable et tout à fait inadmissible la doctrine enseignée çà et là dans cet ouvrage : que la créature angélique ou humaine, à raison de la liberté et de l'activité dont elle est douée par l'essentielle et immuable condition de sa nature, est et sera toujours dans un état d'épreuve sans pouvoir parvenir jamais au terme de sa destinée ; de telle sorte que, si, en vertu des mérites de sa vie précédente, cette créature était mise en possession du ciel, elle pourrait encore et toujours, par l'abus de sa liberté, se précipiter dans l'enfer ; de même que, reléguée pour ses démérites aux lieux des châtimens, elle pourrait de nouveau, après avoir satisfait à la justice divine par une expiation égale à ses offenses, remonter au ciel, sans être toutefois assurée de n'en pas déchoir encore.

1. II Cor., I, 5.

Une telle doctrine est la contradiction formelle de notre foi, puisque le Christ a dit en parlant de l'état des morts : *Voici venir la nuit où personne ne peut plus travailler* ¹, c'est-à-dire ne peut plus ni mériter ni démériter; et ailleurs, par la bouche de saint Jean : *Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort n'aura plus d'empire; il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni douleur, parce que leur première condition sera passée* ²; et encore, au sujet des damnés : *Ils seront tourmentés dans le feu et le soufre... pour les siècles des siècles* ³; puis enfin, touchant l'état de l'univers après le jugement : *Il n'y aura plus de temps* ⁴. Du reste, cette *monstrueuse réhabilitation des démons et des impies* ⁵ a été condamnée dans Origène et les origénistes par le concile d'Alexandrie (l'an 400) avec l'approbation du pape Anastase, également par le V^e concile œcuménique, qui est le second de Constantinople (l'an 553), de nouveau par le VI^e concile œcuménique ou le III^e de Constantinople ⁶, et enfin par le IV^e concile général de Latran ⁷.

« III. Nous condamnons également les autres blasphèmes de l'auteur sur l'état des bienheureux. Ainsi le dogme de la résurrection de la chair, l'un des articles de notre symbole, appuyé sur les témoignages les plus évidents des saintes Écritures et sur les paroles expresses de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ose le rejeter comme un produit de l'ignorance et de l'irréflexion, et le traite en conséquence de faux, de ridicule et d'absurde. Quant au sort des élus dans le ciel, où ils jouissent de la claire vision de Dieu tel qu'il est, un en trois personnes ⁸, et où ils sont devenus semblables à lui ⁹ après être entrés dans sa joie ¹⁰, loin de le considérer comme le comble de la félicité et de la sainteté, il en vient, ce qui est à peine croyable, jusqu'à dire que, sous ce double rapport, cet état est même inférieur à notre condition présente. Or, rien n'est plus éloigné de la vérité. Il est écrit en effet : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu a préparé à ceux qui le crai-*

1. Joann., ix, 4.

2. Apocal., xxi, 4.

3. Ibid., xiv, 10.

4. Apocal., x, 6.

5. Concil. Constantinop. II, can. 1, adv. Orig.

6. Act., xviii.

7. Cap. Firmiter.

8. Concil. Florent., Decret. unionis.

9. I Joann., iii.

10. Matth., xxi, 23.

gnent ¹. Par ces paroles, saint Paul, après Isaïe, nous montre clairement que tous les biens que nous pouvons goûter ou concevoir ici-bas sont infiniment au-dessous du bien céleste, qui est le bien souverain et vraiment Dieu lui-même. Et d'ailleurs, où trouver une sainteté plus consommée que dans ces bienheureux qui, *pour n'avoir pas transgressé la loi, quand ils pouvaient la transgresser* ², sont parvenus, par la grâce de la persévérance, à *cette perfection de liberté qui rend le péché impossible...*, et dont la volonté, délivrée de tout mal, est remplie de tout bien ³.

« IV. Quant à la doctrine que l'auteur met principalement en relief dans son livre touchant les peines des méchants après la mort, nous la condamnons pareillement, nous la repoussons, et nous l'avons particulièrement en horreur, parce qu'elle est infiniment pernicieuse. Certes, l'amour divin n'est que trop souvent étouffé dans le cœur de l'homme sous le poids des passions ; qu'arrivera-t-il si une doctrine hypocritement flatteuse vient y détruire même la crainte, et offrir à la génération des pervers un Dieu *sous le gouvernement duquel les vices affranchis se mettraient à l'aise* ⁴ ?

« Ces châtimens des méchants après la mort, que Jésus-Christ, la vérité même, et avec lui l'Église, son organe, nous présentent comme éternels, l'auteur les repousse avec indignation, il les déteste, et il déploie pour les combattre toutes les ressources de son esprit et de sa plume. Après avoir tiré de la raison, des sentiments du cœur, de l'état actuel des sociétés humaines, bien plus, de l'Évangile lui-même, sinon pris à la lettre, du moins entendu selon l'essence même de son esprit, la matière de nombreux sophismes qu'il expose d'un style ému, il finit par arriver à une conclusion vraiment étonnante. Plein de bons sentiments pour l'Église, il l'engage à effacer de son symbole cette croyance funeste, qui n'est au surplus qu'une pure création de la scolastique, affirmant que, pour quiconque lit la Bible et les conciles, il est évident que ce dogme impie de l'éternité des peines n'a jamais été défini comme de foi.

« Pour nous, jugeant et condamnant de nouveau toutes ces assertions comme fausses, contraires de tout point à la foi catholique, impies, très-scandaleuses, et depuis longtemps déjà jugées et condamnées par l'Église, nous professons avec les Pères : que la doctrine touchant les peines éternelles des réprouvés dans l'enfer, nous ne

1. I Cor., II, 9.

2. Eccli., xxxi, 10.

3. Aug., *De civit. Dei*, lib. xii, cap. ult.

4. Tertull. adv. Marcion., lib. II, 13.

l'avons pas reçue de la bouche des hommes, mais qu'elle nous est venue de Jésus-Christ lui-même, Fils unique et éternel de Dieu, par le ministère de ses apôtres; dans ce passage surtout où le même adorable Jésus, s'annonçant à l'avance et se montrant déjà comme le juge des vivants et des morts, nous rapporte la sentence qu'il doit prononcer contre les réprouvés au jour du dernier jugement : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel* ¹; et il ajoute : *Ceux-ci iront à l'éternel supplice, et les justes dans la vie éternelle* ². Or, qu'il s'agisse ici d'une éternité véritable et prise à la rigueur, soit pour les bienheureux, soit pour les réprouvés, c'est ce qui ressort évidemment de la clarté du texte; c'est d'ailleurs ce que viennent confirmer mille passages du Nouveau ou de l'Ancien Testament. Bien plus, la sainte mère l'Église, à qui il appartient de juger du véritable sens et de l'interprétation des saintes Écritures ³, ne l'a jamais entendu autrement. Nous en avons une preuve manifeste dans la profession de foi formulée et souscrite par les Pères du quatrième concile de Latran : *Tous (c'est-à-dire les réprouvés et les élus) ressusciteront avec les corps dont ils sont maintenant revêtus, afin de recevoir selon leurs mérites, les méchants un châtiment éternel avec le démon, et les bons une gloire sans fin avec Jésus-Christ* ⁴. Le concile de Trente et le Symbole de saint Athanase sont en parfait accord avec cet enseignement.

« V. Nous déclarons de plus que ce serait un vain subterfuge de dire avec l'auteur précité : que l'enfer à la vérité est éternel, mais que nul n'y doit éternellement demeurer. Car il est écrit : *Si l'arbre tombe au midi ou au septentrion, en quelque lieu qu'il soit tombé, il y demeurera* ⁵. Sur quoi saint Bernard : « Il y sera, dis-je, immuablement et irrévocablement fixé. Jamais il ne pourra se relever, jamais même changer de place ⁶. » Avant lui saint Augustin avait réfuté les mêmes rêveries : « Que l'on n'apporte point ici, dit-il, l'opinion erronée d'après laquelle quelques-uns cherchent à se faire illusion : à savoir, que c'est le feu qui est appelé éternel, et non le châtiment. Ils croient, en effet, que ce feu éternel ne sera qu'un lieu de passage pour ceux à qui ils promettent le salut par le feu, en sorte que ce feu serait bien allumé pour l'éternité, mais que son

1. Gal., 1, 12.

2. Matth., xxv, 41, 46.

3. Concil. Trident, sess. 4, Decret. de edit. et usu S. Libr.

4. Concil. Latran, IV, cap. 1, Firmiter.

5. Eccles., xi, 3.

6. S. Bernard., Serm. 85 (alias 49, inter parvos).

« action sur les coupables ne serait pas éternelle. Prévoyant ces vaines pensées, le Seigneur, avec l'autorité souveraine qui lui appartient, conclut ainsi la sentence prononcée contre les méchants : *Ceux-ci iront au supplice éternel du feu, et les justes dans la vie éternelle.* Le supplice du feu sera donc éternel comme le feu ¹. »

« VI. Et pour ce qui est des opinions diverses des sociétés humaines, de leurs lois, de leurs institutions, nous déclarons hautement ne jamais les prendre pour règle de notre croyance, de notre conduite et de notre enseignement dans l'ordre des choses divines; car c'est à nous qu'il a été dit : *Prenez garde de ne pas vous conformer aux maximes du siècle* ². Notre fondement à nous, notre loi, notre règle, c'est la parole de Celui qui a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point* ³.

« C'est pourquoi nous exhortons de tout notre pouvoir, et nous avertissons les pasteurs des âmes et les prédicateurs de l'Évangile de ne pas négliger d'entretenir de temps en temps les fidèles de la suprême et inamissible félicité des bienheureux dans le ciel, ainsi que de la grandeur et de l'éternité des peines réservées aux damnés dans l'enfer; qu'ils aient soin d'exposer, selon la saine doctrine des Pères, ces dogmes d'un si haut intérêt, et de les venger des vains sophismes d'une sagesse mondaine et d'une science qui ne mérite pas ce nom.

« VII. Et toute cette doctrine que nous venons d'exposer sur les châtimens éternels des réprouvés dans l'enfer, nous la tenons et nous l'embrassons comme entièrement révélée de Dieu, transmise par les saints Pères, admise par les catholiques en tout temps et en tout lieu, dépassant, il est vrai, notre portée et impénétrable à la raison de l'homme, mais très-véritable et absolument certaine; nous tenons de plus qu'elle est très-sainte, très-pieuse, conforme à la miséricorde; loin d'être opposée à la justice; nous la croyons de cœur et nous la professons de bouche ⁴, et nous l'enseignons avec autorité, selon le pouvoir qui nous en a été divinement donné. Enfin nous déclarons que, quand bien même non-seulement un homme ou le monde entier, mais, par impossible, un ange du ciel enseignerait une doctrine contraire ⁵, la nôtre doit demeurer pour tous les chrétiens l'objet d'une

1. Aug., *Lib. de fid. et oper.*, cap. xxv.

2. Rom., xii, 2.

3. Matth., xxiv, 35.

4. Rom., x, 10.

5. Gall., i, 8.

32 EXTRAIT DES DÉCRETS DU CONCILE DE PÉRIGUEUX.

foi très-ferme et tout à fait immuable. Si quelqu'un agit autrement, qu'il sache qu'il s'est exclu lui-même de la foi catholique¹, et qu'il a encouru ces mêmes peines éternelles dont il nie l'existence. »

1. II Tim., III, 8.

